Pissurlekar

MÉMOIRES DE FRANÇOIS MARTIN

(1665-1694)

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

ET DU GOUVERNEMENT DE L'INDE FRANÇAISE

MÉMOIRES

DE

FRANÇOIS MARTIN

FONDATEUR DE PONDICHÉRY

(1665-1694)

PUBLIÉES PAR A. MARTINEAU

AVEC UNE INTRODUCTION DE HENRI FROIDEVAUX

* * *

1933

SOCIÉTÉ

DE L'HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES

28, RUE BONAPARTE, 28

1934

AVANT-PROPOS

Avec ce troisième et dernier volume, s'arrêtent les *Mémoires de François Martin,* le 15 février 1694. Au moment de clore cette publication, qui embrasse trente ans de notre histoire coloniale, tant à Madagascar que dans l'Inde, qu'il nous soit permis d'en reporter encore une fois tout l'honneur d'abord à M. Froidevaux, qui en a eu le premier l'idée, puis au Conseil général et au gouvernement de l'Inde française qui l'ont réalisée. Pour nous, il nous a été agréable de contribuer d'une autre façon à faire connaître dans son intégralité l'œuvre du premier de nos prédécesseurs à Pondichéry.

On regrette seulement que François Martin, qui vécut encore douze ans, n'ait pas continué ses mémoires un peu plus longtemps ; ses souvenirs sur le Bengale, où il arriva au début de 1694, eussent été assurément du plus haut intérêt. Mais de même que rien ne permet d'établir pour quelle sorte de lecteurs il révisa et coordonna en 1696 les notes qu'il prenait au jour le jour depuis 1664, de même rien ne permet même une supposition rationnelle sur la réserve qu'il paraît alors s'être volontairement imposée.

Respectons son silence, puisqu'aussi bien rien n'oblige l'écrivain, même le plus amoureux de sa plume, à la laisser courir indéfiniment sur le papier, pour notre unique satisfaction, et disons simplement qu'après avoir cessé d'écrire pour un public hypothétique, François-Martin continua d'agir pour les intérêts de la Compagnie et de la France, comme s'il ne devait compter ni avec la vieillesse ni avec la mort.

Il mourut, comme on le sait, à Pondichéry le 31 décembre

1706, âgé de 72 ans, après avoir repris possession de cette ville les 8 mars et 17 septembre 1699, comme une des conséquences du traité de Ryswick et, l'ayant réoccupée, il mit son principal soin à la préserver d'une nouvelle attaque, en faisant édifier un fort véritable, le Fort Louis, qui fut solennellement inauguré le 25 août 1706, quatre mois seulement avant sa mort. Comme l'a fort justement exprimé son panégyriste, le P. Tachard, au moment de ses funérailles, Pondichéry lui devait tout ce qu'elle était.

Peu d'hommes auront contribué autant que lui à faire une grande œuvre tout à la fois par la droiture dans la vie privée, la simplicité et le naturel dans le caractère, la sûreté du jugement et surtout par la juste appréciation du but à atteindre et de l'effort qui doit lui être approprié.

Alfred MARTINEAU.

INTRODUCTION

LA LUTTE POUR PONDICHÉRY ENTRE FRANÇAIS ET HOLLANDAIS DE 1686 A 1693

En un temps tel que le nôtre, où une forte crise économique éprouve tous les pays du globe sans exception, où les plus graves sujets d'inquiétude relèguent au second plan les préoccupations d'ordre purement scientifique, personne ne s'étonnera que le tome III des *Mémoires de François Martin* n'ait pas été publié un an après le tome II et qu'il porte seulement le millésime de 1934. Nul d'ailleurs ne reprochera ce retard à M. A. Martineau ; tout au plus regrettera-t-on d'avoir dû attendre deux ans entiers le plaisir de lire la dernière partie des minutieux récits dans lesquels le véritable fondateur de Pondichéry, évoquant ses souvenirs vécus et les précisant à l'aide de ses notes quotidiennes, de ses rapports et de sa correspondance officielle, a retracé les multiples vicissitudes des établissements français dans l'Inde depuis leurs tout premiers débuts jusqu'au milieu de février 1694. Mais on se félicitera bien plutôt de posséder maintenant dans son intégralité, grâce à l'apparition de ce nouveau volume, un texte de toute première importance pour l'histoire de la France d'outre-mer à l'époque de Louis XIV, un document rédigé par un homme particulièrement qualifié et disant avec une sincérité et une autorité que chacun se plaît à reconnaître : « J'étais là ; telle chose m'advint. »

Nous savons déjà, par la lecture des tomes I et II des *Mémoires*, le rôle que François Martin a joué, dans les pays baignés par les flots de la Mer des Indes, depuis les premiers débuts de sa carrière coloniale jusqu'à la fin de l'année 1688, à Madagascar

d'abord, puis à Surate et dans le royaume de Golconde, et enfin à Pondichéry, avant de revenir successivement à Surate, puis à Pondichéry. Voyons maintenant, à l'aide de ses propres récits surtout, mais aussi à l'aide des autres documents contemporains, comment il s'est comporté et au milieu de quelles difficultés, pendant les cinq années (janvier 1689-février 1694) dont il a encore trouvé le moyen, au milieu d'occupations et de soucis de toutes sortes, de raconter longuement l'histoire.

I. — L'affaire des fortifications de Pondichéry.

Pour le faire utilement, il convient de revenir un peu en arrière et d'évoquer le souvenir de quelques faits antérieurs, consécutifs au retour de François Martin à Pondichéry, à bord du navire *le Saint-Louis*, le 20 mai 1686.

Depuis ce jour, l'homme que la confiance de la Compagnie des Indes Orientales avait appelé, sur sa propre demande, au poste de directeur de la côte de Coromandel, du Bengale et des futurs comptoirs du Sud n'a cessé (les documents officiels en font foi comme ses propres *Mémoires*) de travailler à transformer de fond en comble la petite localité où il était venu s'installer à nouveau. Rude, très rude besogne, et même presque irréalisable, semble-t-il, que celle de changer de la sorte un très modeste village des rivages indiens du golfe du Bengale, alors surtout qu'aucun avantage naturel ne paraît l'y prédestiner, que la rade est foraine et le sol plat et marécageux ! Mais il y allait du prestige de la France de prendre sérieusement pied sur la côte indienne de Coromandel. Sur la rive opposée du Deccan, le comptoir de Surate n'était-il pas frappé de mort ? les Anglais ne songeaient-ils pas, d'autre part, à développer leur établissement de Madras, tout proche de Pondichéry, et à « tâcher d'élever cette ville... à l'égal de celle de Batavia » ? et n'était-ce pas, par ailleurs, pour l'avenir de la Compagnie française dans l'est de la grande péninsule, une question de vie ou de mort ? Alors que la situation politique de la contrée se modifiait sans cesse, que les royaumes indigènes s'effondraient

les uns après les autres sous les coups d'Aureng-Zeb déjà presque septuagénaire, que cavaliers mahrates et troupes mongoles désolaient les campagnes, enlevaient troupeaux, marchandises et habitants jusqu'aux abords immédiats de Pondichéry, quelle sécurité présentait ce village ouvert ? et, par surcroît, quelle tentation, pour des soldats qui ne touchaient pas leur paie et pour des pillards invétérés, que l'existence d'une loge ouverte, elle aussi, à côté de ce village sans défense, que la présence d'un comptoir européen et des richesses de toute nature accumulées dans ses magasins : produits bruts ou ouvrés du pays et objets d'échange importés du lointain outremer [1] ! De toute nécessité, il fallait mettre au plus tôt l'établissement de la Compagnie à l'abri d'insultes et d'attaques toujours possibles, quelques assurances et quelques promesses que multipliassent les chefs indigènes.

Martin connaissait trop bien, et depuis trop longtemps, le caractère des Indous pour ne pas en être persuadé ; aussi, dès que l'occasion se présenta, se hâta-t-il de faire commencer les travaux défensifs les plus indispensables. Un présent de « quelques pagodes » lui suffit pour obtenir l'assentiment de l'avaldar, du gouverneur du village indigène ; bientôt, malgré les efforts des brahmes de l'entourage de celui-ci, toujours à l'affût de quelque gain et toujours prêts à vendre leur consentement ou leur silence, « un bon mur » commença de fermer la loge française du côté de l'ouest et de la « mettre à l'abri d'un coup de main des Mores ou des Gentils ». Mais ce n'était là qu'une protection bien incomplète et bien insuffisante ; partout ailleurs, il importait d'exécuter semblable travail, du côté de la mer aussi bien que du côté de la terre. En dépit des protestations répétées des brahmes, pour qui « c'était une forteresse que nous faisions construire », Martin se hâta donc de continuer les travaux de défense du comptoir du côté du Sud. Il dut toutefois les interrompre bientôt, par suite de nouvelles « malices » des indigènes, qui le

1. En juillet 1690, Martin évalue à « plus de 300,000 livres » les marchandises accumulées à Pondichéry dans les magasins de la Compagnie, « sans les autres effets » ; un peu auparavant, à la fin de 1688, « nous avions pour près d'un million d'effets... dans la loge », écrit-il.

dupèrent indignement ; lui-même le reconnaît avec sa coutumière franchise. « Quoique, écrit-il sans ambages, nous eussions une infinité d'expériences de la mauvaise foi des brahmes et de leur perfidie, nous ne pouvions pas nous persuader qu'elle put aller jusqu'au point que nous l'éprouvâmes ». Comment penser, en effet, que, pour obtenir des Français de Pondichéry les présents que leur cupidité en attendait, les brahmes entourant l'avaldar iraient jusqu'à forger des faux ? Ce fut cependant ce qui arriva. Ils promirent à François Martin, puis ils lui montrèrent un firman émané de la cour de Gingy et l'autorisant à entourer la loge française d'un mur de protection ; puis, tandis que le directeur de la Compagnie, fort de cette prétendue permission, pressait l'érection de l'enceinte, eux-mêmes en référèrent aux ministres du gouverneur général de la province, qui écrivirent aussitôt à Martin, comme aussi leur maître, pour lui témoigner leur surprise et leur mécontentement à la fois... De son mieux, au milieu de difficultés de toutes sortes, avec son inlassable patience et un tact naturel qu'avait encore accru son long commerce avec les indigènes [1], celui-ci sut faire tête à l'orage et déjouer les intrigues de « ces canailles », de « ces misérables ». Bientôt, sans attacher d'importance à leurs réclamations et à leurs avanies, il s'adressa directement au maître, c'est-à-dire, à défaut du gouverneur même de la province de Gingy — l'approche de l'armée du Mogol l'empêchait de s'occuper de telles affaires, — à « l'intendant de la juridiction des terres de Pondichéry et du voisinage ».

Mais, au moment où son chef, à court d'argent, était « accablé des demandes des officiers pour leur paie », comment celui-ci n'eût-il pas tenté de vendre son consentement le plus cher possible aux Français ? Ses « demandes exorbitantes » ne découragèrent cependant pas l'excellent Germain, le collaborateur de

1. Ce sont choses que Martin donne, selon son habitude, à entendre bien plutôt qu'il ne les dit. « Il était important (écrit-il à la page 567 du tome II de ses *Mémoires*) de se ménager et d'éviter d'en venir aux extrémités. C'est une conduite où l'on ne se forme point que par une longue expérience avec les gens du pays ; il faut un grand flegme, les gens emportés y succomberaient ». Que de conseils dans ces quelques mots, si discrets !

confiance que Martin avait chargé, après tant d'autres missions délicates, de celle d'obtenir de la cour de Gingy l'autorisation si désirée. Si les Français ne peuvent pas se mettre à l'abri d'une attaque éventuelle et qu'il faut toujours prévoir, ils sont, déclara nettement Germain à son interlocuteur, résolus à quitter Pondichéry et à passer sur les terres de Tanjore, où (ajouta-t-il en exagérant quelque peu) ils ont commencé un établissement. De fait, le naïque du pays leur a simplement concédé un peu plus tôt le terrain de Caveripatnam ; mais qu'importe ?... Cette menace donna à réfléchir. Après de longs marchandages, on finit par se mettre d'accord sur le chiffre de 5.000 chacras. Le paiement de cette somme considérable [1] vaudrait à la Compagnie française « la liberté » d'enclore complètement de murs le comptoir, « les murailles à notre choix et quatre tours aux quatre angles dont il [l'intendant] limita la grandeur ». Si fort que fût le chiffre exigé, Martin ne tarda pas à se convaincre, tout mûrement pesé, que le mieux était de s'entendre à ce prix.

On nous accordait par là (explique-t-il) le grand avantage de nous fortifier dans un temps de guerre où nous prévoyons que nous allions entrer et qui nous donnerait les moyens de conserver ses effets (de la Compagnie). La fortification que l'on nous permettait n'était pas à la vérité ni régulière ni dans les formes, mais elle nous garantissait, étant achevée, d'un coup de main par une nation d'Europe et d'une attaque des troupes réglées des gens de la terre, outre qu'étant renfermés de même, nous étions comme les maîtres ensuite de faire une place dans les formes, si la Compagnie trouvait à propos d'en faire la dépense. Le poste de Pondichéry le méritait par sa situation et par les avantages du commerce (T. II, p. 568-569).

En novembre 1688, les 5.000 chacras furent donc comptés et envoyés à la cour de Gingy, au grand dépit de « plusieurs des principaux brahmes », qui ne se consolaient pas de n'avoir pu imposer à Martin leurs bons et coûteux offices dans la circonstance. Mus par l'espoir d'arracher néanmoins quelque présent aux Français, ces personnages avides et sans scrupules

1. Le chacra était une monnaie de compte de la valeur d'environ une demi-pagode ; la pagode valant 5 livres 10 sols, 5.000 chacras représentent entre 12 et 13.000 livres.

tentèrent encore de retarder l'envoi du précieux firman à Pondichéry ; ils obligèrent Germain à un nouveau présent de 600 chacras avant de lui remettre enfin l'autorisation promise (9 janvier 1689). Alors seulement, les travaux de défense de la loge française furent enfin repris ; ils étaient suspendus depuis près de trois mois (depuis le 24 septembre 1688) par l'ordre des autorités indigènes ! Déjà, pour en hâter l'exécution, Martin avait réuni une partie des matériaux nécessaires. Il ne parvint pas, toutefois, à les mener à bonne fin avant le mois d'octobre 1689 ; au mois d'août encore, « les murs pour enfermer la loge n'étaient pas achevés », de l'aveu même de celui qui avait hâte de les voir terminés. Deux nouveaux mois furent nécessaires pour compléter le travail. En dépit des pluies continues qui tombèrent en septembre, les derniers parapets des murailles furent exécutés en octobre et, dès lors, « la place [fut] en état de se défendre d'un coup de main ».

Il était temps ; déjà des bruits de guerre circulaient dans l'Inde avec une persistance toujours croissante. Sucessivement, la nouvelle de l'armement préparé par le stathouder Guillaume d'Orange contre Jacques II, puis celles de son débarquement à Torbay et de la fuite du souverain légitime, comme aussi de la révolution qui avait substitué sur le trône des Stuarts la reine Marie à son père et proclamé en même temps son époux roi d'Angleterre et administrateur du royaume sous le nom de Guillaume III, toutes ces graves nouvelles s'étaient répandues dans le Deccan. Aussi, dès le mois de juillet 1689, Martin avait-il acquis « la certitude des guerres de l'Europe » et compris que, comme à l'époque de la première coalition contre la France, il allait retrouver les Hollandais en face de lui.

II. — Au milieu des intrigues indigènes et hollandaises.

Aussi bien n'avait-il jamais cessé de se défendre contre leurs manœuvres, car jamais ceux-ci ne s'étaient résignés à admettre que les Français prissent solidement pied à la côte de Coromandel. Depuis les temps déjà lointains de l'*escadre de Perse*, depuis 1672, ils avaient travaillé sans relâche aucune à les en chasser ou à les contraindre à s'en retirer spontanément. Sans doute, à certains moments, par suite de difficultés passagères, répercussions des événements qui se passaient en Europe et surtout des révolutions successives qui se produisaient dans l'Inde même, les intrigues de ses irréconciliables adversaires n'avaient pas été très actives ; partout et toujours, néanmoins, François Martin avait constaté la main des Hollandais et s'était heurté à leur hostilité : à la cour de Golconde pour Masulipatam et à celle de Tanjore pour Caveripatnam comme à celle de Gingy pour Pondichéry. Partout aussi, il s'était défendu de son mieux, utilisant, dans la limite de ses modestes ressources, des influences analogues à celles dont ses adversaires se servaient contre la Compagnie française, se conformant scrupuleusement aux usages du pays, envoyant, dans les circonstances opportunes, des présents aux princes indigènes et à leurs ministres, entretenant à grands frais, à la cour des souverains du Deccan, différents personnages qui avaient mission d'y déjouer les intrigues des Hollandais et de leurs agents, comme aussi d'y soutenir le crédit de la Compagnie française des Indes Orientales. Que de fois, dans ses captivants récits, Martin parle-t-il des « brahmes du parti des Hollandais » dans l'entourage de tel ou tel prince indigène, et encore des « amis que nous avons » à telle ou telle cour et que (ajoute-t-il) « nous payons aussi ». De tout temps et en tous pays, l'homme demeure l'homme, et ses manières d'agir sont les mêmes ; les *Mémoires* de François Martin suffiraient à en fournir la preuve si elle n'était déjà faite depuis des siècles.

Si persistante fût-elle, l'hostilité des Hollandais à l'égard de la France ne s'était pas affirmée dans l'Inde depuis la paix de Nimègue, avec autant d'acuité qu'elle fit à partir du mois de juillet 1689. Alors, fiers du succès de la révolution d'Angleterre, nos ennemis n'hésitèrent pas à dénaturer la portée véritable des faits qui venaient de se passer en Europe ; ainsi pensaient-ils se donner plus d'autorité auprès des princes indigènes et ruiner plus complètement dans leur esprit des Compagnies

de commerce rivales de la leur[1]. Ils n'hésitèrent pas davantage à se targuer auprès d'eux de chasser très vite de Pondichéry les Français.

Effectivement, dès cette époque, Martin apprenait par différentes voies que les Hollandais, non contents de fortifier leur comptoir de Négapatam à la côte de Coromandel, montaient une attaque contre cette même loge que lui-même travaillait le mieux possible, et avec toute son activité, à mettre en état de défense. Ils employaient aussi quelques-unes de leurs créatures à obtenir l'assentiment formel ou, tout au moins, la connivence tacite de la cour de Gingy à ce coup de force. Tout en essayant de contrecarrer les manœuvres des brahmes que faisaient agir nos ennemis, tout en s'efforçant également d'accroître la garnison de Pondichéry, Martin tâcha de se renseigner exactement sur leurs projets ; il ne tarda pas à être fixé de la manière la plus précise.

Aux premières démarches des Hollandais, le gouverneur général de la province de Gingy avait opposé une fin de non-recevoir ; il ne pouvait pas (avait-il déclaré) permettre aux Européens de se faire la guerre dans un pays où ils devaient tous vivre en pleine sécurité, sous la sauvegarde des firmans qui leur avaient été octroyés. Mais, très vite, il tint un tout autre langage. Dès le mois d'août 1689, sous la pression des principaux brahmes de son conseil, gagnés par nos ennemis, il écrivait personnellement à Martin pour lui exposer « les propositions que lui faisaient les Hollandais, le besoin qu'il avait

1. Martin en donne un exemple typique. En 1689, un envoyé de la Cie hollandaise auprès du Grand Mogol dit à celui-ci « que leur république s'était emparée de l'Angleterre et qu'elle y avait établi un roi de leur nation ». Aussitôt Aureng Zeb de lui répondre « qu'il prenait part aux avantages de leur république ; mais.. que, comme ils étaient les maîtres de l'Angleterre, qu'il leur demandait trois points : le premier, de lui faire remettre Bombay ; le second, de lui livrer le général Child [président de la Cie anglaise à Surate], et le troisième de satisfaire à toutes les pertes que les Anglais avaient causées à ses sujets. Le sieur Bakerius n'avait pas prévu ces demandes et, n'étant pas préparé à la réponse, il demeura court ». Déjà Bellanger de Lespinay avait raconté des faits analogues, dont il avait été le témoin à la cour de Chirkhan Loudy ou qu'il tenait de la bouche même de celui-ci.

d'argent pour entretenir les troupes, et qu'il serait forcé d'abandonner Pondichéry à leur discrétion, à moins que nous ne lui fissions un prêt de 5 à 6.000 pagodes à compte de douane ». Il était impossible de mieux faire entendre que, pour conserver Pondichéry, la Compagnie française devait consentir un sacrifice pécuniaire ; c'est, au reste, ce que déclara sans ambages à François Martin le brahme porteur de cette lettre.

Pour l'excellent patriote qu'était le directeur des comptoirs de la côte de Coromandel et du Bengale, fier de son roi et de son pays, esclave de son devoir et conscient des intérêts de la Compagnie qui utilisait ses talents, quelle cruelle situation ! A force d'habileté, de bonnes paroles, d'explications, et en tirant le meilleur parti de toutes les circonstances, Martin essaya toutefois de gagner du temps et de retarder le plus possible le moment où les Hollandais, passant des paroles aux actes, exécuteraient leur dessein « de tirer la Compagnie de Pondichéry et de ne rien épargner pour y réussir ». Il y parvint. Par le secrétaire d'Etat, que ses agents avaient su gagner, il eut bientôt connaissance de toutes les lettres écrites à la cour de Gingy au sujet de la loge française et put ainsi travailler utilement à parer les coups de ses adversaires. Ceux-ci, au reste, vers le moment où le comptoir fut mis de tous les côtés en état de défense, annoncèrent officiellement remettre leurs desseins hostiles à l'année suivante, c'est-à-dire à 1690.

Les mois de répit qu'il gagnait ainsi, Martin ne pouvait guère les employer qu'à consolider les fortifications déjà construites et à renforcer les effectifs de sa petite garnison ; l'insécurité des mers, dont les principales escales, le Cap entre autres, appartenaient aux Hollandais, rendait précaires les envois en France, et comment, sans argent et sans marchandises apportés de la métropole, entretenir quelque commerce régulier tout au long des rivages de l'Asie méridionale ? Point de secours, en outre, à espérer de la part des Anglais ; si cordiales que fussent nos relations avec le gouverneur de Madras (celui-ci « avait de bons avis des desseins des Hollandais sur nous », et les Français de Pondichéry en bénéficièrent plus d'une fois), on devait renoncer à tout espoir de voir cet agent d'une compa-

gnie rivale, ce sujet de Guillaume III, soutenir les ennemis de ceux-là mêmes dont le nouveau roi d'Angleterre était toujours demeuré le compatriote et le stathouder. Peut-être même, un jour ou l'autre, l'Angleterre entrerait-elle officiellement dans la lutte contre le royaume des fleurs de lis et viendrait-elle grossir les rangs des adversaires de Louis XIV ; dès lors, quelle serait, en Asie, l'attitude des agents de la Compagnie anglaise des Indes orientales ?... Que de graves et douloureuses perspectives ! Grande fut donc la satisfaction de François Martin quand, au début de décembre 1689, le gouverneur de Madras lui fit savoir « qu'il n'avait point reçu d'ordre contre nous..., qu'il entretiendrait toujours la correspondance et qu'il souhaitait toujours qu'il y eût une bonne union entre nos nations. »

Malheureusement, vers le même temps, les relations avec la cour de Gingy devenaient plus tendues, et si Martin sut — comme il le dit lui-même — « parer à tous les coups », son habileté ne put néanmoins empêcher les brahmes de l'entourage de Ram Raja, le jeune et nouveau seigneur de la province, de tenter sans relâche, et par des avanies répétées, d'arracher quelque argent aux Européens établis dans le pays. De là une gêne, une méfiance, que les Hollandais accrurent très vite davantage ; sachant Ram Raja « sans finances et en ayant besoin pour l'entretien de ses troupes et pour sa cour », ils lui firent proposer par l'intendant de Porto-Novo de lui verser une somme de 20.000 pagodes, « à payer moitié avant l'action et l'autre moitié après », en échange de leur complète liberté de mouvement contre les Français.

C'était là, semblait-il, menace sérieuse pour la sécurité de l'établissement de Pondichéry ; Martin ne s'en soucia cependant pas. Il savait que la Compagnie de Hollande avait alors, en Malaisie, de graves soucis du fait de la révolte de certains indigènes macassars ; pour un temps, elle manquait de troupes pour l'Inde et se trouvait, par suite, dans l'impossibilité de réaliser ses desseins. Ainsi s'expliquait le répit dont jouissaient les Français de la côte de Coromandel. Le moment était donc opportun pour tenter de mettre quelque terme aux avanies dont, à Pondichéry et aux alentours, la « nation » était la

victime. Mais à quelles difficultés Martin se heurta de la part des brahmes et de leurs créatures ! « Il faudrait des volumes entiers pour rapporter toutes les traverses que nous en avons souffert. » Grâce à sa parfaite possession de soi-même, à cette prudence, à ce calme, à cette pondération qui ont tant contribué au succès de ses entreprises, le directeur de la Compagnie française parvint néanmoins à ses fins : à Gingy auprès de Ram Raja, à Pondichéry auprès de l'avaldar, il ne cessa de négocier, de « solliciter », écrit-il, « en s'opposant aux violences qu'on voulait faire, en évitant aussi d'en venir aux extrémités ». Ainsi finit-il par obtenir gain de cause. « Le brahme que nous avions à Gingy retourna le 1er janvier 1690 à Pondichéry avec des lettres de Ram Raja, du ministre, et un envoyé pour faire cesser les traverses qu'on nous y faisait ». Par là était affirmé aux yeux de tous le prestige de la « nation ».

Comme dans tant d'autres affaires du même genre, ce succès devait d'ailleurs être sans lendemain, A peine les lettres officielles remises à l'avaldar, voici qu'un différend survenu entre deux marchands de corail établis dans le village indigène s'envenimait et était porté par l'une des parties jusque devant le ministre du raja ! L' « inclination maligne des brahmes » les poussant toujours à chercher de nouvelles chicanes aux Européens, ils prétendirent évoquer l'affaire devant eux, à Gingy, alors que Martin s'y refusait énergiquement ; « c'était une affaire de commerce et de compagnie où ils ne devaient pas entrer », déclara-t-il. La querelle dura plus de trois ans, le directeur de la Compagnie maintenant opiniâtrement son point de vue et s'opposant de la façon la plus formelle aux prétentions de l'entourage de Ram Raja, car, écrit-il, « si l'on ouvrait une voie aux brahmes d'entrer dans nos affaires, ils prétendraient ensuite de connaître tous les différends qui arriveraient entre nos marchands et, par une suite, d'entre eux et nous ». Ces quelques mots montrent bien quelles sont les préoccupations de François Martin ; jusque dans des affaires relativement peu importantes, il se montre très soucieux de l'indépendance de la Compagnie et de son pays ; dans toutes les circonstances, il entend maintenir dans tout son lustre le prestige de la France. C'est un vrai

disciple de Louis XIV, pour lequel il ne cesse de manifester la plus vive admiration et aux victoires duquel il applaudit de tout son cœur.

Mais, quelque soin qu'il apporte à suivre, comme il le doit, des affaires commerciales, beaucoup plus graves d'ailleurs par leurs conséquences éventuelles que par leur objet même, c'est à d'autres questions que, naturellement, Martin prête le plus d'attention. Il ne cesse, en particulier, de surveiller les faits et gestes des Hollandais à la cour de Gingy, car il les sait persévérants dans leurs entreprises et décidés à en poursuivre patiemment la réalisation, en dépit de tous les obstacles ; il perce à jour leurs intrigues, parfois même il les pressent ; et comme il a des amis ou des émissaires partout, comme il se tient soigneusement au courant de tout ce qui se passe au long de la côte de Coromandel, il trouve dans les faits portés à sa connaissance des indices, parfois même des preuves des manœuvres auxquelles les Hollandais ne cessent de se livrer contre la France et contre la Compagnie des Indes. Ainsi est-il à même de défendre l'une et l'autre en défendant Pondichéry.

C'est de ce côté, en effet, que ne cessent de regarder nos ennemis. Leurs envoyés se succèdent presque sans interruption à la cour du raja de Gingy et par des présents répétés, par d'insidieuses promesses, par l'appât de sommes considérables, s'efforcent de ruiner notre crédit et d'obtenir notre éviction de l'endroit où tant de firmans nous ont permis de nous établir à demeure. Dans les six premiers mois de 1690, le Hollandais Laurens Pit n'aurait pas dépensé moins de 10.000 chacras « en présents connus », sans parler des dons manuels et d'autres cadeaux dissimulés, pour arriver à ses fins ! Aussi, quelle lutte sévère et continue pour entraver ses manœuvres, quelle diplomatie et que d'efforts ! Espionnage, assurances répétées et promesses de toutes sortes, dons en argent et en nature, compliments, marchandages, rivalités de fonctionnaires indigènes, correspondances officielles et secrètes, missions de naturels du pays et même, parfois, de l'habile négociateur qu'est Germain, rien n'est négligé. En vain, pour intimider les Français, les Hollandais font-ils défiler quelques-uns de leurs principaux

vaisseaux devant Pondichéry, et de façon si menaçante que Martin se demande s'ils ne vont pas faire une démonstration contre le fort ; ils ne réussissent ni à effrayer nos compatriotes, ni à gagner la cour de Gingy à leurs vues. Le principal ministre de Ram Raja multiplie ses exigences de telle sorte que les directeurs de la Compagnie hollandaise finissent par donner à leur agent l'ordre de se retirer. A peine celui-ci est-il parti, sans avoir même obtenu une audience de congé, que prennent vraiment corps d'importantes négociations déjà amorcées depuis plusieurs semaines entre l'entourage du prince et les agents de la France. Sans doute n'arrivent-elles pas tout de suite à une heureuse conclusion, et faut-il encore discuter âprement pour rendre acceptables les exorbitantes prétentions formulées d'abord par le divan de Gingy ; enfin, « après bien des contestations », moyennant le don de 400 pagodes au frère du ministre « qui avait extrêmement bien servi à cet accommodement, et apparemment par ordre », Germain obtient que les 10.000 pagodes exigées d'abord pour le paiement des troupes envoyées par Ram Raja dans le Carnate soient réduites à une somme de 6.000 chacras, productrice d'intérêt à « un et demi pourcent par mois », soit à 18 pour 100 par an. Force lui est, toutefois, de séjourner encore près de trois semaines à Gingy, quelques-uns des principaux brahmes de la cour célébrant alors « les mystères de leur religion » et offrant en même temps des sacrifices à leurs idoles « pour faire mourir le Mogol » ; aussitôt en possession des documents constatant l'accord des deux parties, il s'empresse de regagner Pondichéry où, le 3 juillet 1690, il remet à son chef les pièces qui attestent le plein succès de sa mission. Certes celle-ci impose de lourds sacrifices pécuniaires à la Compagnie française ; mais que d'avantages en compensation ! Écoutons François Martin les analyser.

Germain (écrit-il) nous remit l'acte de Ram Raja par lequel ce prince nous cède les douanes de Pondichéry et les revenus de la dépendance jusqu'à la fin du payement des 6.000 chacras que la Compagnie lui avait avancés et les intérêts à un et demi pour cent par mois. On nous remit aussi un billet par lequel nous recevrons ensuite des mêmes revenus et des douanes ce qui était dû au comp-

toir de Rajapour, mais sans intérêts, et, à l'égard des avances que nous avons faites aux soubedars, on nous accordait la permission de les faire payer. Il devait venir à Pondichéry un brahme de la part du prince pour tenir compte conjointement avec nous de ce que nous toucherions des douanes et autres revenus. *Il était aussi porté par l'acte de Ram Raja que ce prince nous assisterait de ses forces contre les entreprises que les Anglais, Hollandais ou autres nations d'Europe pourraient former contre nous.*

Ainsi les indigènes ne se bornaient pas seulement à maintenir aux Français leur comptoir de Pondichéry ; ils leur en reconnaissaient officiellement l'occupation, puisqu'ils s'engageaient à les y défendre contre d'éventuels agresseurs européens, et il les y laissaient jouir, tout au moins dans une certaine mesure, d'une partie des droits régaliens. Par là se trouvait sérieusement consolidé, — autant du moins qu'on pouvait faire fond sur les promesses et les engagements d'un prince indou, — l'établissement de la Compagnie à Pondichéry.

On jugerait mal les Hollandais en pensant que l'échec subi par leur envoyé Laurens Pit les découragea longtemps. Sans doute se tinrent-ils à peu près cois pendant plusieurs mois ; les circonstances leur étaient peu propices, ils le comprenaient. Non seulement, en effet, ils avaient, à Gingy, dépensé force argent en pure perte ; mais l'arrivée d'une escadre française de six vaisseaux, sous le commandement d'un capitaine de la marine royale, Duquesne-Guiton, les mettait en mauvaise posture auprès des indigènes, à qui ils avaient dépeint la France « aux abois par le grand nombre d'ennemis qui lui étaient tombés sur les bras » et dans l'incapacité d'envoyer une flotte dans les eaux de l'Inde. Bientôt, toutefois, l'entrée en guerre des Anglais aux côtés des Hollandais en Asie comme en Europe (3 août 1690), le peu d'allant de l'escadre de Duquesne-Guiton, les succès remportés par les troupes du Grand Mogol sur les rajas du Deccan et l'arrivée de ces mêmes troupes devant Gingy amenèrent nos implacables adversaires à reprendre courage. Ils le firent plus encore en 1691, quand ils virent Duquesne-Guiton et ses navires s'éloigner de Pondichéry et reprendre la route de France (24 janvier) ; rien, dès lors, ne semblait plus

devoir les détourner d'un retour à leurs projets antérieurs et de leur poursuite jusqu'à leur complète réalisation. L'assistance promise à Martin par Ram Raja, même si ce prince tenait ses engagements, n'était guère pour les arrêter, car les Mogols demeuraient devant sa capitale, et lui-même était toujours à court d'argent. Il le prouva bien au début du mois de mars 1691. Alors il pressa le directeur de la Compagnie française de lui acheter « *absolument* la peuplade — c'est-à-dire le village indigène de Pondichéry, — les dépendances et autant de terres que nous souhaiterions dans le voisinage ». L'offre était très séduisante ; n'était-ce pas le moyen de transformer, en l'améliorant encore, une simple situation de fait en état régulier, et l'acquisition de la complète souveraineté territoriale n'assurait-elle pas définitivement la situation de la Compagnie et de la France à la côte de Coromandel ? Martin sut cependant résister à cette tentation ; « nous n'étions pas en état, explique-t-il laconiquement, ni dans des conjonctures à y penser encore ; si les terres, par un traité, avaient passé en propre à la Compagnie, Ram Raja n'aurait pas eu après les mêmes intérêts de nous y maintenir ». Avec beaucoup de sagesse, il laissa donc tomber, et non pas une seule fois, l'offre qu'on lui faisait. Il ne s'émut même pas lorsque, pour l'amener à lui acheter la souveraineté du territoire de Pondichéry, Ram Raja menaça de s'entendre avec les Hollandais, ou encore avec les Anglais ; dans l'état où étaient la province de Gingy et tout le sud du Deccan, alors que les Mogols assiégeaient la capitale du pays et en désolaient sans cesse les campagnes, venant trop souvent razzier les populations indigènes jusque dans la banlieue et même aux portes de Pondichéry, Martin était sûr que, pas p us que lui-même, ni es Hollandais ni les Anglais ne porteraient aucune attention aux propositions du prince. Il s'attacha néanmoins, par de bonnes paroles, des assurances de sympathie et quelques cadeaux, à ne pas détourner de lui Ram Raja ni ses conseillers ; mais en même temps, pour paralyser des intrigues hollandaises toujours possibles, il négocia avec leurs adversaires. Ainsi entendait-il s'assurer éventuellement leur appui ou, plutôt, leur neutralité en cas d'agression, « seulement (écrit-il) pour prévenir que nos

ennemis n'y traitassent à notre préjudice en nous y rendant suspects par une intelligence avec Ram Raja ».

Cette prudente conduite valut à Martin un nouveau répit. Obligés d'intervenir militairement à la côte de Malabar et, d'autre part, momentanément brouillés avec le gouverneur de la province de Tanjore, Maga Raja, à qui ils refusaient de payer les redevances qu'ils lui remettaient chaque année pour les terres tenues par eux autour de Negapatam, les Hollandais se trouvaient, quelque désir qu'ils en eussent, empêchés d'attaquer Pondichéry. Mais, à peine sorti d'une difficulté, le malheureux Martin en voyait surgir une nouvelle. A leur tour, les envahisseurs prétendirent que les Européens établis dans le pays leur donnassent aide et assistance, Anglais et Hollandais aussi bien que Français, en leur fournissant des munitions, des vivres et de l'argent. Le directeur de la Compagnie française était trop attaché à la neutralité, il en appréciait trop les sérieux avantages pour se départir en rien de sa prudence coutumière vis-à-vis des Mores. « Notre réponse... fut que nous n'entrions point dans tous ces démêlés de guerre, que nous faisions notre commerce et que nous avions des assurances du général (des troupes du Mogol) qu'on n'insulterait point Pondichéry et des ordres de faire main-basse sur les troupes qui y viendraient, que nous n'avions ni munitions ni vivres à... envoyer ». Et, pour donner plus de poids à ses paroles et bien montrer qu'il ne se laissait pas intimider par les menaces, il n'hésita pas à contraindre les habitants du village indigène à exécuter quelques travaux de défense sommaire autour de leurs cases ; il montra même tant de fermeté vis-à-vis des chefs mores qu'il leur fit accepter sa volonté et les empêcha d'établir des troupes à Pondichéry. Ainsi, tandis que les pauvres gens de la plaine se voyaient exposés aux insultes et aux exigences des belligérants, paysans, artisans et commerçants de Pondichéry demeuraient à peu près à l'abri de tout pillage. Il en fut encore de même, non sans grande peine pour Martin, pendant toute l'année 1692 ; exactement comme au cours des mois précédents, le comptoir français et ses alentours bénéficièrent d'une paix relative, en dépit des vicissitudes de la lutte entre Mores et Mahrates

devant la citadelle de Gingy et de l'acharnement déployé par les soldats de Ram Raja comme par ceux du Mogol.

III. — La chute de Pondichéry.

Toutefois cette tranquillité n'était nullement pour calmer les inquiétudes de François Martin ; il connaissait trop les Hollandais pour admettre l'idée qu'ils eussent abandonné leurs desseins contre Pondichéry. Un jour viendrait (il en était certain) où, maîtres d'agir à leur guise et délivrés de tous les ennuis que leur suscitaient çà et là les indigènes du Deccan, ils pourraient se tourner contre le comptoir français de la côte de Coromandel et en finir avec lui.

Dès le mois de novembre 1692, des nouvelles de Masulipatam vinrent raviver ces inquiétudes latentes ; douze navires avaient passé, de conserve, d'Europe à Batavia, où les directeurs de la Compagnie de Hollande travaillaient à mettre en état d'autres bâtiments « pour quelque expédition ». Deux mois plus tard, la menace est confirmée, mais non point encore précisée. Tôt après, il devient certain que dix vaisseaux sont tout récemment arrivés à Balassor, au fond du golfe de Bengale, devant l'embouchure de l'Hougly, et qu'ils sont envoyés contre les Français ; à Negapatam ; d'autre part, on travaille avec ardeur à lever des soldats indigènes, topases et lascarins, à se procurer des munitions, à fabriquer des affûts de campagne, etc. Ainsi, peu à peu, s'amoncellent les nuages ; sans doute est-ce l'orage prévu depuis si longtemps.

Peut-être la nouvelle de graves échecs, de défaites subies en Europe par les ennemis de Louis XIV aurait-elle amené, une fois encore, les Hollandais à retarder l'exécution de leurs desseins. Tout au contraire, quelques jours plus tard, l'annonce de la victoire navale dite « de la Hougue », remportée par les flottes alliées, le 29 mai 1692, à la hauteur de la pointe de Barfleur, au Nord-Ouest du Cotentin, parvenait à Tevenapatam, où se trouvait alors l'infatigable adversaire des nôtres, Laurens Pit. Aussitôt le gouverneur de la loge anglaise du même endroit

de se rendre auprès de lui, et tous deux, de concert avec les marchands du comptoir hollandais, de se réjouir bruyamment du brillant succès de leurs marines. Ne leur parlait-on pas de l'entière destruction de «l'armée navale de France»? « On faisait monter le nombre des vaisseaux pris, brûlés ou coulés à fond au nombre de plus de 60 ; on comptait sur cela la France entièrement perdue ». C'est bien là le sentiment que traduisit la frappe de la médaille commémorative de la victoire qui portait comme légende :

Maturate fugam, regique haec dicite vestro :
Non illi imperium pelagi.

(Hâtez-vous de fuir et dites à votre roi que l'empire de la mer n'est pas à lui).

Quelques jours plus tôt — comble de disgrâce — quatre vaisseaux partis de Lorient sous le commandement du capitaine de frégate Dandennes à la fin de mars 1692 venaient de quitter la côte malabar sans avoir paru à Pondichéry ni dans les eaux du golfe du Bengale et de repartir pour l'Europe ; n'était-ce pas un aveu implicite de la défaite subie par la France et de sa gravité ? Qui, désormais, viendrait s'opposer à la réalisation des desseins des Hollandais contre nos comptoirs ? Sans doute, « le Mogol parlait avec beaucoup d'estime des Français dans ses lettres au gouverneur (de Surate) et chargeait cet officier de les traiter avec distinction » ; mais de là à leur porter secours contre leurs ennemis, il y avait loin !

De fait, malgré les nouvelles (qui ne tardèrent pas à parvenir dans l'Inde) d'abord de la prise de Namur en présence même de Louis XIV, puis de la brillante victoire remportée par le maréchal de Luxembourg, à Steinkerque, sur Guillaume III le 3 août 1692, les Hollandais se remirent dès lors à « pratiquer » plus ou moins ouvertement les souverains indigènes et leur entourage ; ils voulaient les détacher des Français et accroître leurs mauvaises dispositions à leur égard, comme aussi s'en faire à eux-mêmes des alliés. C'est surtout auprès du divan de Gingy qu'ils agirent. Déjà les brahmes de cette cour étaient très irrités contre Martin, coupable (on s'en souvient) d'avoir

déjoué leurs desseins et laissé tomber leurs avances intéressées ; les Hollandais commencèrent par leur faire des présents répétés («il n'y avait point de semaine qu'ils n'envoyassent des curiosités d'Europe ou des Indes », lit-on dans les *Mémoires*), cependant que, peut-être pour enlever Pondichéry d'un coup de main, ils en approchaient jusqu'à quatre lieues une escadre forte de onze vaisseaux et d'autres bâtiments de moindre importance et poussaient deux de ces navires, pendant trois ou quatre jours, jusque devant le comptoir même. Mais (milieu de juillet) devant la ferme contenance des Français, et aussi sans doute à la suite d'ordres reçus de Batavia par Laurens Pit, l'escadre hollandaise se retirait plus au sud, à Negapatam. Par ailleurs, le commissaire général de la Compagnie d'Angleterre s'était rendu de Madras à Tevenapatam ; il avait protesté, par écrit, auprès de Laurens Pit contre le sans-gêne des Hollandais et déclaré ne pas devoir souffrir que ceux-ci « disposassent de leurs gens et de leur attirail de guerre (à eux-mêmes, les Anglais) pour venir attaquer Pondichéry ».

Pendant les sept longues semaines que les vaisseaux ennemis étaient restés mouillés en rade de Tevenapatam, François Martin n'avait pas cessé de prévoir les pires événements et de se préparer de toutes les manières à y faire face le moins mal possible. Quand il vit les Hollandais s'éloigner, il respira et même crut la loge française sauvée ; « cette retraite, avoue-t-il, nous donna une fausse joie que nous avions paré le coup ». Mais cette satisfaction ne dura pas longtemps. Dès le 29 juillet, en effet, on apprenait à Pondichéry les plus graves nouvelles : le conseil de Batavia avait monté avec grand soin une attaque ; cinq vaisseaux portant des soldats européens, macassars et boughis, et aussi d'abondantes munitions, venaient de jeter l'ancre dans la baie de Trincomali et allaient bientôt se joindre à l'escadre qui les attendait devant Negapatam... Effectivement, trois semaines plus tard, ces cinq bâtiments, qui avaient embarqué par surcroît à Ceylan un détachement de troupes européennes et un corps de Cinghalais, arrivaient devant la loge hollandaise et tous les navires sans exception, dont les troupes venaient de s'augmenter encore d'un détachement européen de la

garnison de Negapatam et de soldats du pays même, faisaient voile vers le Nord au long de la côte de Coromandel ; le 21 août, ils jetaient l'ancre devant Tevenapatam. Aussitôt quelque 7 à 800 hommes de troupes, dont 4 à 500 Européens, mettaient pied à terre et, avec deux pièces de campagne, marchaient en direction de Pondichéry sous les ordres d'un capitaine de brigade ; deux jours plus tard (23 août), l'escadre poursuivait sa route et ses dix-neuf vaisseaux, qu'escortaient de nombreux bots, paros, chelingues et chaloupes, s'avançait jusqu'à une demi-lieue de notre comptoir... On touchait à l'acte final du drame commencé depuis si longtemps.

Pour résister à l'attaque des Hollandais, Martin savait ne pouvoir compter sur aucun secours. Du côté du divan de Gingy, dont les Hollandais avaient acheté les brahmes, la partie était perdue, malgré les efforts répétés de nos agents et l'intervention de Germain. Sans doute s'était-on déclaré disposé à donner la préférence aux Français et à leur céder Pondichéry en toute souveraineté, au cas où ceux-ci seraient prêts à consentir à Ram Raja les mêmes conditions que nos adversaires [1] ; mais ces assurances de bonne volonté étaient-elles sincères ? n'étaient-elles pas plutôt, pour les perpétuels quémandeurs de « cette infâme cour de Gingy », occasion à de nouveaux marchandages et de perpétuelles surenchères où ils allaient encore trouver leur compte ? Pendant les six jours qu'on lui avait donnés pour prendre une décision, le conseil de Pondichéry en acquit la

1. Martin, qui a vu une copie du traité avant que le sceau du prince y eût été apposé, en résume ainsi les clauses. « Ram Raja leur cède (aux Hollandais) Pondichéry avec toutes les dépendances, les jardinages et la rivière jusqu'aux limites qui étaient marquées pour en jouir en propre par leur Compagnie à perpétuité ; ils pourraient s'y établir ainsi qu'ils le jugeraient à propos, la liberté d'y battre monnaie, pagodes et fanons, qui auraient cours dans les terres de Ram Raja ; ils ne seraient point sujets à des visites d'intendants ni d'aucun autre brahme sous quelque prétexte que ce soit, et enfin ils seraient les maîtres absolus du lieu. Cet achat moyennant 25.000 pagodes à payer en trois termes : le premier à l'arrivée de l'escadre devant Pondichéry, le second, lorsque le blocus ou le siège de la place serait formé ; le troisième, après la prise. Ram Raja s'engageait aussi de fournir les troupes [de ce] dont ils auraient besoin en payant, ainsi que les ouvriers du pays, et de faire tenir un marché public dans leur camp de toutes les denrées de la terre. »

certitude. A peine, en effet, avait-il décidé de souscrire aux clauses du traité dont Germain avait rapporté le texte à Martin, que les brahmes de l'entourage de Ram Raja, « encore accablés de présents » par nos adversaires, modifiaient leurs exigences et les haussaient de nouveau. La vérité apparaissait nettement à chacun dans toute sa cruauté : « il n'y avait rien à espérer pour nous de cette cour ; ... le traité était assuré aux Hollandais »... D'autre part, le Grand Mogol était trop éloigné pour qu'on pût recourir à lui [1] ; à son défaut, un de ses vassaux était-il du moins capable d'intervenir en faveur des Français de Pondichéry ? Tout bien pesé, le secours parut encore « trop éloigné et aurait été de trop grande dépense ». Le naïque de Tanjore enfin, auquel on songea aussi, négociait précisément alors, après plusieurs années de lutte, un accommodement avec les Hollandais. Ainsi donc, « nous n'avions rien à espérer de nulle part » et les braves gens du comptoir n'avaient qu'à tenir tête de leur mieux à leurs ennemis.

Depuis longtemps, Martin avait envisagé de sang-froid cette éventualité. De Pondichéry, dont le village de pêcheurs s'était peu à peu transformé en gros village, puis en importante bourgade, sinon même en véritable ville industrielle, grâce à la ferme contenance des Français en face de tous les agresseurs, Mores et Gentils, il avait éloigné toutes les bouches inutiles ; il n'avait gardé autour de lui que les personnes capables de défendre la loge et ses alentours. Mais quelle tâche ardue avec des fortifications insuffisantes et en partie improvisées, avec des arrivages de riz partiellement arrêtés par la crainte des Hollandais ou l'hostilité de Ram Raja, avec des indigènes dont la pleutrerie et la pusillanimité surprirent Martin, malgré sa longue pratique de ces peuples ! Pour surcroît d'infortune, « nous n'avions pas bonne opinion de la résolution ni de la valeur des soldats de la garnison ; nous reconnûmes aussi qu'à l'exception de 25 ou 30 hommes au plus, le reste n'était que de la canaille ». Dès lors, n'était-ce pas folie que de prétendre lutter contre des

1. Martin le tenta néanmoins et envoya un missionnaire auprès du Grand Mogol ; mais « l'action de Pondichéry fut terminée avant qu'on eût commencé à parler d'affaires. »

ennemis dont la supériorité numérique était écrasante et la valeur militaire incontestable, contre de « vieilles troupes » constituées par de bons soldats macassars, boughis et amboinais et soutenues par d'autres vieilles troupes encore, — Hollandais et surtout Flamands et Français — « gens faits au climat des Indes » ? Peut-être ; mais il fallait sauver l'honneur !

Martin et ses amis y réussirent ; les *Mémoires* en font foi, comme aussi les conditions obtenues par eux le 6 septembre quand, après une résistance opiniâtre qui se prolongea pendant quinze jours [1], ils durent, le cœur gros, se résigner à capituler. La place n'était plus tenable, en effet ; un de nos meilleurs officiers avait été tué le 1er septembre ; les assaillants s'étaient peu à peu avancés dans le village indigène jusqu'à l'église et à la mission des jésuites, et même plus près du fort ; leurs canons avaient ruiné une partie des défenses de la loge elle-même ; pas de bonne poudre ; enfin les soldats indigènes, lascarins, pionniers, rajpoutes, avaient presque tous déserté dans la nuit du 5 au 6 septembre. Restaient les soldats européens, les troupes de la Compagnie, « des misérables qu'on avait pris gueusants aux ports de France... et à qui l'on n'avait pu faire perdre, dans les exercices où l'on avait tâché de les dresser, la contenance de ce qu'ils avaient été » ; ils étaient démoralisés. Seuls ou presque seuls, les « gens de plume » de la Compagnie témoignaient de la fermeté et remplissaient tout leur devoir... Les Hollandais ne savaient pas cette détresse ; néanmoins, lorsque Martin leur parla de traiter, ils lui envoyèrent un projet de capitulation inacceptable ; quelques-uns de leur chefs ne disaient-ils pas pouvoir, en moins de vingt-quatre heures, obliger les Français à se rendre à discrétion ou « nous enlever l'épée à la main » ? Telle était bien la situation. Martin, cependant, repoussa avec indignation un texte « où il n'y avait rien que de honteux pour nous ; ...nous avions pris notre parti de faire plutôt tout sauter que de nous rendre à des capitulations honteuses ». Laurens Pit, qui ne voulait pas pousser les Français

1. Si l'on tient compte de la date de l'arrivée de la flotte hollandaise devant Pondichéry ; mais les travaux d'approche de nos ennemis se poursuivirent jusqu'au 30 août. Alors eut lieu la première escarmouche.

au désespoir et à qui une seule chose importait, cette prise de possession de Pondichéry à laquelle il ne cessait de travailler depuis vingt ans, Laurens Pit s'en rendit-il compte ? Dans tous les cas, à la suite d'une lettre énergique de François Martin et de négociations directes entre quelques-uns des siens et les chefs hollandais, ces derniers, ignorants « du murmure et de la consternation de la garnison », accordèrent aux Français presque toutes leurs demandes. C'est donc de façon très honorable que les nôtres quittèrent Pondichéry le 8 septembre 1693.

* * *

Bien que les *Mémoires de François Martin* se continuent pendant quelques mois encore, c'est à cette date qu'ils s'arrêtent en réalité. Dès lors, en effet, tout au moins pour un temps très court, le directeur de la Compagnie française à la côte de Coromandel, à qui ses vainqueurs ont refusé de passer « avec les gens du commerce » à Masulipatam ou au Bengale, cesse de jouer un rôle dans l'histoire de l'Inde française ; son œuvre semble, comme en 1629 celle de Samuel de Champlain à Québec, réduite à néant. Les Hollandais ne sont-ils pas les maîtres de Pondichéry ? et, pour y consolider leur domination, n'achètent-ils pas tôt après à Ram Raja des terres « qui dépendent de la peuplade » et les deux villages d'Olandé et de Sarom, tandis que Martin lui-même — cruel contraste ! — prépare l'évacuation du comptoir français plus méridional de Caveripatnam ? Mais la paix de Ryswick n'allait pas tarder, comme en 1632 le traité de Saint-Germain, à rendre vain l'effort de nos ennemis. Certes les Hollandais n'ont pas facilement abandonné Pondichéry ; ils ont dû néanmoins finir par lâcher leur proie et par rendre à la France le point de la côte de Coromandel où, dès le mois de février 1673, quelques-uns de ses fils avaient, à dure peine, commencé de s'établir.

Si le temps a manqué à François Martin pour raconter, dans ses *Mémoires*, comment lui-même s'est comporté, sur ce territoire légalement français désormais, depuis le 17 septembre 1699, du moins savons-nous, de par ces mêmes

Mémoires, comment il y a peiné, combien il y a souffert et tout ce qu'il y a fait pendant les années antérieures à 1693, pendant la période héroïque. Rien, mieux que ce consciencieux récit, ne peut faire connaître sa personne, et aussi son rôle, et enfin le terrain particulièrement difficile sur lequel, pour le plus grand bénéfice de son pays, il s'est dépensé sans compter pendant près de quarante années. En vérité, — nous pouvons l'affirmer en toute certitude en fermant « le livre de bonne foi » publié par M. Martineau, — François Martin fut un bon et même un grand serviteur de son roi et de sa patrie.

Henri Froidevaux.

CHAPITRE XXIV

LES RÉVOLUTIONS DE SIAM
1688

Année 1689.

Arrivée de Deslandes à Ougly. — Nouvelles de Siam.

Nous reçûmes des lettres de M. Deslandes le 4 janvier 1689 de son arrivée à Ougly. Le sieur Regnaut y était mort dès le 4 septembre, les affaires du comptoir en mauvais état par là et qu'il fallait remettre. On promettait une cargaison de 15.000 roupies. M. Deslandes avait fait passer des gens à Cassimbazar pour l'achat des soies et des taffetas.

On disposait le navire *l'Aigle* pour l'envoyer à Achem et de là à Siam, suivant les ordres dont le sieur Raguienne était chargé.

Boyer, à la nouvelle de l'arrivée à Balassor de M. Deslandes, abandonna le navire après en avoir tiré et vendu ce qu'il y avait de meilleur et consommé en débauches les revenus de ce qu'il avait vendu de marchandises. Il passa dans les terres avec quelques-uns des gens de l'équipage de son même caractère ; on apprit depuis qu'il y était mort. M. Deslandes s'empara du vaisseau et fit faire un inventaire de ce qui était resté dessus ainsi que des agrès. M. de Courcelles donnait avis qu'il mettrait à la voile de devant Ougly le 7 ou 8 janvier.

Les Anglais toujours brouillés avec les Mores ; ils continuaient néanmoins leur commerce sans aucune opposition de la part des officiers du Mogol.

L'écrivain du navire le *Coche* et le sieur La Touche, enseigne dans les troupes siamoises à Merguy, arrivèrent le 7 au matin à la loge. L'écrivain me remit une lettre du sieur d'Armagnac, capitaine du vaisseau ; il me donnait avis qu'étant parti de Merguy et mouillé devant Madras, où il avait vendu quelques barriques de vin, il avait fait voile ensuite de cette rade et, surpris par les courants, il avait dépassé Pondichéry et mouillé devant Goudelour où il s'était reconnu. Il se remettait à son arrivée à m'entretenir des aventures de leur voyage et des révolutions de Siam. Le sieur de La Touche m'en rapporta des particularités ; je réserve à en faire un discours de suite.

Le navire le *Coche* jeta l'ancre à la rade le 8. Le sieur d'Armagnac descendit à terre ; nous sûmes de lui qu'après son mouillage devant le port de Merguy et suivant un article de ses ordres de s'informer de l'état des Français qui y avaient passé de Siam, ne voyant rien paraître, il soupçonna qu'il y était survenu du changement ; il prit des précautions d'attirer des Siamois à bord pour en être mieux informé et ne tarda pas d'en apprendre l'histoire et ensuite du sieur de La Touche qui arriva dans ce temps-là de Siam à Merguy et qui fut au *Coche*. Comme il n'y avait pas d'apparence de partir de là pour aller hiverner ailleurs, le sieur d'Armagnac, y voyant aussi les apparences d'y pouvoir rester en sûreté en s'y tenant sur ses gardes, il résolut d'y demeurer. Les habitants de Merguy et de Tenasserim, sur l'assurance qu'on leur donna qu'il n'y avait rien à craindre pour eux de venir au bord, il y passa des marchands qui y traitèrent des marchandises qu'on avait chargées à Pondichéry et qui étaient destinées pour Siam. Il y eut un profit raisonnable dessus ; l'équipage ne manqua point de vivres ni de rafraîchissements ; les gens du pays y en apportèrent en abondance. Le navire avait besoin de mâts de hune et de quelques pièces de bois que l'on fit couper dans les îles voisines. Le fort que nos gens avaient quitté était aussi abandonné des gens du pays. Le sieur d'Armagnac nous dit qu'il lui était facile de s'en rendre maître avec une partie de son équipage, s'il y avait eu des ordres. Il mit à la voile de là pour Madras en décembre, ainsi que je l'ai rapporté et ensuite à notre rade. Sur l'avis que nous

reçûmes le même jour que M. de Bruant était arrivé à Madras, le sieur de La Touche partit pour l'aller joindre et lui rendre des lettres qu'il avait pour lui de M. Desfarges.

Nous reçûmes des lettres le 9 du sieur Germain ; le firman en bonne forme lui avait été remis ; il avait été forcé de donner encore 600 chacras. Il arriva à Pondichéry le 13 ; on reprit le travail de la loge deux jours après ; la malice des brahmes qui n'étaient point employés dans cette affaire pour chercher des voies de la traverser, fournirent de la matière à un grand narré. Je fais assez reconnaître les gens de cette tribu dans cette relation ; la suite fournira encore assez de sujets d'en parler.

M. Delaunay, lieutenant dans la marine et capitaine d'une des compagnies qui était à Merguy arriva le 13 à Pondichéry ; il était parti de Madras dans une barque avec 27 soldats et le sieur Des Cartes, lieutenant, par l'ordre de M. de Bruant qui y était arrivé et que le sieur de La Touche y avait trouvé et qui retournait aussi dans la barque. On fit descendre les soldats à terre ; l'état où ils étaient faisait pitié ; je donnai des ordres pour leur subsistance en attendant la venue de M. de Bruant.

Affaires de Merguy. — Evacuation de cette place par M. de Bruant.

Je rapporte ici l'affaire de Merguy ; le récit des révolutions de Siam paraîtra à son temps.

Après l'arrivée des Français à Merguy, M. de Bruant, suivant ses ordres d'y faire élever une forteresse sur le plan qu'il avait apporté de Siam, s'appliqua à faire travailler avec toute la diligence ; il avait des lettres pour les mandarins de Merguy et de Tenasserim, chargés de fournir tous les ouvriers dont il aurait besoin. Le plan qu'on avait fait de la forteresse embrassant un grand terrain, l'ingénieur qui l'avait dressé ne connaissait pas la situation des lieux ; cependant on commença d'y travailler. Un ingénieur venu de Siam avec les troupes en avait la conduite. Les ouvriers furent fournis dans l'abord par les mandarins sur le nombre qu'on leur demandait ; ils y assistèrent même souvent pour les porter au travail. Quelque temps après,

on remarqua du relâchement aux ouvrages, outre qu'il ne venait plus qu'une partie des ouvriers et ensuite ils manquèrent tout à fait. On s'adressa aux mandarins où l'on remarquait depuis un temps beaucoup de froideur ; ils donnèrent des raisons que ne pouvaient servir d'excuses, mais qui faisaient connaître qu'ils avaient reçu des ordres secrets d'en agir ainsi. M. de Bruant n'y pouvant pénétrer et ne recevant point de lettres de Siam, soupçonna qu'il était arrivé du changement à la cour. Les vivres commencèrent aussi à manquer ; on refusait d'en fournir à la garnison, on maltraitait même des Français et l'on eut avis que les habitants de Tenasserim et des voisinages s'attroupaient autour de Merguy.

Pendant ces mouvements, M. de Bruant reçut une lettre de M. Desfarges ; il lui marquait que sur l'avis que l'on avait d'une irruption que les Pegus (Pegouans) ou les Laos (Laotiens) avaient déterminé de faire dans le royaume de Siam, il lui donnait ordre de partir de Merguy avec tous les Français qui y étaient sous son commandement, de suivre les mandarins qu'on lui enverrait et qui serviraient de guide pour le conduire où il l'attendait avec les Français qu'il avait tirés de Bankok et les troupes siamoises. Cette lettre, écrite avec une espèce de désordre et de confusion, était un grand indice que M. Desfarges avait été forcé de donner cet ordre, ou qu'il s'était expliqué de même en des termes où il n'y avait pas de raison à la suite, pour faire comprendre qu'il était survenu du changement à la cour. M. de Bruant n'eut pas de peine à entrer dans le sens de la lettre ; il répondit de vive voix qu'il se disposerait pour le départ. Il assembla ensuite les officiers de la garnison et leur montra la lettre ; il leur en dit sa pensée ; ils n'eurent pas de peine à y entrer aussi ; cependant dans l'espérance qu'ils avaient de recevoir des lettres de la cour qui les informerait plus particulièrement de l'état des affaires, ils résolurent de se mettre à couvert de l'insulte des gens du pays par des palissades de pieux et d'autres ouvrages dans les endroits où ils étaient les plus exposés.

Les mandarins, reconnaissant par cette conduite que les Français les soupçonnaient et peut-être qu'ils avaient eu des avis, crurent n'avoir plus rien à ménager, ils se déclarèrent ouvertement. Les troupes qui s'assemblaient autour de Merguy au nombre de plusieurs milliers parurent en corps, mais une tourbe de gens ramassés en confusion, sans discipline et une partie sans armes ; ils attaquèrent pourtant le fort d'où ils furent repoussés et toujours avec perte. Les vivres manquant et l'eau aussi, le puits que l'on avait ouvert dans le fort n'étant pas revêtu et comblé par la terre qui était éboulée, dans cette extrémité, M. de Bruant assembla le Conseil ; on ne trouva point d'autre expédient que celui de se retirer et de s'emparer d'une frégate du roi de Siam mouillée dans le port de Merguy et qui en portait le nom. La résolution prise, on disposa les choses pour partir à deux ou trois heures de nuit.

On a fait valoir en France cette action comme un coup de vigueur extraordinaire ; cependant des personnes croyables qui étaient dans la retraite n'en sont pas tombées d'accord ; ils ont dit publiquement qu'on pouvait prendre mieux son temps et avec plus d'ordre. Il y eut de la précipitation ; on y perdit vingt hommes tués ou noyés, dans ce nombre deux officiers dont l'un était l'ingénieur ; le reste arriva à la frégate, on mit à la voile ensuite. M. de Bruant trouva à propos de rester quelque temps entre les îles qui sont devant le port de Merguy dans l'attente de quelques navires français. Les vivres leur manquant, ils furent obligés de mettre à la voile, le vaisseau mal gréé, presque sans câbles et sans ancres ; ils rangèrent la côte de Martaban, ils donnèrent ensuite dans une rivière à Tabaye, terre du Pégou, sans avoir connaissance de l'entrée ni du fond, mais la nécessité les y porta. Mouillés un peu en dedans, ils envoyèrent la chaloupe à terre où ils virent des gens assemblés pour acheter des vivres ; il y avait six Français dans la chaloupe, dans ce nombre le R. P. d'Espagnac, jésuite et le sieur de Beauregard qui avait exercé la charge de gouverneur de Merguy avant l'arrivée de M. de Bruant. A leur descente à terre, suivant les coutumes du royaume de Pégou et des autres royaumes de la dépendance, ils y furent arrêtés ; le sieur de Beauregard, sous prétexte qu'il prit d'écrire à bord pour porter les Français qui y étaient à descendre aussi à terre, ce qui était

ce que souhaitaient les gens du pays pour s'en saisir, avertit M. de Bruant qu'il n'y avait point de sûreté pour lui dans cette rivière. La faim les prenant, cependant il résolut d'en sortir ; ils trouvèrent que les gens du pays avaient déjà commencé à traverser la rivière de pieux proche de l'embouchure pour leur empêcher la sortie, une batterie et des gens en armes sur le bord et qui firent feu sur eux à l'approche du bâtiment. Nos gens ripostèrent de leurs armes par un feu supérieur et mieux soutenu, ce qui les fit retirer ; ils forcèrent après l'estacade et se mirent en mer, laissant à terre le R. P. d'Espagnac, le sieur de Beauregard et les autres Français ; ils firent voile ensuite à Aracan où ils se réunirent par l'assistance qu'ils y eurent d'un Français qui y était établi depuis quinze ou seize ans, marié et aisé. La résolution y fut prise d'aller ensuite à Balassor ; ils rencontrèrent en route le navire la *Lorette* que nous avions fait mettre à la voile de Pondichéry pour Merguy. Ce bâtiment, heureusement pour les Français de l'équipage qui étaient dessus, avait trouvé des vents contraires ; le vaisseau n'étant pas en état de soutenir contre un gros temps, le sieur Duval, qui y commandait, relâchait aussi à Balassor.

Les deux navires firent voile de conserve ; arrivés à la rade, ils y trouvèrent une escadre de vaisseaux de guerre anglais, c'était le débris de l'île d'Angely. Le commandant de cette escadre, violent de son naturel, envoya reconnaître les deux bâtiments ; il y a apparence qu'on lui rapporta qu'ils appartenaient au roi de Siam ; il s'en empara ; l'action était aisée, il avait des forces en mains ; les raisons de M. de Bruant ne furent point écoutées. Ce commandant brusque et que les Anglais même traitaient de brutal en usa mal avec un officier du caractère de M. de Bruant, il le fit passer sur un de leurs vaisseaux avec deux capitaines, un lieutenant et une partie des soldats de la garnison de Merguy et le navire à la voile ensuite pour Madras. Le reste des soldats sous un lieutenant furent embarqués sur un autre bâtiment. M. Delaunay passa ensuite de Madras à Pondichéry avec des soldats qui y mirent pied à terre, ainsi que je l'ai rapporté.

Le sieur de La Touche était dans une redoute à Merguy, commandant des Siamois ; il y fut arrêté avant l'attaque du fort, après la retraite de M. de Bruant et de la garnison. Les mandarins lui firent ressentir leurs genres de tourments, à quoi ils sont si ingénieux ; ils y étaient portés par leur haine contre notre nation et pour tâcher à découvrir s'il n'y avait point d'argent caché ; enfin, lassés de le faire souffrir sans rien découvrir, ils l'envoyèrent à Siam.

M. de Bruant arriva le 15 avec M. le chevalier de Halegoit, lieutenant de marine et capitaine d'une compagnie dans les troupes. (Je lui fis) la relation de l'action de Merguy, à l'exception de la retraite, de même que je l'ai rapportée, et quelques particularités de la misère qu'ils ont souffert et les dangers où ils ont été exposés jusqu'à être arrivés dans la rivière d'Aracan.

Les Anglais pillent Balassor. — Ambassade hollandaise auprès du Mogol.

Les troupes de Gingy ne recevant point de paye cherchaient à subsister des pilleries qu'elles faisaient dans les lieux où elles avaient la force. Un détachement de 200 fantassins et 20 cavaliers entra à Pondichéry le 17 ; nous ne pouvions pas nous y opposer, la peuplade appartenant au prince. Nous fûmes sur nos gardes pendant quatre jours qu'ils y restèrent ; deux capitaines qui les commandaient demandèrent à venir dans la loge pour nous rendre visite, on les y reçut ; après un entretien de civilité, ils se retirèrent avec quelques aunes de drap dont on leur fit présent.

M. de Bruant, avant son départ de Madras, avait présenté une protestation au gouverneur sur l'arrêt de la frégate le *Merguy* et du navire la *Lorette*. Je reçus des lettres du gouverneur où il m'invitait d'envoyer des personnes de discrétion (ce sont ses termes) pour discuter cette affaire. Pendant le séjour de M. de Bruant dans la rivière d'Aracan, il déserta six soldats français qui passaient à cette côte sur un vaisseau d'un marchand particulier ; on eut avis qu'ils s'étaient retirés au comptoir des Anglais à Congimer. M. de Bruant y envoya

un officier pour les demander ; j'écrivis aussi au chef de la loge ; l'officier retourna (revint) avec trois qu'il ramena ; on assura que les trois autres avaient pris le parti d'aller dans les terres.

On nous donna avis de Madras de l'arrivée d'un navire de Macao et que le capitaine, en passant à Malacca, y avait vu M. Desfarges qui y avait mouillé avec trois vaisseaux.

La quèche le *Saint-Joseph* mouilla la nuit du 29 au 30 à la rade de Pondichéry. Le sieur Pelé qui avait fait partir le bâtiment de Balassor donnait avis qu'il n'avait pu charger dessus que 52 balles de marchandises ; les Anglais y avaient fait descente, pillé une partie de la ville ; ils étaient entrés dans la loge de la Compagnie, avaient enlevé plusieurs bouteilles de vin d'un magasin qu'ils avaient forcé, ils passèrent ensuite dans la cuisine où ils prirent quelques pièces de batterie de cuivre ; ils avaient été aussi à un bot de la Compagnie et pillé le coffre du maître ; ils mirent à nu tous les chrétiens qui s'étaient retirés dans l'église. Après quelques exploits de même qui passèrent entre eux pour des actions de vigueur, ils se rembarquèrent laissant seize de leurs gens dans leur loge, qui y furent attaqués par les Mores, ils s'y défendirent pendant un temps, mais le feu y ayant été mis et ne pouvant éviter d'y être brûlés, ils se rendirent à discrétion.

Nous eûmes avis de Masulipatam que le sieur Bakerius, second du commissaire général Van Rée, était parti pour son ambassade au Mogol ; son train était de seize Hollandais, cent pions et une suite de plus de deux cents porteurs pour les palanquins, les tentes, les présents, les vivres, etc...

Nous fûmes occupés pendant tout le mois à visiter et à recevoir des marchandises ainsi qu'à faire charger le navire le *Coche*.

Les navires le *Siam* et le *Louveau* mouillèrent à la rade le 1er février ; ces deux bâtiments avaient été fournis par les Siamois pour porter les troupes de Bankok ; plusieurs officiers, les R. P. Jésuites et des messieurs de la Mission de Siam mirent pied à terre.

Le navire le *Saint-Nicolas*, qui avait mis à la voile de Bengale

de concert avec la flûte la *Normande*, mouilla à la rade le 2, ils avaient rencontré le vaisseau l'*Oriflamme* proche des bancs de Paliacate. La *Normande* était restée derrière ; elle mouilla aussi le 3 et l'*Oriflamme* le 4 à l'entrée de la nuit. Nous fûmes à bord de l'*Oriflamme* le 5 au matin. M. le Général mit pied à terre avec des officiers ainsi que les R. P. Jésuites et Messieurs de la Mission, qui étaient sur le vaisseau.

LES RÉVOLUTIONS DE SIAM [1688].

La succession éventuelle du roi. — Visées de Pitracha. — Contre-attaque de Constance. — Fausse manœuvre de Desfarges.

Avant de passer à la continuation de cette relation, je rapporterai ce que j'ai appris des révolutions de Siam ; ce sont des faits connus et publics. Je n'entrerai point dans ce qu'il y peut avoir eu de particulier ou de partialité ; outre que les rapports sont souvent suspects par les intérêts différents des partis ; je ne suis pas en droit aussi de connaître ce qu'il y a eu d'opposé dans la conduite des personnes qui ont été de divers sentiments, je suis même persuadé que chacun a cru agir de bonne foi.

Après le départ du Siam, les envoyés et les navires du roi mirent à la voile. M. de Bruant passa à Merguy avec un détachement de troupes ; on reconnut peu de temps après par certains bruits sourds, qui sont ordinairement les avant-coureurs des grandes actions, qu'il se brassait quelque chose dans le royaume mais qu'on ne pouvait pas découvrir.

Prapitracha, un des premiers seigneurs de la Cour, homme d'esprit et entreprenant, voyant le roi presque toujours malade, dans un âge avancé et avec toutes les apparences qu'il ne vivrait pas encore longtemps, chercha les voies de faire son parti. Le roi avait deux frères, l'un peu capable du gouvernement et l'autre entrepris de tous ses membres.

Pitracha prévit bien qu'il aurait les Français à dos dans l'entreprise qu'il méditait et qu'ils se déclareraient pour le successeur que le roi nommerait. Ce prince élevait auprès de lui un jeune homme nommé Oprapet, fils d'un mandarin, comme un

fils adoptif; le bruit courait même qu'il le ferait succéder en le mariant avec sa fille, n'ayant point d'autres enfants. Pitracha attira à son parti le premier des trois ambassadeurs qui avait été en France; il était mal satisfait de M. Constance; il y joignit d'autres mandarins qui entrèrent aussi dans le complot, portés par la haine de voir un étranger à la tête des affaires, les Français dans les principaux postes et peut-être aussi par les avantages que Pitracha leur promettait. Il y fit entrer aussi les principaux *talapoins* — ce sont les ministres de la religion — en leur faisant appréhender l'établissement de la religion chrétienne, si les Français subsistaient. Pitracha commença à faire des levées de gens dans les provinces éloignées et à gagner aussi les officiers siamois qui étaient de ces côtés.

Il n'était pas aisé, malgré toutes les précautions qu'il prit de cacher son dessein, que ces mouvements ne fissent du bruit. M. Constance avait encore des amis, il en eut avis et connut bien qu'il n'y avait que Pitracha qui en pouvait être l'auteur. Il en communiqua avec M. Desfarges qui ne quittait point la Cour qui était pour lors à Louveau; l'on trouva à propos que ce général descendit à Bankok pour reconnaître les lieux, ce qu'on avait avancé aux fortifications et pour mettre les choses en état avant son départ. M. Constance lui demanda s'il pouvait lui promettre de retourner à la Cour avec un détachement de 80 ou 100 hommes choisis lorsqu'il lui écrirait; il ajouta même qu'il lui déclarât nettement s'il y trouvait de la difficulté, afin qu'il put prendre son parti d'ailleurs, si ce secours lui manquait. M. Desfarges qui avait des ordres du roi de suivre les sentiments du ministre s'engagea et promit de retourner à la cour avec le détachement aux premiers ordres qu'il recevrait; il partit ensuite pour Bankok.

M. Constance, averti encore plus particulièrement des mouvements dans les provinces de la levée des troupes et qu'il n'y avait point de temps à perdre, pour faire le coup qu'il avait résolu de se défaire de Pitracha, écrivit à M. Desfarges de monter à la cour avec le détachement dont ils étaient convenus. Ce général partit aussitôt avec 80 et tant d'hommes, officiers

et soldats, gens choisis et capables d'un coup de main. A son arrivée à Siam, il fut à la loge de la Compagnie; il déclara son dessein au sieur Veret qui en était chef. Le sieur Veret, surpris du voyage de M. Desfarges, lui représenta que le bruit était répandu dans la ville de la mort du roi et que le pays était rempli de troupes, qu'il trouverait 12 à 15.000 hommes sur la route de Siam à Louveau qui l'attendaient, qu'il y périrait assurément et qu'il se croyait obligé de lui donner cet avis. Je rapporte l'essentiel de ce qui fut représenté et ce qui est de fait. M. Desfarges, surpris aussi de son côté de ce changement de scène, ne balançait point pourtant à continuer le voyage; il s'y était engagé. Le sieur Veret le voyant dans cette résolution lui proposa d'aller chez Messieurs de la Mission; ils y furent, on lui dit les mêmes choses et sa perte et celle de ses gens sûre, s'il passait plus avant et par suite aussi celle des Français restés dans Bankok et dans les autres endroits du royaume, ce qui le détermina à demeurer à Siam; il prit pourtant le parti d'envoyer à Louveau, afin d'être informé de l'état des lieux. Le sieur Beauchamp, capitaine dans les troupes et major de Bankok et le sieur d'Assieux aussi, capitaine dans le même corps, y furent en différents temps; leur rapport fut qu'ils n'avaient point trouvé d'empêchement dans les chemins et à la cour la même tranquillité d'autrefois, le roi en vie mais toujours indisposé. Ils avaient parlé à M. Constance, aux R. P. Jésuites qui étaient à Louveau, qui les avaient assurés qu'il n'y avait aucun changement. M. Desfarges était si fortement persuadé de cette assemblée de troupes par les assurances qu'on lui avait données et de ce qu'on lui ajoutait ensuite, que le passage des deux officiers sans trouver des obstacles était une adresse des conjurés pour l'engager dans la suite du voyage et le faire donner dans les embuscades qu'on lui dresserait, qu'il résolut de retourner à Bankok, où il se retira avec ses gens.

Cette conduite de M. Desfarges dont a écrit si diversement en France est assez embarrassante à déterminer les esprits, si ce retour à Bankok a été fait à propos ou s'il aurait été plus avantageux de continuer le voyage de Louveau. Les personnes

qui le dissuadèrent de passer plus avant, j'entends parler de Messieurs de la Mission, sont d'un mérite distingué, d'une vertu et d'une probité connues, instruits des manières des Siamois par un séjour de plusieurs années dans le pays, qui savaient parfaitement la langue, qui y avaient acquis des amis et qui pouvaient avoir des avis secrets. On n'a point douté aussi qu'ils ne fussent très persuadés eux-mêmes de ce qu'ils avaient rapporté à M. Desfarges. Cependant le voyage des deux capitaines à la cour, d'autres particularités reconnues depuis, le rapport des gens du pays (car il y en a eu pour et contre) ont fait douter de cette assemblée de troupes sur la route de Siam à Louveau. Il est sûr, si cet avis s'était trouvé faux, que l'arrivée à la Cour de M. Desfarges avec les gens qu'il y menait était le gain de partie : Pitracha était perdu ; en l'arrêtant, c'était le plus sûr de s'en défaire sur le champ. L'auteur mort, le parti était absolument dissipé, il n'aurait pas été difficile de faire approuver le coup au roi par les témoignages des mandarins de son parti qu'on aurait pris et de qui l'on aurait tiré le secret du dessein des conjurés, entièrement opposé aux intentions de ce prince sur son successeur.

Soulèvement contre le roi. — Arrestation de Constance.

Le retour de M. Desfarges à Bankok fut le commencement des révolutions de Siam. On a rapporté que M. Constance avait différé de donner avis au roi des desseins de Pitracha, qu'il attendait d'avoir mis les choses en état de s'y opposer avant que de s'en ouvrir à ce prince ; il le connaissait violent et prompt de son naturel, qu'il éclaterait d'abord et que cela pourrait rompre toutes ses mesures ; cependant, voyant le péril proche, il le découvrit. Il en arriva ce qu'il avait prévu ; le roi s'emporta d'abord et donna des ordres sur le champ d'arrêter Pitracha. L'avis que ce révolté en eut lui fit comprendre qu'il n'avait plus rien à ménager ; sa résolution prise, il se rendit maître du palais. Cette action d'un soulèvement public contre son prince éclata dans Louveau et y mit tout en confusion. A la nouvelle que M. Constance en eut et voyant

sa perte assurée, il crut aussi qu'il n'avait plus rien à ménager. On a rapporté pourtant qu'en assemblant les officiers, les gens qui étaient proche de lui et les amis qu'il avait encore à la Cour, il aurait pu soutenir et mettre en état de se retirer ou mourir glorieusement. Le jugement lui manqua dans l'action, la plus importante de sa vie ; on peut dire aussi que le retour de M. Desfarges à Bankok, dont il se crut abandonné, y contribua beaucoup ; il sortit de son logis, suivi de quelques gardes anglais et de quelques officiers français dont deux fils de M. Desfarges était du nombre. Les R. P. Jésuites s'opposèrent autant qu'ils purent à sa résolution ; leurs raisons n'y purent rien. Comme il ne doutait pas que Pitracha n'eut formé des desseins sur ce qui restait de vie au roi, il dit hautement qu'il voulait mourir à la défense d'un prince à qui il avait tant d'obligations et, parti de là, mais en homme qui voulait se perdre, il entra dans le palais dont on ferma la porte après à une partie des gens qui le suivaient ; il y trouva Pitracha, les mandarins de son parti et les gens de la faction en armes ; il en fut arrêté et désarmé ainsi que les officiers qui étaient entrés avec lui. Il eut un moment d'entretien avec ce soulevé ; on le fit monter ensuite sur une plate-forme du palais, apparemment pour faire voir au peuple qu'il était arrêté et renfermé ensuite. Les Français ne l'ont point vu depuis ; les officiers furent retenus sous bonne garde, mais sans être maltraités.

Voyage de Desfarges à Louveau et retour à Bankok.

Pitracha, maître du palais, du roi et de M. Constance continua par les mêmes voies d'achever son crime ; le plus important était de faire sortir les Français de Bankok ; il écrivit à M. Desfarges de monter à Louveau où le roi le mandait de venir. On a dit (mais je ne le rapporte pas pour sûr) que l'on marquait dans la lettre que ce prince avait résolu de le mettre à la place de M. Constance, qu'il avait fait arrêter pour avoir malversé dans sa charge. Des personnes qui étaient à la cour écrivirent à M. Desfarges de ne point s'engager dans ce voyage ; on lui donnait avis de l'état des choses et des desseins de Pitracha.

Comme tous les esprits ne sont pas des mêmes sentiments, il y en eut qui persuadèrent ce général d'aller à la Cour. Je n'ai pas su les raisons qu'ils rapportèrent ; elles étaient fortes apparemment, puisqu'il y déféra. Après avoir laissé ses ordres à M. de Vertesalles pour la conservation du poste de Bankok, il fut à Louveau. Pitracha le reçut fièrement et en homme qui avait l'autorité en main ; il parla avec indignation de la conduite de M. Constance, de la dissipation des trésors du roi et y mêlait les Français par occasion. Il se modéra pourtant dans la suite par les assurances qu'il donna qu'on aurait toujours la même considération pour eux, mais que, comme ils étaient venus à Siam pour contribuer à la défense du royaume, sur l'avis qu'on avait eu de la marche d'un corps de Laotiens, les anciens ennemis des Siamois, et de leur entrée dans le pays, qu'il [Desfarges] écrivît au commandant qu'il avait laissé à Bankok de monter à la cour avec la garnison, afin d'aller à la rencontre des ennemis avec les troupes du pays qui étaient assemblées au rendez-vous. M. Desfarges, surpris de cette proposition, toujours ferme, répondit à Pitracha que tous les ordres qu'il écrirait au commandant qu'il avait laissé à Bankok ne serviraient de rien, qu'il ne quitterait pas le poste et que, si l'on en voulait tirer la garnison, qu'il était absolument nécessaire qu'il y retournât. Pitracha rebuta d'abord cette réponse ; on contesta de part et d'autre. M. Desfarges se tint toujours à son point, il dit enfin au révolté que laissant à Louveau ce qu'il avait de plus cher au monde pour gage de sa parole, parlant de ses deux fils, il ne devait pas douter de son retour. Pitracha, ou par la pensée qu'il eut que M. Desfarges accomplirait sa promesse ou que les choses n'étaient peut-être pas dans l'état qu'il était nécessaire pour éclater, permit au général de descendre à Bankok. Ce fut dans ce voyage que la lettre dont j'ai parlé à l'article de Merguy fut écrite à M. de Bruant.

Il y eut des personnes qui ont trouvé à reprendre à la conduite de M. Desfarges de ce qu'il n'avait pas dit un mot en faveur de M. Constance ; d'autres ont cru qu'ayant fait réflexion à son arrivée à la Cour qu'il s'était engagé trop légèrement dans ce voyage, son but ne fut qu'à tâcher de s'en tirer et d'éviter d'irriter Pitracha par une intercession en faveur d'un homme qu'il voulait perdre ; il était persuadé aussi qu'elle ne servirait de rien. Enfin il arriva heureusement à Bankok. Pendant son absence, M. de Vertesalles avait occupé la garnison aux travaux que l'ingénieur avait trouvé à propos de faire, à monter du canon et à le placer dans les lieux les plus nécessaires. On continua le travail après le retour de M. Desfarges et, comme il n'était pas résolu de monter à Louveau, on se disposa à se défendre des attaques des Siamois. M. l'abbé de Lionne passa aussi à Bankok avec quelques missionnaires. Le sieur Veret quitta la loge et prit le même parti.

Mort du roi et de Constance. — Massacre de la famille royale.

Pitracha avait déjà poussé ses affaires bien avant, mais ce n'était rien faire pendant qu'il y aurait des personnes en droit de lui disputer la couronne. Il commença la tragédie par la mort d'Oprapet ; ce jeune homme ne quittait pas la chambre du roi, le seul asile où il croyait être en sûreté ; il en fut tiré pourtant ou par adresse ou par force et massacré ensuite. Les deux frères du roi qui étaient dans le palais de Siam en furent tirés par les mêmes voies, menés à Louveau et renfermés dans des sacs de drap écarlate et assommés avec des bâtons de bois de santal. On n'a pas su le temps de la mort de M. Constance; on ne doute pas que Pitracha ne lui fît souffrir tous les tourments qui sont en usage dans le pays. On a rapporté qu'il fut conduit hors de la ville à l'entrée de la nuit, coupé en pièces à coups de sabre. Le roi mourut aussi dans le même temps. On a des informations sûres que les Hollandais étaient fort intrigués dans ces révolutions, particulièrement un certain Daniel, de leur loge, natif de Sédan, chirurgien de profession, hérétique opiniâtre et ennemi déclaré de la religion catholique et des Français. On assure encore que l'on a des témoignages par les mêmes informations qu'on mêla du poison dans un breuvage qu'on donna au roi, qui avança beaucoup sa mort. Je ne dis rien du nombre des mandarins et des autres personnes qui furent arrêtés dans ces mouvements de révolution et dans la

suite ; c'est une des maximes ordinaires des tyrans de se défaire des gens qui ne sont point de leur faction ou qui pourraient s'opposer à leurs desseins.

M^me^ Constance prisonnière. — Pitracha proclamé roi.

M^me^ Phaulkon fut prise aussi ; l'on enleva tout ce qu'il y avait dans la maison ; elle fut exposée ensuite à la question pour l'obliger à découvrir où étaient les effets de son mari. Elle souffrit les tourments avec une fermeté qui donna de l'étonnement ; sa plus grande peine après fut de résister aux poursuites brutales du fils de Pitracha ; on la fit passer à Siam, son appartement dans une écurie d'où l'on la tirait pour aller travailler au palais à des confitures. Mgr l'évêque de Metellopolis fut aussi arrêté avec plusieurs missionnaires et maltraités ; tout ce qu'il y avait dans leurs maisons fut enlevé. Les R. P. Jésuites furent exemptés de ces persécutions ; on ne toucha point à leurs personnes ni à ce qui leur appartenait. Le roi, un peu avant sa mort, appréhendant qu'ils ne fussent dans la nécessité, leur envoya à chacun un *caty* — c'est 150 écus. — Pitracha, après avoir achevé la tragédie de Louveau, vint à Siam y tenir sa cour et donner les ordres à l'attaque de Bankok. Je n'ai pas appris le temps auquel il prit le titre de roi ni celui de son mariage avec la fille du roi défunt.

Armements siamois contre les Anglais ; projet d'attaque de Madras.

Je ne m'arrêterai pas au récit des attaques de Bankok, outre que je n'en ai pas le détail. On est assez accoutumé en France aux actions de vigueur ; je ne puis pourtant éviter d'en rapporter une qui a fait de l'éclat.

Quelque temps devant les révolutions, M. Constance avait fait armer deux vaisseaux du roi de Siam commandés par deux officiers français ; on y embarqua un détachement de troupes sous un capitaine que l'on tira du corps. Le bruit commun était que ces bâtiments allaient en course contre des

corsaires qui roulaient dans ces mers. On a su depuis, même par les instructions des officiers, que leurs ordres étaient de prendre les vaisseaux anglais qu'ils rencontreraient retournant des Manilles ou qui seraient partis de Madras pour le voyage de ces îles, mais il y avait encore quelque chose de plus fort ; les officiers étaient chargés par leurs ordres de passer le détroit de Malacca et de venir devant Madras brûler tous les navires qu'ils trouveraient à la rade. J'ai remarqué dans un article de cette relation les avis que les Anglais eurent d'une partie de ce dessein. Il fallait que la passion de haine ou de vengeance poussât bien loin un homme pour engager des gens d'honneur et officiers du roi à une entreprise de même où leur perte était sûre. Les personnes qui n'entraient point dans les sentiments de M. Constance étaient surpris de la facilité de M. Desfarges à permettre l'embarquement des troupes du roi pour faire la guerre aux Anglais, mais soit que les officiers qui étaient sur ces vaisseaux prévissent le peu d'apparence à réussir dans leurs ordres ou que les bâtiments mal équipés ne fussent pas en état de passer le détroit de Malacca, ils restèrent quelques mois à battre la mer sans rien rencontrer et peut-être qu'ils le souhaitaient de même.

Attaque d'un vaisseau français par les Siamois ; courageuse défense et mort du commandant Saint-Cry.

Ce fut dans ces temps-là que les révolutions arrivèrent. Comme les troupes étaient nécessaires pour la défense de Bankok mais encore [qu'il fallait] des vaisseaux pour être maîtres de la rivière et de la mer, et afin aussi d'envoyer donner des avis de l'état des choses dans les comptoirs de la Compagnie afin d'en tirer les nécessités dont on aurait besoin pour la conservation de la place, on résolut de faire partir une petite barque que le sieur Veret avait fait apprêter pour un second voyage qu'il s'attendait à faire à l'île de Borneo, ce bâtiment pour aller à la rencontre des deux vaisseaux qui étaient en mer ainsi que pour attendre les navires qui viendraient de France et informer les officiers des changements arrivés au

royaume de Siam. Le sieur de Saint-Cry, enseigne de marine, eut ordre de commander ce petit bâtiment ; on lui donna quelques Français avec lui. Il n'était pas beaucoup éloigné de Bankok qu'il fut attaqué par plusieurs barques de Siamois ; après une vigoureuse défense de loin, le sieur de Saint-Cry les voyant venir à l'abordage et n'étant pas en état de leur résister par leur grand nombre, fit jeter plusieurs grenades sur le pont, de la poudre épandue partout et des traînées pour y mettre le feu ; il se retira ensuite dans la chambre du Conseil avec ses gens. Les Siamois ayant abordé se jetèrent en foule sur le pont ; le feu mis aux traînées, la poudre et les grenades firent leur effet, plusieurs des ennemis brûlés et blessés ; ceux qui échappèrent au feu se retirèrent dans leurs barques ou se jetèrent dans la rivière.

Le pont nettoyé et les bâtiments éloignés, le sieur de Saint-Cry continua sa route. Les Siamois, apparemment hors d'eux-mêmes de voir une petite barque résister si longtemps, se déterminèrent à venir une deuxième fois à l'abordage. Le sieur de Saint-Cry connaissant par là qu'il n'y avait plus d'apparence de s'en tirer, résolut de faire sauter le bâtiment ; il disposa tout pour l'exécution ; les ennemis se jetèrent encore en foule sur le pont et le feu mis aux poudres les enleva avec la barque et ce qui était proche du bord. Le commandant y périt ; j'ai entendu dire qu'il ne se sauva qu'un jeune garçon français de treize à quatorze ans qui tomba entre les mains des marchands et qui en souffrit beaucoup pendant qu'il y resta. La perte des Siamois fut considérable ; on dit même que, reconnaissant par cette action l'intrépidité et la résolution des Français de n'avoir aucun égard à eux-mêmes lorsqu'il s'agissait de la perte de leurs ennemis, ils furent plus réservés dans les attaques.

Arrivée de deux navires français à Bankok : leur désarmement par les Siamois.

Cependant les deux vaisseaux retournèrent à la rade de la rivière de Siam. On ne rend peut-être pas assez de justice en

France aux nations des Indes pour leur effort et pour leur bon sens ; il y a même des historiens, en parlant de quelques-unes de ces nations, qui les traitent de barbares et de sauvages ; il est vrai que ce premier nom convient bien à quelques-uns par leur perfidie et leur cruauté, mais il est sûr qu'ils sont aussi intelligents pour ce qui touche leurs traités, leurs intérêts et leur politique pour leur gouvernement et qu'ils ne le cèdent pas aux nations de l'Europe. Les Siamois avaient prévu au retour des deux navires ; ils tenaient des bateaux prêts au bas de la rivière, des mandarins et des rafraîchissements dessus. A l'arrivée des vaisseaux, ils furent à bord, ils dirent des merveilles de la santé du roi, de celle de M. Constance et du bon état des Français dans Bankok (on commençait à traiter dans ce temps-là ce que je rapporterai dans la suite). Les officiers des navires crurent aisément ce qu'on leur rapportait ; le capitaine qui commandait le détachement des soldats s'embarqua avec des mandarins et fut conduit à Bankok où il apprit les changements qui étaient arrivés. Il y eut ensuite des ordres ou mal donnés ou mal entendus qui firent débarquer tous les Français qui étaient sur les navires, que l'on fit descendre à Bankok et les bâtiments restèrent au pouvoir des Siamois. M. Desfarges soutenait avoir donné des ordres contraires, mais le mal était sans remède.

Le sort des Français restés à Louveau comme otages.

Les deux fils de M. Desfarges et les autres officiers que ce général avait laissés à Louveau au voyage qu'il y fit étaient toujours restés ; ils furent tenus de court dans les commencements des révolutions et menacés, mais ensuite avec toute liberté ; ils avaient même la permission d'aller à la chasse. Un jour qu'ils étaient montés à cheval pour ce divertissement, ils résolurent de pousser jusqu'à Siam où ils croyaient trouver de la facilité à se rendre maître d'un bateau pour passer à Bankok ; ils étaient déjà à mi-chemin de Louveau à Siam lorsque leur intention fut reconnue par les Siamois ; ils s'assemblèrent en troupe pour s'opposer à leur retraite ; leur nombre

augmentant toujours à mesure que les officiers avançaient et enfermés à la fin de tous côtés, ils virent qu'il n'y avait pas d'apparence de passer plus avant ; ils étaient tous bien armés et quelques-uns d'entre eux poussaient les autres à passer de force ou à mourir généreusement. Les plus prudents crurent qu'il valait mieux céder ; on en vint aux pourparlers, les officiers consentirent à retourner à Louveau, mais la méchante conduite qu'ils eurent fut de rendre leurs armes que les Siamois leur demandèrent. On se saisit d'eux ensuite ; on en attacha quelques-uns à la queue des chevaux et des gens derrière avec des rotins qui les forcèrent de courir pour égaler la course de ces animaux. Un ingénieur mourut dans cette espèce de supplice ; les autres arrivèrent à Louveau en l'état qu'il est facile de s'imaginer par le traitement qu'ils avaient souffert et renfermés sous bonne garde.

Pitracha négocie l'évacuation de Bankok par les Français. — Arrivée tardive d'un vaisseau de secours français.

Pitracha ne voyant pas d'apparence de forcer les Français dans Bankok et appréhendant l'arrivée des vaisseaux avec des forces qui leur donneraient des moyens de pousser jusqu'à Siam, crut que les voies d'accommodement lui réussiraient mieux. Le premier des ambassadeurs qui avait été en France et élevé depuis les révolutions à la charge de *barcalon* ou de premier ministre, s'entremit pour ce traité ; on communiqua de part et d'autre, on convint enfin, — ce que je le rapporterai plus au long de la suite, — que les Siamois fourniraient des vaisseaux et des vivres pour le passage des Français de Bankok à Pondichéry. C'était tout ce que Pitracha demandait de voir les Français hors de ses états. Il y eut surséance d'armes ; on avait la liberté d'aller à Siam comme en pleine paix. Ce fut dans ce temps-là que le sieur de la Touche, qui avait été arrêté à Merguy, fut amené à Siam ; il y porta les nouvelles de la retraite de M. de Bruant sur la frégate qu'il avait enlevée dans le port. Le barcalon se plaignit ; il demanda une lettre à M. Desfarges pour le commandant des troupes qui s'étaient

retirées à Merguy (et que l'on écrivait être resté entre les îles) pour faire rendre ce bâtiment. La lettre fut écrite ; le sieur de la Touche en fut le porteur, il repassa à Merguy où il n'y avait plus de nouvelles de M. de Bruant, mais où il trouva le navire le *Coche* où il s'embarqua.

Pendant qu'on était à disposer les choses pour le départ de la garnison de Bankok, le navire l'*Oriflamme* jeta l'ancre à la rade de l'embouchure de la rivière de Siam. Les Siamois avaient pris les mêmes précautions que pour le retour des deux vaisseaux ; une barque fut à bord avec des mandarins qui y portèrent des rafraîchissements. Ces gens-là dirent encore merveilles de la santé du roi de Siam, de M. Constance et du bon état des Français dans Bankok ; on y donna la croyance, n'ayant pu prévoir les changements qui étaient arrivés. M. Cornuel, deuxième capitaine de l'*Oriflamme*, s'embarqua dans la barque pour porter les paquets ; il était accompagné du premier lieutenant et de quelques officiers qu'on envoyait de France pour servir dans les troupes. Ils entrèrent en rivière, mais comme elle a divers bras, les mandarins suivant leurs ordres firent prendre un canal qui les éloignait de Bankok. M. Cornuel qui avait fait deux voyages à Siam reconnut bien qu'ils ne passaient pas devant les lieux qu'il avait remarqués autrefois ; il en parla aux mandarins qui lui faisaient croire qu'ils prenaient une route de traverse et plus courte ; enfin ils arrivèrent à Siam où ils furent surpris de voir qu'ils ne rencontraient aucun français et qu'on les avait menés chez le barcalon.

Il y avait pourtant alors des officiers de Bankok dans la ville qui y avaient été envoyés pour faire charger les victuailles, les agrès et les autres choses nécessaires pour le voyage. Le sieur des Rivières, capitaine d'une compagnie, en était un ; sur l'avis qu'il eut qu'il était arrivé un navire français à la rade et qu'il y avait des officiers chez le barcalon, il y fut, passa dans une salle où il les trouva et leur apprit les changements qui étaient arrivés et le traité qui avait été arrêté. On donna en même temps à M. Desfarges avis de l'arrivée des vaisseaux et du secours qui y avait été embarqué, il eut par la même voie les paquets qui lui étaient adressés. Tout cela

n'apporta point de changement aux affaires ; la résolution qu'on avait prise de se retirer fut suivie et l'on continua de faire diligence pour partir.

Le traité portait que les Français abandonneraient la forteresse de Bankok, qu'ils en retireraient le canon, les armes, les munitions qu'ils y avaient débarqués et généralement tout ce qui leur appartenait, qu'ils sortiraient avec tous les honneurs qui s'observent dans les capitulations les plus honorables, qu'on fournirait deux vaisseaux agréés de tout le nécessaire et les victuailles dont ils avaient besoin pour passer à Pondichéry, que le comptoir de la Compagnie resterait à Siam et tous les avantages et tous les privilèges pour le commerce dans les formes qu'on avait accordés avec messieurs les envoyés, que les deux vaisseaux seraient renvoyés de Pondichéry et que Mgr l'évêque de Metellopolis et le sieur Veret, chef de comptoir, qui devaient rester, seraient garants du traité et resteraient pour otages du renvoi des deux navires ainsi que du remboursement pour le paiement de ce que les Siamois avaient avancé pour l'achat des victuailles et des autres nécessités du voyage, que la paix serait rétablie par là entre les deux nations et le commerce ouvert aux Français dans tous les ports du royaume de Siam ; les Siamois convinrent aussi de donner des otages pour l'exécution du traité.

Tentative d'évasion de Mme Constance. — Conduite de Desfarges dans cette affaire.

Mme Constance qui était à Siam, informée que les Français devaient se retirer et appréhendant une suite de mauvais traitements et de persécutions des Siamois et particulièrement du fils de Pitracha, ne crut pas que les précautions qu'on avait prises pour sa santé (en obligeant les députés siamois pour le traité de promettre qu'on la laisserait vivre en repos dans sa famille) eussent tout l'effet de cet engagement, prit la résolution de se retirer à Bankok avec un fils qui lui restait, sous le pavillon du roi ; elle en communiqua aux personnes à qui elle crut pouvoir s'en ouvrir. Il y a apparence qu'ils ne s'opposèrent

pas à un dessein si louable ; cette dame ou d'autres pour elle en parlèrent au sieur de Sainte-Marie, officier qui était pour lors à Siam, il s'offrit d'abord. La partie liée et un bateau prêt, Mme Phaulkon se déguisa, elle s'embarqua avec son fils et l'officier et passa ainsi à Bankok. La surprise de M. Desfarges fut extraordinaire lorsqu'il apprit l'arrivée de cette dame, il s'emporta hautement contre l'officier qu'il fit mettre aux arrêts et Mme Phaulkon dans une maison particulière, sentinelle à la porte, afin que personne ne lui parlât sans sa permission. Cette évasion fut aussitôt sue à la cour de Siam ; les Français qui étaient dans la ville arrêtés et de grandes plaintes de la part des Siamois de ce que l'on contrevenait au traité. Le barcalon, qui s'était employé le plus pour sa conclusion, faisait aussi plus de bruit, déclarant que tout était rompu, si l'on ne rendait la dame.

M. Desfarges fit assembler le conseil là-dessus ; M. de Vertesalles et les capitaines des troupes le formaient. Le général parla avec chaleur de l'action de M. de Sainte-Marie de s'être chargé sans ordre d'amener Mme Constance à Bankok, exagéra les suites qu'il prévoyait qui arriveraient de cette espèce d'enlèvement (mais que la plupart des officiers de l'assemblée ne crurent pas être bien fondées) et ajouta ensuite que son avis était de la remettre aux Siamois afin de ne point interrompre l'exécution du traité. Il est à remarquer que ses deux fils étaient du nombre des capitaines, un troisième de ces mêmes officiers qui le touchait d'une alliance de loin et un quatrième qu'il avait encore attaché à son parti. Ces gens-là furent de son avis de rendre la dame ; on assure pourtant que l'un de ses fils, le chevalier Desfarges, y résista et qu'il ne donna sa voix à la fin que par une obéissance aveugle aux intentions de son père. M. de Vertesalles, M. de la Salle, commissaire général dans les troupes et le reste des capitaines soutinrent hautement qu'on ne la devait point remettre, que cette dame étant venue sous le pavillon du roi et implorer sa protection qu'il lui fallait accorder, qu'il y allait de l'honneur de la nation, et plutôt périr que de faire une action qui ferait crier les autres nations contre nous, que M. Constance avait obtenu du roi des lettres

de naturalité, que Sa Majesté avait encore écrit des lettres par le navire l'*Oriflamme*, qu'elle le prenait et sa famille sous sa protection et qu'ainsi étant censé pour français et les gens qui lui appartenaient, il y avait de l'injustice et de la cruauté de refuser à cette dame l'asyle qu'elle demandait et qui lui était dû. M. Desfarges ne goûta pas ce dernier avis et n'ayant pu faire changer de sentiments à aucun des officiers, le conseil fut congédié.

Ce général entretint ensuite ces capitaines en particulier ; il y a apparence qu'il crut en avoir détaché de leurs premiers sentiments. Le conseil fut assemblé une deuxième fois, mais tous demeurèrent fermes pour retenir M^me^ Phaulkon. M. Desfarges ne laissa pas de passer outre et déclara qu'il remettrait cette dame aux Siamois et qu'il prenait cette affaire sur lui.

Comme cette affaire a fait beaucoup de bruit en France, que l'on a engagé des personnes de mérite et de distinction dans l'affaire que l'on dit avoir été du sentiment du général, je dirai ce que j'en sais et qui est connu publiquement. La fuite de M^me^ Paulkon fit grand bruit à la cour de Siam ; on s'adressa à Mgr l'évêque de Metellopolis dont la sainteté de vie est vénérée de toutes les nations ; il n'y a que les Siamois assez barbares pour s'être portés aux violences et aux mauvais traitements où ce grand prélat a été exposé pendant le siège de Bankok et qu'ils lui ont fait souffrir encore depuis. Après les menaces que l'on fit à son égard où les missionnaires étaient compris de les faire mourir dans les tourments, on passa à la famille de M^me^ Phaulkon, on arrêta tous ses parents, on leur fit les mêmes menaces, on porta même jusqu'à y embrasser tous les chrétiens qui étaient à Siam. Mgr l'évêque en écrivit à M. Desfarges ; il lui représenta que si l'on s'arrêtait à emmener cette dame, ce serait la perte de la religion dans le royaume ; il écrivit en pasteur et en prélat qui appréhende la perte de ses ouailles, mais sa lettre finissait par un aveu qu'il faisait que n'étant point de son caractère [de ses attributions] dans ce qui touchait l'honneur et la réputation du roi et des nations, qu'il s'en rapportait au général qui en devait être mieux instruit que lui. J'ai vu sa lettre, je ne rapporte pas les paroles mais

c'est le sens ; s'il y a eu des choses plus particulières, je n'en ai pas eu connaissance.

M. Desfarges ayant résolu de rendre M^me^ Phaulkon et son fils, en fit donner avis à cette dame, dont il est aisé à se persuader ce qu'elle ressentit d'un ordre auquel elle s'était si peu attendue. Elle le reçut néanmoins en femme de courage ; sa naissance est japonaise ; ces peuples sont d'une intrépidité pour les coups de malheur. On a plusieurs exemples qu'ils envisagent la mort avec une fermeté qui tient même de l'insensibilité ; elle sortit avec son fils de la maison où elle avait été logée à son entrée dans Bankok ; elle trouva à sa sortie des R. P. Jésuites qui lui dirent quelques paroles de consolation. Il y avait aussi des officiers et entre eux M. de la Salle, commissaire général ; M^me^ Constance le connaissait par son caractère et son emploi ; elle le chargea de rapporter au roi le traitement qu'on lui faisait, pendant [alors] qu'elle avait des lettres de ce grand prince qu'il prenait M. Constance et sa famille sous sa protection ; elle fit civilité ensuite aux officiers ; elle reconnut bien par leurs visages qu'ils n'avaient point de part à cette action ; elle fut remise ensuite aux *bras peints* qui étaient venus pour l'emmener. — c'est le nom des bourreaux de Siam — et dont la suite me donne de l'horreur. Elle sortit ainsi du fort sans jeter une larme, d'un visage et d'une démarche fière, pendant que les Français étaient dans la douleur de voir remettre une personne de même entre les mains de ses ennemis. Les officiers qui avaient été arrêtés à Siam furent relâchés et l'on se disposa ensuite au départ. On a su que les Siamois s'étaient opiniâtrés à retenir cette dame pour deux raisons, l'une dans la pensée qu'ils pourraient découvrir encore par son moyen où défunt M. Constance avait des effets, l'autre raison que la passion du fils de Pitracha continuait toujours. On a soupçonné M. Desfarges de quelque intérêt de s'être opiniâtré à rendre cette dame.

Départ des Français de Bankok; leur arrivée à Pondichéry.

L'embarquement fut le 2 de novembre 1688, un an jour pour jour de l'entrée des troupes dans Bankok; on chargea plusieurs *mirons* — c'est le nom des bateaux du pays — de canons, de munitions et de victuailles; il y avait des Français pour garder sur ces bateaux. Mgr l'évêque était dans un pour aller conduire M. Desfarges jusqu'au bas de la rivière et le sieur Veret sur un autre sous le même prétexte. Il y eut beaucoup de précipitation à descendre la rivière; les otages siamois étaient sur le vaisseau de M. Desfarges au nombre de trois. Le sieur Veret, qui avait lié sa partie, y fit aborder son bateau et y monta aussi. Cette sortie était une espèce de confusion pour ne pas dire quelque chose de pire. Les Siamois, remarquant qu'on passait la barre de la rivière, qu'on emmenait leurs otages et que le sieur Veret, un de ceux qui devaient rester à Siam, était embarqué, arrêtèrent les bateaux restés derrière. Il y avait dessus trente pièces de canon de fer, des vivres et les Français qui y avaient été mis pour gardes, mais pas en assez grand nombre pour pouvoir passer par force. Mgr l'évêque était aussi resté; les navires arrivés en rade et mouillés avec les autres bateaux qui avaient suivi, les Siamois demandèrent l'exécution du traité, le retour de leurs otages et celui du sieur Veret pour rester à Siam. M. Desfarges demanda les bateaux que l'on avait arrêtés et qu'alors il les renverrait. Les plaintes furent portées en haut. Mgr. l'évêque en écrivit au général; il le priait de tenir sa parole et d'envisager l'état où il laissait à Siam les Français qui y étaient restés s'il y contrevenait. M. Desfarges ne se relâcha que sur l'envoi de l'un des otages et promesse qu'il rendrait les deux autres en laissant venir à bord Mgr et les Français qui étaient sur les bateaux; c'était une proposition que l'on prévoyait bien que les Siamois ne recevraient point, puisque renvoyant ce prélat et le sieur Veret déjà embarqué, ils n'avaient plus de garants des vaisseaux qu'ils avaient fournis et des avances qu'ils avaient faites pour l'achat des vivres. Après quelques jours de conversation où l'on ne put convenir de rien, les Siamois s'arrêtant à demander l'exécution du traité, les vaisseaux mirent à la voile, l'*Oriflamme*, le navire le *Louveau* et une petite barque nommée la *Vérette*. M. l'abbé de Lionne et ... missionnaires y étaient embarqués. On laissait à Siam Mgr l'évêque et encore ... missionnaires. Le R. P. de Labreuille, jésuite, y resta seul de leur compagnie; les autres pères étaient embarqués; on laissa aussi deux officiers, des soldats et des gens du commerce et des ouvriers. Nous reviendrons à eux dans la suite de cette relation.

Les navires battirent la mer quelques jours après. Sur l'avis que le sieur Veret donna de quelques îles d'autour où il disait qu'il y avait du girofle et de la muscade, on y fut mouiller. On en a parlé diversement; quelques-uns ont rapporté y avoir trouvé des muscades, mais comme on n'en a point vu et que les rapports peuvent être suspects, on n'y a pas donné de créance et il n'y a aussi aucune apparence. La mousson ouverte pour lors pour la côte, les vaisseaux passèrent le détroit de Malacca et mouillèrent quelques jours devant cette place; ils remirent à la voile de là et vinrent jeter l'ancre devant Pondichéry, ainsi que je l'ai rapporté.

Conseil tenu à Pondichéry. — Un voyage à Joncelang résolu.

M. Desfarges fit assembler le Conseil le 6; les personnes qui le composèrent furent le général, M. de Bruant, M. de Vertesalles, M. de l'Estrille, capitaine du navire l'*Oriflamme*, M. de la Salle, commissaire général. Je fus de l'assemblée ainsi que le sieur J.-B. Martin, second du comptoir. Le sieur Veret y entra aussi avec le sieur de la Mare, ingénieur. Le point était sur ce qu'on ferait des vaisseaux et des troupes; on parla d'abord d'aller à l'île de Joncelang; le sieur Veret en avait entretenu M. Desfarges qui donnait fort dans ses sentiments. Les officiers n'avaient point de connaissance de cette île; ils suivirent les intentions du général qui marquait y être porté. Le sieur de la Mare, qui n'en savait que par un rapport confus, et qu'on avait fait entrer dans l'assemblée (quoiqu'il ne fut pas

d'un caractère à y avoir voix), mais pour pousser au voyage, exagéra extraordinairement la futilité, l'abondance et la richesse de Joncelang. J'étais informé du contraire, ainsi que le sieur J.-B. Martin, par quatre ou cinq voyages qu'on y avait faits de Pondichéry pour les intérêts de la Compagnie ; je pris la parole sur cette exagération opposée entièrement à la vérité ; je fis aussi appeler le sieur Germain qui avait eu l'emploi de capitaine sur les vaisseaux que nous avions envoyés à cette île, qui contredit hautement l'ingénieur ; cependant il soutint toujours sa thèse, appuyé du sieur Veret. Je n'ai pu comprendre les raisons qui portèrent ces deux hommes à un voyage si mal dirigé ; je repris la parole et je dis à M. Desfarges que, s'il y avait une entreprise à tenter dans les Indes, c'était celle de Merguy, le poste le meilleur et le plus à la bienséance de la Compagnie, qu'on avait assez de forces pour s'y soutenir et douze ou quinze jours au plus de traversée de la côte, où l'on pouvait aller et sortir presque en toutes saisons. Cette ouverture ne plut pas à toutes les personnes de l'assemblée ; on en revint à Joncelang. Je proposai ensuite que chacun donnât ses raisons par écrit ; je n'avançai rien ; enfin tout étant porté pour l'île de Joncelang, il fallut suivre le torrent ; on en passa une délibération de douze ou quinze lignes où l'assemblée signa. On prit des mesures ensuite à disposer les choses nécessaires pour le voyage ; on acheta du riz et d'autres légumes pour les équipages et les soldats. Comme on n'a pas la liberté de tuer des vaches dans les terres des Gentils, on s'accommoda avec les brahmes pour un achat de bufles que l'on fit saler. On envoya des gens à Madras pour acheter des agrès ; les vaisseaux étaient en mauvais état, particulièrement le *Siam*, on le remit en état le mieux que l'on put et autant que les commodités le pouvaient permettre dans une rade foraine.

CHAPITRE XXV

RÉACTIONS DE LA GUERRE EUROPÉENNE DANS L'INDE. — LES HOLLANDAIS CHERCHENT A ACQUÉRIR DE LA COUR DE GINGY LA CESSION DE PONDICHÉRY.

(1er FÉVRIER 1689 — 1er JANVIER 1690)

Mesures prises contre les déserteurs. — Mission de J.-B. Martin auprès du naïque de Tanjore.

Le chef des Anglais du comptoir de Congimer me donne avis par une lettre que j'en reçus qu'il y avait cinquante soldats français dans le dessein de déserter, qu'ils lui avaient fait demander si on les recevrait à Madras et qu'il ne leur avait rien répondu. J'en avertis M. Desfarges pour y donner ordre ; les soldats avaient été débarqués pour les rafraîchir ; il était nécessaire de les remettre, la fatigue et la mauvaise nourriture les avaient rendus en un état misérable, presque languissants. Il n'y avait point de lieu fermé à Pondichéry pour en retirer un aussi grand nombre ; la précaution que l'on prit fut de mettre des soldats du pays sur toutes les avenues pour arrêter tous les Français qui passeraient et l'on fit un ban, défense de s'écarter au delà des lieux que l'on marqua sous peine de la vie ; les précautions n'empêchèrent pas que quatre soldats et un bombardier désertèrent le 23. Sur l'avis que les gens du pays en donnèrent et qui les avaient rencontrés à un quart de lieue de Pondichéry, plusieurs officiers partirent pour aller après ; ils les rencontrèrent à l'entrée d'un bois où ils s'allaient jeter. Un des soldats, homme déterminé qui avait son mousquet coucha en joue le chevalier du Halegoit ; l'officier qui avait

son fusil ne le ménagea pas, il tira son coup, la balle porta dans le col qu'elle traversa et le fit tomber, il fut apporté à la loge, le bombardier et les trois autres y furent aussi amenés, ceux-ci envoyés ensuite à bord du navire l'*Oriflamme*, le soldat blessé pendu le 25. On trouva aussi à propos, pour engager les gens du pays de veiller à la désertion, de promettre un écu pour chaque soldat qu'ils ramèneraient et qu'à l'égard de ceux dont ils ne pourraient pas être les maîtres, qu'on les satisferait des avis qu'ils donneraient.

La flûte la *Normande* et le navire le *Coche* bien chargés mirent à la voile pour France la nuit du 16 au 17 ; il s'embarqua dessus deux R. P. Jésuites, le sieur Beauchamp, capitaine, que M. Desfarges envoyait en France porter un paquet pour la cour, le sieur de Sainte-Marie ; c'est celui qui avait conduit Mme Phaulkon de Siam à Bankok, que le général renvoyait ainsi que le sieur Vollant, ingénieur. M. Desfarges chargeait celui-ci de n'avoir pas fait son devoir, cependant il avait des attestations contraires des autres officiers et il est sûr aussi qu'il y avait de la passion dans ce renvoi. Comme on avait assuré M. Desfarges qu'il y aurait du secours de France cette année, la résolution fut prise de donner des ordres à M. de Courcelles, capitaine de la *Normande* et au sieur d'Armagnac, capitaine du *Coche*, de passer au Cap de Bonne-Espérance avec des lettres pour le commandant de l'escadre qu'on attendait ; on lui donnait avis des révolutions de Siam et de passer à Pondichéry où il trouverait des ordres pour aller joindre le général. Cette précaution que l'on crut être obligé de prendre fut la cause de l'accident qui arriva depuis aux deux vaisseaux.

On était obligé de rendre une visite à Maga Raja et de lui faire des présents en considération de la permission qu'il nous avait accordée de nous établir sur ses terres. M. J.-B. Martin fit ce voyage, il fut très bien reçu du prince, il visita ensuite le lieu de Caveripatnam qu'il trouva ainsi qu'on l'avait écrit. Plusieurs marchands du pays qui y étaient venus s'offrirent au service de la Compagnie ; M. J.-B. Martin les remit pour la réponse après son retour à Pondichéry et sur le rapport qu'il

m'en aurait fait ; il visita ensuite une partie de toiles et retourna au comptoir.

Règlement des prises faites par les Anglais du Merguy *et de la* Lorette. — *Le voyage de Joncelang résolu.*

Nous fîmes mettre à la voile le 3 mars le navire le *Saint-Nicolas* pour Bengale ; nous y fîmes charger dessus près de 100.000 écus en argent et en marchandises.

Nous reçûmes au commencement de ce mois les toiles que M. J.-B. Martin avait visitées au sud ainsi que le poivre qu'on y avait acheté.

M. de l'Estrille qui restait ordinairement au bord de l'*Oriflamme* vint à terre pour déterminer le jour du départ des vaisseaux pour Joncelang ; il y avait beaucoup d'officiers qui ne donnaient pas dans ce voyage ; outre les raisons générales du peu d'utilité qu'on retirerait de cette entreprise, ils appréhendaient encore de s'aller jeter dans une terre perdue où ils ne trouveraient peut-être pas de quoi subsister. Lorsque le conseil fut tenu, on fit promettre aux personnes qui y avaient assisté de ne rien révéler de ce qui s'y était passé, mais l'humeur naturelle du Français prévalut sur la défense. Le dessein du voyage devenu public dans Pondichéry deux heures après la descente à terre de M. de l'Estrille, réveilla les contestations ; cependant après bien des raisons pour et contre, on résolut de faire embarquer les troupes le 26 et de mettre ensuite à la voile. La quèche le *Saint-Joseph* arrive de Tenasserim avec des victuailles et des rafraîchissements pour le voyage des vaisseaux.

On s'était entretenu jusqu'à présent par lettre avec le gouverneur de Madras et avec le juge établi par la Compagnie d'Angleterre sur la prise des vaisseaux le *Merguy* et la *Lorette*. Ces lettres avaient été suivies de protestations conformes au sujet ; le gouverneur remettait de terminer cette affaire après l'arrivée de leur escadre du Bengale qu'ils attendaient chaque jour. Le commandant de ces bâtiments avait arrêté ces deux

vaisseaux ; on prétendait qu'il était à propos de l'attendre pour écouter ses raisons.

On eut avis le 17 de l'arrivée de cette escadre à Madras, consistant en quatre grands navires et huit petits. Sur cette nouvelle M. Desfarges fit partir M. de la Roche du Vigier, capitaine d'infanterie, avec les instructions nécessaires afin d'aller discuter cette affaire. La langue anglaise qu'il savait parfaitement lui devait servir pour cette discussion ; il partit le 18 de Pondichéry. Quelques jours après son arrivée à Madras, le navire la *Lorette* qu'on avait de la peine à tenir sur l'eau et presque abandonné des Anglais donna à la côte. Il intervint ensuite une sentence qui déclarait ce bâtiment appartenir au roi de Siam et ainsi de bonne prise. Ce fut une adresse ou plutôt une injustice du Conseil de Madras que le résultat de cette sentence. Il n'y avait point de raison qui put le faire adjuger, mais comme il n'était plus en nature, ils trouvèrent cette voie pour décharger leur compagnie du remboursement qu'elle aurait été obligée de faire, sur l'estimation qui aurait été faite de la valeur du bâtiment. L'affaire du navire le *Merguy* fut retenue pour le mieux examiner.

Cette escadre de navires anglais était le débris des vaisseaux qui étaient au Bengale et qui y avaient eu le mauvais succès que j'ai rapporté ; depuis avoir mis à la voile de là, ils avaient été à Chattigan [Chittagong], c'est une place importante du Mogol et la clef du royaume de Bengale. A l'égard de celui d'Aracan, les Anglais ne virent point d'apparence d'y rien tenter. On dit qu'ils avaient fait solliciter les gens d'Aracan, dont Chittagong a dépendu autrefois, de se joindre à eux pour la reprendre, mais que n'ayant pas voulu y entendre après le pillage de quelques villages que firent les Anglais de ces côtés là, ils prirent la route de Madras.

Il arriva à Pondichéry le 20 le sieur de Rougemont avec seize soldats qui étaient restés au Bengale sur les navires anglais, lorsque la frégate le *Merguy* fut arrêtée. Ces gens étaient en un état très misérable ; ils avaient beaucoup souffert sur ces vaisseaux ; il en manquait quatre qui étaient restés sur les navires anglais.

Sur l'avis que donna M. de la Roche du Vigier que les Anglais de Madras avaient congédié deux compagnies de soldats topas, il reçut des ordres de M. Desfarges d'en arrêter 60 pour embarquer sur les vaisseaux et de demander aussi au gouverneur les quatre soldats français qui étaient restés.

Inquiétudes causées dans le pays par la mort de Sommagy Raja. — Les préliminaires du départ pour Joncelang.

J'ai remarqué dans cette relation la mort de Sommagy Raja. Dans un temps où ce prince était encore plein de vie, les bruits courants et des lettres de Surate m'ont fait prendre le change ; outre qu'on a été longtemps sans parler de lui, ce ne fut que dans ce mois qu'on eut avis de sa prise par la trahison de ses principaux brahmes qui l'engagèrent dans une embuscade des troupes du Mogol dont le commandant était d'intelligence avec eux. Cette nouvelle mit l'alarme dans la province ; les officiers cherchaient à se cantonner et à faire chacun ses affaires ; cette confusion jointe au voisinage des troupes du Mogol furent les signaux des désordres qui y sont arrivés depuis. — Nous continuions à nous fermer, mais il fallait encore du temps pour achever l'ouvrage. Nous ne doutions point que nous y serions traversés lorsque les troupes seraient embarquées, ce qui me porta à prier M. Desfarges de nous laisser une compagnie de soldats pour nous soutenir, joint à ce que nous étions de Français dans la loge. Je lui représentai les besoins ; il les reconnut aussi, il me dit qu'il en conférerait avec MM. de Bruant et de Vertesalles, cependant qu'il pouvait me promettre qu'il donnerait les mains à tout ce qui était du service de la Compagnie.

M. de l'Estrille écrivit le 30 à M. de la Salle, commissaire général, d'avertir M. Desfarges [pour Joncelang] que le temps qu'on avait pris pour le départ était passé et qu'il eut à se déterminer à ce qu'il prétendait faire. J'avais parlé quelques jours auparavant au général que je croyais qu'il aurait été à propos de ne rien entreprendre jusqu'après avoir reçu des lettres de France, qu'il y avait toutes les apparences que nous

en aurions dans le mois d'avril par la voie de Surate, que dans cette attente le navire l'*Oriflamme* et les autres vaisseaux auraient pu se mettre au large pour éviter les mauvais temps qui arrivent quelquefois dans le même mois d'avril, que la mousson pour Joncelang s'affermissait davantage à attendre jusqu'au mois de mai à mettre à la voile et que le voyage ne serait pas retardé par là, quand même nous n'aurions point de lettres. M. Desfarges approuva ma pensée ; il me chargea d'en faire un projet par écrit et le communiqua après à MM. de Bruant et de Vertesalles qui y conclurent. M. de la Salle fut chargé aussi d'en communiquer à M. de l'Estrille ; il fut à son bord d'où il retourna le lendemain et rapporta au général que cette résolution lui paraissait bien prise, qu'il allait lever l'ancre pour se mettre au large jusqu'au temps du départ. Le commissaire général était chargé de faire une proposition à M. Desfarges qui ne paraissait pas bien conçue et qui ne lui plût pas aussi. M. de l'Estrille lui demandait deux compagnies de soldats pour embarquer sur son vaisseau, qu'il prendrait le devant pour le voyage de Joncelang, et avec ces troupes et son équipage, il se rendrait maître de l'île où il se fortifierait en attendant le général avec le reste des troupes et les vaisseaux ; il fut remercié de sa bravoure et de ses bonnes intentions.

On renforça les gardes des soldats du pays qui étaient autour de Pondichéry sur l'avis qu'on eut que les soldats des troupes cherchaient à déserter ; il leur fâchait de se rembarquer une autre fois et de retourner dans la disette et dans la misère.

Il y avait toutes les apparences que les vaisseaux prendraient le large pour un mois et que les troupes resteraient à Pondichéry ; cependant on fut surpris le 3 avril du rapport des officiers des navires le *Siam* et le *Louveau*, que ces deux bâtiments n'étaient point en état de tenir la mer, qu'en mettant à la voile à présent c'est tout ce qu'ils pourraient faire de fournir le voyage de Joncelang. M. Desfarges envoya des officiers à bord pour en être mieux informé ; ils dirent la même chose à leur retour, mais sur le même rapport que firent les officiers de ces deux bâtiments, les autres qui y avaient été

envoyés n'ayant pu reconnaître leur véritable état, on crut qu'il y avait du mystère caché dans cette conduite mais qu'on ne put découvrir. Le soupçon fut sur des personnes qui souhaitaient de rester et qui eurent la pensée que ne pouvant pas se promettre de trouver à Joncelang les choses nécessaires à la réparation des deux vaisseaux, que l'on romprait absolument cette entreprise. Je parlai encore à M. Desfarges pour Merguy ; l'état où était les vaisseaux était favorable pour cette expédition, la traversée de peu de jours et la commodité d'y remettre les bâtiments. Joncelang l'emporta ; on avertit M. de l'Estrille qu'on s'embarquerait dans quatre ou cinq jours pour l'exécution de ce qui avait été résolu par la délibération du 6 février.

Le sort des Français prisonniers au Pégou.

On eut avis par des lettres d'un marchand particulier qui était au Pégou que le R. P. d'Espagnac, le sieur de Beauregard et les autres Français qui y avaient été arrêtés au voyage de M. de Bruant à la baie avaient été condamnés à la mort comme ennemis de l'État, accusés d'avoir envoyé des vaisseaux de Merguy faire des courses sur les sujets du roi d'Ava dont le Pégou dépend, d'en avoir pris et d'avoir fait main basse sur quelques-uns. Ils trouvèrent pourtant des gens qui représentèrent qu'ils étaient Français qui se retiraient de Siam après une guerre déclarée des gens du pays contre leur nation, qu'ils n'avaient aucun dessein et n'avaient point de part à ce qui avait été entrepris contre le royaume de Pégou et qu'ils y étaient venus chercher des vivres dont ils manquaient en les payant, que c'était là tout leur crime. Il y a apparence que le Conseil qui les avait condamnés fit attention sur ce qu'ils avaient fait représenter, il s'adoucit, la sentence de mort fut commuée en un esclavage perpétuel ; ils furent séparés ensuite et envoyés dans les terres, éloignés les uns des autres sans pouvoir se communiquer que par quelques lettres qu'ils hasardaient lorsqu'ils en trouvaient l'occasion pour se donner réciproquement de leurs nouvelles. Le marchand particulier qui

écrivait donnait avis qu'on pouvait les retirer par un envoyé et des présents au roi d'Ava.

Le départ pour Joncelang.

On eut avis de Madras le 4 que le Conseil avait jugé l'affaire de la frégate le *Merguy* et ordonné qu'elle nous serait rendue au même état et avec les agrès, munitions, etc. qu'il y avait dessus lorsqu'elle fut arrêtée au Bengale ; la question du navire la *Lorette* était aussi claire et il est sûr que ce bâtiment aurait été aussi rendu s'il avait été en nature ; j'ai rapporté les raisons qui portèrent le même conseil à l'adjuger de bonne prise.

M. Desfarges résolut l'embarquement des troupes pour le 6. Les compagnies s'assemblèrent le matin du même jour dans un grand pré où elles avaient accoutumé de faire l'exercice et après quelques mouvements, on leur fit prendre le chemin du bord de la mer où il y avait des bateaux prêts pour les embarquer, tous les officiers sur les ailes et à la queue du bataillon pour empêcher l'écart de quelques soldats ; ils furent embarqués et conduits aux bords.

M. Desfarges avait parlé à MM. de Bruant et de Vertesalles sur la compagnie de soldats que nous avions demandée pour rester à Pondichéry ; j'étais présent lorsque le général le proposa à ces Messieurs. M. de Bruant convenait de la nécessité mais il représentait aussi que c'était affaiblir les troupes. M. de Vertesalles sans aucun égard concluait à ne laisser aucun soldat. M. Desfarges prit l'affaire sur lui ; il avait pris d'avance la précaution de laisser une compagnie à terre, c'était celle de M. de la Roche du Vigier qu'on attendait de Madras, le lieutenant M. le chevalier de la Comme et l'enseigne M. Morant.

Lorsque le voyage de Joncelang fut résolu, il y eut des personnes qui représentèrent qu'on ne trouverait peut-être pas de vivres dans l'île pour les troupes et les équipages ; on prit deux voies pour remédier à ces inconvénients, la première que j'écrirais à M. Deslandes qui était en Bengale où les denrées sont en abondance et à grand marché, de faire charger le navire le *Saint-Nicolas* de toutes sortes de vivres et de l'envoyer à

Joncelang, l'autre qu'on chargerait sur les vaisseaux un assortiment de marchandises de débit en ces quartiers là pour servir à l'achat des denrées qu'on trouverait sur les lieux. Ces deux points furent exécutés.

M. de la Roche du Vigier retourna le 7 de Madras avec 40 et tant de soldats topas qu'il avait engagés et les quatre soldats français qui étaient restés sur les navires anglais et que le gouverneur lui fit remettre ; ils furent embarqués le même jour.

M. de l'Estrille se mit à trois lieues au large le 8 ; M. Cornuel, deuxième capitaine de l'*Oriflamme* et le sieur Daumont, enseigne, furent envoyés à terre pour presser l'embarquement ; il fut fait le 9 au matin ; le général devait passer sur l'*Oriflamme*, M. de Bruant sur le navire le *Siam* et M. de Vertesalles sur le *Louveau*, les troupes dispersées suivant la grandeur des navires. Le R. P. Thiouville, jésuite, fut de l'embarquement ainsi que M. Ferreux de la mission de Siam ; on emmenait aussi les deux otages siamois. Les deux vaisseaux mirent à la voile le 10 à quatre heures du matin et sur les quatre heures du soir nous reçûmes des paquets de Surate.

Nouvelles de Surate. — Rupture des Anglais avec le gouverneur.

M. le directeur Pilavoine nous donnait avis du départ du navire le *Florissant* pour son retour en France le 27 janvier ; il nous envoyait des lettres de la Compagnie. Nous eûmes les nouvelles par là de l'arrivée des vaisseaux qui étaient partis l'année dernière de Siam, de Surate et de la côte, les uns à Brest, les autres au Port-Louis ; on promettait plusieurs navires cette année pour Surate et pour la côte.

M. le directeur Pilavoine avait écrit plusieurs fois à la Compagnie pour son retour en France ; elle le lui avait enfin accordé ; il s'était mis en devoir de s'embarquer sur le navire le *Florissant* ; les créanciers de la Compagnie s'y étaient opposés en faisant agir sous main le gouverneur qui demandait qu'ils fussent satisfaits avant l'embarquement. Le Conseil avait aussi été assemblé dans le comptoir sur ce départ ; il y fut

trouvé très contraire, vu l'état où étaient les affaires de la Compagnie ; ces oppositions et ces raisons le firent rester.

Les Anglais avaient rompu absolument avec le gouverneur de Surate au point que l'on croyait les affaires terminées. Les deux partis s'accusaient réciproquement de mauvaise foi, les Mores pour se disculper d'une entreprise qu'ils avaient formée d'enlever le général des Anglais, qui ne leur avait pas réussi, pendant que l'on traitait à Soualy ; l'accusation des Anglais était dans la justice, leur conduite dans les formes ; ils s'étaient tenus sur leur garde et ils avaient raison ; cependant le général, ne voyant plus d'apparence ni suite à continuer la négociation, se retira avec ses vaisseaux. Il était resté ... personnes, gens du commerce, dans la loge de Surate ; ils y furent arrêtés par le gouverneur, mis aux fers, les effets saisis ; le pavillon qui était arboré fut tiré du mât et mis en pièces et la guerre ouverte ensuite. Les navires des marchands de Surate furent arrêtés aussi par l'ordre du gouverneur, dans la vue de les armer pour les faire passer à Bombay, sur l'avis qu'on avait eu que les troupes du Mogol, après avoir rendu tributaires les états de Canara et de Cranganor et s'être emparés de la forteresse de Ponda, à cinq ou six lieues de Goa, continuaient leur marche pour entrer dans les états de Ram Raja, deuxième fils de Sivagy Raja, et qui avait été élevé au trône après la mort de son frère Sommagy Raja. Le gouverneur de Surate ne doutait point du succès de cette expédition et que les troupes pousseraient ensuite jusque devant Bombay, d'où elles pourraient passer dans l'île sur les vaisseaux qu'il avait entrepris d'armer et d'y envoyer et apparemment aussi suivant les ordres qu'il avait du Mogol.

Je reçus le 14 une lettre du gouverneur de Madras ; il me donnait avis de la sentence qui nous remettait dans la possession de la frégate le *Merguy* et d'envoyer des personnes pour prendre soin de ce bâtiment ; on trouva à propos que M. de la Roche du Vigier qui était déjà entré dans cette affaire au voyage qu'il avait fait à Madras, y retournerait encore pour la finir ; ce capitaine partit le 16.

Ram Raja successeur de Sommagy Raja.

Le gouverneur général de la province de Gingy eut avis de l'exaltation de Ram Raja, deuxième fils de Sivagy Raja, à la souveraineté des états de ce prince, au préjudice d'un fils de Sommagy Raja que ce prince avait laissé. Les brahmes dont il aurait été trahi portèrent leur parti à cette exaltation, de crainte que s'ils y élevaient le fils du défunt et [celui-ci] venant en âge, qu'il ne se vengeât sur eux de la mort de son père. Cependant ce jeune prince avait aussi un parti qui le portait ; ce qui émut [souleva] une guerre cruelle dans l'État, qui causa la révolution que je marquerai dans la suite. Le gouverneur général de la province de Gingy et les autres officiers principaux, presque tous brahmes, portèrent le parti de Ram Raja et firent des réjouissances publiques de son exaltation.

Nous eûmes plusieurs conversations dans ce mois avec nos marchands pour les porter à faire travailler ; nous y passâmes des journées entières et même quelques nuits. Leur intention était de mettre les marchandises sur le premier pied ; il serait inutile de rapporter leurs raisons ainsi que celles que nous y opposâmes. L'état de la province à la vérité n'était pas avantageux pour répandre de l'argent parmi les ouvriers, les troupes du Mogol sur les frontières, peu de sûreté sous le gouvernement d'un jeune prince nouvellement élu et où il y pouvait survenir du changement, les troupes sans paye et qui pillaient partout. Le mois passa de même sans rien résoudre.

Mai. — Le R. P. du Chats, jésuite, et deux missionnaires de Siam, MM. Joret et Genou, furent à Madras pour passer de là au Pégou.

M. de la Roche du Vigier nous donna avis, le premier de mai, que la frégate le *Merguy* lui avait été remise et qu'il attendait des gens de mer que nous avions fait partir depuis trois ou quatre jours pour Madras, afin de les envoyer à bord. Il écrivait que ce bâtiment manquait de voiles et de cordages pour faire voile ; comme on n'avait point d'état des agrès et des manœu-

vres de ce bâtiment lorsqu'il fut arrêté, on prit le serment du capitaine qui avait été mis dessus lorsqu'il fut arrêté en Bengale ; il déclara en justice qu'il le remettait de même qu'il était lorsqu'il le monta. J'écrivis à M. de la Roche de faire acheter les agrès nécessaires, afin de tirer cette frégate de la rade de Madras.

Encore les déserteurs. — Nouvelles des missions du Tonkin.

Il y avait depuis quinze jours des déserteurs anglais à Pondichéry qui s'y étaient arrêtés et qui, ayant fait réflexion sur leur action, m'avaient prié d'intercéder auprès du gouverneur de Madras pour leur pardon. Je lui en écrivis ; il me l'accorda, je renvoyai les Anglais à leur garnison ; ils y furent reçus.

Un navire anglais de 300 tonneaux qui était à la rade de Madras et qu'on apprêtait pour le voyage de Chine sauta en l'air une nuit par le feu qui prit aux poudres ; de quarante-huit Anglais qu'il y avait dessus, il y en eut un de sauvé qui était en garde au canot ; un autre fut enlevé et jeté tout brisé dans un autre vaisseau ; il mourut le même jour. On n'a pas pu savoir par quelles voies l'accident était arrivé.

Le bruit courut que cinquante déserteurs européens de diverses nations qui avaient quitté le camp des Mores rôdaient par la campagne et pillaient sans discrétion ; ils vinrent proche de Congimer. M. le gouverneur de Madras nous écrivit pour donner dessus conjointement ; nous y consentîmes volontiers ; les déserteurs en eurent avis, ils se retirèrent, on n'eut plus besoin de se joindre pour les écarter.

Le sieur Duval qui commandait la quéche le *Saint-Joseph* était à Porto-Novo à la conduite de quelques réparations dont ce bâtiment avait besoin, il y fut insulté par un capitaine anglais qui y avait aussi son vaisseau dans le même port, sur un différent qu'il avait eu avec un autre officier français ; il força le sieur Duval à mettre l'épée à la main sur le port, le capitaine fut blessé en trois endroits et le sieur Duval au bras mais légèrement. L'anglais courait risque si on ne les avait séparés. J'en

écrivis au gouverneur de Madras ; sa réponse fut qu'il donnerait des ordres pour empêcher ces sortes d'insultes ; il blâmait fort le chef de leur comptoir de Porto-Novo et le capitaine.

Nous reçûmes au commencement de ce mois des lettres de Messieurs les évêques qui étaient au Tonkin ; ils s'étendaient fort sur l'abandonnement de la Compagnie qui les avait assurés qu'elle maintiendrait ce comptoir.

M. l'abbé de Lionne et M. Pin, docteur en Sorbonne, des Missions Étrangères et les R. P. de Bèze et Comilhe, jésuites, partirent pour Madras pour passer de là en Chine sur des vaisseaux anglais.

M. de la Roche retourna de Madras le 16 ; les gens qu'il avait mis sur la frégate le *Merguy* devaient mettre à la voile le même jour pour Pondichéry.

Les Hollandais nous traversent à Caveripatnam. — Une flotte mogole envoyée contre Bombay. — Vexations de l'intendant de la province de Gingy.

Après bien des entretiens et des constestations avec nos marchands, nous traitâmes avec eux pour une cargaison de 80.000 et tant de diverses sortes de toiles. On augmenta le prix sur quelques-unes à cause de la situation où étaient les affaires de la province.

Les Hollandais continuaient de nous traverser dans l'établissement de Caveripatnam ; un brahme de leur parti représenta au prince qu'on ne devait pas nous permettre d'élever des murailles de briques pour renfermer la loge, que notre nation était remuante et entreprenante, qu'on devait s'en défier. Ils ne se tinrent pas là, ils cherchèrent les voies d'engager les ouvriers à travailler pour leur compagnie. Toute cette conduite n'eut point l'effet qu'ils s'en promettaient.

La quèche le *Saint-Joseph* mouilla le 18 à Pondichéry de retour du sud, elle apportait des toiles que le sieur Cordier y avait fait embarquer. La frégate le *Merguy* jeta à l'ancre deux heures après à la rade.

Nous reçûmes le même jour des lettres de Surate ; l'armée navale du Mogol était entrée dans le port de Bombay ; le sidi qui en était l'amiral avait fait descendre les troupes à terre ; toute l'île fut ravagée ; les Anglais n'étaient pas assez forts pour tenir la campagne. La forteresse fut bloquée ensuite ; il y avait des vaisseaux de la Compagnie dans le port dont les officiers tranquilles dans leurs bords ne s'opposèrent point à l'entrée des navires du Mogol ; on assura qu'ils étaient assez forts et en état de leur fermer le passage ; on nous en écrivait en ces termes.

Quelques-uns des principaux officiers de Gingy se soulevèrent contre le gouverneur qu'ils ne voulaient plus reconnaître quoiqu'ils se fassent déjà soumis à l'autorité de Ram Raja ; c'étaient des gens remuants ; ce principal officier fut obligé d'armer contre eux ; il y eut une rencontre où il y eut deux ou trois cents hommes sur la place de part et d'autre. Les combats ne sont pas décisifs ordinairement entre ces peuples ; les deux partis après cette action se retirèrent chacun de leur côté.

Les intendants de la province cherchaient de l'argent partout pour contenter les troupes, ils taxaient les principaux marchands à leur discrétion. L'intendant des terres du côté de la mer fut à Congimer demander de l'argent aux Anglais ; ils se renfermèrent dans leur loge, leur chef lui fit dire qu'il n'avait point d'ordre de lui rien donner ; la peuplade fut pillée ensuite et les Anglais bloqués dans leur comptoir ; ils furent forcés pourtant à la fin de s'accommoder avec lui. Cet officier qui avait deux cents chevaux avec lui et trois cents fantassins vint ensuite à Pondichéry ; nous l'obligeâmes de faire camper ses troupes hors de la peuplade ; je leur envoyai ce que l'on a accoutumé de leur faire présent à leur arrivée pour la cuisine ; il avait d'autres prétentions ; il nous demanda 2.000 pagodes à emprunter ; on lui répondit que nous n'avions pas d'argent ; il nous proposa ensuite de taxer les marchands et les gens riches qui s'étaient retirés sous notre pavillon à 20 pagodes chacun ; sur le refus que l'on fit de cette taxe et après trois ou

quatre jours de séjour dans son campement, il en partit nous menaçant de retourner avec des forces plus considérables.

Reprise de la guerre en Europe ; réaction sur nos affaires dans l'Inde.

Le navire le *Lonré* mouilla le 31 à notre rade. Le sieur Mosnier qui en était le capitaine nous envoya par son lieutenant le paquet de la Compagnie. Nous apprîmes par là l'armement que le prince d'Orange avait fait en Hollande pour l'entreprise d'Angleterre et qui a été le commencement de cette sanglante guerre qui a désolé toute l'Europe ; la Compagnie nous promettait pourtant des vaisseaux qui devaient arriver à la côte en juillet et en août, mais nous y voyons peu d'apparence par la guerre qui était comme déclarée aux Hollandais. Le sieur Mosnier était porteur d'une commission pour prendre sur eux.

Le navire le *Lonré* avait mis à la voile du Port-Louis le 16 octobre 1688 ; il avait passé par l'île Bourbon où l'on était en désordre et sans commandant. Le sieur Drouillard qui y était resté du navire le *Saint-François d'Assise* et que les habitants avaient reconnu, s'était embarqué sur un navire portugais pour passer en Europe. Ce vaisseau portugais y avait été envoyé de Goa pour prendre l'équipage et les débris d'un navire de la même nation qui s'y était perdu, il y avait deux ans, et dont l'équipage avait fait de grands désordres dans l'île.

Nous avions reçu par le navire le *Lonré* des paquets pour MM. Desfarges, de Bruant, de la Salle commissaire général, et des lettres pour plusieurs officiers de l'escadre et un paquet aussi à cachet volant pour M. le comte Phaulkon. Il était important de donner avis à M. Desfarges de l'état où étaient les affaires de l'Europe au départ du navire le *Lonré* du Port-Louis. Nous résolûmes de faire partir la quèche le *Saint-Joseph* pour Joncelang ; on y fit embarquer dessus du vin et d'autres rafraîchissements ; nous mîmes le sieur Duval pour commander ce bâtiment et après l'avoir chargé de paquets et des instructions nécessaires pour le voyage, il mit à la voile le 6 juin.

Nous n'avions point d'occasions d'employer la frégate le *Merguy* ; il y avait aussi de la peine à se déterminer, sur l'état où nous étions des affaires de l'Europe depuis les dernières lettres que nous avions de la Compagnie. Ce bâtiment avait besoin de réparations pour en tirer du service, ce qui nous fit résoudre de l'envoyer en Bengale. La Compagnie demandait diverses sortes de toiles dont les fabriques sont au nord de Masulipatam ; on résolut de faire embarquer le sieur de Saint-Paul pour passer de ces côtés-là ; il reçut les instructions nécessaires pour le voyage. Nous fîmes mettre sur ce bâtiment 30.000 écus pour Bengale et à la voile le 11.

Les nouvelles commencèrent à se répandre le long de la côte dès le commencement de ce mois des guerres de l'Europe. On nous en écrivit de divers endroits conforme aux lettres de la Compagnie. Nous ne crûmes pas le navire le *Lonré* en sûreté dans notre rade, ce qui nous fit résoudre de l'envoyer au large jusqu'à la hauteur de Ceylan croiser de ces côtés-là pendant un mois sur des navires hollandais et les attaquer suivant ce que le sieur Mosnier verrait de l'apparence à y pouvoir réussir. Ce capitaine était chargé de venir reconnaître la côte à son retour au comptoir de Caveripatnam où il trouverait de nos lettres et des ordres de ce qu'il avait à faire.

Nouvelles de la guerre à Bombay.

M. l'abbé de Lionne avec plusieurs missionnaires et les R. P. de Bèze et Comilhe, jésuites, s'embarquèrent dans ce mois à Madras sur des navires anglais pour passer en Chine.

Nous reçûmes des lettres de Surate : le navire le *Saint-Louis* qu'on avait envoyé au Bander Abassy chargé de marchandises pour la Compagnie y était de retour ; le sieur Petit, marchand, était resté dans ce port pour la vente de ces marchandises. On avait résolu d'y renvoyer le même vaisseau, les ordres du Mogol au gouverneur de Surate de ne rien laisser charger sur les vaisseaux européens y furent une opposition ; on avait pris le parti ensuite de faire passer ce bâtiment à Mangalor y charger du poivre et de la cannelle sauvage et retourner dans la mousson. On écrivait que les Anglais, pressés dans Bombay, avaient tiré des troupes des états de Ram Raja et qu'avec ce secours ils avaient écarté les troupes du Mogol de leurs murailles après une attaque où il y avait eu nombre de morts de part et d'autre. Le gouverneur de Surate avait eu des ordres de la cour de passer dans l'armée pour former le siège de la forteresse. Cet officier s'était avancé jusqu'à Balçar dont il avait demandé le passage au gouverneur de Daman sur les terres de son gouvernement, ce qui lui avait été refusé. On crut que ce refus ne lui déplût pas, quoiqu'il en témoignât en public du ressentiment ; son génie ne le portait point à la guerre ; l'entretien des femmes et des eunuques était mieux son fait.

Mauvais traitements subis par les Français restés au Siam. — Les Hollandais fortifient Negapatam.

M. de la Vigne, procureur général des Missions Étrangères, qui était resté à Pondichéry pour les affaires des missions, reçut des lettres de Siam de M. l'évêque de Metellopolis. Il n'y a rien de plus touchant que la misère où cet illustre prélat, les missionnaires, le R. P. Labreuille et tous les Français qui étaient de ces côtés-là étaient réduits depuis le départ de M. Desfarges. Après tous les mauvais traitements où les peuples les plus barbares se peuvent porter contre des personnes de mérite et de distinction, M. l'évêque avait été renfermé dans un taudis fait de bambous et couvert de paille ou de feuilles, le R. P., les missionnaires et les autres français dispersés dans les autres prisons publiques, mêlés avec les criminels et les plus grands scélérats, la cangue au cou, les pieds et les mains aux ceps ; c'est ainsi qu'ils passaient les nuits. On tirait les Français de là le matin et, enchaînés avec les criminels, on les menait au travail, à porter des briques, de la terre ou aux autres ouvrages à quoi l'on trouvait à propos de les employer, des bourreaux à leur conduite pour presser le travail et pas un grain de riz pour leur nourriture. Les Siamois avaient laissé deux missionnaires en liberté pour pourvoir les prisonniers de vivres ; quelques effets qu'ils avaient heureu-

sement mis à l'écart et qui n'avaient pas été découverts et des charités que l'on fit, même des Manilles, servirent à l'entretien de nos gens ; on ferait plusieurs volumes des misères qu'ils ont souffertes. Les Hollandais refusaient de prêter de l'argent à M. l'évêque ; il en fit parler au chef de leur comptoir et sous de bonnes assurances de les rendre. On trouva de l'inhumanité dans ce refus et encore à l'égard d'un prélat dont le mérite et le caractère devait porter des honnêtes gens à une distinction particulière.

Les troupes de Gingy se trouvèrent en action à la fin de ce mois contre un détachement des troupes du Mogol ; quelques gens tués de part et d'autre, les partis se retirèrent chacun de leur côté, l'avantage presque égal.

On eut avis de Golconde que la tête de Sommagy Raja avait été portée et exposée dans la place publique, d'où elle avait été tirée ensuite pour être portée et exposée de même dans les autres villes principales de l'empire du Mogol.

Le commissaire général Van Rée, après avoir parcouru les comptoirs de la Compagnie de Hollande à la côte de Coromandel, s'était arrêté à Negapatam où il donnait les ordres pour la construction de la forteresse qu'il faisait élever. Maga Raja de Tanjore envoya demander le tribut ordinaire que les Hollandais lui paient chaque année pour les villages qu'ils tiennent sur ses terres et dont ils en tirent le revenu. Le commissaire maltraita les envoyés, il les chargea de dire à leur maître qu'ils ne voulaient plus rien donner ; le naïque fit passer ensuite des troupes aux villages des Hollandais où il y eut quelques pillages ; elles se retirèrent après.

En raison de la guerre en Europe, Fr. Martin cesse toutes opérations dans l'Inde.

Les brahmes du parti des Hollandais à la cour de Tanjore vinrent à donner de l'ombrage au naïque de l'établissement de la Compagnie à Caveripatnam, lui suggérant que notre dessein

était d'y élever une forteresse. Ce prince envoya des ordres aux officiers qui étaient sur les lieux de ne point permettre que les murailles de l'enceinte fussent de plus de 12 pieds de haut. Nous avions pourtant assez de crédit par les amis que nous avions à la même cour de faire changer ces ordres ; la conjoncture des affaires, sur les avis des guerres de l'Europe, nous fit relâcher des bâtiments que nous avions résolu de faire dans ce comptoir en attendant des nouvelles de France.

Nous eûmes plusieurs avis pendant le mois de juillet de la certitude des guerres de l'Europe ; l'invasion subite de l'Angleterre par le prince d'Orange par l'assistance des traitres qui s'étaient déclarés pour lui, la défection des armées de presque tous les officiers de terre et de mer, enfin une révolution dont on n'avait point vu d'exemple jusque-là, la retraite en France de S. M. britannique, de la reine et du prince de Galles et la protection généreuse que notre grand roi avait accordée à cette illustre et royale famille. Nous prévîmes par là que nous ne devions point attendre de vaisseau cette année ; nous cessâmes tout commerce à Pondichéry, nous écrivîmes au sieur de Saint-Paul qui était à la côte de Girgelin d'y reconnaître l'état du commerce, de faire des amples mémoires de tout, mais de ne point s'engager à aucun achat sans de nouveaux ordres. Nous expédiâmes des exprès en Bengale porter ces nouvelles à M. Deslandes ; nous l'avertissions en même temps de se modérer sur les achats en attendant les ordres de la Compagnie.

Les Hollandais reprennent leurs desseins contre Pondichéry. — Le gouverneur de Madras offre une retraite en cette ville aux dames françaises de notre établissement. — Mesures de précaution du gouverneur de Tranquebar.

Nous eûmes avis aussi de plusieurs endroits que les Hollandais formaient quelque entreprise sur Pondichéry ; ils traitèrent même avec des brahmes de Gingy pour engager le gouverneur général de ne point s'y opposer ; nous fîmes parler aussi de nos gens pour cette cour qui y agirent avec vigueur. Le gouverneur s'informa de la conduite qu'on avait tenue à la première

guerre que nous eûmes avec les Hollandais. Sur l'avis qui lui fut fait qu'on n'avait point permis aux nations de rien entreprendre sur terre où elles devaient être en sûreté, sous l'appui des firmans du seigneur du pays, il déclara qu'il observerait la même conduite ; cependant, comme nous étions dans un état à pouvoir être enlevés par un coup de main, les murs pour enfermer la loge n'étant pas achevés, nous fîmes faire des retranchements des palissades de pieux dans toutes les avenues et nous prîmes des soldats du pays pour renfort ; nous tenions des gens dans les places et dans les comptoirs de nos ennemis pour nous avertir de leurs mouvements.

M. Yaël, gouverneur de Madras, qui en a usé toujours avec beaucoup de civilité avec nous pendant qu'il a resté dans cette charge et qui avait des bons avis des desseins des Hollandais sur nous, me fit offrir une retraite dans sa place pour ma femme ainsi que pour les personnes que je trouverais bon d'y envoyer avec des assurances que si l'Angleterre avait la guerre avec la France, nous aurions la liberté de tout retirer. Nous ne crûmes pas les choses en état pour prendre ces précautions ; je le fis remercier de ses offres et des assurances de la reconnaissance que j'en conserverais.

Nous reçûmes dans ce mois des lettres de Surate avec les duplicatas des lettres de la Compagnie qui étaient venues pour nous sur le navire le *Lonré* avec d'autres lettres plus fraîches des amis particuliers. La déclaration de guerre de la France contre la Hollande était confirmée ainsi que la prise de Philipsbourg, de tout le Palatinat du Rhin et d'autres places d'Allemagne par Mgr le Dauphin. M. le directeur Pilavoine donnait avis qu'il avait cessé tout commerce à Surate. Les mêmes avis de la déclaration de guerre me furent donnés encore par des lettres de Perse et le détail de l'entrée du prince d'Orange en Angleterre.

Bombay était toujours assiégée avec cette circonstance que la place était pressée, que les Anglais avaient résolu, s'ils étaient poussés à la dernière extrémité, de faire des mines, les faire sauter et s'embarquer sur leurs vaisseaux.

Le gouverneur de Tranquebar n'ayant point de nouvelles

du parti que le roi de Danemark prendrait dans cette guerre fit de grandes provisions de vivres ; il obligea aussi les habitants de s'en fournir du moins pour un an et de se mettre en état de défense et à ceux qui n'auraient point d'armes de leur en fournir à bon prix du magasin de la Compagnie ; il renforça aussi la garnison par des topas et des soldats du pays qu'il fit lever.

Nouvelles diverses de la côte et du Bengale. — Fr. Martin cherche à renforcer la garnison de Pondichéry. — Premiers établissements français à Balassor et Cassimbazar.

Nous reçûmes dans ce mois plusieurs lettres du sieur de Saint-Paul ; il était à la côte de Girgelin où il avait débarqué du navire le *Merguy* ; ce bâtiment avait continué ensuite sa route en Bengale ; il aurait trouvé moyen de s'employer sans les fâcheuses conjonctures qui étaient survenues.

Le navire le *Lonré* retourna mouiller le 28 à notre rade, il avait trouvé des ordres au comptoir de Caveripatnam où il avait passé. On eut diverses vues sur l'emploi de ce vaisseau ; quelques-uns proposèrent de le faire mouiller le plus proche de terre que l'on pourrait, de n'y laisser que peu de gens dessus et d'en tirer le fort de l'équipage pour la défense de la loge, qui était d'une autre importance que la conservation du navire qu'on aurait fait échouer dans l'extrémité. On ne donna pourtant pas dans cette prosposition ; on résolut d'en tirer quelques pièces de canon qui y étaient comme inutiles et 25 hommes de l'équipage, de remplacer ces gens d'un pareil nombre de matelots du pays qu'on y mettrait et de le faire passer ensuite en Bengale. On s'arrêta à cette résolution, les gens et les canons mis à terre. Les officiers de ce navire étaient fort mal ensemble, ils nous donnèrent de la peine à les accommoder ; le lieutenant avait servi plusieurs fois de maître sur les vaisseaux de la Compagnie ; c'était là son véritable emploi et où il le fallait laisser sans l'élever plus haut.

L'armée de Gingy remporta quelques avantages dans ce mois sur les troupes du Mogol ; elles furent obligées de se retirer dans une place de la frontière.

Les Hollandais avaient des démêlés à Ceylan avec le roi de Candy. Comme on ne peut guère apprendre que par eux des nouvelles de cette île, on ne peut rien dire de sûr de ce qui est arrivé dans ces démêlés. Ils s'étaient accommodés avec le naïque de Tanjore. Nous tirâmes de la poudre à mousquet de Madras, nous en manquions à la loge.

La résolution qu'on avait prise le mois passé de mettre des matelots du pays sur le *Lonré* à la place des gens que nous en avions tiré ne put être exécutée. Il y avait 20 de ces matelots arrêtés à Porto-Novo et de l'argent reçu ; sur l'avis qu'ils eurent de la guerre entre nous et les Hollandais, ils rendirent les avances qu'ils avaient touchées et se dégagèrent par là ; cependant on retint 20 hommes du vaisseau que l'on fit ensuite mettre à la voile le 3 août.

Deux heures après que ce vaisseau eut fait voile, nous reçûmes des lettres de M. Deslandes ; il nous donnait avis avoir commandé pour 500.000 roupies de marchandises dont il y avait la moitié de prêtes ; il était beaucoup traversé par les officiers à l'égard des droits. C'était une nécessité absolue de chercher les voies d'obtenir un firman du Mogol pour faire le commerce avec sûreté, je parle pour se parer des avanies de la douane et encore des contretemps qu'on vous oppose lorsqu'on n'agit pas sous l'autorité du prince.

On était après à établir les comptoirs de Balassor et de Cassimbazar et l'on avait envoyé diverses sortes de marchandises dans les terres pour les y vendre.

Le navire le *Saint-Nicolas* était arrivé en Bengale ; on demandait des bots et des demi-bots pour le Gange ; ces petits bâtiments servent à reconnaître le canal et à y conduire les vaisseaux lorsqu'on les fait monter en haut en évitant les bancs dont cette fameuse rivière est toute remplie.

Le Mogol avait envoyé des ordres à Badour Khan de quitter le gouvernement ou la vice-royauté du Bengale ; il y avait de grandes plaintes à la cour des tyrannies et des vexations de ce seigneur. On écrivait qu'il avait tiré de Bengale en 18 mois de temps qu'il y avait qu'il était en charge 15 à 20 millions de roupies.

Les Hollandais cherchent à s'entendre avec le gouverneur de Gingy pour nous faire quitter Pondichéry. — Où intervient la question d'argent.

Les Hollandais retournèrent à la charge à la cour de Gingy et avaient gagné des brahmes des principaux du Conseil. Ces gens intéressés, remplis d'espérance par les promesses qu'on leur faisait et animés par avance par des présents qu'ils avaient déjà reçus, agirent avec chaleur auprès du gouverneur général. Ce seigneur leur dit d'abord qu'il s'en tiendrait à ce qu'il avait déclaré qu'il ne permettrait pas que les nations s'installassent sur les terres de son gouvernement ; cependant, pressé par ces personnes qui ne l'abandonnaient pas et qui lui remontraient qu'il avait besoin d'argent pour entretenir les troupes, il commença à se rendre et fit appeler les envoyés que nous avions à sa cour ; il leur fit voir trois lettres que les Hollandais lui écrivaient et qui n'étaient point suspectes, où l'on lui promettait une somme considérable si l'on voulait les laisser agir contre nous sans qu'il prit aucun parti ; il y ajouta que le manque de finances et la conjoncture des affaires l'obligeait par force à écouter leurs prospositions ; il chargea nos envoyés de m'en écrire et les avertit aussi qu'il m'en écrirait et qu'il enverrait un brahme pour lui rapporter plus précisément la réponse que je lui ferais. Nos gens le prirent par les motifs d'honneur de l'engagement où il s'était mis de nous soutenir par le firman qu'il nous avait accordé ; cet homme demeura toujours ferme, se remettant à la réponse que je lui ferais. Il y avait un brahme des principaux de Gingy qui avait été autrefois intendant de nos quartiers ; il était piqué contre nous de n'avoir pas été employé dans les affaires que nous avions eues à la Cour et par une raison d'intérêt ; nos envoyés de Gingy nous écrivirent qu'il fallait tâcher de gagner cet homme, qui seul pouvait nous faire plus de mal que tout le reste. Nous étions assez embarrassés à prendre un bon parti ; d'autres brahmes s'offraient à nous et tous portés par intérêt, but unique des gens de cette tribu dans ces conjonctures.

Nous eûmes avis que le gouverneur général faisait un mariage d'une personne de sa famille ; nous trouvâmes à propos de lui faire compliment là-dessus, en lui envoyant un présent de raisins secs, d'amandes et d'eau rose, qui est un régal pour eux ; nous y joignîmes un couple de sabres bons et éprouvés. Nous donnâmes ordre à nos envoyés de voir le brahme, autrefois intendant, et qu'ils pouvaient lui faire offre de 300 pagodes, moyennant qu'on ne remuât plus notre affaire. Nous répondîmes quelques jours après à une lettre que le gouverneur nous avait écrite et envoyée par un brahme pour nous représenter aussi de vive voix les propositions que lui faisaient les Hollandais, le besoin qu'il avait d'argent pour entretenir les troupes et qu'il serait forcé d'abandonner Pondichéry à leur discrétion, à moins que nous lui fissions un prêt de 5 à 6.000 pagodes à compte de douane. Nous gagnâmes le brahme par un présent que nous lui fîmes et dans la réponse nous remontrions que nous n'avions point d'argent ; nous tâchions aussi de piquer le gouverneur d'honneur pour l'engager à soutenir ses firmans. Le mois d'août passa de même dans cette négociation sans rien terminer. Cependant le sieur Laurens Pit passa de Negapatam dans leurs comptoirs de la côte jusqu'à Paliacate et publia partout que ce serait cette fois que les Français seraient forcés de quitter Pondichéry.

On eut avis que les Hollandais avaient fait de grandes réjouissances du côté du sud sur l'heureux succès du prince d'Orange en Angleterre.

On eut des nouvelles qu'il y avait eu diverses rencontres à Ceylan entre les Hollandais et les Chingalais avec des succès différents ; il y a peu de certitude pourtant à ce que l'on écrit de ces lieux. — Nous visitâmes des parties de toiles dans ce mois. — Plusieurs navires hollandais passent devant Pondichéry, les uns allant au nord, les autres au sud.

Nous écrivîmes à Surate au commencement du mois de septembre ; nous donnâmes avis des nouvelles de la guerre d'Europe. Nous écrivîmes aussi en Bengale sur le même sujet et d'être réservé sur les achats et au sieur de Saint-Paul, qui

était à la côte de Girgelin de s'arrêter seulement à faire de bons mémoires de l'état des lieux et du commerce.

Le gouverneur général de Gingy nous remercia par une lettre qu'il nous écrivit du présent de fruits que nous lui avions envoyé, beaucoup de témoignages d'amitié ; la lettre finissait par le manque de finances où il était réduit et une demande de 10.000 pagodes qu'il demandait à emprunter ; nous eûmes avis en même temps que le brahme, autrefois intendant des terres de Pondichéry et qui appuyait les Hollandais, était mort après quatre jours de maladie. Nos ennemis ne se rebutèrent pas pour cela ; ils s'adressèrent à un autre brahme nommé Goupalpendit, intendant de Porto-Novo et des dépendances, assez indifférent à l'égard des nations mais extrêmement intéressé ; ils le gagnèrent par là ; il leur promit d'agir en leur faveur. Cependant nos envoyés de Gingy nous donnèrent avis qu'ils avaient gagné le secrétaire d'État moyennant 100 pagodes, qu'il avait promis et s'était engagé de son côté de leur montrer toutes les lettres qu'on écrirait à la cour sur tout ce qui nous concernerait, ce qu'il effectua exactement depuis, — ce qui nous ouvrait les voies de nous parer des coups de nos ennemis. Ces affaires roulèrent encore de même pendant le mois de septembre.

Bonnes dispositions à notre égard de M. Yaël, gouverneur de Madras. — Affaires de Candy.

Le gouverneur de Madras nous fit visiter par un gentilhomme anglais qui était à leur comptoir de Congimer, il nous fit des offres de service et de bonne correspondance ; il me pressait encore d'envoyer ma femme à Madras où il assurait qu'elle serait en toute sécurité ; il me fit dire aussi qu'il savait de bonne part que les Hollandais avaient déterminé de tirer la Compagnie de Pondichéry et de ne rien épargner pour y réussir. Le gouverneur en a usé toujours extrêmement bien avec nous ; il est vrai que dans le temps de ses offres et de ses assurances, il n'avait pas encore avis de la déclaration de

guerre entre l'Angleterre contre la France. Il en tirait peut-être aussi un peu de politique dans sa conduite ; il avait des vaisseaux à lui en mer pour son commerce particulier ; il appréhendait nos navires qui étaient allés à Joncelang ; en nous engageant d'entretenir une bonne correspondance avec lui, il s'attendait d'assurer par là les voyages des bâtiments anglais en cas de rencontre en mer de nos navires et peut-être encore qu'il me pressait d'envoyer ma femme à Madras pour une assurance que nous n'entreprendrions rien contre eux. Ce sont des réflexions que je fais et où peut-être le gouverneur ne tendait pas. Nous lui avons obligation toujours de ses manières civiles et obligeantes de traiter avec nous.

Nous reçûmes quelques jours après des lettres du même gouverneur ; il nous donnait avis que le roi de Candy lui avait écrit qu'il était résolu de donner la liberté à tous les Européens qui étaient retenus dans ses états et d'ouvrir le commerce de l'île à toutes les nations. Le gouverneur marquait dans la même lettre qu'il envoyait un petit vaisseau à Ceylan avec une réponse au roi en faveur des Français qui y étaient aussi, que la lettre serait rendue fidèlement. J'écrivis sur le champ au sieur de la Nérolle et aux autres Français qui étaient à Candy depuis que M. de la Haye avait mouillé dans la baie de Trinquemalé ; je mis sous leur couvert une lettre de civilité pour le roi ; j'envoyai des dépêches à Madras avec une lettre de remerciement au gouverneur ; il fit partir le petit vaisseau dont le voyage fut inutile par la difficulté de faire passer les lettres jusqu'à Candy ; il est vrai aussi que le roi promettait beaucoup plus qu'il ne pouvait tenir ; il était en son pouvoir de donner la liberté aux Européens qui étaient en sa capitale, mais le point était d'ouvrir les ports aux nations pour le commerce, les Hollandais en étaient les maîtres. Le roi de Candy avait en vue apparemment dans ce qu'il avait écrit au gouverneur de Madras, de tâcher à l'engager dans quelques brouilles avec les Hollandais dont il pourrait tirer quelque utilité ; il savait bien qu'ils ne souffriraient pas qu'on lui envoyât des lettres ni que les Anglais entretinssent correspondance avec lui.

Nous entretenions correspondance avec les généraux de l'armée du Mogol qui était sur les frontières à 12 ou 15 lieues de nous pour en tirer du secours dans la nécessité ; nous en reçûmes des lettres fort civiles et des offres de troupes.

Les Hollandais et les Danois paraissaient être dans une grande liaison entre eux ; cependant les Hollandais tâchaient d'attirer à eux le paleagar des bois d'auprès de Tranquebar et fort ami avec les Danois. On eut de la peine à pénétrer dans cette conduite qui n'eut pourtant point de suite ; les choses restèrent au même état.

Au passage du sieur Laurens Pit devant Madras, allant à Paliacate, il y eut grand nombre de coups de canon tirés du fort et des vaisseaux hollandais ; ils firent feu d'une part et d'autre jusqu'à ce que les bâtiments fussent hors de vue ; on en usa encore de même et de la place et de quelques navires hollandais qui passèrent depuis ; ils publiaient partout avec éclat l'union entre les deux nations.

Il courut des bruits sourds dans ce mois de la prise de deux navires français au Cap. Nous eûmes enfin la confirmation de cette fâcheuse nouvelle ; c'est une matière trop chagrine pour s'y étendre et une suite du mauvais succès des affaires de Siam. — Il fit de la pluie pendant tout ce mois, ce qui retarda nos ouvrages.

Mort d'Ary Raja, gouverneur général de la province de Gingy. — Nouvelles de la côte de Girgelin, du Bengale et de Surate. — Le gouverneur de Surate rappelé à la cour.

On eut avis au commencement d'octobre de la mort d'Ary Raja, gouverneur général de la province de Gingy après une maladie de huit à dix jours. On crut d'abord que cette mort causerait des mouvements dans le pays par la jalousie des prétendants au gouvernement. Les principaux officiers, tous brahmes, tombèrent pourtant d'accord de remplir la charge du défunt en attendant les ordres de Ram Raja ; ils trouvèrent leur compte dans cette résolution par la jeunesse du nouveau gouverneur. Toutes les affaires restèrent par là entre leurs mains

et tout demeura tranquille. Sur ces nouvelles nous écrivîmes à Gingy des lettres de condoléances et ensuite des lettres de civilité au nouveau gouverneur et à ses officiers ; elles furent accompagnées de quelques présents, suivant les coutumes.

Nous reçûmes des lettres du sieur Pelé, chef du comptoir de Balassor ; il nous donnait avis de l'arrivée des navires le *Merguy* et le *Lonré* et du bon état où étaient les affaires de la Compagnie au royaume de Bengale. Le sieur de Saint-Paul nous écrivait que plusieurs rajahs gentils s'étaient soulevés à la côte de Girgelin et qu'il n'y avait pas d'apparence d'y faire travailler. Les marchands et les ouvriers quittaient la campagne et se retiraient dans les lieux forts, de crainte du pillage.

Nous reçûmes des lettres de M. le directeur général Pilavoine ; le gouverneur de Surate était rappelé à la cour ; les plaintes sur son vilain gouvernement intéressé à piller les marchands et le reste du peuple avaient passé enfin jusqu'au Mogol ; les dernières portées à ce prince furent par des voituriers que le gouverneur avait employés pour faire porter par leurs charrois des vivres et des munitions à des troupes qui étaient dans les terres de Ram Raja et qu'il avait refusé de payer. Ces gens-là furent à la cour et à l'heure de l'audience publique que le Mogol donne ordinairement chaque jour, ou ils y parurent chacun avec des pots sur la tête remplis de feu ; c'est une marque de vexation et d'injustice publique ; ils furent écoutés et le gouverneur rappelé ensuite.

Bombay était toujours assiégé par les troupes du Mogol ; les Anglais s'y défendaient vigoureusement. — Les courtiers de Surate continuaient dans leurs malversations ; on avait résolu enfin de les tirer du service.

Résultats de l'ambassade hollandaise auprès du Mogol. — Le naïque de Tanjore sollicité par les Hollandais de nous reprendre Caveripatnam. — Fr. Martin invité à fonder un établissement au Cap Comorin.

On avait écrit de la cour du Mogol que le sieur Bakerius, ambassadeur de la Compagnie de Hollande auprès de ce prince, porté par une vanité, lui avait dit dans une audience qu'il en avait eue que leur république s'était emparée de l'Angleterre et qu'elle y avait établi un roi de leur nation ; il crut apparemment par là se faire considérer davantage. Le Mogol connut le dessein de l'ambassadeur et lui témoigna qu'il prenait part aux avantages de leur république, mais il ajouta ensuite que, comme ils étaient les maîtres de l'Angleterre, qu'il leur demandait trois points : — le premier de lui faire remettre Bombay, — le deuxième le général Child, — et le troisième de satisfaire à toutes les pertes que les Anglais avaient causées à ses sujets. Le sieur Bakerius n'avait pas prévu ces demandes et n'étant pas préparé à la réponse, il demeura court et sortit avec confusion de l'audience. Les Hollandais blâmèrent fort cette conduite ; l'ambassadeur s'en tira le mieux qu'il put dans la suite.

Les Hollandais agissaient toujours auprès de Maga Raja pour porter ce prince à tirer la Compagnie du comptoir de Caveripatnam. Les présents continuaient ainsi qu'aux brahmes, cependant nous nous maintenions par le crédit des amis que nous avions à cette cour ; nous les payons aussi.

Sur l'avis que nous donna le sieur Cordier qu'il y avait deux barques du roi de Candy à un port de Maduré au sud de Negapatam, j'écrivis une lettre aux Français qui étaient retenus auprès du prince afin de l'envoyer par le retour de ces barques. Il y a une rivière à l'ouest de Ceylan où les Hollandais n'étaient pas établis, par où les Chingalais entraient et sortaient. Cependant toute l'application que nous avons apportée pour tâcher à avoir des lettres de nos gens n'a pu réussir ; nous doutons même s'ils en ont reçu quelqu'une de celles que nous leur avons écrites.

On nous écrivit pour un établissement au cap Comorin ; on en peut tirer du poivre. Les conjonctures présentes ne nous permirent pas d'y envoyer ; il fallut tâcher d'entretenir par lettres les gens dans leur bonne volonté.

Les parapets de nos murailles furent achevés dans ce mois, la place en état de se défendre d'un coup de main.

Le bruit continuait que les Hollandais en voulaient à Pondichéry ; un officier de cette Compagnie et qui entrait dans la connaissance des affaires écrivit à Madras que l'action était remise à l'année prochaine.

Mésaventures de deux jésuites embarqués pour Chine. — Un soulèvement à Tenasserim.

Les R. P. de Bèze et Comilhe s'étaient embarqués à Madras sur un vaisseau anglais pour passer en Chine. Le navire mouillé devant Malacca, le sieur Vanderbec, *chabandar* ou receveur des droits du port de la douane, les fit inviter de venir à terre sur l'espérance qu'il leur fit donner qu'ils seraient bien reçus et qu'il ne leur serait fait aucun tort. Les R. P. balancèrent, cependant pressés encore par des catholiques qui n'entraient point dans l'intention du receveur et portés par le zèle de leur administrer les sacrements, ils descendirent. On leur fit assez bonne mine d'abord, mais enfin arrêtés par l'ordre du gouverneur, retenus en prison et très maltraités jusqu'à l'occasion de les faire passer à Batavia. On n'eut pas plus d'égard pour eux dans cette capitale. Pour finir cet article, ils furent envoyés en Hollande, sans autre nourriture pendant le voyage que l'ordinaire de l'équipage. Ils y arrivèrent en 1690 ; les directeurs de cette Compagnie désapprouvèrent fort la conduite des officiers de Malacca. Les Pères furent bien traités, liberté ensuite de voir la Hollande en leurs habits ordinaires. Il leur fut alloué 1.000 écus pour réparation des pertes qu'ils avaient faites. Le sieur Vanderbec, qui leur joua malicieusement ce tour est un protestant obstiné et ennemi implacable de notre nation. Le capitaine anglais du navire où ils s'étaient embarqués s'empara des effets qu'ils avaient sur le vaisseau ; le plus

fort était une somme d'argent qu'ils emportaient pour l'entretien des Révérends Pères Jésuites français de la mission de Chine. On a fait depuis des diligences à Madras pour retirer ces effets ; le gouverneur était fort porté de faire rendre justice, mais la guerre survenue avec l'Angleterre arrêta ce bon dessein.

On eut avis d'un soulèvement arrivé à Tenasserim ; le mandarin qui y commandait soutenu par les peuples du pays voulut s'ériger en souverain ; il leva des troupes et en état de pousser plus loin ses desseins. Le nouveau roi de Siam agit de son côté pour en empêcher la suite ; le barcalon partit avec 12 ou 15.000 hommes armés suivant la coutume du pays. Ce général eut l'adresse après son arrivée dans la province de gagner les principaux des conjurés, le parti s'affaiblit par là, le reste fut bientôt dissipé, les coupables que l'on prit punis par les tourments en usage chez cette nation et la tranquillité rétablie par là dans le pays.

Conséquences de la guerre sur les contrats avec nos marchands. — Nécessité d'un firman pour la sûreté de notre commerce au Bengale. — Badour Khan remplacé comme vice-roi par Ibrahim Khan.

Les gentils furent alarmés dans le Carnate par les ordres que le Mogol envoya d'abattre et de ruiner toutes les pagodes qui y étaient ; il y avait dans les troupes de ce prince un Lacheminaïque, seigneur gentil qui y avait pris service et qui y commandait un corps d'infanterie et un autre de cavalerie de la même nation. On lui avait promis, lorsqu'il entra dans le parti, que l'on ne toucherait point à leurs pagodes ; sur l'avis qu'il eut de l'ordre qui était arrivé, il écrivit au paliagar ou commandant des bois de tenir leurs gens prêts et d'en lever d'autres pour s'opposer à cette démolition, si l'on en venait à l'exécution. On apprendra la suite de ces mouvements par la continuation de cette relation.

Nous eûmes des affaires le mois de novembre avec nos mar-

chands ; nous les avions engagés à commander des marchandises et, pour les y porter, nous leur avions fait des avances. Outre les conjonctures où nous étions par cette guerre imprévue de l'Europe, nous appréhendions encore l'insulte des Hollandais et la perte de tout ce qu'il y avait dans la loge. On voulait tâcher de porter les marchands à rapporter ces avances, mais comme ils en avaient fait de leur côté aux ouvriers pour beaucoup au-delà de ce qu'ils avaient reçu pour les porter à travailler, il leur était difficile de nous donner satisfaction là-dessus ; enfin, après beaucoup de contestations, ils s'engagèrent par billet de satisfaire en argent ou en marchandises. Nous reçûmes des parties de toiles dans ce mois ; il y avait de l'obligation de ménager ces gens-là ; ils n'avaient pas fait leurs affaires jusque-là avec la Compagnie, outre qu'ils avaient agi suivant nos ordres en faisant travailler.

Nous reçûmes des lettres de M. Deslandes de Bengale ; il nous donnait avis du départ du navire le *Saint-Nicolas* chargé de vivres pour les troupes qui étaient à Joncelang. Ils devaient avoir pour 600.000 livres de marchandises à la fin de décembre ; ils manquaient de fonds pour continuer à travailler. Il était absolument nécessaire d'un firman pour continuer le commerce de la Compagnie et se tirer d'embarras de la douane ; on s'était adressé au divan de Dacca qui promettait moyennant 35.000 roupies d'en faire venir un du Mogol dans toutes les formes. Le divan est la deuxième personne du gouvernement ; on marchandait avec lui pour en tirer meilleure composition ; il n'y avait rien de résolu jusque-là. On était aussi après prendre les mesures pour faire les bâtiments d'une loge.

Badour Khan s'était retiré à la fin du Bengale après bien des remises et des ordres réitérés du Mogol ; on confirmait ce que j'ai déjà rapporté que ce seigneur emportait avec lui 20 millions de roupies qu'il avait tirées de ce gouvernement pendant dix-huit mois qu'il y avait resté. Ibrahim Khan, fils d'Aliverdi Khan, seigneur persien qui avait remis au Mogol Chah Jehan, père d'Aureng Zeb, la forte place de Candahar dont il a été gouverneur et qui a été le sujet de guerres entre les Mogols

et les Persiens, était déjà entré dans le royaume pour prendre possession du gouvernement.

Nous reçûmes par la même voie des lettres du sieur Saint-Paul, il nous confirmait le peu d'apparence de faire travailler à la côte de Girgelin pour les raisons que j'ai rapportées.

Pillage de la loge anglaise de Vizagapatam.

Les Anglais avaient un comptoir considérable à Vizagapatam, un port de la même côte ; il y a apparence que le gouverneur de la province reçut des ordres du Mogol de les arrêter ; cet officier chargea de cette commission un Citaram Raja, gentilhomme de main. On dit que le chef du comptoir eut avis de ce que l'on brassait contre eux. On ajoutait que leur loge était dans une situation à pouvoir parer un coup de main des gens du pays ; cependant, ou que les Anglais ne crurent pas que l'avis fut sûr ou manque de conduite, le raja Citaram entra dans la loge sans aucune résistance avec une suite de gens armés, demandant à parler au chef. Cet homme fit encore une autre faute, il parut avec les autres personnes du comptoir sans être armé que de quelques pistolets que des Anglais de sa suite tenaient à la main. Sur l'ordre que le raja dit qu'il avait de les mener au gouverneur de la province, le chef qui tenait un pistolet coucha en joue ce commandant, l'arme manqua le raja et ses gens firent main basse sur les Anglais ; le chef, le second et un autre furent tués sur la place, un pilote [eut] les deux poignets coupés d'un coup de sabre. Quelques Anglais trouvèrent lieu de se sauver et de gagner la mer avec le fils du chef ; il en resta d'autres dans la loge avec des dames anglaises qui furent arrêtés et renfermés. On fit ensuite un inventaire des effets que l'on trouva qui monta à plus de 800.000 livres en or, en argent et en diverses sortes de marchandises. Le sieur de Saint-Paul qui nous donnait avis de cette action écrivit qu'on lui avait offert la loge des Anglais pour la Compagnie, mais qu'il n'avait pas voulu l'accepter sans ordres. On blâmait fort la conduite des Anglais pendant qu'ils étaient en guerre contre le Mogol à la côte de l'Inde et

les affaires qu'ils avaient eues en Bengale n'étant pas encore accommodées, de tenir de simples comptoirs sur les terres de ce prince et avec des effets si considérables dedans. Ils furent chassés aussi dans le même temps de Masulipatam et l'on assurait qu'il y avait des ordres du Mogol de faire main basse sur tous ceux de cette nation que l'on trouverait dans ses états. On n'a pourtant point d'avis qu'on ait passé à l'exécution, à l'exception de ce qui arriva à Vizagapatam.

Un navire corsaire anglais avait mouillé à la côte de Girgelin ; il passa d'abord pour être de la Compagnie de cette nation, des gens du pays qui furent à bord virent beaucoup de joyaux d'argent que l'équipage montrait, après avoir acheté les rafraîchissements dont ils avaient besoin et qu'ils payèrent grassement, ils enlevèrent des barques chargées de marchandises et remirent à la voile.

Il arriva presque dans le même temps un navire anglais de la Compagnie devant Vizagapatam. Les officiers et l'équipage ne sachant rien de ce qui s'y était passé, la chaloupe fut à terre sur laquelle il y avait cinq Anglais et six topas ; dès qu'ils furent descendus, le raja Citaram les fit arrêter et força un officier anglais du nombre des cinq d'écrire à bord d'envoyer les marchandises qu'ils devaient décharger ; un bateau qui fut au vaisseau apporta 18 sacs de poivre. Les gens qui restaient eurent avis ensuite par un homme du pays qui y passa dans un autre bateau du désordre arrivé dans la loge, ce qui le porta à lever l'ancre et à faire voile ailleurs. Les Anglais qui étaient descendus à terre furent mis avec les autres qui étaient dans la loge et tous fort maltraités.

Nous fîmes réponse en diligence à M. Deslandes, nous lui recommandions encore de se tenir aux achats qu'il avait faits en attendant des lettres de France ; nous lui remettions aussi l'affaire du firman et des bâtiments sur la connaissance qu'il avait des lieux. Nous écrivîmes aussi au sieur de Saint-Paul de quitter la côte de Girgelin et de retourner au comptoir de Masulipatam, ne voyant point d'apparence de faire travailler de ces côtés-là. Nous ne trouvâmes pas à propos d'accepter l'offre que l'on faisait du comptoir des Anglais de Vizagapatam

pour la Compagnie, étant bien persuadés qu'ils se raccommoderaient dans la suite avec le Mogol et qu'on nous obligerait après à sortir de leur loge. Nous écrivîmes aussi à Surate et des lettres pour la Compagnie sur l'état des affaires.

L'orage du 17 novembre.

Nous eûmes un furieux ouragan le 17 de ce mois. Il y avait déjà deux jours que l'air était rempli de gros nuages épars, le vent violent, une mer grosse et émue et une pluie de temps à autre, mais le tout se renforça le 17 sur le midi. Il n'est pas possible de représenter la violence du vent qui fit le tour du compas, une pluie menue mais si drue et épaisse (si je puis me servir de ces termes) que l'on ne voyait pas à six pas de soi ; toutes nos maisons, nos magasins du fort découverts, plusieurs murailles de briques qui étaient dans l'enceinte abattues, quantité de maisons de la peuplade ruinées, quinze ou seize personnes accablées sous les ruines, les écorces des arbres de palmistes presque aussi dures que du fer labourées par la force du vent qui poussait la pluie et le sable, de même que l'on voit quelquefois le bordage d'un vaisseau où les vers ont donné, les arbres les plus gros déracinés et, ce qui nous parut le plus extraordinaire, les requins et les marsouins forcés de donner à la côte, ne pouvant s'élever contre le vent et la mer qui les y portait. Plusieurs personnes qui avaient été aux îles de l'Amérique et dans les temps des ouragans, assuraient de n'en avoir pas vu un si violent. Le vent commença à s'apaiser sur les sept heures du soir et diminua pendant la nuit, s'entretenant pourtant encore trois ou quatre jours assez fort. Sa plus grande violence fut du N.-E. au N.-O. La force de l'ouragan s'étendit sur un espace de dix lieues le long de la côte, mais qui passa ensuite dans les terres où il ne fit pas de moindres ravages. L'application que l'on apporta à conserver les marchandises de la Compagnie les garantit ; il y eut quelques balles de toiles mouillées mais qui furent remises en état et quelques sacs de salpêtre perdus. Nous fîmes réparer le débris que la tempête avait causé.

Les Hollandais furent plus maltraités que nous à leur comptoir de Tevenapatam. Outre le débris qu'il y eut à leur loge, on nous assura que leur compagnie y perdit pour 14 ou 15.000 pagodes de marchandises. Le reste de la côte n'eut point de mal.

Ram Raja ayant perdu une partie de ses Etats, se retire à Gingy. Fr. Martin lui envoie une ambassade.

Ram Raja que l'on croyait établi dans les terres de la côte de l'Inde fut forcé par le mauvais état de ses affaires de passer de ces côtés. Il avait été élevé au trône après la mort de Sommagy Raja, son frère, par la fraction des brahmes ennemis jurés du défunt ; cependant Sommagy Raja avait laissé un fils qui lui devait succéder et par les lois de nature et par les lois de l'État ; ce jeune prince eut aussi des partisans pour lui. Ces deux partis opposés l'un à l'autre, [cela] ouvrit les voies aux troupes du Mogol d'entrer dans le pays, de s'emparer de beaucoup de places et même dans la suite de la famille de Sommagy Raja, qui leur attira encore des forces du pays qui tenaient ce parti. Ram Raja et ses brahmes n'étant pas en état de soutenir et ne trouvant pas de sûreté de s'enfermer dans une place, ils prirent la résolution de passer de ces côtés ; ils auraient pu faire un corps de quelques troupes, mais comme il fallait passer sur les terres du Mogol où il aurait fallu disputer le passage et sans apparence de succès, ils crurent qu'ils feraient mieux de tâcher de passer déguisés en *yoguis* (ce sont des espèces de pénitents entre les Gentils) ; ils prirent chacun l'habit qui y convenait ; ils en firent prendre un de même à Ram Raja qui pouvait avoir alors 18 à 19 ans. Après beaucoup de risques d'être reconnus, ce qui pensa arriver dans une ville du Mogol, et ensuite de beaucoup de fatigues, le voyage toujours à pied pendant une marche de plus de deux cents lieues, Ram Raja et sa suite de quatre brahmes arrivèrent à Vellore, une forteresse de la dépendance de Gingy, où le prince fut reconnu et reçu pour souverain. Il y eut pourtant quelques oppositions, d'abord par la veuve d'Ary Raja, sœur de Ram

Raja, dont le mari était mort le mois dernier, dans la vue de maintenir son fils dans le gouvernement, mais cette princesse n'avait pas un parti assez fort et les brahmes contraires, qu'elle n'avait pas assez ménagés. Les mouvements qu'elle fit furent cause qu'elle eut ordre de se retirer dans une forteresse et qu'on l'obligea de donner une partie des grands biens que son mari et elle avaient amassés pendant leur gouvernement. Ces mouvements terminés, Ram Raja fut reconnu publiquement des principaux brahmes et des officiers des troupes qui le suivirent à Gingy où il arriva et où il établit sa cour.

Ces changements arrivés dans le gouvernement nous portèrent à prendre des mesures pour la conservation de Pondichéry et des effets de la Compagnie. Nous avions déjà les Hollandais contre nous et nous ne doutions pas que les Anglais seraient bientôt déclarés. Nous nous assemblâmes et l'on trouva à propos d'envoyer visiter Ram Raja, de lui faire compliment sur son heureuse arrivée de ces côtés et de le faire accompagner des présents ordinaires dans des occasions de même. Nous crûmes que si nous étions les premiers à lui rendre cette visite, qu'elle l'engagerait davantage à nous protéger sur ses terres. Le sieur Germain fut nommé pour cette action, accompagné d'un brahme ; il fut fort bien reçu à Gingy, beaucoup de témoignages et un firman qu'il rapporta du jeune prince qui confirmait tous les firmans précédents.

Résultats illusoires du voyage de Joncelang. — La démolition des pagodes ordonnée par Aureng Zeb provoque des émeutes. — Les Hollandais songeraient à abandonner Paliacate.

La quèche le *Saint-Joseph* mouilla le 23 à la rade de Pondichéry ; j'envoyai à bord prendre des nouvelles des troupes. Le sieur Duval qui commandait le bâtiment donna pour réponse qu'il n'avait point trouvé les vaisseaux et qu'il se remettait à m'entretenir des aventures de son voyage lorsqu'il serait à terre. Il resta dans le bâtiment jusqu'au 28 que ce petit vaisseau entra en rivière. Son rapport fut qu'il avait été à Joncelang où il n'avait point rencontré de navires, qu'il y avait parlé à un

1933

homme du pays qui l'assura qu'il n'en avait point paru, qu'au sortir de là il fut devant le port de Merguy où il tira plusieurs coups de canon pour signal à nos gens qui y seraient, mais qu'il ne se présenta rien que trois galères qui vinrent à lui et qu'il ne crut pas devoir attendre, n'ayant que cinq Français à son bord, — qu'il passa à un port à quatre lieues de la forteresse, d'où il pourrait découvrir tout ce qui entrait ou sortait dans Merguy, où il a resté deux mois et demi, et qu'enfin, n'ayant pu rien reconnaître, il avait pris le parti de retourner. Il n'y avait pas beaucoup de sûreté à ce rapport et toutes les apparences que le sieur Duval n'avait pas été à Joncelang, car il est sûr, dans le temps qu'il dit y être arrivé, que l'escadre était de ces côtés-là ; cependant nous n'avions point de mesures à prendre dans le reste de la mousson du nord pour informer M. Desfarges des guerres de l'Europe.

Il arriva à Madras un navire de la Compagnie d'Angleterre qui venait d'Europe ; il confirma ce qu'on savait déjà de l'invasion de l'Angleterre et de la retraite en France du roi de la Grande-Bretagne et de la famille royale.

Les Mores suivant les ordres du Mogol pour la démolition des pagodes s'étant mis à en abattre une dans le Carnate, les Gentils se soulevèrent pour s'y opposer. Les deux nations en virent aux mains ; il y en eut de tués de part et d'autre. Les Mores furent forcés de remettre la démolition à un autre temps.

Il y avait apparence que les Hollandais avaient dessein d'abandonner Paliacate. On en rapportait deux raisons : la première que le Mogol avait dit à leur ambassadeur qui était à la cour qu'il ne souffrirait point de forteresse aux Européens sur ses terres et qu'il en donnât avis à ses maîtres ; — l'autre raison est qu'une partie des manufactures qui étaient de ces côtés-là et très considérables par la qualité des toiles, ayant cessé par la mort d'une partie des ouvriers emportés par la famine et par les guerres, le commerce que les Hollandais y faisaient était beaucoup plus déchu par là. On crut qu'ils voulaient se décharger d'une dépense inutile en retirant

la garnison et les gens de plume qu'ils étaient obligés d'y tenir, la place ne leur étant utile que pour le commerce.

Le gouverneur de Madras nous fit donner avis par tierce personne au commencement de décembre qu'il n'avait point reçu d'ordre contre nous par le vaisseau de leur Compagnie qui était arrivé, qu'il entretiendrait toujours la correspondance et qu'il souhaitait toujours qu'il y eût une bonne union entre nos nations. Il était passé plusieurs Français sur ce vaisseau du nombre des réfugiés en Angleterre pour la religion, presque tous pour servir de soldats dans la garnison. Ces gens-là ont été toujours les plus animés contre la France.

Nous reçûmes des lettres du sieur de Saint-Paul de son retour à Masulipatam. Comme il n'était pas nécessaire dans ce comptoir dans les conjonctures présentes et d'autres raisons particulières nous portèrent de lui écrire à revenir à Pondichéry et de remettre les affaires au sieur Moret.

Commencement de nos démêlés avec la cour de Gingy.

J'aurais trop à m'étendre si je rapportais en détail toutes les affaires que nous commençâmes à avoir dans ce mois avec la cour de Gingy et qui ne finirent presque point. Je rapporterai le plus succintement que je pourrai le plus important de ces démêlés. Il faudrait aussi avoir été sur les lieux pour connaître jusqu'où peut aller la malice et la perfidie des brahmes.

Depuis l'arrivée de Ram Raja à Gingy, ce prince sans finances et en ayant besoin pour l'entretien de ses troupes et pour sa cour, le ministre Prelat pendit — c'était un des principaux brahmes des quatre qui l'avaient tiré des mains de ses ennemis, qui avait le plus contribué à le mettre en sûreté, à le soulager dans le voyage jusqu'à le porter souvent sur ses épaules lorsqu'il avait de la peine à marcher — Ram Raja, qui le regardait comme un père, le chargea de tout le gouvernement. Ce ministre, qui avait ses desseins, jeta d'abord ce jeune prince dans les plaisirs et les divertissements de cette nation ; il lui fit épouser trois ou quatre femmes pendant les deux ou trois

premiers mois de son arrivée. Les danseuses, sans quoi les Gentils ne croiraient pas avoir fait une fête complète, furent de la partie par plusieurs troupes que le ministre fit venir à la cour et qui servent à divers usages. Il fallut recourir ensuite à amasser de l'argent ; on établit une espèce de chambre de justice ; les brahmes et les autres personnes qui avaient été dans les charges et dans les recettes sous le gouvernement précédent y furent cités et obligés de financer. On en vint ensuite aux marchands et généralement à tous ceux dont on crut tirer quelque chose, sur le bien que l'on se formait qu'ils pouvaient avoir sur le rapport des délateurs et sous ce beau prétexte de l'arrivée de Ram Raja dans ses États et d'une visite que tous ses sujets étaient obligés de lui rendre et qui doit être toujours accompagnée de présents suivant la qualité ou le bien des personnes. Les nations furent aussi mises sur le bureau ; en conséquence de ce prétendu droit on en écrivit aux Anglais, aux Hollandais et à nous. Les Anglais avaient déjà envoyé visiter Ram Raja et fait les présents à l'ordinaire ; cette action n'avait pas eu pourtant toute la suite qu'ils s'en devaient promettre par une espèce de terreur panique que prit l'envoyé qui était campé dans les dehors de Gingy, sur de faux rapports qu'on lui fit qu'on avait dessein de l'arrêter. Il partit une nuit sans prendre congé de la cour ni sans attendre le firman qu'on lui avait promis et dont les brahmes prétendaient faire une affaire aux Anglais. Les Hollandais avaient aussi envoyé de leur côté. On nous demandait 3.000 pagodes pour ce prétendu droit ; nous écrivîmes fortement là-dessus, mais il est à propos de rapporter encore une autre affaire qui nous survint dans ce mois et qui nous embarrassa encore beaucoup.

Mésaventures de l'interprète Collandé.

L'interprète de la Compagnie nommé Collandé, chrétien du pays, affectionné au service, s'était mis très mal avec plusieurs brahmes par l'intérêt qu'il prenait aux affaires en nous découvrant souvent les voies qu'ils prenaient pour tâcher à nous faire des avanies ou à nous engager à de fausses démarches

et que nous évitions par là. Ils avaient tâché souvent de nous le rendre suspect, à quoi ils n'avaient pu réussir. On dit et il y a apparence aussi que l'interprète, en faisant creuser les fondements d'une maison qu'il avait fait bâtir dans la peuplade, les ouvriers avaient trouvé des pots de cuivre qui avaient apparemment été enterrés autrefois, qu'ils lui avaient remis et l'on assurait qu'il y avait trouvé de l'or et de l'argent. La découverte des trésors donne de la peine partout mais particulièrement dans les Indes. C'est un crime capital de les chercher si ce n'est pas l'ordre du prince et l'on fait aussi un crime aux personnes qui ont trouvé quelque chose de même par hasard et qui ne vont pas le découvrir aussitôt. L'interprète me demanda dans ce mois permission d'aller à San-Thomé pour des affaires particulières qu'il y avait. Je lui accordai, il partit et fut régalé à Congimer par l'interprète des Anglais. Après l'avoir quitté, en continuant sa route, il fut arrêté à la rivière de Marcanne [Markonam] qui fait la séparation des terres du Carnate d'avec celles de Gingy par une troupe de lascarins qui prirent pour prétexte d'abord qu'il se retirait du service des Français sans permission. Collandé n'eut point d'autre recours plus proche que d'envoyer à l'interprète des Anglais qui y fut et qui le fit lâcher.

Il passa la rivière ensuite et continua son voyage. Je fus averti de ce qui lui était arrivé par une lettre qu'il m'écrivit, mais je fus surpris deux ou trois jours après par une lettre que je reçus d'un de nos brahmes qui était à Gingy, qui m'écrivait qu'on avait donné avis à Ram Raja et à son ministre que l'interprète avait trouvé un grand trésor dans la maison qu'il avait fait bâtir, qu'il disait monter à une somme considérable et que c'était par des ordres de la cour qu'on l'avait arrêté. On ajoutait que, sur l'avis qu'on avait envoyé que l'interprète des Anglais de Congimer l'avait fait lâcher, on avait envoyé 200 hommes pour l'amener à Gingy et le faire répondre à la place de Collandé. Il arriva après des lettres du ministre qui me demandait de lui envoyer cet interprète. On reconnut bien que ce n'était qu'une chicane des brahmes pour tâcher à tirer de l'argent ; cependant comme les gens partis de Gingy arri-

vèrent à Congimer pour enlever l'interprète des Anglais qui se retira dans la loge et qu'on ne voulut pas leur remettre, ces gens-là firent du désordre et tinrent leur loge comme bloquée.

Le gouverneur de Madras qui en eut avis m'écrivit et m'envoya même à Pondichéry un capitaine d'infanterie pour me prier de tirer leur interprète de cette affaire. Collandé étant arrivé à San Thomé où je lui fis écrire de n'en pas sortir, s'était fort hautement résolu de prendre la protection de cet homme, reconnaissant bien que c'était un coup des brahmes, ses ennemis. Cependant, comme il y avait des témoins qu'on avait trouvé des pots de cuivre dans le terrain où était sa maison, et que j'appréhendais que l'on ne prît la Compagnie à partie, les conjonctures fâcheuses où nous étions, la demande encore de 3.000 pagodes, on s'assembla, on considéra que notre interprète était en sûreté, qu'il était dangereux de rompre entièrement avec Gingy ; on lui écrivit de se retirer de San Thomé où les Anglais pouvaient le faire arrêter et de passer au sud dans les terres de Tanjore, jusqu'à ce que son affaire fût accommodée. A l'égard du gouverneur de Madras, on tira son interprète de cette affaire dans la suite, moyennant pourtant un présent qu'ils firent, en remontrant qu'il n'avait point fait lâcher de force Collandé, mais qu'il avait remontré seulement aux gens qui l'avaient arrêté sous prétexte qu'il fuyait de Pondichéry et qu'il savait le contraire. Cet accommodement ne se fit pourtant que quelques mois après. Le gouverneur de Madras, pour éviter les avanies des brahmes, leur fit dire qu'il avait fait chasser l'interprète ; il parut aussi pendant quelque temps n'être plus au service des Anglais. Nous fûmes aussi obligés de désavouer notre homme à la cour de Gingy, en déclarant qu'il n'était plus au service. Cela ne nous était pas bien avantageux, mais la conjoncture nous y portait. On s'empara de sa maison où il y eut quelques effets d'enlevés qui n'étaient pas d'importance. Nous nous opposâmes au dessein qu'on avait d'en tirer sa famille et de l'emmener à Gingy ; nous la prîmes sous la protection de la Compagnie et elle ne souffrit point. Cependant les brahmes vinrent souvent à la charge, la menaçant de mauvais traitements pour faire déclarer où était le bien de l'interprète. Nous parâmes à tous ces coups.

Procédés vexatoires des gens de Gingy à Congimer et à Pondichéry.

Dans le même temps, la cour de Gingy avait envoyé un brahme avec une troupe de lascarins au comptoir des Anglais de Congimer avec des ordres de leur faire payer ce prétendu droit de visite et de l'arrivée de Ram Raja dans ses États. Le chef remit l'envoyé à aller à Madras représenter ses raisons au gouverneur de qui il dépendait. Le brahme ne se satisfit pas de cette réponse ; après être retourné plusieurs fois à la charge sans rien avancer, il se saisit de quelques-uns des principaux marchands des Anglais qui n'avaient pas pris la précaution de se retirer, fit comme une espèce de blocus autour de la loge où il n'entra rien pendant quelques jours et ne pouvant rien tirer des Anglais et, après que ses gens eurent fait tout le désordre dans la peuplade qui était à leur discrétion, ils vinrent à Pondichéry.

Nous avions été avertis de ce qui s'était passé à Congimer ; nous prîmes aussi nos précautions. Nos marchands et les gens aisés de la peuplade étaient retirés dans le fort. Le brahme nous fit les mêmes demandes, après son arrivée, que celles qu'il avait faites aux Anglais ; il eut comme réponse que nous ne devions rien. Après quelques tentatives de même qui ne lui réussirent pas mieux, il fit arrêter des gens du pays, serviteurs du fort ; on les fit relâcher. Il voulut aussi empêcher qu'on n'y portât rien du dehors ; comme on avait la force en main, on fit ouvrir les passages sans pourtant en venir à aucune violence. Il défendit ensuite aux ouvriers de travailler pour nous et fit arrêter des toiles qui venaient des terres pour nos marchands. Notre recours était d'écrire au brahme qui était à la cour ; cet homme représentait le firman que nous avions obtenu le mois dernier de Ram Raja. On lui donnait de belles paroles, pendant qu'on écrivait de là au brahme qui était à

Pondichéry de nous presser afin d'en tirer quelques sommes ; nous en eûmes des lettres entre nos mains.

L'intendant de Porto-Novo fait offrir 20.000 pagodes à la Cour de Gingy moyennant la cession de Pondichéry aux Hollandais.

Il arriva encore une conjoncture fâcheuse en ces temps-là. L'intendant de Porto-Novo, Goupal pendit, qui avait été forcé de payer 30.000 pagodes, à quoi il avait été taxé, cherchait à se rédimer par quelque endroit ; il parla au ministre Prelatpendit et lui fit offre de la part des Hollandais de 20.000 pagodes, s'il voulait les laisser agir contre nous, à payer moitié avant l'action et l'autre moitié après. Cette offre chatouillait des gens qui aiment l'argent et qui en avaient aussi besoin ; cependant le secrétaire que nous avions gagné nous servit beaucoup dans cette action. Le mois passa de même à solliciter à Gingy et de notre côté à Pondichéry, en s'opposant aux violences qu'on voulait faire, en évitant aussi d'en venir aux extrémités. On trouvera apparemment que je m'étends trop sur ces articles, mais c'est afin de donner une idée du gouvernement des Gentils et la peine que l'on a avec eux, lorsqu'on est forcé de les ménager. Je répète pourtant encore ce que j'ai déjà dit, qu'il faudrait des volumes entiers pour rapporter toutes les traverses que nous en avons souffert.

Nous avions résolu de faire abattre les maisons qui étaient devant le fort du côté de l'est, afin d'avoir une place vide devant. Il y avait une de ces maisons à la Compagnie, les autres à des personnes qui étaient à son service. On trouva à propos de commencer par celle qui lui appartenait, mais les brahmes s'y opposèrent par des défenses qu'ils firent aux ouvriers d'y travailler. On évita encore d'en venir aux mains et l'on s'arrêta à faire des barrières dans les lieux que l'on jugea nécessaires et l'on trouva aussi à propos de prendre des soldats topas.

Lacheminaïque, seigneur gentil dont j'ai parlé dans cette relation, voyant que les Mores, sur les ordres réitérés du Mogol, démolissaient les pagodes, quitta le service de ce prince et

vint avec ses troupes sur les terres de Gingy, d'où il écrivit à tous les princes gentils de s'unir contre l'ennemi de leur nation et de leur religion.

Maga Raja, seigneur de Tanjore, parut avoir des desseins sur Negapatam et sur Tranquebar ; il prenait ombrage et avec raison de la forteresse que les Hollandais faisaient élever à Negapatam, mais ils s'en moquaient. Les Danois, qui n'ont que Tranquebar, pour toutes réponses levèrent des topas pour renfort de la garnison et le paliagar ou commandant des bois qui en sont proches, leur ami, leva plus de 2.000 soldats du pays pour leur service.

La paix rétablie à Ceylan entre les Hollandais et le roi de Candy.

Les Hollandais firent de grandes réjouissances dans leurs comptoirs de la dépendance du royaume de Golconde, sur l'avis qu'ils eurent que leur ambassadeur retournait de la cour du Mogol avec un firman en forme pour la facilité et la sûreté de leur commerce dans le royaume. Le gouverneur de Madras me fit dire qu'ils avaient fait la paix avec le roi de Candy. Ce prince n'est pas en état d'attaquer aucune des places qu'ils tiennent dans cette île, mais il peut les traverser à la campagne, à la récolte de la cannelle et aussi dans la chasse des éléphants par des entreprises sur leurs parcs ; ce sont des lieux fortifiés de pieux à quelques lieues dans les terres suivant la nécessité qu'ils ont d'y pénétrer. Ces troupes peuvent aussi faire des désordres dans les dehors des places par des surprises, ce qui leur donne de la peine et les oblige à faire avancer des corps de troupes dans le pays.

CHAPITRE XXVI

LES ÉVÉNEMENTS DU 1er JANVIER A SEPTEMBRE 1690 L'ESCADRE DUQUESNE DANS L'INDE

Le désarroi à Gingy.

Le brahme que nous avions à Gingy retourna le 1er janvier 1690 à Pondichéry avec des lettres de Ram Raja, du ministre et un envoyé pour faire cesser les traverses qu'on nous y faisait; cependant cette inclination maline des brahmes portée à faire du mal nous chercha d'autres chicanes. Il y avait deux marchands de corail établis à Pondichéry qui en avaient acheté de la Compagnie et qui s'étaient brouillés ensuite pour le partage, chacun ayant des ouvriers à part. J'avais tâché de les accommoder, nos marchands s'y étaient employés aussi, mais sans y pouvoir réussir, c'était une opiniâtreté. L'un des deux, particulièrement d'un méchant naturel, écrivit à Gingy et demanda au ministre que leur affaire y fut terminée et 1.000 pagodes de peine à celui qui ne se soumettrait pas au jugement qui y serait rendu. Cette somme était un appât pour les brahmes; le ministre m'écrivit de lui envoyer ces deux hommes. Nous considérâmes que si l'on ouvrait une voie aux brahmes d'entrer dans nos affaires, qu'ils prétendraient ensuite de connaître de tous les différends qui arriveraient entre nos marchands et, par une suite, d'entre eux et nous. Je lui fis réponse que c'était une affaire de commerce et de compagnie où ils ne devaient pas entrer et, quoique ce différend n'ait pas été terminé plus de trois ans après, nous n'avons point permis qu'ils en aient pris connaissance.

Sur des rapports qui furent faits ensuite que l'interprète avait envoyé des effets considérables dans la loge, on nous écrivit de les faire porter à Gingy; l'on s'en défendit sur ce que c'était un faux avis qu'on avait donné. L'on revint à la charge et l'on fit la même réponse. On arrêta ensuite un cathéchiste; c'était un homme du pays qui servait aux R. P. Capucins et aux R. P. Jésuites, accusé de solliciter les Gentils à se faire chrétiens; on le retira le même jour.

Le mois se termina par l'arrivée d'un intendant d'une partie des terres de la province de Gingy et un autre qui était sous lui des dépendances de Pondichéry et du voisinage; ils venaient du comptoir des Anglais de Congimer où ils leur avaient donné de la peine. Ces deux officiers nous rendirent visite, ils pressèrent encore pour leur prêter de l'argent; on leur dit que nous n'en avions point; cependant suivant l'usage du pays, nous leur fîmes cadeau de quelques aunes de drap et de 50 pagodes; ils se retirèrent ensuite. Le brahme de la Compagnie qui était retourné de Gingy rapporta que c'était un pillage public; les troupes n'étaient pas payées; ils enlevaient publiquement les marchandises et les denrées des boutiques et faisaient contribuer les gens aisés comme dans un pays ennemi; il y avait des gens répandus dans les terres par troupes qui arrêtaient les marchands et leurs effets. Il y eut des Portugais saisis à Markonam qui portaient avec eux sept ou huit cents pagodes en or d'Achem d'un navire qui était arrivé à Porto-Novo; nous nous employâmes dans cette affaire pour les faire rendre; les Anglais et les Hollandais agirent de leur côté, cependant on n'en put retirer qu'une partie plus de deux mois après.

Le siège de Bombay continue. — La peste à Surate.

Nous reçûmes des lettres de Surate du 6 décembre; jusque-là, il n'y était point arrivé de vaisseau de la Compagnie. Le gouverneur en était parti; il était entré à sa place Mirza Taël qui y avait été autrefois intendant de la douane; c'était un homme assez intègre pour un mahométan et accoutumé avec

les Européens ; on marquait que toute la ville était en joie de ce changement.

On eut dessein de charger le navire le *Saint-Louis* et de faire mettre à la voile pour France, mais par la visite qu'on en fit, les fonds en ayant été trouvés fort mauvais, on résolut de vendre le bâtiment. Le changement des courtiers avait été fait, le banian Joquedos mis à la place des anciens.

Le siège de Bombay continuait toujours ; les troupes du Mogol avaient leurs batteries mais éloignées de la place et hors d'état de faire brèche. On écrivait qu'il était déserté en divers temps 150 Anglais et dans ce nombre 50 grenadiers qui s'étaient jetés parmi les Mores et qui donnaient le plus de peine aux assiégés.

La peste s'était jetée dans Surate où l'on assure que cette maladie n'était point connue jusque-là ; il en était mort déjà plus de 4.000 pessonnes.

Précautions militaires à la Côte Coromandel. — Un refus de service de trois sergents.

On surprit des billets que les Hollandais envoyaient à Pondichéry pour faire déserter les soldats sous prétexte d'une grosse paie et d'autres avantages. On mit des gens à la découverte pour tâcher d'attraper les porteurs de ces billets. Les nations étaient en mouvement à la côte, les Anglais, les Danois, les Hollandais et nous de même, chacun sur ses gardes. On fit une montre à Madras des gens qui étaient dans la ville qui pouvaient porter des armes ; ils sortirent dehors la place et mis en bataille, on en compta 1.200 hommes, Anglais, Portugais et topas ; cette montre par politique seulement et [pour] porter un bruit le long de la côte qu'il y avait des gens dedans pour la défense. Le gouverneur était bien persuadé qu'il n'y avait pas de fond dans une partie de ceux qui passèrent en revue.

Il arriva une espèce de soulèvement au fort ; un sergent des troupes fut commandé pour aller avec un détachement des soldats au bord de la mer pour y faire garde la nuit, ce qui

avait été observé depuis la nouvelle des guerres de l'Europe. Cet homme refusa le service sur un méchant prétexte, que ce n'était pas à lui à marcher ; il fut menacé de l'envoyer [d'être envoyé] au cachot et ne s'en émut pas. Un autre sergent se joignit au premier et dit hautement que si l'on mettait son camarade au cachot, qu'il le suivrait. Il y eut aussi un sergent de la Compagnie qui prit le même parti ; plusieurs soldats commencèrent aussi à murmurer en leur faveur. Nous fûmes obligés de prendre les armes, les gens de plume et les autres qui n'étaient pas du parti ; on obligea les soldats de se retirer dans leurs casernes ; les trois sergents furent mis aux fers et au cachot. On fit assembler le lendemain les troupes sur la place, on menaça les soldats qui avaient fait quelques mouvements, on cassa les trois sergents et on en nomma d'autres à leur place ; la tranquillité se rétablit par là.

Bandar Lacheminaïque, après s'être déclaré hautement contre le Mogol, s'approcha de Gingy avec 3.000 chevaux et 6.000 hommes de pied pour porter Ram Raja à se déclarer aussi. Ce jeune prince, conduit par ses brahmes, refusait d'entrer en conférence avec ce seigneur ; on croyait peut-être que sa défection avec le Mogol était suspecte, outre que le ministre appréhendait du retranchement à son autorité si un homme de ce caractère entrait dans les affaires. Les deux partis conférèrent ensemble par des envoyés de part et d'autre pour un accommodement.

La vérité sur le voyage de Joncelang.

Nous eûmes avis le 7 février que M. Desfarges, les troupes et les vaisseaux étaient arrivés à Balassor où ils faisaient des vivres, et, le 11, à la nuit fermante, les navires l'*Oriflamme*, le *Lonré* et le *Saint-Nicolas* jetèrent l'ancre à notre rade. M. Desfarges et une partie des officiers descendirent à terre le lendemain.

Nous apprîmes qu'au départ de Pondichéry pour Joncelang, les vaisseaux furent mouiller à une île à 25 ou 30 lieues de Joncelang, qu'ils nommèrent l'île Colbert où ils firent de l'eau

et du bois. On rapporte que cette île a de très beaux arbres pour la mâture et capables de servir aux navires les plus grands qui sont en Europe. Les vaisseaux y restèrent dix ou onze jours, ils levèrent l'ancre ensuite et furent mouiller proche de Joncelang. Il est difficile de rapporter dans la vérité la conduite qu'on a tenue dans ce voyage, [en raison de] la diversité des rapports. M. de Bruant m'assura qu'on n'avait point reconnu Joncelang, qu'on avait été à une autre île qui en est proche et même que j'en pouvais écrire en ces termes en France. Les personnes désintéressées et sans partialité tombèrent pourtant d'accord que l'on mouilla proche de Joncelang, mais ils avouèrent aussi qu'on ne reconnut pas l'île par l'endroit où il fallait l'aborder et où il y a une grande anse (et, dans les cartes sur quoi le voyage avait été entrepris, une forme de port), que l'île ne fut reconnue que par le côté qui y est opposé et qu'après avoir envoyé des gens dans des chaloupes pour descendre à terre, qui trouvèrent tout le pays noyé, sans habitation, sans y avoir vu personne, sur le rapport qu'ils firent à leur retour, on fut dégoûté d'abord de cette entreprise. Les gens qui avaient donné avec chaleur dans ce voyage n'eurent rien à dire, sinon qu'ils avaient été mal informés ; cependant les vaisseaux y restèrent mouillés dans l'attente des nouvelles qu'on avait promis de leur donner. Les officiers cherchèrent des rafraîchissements à la chasse dans les îles voisines où il y en avait en quantité ; la pêche fournit aussi du poisson.

On fit partir de là un petit bâtiment nommé la *Verette* sous le commandement du sieur Lemoyne, premier lieutenant du navire l'*Oriflamme* pour aller croiser dans le détroit de... et reconnaître s'il y passait des vaisseaux français pour Siam, afin de donner avis aux officiers de l'état des affaires de ce royaume. Le sieur Lemoyne y joignit au navire portugais route à ... ; il apprit du capitaine la déclaration de la guerre en Europe. Il aborda aussi un bâtiment chinois où il y avait des Européens dessus qui [la] lui confirmèrent. Il reconnut par là qu'il ne faisait pas bon pour lui dans ces parages et retourna à Joncelang où il rapporta ces nouvelles. Il fut poursuivi à son retour par un vaisseau hollandais mais dont il évita la rencontre.

Pendant le voyage du petit bâtiment, le navire le *Saint-Nicolas* était arrivé de Bengale chargé de vivres ; ce fut un grand secours pour les équipages qui en manquaient.

M. Desfarges fit assembler le Conseil sur la nouvelle de la guerre de l'Europe ; les avis furent uniformes qu'il fallait retourner à Pondichéry où l'on s'en remettrait à prendre les résolutions nécessaires suivant les avis et les ordres que l'on s'attendait d'y trouver ; cependant, comme il y avait toutes les apparences que l'on serait forcé de rentrer en France, on trouva à propos d'aller à Balassor et y faire des vivres pour le voyage. La mousson n'étant pas ouverte encore pour y passer, on se détermina d'aller mouiller à Negrais, à la côte de Pégou, en attendant le vent propice pour continuer la route. Ces deux résolutions prises, on mit à terre les deux mandarins qui avaient servi d'otage au traité de Bankok et qu'on avait emmenés. M. Ferreux, missionnaire, par un zèle et par une charité purement chrétienne pour tâcher à assister M. l'évêque de Metellopolis et les autres missionnaires qui y étaient arrêtés, se joignit volontairement aux deux mandarins pour passer à Siam. Il avait prévu son dessein avant son départ de Pondichéry, il emportait de l'argent avec lui pour l'assistance des missionnaires et des français prisonniers.

Les vaisseaux mirent à la voile de là et furent mouiller à Negrais. Pendant le temps qu'ils y restèrent, les équipages et les troupes se remirent extrêmement bien, la chasse y était abondante de cerfs, de sangliers et de bufles, la pêche de même de diverses sortes de poissons. Après ce rafraîchissement, les navires levèrent l'ancre et la vinrent jeter ensuite devant Balassor. M. l'intendant monta à Ougly où M. Deslandes donna les ordres d'assembler les victuailles nécessaires pour un voyage de France. Le navire le *Lonré* et le *Saint-Nicolas* de la Compagnie furent aussi chargés, le premier en partie de marchandises du pays, le *Saint-Nicolas* de vivres pour Pondichéry, et tous deux aussi pour leur retour en France avec le vaisseau l'*Oriflamme*. Tout étant disposé pour le départ, M. Desfarges laissa à Balassor les navires le *Siam*, le *Louveau* et la *Verette*. Ces bâtiments n'étaient pas en état de faire voyage ; on les fit

entrer en rivière et les trois vaisseaux, l'*Oriflamme*, le *Lonré* et le *Saint-Nicolas* mirent à la voile pour Pondichéry où ils mouillèrent.

Digression sur la situation des Hollandais à Batavia.

Je ne puis m'empêcher de faire une réflexion sur le flegme ou l'impuissance où les Hollandais pouvaient être pour lors dans les Indes ; ils avaient des avis de Batavia depuis plus de six mois des guerres de l'Europe ; ils savaient que les vaisseaux français étaient du côté de Joncelang, ils en connaissaient la force, le nombre des gens qui étaient dessus et aussi qu'il n'y avait que le seul navire l'*Oriflamme* qui put prêter le côté dans un combat ; ils pouvaient ruiner ce bâtiment qui était très mauvais voilier et les troupes qui y étaient embarquées, en armant quatre vaisseaux de guerre ; cependant ils ne remuèrent rien et, pendant que nos navires restèrent à la rade de Balassor, quoiqu'il y eut quinze ou seize bâtiments anglais et hollandais dans le Gange (à la vérité navires marchands), il n'y en eut aucun qui osât sortir ni même s'y risquer en corps.

Il est vrai aussi et nous en étions bien informés que les Hollandais étaient faibles pour lors à Batavia. Ils y avaient eu aussi des affaires par la défection forcée du capitaine Joncher ; il était Macassar de nation et sorti des princes de ces îles ; il était parvenu par son mérite et sa bravoure à commander un corps considérable de troupes de sa nation au service de la Compagnie de Hollande ; le feu général Spielman qui connaissait ce qu'il valait et qui l'avait vu dans l'action en faisait aussi la distinction. Cela lui attira de l'envie après la mort de ce général ; il y eut des gens des principaux de Batavia qui cherchèrent les occasions de le chagriner ; on fit des passe-droits à des capitaines de Macassar à son préjudice ; il reconnut par là qu'on voulait le perdre, il se prépara à se défendre. Après avoir refusé des ordres qu'il crut n'être pas de son honneur de les recevoir, le Conseil de cette capitale ne garda plus de mesures ; on fit marcher des troupes pour l'attaquer. Joncher prévit bien qu'il périrait ; on assure que pour éviter que sa femme et

ses enfants ne tombassent entre les mains de ses ennemis, il les tua avant que d'aller au combat où il périt avec une partie des gens qui l'avaient suivi. Sa tête fut coupée et portée sur une des portes de Batavia. J'ai entendu beaucoup blâmer la conduite des gens qui portèrent ce capitaine à cette extrémité d'être forcé de prendre les armes contre les Hollandais pour y périr en brave et éviter par là de porter sa tête sur un échafaud, où l'on assure que le dessein de ses ennemis était de [la] lui faire perdre. Ces mouvements qui arrivèrent dans ce temps-là furent peut-être la cause que l'on ne pensa pas dans cette capitale à des affaires plus éloignées ; mais il est sûr toujours que la Compagnie de Hollande manqua pour lors de troupes dans les Indes. J'ai fait cette digression qui m'a paru venir à propos.

Un conseil tenu à Pondichéry décide le retour en France des trois vaisseaux revenus de Siam.

M. Desfarges et M. de Bruant me firent l'honneur de me demander mon sentiment sur ce qu'on pouvait faire des troupes, si l'on repasserait en France ou si l'on attendrait les ordres de la cour. Les lettres qui étaient venues sur le navire le *Lonré* ne pouvant servir à les déterminer, puisqu'on n'y savait rien des révolutions de Siam au départ de ce vaisseau, je répondis à ces messieurs que je ne croyais pas qu'ils fussent en état de rien entreprendre alors dans les Indes, la guerre avec les Hollandais et apparemment bientôt avec les Anglais, que les troupes restant à Pondichéry, outre que la Compagnie n'y avait pas de fonds pour faire subsister 40 officiers et plus de 300 soldats, il était sûr qu'il y en aurait plusieurs de ces derniers qui déserteraient, qu'on ne pouvait guère compter sur une venue d'escadre, le roi ayant besoin de ses forces de mer pour opposer à des ennemis qui y étaient puissants, que M. de l'Estrille était résolu de passer en France, que les vaisseaux de la Compagnie le *Lonré* et le *Saint-Nicolas* feraient voile de conserve avec l'*Oriflamme* ; qu'il ne resterait plus ici de navires et que, s'il n'en venait point cette année, la Compagnie serait chargée

d'une grande dépense fort inutile par le séjour d'un corps de troupes qui ne feraient rien et qui serviraient bien en France, mais encore que nous ne pouvions pas entretenir. M. Desfarges était fort déterminé de quitter les Indes ainsi que les officiers et les soldats, rebutés des mauvais succès qu'ils y avaient eus ainsi que de ce qu'ils avaient souffert. Il n'y avait que M. de Bruant qui soutenait qu'il fallait rester ; il prétendait faire vivre les officiers par une table générale que l'on tiendrait et les soldats par plats ainsi que dans un vaisseau, qu'on retrancherait par là la moitié de la dépense à leur donner leur prêt ; il trouvait encore d'autres expédients qui n'étaient soutenus que de lui seul par le peu d'apparence à les faire réussir. Il y aurait eu lieu d'être surpris qu'un homme d'esprit, ainsi que l'était M. de Bruant, ait fait des propositions de même ; cependant on a su depuis qu'il avait ses raisons par des assurances qu'il avait que M. Desfarges serait rappelé et qu'il commanderait à la place de ce général, et cela serait aussi arrivé si les troupes étaient restées. La diversité des sentiments fit assembler le conseil ; l'intendant fut envoyé à bord du navire l'*Oriflamme* pour prendre l'avis de M. de l'Estrille qui conclut à retourner en France et qui fut aussi suivi de tout le Conseil. Cette résolution prise, nous fîmes mettre quelques ballots dans le navire le *Lonré* pour achever de le charger ; on retira les vivres que le vaisseau le *Saint-Nicolas* avait apportés et qui fut chargé ensuite de marchandises. On laissa ensuite pour la garde du fort 108 soldats en deux compagnies sous les mêmes officiers, MM. de la Roche du Vigier et le chevalier de la Comme, capitaines, le sieur de la Corbinaye, premier lieutenant et le sieur de la Cotteraye pour enseigne, trois sergents à la place de ceux qu'on tenait aux fers du mois dernier ; les répartitions faites ensuite pour l'embarquement du reste des officiers et des soldats, les trois navires mirent à la voile la nuit du 21 au 22. Il y eut deux ou trois jours de retardement au départ des vaisseaux par une conduite maligne ordinaire des brahmes qui firent fuir les gens de mer du pays qui mènent les bateaux à bord où l'on charge les marchandises et qui firent aussi quitter les coulis ou portefaix ; il en coûta des pagodes pour en faire

revenir, nous n'étions pas dans une conjoncture à perdre du temps à contester ; la mousson pressait et les navires n'étaient pas en sûreté à la rade ; les Hollandais pouvaient armer, outre qu'on avait des avis par les officiers d'un vaisseau danois qui avait passé à Malacca qu'il y avait laissé sept navires qui y étaient venus de Batavia.

Le sieur de Beaumont, qui avait commandé plusieurs années le navire de la Compagnie le *Saint-Louis* et le dernier voyage de Surate où ce bâtiment fut vendu, retourna dans le temps que les vaisseaux étaient encore à la rade ; il était venu par terre et passé par Golconde et Masulipatam ; il nous remit des lettres de M. le directeur Pilavoine. Il n'y avait rien de particulier ; on avait avis de Bombay que le général Child avait fait partir des envoyés pour la Cour du Mogol afin de traiter de la paix.

L'ambassadeur de la Compagnie de Hollande auprès du Mogol avait été expédié et tous les firmans renouvelés, ainsi que je l'ai rapporté ; il était arrivé à Golconde d'où il se disposait de passer à Masulipatam.

Saisie par des corsaires d'un navire anglais au large de Goa.

Il était parti un navire de Madras au mois d'octobre de l'année dernière, chargé richement pour le compte du gouverneur et de la Compagnie des Juifs, ce vaisseau destiné à aller à Surate et de là en Chine. Le capitaine qui était portugais [étant] sur son départ de Goa où le navire avait mouillé, dom Rodriguez de Castro, gouverneur général des États du roi de Portugal dans les Indes, lui dit d'attendre deux jours et qu'il irait de conserve avec une frégate de 24 pièces de canon qui devait mettre à la voile pour ces côtés-là. Ce capitaine, par une fausse bravoure, répondit qu'il n'appréhendait rien et que le temps pressait ; il partit ; il rencontra à une journée de là un navire de corsaires portant pavillon anglais ; les gens de son équipage le pressaient de se préparer, par la raison qu'on

doit être toujours sur ses gardes ; ils étaient en nombre dessus pour se défendre. Cet homme s'en moqua et méprisa l'avis ; cependant la chaloupe du corsaire avec 25 ou 30 hommes aborda le vaisseau portugais, elle l'enleva sans qu'il y eût un coup tiré ; l'équipage fut mis ensuite à terre à la côte et les deux navires prirent le large.

Ram Raja et Bandar Lacheminaïque concluent un accord pour combattre le Mogol.

Il n'y avait rien de particulier au Bengale dans les lettres qui nous furent apportées de là par les vaisseaux. M. Deslandes marquait seulement que l'affaire du firman lui donnait de la peine.

Nous expédiâmes des exprès à Surate et en Bengale qui y portèrent les nouvelles de l'arrivée et du départ des vaisseaux.

Bandar Lacheminaïque, après avoir resté huit ou dix jours avec ses troupes devant Gingy pour engager dans son parti Ram Raja qui en était détourné par ses brahmes, les plus sages prévisions [étant] que cette division dans une même nation et d'une même croyance aurait de mauvaises suites, ils s'entremirent d'un accommodement, ils y réussirent. Ram Raja et Lacheminaïque se visitèrent réciproquement ; leur traité fait et conclu pour la guerre conjointement contre le Mogol, les troupes de Gingy se mêlèrent à celles du naïque, faisant ensemble 12 à 15.000 chevaux et plusieurs milliers de fantassins et, sous sa conduite, l'armée s'avança dans le Carnate. Les Mores qui étaient en garnison dans plusieurs petites places de la frontière, quittèrent ; une partie des officiers se retira à Madras sous la protection des Anglais.

Nous reçûmes des lettres de Bengale au commencement de mars ; il n'y avait que le départ du navire le *Merguy* pour les Maldives.

La reine de Travancore offre des terres à Fr. Martin. — Ram Raja songerait à faire un voyage à la côte.

Nous reçûmes une lettre de la reine de Triboutencourom [Travancore] dont les terres sont vers le cap Comorin ; elle nous offrait un établissement sur ses terres. Ce pays donne quantité de poivre, de la cannelle sauvage et quelques toiles ; on y peut vendre aussi des marchandises d'Europe. Nous répondîmes civilement à ses offres et que nous enverrions reconnaître les lieux. C'est tout ce que nous pouvions faire dans les conjonctures où nous étions d'entretenir les gens pour leur bonne volonté pour la Compagnie.

Nous reçûmes des lettres dans ce mois de divers endroits. M. l'abbé de Lionne était arrivé heureusement en Chine ainsi que messieurs les autres missionnaires qui s'étaient embarqués à Madras pour ce voyage ; il en était passé aussi deux au Pégou avec le R. P. Duchats, Jésuite.

On nous donna avis de Gingy que Ram Raja, poussé par ses brahmes, prenait dessein de visiter ses terres du bord de la mer ; c'était pour engager les nations à lui faire des présents, ces sortes de visite étant à charge et les brahmes n'y sont pas oubliés. Je fis écrire à notre envoyé à Gingy que ce prince ne devait rien espérer de nous, que nous avions satisfait à la civilité que nous lui devions et que nous en resterions là.

Nous eûmes avis par des officiers de quelques vaisseaux marchands qui avaient passé à Malacca au retour des Manilles et de Chine, qu'ils y avaient vu douze vaisseaux hollandais mouillés, de 30 à 50 pièces de canon, mais mal en équipages ; on en attendait une partie à Negapatam.

Nous eûmes avis par des lettres de Negapatam — je dis de Masulipatam — que les gentils s'étaient soulevés dans une partie du royaume de Golconde. Ces mouvements n'eurent pas de suite ; une multitude confuse, sans ordre et sans être

soutenue d'aucun chef de considération, fut bientôt dissipée.

Nous eûmes avis aussi par des lettres de Goa du 9 janvier qu'un vaisseau français qui venait d'Europe y était mouillé et que le capitaine avait écrit à Surate à M. le directeur Pilavoine pour suivre ses ordres.

La paix rétablie entre les Anglais et le Mogol.

Nous reçûmes au commencement d'avril des lettres du sieur Suarez qui était à la cour du Mogol ; il donnait avis de l'accommodement des Anglais avec ce prince. Les envoyés avaient paru devant lui les mains attachées d'un mouchoir par les poignets mais seulement par forme et prosternés jusqu'à donner du front à terre en criant : miséricorde. Assct Khan, premier ministre, qui les conduisait, demanda aussi pardon pour eux, que le Mogol leur accorda. Ils se levèrent ensuite ; on leur tira après le mouchoir qui leur attachait les mains. On écrivait que les présents étaient de 150.000 roupies, sans compter les curiosités d'Europe, de la Chine et du Japon qui n'entraient point dans cette somme. Le Mogol promit d'écrire au général de l'armée qui était devant Bombay pour le faire retirer et aussi à Surate pour élargir les Anglais qui étaient aux fers dans leur loge et gardés à vue, sous cette condition qu'il n'en resterait pas un d'eux dans cette ville mais qu'on pourrait y en mettre d'autres à leur place (cette condition ne fut pourtant pas observée), les droits à l'ordinaire trois et demi pour cent. A l'égard des prises que les Anglais avaient faites des marchandises de Surate, on ne s'expliquait pas bien cet article ; ils n'étaient obligés qu'à en rendre une partie. Voilà la fin de la guerre des Anglais contre le Mogol, honteuse pour eux et qui a coûté des millions à leur Compagnie, car quoiqu'ils aient fait de riches prises en perles, or et argent comptant, elle y a eu la moindre part. Les Anglais firent de grandes réjouissances à Madras pour cette paix.

Une inquiétante partie de chasse.

Il arriva une aventure dans ce mois qui a eu de la suite où pourtant nous n'avons contribué que très innocemment. Nous fîmes une partie de chasse un soir pour partir le lendemain de grand matin. Nous étions six de compagnie, dans ce nombre un marchand portugais, le sieur Jean Ferrero, qui nous était venu voir à Pondichéry. Nous prîmes avec nous 12 soldats avec un sergent, à cause des Marates qui battaient la campagne. La chasse se fit et nous retournâmes au fort. Un peu après, on nous donna avis qu'il était venu à Villenelour [Villenour], du comptoir de Negapatam, 50 Hollandais et 50 lascarins qui devaient se joindre avec le sieur Laurens Pit, qui retournait par terre de Paliacate avec un nombre de gens, soldats européens et de la terre presque en même nombre et à dessein, à ce que l'on rapportait, de m'enlever à la chasse. Nous ne donnâmes pourtant pas par là dedans, mais nous fûmes assez surpris d'apprendre deux jours après que le sieur Laurens Pit était à une lieue de nous ; il fut informé de notre sortie et l'on assura que c'était pour l'arrêter. Quoiqu'il n'y eut aucune apparence d'une action de même, il prit la peur et retourna sur ses pas en grande diligence jusqu'au comptoir anglais de Congimer où il crut même n'être pas en sûreté, ce qui le porta à s'embarquer sur un bateau du pays pour passer par mer à Tevenapatam. Il fut quatre ou cinq jours en route et en risque de se perdre ; la terreur panique qu'il avait prise et qui ne lui permit pas d'abord de faire réflexion sur l'avis, lui fit publier partout que nous avions eu dessein de l'enlever, mais qu'il s'était échappé heureusement. Le marchand portugais qui était avec nous et qui lui parla quelques jours après ne put lui persuader que notre chasse était seulement une partie de divertissement, en lui faisant connaître même qu'il avait deux fois autant de gens que nous. Il y a apparence pourtant que le sieur Laurens Pit en convint en lui-même, mais comme il avait fait une fausse démarche et que la peur qu'il avait témoignée en cette occasion ne lui faisait point d'honneur, il se trouva

engagé, pour soutenir sa réputation, de persuader publiquement et d'écrire publiquement que nous avions eu le dessein de l'arrêter et que nous l'attendions avec 100 soldats français. Il passa même plus avant et, par une espèce de ressentiment qu'il voulait faire paraître qu'il avait contre nous, il s'arrêta quelques jours à leur comptoir de Porto-Novo où il traita avec Goupal pendit, intendant de ces quartiers-là, pour porter la cour de Gingy à se déclarer contre nous. On nous assura qu'il avait promis 20.000 pagodes à ce brahme pour présenter [en faire présent] à Ram Raja, au ministre et aux autres officiers qui avaient voix au Conseil et pour lui ; nous ne pouvons pas dire au juste la somme que l'on offrit ; ce fut dans un entretien particulier entre eux deux, mais il est sûr que l'on traita de nous mettre hors de Pondichéry. Goupal pendit partit quelques jours après pour Gingy et, sur l'avis que nous eûmes de ce qu'on brassait contre nous et que le second du comptoir de Tevenapatam se disposait aussi pour le même voyage, nous écrivîmes à notre envoyé qui était à cette cour. La suite de cette négoication se lira dans les mois suivants.

Le sieur de Saint-Paul retourna du comptoir de Masulipatam, il avait laissé le soin des affaires au sieur Moret. Le soulèvement des gentils, ainsi que je l'ai rapporté dans le mois dernier, était dissipé.

Nous visitâmes des parties de toiles dans ce mois ; l'avaldar nous chicana encore à dessein de nous porter à lui faire quelques présents.

Nous reçûmes des lettres de Surate qui nous confirmaient l'arrivée d'un navire de la Compagnie à Goa ; il était parti de Port-Louis de conserve avec un petit vaisseau, nommé le *Saint-Jean*, qui portait un gouverneur pour l'île Bourbon et qu'il devait venir de là à la côte. Le vaisseau pour Surate était le navire les *Jeux*, commandé par le sieur Houssaye ; il n'avait pas osé risquer les paquets de la Compagnie par des exprès qu'il y avait expédiés de Goa à Surate et d'où l'on attendait les ordres.

Il n'y avait de particulier des nouvelles que la disposition où le Roi s'était mis de résister à cette multitude de rois et de princes que la jalousie de la grandeur de la France avait portés à se liguer contre nous. L'empereur et tous les princes de l'Empire y étaient entrés, ainsi que le roi d'Espagne depuis la mort de la reine, sa femme, soupçonnée de poison. Les Danois et les Suédois n'avaient point encore pris de parti, mais ils fournissaient des troupes aux alliés ; les princes d'Italie balançaient ; le seul roi de Portugal était neutre, cependant il avait reconnu, ainsi que les autres princes, le prince d'Orange pour roi d'Angleterre et qui a été couronné à Londres en cette qualité avec la princesse sa femme. Le roi légitime d'Angleterre était passé en Irlande avec des troupes pour y soutenir ses fidèles sujets contre des soulevés qui s'étaient aussi déclarés contre lui dans ce royaume.

Nous reçûmes aussi des lettres de Bengale le même jour que celles de Surate nous furent rendues. M. Deslandes et une partie des gens de la loge étaient attaqués de fièvre.

On eut avis de Madras que le R. P. Duchats, jésuite, y était retourné du Pégou. Je remets à en dire les raisons à l'arrivée du Père à Pondichéry.

On eut avis à Gingy que Bandar Lacheminaïque, après s'être avancé avec l'armée des gentils huit ou dix journées dans le Carnate, avait été battu dans une rencontre par l'armée du Mogol, qu'il s'était retiré sous le canon d'une place qu'il avait prise à son entrée dans le pays, que la cavalerie more qu'il avait menée avec lui l'avait quitté, que plusieurs de ses gens désertaient ; il demandait un secours de troupes et d'argent. Cette nouvelle avait jeté la consternation dans Gingy par l'impuissance où l'on était de lui envoyer l'assistance qu'il demandait.

François-Martin envoie Germain à Gingy pour combattre les propositions hollandaises relatives à Pondichéry.

Nous eûmes une affaire très importante qui nous embarrassa fort pendant tout le mois de mai. Le sieur Laurens Pit,

dans les entretiens qu'il avait eus en particulier avec Goupalpendit, pour tâcher à cacher son dessein, avait fait une fausse confidence à des gens qu'il connaissait bien qui ne garderaient pas le secret, qu'il traitait avec l'intendant pour la forteresse de Tevenapatam et qu'il était allé à Gingy pour faire l'ouverture à Ram Raja et au ministre. Nous ne donnâmes pourtant pas là dedans et nous crûmes, suivant les apparences, que nous étions mêlés dans cette négociation bien avant. Nous écrivîmes à notre envoyé qui était à la cour afin d'être sur ses gardes ; il nous donna avis quelques jours après que Goupalpendit avait de grandes conférences avec le ministre, mais comme elles étaient secrètes et seulement entre ces deux hommes, qu'il n'avait rien pu découvrir jusque-là ; cependant les choses s'avançant toujours et les promesses que faisaient faire les Hollandais donnaient fort dans l'esprit du ministre qui avait besoin d'argent, d'autant plus que le général qui était dans le Carnate écrivait qu'il ne pouvait plus s'y tenir si on ne lui envoyait plus du secours. Goupalpendit qui trouvait son compte dans cette négociation le pressait ; enfin notre envoyé apprit du secrétaire d'État que c'était à nous à qui l'on en voulait, qu'il fallait traverser cete négociation et qu'il nous y servirait. Notre homme en parla au ministre qui voulut le persuader d'abord qu'il n'était rien de ce qu'il soupçonnait, mais étant pressé par des particularités qui lui firent connaître que l'envoyé était bien instruit, il lui avoua qu'il était vrai que Goupalpendit lui faisait des propositions en faveur des Hollandais pour nous tirer de Pondichéry, que le second de leur comptoir de Tevenapatam était attendu à Gingy dans un jour ou deux avec des présents considérables pour traiter, que Ram Raja était dans la dernière nécessité, qu'il leur fallait de l'argent pour envoyer à l'armée qui était dans le Carnate, sans ce secours qu'elle se débanderait entièrement, ce qui serait la perte de l'État, que dans les conjonctures fâcheuses où ils étaient, ils vendraient leurs femmes et leurs enfants pour tâcher à se soutenir. L'envoyé fut chargé de m'en écrire, qu'on offrait de nous engager des terres, même Pondichéry, pour assurance de la somme qu'on nous demandait, même d'en

traiter avec nous pour la vente avec toutes les assurances que nous demanderions, que c'était tout ce qu'il pouvait faire en notre faveur et que si nous refusions ce parti, ils seraient forcés de s'accommoder avec les Hollandais. Nous ne fûmes plus en doute après de ce qu'on brassait contre nous ; le sieur Laurens Pit qui croyait son coup sûr pour lors en avait écrit le long de la côte. Nous en eûmes des avis de divers endroits et presque en même temps par un cattimaron que le sieur Cordier expédia de Caveripatnam pour faire plus de diligence, qu'il était arrivé dix vaisseaux hollandais devant Negapatam ; le nombre monta ensuite jusqu'à dix-huit, mais faibles en équipages.

Nous ne nous trouvâmes pas d'autres voies que d'envoyer le sieur Germain à Gingy, — il était connu de Ram Raja et du ministre, — afin d'y représenter l'injustice qu'on nous faisait au préjudice des firmans en forme et des assurances de vive voix. Il partit pour ce voyage ; il eut ordre, en faisant chemin, de visiter l'intendant de la recette des droits et revenus des terres de Pondichéry et des environs ; nous ne doutions point qu'il n'eût de la jalousie contre Goupalpendit de ce qu'il entreprenait sur les terres de son district, outre qu'il était privé par là des avantages que l'autre trouvait dans cette négociation. Notre pensée réussit ; l'intendant promit de servir mais, à l'ordinaire, sous promesse de quelques présents que nous nous engagions de lui faire ; il écrivit à Gingy où le sieur Germain se rendit un jour après, que le second du comptoir des Anglais de Tevenapatam y était arrivé ; il y vit d'abord Ram Raja et son ministre ; on lui dit les mêmes choses qu'à notre envoyé en offrant de vendre Pondichéry ou de nous l'engager, nous laissant le choix de l'un et de l'autre. Le sieur Germain n'avança rien à représenter les firmans, la conduite que nous avions tenue d'avoir envoyé visiter Ram Raja les premiers ; on avait besoin d'argent, c'est toutes les raisons qu'on lui donna. La cour fut partagée sur cette affaire, les Hollandais répandirent l'argent partout, nous n'étions pas en état de faire les mêmes dépenses. Le reste du mois passa de même sans rien terminer et le sieur Laurens Pit, qui tenait le coup infaillible, avait déjà fait avancer neuf vaisseaux à Porto-Novo.

Passage d'un navire danois à Pondichéry.

Le R. P. Duchats retourna du Pégou ; il arriva à Pondichéry au commencement de ce mois ; il avait été reconnu à Ava par un interprète siamois qui y avait passé depuis les révolutions de Siam et qui y avait vu le Père ; il fit entendre aux mandarins qu'il était un de ces Français qui avaient tâché de s'emparer de ce royaume et qui étaient la cause des désordres qui y étaient arrivés. Le roi en fut informé, ce prince donna ensuite des ordres qu'il eût à sortir de la ville en vingt-quatre heures et qu'il serait incessamment conduit à Syriam où on le ferait embarquer pour sortir du pays, ce qui fut exécuté. Le R. P. passa à Madras sur un navire portugais et de là au fort. Le R. P. d'Espagnac, le sieur de Beauregard et quelques autres français, de ceux qui avaient été arrêtés lorsque M. de Bruant passa à Tobay, étaient dans les terres, séparés les uns des autres et fort maltraités ; il en était mort de misère.

Le navire de la Compagnie le *Merguy* mouilla à Pondichéry le 16 à six heures du soir. Nous apprîmes par les gens que nous y envoyâmes qu'il retournait des Maldives chargé de cauris et de kaire. Le capitaine et l'écrivain étaient sur le grabat, tous deux fort malades ; il était mort aussi beaucoup de gens de l'équipage ; nous ne pûmes apprendre d'autres particularités, seulement que le voyage avait été heureux et avantageux. Nous remîmes au lendemain à faire décharger du kaire dont nous avions besoin. Pendant qu'on était à le mettre à terre, un navire parut au sud d'environ 300 tonneaux, mais sous pavillon et qui faisait route sur le *Merguy*. Ce vaisseau, reconnu pour européen, nous fit soupçonner qu'il pourrait être hollandais ; l'équipage du nôtre fort faible, on jugea à propos d'y faire passer le capitaine de la Comme avec 50 hommes du détachement de la garnison, en cas d'attaque ; enfin le navire [fut] reconnu pour danois. Les gens qui furent à bord rapportèrent que c'était un vaisseau du nombre de trois de cette nation, qu'il était arrivé depuis huit ou dix jours de Copenhague à Tranquebar ; il y avait dessus le sieur Hartmann avec le titre

de commandeur, monté de 36 pièces de canon et de 125 hommes d'équipage européens. Je l'envoyai visiter, ensuite lui faire compliment et lui porter des rafraîchissements. Il fit rendre la visite par un officier de son bord, qui était chargé aussi d'un présent de jambons et de langues fumées. Le vaisseau rangeait la côte jusqu'à Madras pour tâcher à vendre ou à troquer 200 candis de toutenague qui étaient dessus et qui venaient des prises que les Danois avaient faites autrefois des navires mores. Cette marchandise nous fut offerte, mais elle ne nous accommodait pas.

Pendant que nos gens étaient à bord, il parut un grand navire hollandais qui venait du nord avec deux autres petits bâtiments de la même nation qui tenaient le vent et qui furent jeter l'ancre à une lieue et demie au sud de Pondichéry. Le séjour du *Merguy* à la rade n'étant pas sûr, nous fîmes mettre ce navire à la voile ce même jour, 17, à sept heures du soir ; on y avait fait embarquer deux caisses d'argent et des gens pour renfort de l'équipage ; le R. P. Duchats s'embarqua aussi dessus pour passer à Ougly. Le vaisseau danois leva l'ancre dans le même temps pour continuer sa route. On ne put rien apprendre de particulier des nouvelles de l'Europe ; le sieur Hartmann parut réservé, cependant il avait servi en France sur les vaisseaux du roi, il était au bombardement de Gênes et à la descente à terre du détachement de M. de Léry.

Deslandes quitte Bandel pour établir la loge française deux lieues plus bas, sur l'Ougly.

Nous reçûmes des lettres de Surate et les paquets de la Compagnie qui étaient venus pour nous sur le navire les *Jeux* ; on nous donnait des assurances que les guerres de l'Europe n'empêcheraient pas la continuation du commerce des Indes ; on confirmait les dispositions de S. M. de s'opposer à cette troupe de princes ligués, même à les attaquer dans leurs terres.

Nous reçûmes aussi des lettres de Bengale. M. Deslandes donnait avis qu'il avait quitté le *bandel* ou la peuplade des Portugais, qu'il avait pris la maison que les interlopes anglais

avaient fait bâtir à deux lieues plus bas, tant pour la commodité que pour être proche de la loge qu'il faisait élever pour la Compagnie, afin de veiller sur le travail des ouvriers. Le terrain avait été concédé à la nation en 1674, pendant que le sieur Duplessis dont j'ai parlé dans cette relation était en Bengale. Cependant les Hollandais qui avaient un terrain tout proche, garni de grands arbres en forme de petit bois et une espèce de petit pavillon au bord de la rivière qui leur servait de couvert lorsqu'ils venaient s'y divertir, voulurent s'y opposer sous des prétextes que l'on prenait qu'elle n'était pas celle qui nous avait été accordée, mais dans la vérité c'est qu'ils ne nous aimaient pas si proche d'eux, joint à leur inclination de chicaner la Compagnie dans les rencontres où ils y trouvent matière. Ils portèrent leurs plaintes au gouverneur d'Ougly, ils en écrivirent à Dacca au vice-roi du royaume de Bengale, ce qui obligea M. Deslandes d'y envoyer le sieur Grégoire pour y représenter ses raisons. Cette affaire ne fut pas si tôt terminée, mais enfin la justice prévalut, les dépenses des Hollandais et leur crédit à cette cour échoua et le bâtiment fut continué.

On avait fait partir des gens pour Patna avec diverses sortes de marchandises qui restaient invendues à Ougly et qui n'y avaient point de débit.

Nous reçûmes encore des lettres de la Compagnie de ce mois par un navire de la Compagnie d'Angleterre qui mouilla à Madras ; les dernières étaient du 13 septembre, on confirmait qu'on devait faire partir en janvier de cette année une escadre pour cette côte ; on nous informait aussi de ce qui s'était passé en Europe depuis l'entrée du prince d'Orange en Angleterre et que je ne crois pas à propos de rapporter.

On eut avis par des lettres d'Achem que depuis le retour à Siam des deux otages qu'on avait débarqués à l'île Joncelang et l'arrivée de M. Ferreux, que M. l'Evêque et Messieurs les Missionnaires avaient eu plus de liberté et que les autres Français étaient exemptés du travail où on les occupait chaque jour, mais toujours prisonniers et aux fers.

Le commandeur Hartman passa à Pondichéry le 2 juin, il avait laissé son navire à Madras et retournait par terre à Tranquebar ; il resta une partie de la journée avec nous, il nous assura que le sieur Laurens Pit avait écrit au gouverneur de Madras qu'ils étaient assurés d'avoir les gens de la terre de leur côté et que nous serions forcés à leur remettre le fort ; il partit sur les six heures du soir pour continuer son voyage.

Suite des négociations relatives à Pondichéry. — La cour de Gingy ne donne pas suite aux propositions hollandaises.

Nous reçûmes des lettres du sieur Cordier avec d'autres des brahmes qui nous soutenaient à la cour de Maga Raja. Nous leur avions écrit sur la conduite de Ram Raja et de son ministre. Ces gens-là à leur ordinaire promettaient beaucoup ; ils s'engageaient de porter Maga Raja d'en écrire à Gingy et d'obliger Ram Raja à cesser de nous pousser de même, mais en même temps ils marquaient qu'il fallait des présents et, suivant leur mémoire, la dépense allait à 2 ou 3.000 pagodes. Nous étions bien persuadés que Maga Raja nous pouvait beaucoup servir dans cette occasion, mais nous prévoyions bien aussi que si nous ne terminions [pas] d'une fois avec la cour de Gingy, ce serait toujours à revenir, que ce seraient des dépenses inutiles et enfin qu'il fallait aller à la source. Nous nous arrêtâmes à cette résolution, cependant nous entretînmes la correspondance avec les brahmes. On nous fit encore des offres semblables d'ailleurs mais toujours intéressées ; nous restâmes à notre point.

La négociation sur l'affaire de Pondichéry était l'occupation des brahmes de la cour de Gingy. Nous recevions quatre ou cinq lettres par jour et la nuit sur les diverses propositions du ministre et qui tendaient toutes à tirer de l'argent. Les Hollandais agissaient d'un côté, le sieur Germain de l'autre ; l'intendant Goupalpendit qui avait tiré des Hollandais tout ce qu'il crut en pouvoir tirer, fit porter parole à notre envoyé que si l'on voulait lui faire un présent de 2.000 pagodes, qu'il romprait absolument l'affaire et qu'il souhaitait être notre ami.

Sur l'avis qu'on m'en donna je répondis que nous agréerions volontiers son amitié, mais que nous ne prétendions pas l'acheter si cher, néanmoins que nous aurions de la reconnaissance des services qu'il rendrait. Cependant, sur le bruit qui s'était répandu le long de la côte du dessein des Hollandais et la créance que l'on eut qu'ils y réussiraient, plusieurs personnes qui s'étaient retirées à Pondichéry quittèrent et passèrent ailleurs ; on ne trouvait pas même des gens à Madras pour nous apporter des lettres, sur ce qu'on y avait écrit que nous étions assiégés. Il se trouva pourtant quelques brahmes des principaux de Gingy à qui il restait quelques sentiments d'honneur, qui remontrèrent au ministre que c'était mettre une tache au règne de Ram Raja dont il ne pourrait jamais se laver, de donner les mains pour attaquer une nation puissante qui était établie sur ses terres sous l'autorité de ses firmans. On remarqua aussi quelques jours après que les Hollandais n'étaient plus écoutés ainsi qu'ils l'avaient été. Le ministre pourtant, pour garder quelques mesures avec eux, leur fit demander une somme considérable à emprunter, outre ce qu'ils devaient donner par les propositions qu'ils avaient faites, et les assignations pour le recouvrement de cette somme sur les douanes de Porto-Novo ; d'un autre côté, Goupalpendit qui avait engagé beaucoup de gens pour faire réussir leur affaire sous promesse d'être bien payés, ne trouva pas les Hollandais en disposition de fournir à tout ; ils reconnurent aussi par toute cette conduite que la cour de Gingy ne tâchait qu'à tirer de l'argent et sans assurance de rien [céder] ; il y a apparence qu'ils en donnèrent avis au sieur Laurens Pit qui leur écrivit de se retirer, ce qu'ils firent le 12 du mois, après avoir demandé une audience du ministre dont ils furent refusés. Ils sortirent fort chagrins des dépenses qu'ils avaient faites inutilement ; ils se crurent aussi joués par Goupalpendit ; cependant cet intendant, dans la vue d'en tirer encore de l'argent, les suivit quelques jours après sous prétexte de nouvelles propositions, mais comme il ne trouva plus le sieur Laurens Pit à son arrivée à Porto-Novo et qu'il s'était embarqué pour Negapatam, ce brahme en resta-là.

Après le départ des Hollandais de Gingy, le sieur Germain trouva plus de facilité à la négociation ; l'accroc était sur la somme que le ministre demandait pour emprunt, elle fut d'abord à 10.000 pagodes ; après bien des contestations, on demeura d'accord que nous avancerions 6.000 chacras à Ram Raja, dont il payerait un et demi pour cent d'intérêt par mois, que ce prince ferait son billet de cette somme où l'on comprendrait encore quelques avances que nous avions faites et 1.500 pagodes qui étaient dues à la Compagnie par feu Sommagy Raja, du comptoir de Rajapour, mais ces dernières parties sans intérêt, que pour assurances et paiement de toutes ces dernières sommes, que l'on céderait les droits d'entrée et de sortie et tous les autres revenus de Pondichéry jusqu'à la fin du paiement. Le frère du ministre qui avait extrêmement bien servi à cet accommodement et apparemment par ordre, eut 400 pagodes de présent. Ce fut la fin de l'affaire et la part du ministre. Nous crûmes en être sortis fort heureusement. Les Hollandais y avaient dépensé une somme considérable sans avoir rien obtenu ; ils n'étaient pas accoutumés de voir avorter leurs entreprises et, comme ils n'épargnaient pas les présents pour les faire réussir, ils ressentirent ce coup qui leur fit perdre un peu de leur crédit qu'ils avaient à la côte ; l'argent fut envoyé à Gingy. Cependant l'affaire ne put être terminée dans le reste du mois ; les brahmes étaient occupés au nombre de 50 ou 60 des premiers de la tribu dans les mystères de leur religion et où le ministre assistait souvent à faire des sacrifices à leurs idoles pour faire mourir le Mogol ; ces cérémonies les arrêtèrent pendant quinze jours ou trois semaines. L'armée qui était dans le Carnate attendait du renfort et de l'argent que Ram Raja y envoya.

Une flotte hollandaise passe devant Pondichéry. — Les Hollandais obtiennent un firman du Mogol pour la conservation de leur commerce.

Le sieur Laurens Pit qui s'était embarqué à Porto-Novo après son entreprise manquée, vint mouiller avec cinq grands

vaisseaux à la loge de Tevenapatam ; on fut sous les armes pendant la nuit dans le fort et des gardes avancées le long des côtes pour y veiller. Ces vaisseaux parurent à la voile le lendemain 18 sur les huit heures du matin, faisant voile au nord ; ils découvrirent à deux heures de là un navire qui venait du large, en apparence pour reconnaître la côte ; c'était un bâtiment anglais que l'on a su depuis être parti de Surate. Après les saluts réciproques, ces six vaisseaux étaient à midi à une lieue au sud de Pondichéry ; celui qui portait le pavillon mit côté en travers en panne et pavillon blanc derrière ; les chaloupes des autres quatre navires hollandais furent à bord, un quart-d'heure après elles se retirèrent et ensuite les six vaisseaux sur une ligne et une partie de leurs voiles carguées continuèrent leur route à la portée du canon du fort. Cette sorte de manœuvre nous parut assez singulière ; on pouvait se persuader qu'ils avaient quelques desseins sur nous ; on était disposé à y répondre, cependant après que les navires eurent un peu dépassé le fort, ils mirent toutes leurs voiles dehors et prirent le large. Nous eûmes avis depuis que les Hollandais avaient mouillé à Sadras et qu'ils avaient levé l'ancre ensuite et, suivis de quelques chelingues et cattimarons, ils avaient passé devant Madras où l'on avait fait grand feu de part et d'autre et qu'ils avaient continué leur route jusqu'à Paliacate.

Nous reçûmes des lettres de Surate par le navire anglais qui avait rencontré les cinq navires hollandais et mouillé ensuite à la rade de Madras. Le navire de la Compagnie les *Jeux*, après son arrivée à Surate, avait été déchargé, chargé ensuite et mis à la voile de là pour son retour en France le 1er mai.

L'armée des Mores était toujours dans l'île de Bombay en attendant les ordres du Mogol pour se retirer. Le sieur Suarez s'étendait encore par une lettre qu'il écrivait sur la honteuse soumission des Anglais à demander la paix à genoux, les mains attachées, le visage contre terre et en criant en langue more plusieurs fois : miséricorde !

On nous donnait avis que les troupes du Mogol s'étaient

emparées entièrement des terres de Ram Raja à la côte de l'Inde et qu'un autre corps des mêmes troupes était entré dans le Canara et [avait] forcé la reine de Canara, pour éviter la ruine entière du pays, à de grosses contributions.

Nous apprîmes par des lettres de Masulipatam que l'ambassadeur de la Compagnie de Hollande, le sieur Bakerius, y était arrivé de retour de la cour du Mogol avec tous les firmans en forme pour la conservation de leur commerce. Cet homme était campé hors la ville sous des tentes et avec un train égal aux omrahs ou grands seigneurs de cette cour. On trouvait ce faste bien inutile pour lors. — Les Mores faisaient de la peine aux habitants portugais de San-Thomé ; ils leur demandaient une somme considérable sans autre raison que la force qu'ils avaient sur eux ; les paris étaient en contestation pour un accommodement.

Succès de la mission Germain : Ram Raja nous abandonne les douanes de Pondichéry et les revenus de la dépendance. — Visites de Ram Raja à Tevenapatam et Porto-Novo.

Le sieur Germain retourna de Gingy le 3 juillet ; il nous remit l'acte de Ram Raja, par lequel ce prince nous cède les douanes de Pondichéry et les revenus de la dépendance jusqu'à la fin du payement des 6.000 chacras que la Compagnie lui avait avancés et les intérêts à un et demi pour cent par mois. On nous remit aussi un billet par lequel nous recevrons ensuite des mêmes revenus et des douanes ce qui était dû au comptoir de Rajapour mais sans intérêts, et, à l'égard des avances que nous avons faites aux soubedars on nous accordait la permission de les faire payer. Il devait venir à Pondichéry un brahme de la part du prince pour tenir compte conjointement avec nous de ce que nous toucherions des douanes et autres revenus. Il était aussi porté par l'acte de Ram Raja que ce prince nous assisterait de ses forces contre les entreprises que les Anglais, Hollandais ou autres nations d'Europe pourraient former contre nous.

On nous assura que les Hollandais avaient fait une dépense à la cour de Gingy de 10.000 chacras en présents connus, sans les dépenses secrètes.

On ne peut pas sortir d'une mauvaise affaire mieux que nous ne nous sommes tirés et avec peu de dépenses, si l'on veut considérer les gens avec qui nous traitions. Nous fûmes fort bien servis par quelques brahmes ; le sieur Germain y fit aussi bien son devoir. Si la négociation des Hollandais avait réussi, comme il n'y avait guère d'apparence que nous eussions pu résister aux forces qu'ils auraient amenées contre nous, et les gens de la terre qui se seraient apparemment déclarés, la Compagnie y aurait perdu plus de 300.000 livres en marchandises qui étaient alors dans ses magasins, sans les autres effets.

Le sieur Germain nous donna avis que Ram Raja était sur son départ de Gingy avec ses brahmes pour visiter ses terres de la côte et qu'il avait obtenu du ministre que ce prince ne passerait point à Pondichéry, ce voyage en vue de tirer des présents des nations et des gens aisés du bord de la mer. Nous eûmes avis le 6 qu'il était arrivé à Tevenapatam, que le chef du comptoir de la Compagnie de Hollande n'avait pu s'exempter de lui rendre visite et lui faire des présents ainsi qu'aux brahmes des principaux de sa cour. Ces gens-là, dont toute l'application est à tirer de l'argent, engagèrent ce chef à augmenter les présents, sous l'assurance qu'ils lui donnèrent que le prince accorderait à la Compagnie de Hollande un petit hameau proche de la loge, qui était à sa bienséance ; on fit monter les présents à près de 2.000 pagodes ; le firman fut expédié en bonne forme pour la donation du hameau et remis au chef, mais qui n'eut point d'effet dans la suite, par la malice des brahmes qui firent mille chicanes pour empêcher les Hollandais de tirer le peu de revenu des terres qui étaient de la dépendance.

Ram Raja passa ensuite à Porto-Novo ; plusieurs marchands portugais qui y étaient établis furent taxés sous le nom d'un droit prétendu de visite, ceux que l'on estimait les plus aisés à 400 chacras chacun, les autres à 200 et les moindres à 150. Il y avait aussi quatre ou cinq vaisseaux qui chargeaient pour

les Manilles et pour Achem dont les négociants n'étaient point établis à Porto-Novo, ils furent taxés aussi et les marchandises encore à terre obligées de payer pour avoir la permission de les embarquer ; les marchands du lieu, mores et gentils, de même, ainsi que le menu peuple ; il n'y en eut point d'exemptés. Le prince avait la force en main, il n'y avait pas lieu de résister pendant qu'il était à Porto-Novo. On nous donna avis que les brahmes le pressaient de venir à Pondichéry, lui faisant entendre qu'il en devait attendre les mêmes présents qui lui avaient été faits à Tevenapatam ; nous y envoyâmes de nos gens pour rompre ce coup, on parla au prince et au ministre ; cependant, contre toutes les promesses qu'on nous avait faites, un des principaux brahmes de la cour nous fit dire que nous ne nous exempterions point de cette visite que par un présent de 200 pagodes qu'il demandait et que moyennant cette somme il ferait changer la marche. Il y a de l'apparence que le ministre le faisait agir ; nous fûmes du temps à nous déterminer, nous considérâmes pourtant que, si Ram Raja venait à Pondichéry, qu'il en coûterait quatre fois davantage à la Compagnie ou qu'il fallait rompre absolument avec lui, ce qui ne nous convenait pas dans les conjonctures présentes ; les 200 pagodes furent envoyées et ce prince prit ensuite le chemin dans les terres pour se rendre à Gingy, tirant de l'argent de tous les lieux où il passait.

Détresse financière de la cour de Gingy ; elle propose de nous céder Tevenapatam moyennant 50.000 *pagodes.*

La cour de Gingy était dans une extrême nécessité d'argent pour envoyer à l'armée qui était dans le Carnate dont les troupes désertaient, manque de paye, ce qui portait Ram Raja ou son ministre à presser pour vendre la forteresse de Tevenapatam ; on nous l'offrit des premiers moyennant 50.000 pagodes, c'est le prix que l'on demanda d'abord et avec la forteresse les terres d'autour à la portée d'un canon. La peuplade de Goudelour entrait par là dans cette vente ainsi que la rivière et il est sûr que la Compagnie ne pouvait pas faire un meilleur

achat pour un établissement sûr et avantageux. Nous n'étions pas pour lors en fond pour faire un coup de même et encore dans des conjonctures fâcheuses ; cependant, dans l'espérance qu'il nous viendrait des vaisseaux et suivant ce que nous apprendrions de la situation des affaires de l'Europe, que nous pourrions prendre nos résolutions, je dis au brahme chargé de cette affaire de temporiser jusqu'au mois d'août ; il nous le promit ; cependant comme il était pressé par le ministre, il ne put éviter d'en écrire au gouverneur de Madras qui n'hésita point à y donner par la connaissance qu'il avait des lieux. Le brahme tira néanmoins la chose en longueur pour nous donner le temps de nous déterminer. Les marchands du pays qui servaient la Compagnie nous représentaient aussi les avantages de cet achat ; il en fallut pourtant rester là dans l'attente de quelque nouvelle favorable.

Nous reçûmes dans ce mois des lettres de Surate ; on revenait encore sur le honteux traité des Anglais avec le Mogol qui portait coup sur les autres nations de l'Europe.

Nous eûmes avis de Masulipatam que le sieur Bakerius depuis le retour de son ambassade, était campé toujours avec une grande suite dans les dehors de Masulipatam et presque point de communication avec le chef de leur comptoir.

Les Français réfugiés en Angleterre à cause de la religion et qui avaient passé ensuite à Madras furent rendre visite au sieur Laurens Pit à Paliacate ; ils ressentaient fort de ce que l'entreprise qu'il avait formé sur Pondichéry n'avait pas réussi. Le sieur Laurens Pit les reçut bien ; il leur dit aussi qu'il saurait mieux prendre ses mesures dans la suite contre nous. On embarquait tous les effets qui étaient dans Paliacate, même jusqu'aux canons ; le sieur Laurens Pit n'y devait laisser que douze à quinze hommes pour marque qu'ils ne l'abandonneraient pas entièrement. Le dessein du commissaire Van Rée, qui avait donné ces ordres, était d'établir le gouverneur de Negapatam pour directeur de tout le commerce de la côte et c'est dans cette vue qu'on y élevait une forteresse régulière et en forme.

Le sieur de Beaumont qui avait commandé plusieurs vaisseaux de la Compagnie, ne voyant plus d'emploi pour lui pendant la guerre, me demanda de passer avec sa famille en Bengale, ce que je lui permis. Cependant M. Deslandes ayant besoin des demi-bots pour la navigation du Gange, je le chargeai de s'arrêter à Narsapour pour les faire construire et les y conduire ensuite. Il partit dans ce mois avec des ordres au sieur Moret de prendre aussi le soin de la construction de ces petits bateaux et de fournir ce qui serait nécessaire.

Désaccord en Chine entre les Jésuites français et portugais. — Adoucissement du sort des Français au Siam.

Nous reçûmes des lettres de Siam de M. l'évêque de Metellopolis ; c'était une suite des misères où ce prélat et messieurs les missionaires et les autres Français étaient réduits par le traitement qu'ils souffraient dans les prisons où ils étaient toujours retenus et aux fers ; il n'y avait que le travail dont ils avaient été exemptés depuis le retour à Siam des deux otages et de M. Ferreux.

M. de Quemener, des Missions Étrangères, retourna de Chine pour passer en France et de là à Rome sur les affaires des Missions. Le fruit dans les conversions était extraordinaire et toutes les dispositions à les porter plus loin ; il y manquait de missionnaires, mais le plus grand mal venait des religieux portugais qui ne pouvaient souffrir de Français. Les Pères Jésuites portugais qui tiennent le haut bout dans cette grande mission et soutenus de leur prétendue autorité que les missionnaires des autres nations n'y pouvaient entrer que par leur permission et en faire les fonctions qu'en les reconnaissant pour supérieurs, leur suscitèrent mille traverses, même aux Pères Jésuites français qui y étaient passés avec la qualité et les lettres de mathématiciens du Roi. Ces divisions retardaient beaucoup la conversion des infidèles.

La guerre entre les Français et les Anglais proclamée à Madras

Nous eûmes avis le 3 août qu'il était arrivé à Madras un navire de la Compagnie d'Angleterre et qu'en suite des ordres qu'on y avait reçus, les troupes de la garnison assemblées, on y avait déclaré la guerre contre les Français à feu et à sang, défense à toutes personnes sous la juridiction de la même compagnie d'entretenir aucune correspondance avec les gens de Pondichéry sur la peine de la vie, enjoint à eux de nous courir sus et sur nos gens et de faire main basse partout où l'on en rencontrerait. Cette publication faite dans la place d'armes devant la forteresse au son des tambours et des trompettes, fut continuée à toutes les portes de la ville avec le même apparat et la déclaration par écrit affichée aux mêmes portes. Les R. P. Capucins français, qui sont établis à Madras, nous donnèrent cet avis et en même temps qu'il leur avait été fait défense par le gouverneur de nous écrire ni de recevoir aucune lettre de nous ; cependant la correspondance continua par le moyen des amis communs que nous avions à San-Thomé. Il y eut des Anglais, même des principaux, qui n'approuvaient pas ces terribles révolutions arrivées en Angleterre, qui continuèrent de même la correspondance que nous avions ensemble.

Arrivée à Pondichéry [12 *août*] *de l'escadre Duquesne. — Récit de son voyage depuis son départ de France.*

Nous vîmes passer le 8 et 9 des cattimarons de Negapatam dont les Hollandais se servent pour donner des avis dans des occasions pressantes ; ils allaient au nord. Il avait passé le 7 aussi trois grands navires de la même nation qui faisaient la même route. Il y avait je ne sais quoi de nouveau à la côte que nous ne pouvions connaître et encore, le 10 au soir, je reçus une lettre du commandeur Hartmann qui me priait de lui donner des nouvelles de l'Europe que nous devions avoir reçues de six vaisseaux français qui avaient rangé l'île de Ceylan et qui y avaient pris une grande flûte et un autre petit bâtiment, tous

deux hollandais. Nous fûmes tirés le 11 au matin de l'inquiétude où nous étions : on découvrit sur les sept heures deux navires qui venaient du sud, rangeant la côte. A mesure qu'ils approchaient, on reconnut que l'un était une petite frégate et l'autre une grosse flûte et, à une demi-lieue du fort, on arbora à la frégate pavillon blanc sur la poupe, un de même sur la flûte et un pavillon hollandais dessous. Des gens du pays qui avaient été à bord sur un cattimaron vinrent nous donner avis que la frégate était suivie de cinq autres vaisseaux français qui venaient derrière et qui, tous ensemble, avaient pris la flûte aux côtes de Ceylan.

Pendant qu'ils nous rapportaient quelques particularités, les deux bâtiments mouillèrent à la rade. J'avais fait partir d'avance une chelingue qui fut à bord de la frégate et qui apporta à terre le sieur de Pressac, lieutenant du navire. Après les premières civilités, il nous dit qu'ils étaient partis six vaisseaux du Port-Louis, le *Gaillard*, l'*Oiseau*, le *Florissant*, l'*Ecueil* et deux petites frégates, le *Lion* et le *Dragon*, que M. Duquesne commandait les six vaisseaux et, sous lui, MM. le chevalier Daire, le chevalier de Pourière, Joyeuse, Chanmoreau et Castilly, qu'à leur départ de France, ils étaient allés faire de l'eau et du bois à l'île de Saint-Jacques du Cap Vert où ils apprirent à leur arrivée qu'il y avait trois jours que quatre grands navires hollandais qui faisaient voile pour les Indes en étaient partis. L'eau et le bois faits en diligence, l'escadre leva l'ancre pour tâcher à rencontrer ces bâtiments, mais qu'ils ne purent joindre par l'avantage de cinq ou six jours d'avance que les Hollandais avaient sur eux. Il ajouta qu'ils croisèrent quelques jours en faisant route à la vue du Cap sans avoir rien découvert, qu'ils passèrent de là à l'île de Maouly [Mohèli] pour faire des rafraîchissements, que pendant qu'ils étaient après, ils eurent avis qu'il y avait un grand navire anglais mouillé à l'île d'Anjouan, qu'ils firent voile aussitôt, qu'ils reconnurent le vaisseau et le joignirent à l'entrée de la nuit, qu'après avoir sommé le capitaine de se rendre et promis bon quartier, sur le refus, il fut attaqué par les six vaisseaux. L'Anglais se défendit vigoureusement, enfin n'en pouvant plus,

sur les onze heures ou minuit, on vit tout le navire en feu, sans savoir si c'était par accident ou de dessein prémédité ; peu après il coula bas. Un Français qui était de l'équipage se sauva à la nage à bord de nos vaisseaux. On sut de lui que ce navire était de la Compagnie d'Angleterre, nommé le *Grand Herbert*, de plus de 700 tonneaux, de 60 pièces de canon, de 200 hommes d'équipage, qu'il était destiné pour Surate et qu'il s'était arrêté à l'île d'Anjouan pour y prendre des rafraîchissements ; le vaisseau, suivant le rapport de cet homme, richement chargé pour la Compagnie et pour le compte de quelques particuliers qui passaient dessus avec leurs familles. Il ajouta qu'il avait entendu de quelques-uns de l'équipage que le capitaine nommé ..., homme de cœur, avait donné sa parole aux directeurs de la Compagnie d'Angleterre qu'il mettrait le feu à son vaisseau plutôt que de se rendre aux Français. C'est tout ce que l'on en put apprendre pour lors. Quelques uns de nos gens dirent avoir vu un grand bateau chargé de monde qui passa à l'île un peu avant que le vaisseau coulât à fond. Il y eut sept ou huit personnes de tués sur l'escadre, quelques blessés, parmi ce nombre le sieur .... lieutenant du navire l'*Ecueil*.

Les vaisseaux continuèrent leur route ; ils reconnurent l'île de Ceylan et découvrirent un navire à la voile proche de terre. Ce fut à l'entrée de la nuit ; on chassa dessus et il fut abordé le lendemain matin et pris sans tirer un coup. Cependant le capitaine, voyant les vaisseaux approcher de son bâtiment avec pavillon anglais, quoiqu'il les crût de cette nation, il avait eu pourtant la précaution de faire porter à terre par un bot qui avait joint ce navire et par le bateau du bord dans le bateau treize caisses de rixdalers, de shellings et doubles sols, — et par le bot ses coffres avec ce qu'il avait de meilleur à lui et une caisse où il y avait 1.000 coupans du Japon.

Le vaisseau était une flûte de 7 ou 800 tonneaux chargée de riz à Batavia pour Ceylan et de huit coffres de drogues et de médecines ; c'était ce qu'il y avait pour la Compagnie de Hollande avec les treize caisses d'argent et les 1.000 coupans, mais beaucoup d'autres effets pour les particuliers, particu-

lièrement quantité de porcelaines. La flûte devait passer de Ceylan en Bengale. Nos gens étant à bord se jetèrent au pillage ; si les officiers qui les commandaient ne firent pas leur devoir pour les empêcher ou s'ils ne purent pas s'y opposer, je laisse cet article à part. Pendant le désordre qu'il y avait dans la flûte, un homme de l'équipage, de ceux que l'on avait fait passer au bord de M. Duquesne, avertit ce commandant des caisses d'argent qu'on avait fait porter à terre, ce qui l'engagea à y passer aussitôt en chaloupe ; il en trouva encore huit en son entier et trente-neuf sacs qui avaient été tirés de deux caisses qui avaient été rompues et dont les débris étaient au bord de la mer ; il fit porter cet argent dans son vaisseau. Après avoir visité les lieux d'autour pour voir s'il n'y en avait point d'autres, le capitaine et le pilote de la flûte furent arrêtés avec quelques matelots de l'équipage.

Cette action finie, l'escadre mit à la voile avec la flûte, rangeant toujours l'île de Ceylan ; on rencontra encore un petit bâtiment d'environ 40 tonneaux que l'on prit, il appartenait à un marchand particulier, mais il n'y avait rien dessus. Nos vaisseaux mouillaient l'ancre tous les soirs et passaient la nuit de même, ne remettant à la voile que le matin à la pointe du jour, ce qui donna le temps aux Hollandais dans ces côtés-là de donner avis à Negapatam de leur venue et de là ensuite le long de la côte courant au nord. L'escadre quitta Ceylan et le capitaine de la frégate le *Lion* eut ordre de prendre le devant avec la flûte pour venir mouiller devant Pondichéry et y attendre les autres vaisseaux. C'est ce que nous apprîmes du sieur de Pressac. — A l'égard des nouvelles de l'état de l'Europe, il n'est pas nécessaire de les rapporter ; nous étions dans l'admiration de la sage et vigoureuse conduite du roi à s'opposer à cette foule de princes confédérés contre la France, jaloux de la gloire de ce grand monarque.

Nous aperçûmes l'escadre le soir qui rangeait la côte et qui jeta l'ancre à l'entrée de la nuit à environ deux lieues sud de Pondichéry. Le lendemain elle mouilla sur les huit heures à la rade, le sieur J.-B. Martin fut à bord de M. Duquesne le féliciter sur son heureuse arrivée ; il retourna à terre avec les

paquets de la Compagnie ; après quoi je fus au même navire où se trouvèrent les capitaines des autres vaisseaux. M. Duquesne apporta ses ordres, afin de résoudre ensemble ce qu'on pourrait faire pour l'avantage de la Compagnie. L'escadre avait été envoyée dans les Indes sur l'espérance de faire des prises considérables de vaisseaux anglais et hollandais et de charger ensuite les marchandises de la côte et de Bengale ; on ne détermina pourtant rien pour lors.

M. Duquesne vint à terre le lendemain, 13, où l'on prit le parti de charger sur les vaisseaux les marchandises que nous avions dans la loge. On résolut qu'ils feraient voile ensuite pour Bengale y porter de l'argent et d'autres effets, cependant, lorsqu'ils seraient hors de vue à leur départ de notre rade, qu'il y aurait un navire qui prendrait le large en tenant la mer pour repasser à Pondichéry vers le 15 septembre prendre nos paquets et faire voile ensuite pour Negrais où les autres vaisseaux devaient aller après décharger à la rade de Balassor ce qui était destiné pour les comptoirs de Bengale, que l'escadre rejointe ensemble viendrait jeter l'ancre à la même rade au 10 de décembre pour y charger les marchandises qu'on y tiendrait prêtes et, suivant la disposition des choses, que les vaisseaux repasseraient par Pondichéry ou feraient voile de Balassor à droiture en France. C'est ce qui fut résolu pour lors ; il y eut pourtant du changement depuis et que je rapporterai ; cependant on se mit à décharger les vaisseaux de ce qui devait être mis à terre pour les disposer à recevoir ce que nous avions à y charger.

But initial de cette expédition, modifié par suite des révolutions de Siam. — Mission spéciale des Pères Tachard et Charmos.

Nous sûmes de M. Duquesne qu'il y avait l'année dernière cinq vaisseaux prêts à partir pour les Indes. Lorsqu'on apprit en France les révolutions qui étaient arrivées à Siam, le départ fut retardé par là. Il devait s'embarquer sur ces vaisseaux M. le marquis de Ragny, qui venait en qualité d'inspecteur et capitaine de cent-gardes, jeunes gens choisis pour le roi de

Siam ; il y avait aussi des ordres de la cour pour moi de passer à Merguy où l'on devait s'attacher à bâtir une bonne forteresse ; le Conseil y devait être composé de M. Desfarges, de M. le marquis de Ragny. M. Bruant et moi ; il y avait aussi des ordres pour M. Deslandes de passer à Siam d'où la Compagnie retirait le sieur Veret. Toutes ces dispositions furent changées par le changement que j'ai remarqué. Dans le doute où l'on était en France, au départ de l'escadre, si les troupes seraient restées aux Indes, en cas que l'escadre les y rencontrât encore, il y avait des ordres, si l'on voyait apparence à s'affermir aux Indes dans un bon poste, M. de Bruant devait y rester pour commandant à la place de M. Desfarges qui devait retourner en France. Ces seconds ordres furent inutiles par le retour des officiers et des troupes.

Le R. P. Tachard était sur cette escadre avec deux autres pères jésuites, quatre frères de la même société des Siamois qu'on renvoyait de France, deux Tonkinois et d'autres gens. Le R. P. Tachard était repassé aux Indes pour voir s'il y avait lieu de raccommoder les affaires de Siam ; il était porteur d'une lettre du pape que notre Saint-Père écrivait au feu roi de Siam en réponse d'une autre et des présents que ce prince lui avait envoyés, ce qui avait obligé le P. Tachard à faire le voyage de Rome. Sa Révérence était chargée encore d'une lettre du roi aussi pour le défunt roi de Siam.

Il y avait encore une affaire considérable qui portait le R. P. à ce voyage ; c'était à l'égard des différends qui étaient survenus dans les Indes, au Tonkin et en Chine entre les R. P. Jésuites français et Messieurs les évêques et missionnaires des Missions Étrangères de la *Propaganda fidei*. Il y avait eu une espèce d'accommodement conclu à Paris par ordre du roi et où M. l'Archevêque s'était employé entre les R. P. Jésuites et Messieurs des Missions. M. Charmos, du corps de ces Messieurs, y était aussi passé sur l'escadre pour, conjointement avec le R. P. Tachard, faire recevoir cet accommodement dans les Indes par les deux parties.

Inventaire des objets saisis sur des navires hollandais.

Le sieur Blondel, commissaire sur l'escadre, vint à terre ; il y fit apporter huit caisses d'argent de la prise qui furent ouvertes en sa présence et des autres personnes nommées dans le procès-verbal qui en fut fait. On trouva quatre caisses de rixdalers, dans chacune vingt sacs, chaque sac de 200 de ces pièces ; c'était 4.000 dans chacune ; les quatre autres caisses étaient de schellings et de doubles sols qui furent pesés. M. Duquesne envoya aussi depuis à terre les sacs qu'il avait retirés des caisses qui avaient été rompues, qui furent aussi comptés et ce qu'il y avait dedans rapporté dans le procès-verbal. On avait trouvé dans la flûte les lettres que le Conseil de Batavia écrivait au sieur Laurens Pit et du directeur de leurs comptoirs de Bengale avec la facture de ce qu'il y avait de chargé sur le vaisseau pour le compte de leur Compagnie qui consistait, ainsi que je l'ai rapporté, en treize caisses d'argent, 1.000 coupans du Japon, huit caisses de chirurgie et le riz qui faisait la charge du bâtiment et pour le particulier beaucoup d'effets dont on n'a pu avoir de note ni d'autre connaissance. Le capitaine assura qu'il y avait pour 6.000 écus d'achat à Batavia de porcelaines. Le commissaire qui fut à ce bord en même temps que le navire fut pris, à ce qu'il rapporta, ne put point empêcher le pillage ni le désordre. Les porcelaines furent presque toutes cassées, les coffres de chirurgie mis en pièces, les pots où étaient les drogues cassés de même. Les matelots et les soldats ne trouvant rien là qui les accommodât, jetaient tout par dépit. On ne put savoir où étaient passées les trois autres caisses d'argent qui manquaient ; de treize qu'il y avait sur la flûte, on en avait huit entières et 39 sacs pour fournir deux caisses (à l'exception d'un sac). Le commissaire a cru qu'il y avait eu une caisse de divertie, mais sans en pouvoir donner de connaissance sûre. Le sieur Jean-Baptiste Martin et le sieur de Chalonge furent avec lui à bord pour faire la visite, sur l'avis qu'on en donna qu'il y avait des ballots sous le riz ; ils y trouvèrent des sacs d'anis de Chine, douze ou quinze

boîtes de thé, autant de paires de bas de soie dans un paquet et environ cinquante ou soixante livres de cuivre du Japon. Il n'y avait pas d'apparence aussi d'y trouver des effets d'importance ; ils avaient été recherchés fort exactement et l'on avait bien examiné tous les lieux où l'on en pourrait avoir réservés.

Le capitaine et le premier pilote de la flûte furent renvoyés à terre ; on les interrogea sur les 1.000 coupans d'or, le capitaine dit qu'il croyait qu'ils avaient été envoyés à terre avec des coffres qu'il avait mis sur le bot, cependant qu'il n'en était pas assuré. Il est vrai pourtant qu'ils y avaient été chargés et l'on a eu des assurances depuis que la Compagnie de Hollande les avait recouverts. Le capitaine avait ses vues dans ses réponses douteuses, mais qui n'a été reconnu que longtemps après.

On décide d'aller attaquer la flotte hollandaise mouillée à Madras.

La venue de cette escadre fit un grand bruit à la côte en faveur de la nation, et d'autant plus que les Anglais et les Hollandais avaient fait courir des bruits partout que la France était aux abois par le grand nombre d'ennemis qui lui étaient tombés sur les bras et que nous n'avions point de vaisseaux à attendre dans les Indes.

Pendant que nous étions occupés à faire décharger des vaisseaux ce qu'il y avait dessus à mettre à terre et à y envoyer des marchandises de retour, nous eûmes avis le 15 que le sieur Laurens Pit qui retournait avec cinq vaisseaux à Negapatam chargés des effets qui avaient été embarqués dessus à Paliacate, était retourné à Madras le 10, où il avait mouillé et donné avis de la venue de l'escadre ; on se mit, aussitôt après en avoir jeté l'ancre, à décharger ce qu'il y avait de plus considérable sur les navires.

Depuis la prise de la flûte à la côte de Ceylan jusqu'à son mouillage à notre rade, il passa onze à douze jours, ce qui donna le temps aux Hollandais qui étaient dans l'île de donner des avis dans leurs places et dans leur comptoir le long de la côte d'être sur leurs gardes. Le sieur Laurens Pit qui retournait de Paliacate reçut cet avis proche de Sadras où il était déjà arrivé

avec cinq vaisseaux, ce qui l'obligea à changer de route et aller jeter l'ancre sous le canon de la forteresse de Madras où il y avait un navire de la Compagnie d'Angleterre de 54 pièces et cinq ou six autres vaisseaux à des particuliers mais de peu de défense pour un combat. Au retour du sieur Laurens Pit, on fit approcher tous ces bâtiments le plus près que l'on pût de la terre, suivant ce que chacun de ces vaisseaux tirait plus ou moins de pieds d'eau. Les Anglais firent aussi plusieurs batteries sur le bord de la mer et l'on se mit en état de défense dans la place. Le Conseil fut assemblé sur ces nouvelles, sans pourtant rien déterminer ; on y revint ensuite, sur d'autres avis que l'on reçut qu'un grand navire hollandais était venu joindre les cinq du sieur Laurens Pit. Il était de la gloire de la nation et avantageux aussi à la Compagnie qu'on pût brûler les vaisseaux de nos ennemis ou de les forcer à échouer. Après diverses réflexions sur cette action, il fut enfin résolu que l'escadre ferait voile pour les aller attaquer sous le canon de la forteresse de Madras. Pendant qu'on était occupé à prendre les résolutions, on continuait à mettre les vaisseaux en état ; il y avait déjà 200 balles de marchandises chargées sur le *Florissant*.

Il y eut du gros temps du 19 au 20 août et qui paraissait devoir continuer, la mer furieuse ; deux bateaux du pays qui portaient des ballots aux bords furent jetés à la côte, les voiles mouillées, ce qui nous fit tout cesser et remettre à charger le reste des marchandises au retour de l'escadre de Bengale ; on crut aussi qu'il n'était pas nécessaire de prêcher l'action pour ne pas donner le temps à nos ennemis de faire venir du Sud des vaisseaux de renfort.

M. Duquesne ne trouvant pas à propos d'emmener la flûte hollandaise où il était nécessaire d'un gros équipage qu'il aurait fallu tirer des vaisseaux, ce qui les aurait affaiblis, on résolut de la désagréer de tout ce qu'il y avait de meilleur de mâts, de câbles, ancres et cordages, etc. Les capitaines des vaisseaux y envoyèrent leurs bateaux pour en tirer ce qu'ils auraient besoin ; on avait déjà commencé à décharger du riz dont on s'était accommodé avec nos marchands ; le bâtiment fut approché de terre autant que le fond le put permettre dans la vue de

l'échouer après le départ de l'escadre pour éviter que nos ennemis ne vinssent le reprendre. Nous eûmes quelques contestations avec M. Duquesne qui voulait nous embarrasser dans le fort du capitaine et du premier pilote de la flûte ; je lui représentai les raisons qui nous empêchaient de nous en charger. Le capitaine fut embarqué sur le navire l'*Ecueil* et le pilote sur un autre bord.

Le petit vaisseau hollandais qu'on avait pris à la côte de Ceylan fut mis en brûlot. Nous fûmes à bord le 24 où la délibération fut signée d'aller attaquer les vaisseaux ennemis sous Madras. L'escadre mit à la voile ensuite pour la route ; les paquets pour M. Deslandes et les connaissances que nous en avions furent remis à M. Duquesne et les doubles par le navire le *Florissant*. Le R. P. Tachard et M. Charmos s'embarquèrent sur l'escadre par l'espérance que M. Duquesne leur donna qu'il tâcherait d'aller à Merguy. Le P. Tachard ne prit avec lui que les Siamois que l'on renvoyait de France ; les autres pères et frères qui étaient venus sur l'escadre restèrent à Pondichéry. Nous donnâmes avis à Surate de l'arrivée de l'escadre en envoyant à M. le directeur Pilavoine les paquets que nous avions reçus pour lui.

Lacheminaïque défait par les Mogols : situation critique de Gingy.

On eut avis de Gingy que le général Lacheminaïque avait été battu par les troupes du Mogol et qu'il se retirait à grandes journées. Tout était en consternation dans cette place ; plusieurs des habitants se retiraient ailleurs. Ram Raja fut sur le point d'en sortir ; les brahmes lui remontrèrent que tout était perdu s'il quittait, ce qui le fit rester. Le plus important était l'argent qui manquait au prince, ce qui porta le ministre d'écrire au brahme qui était chargé de la vente de la forteresse de Tevenapatam de conclure l'affaire. J'en avais parlé à M. Duquesne ; il n'eut point d'avis à me donner sur un point si délicat ; nous n'avions point de fonds aussi pour faire une acquisition de même et pas d'apparence de la conserver dans les conjonctures où étaient les affaires d'Europe ; cependant

j'obtins du brahme de tarder encore, en attendant le succès de l'action de Madras.

Nous reçûmes des lettres de Masulipatam ; on y donnait avis qu'il y était arrivé quatre navires hollandais qui avaient déchargé plusieurs sortes de marchandises et de là fait route au Bengale. — Les Anglais étaient retournés à leur comptoir de Vizagapatam et rétablis comme devant.

Nous eûmes quelques avis à la fin du mois de ce qui s'était passé à l'action devant Madras ; je remets pourtant à en parler au mois prochain que nous fûmes mieux informés.

On eut encore avis que tout quittait à Gingy et qu'on en faisait sortir les bouches inutiles.

La flûte qui était restée à notre rade fut échouée le 30 à deux brasses d'eau ; on continua à décharger du riz et à mettre à terre du bâtiment tout ce qui pouvait servir.

Récit de l'action maritime du 25 août devant Madras.

Nous eûmes des lettres le premier de septembre du détail de l'action qui se passa le 25 du mois passé devant Madras. Nos six vaisseaux arrivèrent devant San-Thomé sur le midi du même jour ; le conseil assemblé et les ordres donnés, les capitaines des deux frégates le *Lion* et le *Dragon* tinrent le vent qui venait de l'ouest pour lors pour approcher des vaisseaux ennemis et couvrir le brûlot, pendant que les quatre autres navires plus gros prirent un peu plus du large. Les deux frégates jetèrent l'ancre à la portée du fusil des bâtiments anglais et hollandais et firent feu ensuite dessus. Le brûlot commandé par le sieur Doberville, lieutenant sur le *Gaillard* s'avança pour aller accrocher l'amiral hollandais ; le vent de terre le contrariant lorsqu'il en était proche, il fut forcé de faire une bordée en mer et au retour il aborda le vaisseau par ...... On n'avait pas pris toutes les précautions pour agréer le brûlot de ce qui était nécessaire pour le succès de l'action ; au lieu de grappins qu'il y devait avoir au bout des vergues, on y avait mis des cercles de fer de barriques, qui ne purent pas s'engager assez fort dans les cordages et les manœuvres du navire ennemi ; cependant

le sieur Doberville qui l'avait abordé sous le feu du canon et de la mousqueterie, y mit le feu et se retira. L'artifice fit son effet, mais, comme je l'ai remarqué, les cercles de fer n'étant pris que faiblement dans les cordages, un matelot hollandais monta en haut et les dégagea aisément. Le brûlot emporté ensuite par le courant, passa les autres vaisseaux et acheva de brûler, sans qu'on en tirât aucune utilité. Cependant les deux frégates faisaient un feu extraordinaire sur les navires ennemis, ainsi que les quatre autres vaisseaux qui étaient à l'ancre une portée de mousquet plus au large. On y répondit de même de la forteresse de Madras ainsi que des batteries qui étaient au bord de la mer et des navires anglais et hollandais. Le feu ayant duré pendant deux heures, M. Duquesne envoya un officier dans un canot porter les ordres aux capitaines des deux frégates de se retirer et de venir le joindre, ce qu'ils firent. L'escadre retourna ensuite mouiller devant San Thomé où elle resta jusqu'au 26, qu'elle mit à la voile sur les neuf heures du matin et la route au nord. Elle passa un peu au large de Madras ; on découvrit en même temps un bâtiment qui venait au sud, elle chassa dessus et s'en rendit maître. On a su depuis que c'était un petit navire d'un marchand particulier flamand ou hollandais de nation, chargé de quelques vivres et de rafraîchissements qui avaient été mis dessus à Paliacate pour les vaisseaux hollandais. Nos gens ayant tiré du bâtiment ce qui leur pouvait servir donnèrent la chaloupe à l'équipage pour le porter à terre ; le feu fut mis ensuite au navire et l'escadre continua sa route.

Quoique cette action n'ait apporté aucun avantage à la Compagnie, elle n'a pas laissé cependant de faire du bruit dans les Indes en faveur de la nation ; elle fut vigoureuse et déterminée particulièrement pour le sieur Doberville qui commandait le brûlot ainsi que pour les capitaines des deux frégates. On n'avait pas vu jusque-là dans les Indes que six vaisseaux en eussent été attaquer un plus grand nombre qu'eux, anglais et hollandais, dont il y en avait deux ou trois de plus grands qu'aucun de l'escadre et sous une forteresse bien garnie de canons et de bonnes batteries sur le bord de la mer. Il y avait pour lors à Madras un commandant d'un corps de cavalerie

des troupes du Mogol qui s'y était retiré avec ses gens, lorsque l'armée des Gentils entra dans le Carnate ; l'action fut louée hautement par ce commandant, par les Portugais de San Thomé et par les gens du pays qui bordaient le rivage de la mer pendant le combat. Les Anglais et les Hollandais l'ont estimé aussi ; cependant, comme je dois rapporter les choses dans la vérité, nous avons su depuis et même par les officiers de l'escadre qu'on pouvait faire quelque chose de plus et même forcer les vaisseaux ennemis à échouer à terre et pour cela, il fallait que les quatre grands vaisseaux vinssent mouiller sur la ligne où étaient les frégates. On apprit aussi et par des Anglais et des Hollandais que si l'on avait continué une demi-heure à faire feu, que les ennemis donneraient à terre avec leurs navires. Les personnes qui soutenaient contre cette pensée rapportaient pour leurs raisons que les quatre vaisseaux n'étaient pas avancés plus près, de crainte de perdre quelques mâts ou d'autres agrès et que, n'ayant point de ports ni de magasins dans les Indes pour y remédier, on aurait été en peine par là de remettre les bâtiments en état de soutenir leur voyage. Il y avait à la vérité quelque chose à dire pour soutenir cette opinion, mais il y fallait penser avant d'entreprendre l'action et, l'ayant commencée, il semble qu'il était de notre honneur de la pousser jusqu'à la fin.

Il y eut dans ce combat un capitaine d'un navire hollandais tué, le capitaine du grand navire anglais blessé au visage d'un éclat de bois, 20 ou 25 hommes des équipages tués, autant de blessés. Nous n'y perdîmes qu'un Français et deux ou trois blessés.

Le commandant des troupes du Mogol qui s'était retiré à Madras m'écrivit une lettre que je reçus le 7 ; il marquait par là que le navire que l'escadre avait pris au nord de Madras appartenait à un marchand établi à Masulipatam sur les terres du Mogol et sous la protection de ce prince, que nous n'avions point de droit de nous en saisir, que j'eusse à écrire au commandant de nos vaisseaux de le rendre et ce qui avait été pris dessus et qu'au refus on s'en prendrait aux gens et aux effets du comptoir de Masulipatam appartenant à la Compagnie. Il y a

apparence que les Anglais et les Hollandais avaient porté ce commandant à m'écrire cette lettre ; ma réponse fut que ce bâtiment avait été pris sous pavillon hollandais qui étaient nos ennemis, que nous avions des assurances que les vivres et les rafraîchissements trouvés dessus étaient destinés pour les équipages de leurs vaisseaux, qu'en cette qualité il était de bonne prise. On n'a point parlé depuis de cette affaire.

Je reçus aussi dans le même temps des lettres des Pères Capucins qui étaient à Madras avec un paquet du Bengale du 13 juin ; ce paquet leur avait été remis par le gouverneur de Madras. Quoiqu'irrité contre nous de l'action du 25 août, il avait eu pourtant la civilité de remettre le paquet aux Pères pour m'être envoyé, il les chargea de m'écrire qu'il essaierait de rispoter en peu de temps à la visite que nous lui avions fait rendre. Je fis réponse aux Pères de le remercier de l'envoi des lettres et, à l'égard de la riposte, que nous la recevrions en honnêtes gens, que je croyais qu'il ne nous en voudrait pas pour avoir exécuté les ordres de nos maîtres.

Les Français officiellement autorisés à bâtir une loge sur l'Ougly. — Brèves nouvelles du Bengale, de Surate et de Goa.

Il n'y avait rien de particulier dans les lettres de Bengale que l'avis que nous donnait M. Deslandes que l'affaire du terrain qui avait été accordé à la Compagnie depuis plusieurs années pour y bâtir une loge avait été terminée à Dacca à notre avantage ; les oppositions des Hollandais pour nous empêcher de nous y établir et les dépenses qu'ils y avaient faites par des présents aux principaux de cette cour avaient tous été inutiles. M. Deslandes avait pris possession du terrain et commencé à y élever des bâtiments pour couper chemin aux chicanes que nos ennemis nous auraient pu faire encore.

Nous reçûmes d'autres lettres de Bengale à la fin de ce mois, c'était la confirmation de l'affaire du terrain terminée. Le sieur Grégoire Boutet que M. Deslandes avait envoyé à Dacca y servit bien ; on s'en louait fort, on était après chercher les voies, afin d'obtenir un firman pour la liberté du commerce. —

Les Anglais avaient repris leur négoce que la guerre avait interrompu. — On avait de la peine à se défaire à Patna des marchandises qu'on y avait envoyées. — Le navire le *Merguy*, de retour des Maldives, était arrivé à Ougly. Le sieur Dadère qui le commandait mourut en jetant l'ancre à la rade de Balassor. — On donnait avis qu'il y avait pour 150.000 rs. de marchandises prêtes à charger.

Nous reçûmes des lettres de Surate ; les affaires y étaient au même état. Les Anglais y avaient de grandes contestations avec les négociants sur les prises qu'ils avaient faites pendant la guerre dont ils ne pouvaient rembourser qu'une partie. On nous donnait avis de la mort de dom Rodriguez de Castro, gouverneur général de l'état des Indes pour le roi de Portugal ; cette mort arrivée subitement fit soupçonner que quelques ennemis du défunt avaient contribué à l'avancer. C'était un grand seigneur, de mérite et de grande distinction pour le gouvernement et pour la guerre.

Les lettres de Surate et de Bengale furent apportées par des pions du comptoir de Masulipatam ; on nous donnait avis de l'arrivée du sieur de Beaumont qui était passé ensuite à Narsapour, il y était convenu avec un maître charpentier pour la construction d'un demi-bot moyennant 650 pagodes et que l'on était après à y travailler. Le commerce commençait à reprendre vigueur à Masulipatam ; les marchands qui s'étaient retirés retournèrent s'y établir.

CHAPITRE XXVII

LES ÉVÉNEMENTS DE SEPTEMBRE 1690 A FIN DÉCEMBRE 1691

LES DÉBUTS DU SIÈGE DE GINGY (SEPTEMBRE 1690) FR. MARTIN ENTRE LES MORES ET LES MARATES

Les Mores viennent mettre le siège devant Gingy (sept.). — Le gouverneur de Madras court le risque d'acheter Tevenapatam à Ram Raja dans le besoin.

Toute la province était dans la consternation par le retour à Gingy du débris resté de l'armée des Gentils et suivi de près par l'armée du Mogol qui mit le siège devant cette capitale. Les petites places dont le général Bander Lacheminaïque s'était emparé sur les frontières du Carnate retournèrent aux Mores ; les peuplades de la campagne quittèrent, passaient dans les provinces voisines ou retournaient sous le pavillon des Européens ; il vint quantité de gens à Pondichéry, entre ce nombre plusieurs brahmes riches qui nous demandèrent protection ; on les reçut, cependant on considéra dans la suite que sur le bruit qui serait porté au camp des Mores des gens à qui nous donnions la retraite, que cela les pourrait porter à envoyer des troupes contre nous, nous fîmes dire à ces réfugiés qu'ils feraient bien pour leur sûreté de passer plus au sud. Il y en eut beaucoup qui prirent ce parti, mais comme il y en avait chaque jour qui fuyaient par la crainte de tomber entre les mains de leurs ennemis qui les faisaient esclaves et les exposaient à

vente [être vendus] dans un marché public, la peuplade était toujours remplie. Les coureurs commencèrent aussi à battre la campagne ; il vint pendant ce mois quatre ou cinq partis qui donnèrent jusque dans notre plaine où l'on avait amené le bétail de quatre à cinq lieues d'autour. Nous fûmes obligés de sortir pour empêcher qu'on ne l'enlevât. Il y eut des cavaliers qui donnèrent pendant une nuit dans un corps de garde avancé de nos lascarins ; ils y furent repoussés et des alarmes continuelles ; entre ces coureurs, il y avait des Marates qui se servaient de l'occasion pour piller.

Il y avait plusieurs marchands portugais établis de longtemps à Porto-Novo qui ne crurent pas être en sûreté ; quelques-uns passèrent au sud ; deux des principaux avec leur famille vinrent se réfugier à Pondichéry.

La cour de Gingy était désolée du mauvais état des affaires, cependant le général et les autres principaux officiers la remirent un peu ; on disposa toutes choses dans cette place pour soutenir le siège. Ram Raja et son ministre écrivirent aux naïques de Tanjore, Maduré, Maïssour, etc. Tous ces petits seigneurs étaient engagés par un intérêt commun entre eux de s'unir pour s'opposer à la prise de Gingy qui entraînait après toutes les terres du sud jusqu'au cap Comorin, mais par une conduite dont nous avons vu plusieurs exemples et qui ne peut provenir que d'une jalousie qu'ils ont les uns des autres, une partie des seigneurs ne se remuèrent point ; quelques-uns même envoyèrent leurs ambassadeurs au général des Mores avec des présents considérables et des troupes dans la suite ; il n'y eut que Maga Raja, seigneur de Tanjore, de la famille de Ram Raja qui promit du secours à ce prince et qui en a été assisté pendant tout le siège de troupes, de vivres et d'argent ; c'est ce qui était le plus nécessaire dans Gingy pour la paye des gens de guerre et fit écrire cette cour au brahme chargé de la vente de la forteresse de Tevenapatam de presser les Anglais d'achever cette affaire.

Le gouverneur de Madras s'était un peu refroidi depuis l'arrivée de l'armée devant Gingy ; on ne doutait pas pour lors que cette place ne succombât et en peu de temps. Les Mores

pourraient reprendre ensuite la forteresse qui en était des dépendances et avec un prétexte d'autant plus fort que la vente en aurait été faite pendant le siège de la capitale de la province. On disait même que le général de l'armée du Mogol avait écrit au gouverneur de Madras de ne pas penser à cet achat ; cependant après quelques réflexions qu'il fit sur la suite de cette affaire et malgré l'opposition des gens qui formaient avec lui le Conseil de Madras, le gouverneur se détermina de passer outre, il fit sa déclaration que si leur Compagnie désapprouvait ce traité, il prendrait la place pour son compte ; il fit partir un officier pour Gingy afin de dresser l'acte de vente dans les formes, de là à Tevenapatam où l'on devait envoyer par mer la somme dont ils étaient convenus et des troupes pour la garnison de la forteresse. Tout y arriva vers le 15 du mois, le gouverneur marate qui y était fit refus de la remettre ; on pouvait soupçonner quelque intelligence entre cet officier et la cour de Gingy dans la vue peut-être de tirer par adresse l'argent des Anglais et chercher ensuite quelque chicane pour ne pas rendre la place, mais la vérité était que ce gouverneur prétendait un présent où les envoyés du gouverneur de Madras ne voulaient point entendre. Cette affaire roula de même pendant tout le mois sans rien conclure.

Pendant toutes ces contestations, nous reçûmes plusieurs lettres de Ram Raja, de son ministre et d'autres brahmes qui tâchaient de nous porter à prendre le marché, en nous représentant l'importance de la place et tous les avantages de cet achat. Nous les avions très bien envisagés, mais il n'y avait pas lieu d'y penser. J'avais fait écrire à Maga Raja de traverser cette affaire et de la prendre pour lui en lui représentant les utilités qu'il en tirerait et qu'il ne pouvait rien faire de mieux. Ce seigneur en écrivit à Gingy ; cette cour trouva des expédients pour l'en détourner ; il n'y pensa plus après.

Il mouilla le 12 au soir à la rade de Congimer sept vaisseaux qui venaient du nord, les six hollandais qui étaient devant Madras et un anglais. Nous crûmes — et le bruit en était public — que ces bâtiments nous canonneraient en passant et que le gouverneur de Madras s'acquitterait de ce qu'il nous

avait fait écrire qu'il nous rendrait la riposte de la visite du jour de Saint-Louis. Nous faisions travailler depuis quelques jours à une batterie au bord de la mer, on continua toute la nuit et à y mener trois pièces de canon de 18 qui furent en état de tirer le 13 au matin. Les sept navires remirent à la voile de la rade de Congimer ; sur les huit heures, ils passèrent au large et furent mouiller au soir devant Tevenapatam, d'où les six hollandais levèrent l'ancre le lendemain et continuèrent leur route au sud ; l'anglais y resta mouillé.

Depuis l'action de Madras les Anglais qui étaient dans leur comptoir de Congimer arrêtaient les gens du pays qu'ils soupçonnaient être les nôtres, ce qui nous porta à en faire de même de ceux que nous croyons être à eux qui passaient au sud. Ces insultes réciproques n'avançaient point les affaires des uns ni des autres ; on se relâcha à la fin, les chemins furent libres et nous renouâmes dans la suite, le gouverneur de Madras et moi, la correspondance que nous avions liée ensemble avant la guerre.

Le naïque de Tanjore nous propose une attaque en commun contre Negapatam et de nous laisser ensuite la place. — Le naïque des Maravas sollicite notre appui pour reprendre Rameswaram aux Hollandais.

Maga Raja m'écrit de lui envoyer un homme de confiance pour lui communiquer un dessein d'importance ; nous fîmes partir un de nos gens ; il nous rapporta que ce seigneur nous proposait d'attaquer Negapatam par mer pendant qu'il assiégerait par terre, qu'il nous laisserait la place après l'avoir prise, qu'il ne demandait que la moitié du canon et la moitié des effets qu'on y trouverait appartenir aux Hollandais ; l'éloignement de nos navires et le siège de Gingy rompirent le coup.

Le sieur Cordier qui était au comptoir de Caveripatnam nous écrivit de lui envoyer quelques gens de renfort pour se défendre contre les voleurs qui couraient le pays et qui tâcheraient de profiter de l'occasion des troubles qui étaient dans la province de Gingy ; je fis partir six hommes qui le furent joindre et qui restèrent.

Il arriva dans ce mois des envoyés du naïque des Maravas avec des lettres par où il nous demandait secours contre les Hollandais qui s'étaient emparés d'une redoute sur l'île de Ramanacor et avec les apparences qu'ils tâcheraient à se rendre les maîtres du reste de l'île. Le naïque, suivant la coutume de ces seigneurs, nous faisait de grandes promesses et des offres avantageuses pour l'assister. Ramespré ou Ramanacor [Rameswaram] appartient au naïque des Maravas ; c'est une île située entre la terre ferme et l'île de Ceylan ; il y a de distance de la terre ferme à l'île environ 800 ou 1000 pas et une espèce de chaîne de roche qui s'étend en longueur d'un bord à l'autre, mais où il y a des ouvertures de distance en distance où les barques peuvent passer. On a élevé une redoute à l'entrée de l'île où le naïque tenait des soldats mais par forme seulement, n'ayant point de guerre avec personne. Cette île est en grande réputation dans les Indes parmi les gentils ; il y a une pagode dedans dédiée au fameux singe si célèbre dans leurs histoires et pour qui ils ont une dévotion très particulière. C'est un concours de pèlerins et l'on assure qu'il y a des années où l'on a compté jusqu'à 200.000 personnes qui ont été en pèlerinage.

Les Hollandais, sans aucune déclaration de guerre, et apparemment par le seul droit de bienséance, s'emparèrent de la redoute qui est à l'entrée de l'île où ils se fortifièrent. Ils y mirent garnison et trois ou quatre petits bâtiments entre l'île et la terre ferme garnis de gens et de canons pour s'opposer au passage des troupes que les Maravas avaient assemblées pour y envoyer ; c'était l'état où étaient les choses. On crut que les Hollandais avaient en vue dans cette action, en se rendant maîtres de l'île, de piller la pagode où il y a des richesses immenses par des présents que les seigneurs et princes gentils y ont faits et par la dévotion des gens qui y vont. On eut encore une pensée que la politique des Hollandais ne s'attachant pas beaucoup sur les matières de religion dans les Indes, permettant même l'invocation publique du diable dans plusieurs de leurs places et même à Batavia où les Chinois qui y sont y font hautement l'exercice de leur religion ; on crut donc qu'ils

avaient dessein, en se rendant maîtres de l'île, de laisser la pagode en l'état qu'ils la trouveraient et la liberté aux gentils d'y aller mais d'imposer un tribut sur tous ceux qui y viendraient en pèlerinage et il est sûr qu'ils en auraient tiré un revenu considérable chaque année.

Nous répondîmes aux envoyés qu'ils étaient venus un peu trop tard par le départ de nos vaisseaux et qu'à leur retour, suivant les avantages que le naïque nous ferait, nous nous emploierions pour son service. Ils demandèrent quinze ou vingt Français pour les emmener avec eux ; nous ne crûmes pas devoir risquer des gens de même. Après des entretiens sur les forces du naïque, ils partirent avec nos réponses aux lettres que ce seigneur nous avait écrites. Cette entreprise des Hollandais que l'on croyait qui aurait de la suite en resta là. Ils se retirèrent d'eux-mêmes de la redoute et firent aussi retirer les petits bâtiments qu'ils tenaient entre la terre ferme et l'île. On ne sait à quoi attribuer un changement si subit ; on eut la pensée que le commissaire général Van Rée, qui était l'auteur de l'entreprise, appréhendât, s'il la poussait, de s'attirer toute la gentilité sur les bras et que nos vaisseaux s'y joignant, ce serait entamer une guerre dont le succès ne serait peut-être pas à leur avantage ; il est sûr aussi que s'ils s'étaient emparés de l'île, que tous les seigneurs gentils qui sont de ces côtés-là auraient armé contre eux.

Le commandeur Hartmann qui était sur son départ pour retourner en Danemark avec deux vaisseaux m'en donna avis et s'offrit de se charger de nos paquets pour France ; j'écrivis à M. le marquis de Seignelay et à la Compagnie sur l'arrivée de l'escadre, j'adressai le paquet à l'ambassadeur du roi à la cour de Danemark, je l'envoyai ensuite au sieur Hartmann et nous avons eu avis depuis qu'il avait été rendu fidèlement.

Un Méhemet Abdoula Khan, fils de feu Nasir Mamet Khan, autrefois seigneur de Gingy et des dépendances, me remit une lettre que je reçus le 1er octobre par où il me donnait avis que le général de l'armée du Mogol lui avait accordé un firman par où il lui remettait les terres de Tindivanam, de Valdaour et

de là jusqu'au bord de la mer, que Pondichéry était compris dans le firman et qu'il était sur son départ avec les troupes pour venir de ces côtés prendre possession de ces terres ; il m'offrait son crédit auprès du général et se remettait à m'entretenir plus particulièrement à son arrivée. Je fis réponse à sa lettre ; je lui marquais que je prenais beaucoup de part à ses avantages mais qu'à l'égard de Pondichéry qu'il appartenait à la royale compagnie de France et qu'il n'avait rien à entreprendre. Je renvoyai l'homme qui m'avait apporté sa lettre avec cette réponse.

François Martin essaie de ménager à la fois les Mores et les Gentils afin de conserver Pondichéry. — Propositions de Jaloufar Khan, général de l'armée mogole. — Le siège de Gingy s'annonce comme devant durer longtemps.

Lorsque nous eûmes avis de l'arrivée de l'armée du Mogol devant Gingy, je fis écrire par un de nos brahmes à un ami de la tribu qui était au service du général ; c'était afin de prendre nos mesures pour nous ménager entre les Mores et les Gentils et tâcher à conserver Pondichéry à la Compagnie. Notre brahme reçut la réponse à sa lettre par le retour de l'homme qu'il avait envoyé au camp et qui fut accompagné par un autre brahme chargé du général pour moi ; elle était fort civile et offres de service ; ce seigneur marquait qu'il était sur le point de se rendre maître de Gingy et, comme il ne doutait pas que Ram Raja ne cherchât tous les moyens d'éviter de tomber entre ses mains et qu'il pourrait peut-être se retirer du côté de la mer, que si nous pouvions l'arrêter pour [le] lui remettre ; il m'invitait aussi de lui envoyer une personne pour traiter avec lui à l'égard des intérêts de la Compagnie et que nous aurions satisfaction ; c'était le contenu de la lettre.

L'armée du Mogol qui était devant Gingy consistait en 12 ou 15.000 chevaux, bonne cavalerie (on compte sur la cavalerie pour la force des armées dans les Indes), 12 ou 15.000 mousquetaires presque tous rajpoutes, plusieurs soldats du pays, un corps de ces voleurs de profession que l'on nomme *bandolis* ; —

il y en a toujours dans les armées du Mogol, ces gens-là n'ont point de paye, ce sont comme les Marootbroet en quelques parties de l'Europe, ils marchent devant à la tête des armées dans les pays ennemis et ne vivent que de pillage. Le général était Jaloufar Khan, fils du premier ministre Asset Khan, allié par un mariage à la maison royale. Il y avait plusieurs personnes de qualité sous lui dans l'armée ; on y comptait près de cent éléphants, 4.000 chameaux pour porter les tentes et les gros bagages et plus de 200.000 bêtes à corne qui servaient aux troupes et aux marchands qui suivent ordinairement avec leurs familles. C'est une confusion dans les armées des Mores que tout cet attirail ; on tirait les vivres et les munitions du Carnate que l'on y apportait sur les bœufs, des caffiles quelquefois de 10 à 12.000 de ces animaux. Tout était en abondance dans le camp à la réserve du fourrage et du bois à brûler qu'il fallait chercher au loin. Suivant le rapport que l'on nous fit de l'application des Mores à s'établir dans leur camp par les maisons, les cases qu'ils élevaient, même quelques-uns jusqu'à faire des jardinages, il y a de l'apparence qu'ils prévoyaient qu'ils n'emporteraient pas Gingy aussitôt que l'on avait cru. La cavalerie des Gentils au nombre de 6 à 7.000 chevaux, y compris 2.000 que Maga Raja y avait envoyés, battait la campagne pour s'opposer aux convois et aux gens qui allaient au fourrage et au bois.

Nous ne nous étions point encore déterminés sur l'envoi d'un homme au général Jaloufar Khan, lorsqu'il arriva un cavalier qui avait été autrefois capitaine de 20 chevaux au service de Chir Khan Lodi ; il nous remit une lettre du général, elle n'était que de civilité et pour ne porter qu'à donner créance à ce que le cavalier me dirait dans la conversation que nous eûmes ensemble ; il revint à l'article sur quoi l'on avait déjà écrit, de tâcher de se saisir de Ram Raja si ce prince venait de ces côtés, que ce serait un grand service qu'on rendrait au Mogol qui voulait perdre entièrement cette famille ; il ajouta ensuite que le général avait eu avis que nous avions la guerre contre les Anglais, qu'il l'avait chargé de nous demander si nous serions dans le dessein de l'assister par mer pour l'aider à se rendre

maître de la forteresse de Tevenapatam. Il avouait que les Anglais lui avaient demandé à acheter cette place, que sa réponse avait été qu'ils le pouvaient, mais qu'il avait eu en vue d'ôter cette forteresse à Ram Raja afin de lui ôter une porte par où il aurait pu se sauver par mer, cependant que ce n'était pas son intention qu'elle leur restât ; il nous demandait ensuite de lui envoyer une personne de confiance pour lui communiquer des choses d'importance. C'est ce que le cavalier était chargé de nous dire.

Je m'informai de l'état du siège de Gingy ; il me dit que l'on avançait les travaux, qu'il y avait des batteries en état, que l'on faisait grand feu des deux côtés. Comme il n'y a qu'une journée de chemin de Pondichéry à Gingy, nous en entendions le bruit et il aurait été aisé, à moins d'un vent contraire, d'en compter tous les coups de canon de part et d'autre.

Les royaumes de Visiapour et de Golconde étaient absolument soumis au Mogol à présent ; tout y était tranquille ; on s'était défait encore depuis peu par diverses voies de beaucoup de grands seigneurs de Visiapour qui étaient suspects et qu'on appréhendait qu'ils ne remuassent.

Prétentions sur Pondichéry du fils de Nasir Mamet, ancien rajah de Gingy.

Le lendemain de l'arrivée du cavalier, Abdoula Khan, qui prétendait aux terres de Tindivanam, Valdaour et même Pondichéry, nous fit donner avis qu'il était arrivé à Bommeapaléom, à une lieue de nous, avec 150 chevaux et 200 fantassins et qu'il était en marche pour nous venir visiter. Le parti fut pris sur-le-champ que l'on renvoyât son homme l'avertir qu'il n'y serait pas bien reçu, qu'il n'avait rien à voir sur ce qui était à nous et qu'il prît sa marche d'un autre côté. Il ne s'attendait peut-être pas à cette réponse, cependant il s'avança avec ses gens à un village à une demi-lieue de Pondichéry d'où il nous fit prier de lui envoyer quelqu'un de nos gens pour conférer avec lui. Un de nos brahmes y fut et l'on trouva à propos de le faire accompagner par les deux envoyés de Jaloufar Khan.

Dans la conférence qu'ils eurent ensemble, Abdoula Khan leur voulut persuader qu'il avait des ordres du général de prendre possession des terres dont il nous avait écrit ; on lui répondit qu'à l'égard de Pondichéry il n'avait rien à y voir et, sur quelques menaces qu'il fit ensuite, on lui fit connaître qu'il s'y prenait mal ; il vint ensuite aux prières de lui donner quelque argent pour l'aider à subsister et à entretenir ses troupes. C'était un jeune seigneur extrêmement gueux, on lui envoya dix pagodes par une espèce de compassion ; nos marchands se cotisèrent et firent une somme de 40 à 50 pagodes ; il tira aussi quelques centaines de chacras des gens des villages où il avait passé ; il se retira avec cela.

L'arrivée des deux envoyés de Jaloufar Khan nous fit résoudre d'envoyer le premier de nos brahmes à ce général pour entendre ce qu'il avait à nous communiquer. Comme il nous demandait un envoyé, nous ne crûmes pas être obligés de lui faire des présents ; on lui donna seulement neuf pièces d'or pour mettre devant ce seigneur en l'abordant suivant la coutume. Le cavalier et le brahme qui étaient de sa part furent du voyage ; notre brahme fut instruit de tout ce qui regardait l'état et l'intérêt des affaires de la Compagnie ; ils partirent et nous eûmes avis le dernier du mois qu'ils étaient arrivés au camp.

Les Anglais prennent possession de Tevenapatam. Comment Goudebour se trouva englobé dans la cession. — Le roi de Cochin nous offre un établissement en ses États.

Le traité des Anglais pour l'achat de la forteresse de Tevenapatam fut enfin exécuté ; ils y entrèrent le 4 de ce mois, après que la garnison qui y était entrée en fut sortie. Suivant un article du traité qui leur accordait les terres d'autour de cette place et à la portée d'un canon, le calibre et la longueur n'ayant pas été marqués, les Anglais firent monter une couleuvrine de fonte sur ce bastion qu'ils chargèrent de bonne poudre et qui porta la balle extrêmement loin. La peuplade de Goudelour et la rivière qui sont au sud, une pagode fort éloignée dans la

terre du côté de l'ouest et la loge des Hollandais à la bande du nord se trouvèrent renfermés dans les limites des Anglais ; ils y firent planter des bornes en même temps pour marque de leur district et s'apprêtèrent après à faire valoir leurs achats. Les conjonctures leur furent favorables par le siège de Gingy et les courses des partis. Plusieurs marchands de Porto-Novo, cholias, gentils, même des Portugais se réfugièrent à Goudelour où ils se sont établis depuis et plusieurs autres qui y sont venus ensuite.

Nous reçûmes une lettre du roi de Cochin ; il m'invitait d'envoyer des gens de ces côtés-là pour traiter avec lui avec offre de nous donner une place dans un lieu qu'il marquait, où il y avait quantité de poivres, pour y faire bâtir une loge, même pour faire élever un fort. J'y répondis avec la reconnaissance que je devais à ces offres, me remettant à lui envoyer dans quelque temps des gens qu'il demandait pour conférer avec lui.

Les maraudeurs des armées autour de Pondichéry. La pagode de Villenour entrepôt des pillages des Mores. — Ram Raja songe un instant à abandonner Gingy.

Il vint par sept ou huit fois dans ce mois des partis de coureurs dans la plaine ; nous avions toujours des gens qui battaient la campagne pour empêcher l'enlèvement du bétail qui était aux habitants de Pondichéry. Les coureurs des Mores avaient fait l'entrepôt de leur pillage de la pagode de Villendour [Villenour] qui est à une lieue de nous, où après avoir assemblé ce qu'ils avaient enlevé de divers endroits, ils se rassemblaient en corps et conduisaient le tout au camp. François Legrand, que nous avions mis à la tête de nos lascarins ou soldats du pays pour battre l'estrade et qui nous donnait avis de ce qu'on découvrait, afin, en cas de nécessité, de marcher à son secours, nous envoya avertir au jour qu'il y avait 50 cavaliers qui rangeaient le coteau, qui chassaient à Villenour une grosse troupe de bétail qu'ils avaient apparemment prise au loin. Comme nous n'y avions point d'intérêt ni les habitants de Pondichéry,

nous ne crûmes pas que nous devions nous y opposer, nous n'avions en vue que de nous ménager entre les deux partis, conserver Pondichéry et les biens des personnes qui s'étaient rangées sous le pavillon. Les cavaliers passèrent ainsi avec leurs prises. Villenour et une partie des terres d'autour étaient sous le commandement d'un Boursou Raja, parent de Ram Raja, qui envoya depuis cent cavaliers dans la pagode pour y tenir garnison et empêcher la continuation de ces courses ; le poste était tenable par une enceinte de bonnes murailles de pierres de taille et quelques fortifications que l'on fit aux angles pour protéger les courtines.

Quoique l'on eut fait résoudre Ram Raja de rester à Gingy et qu'on lui eût fait connaître l'importance de ce séjour, ce jeune homme timide et qui appréhendait de tomber au pouvoir de ses ennemis, prit la résolution, voyant l'armée des Mores devant la place, de se retirer avec son ministre à Carnate Dourgon. C'est une forteresse sur une haute montagne presque inaccessible à huit ou dix lieues de Gingy ; il m'écrivit de là, il me demandait quelques aunes de drap pour lui faire un justaucorps, qu'il s'était retiré sans hardes et que le froid l'incommodait ; il me donnait avis qu'il attendait du secours et que les Mores seraient bientôt forcés de se retirer. Je lui envoyai le drap qu'il demandait ; il retourna pourtant quelques jours après à Gingy ; il entra dans la pensée des gens, qui lui représentèrent encore que c'était tout perdre s'il ne revenait dans la place.

Nous écrivîmes à la Compagnie par un navire anglais et le double par Surate, nous y donnâmes avis ainsi qu'en Bengale de l'état des affaires de la côte.

Nous reçûmes dans ce mois des lettres de Masulipatam ; on y parlait diversement des rencontres que l'escadre avait faites de vaisseaux ennemis. Je me remets à reprendre cet article au retour des vaisseaux à Pondichéry.

On travaillait à Narsapour au demi-bot ; j'écrivis d'en faire mettre encore un autre de même sur les chantiers, on avait besoin en Bengale de trois ou quatre de ces petits bâtiments

pour servir dans le Gange suivant les avis de M. Deslandes.

Il n'y eut guères d'affaires dans le mois de novembre qui regardassent directement la Compagnie.

Nous reçûmes des lettres de Masulipatam où l'on nous donnait avis que le demi-bot était presque en état à mettre à l'eau et qu'on se disposait à travailler au second.

Echange d'idées sur la situation entre Jaloufar Khan et l'envoyé de François Martin.

Le brahme que nous avions envoyé au général Jaloufar Khan retourna le 22 ; il avait été fort bien reçu de ce seigneur, il lui avait parlé encore sur l'affaire de la forteresse de Tevenapatam qu'il aurait souhaité de retirer des Anglais ; notre envoyé y répondit qu'on ne pouvait point lui donner d'assurance là-dessus jusqu'au retour de l'escadre. Le général demandait un Français pour résider à sa cour ; le brahme se chargea de nous en parler, il se plaignit aussi que nous ne lui avions point envoyé de présents, qu'il en avait reçu des Anglais et des Hollandais. Notre envoyé s'excusa sur ce que nous n'avions point de curiosités ni de choses de valeur dignes de lui présenter. On parla de Pondichéry, le général dit à l'envoyé que toutes les terres de nos quartiers et du bord de la mer avaient été données à Jaffer Khan, c'était un commandant de 2.000 chevaux et qui était dans l'armée. Le brahme lui répartit que l'aldée avait été engagée par Ram Raja à la Compagnie, que nous avions des actes en bonne forme (c'était une affaire qui ne pouvait être terminée qu'après que les Mores seraient maîtres de Gingy). On ne poussa point là-dessus, Jaloufar Khan fit pourtant dire à notre brahme que si nous souhaitions nous accommoder avec lui pour Pondichéry et des terres de la dépendance, qu'il nous ferait bonne composition.

Les Anglais avaient envoyé de la poudre au camp ; le général chargea notre envoyé de nous en demander, il lui répondit que nous n'en pouvions point faire à Pondichéry en quantité ainsi qu'à Madras, mais seulement pour le service du fort, cependant qu'il m'en parlerait ; il fit la même réponse sur des

canonniers que le général demanda aussi pour ses batteries. Le brahme fut expédié ensuite avec des lettres du général accompagné par ses ordres du cavalier et du brahme qu'il nous avait envoyés le mois dernier pour rester auprès de nous ; il prit pour prétexte que c'était pour parler aux commandants des troupes qui pourraient venir en nos quartiers et les détourner de rien entreprendre contre nous, mais apparemment pour observer si nous ne donnions point de secours à Ram Raja.

On avançait toujours les travaux contre Gingy ; cependant, à cause de la grande enceinte de la place, les retranchements n'en renfermaient qu'une partie ; les vivres et les gens entraient aisément dans la ville ; tout aussi en abondance au camp, à l'exception, ainsi que je l'ai déjà remarqué, du fourrage et du bois qu'il fallait aller chercher au loin.

L'armée des Gentils consistant en un corps de cavalerie de 6 à 700 chevaux battait la campagne pour arrêter les convois qui venaient au camp ; il y avait eu plusieurs rencontres entre les parties avec des succès différents. Les assiégés faisaient bien leur devoir, suivant le rapport que nous fit notre envoyé des entretiens qu'il avait eus avec plusieurs personnes qui entraient dans le secret des affaires. Le général Jaloufar Khan n'était pas dans le dessein de presser le siège avec la vigueur qu'il aurait pu faire. Les Gentils se remettaient de la consternation où ils étaient tombés à l'entrée dans la province des troupes du Mogol.

Il y avait dans le camp des envoyés de Ram Raja, de Maga Raja, des naïques de Maduré, d'Iquier et de Maïssour, ainsi que d'autres moindres seigneurs gentils qui tous avaient fait des présents considérables au général ; les envoyés de Ram Raja y étaient pour tâcher à traiter de quelque accommodement ; les Anglais et les Hollandais y avaient aussi leurs brahmes qui y résidaient.

Sur le rapport de notre brahme nous prîmes le parti de tâcher à nous ménager entre les deux partis, de faire résider aussi un brahme auprès du général pour nous donner avis de l'état des choses, afin de prendre nos mesures là-dessus ; nous ne crûmes pas à propos d'y envoyer un français, il lui aurait fallu un interprète et de la suite.

Nous eûmes des affaires dans ce mois avec nos marchands, sur des avances qu'on leur avait faites pour faire travailler. Ils en avaient fait aussi aux ouvriers et qu'ils avaient de la peine à retirer, outre qu'une partie avait fui ; ils furent retenus trois jours dans le fort sans leur permettre d'aller prendre leurs repas chez eux, et que leur religion ne permettait pas qu'ils prissent dans la loge. On s'accorda à la fin qu'ils fourniraient chaque mois une somme dont on convint jusqu'à la fin du payement ; ils avaient beaucoup perdu, il y avait de la justice d'avoir quelque considération pour eux.

Pondichéry refuge des habitants fuyant devant la guerre. — Contestations des Anglais et des Hollandais sur leurs droits respectifs à Tevenapatam.

Il y eut plusieurs partis des Mores dans ce mois qui battaient la campagne, qui pillaient et qui brûlaient ; tous les villages depuis Valdaour jusqu'à Gingy furent réduits en cendre ; une partie des habitants de ces lieux se retirèrent à Pondichéry, les pluies et les débordements des rivières ne leur permettaient pas de passer au sud. On fait compte qu'il y avait pour lors plus de 60.000 âmes dans la peuplade ; les R. P. Jésuites et principalement le R. P. Le Royer s'empressaient à leur parler de religion ; il y eut quelques conversions, le plus fort fut de plusieurs enfants tombés en langueur de nécessité, que les Révérends Pères baptisèrent sous prétexte de leur donner quelques remèdes, et, comme ils n'administraient les sacrements qu'à ceux qu'ils voyaient moribonds, ceux qui les reçurent moururent tous ; on fait compte de près de 300 enfants. Les terres n'étant point cultivées et tous les habitants retirés ailleurs, toutes les denrées fort chères et fort rares.

On nous donna avis du sud que le sieur Laurens Pit avait été à Ceylan conférer avec le commissaire général Van Rée et qu'à son retour à Negapatam, il avait donné des ordres pour assembler des munitions, faire des feux d'artifices, qu'on y travaillait à des trains d'artillerie et qu'on y disait publiquement que c'était pour venir contre Pondichéry au retour de la mousson.

Les Anglais et les Hollandais eurent des contestations à Tevenapatam ; les premiers prétendaient les droits du commerce de la Compagnie de Hollande de son comptoir qui s'était trouvé renfermé dans les limites du terrain qu'ils avaient acquis par l'achat de la forteresse ; les autres soutenaient que Ram Raja s'était réservé ces droits, qu'il les avait avertis que s'ils ne les lui payaient, ce seigneur ou les brahmes feraient arrêter les marchandises qu'ils tiraient du dedans du pays. Ces contestations durèrent plus de deux ans et ne furent terminées qu'en l'année 1693.

Nous reçûmes plusieurs lettres dans ce mois de Ram-Raja, de son ministre et de quelques-uns de ses principaux officiers sur de faux avis qu'on leur avait donnés que nous envoyons de la poudre au camp des Mores. Nous leur fîmes réponse ; ils reconnurent après qu'ils n'avaient pas été bien informés.

Il courut divers bruits dans le mois de décembre des rencontres de vaisseaux que notre escadre avait eues. Nous attendions des nouvelles plus sûres pour y donner créance.

Le brahme qui était ici de la part du général des Mores m'apporta une lettre que ce seigneur lui avait fait écrire où il lui donnait ordre de retourner ; il se plaignait dedans que nous ne lui avions point envoyé des présents ni de Français pour le visiter en forme ; il y avait même des termes menaçants. Je crus cette lettre fort suspecte ; le brahme se plaignait qu'on ne lui fournissait pas assez pour sa subsistance et peut-être qu'elle avait été écrite au nom du général à son insu. Nous crûmes à propos pourtant de le faire rester ; on lui augmenta sa paye de quelque chose de plus.

Les partis des Mores continuaient à battre la campagne et à tout ruiner et les Marates de leur côté n'en faisaient pas moins. Il parut en divers temps quelques cavaliers dans la plaine, mais qui se tinrent au large, cherchant à enlever quelques pièces de bétail ; les gens qui le gardaient avaient ordre de le faire retirer proche du fort lorsqu'il paraîtrait des gens à la campagne.

Le siège de Gingy continuait de même et grand feu des batte-

ries des deux partis. Les gens que nous avions dans les deux armées nous donnaient avis qu'il y avait eu plusieurs sorties des assiégés avec des succès différents. On nous confirmait ce que notre brahme nous avait rapporté qu'il y avait toutes les apparences que le siège de Gingy serait de longue durée. Les Marates avaient repris cœur ; ils enlevaient toujours quelques voitures des convois qui venaient au camp.

Ce que fit l'escadre Duquesne après le 25 *août* 1690. *Son retour à Pondichéry le* 12 *janvier* 1691 *et son départ pour France le* 24 *janvier.*

Nous eûmes encore avis au commencement de janvier 1691 qu'on faisait de grands apprêts à Colombo et à Negapatam et que le bruit était public qu'ils étaient destinés contre nous.

L'escadre retourna mouiller à notre rade le 12. Je reprends la suite de ses aventures depuis qu'elle mit à la voile de la rade de San-Thomé le 26 août, après le combat de Madras. J'ai déjà remarqué que l'escadre prit un vaisseau au nord de Madras avec pavillon hollandais qui portait quelques vivres pour les navires du sieur Laurens Pit et qu'après l'avoir déchargé, on y mit le feu. Les six vaisseaux continuant leur route reconnurent la rade de Masulipatam où ils n'y virent aucun bâtiment, et poussant toujours au nord, ils découvrirent un navire anglais à la côte d'Orissa, qui faisait la même route. On lui donna chasse ; le capitaine voyant que nos vaisseaux l'approchaient et qu'il ne pouvait éviter d'être pris, se résolut d'échouer à terre sur un lieu nommé Ganjam. On a cru que les officiers de l'escadre avaient manqué de ne s'être pas rendus maîtres de ce vaisseau, en y envoyant leurs chaloupes avec des gens ; depuis, on a dit à la vérité qu'il y en fut quelques-unes et que ceux qui y étaient retournés à bord firent leur rapport que la mer brisait extraordinairement autour du vaisseau et qu'on ne pouvait l'aborder sans courir risque de perdre le bateau, mais comme les sentiments ont été différents sur cette rencontre, il y eut des gens qui dirent hautement qu'on pouvait entrer dans le vaisseau, enlever ce qu'on y aurait trouvé de

meilleur et y mettre le feu ensuite. Ce bâtiment était riche en argent et en bonnes marchandises qu'il portait en Bengale; on a su depuis que le capitaine qui s'était retiré à terre avec une partie de son équipage traita avec un raja, seigneur des terres de ces quartiers-là et que, moyennant un présent de 4 à 5.000 rs. l'assistance qu'il reçut des gens du pays, le navire fut remis à flot et arriva ensuite en Bengale.

Cependant l'escadre continua sa route; elle fut reconnue de loin par deux vaisseaux anglais qui étaient mouillés à la rade de Balassor dont les officiers firent aussitôt lever les ancres et firent voile pour entrer dans le Gange; une flûte de la Compagnie de Hollande, qui venait de Batavia, dont la charge était estimée 200.000 écus, fit la même route. On a cru encore qu'on pourrait mieux concerter le sillage de l'escadre et surprendre quelques-uns de ces bâtiments à la rade de Balassor où nos vaisseaux mouillèrent ensuite; ils y déchargèrent ce qu'ils avaient à y mettre à terre pour les comptoirs de Bengale et firent voile après à Negrais; les vaisseaux y jetèrent l'ancre au mouillage ordinaire, qui est fort sûr. Pendant qu'ils étaient dans cette île, il parut un navire où l'on envoya des chaloupes après, mais qui ne purent le joindre. On a su depuis que ce bâtiment était au sieur Chardin, établi à Madras; il allait au Pégou; il était estimé plus de 50.000 écus, en partie des effets chargés dessus par un marchand arménien établi aussi dans la même place. On ne peut point excuser dans cette action le peu de précaution du commandant de l'escadre de n'avoir pas tenu toujours en état une des deux petites frégates pour être prête à faire voile dans l'occasion; la prise du bâtiment de Madras était sûre par là; les officiers qui n'étaient pas de la faction — car il y avait de la division entre eux — parlaient aussi publiquement de cette mauvaise conduite.

Après que l'escadre eût resté là plus de deux mois où l'on perdit environ cent hommes des équipages de maladie, — ce qui est fort contraire à ce qui était arrivé aux troupes du débris de Siam sous M. Desfarges, qui y avaient repris leur santé et leur embonpoint au retour du voyage de l'île de Joncelang — les vaisseaux mirent à la voile et vinrent mouiller dans

le mois de décembre à la rade de Balassor. M. Deslandes s'y rendit d'Ougly à la nouvelle qu'il reçut de l'arrivée; je lui avais écrit de conférer avec M. Duquesne sur la proposition que nous avait fait faire le général du Mogol qui était devant Gingy pour la forteresse de Tevenapatam, en cas qu'il y eut quelques mesures à prendre pour cette action, quoi que nous n'y vissions point d'apparence, n'ayant point de forces pour l'entreprendre, outre que les équipages étaient affaiblis et qu'il était important de renvoyer les navires dans la mousson. M. Duquesne et M. Deslandes eurent les mêmes vues que nous; on chargea ensuite les vaisseaux des marchandises qu'on avait assemblées dans les comptoirs. En reconnaissant la côte au sud de Madras, ils découvrirent un navire qui faisait voile aussi au sud; on lui donna chasse; le capitaine de ce bâtiment prévoyant qu'il serait pris se retira entre des roches auprès de Sadras où l'on ne trouva pas à propos de l'envoyer attaquer. L'escadre vint mouiller ensuite devant Pondichéry.

Il n'y avait rien de particulier dans les lettres de M. Deslandes; on travaillait aux bâtiments d'Ougly et de Cassimbazar; on avait fait une grande diligence pour avoir le salpêtre qu'on avait chargé sur les vaisseaux en nombre de plus de 400 tonneaux; les Hollandais qui sont à Patena [Patna], d'où l'on le tirait, avaient employé mais inutilement toute leur adresse et tout leur crédit pour s'opposer à l'achat et au chargement.

Le R. P. Tachard et M. Charmos qui s'étaient embarqués sur l'escadre dans l'espérance que M. Duquesne leur avait donnée qu'ils pourraient aller à Merguy si le temps le permettait, retournèrent avec l'escadre, M. Duquesne n'ayant pas trouvé à propos d'entreprendre le voyage. Le R. P. Tachard avait laissé à Balassor les Siamois qu'il avait amenés de France pour les faire passer à Merguy ou à Siam par la première occasion.

J'ai parlé dans un article précédent des officiers de l'escadre qui n'étaient pas de la faction du commandant; c'est qu'il s'était formé divers partis entre eux et l'on peut dire pourtant

sans aucune raison qui le méritât, M. Duquesne traitant tout le monde avec beaucoup de civilité. C'est une fatalité à notre nation, particulièrement dans les voyages de long cours, de ne pouvoir vivre dans cette intelligence parfaite si nécessaire pour le succès des entreprises dont on avait plusieurs exemples dans les Indes d'Orient et d'Occident.

Il y avait dans le Gange 15 ou 16 vaisseaux anglais et hollandais ; pendant que l'escadre resta à la rade de Balassor, ils n'osèrent sortir, quoi qu'ils fissent assez de bruit qu'ils viendraient l'attaquer ; ils restèrent encore près d'un mois en rivière après que nos vaisseaux eurent mis à la voile.

On acheva de charger l'escadre des marchandises qui étaient restées dans les magasins ; les vaisseaux étant tous remplis, elle mit à la voile la nuit du 23 au 24 ; elle rangea la côte jusqu'à la hauteur de Negapatam et prit le large ensuite.

Nouvelles de diverses parties de l'Inde.

La quèche le *Saint-Joseph* était venue avec l'escadre ; M. Deslandes y avait fait charger dessus des pièces de canon que M. Desfarges avait fait retirer de Bankok, qui avaient été mises sur le navire l'*Oriflamme* et qui furent déchargées à terre à Balassor, lorsque les vaisseaux y mouillèrent au retour de Joncelang. Il y avait aussi plusieurs provisions pour le fort sur ce petit bâtiment ; il fut déchargé et on le fit entrer ensuite en rivière. — Il nous arriva aussi dans ce temps-là deux barques de riz que j'avais ordre de faire charger à la côte de Girgelin.

Nous reçûmes des lettres de Surate et des paquets pour France de M. le directeur Pilavoine que nous mîmes sur l'escadre. — La peste était à Surate, à Ahmedabad et presque dans tout le Guzerate. L'action de l'ecadre devant Madras avait fait beaucoup d'éclat à Surate. Il y était arrivé un fiscal avec des ordres du commissaire général Van Rée qui avait fait de grands changements dans le comptoir de la Compagnie de Hollande, le directeur et plusieurs autres cassés, accusés de malversations et les courtiers de concert à qui l'on demandait une somme considérable ; on la faisait monter par les lettres qu'on écrivait à 20 laks de roupies. On nous donnait avis qu'il était arrivé deux vaisseaux portugais de Lisbonne à Goa qui y avaient débarqué beaucoup de troupes.

Je reçus en mon particulier des lettres du R. P. Jean de Britto, ce fameux missionnaire de la mission de Maduré ; il était repassé aux Indes pour consacrer le reste de sa vie dans cette sainte misssion. Le roi de Portugal, auprès de qui il avait été élevé, avait tâché de le retenir dans le dessein de le donner pour précepteur au jeune prince lorsqu'il serait en âge, mais le zèle qu'il avait pour la conversion des Gentils l'emporta sur tout ce qu'on lui représenta de dignités et d'emplois.

On nous écrivait aussi qu'il y avait eu quelques mouvements entre les Anglais et les Portugais, lorsque l'armée du Mogol entra dans l'île de Bombay et qu'elle assiégea ou bloqua la forteresse. Les Pères Jésuites portugais qui avaient des terres dans l'île et qui y étaient pour lors se retirèrent sur les terres de leur nation après la paix conclue avec le Mogol ; les Anglais prétendirent que les Pères ayant abandonné, ils n'avaient par là plus de droit de rentrer dans leurs biens qui étaient dévolus ainsi à la Compagnie. Sur ces contestations et les plaintes des Pères au gouverneur et conseil de Goa, on y arrêta un vaisseau anglais qui y avait mouillé ; les choses s'accommodèrent pourtant ensuite et furent remises en leur premier état, les Jésuites rentrèrent en possession de leurs biens.

Le siège de Gingy continuait à l'ordinaire et des courses par les deux partis, sans quartier lorsqu'ils se rencontraient. Il était arrivé un grand convoi de vivres, d'argent et de troupes au camp du Mogol.

Les Hollandais préparent une expédition contre Pondichéry. François Martin évacue les bouches inutiles.

On continua à nous donner des avis du sud qu'on faisait de grands apprêts à Negapatam pour quelque entreprise, que le commissaire général Van Rée était à Negapatam, je dis à Tutticorin, avec dix à douze vaisseaux et plusieurs petits bâtiments, qui se disposait à une expédition importante. Nous

sûmes aussi que le sieur Laurens Pit avait envoyé à Maga Raja et à ses brahmes pour le porter à nous faire sortir du comptoir de Caveripatnam et que les envoyés avaient assuré que nous ne serions pas encore longtemps à Pondichéry.

Les petits princes gentils, par leur méchante politique qui leur est ordinaire et poussés de la jalousie qu'ils ont les uns contre les autres, s'inquiétaient au lieu de s'unir contre leur ennemi commun ; les naïques de Maduré et de Maïssour firent faire des courses dans les terres de Tanjore ; les brahmes qui sont les entremetteurs dans ces rencontres et qui y trouvent toujours leur compte firent l'accommodement.

Nous eûmes plusieurs avis au commencement de février que les Hollandais en voulaient absolument à Pondichéry. Le sieur Laurens Pit était extrêmement piqué que nous lui avions fait manquer le coup l'année dernière ; on nous en écrivit de plusieurs endroits du côté du sud ainsi que de Madras ou quelques Hollandais avaient donné avis que l'armement que le commissaire général Van Rée faisait à Tutticorin était destiné contre nous. Anagy pendit, un des principaux brahmes de Maga Raja et qui était dans nos intérêts, nous écrivit qu'il avait reçu une lettre de Baba, brahme du commissaire Van Rée, qui était toute sa confiance, et dont j'ai déjà parlé dans cette relation. Ce brahme marquait la même chose, que l'armement de Tutticorin était contre Pondichéry et que nous n'y pourrions pas résister ; il invitait Anagy pendit de porter Maga Raja à faire retirer nos gens du comptoir de Caveripatnam. La lettre s'étendait fort aussi sur la puissance des Hollandais dans les Indes, sur la faiblesse et le peu de commerce de la Compagnie de France ; elle était soutenue d'un présent et promesse d'une reconnaissance considérable dans la suite en prenant leur parti. Le sieur Cordier nous donna avis dans le même temps des diligences extraordinaires que l'on faisait à Negapatam à assembler des vivres et des munitions que l'on mettait en état et prêts à embarquer, que le sieur Laurens Pit avait donné ordre aux commandants de leurs lascarins de se tenir prêts à marcher et d'en lever de nouveaux, qu'il avait fait appeler les chefs des charpentiers, des forgerons et des maquois (ce sont les

gens qui conduisent les bateaux pour donner à la côte), il les chargea aussi de se tenir prêts à partir et fit des présents à chacun de ces chefs, suivant les coutumes, pour les porter à faire leur devoir. Tous ces avis réitérés et fondés sur des apparences très fortes qu'on nous en voulait, nous fit assembler pour tâcher à nous opposer aux desseins de nos ennemis. On trouva à propos de nous décharger d'abord des bouches inutiles ; je fis partir ma femme pour San-Thomé, et j'écrivis aux principaux Portugais de là ; la femme du sieur J.-B. Martin fut du voyage avec les autres femmes des Français qui étaient à Pondichéry. Il y eut aussi des Pères jésuites et des missionnaires qui prirent le même parti. Il restait encore au fort les R. P. Tachard, Le Royer et Papin et les frères, les R. P. Jacques et Corme, capucins, M. de la Vigne, procureur général des missions. Nous pensâmes ensuite à lever des troupes du pays, à nous fortifier dans les dehors par de bonnes barricades et à commencer une espèce de demi-lune du côté du nord ; nous écrivîmes à Ram Raja par un brahme que nous fîmes partir pour Gingy. Le Brahme envoyé par le général de l'armée des Mores partit aussi au camp avec des lettres pour ce seigneur ; je lui fis donner 50 pagodes pour son voyage et pour l'engager à nous servir ; enfin nous cherchâmes toutes les voies de nous maintenir et des gens partout pour nous donner des nouvelles. Les avis continuèrent de même le reste du mois et sur les derniers jours, que le commissaire Van Rée avait fait voile de Tutticorin avec tous ses bâtiments que l'on faisait monter en navires, quèches, bots, barques, chaloupes, etc., à plus de cinquante. On déchargea aussi à Tevenapatam dans ce mois quelques pièces de canon et des munitions qui y furent envoyées de Negapatam.

Le sieur Cordier nous donna avis que Maga-Raja était venu se laver à la mer proche du comptoir de Caveripatnam (c'était une dévotion dans une fête de gentils), qu'il avait été obligé de l'aller visiter et lui faire quelques présents suivant la coutume ; il en avait été bien reçu et des assurances de nous maintenir sur ses terres.

Nous prîmes la résolution de faire bâtir quelques maisons dans les bois proches de nous pour y envoyer des effets du fort

ainsi qu'il était arrivé dans la première guerre contre les Hollandais, outre que nous n'avions point de retraite assurée proche de nous et même que l'on doutait que San Thomé, dans l'état où était la province, fut un lieu sûr pour les gens qui s'y étaient retirés.

Nous eûmes des lettres de Surate et sous le couvert des lettres de la Compagnie de mai 1690 ; on marquait être fort en peine de n'avoir point de nouvelles des Indes ; on ne disait rien de la situation des affaires de l'Europe, mais de grandes espérances d'un heureux succès des armées du roi dans la campagne. On donnait avis d'Alep de la mort de Madame la Dauphine après une maladie de langueur.

Les Anglais étaient mal à Surate ; on les prenait pour de l'argent ; point de commerce, six navires et presque point d'équipage, joint à cela de la division entre les principaux de la loge. — Les Hollandais n'avaient point encore terminé leurs affaires en Perse où l'on avait toujours de grandes prétentions contre eux.

Nous reçûmes des lettres de Siam de M. l'évêque de Metellopolis ; ce grand prélat donnait avis que les missionnaires étaient en liberté et permission d'aller par la ville ; les autres Français étaient toujours retenus dans les prisons ; il était mort quelques missionnaires et d'autres Français de misère et des mauvais traitements qu'ils avaient soufferts.

Arrivée à Siam de corsaires français venant de la Mer du Sud. — Bonnes dispositions de Ram Raja à notre égard. — Le danger hollandais momentanément conjuré par l'envoi d'une expédition de Negapatam à la côte Malabar.

Il était arrivé à Siam un petit bâtiment où il y avait des Français dessus. C'était de ces flibustiers de l'Amérique qui avaient passé des îles françaises dans la Mer du Sud par le détroit de Magellan et, après plusieurs courses et pilleries à la côte du Pérou et de celles de la Nouvelle-Espagne, dix ou douze d'entre eux s'étaient emparés du gros et avec un petit

bâtiment, ils étaient arrivés après plusieurs aventures à la Cochinchine et de là à Siam ; ils y furent bien reçus, le roi de Siam donna ordre de traiter de même tous les Français qui viendraient faire commerce.

Le siège de Gingy continuait à l'ordinaire et les troupes des deux partis à piller partout. Ram-Raja y était revenu ; les coureurs ne parurent point dans ce mois en nos quartiers.

Nous eûmes des avis dans les premiers jours du mois de mars que l'on continuait les apprêts à Negapatam pour quelque entreprise, le bruit toujours que c'était contre nous, les vivres et les munitions tous disposés à embarquer et des lettres encore de divers endroits que nous serions attaqués ; nous continuions à nous fortifier et à nous mettre en état de défense.

Le brahme que nous avions envoyé à Gingy retourna avec des lettres de Ram-Raja et des assurances que nous serions secourus dans l'occasion. Nous n'y faisions pourtant pas grand fond, ce prince étant assez embarrassé d'ailleurs ; cependant étant déclaré pour nous (outre qu'il était de son intérêt de nous maintenir à Pondichéry), le peu d'assistance qu'il nous aurait donné nous aurait fait du bien ; il avait chargé le brahme de nous presser d'acheter absolument la peuplade, les dépendances et autant de terres que nous souhaiterions dans le voisinage. Nous n'étions pas en état ni dans des conjonctures à y penser encore ; si les terres par un traité avaient passé en propre à la Compagnie, Ram-Raja n'aurait pas eu après les mêmes intérêts de nous y maintenir ; ce prince avait besoin d'argent, il aurait traité alors pour une partie de ses états pour en avoir. C'est ce qui le décida à céder à Maga-Raja une étendue de pays du côté du sud pour le porter à continuer le secours qu'il en recevait et que Maga-Raja avait aussi demandé pour compensation des déboursements qu'il faisait.

On nous donna de bonnes espérances du camp du Mogol d'en être aussi secouru dans l'occasion. Les troupes des Mores sont de trop de dépenses pour les faire marcher, ce n'était pas aussi notre vue [nos intentions], mais seulement pour prévenir que nos ennemis n'y traitassent à notre préjudice en nous y

rendant suspects par une intelligence avec Ram Raja.

Nous reçûmes des lettres de Bengale ; les vaisseaux anglais et hollandais retenus dans le Gange par la crainte de nos navires avaient commencé à sortir, cependant avec quelque appréhension qu'ils ne dussent rester dans le golfe à battre la mer. Les Anglais s'étaient arrêtés à un terrain à sept ou huit lieues au bas d'Ougly pour s'y établir ; les officiers d'Ougly s'y opposaient pour les obliger à retourner à leur ancien comptoir, mais ils tinrent ferme et sont restés au lieu qu'ils avaient choisi.

On donna avis de Masulipatam que les deux demi-bots étaient achevés et prêts à mettre à la voile ; j'écrivis de les faire partir pour Bengale sous la conduite du sieur de Beaumont.

Nous eûmes avis que le commissaire général Van Rée avait mis à la voile de Tutticorin avec tous les navires grands et petits qu'il avait fait armer et ensuite, par des lettres qui n'étaient point suspectes, qu'il avait fait voile à la côte de Malabar et avec des circonstances sûres qu'il était allé porter la guerre de ces côtés-là. Ces avis confirmés d'autres endroits, nous fîmes revenir de San Thomé les personnes que nous y avions envoyées qui retournèrent à Pondichéry à la fin du mois.

Je suis obligé de rendre justice à Messieurs les Portugais de San Thomé qui traitèrent ma femme avec toutes sortes de respect, de distinction, garde de jour et de nuit à la porte de la maison où elle s'était retirée et avec des déférences extraordinaires. Je puis dire la même chose et avec la même reconnaissance de beaucoup de personnes établies à Madras, même des Anglais qui vinrent lui rendre visite avec la permission du gouverneur et même avec des offres de sa part qu'elle pouvait y aller, qu'elle serait bien reçue.

Le siège de Gingy continuait mais avec peu de succès du côté des assiégeants qui paraissaient ne pas se presser à prendre cette place, cependant grand feu de canon dont le bruit passait jusqu'à Pondichéry ; il était arrivé du renfort au camp des

Mores de 1.500 chevaux, 2.000 Rajpoutes, de l'argent et un grand convoi de vivres ; les partis des Mores et des Marates battaient toujours la campagne, les premiers vinrent à une lieue proche de nous brûler quelques villages et enlever du bétail.

Le commerce à Manille.

Un gentilhomme polonais établi aux Manilles arriva à la côte de ces îles sur un navire qu'il commandait et qui lui servait à faire le commerce ; il nous vint voir à Pondichéry. La vente y avait été mauvaise pour les toiles guinées ; on en attribuait la cause à une quantité de cette sorte de marchandises que les Hollandais avaient portées en Hollande et de là à Cadix où elles avaient été vendues et portées ensuite par les gallions en Amérique d'où elles avaient passé à la Nouvelle-Espagne, ce qui avait fait diminuer de beaucoup le prix de celles que l'on porte chaque année de la côte aux Manilles et qui passaient aussi après dans cette partie du Nouveau-Monde sur un gallion qui fait ordinairement ces voyages chaque année par permission du roi d'Espagne. Le même gallion était arrivé aux Manilles l'année dernière avec plus de deux millions de pièces de 8, mais comme il était prêt pour charger et retourner à Aquapulco, qui est le port de la Nouvelle-Espagne, il fut perdu par un accident ; on n'y avait envoyé qu'un petit vaisseau pour en donner avis, ce qui fit rester aussi beaucoup de marchandises. Le roi d'Espagne avait envoyé des ordres aux Manilles pour taxer les personnes qui tenaient les départements ou commanderies de payer le tiers de leurs revenus de chaque année pendant trois années durant. On assura que les mêmes ordres avaient été publiés dans la Nouvelle-Espagne et dans le Pérou, que c'était pour suppléer au manque d'argent où le roi d'Espagne se trouvait pour continuer la guerre contre la France.

On avait aussi envoyé des ordres de faire retirer tous les Chinois des Manilles et les renvoyer dans leur pays. Ces gens-là avaient remué plusieurs fois et dans un dernier soulèvement

arrivé quelques années devant, ils avaient pensé se rendre maîtres de la forteresse ; si le coup eût réussi, leur dessein était ensuite de massacrer tous les Espagnols qui y étaient. C'est sur les avis qu'on en avait donnés en Espagne que les ordres étaient venus ; ils ne furent pourtant pas exécutés, le génie des Espagnols n'étant pas porté au travail et encore moins dans ces colonies du Nouveau-Monde que dans l'Europe. Les Chinois, laborieux et industrieux de leur naturel, restèrent par la nécessité qu'on avait aux Manilles de leur travail pour subsister.

Nous eûmes la confirmation dans le commencement d'avril que le commisaire général Van Rée avait fait voile à la côte Malabar.

Nous reçûmes des lettres de Surate et dans le paquet des lettres de la Compagnie des succès glorieux des armées du roi dans la campagne de 1690 : le gain de la célèbre bataille de Fleurus, la défaite des armées navales anglaise et hollandaise jointes ensemble, la conquête d'une partie de la Savoie et la défaite de l'armée entière du duc qui s'était aussi déclaré contre la France sans faire réflexion sur les sentiments de reconnaissance qu'il devait avoir du soin que le Roi avait bien voulu prendre de son éducation, mais encore sans repasser sur les obligations que ses prédécesseurs avaient à la France et aux assistances qu'ils en avaient reçues dans leurs nécessités. Nous remerciâmes Dieu publiquement de ces glorieux succès et ensuite par des témoignages de notre joie qui en portèrent l'éclat le long de la côte et dans les pays les plus éloignés.

Il n'y avait rien de particulier à Surate que les ordres que le Mogol y avait envoyés de faire payer les Anglais de ce qu'ils devaient à ses sujets. Les Hollandais y attendaient le commissaire général Van Rée.

Nous eûmes des lettres de Masulipatam ; les deux demi-bots étaient prêts à mettre à la voile pour Bengale, on attendait les ordres de départ. Il avait paru un corps de cavalerie marate

autour de Bagnagar qui avait fait plusieurs désordres, il s'était retiré ensuite.

Stagnation de notre comptoir de Caveripatnam. — Ram Raja nous presse de lui prêter de l'argent. — La mésintelligence continue en Chine entre les missionnaires français et portugais.

Maga Raja se plaignait fort par des lettres que nous en reçûmes de ce que nous n'établissions point le comptoir de Caveripatnam ainsi que nous lui avions promis, que son pays ne se ressentait point de notre séjour dans ses états, que nous n'y faisions aucun commerce ni de présents à lui ainsi qu'il s'y était attendu. Ce seigneur avait quelques raisons de nous faire ses plaintes ; nous y répondions, lui représentant la guerre qui était survenue en Europe que nous ne pouvions pas prévoir et le remettant à l'arrivée des vaisseaux que nous disions toujours que nous attendions. La conduite de ce naïque changea quelques jours après à notre égard ; les Hollandais refusèrent de lui payer la somme qu'ils étaient obligés de lui fournir chaque année pour les terres qu'ils tenaient autour de Negapatam et dont j'ai parlé dans cette relation ; sur ce refus, il fit marcher des troupes vers cette place, qui y formèrent une espèce de blocus en empêchant d'y porter des vivres. Nous aurons occasion dans la suite de parler de ce démêlé qui ne fut accommodé qu'en l'année 1693. Nous fûmes sollicités par Maga Raja de joindre un corps de Français à ses troupes pour tâcher à s'emparer conjointement de Negapatam dont il nous promettait de nous laisser les maîtres ; nous aurions souhaité d'être en état d'accepter cette proposition, les gens nous manquaient et les conjonctures n'étaient pas favorables pour une entreprise de même ; cependant nous continuions d'entretenir ce seigneur sur les vaisseaux et les forces que nous attendions.

Depuis le commencement du siège de Gingy, Ram Raja, ainsi que je l'ai remarqué dans les articles de cette relation, nous avait fait solliciter par plusieurs fois d'acheter Pondichéry et les terres du voisinage ; il s'était arrêté ensuite, sur nos

remises, à nous demander de lui prêter une somme considérable ; nous reçûmes dans ce mois des lettres de ce prince et de son ministre mêlées de menaces, qu'à moins de terminer cet achat ou de lui avancer 10.000 chacras sur le traité que nous ferions ensuite, qu'il s'adresserait aux Anglais ou aux Hollandais pour s'en accommoder avec eux ainsi qu'il avait fait de Tevenapatam avec les premiers. Quoique ce seigneur ne fût pas beaucoup à craindre dans l'état où il était, outre que dans une action de même nous aurions eu notre recours au général des troupes du Mogol, nous crûmes pourtant qu'il était à propos de le ménager ; nous répondîmes à ses lettres fort civilement en le remettant aussi à l'arrivée des vaisseaux que nous attendions.

Les vaisseaux de retour de Chine n'arrivèrent que dans ce mois ; ils avaient eu avis à Malacca des six vaisseaux français qui étaient dans le golfe, ce qui les avait fait rester jusqu'au temps qu'il parut aux officiers de ces bâtiments que nos navires pouvaient avoir remis à la voile pour leur retour en Europe ; ils vinrent de Malacca terrir proche de Paliacate, huit ou dix lieues au-dessous du vent de Madras où ils mouillèrent. Quelques jours après, nous eûmes avis que M. Pin, docteur de Sorbonne des Missions Étrangères, retournait de Chine sur un de ces bâtiments ; j'en reçus des lettres de son arrivée à Madras, il me demandait des gens d'escorte pour assurer le passage de là à Pondichéry, dangereux à cause des coureurs ; je les lui envoyai, ce fut à la fin du mois.

On eut des lettres de Siam ; les choses y étaient au même état, les missionnaires en liberté d'aller par la ville, les autres Français toujours dans les prisons.

Nous étions en bonne intelligence avec les Danois de Tranquebar, mais sans avoir de grandes communications ensemble ; ils ne voyaient pas aussi de bon œil l'établissement de Caveripatnam si proche d'eux. Il parut dans ce mois qu'ils recherchaient à lier avec nous une plus étroite correspondance ; je reçus des lettres du commandant de la place fort civiles ; son second fut voir le sieur Cordier au comptoir de Caveripatnam

et beaucoup d'offres de services. Nous attribuâmes cette démarche au bon état des affaires de la France et aux grands succès que le roi avait remportés sur les alliés ; l'intelligence continua depuis par des témoignages d'amitié réciproques ; les Hollandais de Negapatam en prenaient de la jalousie.

Les R. P. Jésuites commencèrent dans ce mois le bâtiment de l'Église qui a été élevée depuis à l'ouest du fort ; ils me firent l'honneur de me prendre pour mettre la première pierre.

Les Anglais et les Hollandais étaient toujours en contestation à Tevenapatam sur les droits que les premiers prétendaient du commerce que les Hollandais faisaient dans leur comptoir renfermé dans leur terrain qu'ils avaient acquis par l'achat de la forteresse ; j'ai déjà touché de cet article.

Le siège de Gingy continuait et les coureurs de part et d'autre à désoler le pays ; il n'en parut point de ces côtés.

M. Pin arriva à Pondichéry au commencement de mai ; il me remit plusieurs lettres des R. P. Jésuites et de Messieurs les Missionnaires qui étaient en Chine ou la religion faisait de grands fruits par la conversion de plusieurs gentils. La mésintelligence continuait entre les missionnaires des différentes nations et par cette autorité prétendue des Pères Portugais qu'on ne pouvait point administrer les sacrements que sous leur ordre. M. Pin était venu pour passer en France et de là à Rome pour tâcher à faire cesser ces contestations si préjudiciables à l'accroissement du christianisme.

Nos affaires au Bengale. — Le siège de Gingy continue : quelques officiers supérieurs de Ram Raja quittent l'armée.

Nous eûmes des lettres du Bengale du 29 mars ; les vaisseaux hollandais du Japon qui y viennent ordinairement chaque année en février n'y avaient point paru ; jusque-là la crainte de rencontrer les six vaisseaux français était la cause de ce retardement. On travaillait en diligence au bastion de la loge ; les Hollandais avaient épuisé toutes leurs chicanes pour l'empêcher. On était en traité avec le divan de Dacca (c'est la

seconde personne du gouvernement du royaume de Bengale) pour en obtenir un firman du Mogol afin d'affermir le commerce de la Compagnie et faire cesser les avanies des officiers de la douane. Le divan s'était arrêté à 35,000 roupies qu'il demandait ; on ne croyait pas pouvoir s'en tirer à moins. M. Deslandes avait des ordres là-dessus de traiter ; c'était une nécessité et d'y ménager les intérêts de la Compagnie.

Les ouvrages qu'on avait fait faire en France pour le feu roi de Siam, que l'on avait chargés sur l'escadre des six vaisseaux pour tâcher de les vendre dans les Indes et qui avaient été débarqués en Bengale, n'y furent pas trouvés de l'usage du pays ni au loin où l'on en envoya et qu'on fut obligé de faire rapporter à la loge ; c'était un fond inutile qui resta dans les magasins sans en pouvoir tirer aucune utilité mais qui y dépérissait.

On avait traité avec un marchand du pays pour tous les draps qui avaient été déchargés de l'escadre dont la partie montait à 70.000 roupies ; il en devait fournir la valeur en marchandises sur les montres et les prix qu'on était convenus avec lui.

Le navire l'*Aigle* avait été mis en fosse pour tâcher à le conserver ; on avait fait de même à Balassor des vaisseaux le *Siam* et le *Louveau*.

Nous eûmes avis de Masulipatam que le sieur de Beaumont avait mis à la voile de Narsapour avec les deux demi-bots pour passer en Bengale.

Nous recevions de temps en temps des lettres de notre envoyé du camp des Mores ; il était toujours chargé de nous demander des curiosités pour le général, à l'imitation des envois des Anglais et des Hollandais qui en présentaient souvent. On nous pressait toujours aussi d'y faire passer un Français et toujours sous prétexte qu'on avait des particularités importantes à communiquer ; nous nous remettions aussi pour ces envois sous divers prétextes. Le siège continuait ; il s'y passait des actions de vigueur par des sorties des assiégés et dans d'autres rencontres entre les deux partis. La cavalerie était forcée d'aller jusqu'à huit lieues du camp pour chercher du fourrage ; il vint des coureurs à une lieue de nous enlever du bétail.

Il y avait de la division dans Gingy ; les principaux officiers des troupes qui s'exposaient chaque jour et qui manquaient souvent du nécessaire étaient jaloux de l'abondance où étaient plongés les ministres et les principaux brahmes du Conseil ; il y en eut qui quittèrent. Ram Raja fut forcé à la fin de faire retirer les ministres et deux ou trois brahmes de son parti. Ces gens-là ont des adresses qu'il est difficile d'éluder ; ce n'était plus que contestations dans le conseil qu'ils y faisaient semer par leurs créatures qui y étaient restées ; il fallut rappeler les ministres et les autres pour remettre les affaires dans leur train ordinaire.

Nous étions obligés de temps à autre de faire violence à nos marchands pour en tirer de l'argent sur ce qu'ils étaient redevables à la Compagnie ; ils souffraient à la vérité par les avances qu'ils avaient faites aux ouvriers, ainsi que je l'ai déjà remarqué ; nous ne les pressions aussi que dans la nécessité.

Les troupes de Maga Raja empêchaient toujours l'entrée des vivres à Negapatam ; il y eut quelques rencontres entre les partis, mais de peu d'importance. Nous eûmes encore la confirmation que le commissaire général Van Rée était à la côte de Malabar et en guerre contre des princes de ces quartiers-là.

Départ de missionnaires pour le Tonkin. — Enlèvement d'un marchand français par les Hollandais en rade de Surate.

Les R. P. Leroyer et Pargot s'embarquèrent à la rade de Madras sur un navire anglais pour passer au Tonkin. Le R. P. Tachard, à son voyage à Rome, obtint de notre Saint-Père le pape de faire passer deux pères Jésuites dans ce royaume. Je ne puis m'empêcher de dire que je ressentis beaucoup le départ du R. P. Leroyer par la confiance que j'avais à sa Révérence. MM. Brau et ... des Missions Étrangères s'embarquèrent avec les Révérends Pères pour le même voyage ;

ils s'habillèrent tous en Arméniens pour éviter d'être reconnus pour Français par l'équipage du navire anglais ; cependant M. le gouverneur de Madras était bien informé de leur caractère ; c'était par ses ordres que le capitaine les recevait dans son bord.

Nous reçûmes des lettres de Surate dans le mois de juin. Le sieur Petit, marchand de la Compagnie qui était allé en Perse il y avait deux ans à la conduite de quelques parties de marchandises qu'on y avait envoyées et pour en procurer la vente, avait été forcé de rester au Bander Abassy ; pendant ce temps-là, pour en avoir la fin, il s'était embarqué sur un navire more de Surate pour y retourner ; il avait eu la précaution de faire mettre sous le nom des marchands du pays les retours qu'il rapportait, se défiant des Hollandais avec qui il avait eu quelques démêlés pendant son séjour au Bandar Abassy. A son arrivée à la rade de Surate où il y avait des vaisseaux de cette nation, il fut enlevé de dessus le navire more et embarqué sur un de ses bâtiments. Les officiers hollandais qui firent l'action s'informèrent aussi où étaient les effets qu'il rapportait mais dont ils ne purent rien découvrir. Sur l'avis qu'en eut M. le directeur Pilavoine, il envoya ses plaintes au gouverneur, lui faisant connaître que cette action était contre le droit des gens et une insulte qui s'adressait directement au Mogol en enlevant par force des personnes sur les navires de ses sujets, se remettant pourtant à en tirer raison si l'on ne lui donnait pas satisfaction. Le gouverneur prit cette affaire à cœur et envoya menacer les Hollandais de leur interdire tout le commerce s'ils ne relâchaient le sieur Petit. Ils évitent autant qu'ils peuvent de se relâcher des premiers pas qu'ils ont faits ou de reconnaître qu'ils sont forcés de reculer en arrière ; c'est une de leurs maximes pour tâcher de persuader qu'ils ne prennent point de fausses mesures. Le directeur voyant bien qu'il ne pouvait pas retenir le sieur Petit, fit agir sous main auprès de sa femme par tierce personne qui l'engagèrent à aller demander l'élargissement de son mari en lui persuadant qu'elle l'obtiendrait. Cette femme, sans en parler à M. Pilavoine, fut

voir le directeur dont elle eut satisfaction ; le sieur Petit fut renvoyé à la loge. Les Hollandais avaient la pensée que le peuple croirait par là qu'ils ne l'avaient relâché qu'aux prières et aux soumissions de la femme, qu'ils n'avaient pas eu d'égard aux menaces du gouverneur.

Nous eûmes dans le même temps des lettres de M. Deslandes ; il s'étendait sur la difficulté qu'il trouvait d'obtenir un firman et comme nous avions des habitudes à la cour du Mogol, sa pensée était que l'on y pourrait mieux réussir de ce côté-là. J'en écrivis à un médecin qui était au service de ce prince, mais sans succès ; il fallut retourner aux premières voies que l'on avait prises et traiter avec le divan de Dacca.

Nous apprîmes par des lettres de Siam de M. l'évêque de Metellopolis que les missionnaires avaient toujours la liberté mais que les officiers et autres soldats français étaient encore dans les prisons. La nouvelle qu'on avait eue à cette cour de l'arrivée de notre escadre à la côte y avait mis l'alarme. M. l'évêque donnait avis que leur vie était en risque aux moindres insultes que l'on ferait sur les terres de ce royaume.

Il y avait un soulèvement à Padang ; le barcalon était parti de Siam à la tête de 10 à 12.000 hommes pour remettre les peuples de cette province dans le devoir.

Le naïque de Tanjore bloque Negapatam ; impuissance de Fr. Martin à lui prêter assistance. — Le naïque est presque seul à soutenir Ram Raja.

Il y avait toujours une espèce de blocus de Negapatam par les troupes de Maga Raja campées à une petite lieue de la place, d'où elles faisaient des courses jusqu'aux portes de la ville et dans les villages du district de Negapatam. Les Hollandais firent une sortie pendant une nuit avec deux pièces de campagne d'une partie de la garnison ; ils attaquèrent le camp un matin ; les Gentils surpris se retirèrent, ils se reconnurent ensuite et vinrent à la charge mais avec peu de succès de part

et d'autre ; les Hollandais se retirèrent avec quelques chevaux qu'ils avaient pris. On nous donnait avis qu'on avait construit à Negapatam un bâtiment plat en forme de galiote à voile et à rames extrêmement fort ; le bruit était que c'était pour entrer dans les rivières des états de Maga Raja, faire des descentes et piller et brûler le pays. Il y eut des gens qui eurent une autre pensée : ce bâtiment étant de la forme et de la force des galiotes bombardières dont on se sert en Europe, on crut qu'il pouvait être destiné à cette fonction pour employer contre nous. Le sieur Laurens Pit publiait toujours qu'il n'abandonnerait pas son premier dessein.

Nous reçûmes encore des plaintes des ministres de Maga Raja sur le peu d'avantage que l'état tirait de l'établissement du comptoir de la Compagnie à Caveripatnam. Ils ajoutaient que nous étions cause en partie de la guerre qu'ils avaient contre les Hollandais, que dans le traité de paix qu'ils [les Hollandais] avaient proposé, ils demandaient par un article que Maga Raja nous fit sortir de ses terres, qu'il [ce prince] nous avait demandé des secours d'hommes, de canons et que nous n'envoyons rien. Nous cherchions des raisons à nous excuser dans les réponses que nous faisions ; nous ne pouvions pas détacher des gens de la garnison, outre que les soldats qui la composaient ne nous auraient pas fait de l'honneur dans une action et, pour le canon, nous appréhendions que le général des Mores ne nous prit à partie d'envoyer des instruments de guerre à ses ennemis. C'était Maga Raja qui contribuait le plus à la défense de Gingy par des envois continuels de vivres et d'argent.

Nous eûmes avis que les Hollandais avaient fait partir des envoyés avec des présents pour le camp des Mores ; toutes leurs démarches nous étaient suspectes. Nous trouvâmes à propos aussi d'envoyer quelques curiosités au général ; on trouva une montre à boîte d'or et d'autres ouvrages moindres, une chaîne d'or de 35 pagodes pour son principal brahme et quelques pagodes pour d'autres domestiques ; on demandait toujours que nous envoyassions un Français au camp pour y résider.

On eut des avis de la côte de Malabar de la guerre que le commissaire général Van Rée y faisait avec beaucoup de succès pour leur Compagnie ; ils avaient fait plusieurs réjouissances contre les Français dans les places qu'ils tenaient à cette côte ; c'est une suite de leurs maximes ordinaires de tâcher d'insinuer aux peuples une idée de leur grandeur et de la puissance de leurs états qu'ils tâchent d'élever au-dessus des rois et des princes chrétiens.

Le siège de Gingy continuait ; il y avait eu deux ou trois rencontres considérables dans ce mois où il était resté beaucoup de gens des deux parties ; les convois et les autres secours étaient fréquents au camp des Mores. Ceux-ci battaient toujours la campagne à griller et à brûler ; plusieurs des habitants des terres du nord et de l'ouest vinrent encore se réfugier à Pondichéry avec leurs troupeaux. Il parut quelques cavaliers dans la plaine qui se retirèrent de même, ne voyant pas d'apparence de pouvoir rien enlever.

Nous reçûmes des lettres de Masulipatam ; il n'y avait rien de particulier aux affaires de la Compagnie, mais on y était surpris de la conduite du sieur Bakerius qui marchait avec le même train qu'il avait mené avec son ambassade du Mogol, sur le même pied des omrahs ou grands seigneurs de la cour et un faste qu'aucun Européen n'avait porté jusque-là.

Le P. Charmos part pour la Chine afin de régler les différends survenus entre les Jésuites. — Fr. Martin fait écrire à Siam pour obtenir la mise en liberté des Français retenus depuis deux ans dans les prisons.

M. Charmos, l'un des directeurs des Missions Étrangères, s'embarqua à Madras sur un navire anglais pour passer en Chine, afin d'y faire recevoir l'accommodement qui avait été arrêté à Paris par les ordres du roi sur les difficultés survenues entre les missionnaires et les Pères Jésuites français. J'en ai parlé dans un article de cette relation. Je ne puis m'empêcher encore de faire une remarque que la guerre d'Europe n'a pres-

que point altéré la correspondance que nous avions avant avec les principaux officiers anglais de Madras ; nous en tirions publiquement les nécessités dont nous avions besoin.

Nous apprîmes par les lettres de Surate que nous reçûmes dans le mois de juillet qu'il y avait eu une grande tourmente au mois de mai avec une forte pluie, plusieurs marchandises perdues qui étaient dans la place ; les vaisseaux qui étaient en rade, quelques-uns d'échoués, d'autres forcés d'entrer en rivière, leur voyage perdu par là. Entre ces vaisseaux, il y en avait d'Anglais et de Hollandais, qui avaient différé de faire voile, dans l'incertitude où l'on était si notre escadre était restée dans les Indes à battre la mer pour prendre sur eux, ou si elle avait fait droite route en France.

On avait reçu des nouvelles de Perse que les affaires des Hollandais n'étaient point encore accommodées ; l'ambassadeur qui y était de la part du Conseil de Batavia n'avait pu obtenir de lui fournir la subsistance en argent ou en denrées que la cour accorde ordinairement aux ambassadeurs suivant leur qualité et leur train. Le roi de Perse prétendait toujours que cette compagnie prît les soies sur l'ancien traité.

On nous donnait avis par des lettres de Siam que, si nous écrivions au prince, fils du roi à présent régnant, et au barcalon, on obtiendrait facilement la liberté des Français, toujours retenus dans les prisons ; on ajoutait que cette cour appréhendait un retour de notre nation dans ce royaume et qu'elle était fort disposée à entendre à un accommodement. Nous crûmes à propos de nous servir de l'avis qu'on nous donnait pour tâcher à tirer nos Français de la misère et à engager les Siamois à faire quelques propositions ; nous écrivîmes au prince et au barcalon. Le P. Tachard leur écrivit aussi ; les lettres furent envoyées sur un petit bâtiment more qui partait pour les Manilles, [avec] 300 pièces de 8 pour l'assistance des officiers du roi, des soldats et des gens de la Compagnie qui étaient à Siam. M. de la Vigne, procureur général des Missions Étrangères, remit aussi par la même voie 1.000 pièces de 8 pour faire tenir de là à M. l'évêque de Metellopolis, cette voie paraissant sûre, ayant réussi pour d'autres remises de la mission.

L'intendant de Porto-Novo offre Tevenapatam à Fr. Martin. — Sultan Camba, second fils d'Aureng Zeb, désigné pour prendre la direction du siège de Gingy.

Goupalpendit, intendant de Porto-Novo, nous fit faire plusieurs propositions dans ce mois par des envoyés qui vinrent à Pondichéry, de nous joindre pour tirer les Anglais de la forteresse de Tevenapatam, sous des assurances que Ram Raja nous l'abandonnerait après, en lui fournissant la moitié de ce qu'ils avaient payé pour l'achat de cette place. Nous n'étions pas en état d'entendre ces propositions, outre qu'elles étaient fort suspectes de la part de cet intendant, d'un méchant naturel, sans foi et sans parole. Il est vrai que Ram Raja se plaignait fort des Anglais d'avoir renfermé dans leur district une grande étendue de terres qui ne devaient pas [y] entrer et, dans cette vue, il avait envoyé des *amaldars* — ce sont des gens porteurs des ordres de ce prince — aux habitants de la peuplade de Goudelour leur défendre de reconnaître les Anglais ni de leur payer aucuns droits. Le gouverneur de la forteresse de Tevenapatam les fit arrêter et amener devant lui. Après des menaces d'une punition sévère s'ils y retournaient, il les renvoya. On a toujours cru que les gens de Ram Raja qui traitèrent avec les Anglais avaient été gagnés par eux et qu'ils laissèrent à leur choix la pièce de canon pour porter au large le boulet qui renfermerait les limites des terres qui leur devaient appartenir. Nous répondîmes à Goupalpendit que les conjonctures présentes ne convenaient pas à cette entreprise, qu'il fallait encore attendre et que nous l'avertirions lorsqu'il serait temps. Nous ne voulions pas rebuter entièrement ce brahme.

Les hostilités continuaient entre les Hollandais et Maga Raja ; ceux-là tenaient de petits bâtiments devant la rivière et les peuplades de Karikal et de Triminivas d'où il ne pouvait sortir aucune barque ; ils firent même des descentes et brûlèrent quelques villages. On fit diverses propositions d'accommodement de part et d'autre. Maga Raja avait une passion de

pousser les Hollandais ; il nous fit écrire pour savoir si nous n'attendrions point de vaisseaux, étant fort bien résolu, si nous voulions nous joindre à lui, de ne point faire de paix. Nous étions assez embarrassés à nous expliquer sur cet article ; nous étions fort persuadés que nous n'en devions point attendre cette année ; cependant, en déclarant ouvertement ce que nous en pensions, nous faisions voir par là que nous n'étions pas encore en état d'établir le comptoir de Caveripatnam et, en donnant des assurances de la venue d'une escadre et ne paraissant pas, c'était engager ce seigneur à persister dans une guerre dont il se prendrait à nous. Nous répondîmes que nous étions bien sûrs qu'il était parti des vaisseaux de France, mais que comme il arrivait souvent des contretemps dans ces longs voyages, que nous ne pouvions pas l'assurer de celui où ils pourraient arriver.

Nous reçûmes des lettres de notre envoyé au camp des Mores ; on n'avait pas trouvé à propos de présenter au général ce que nous nous y avions envoyé le mois dernier ; c'était peu de chose pour un seigneur de cette qualité ; on se plaignait toujours de nous de ne pas envoyer un Français pour y résider. On nous donnait avis que sur le bruit qui s'était répandu dans cette armée que quantité de personnes riches s'étaient retirées avec leurs biens à Pondichéry, plusieurs officiers avaient demandé au général la permission de venir piller la peuplade, mais qu'il avait refusé de le leur accorder. Le bruit était grand au camp que le Mogol y devait envoyer Sultan Camba, le dernier de ses fils avec un renfort de troupes pour presser le siège de Gingy, qui continuait toujours et assez lentement de la part des assiégeants, dont les courses et les pillages les accommodaient mieux. Ils s'emparèrent de la loge des Anglais à Congimer où il n'y avait que quelques lascarins pour la garde qui furent tous tués ou blessés. Un détachement de ces troupes fut à Sadraspatam où les Hollandais avaient un comptoir ; comme ils n'étaient pas en état de s'y opposer, ils se renfermèrent dans leur loge ; ils n'y furent pas attaqués mais la peuplade fut pillée et un magasin qui était de leur Compagnie

où il y avait quelques ballots de marchandises et d'autres effets.

Quoique le siège de Gingy allât lentement de la part des Mores, on ne laissait pas de souffrir dans la place par le manque de finances pour payer les troupes. Maga Raja se lassait d'en fournir, il vint même à un entier refus d'en donner. Il y eut plusieurs envoyés de Ram Raja à ce seigneur pour lui représenter l'intérêt qu'il avait à contribuer à la conservation de la place, même avec offre de la lui remettre et qu'il se chargeât de la défendre pour empêcher la ruine de la gentilité de côté du sud. Maga Raja se rendit à la fin et continua les assistances nécessaires.

Il s'était répandu un bruit à la côte dès le mois dernier que le roi de Portugal était entré dans les intérêts de la France et qu'il avait déclaré la guerre aux alliés. On reçut des lettres de divers endroits dans ce mois, même de Goa, qui confirmaient la nouvelle ; elle passa pour sûre pendant un temps, ce qui porta le conseil de Madras à interdire l'entrée de la ville aux Portugais établis à San Thomé et défense à ceux de cette nation qui étaient chez eux d'avoir aucune correspondance avec les autres. On apprit ensuite qu'il n'était rien de ces bruits ; la correspondance se rétablit.

Incursions des belligérants le long de la côte.

Nous reçûmes des lettres de Surate par deux fois dans le mois d'août ; on nous confirmait ce que nous avions appris le mois dernier de la tourmente qu'il y avait eue au mois de mai : plus de trente vaisseaux, dans ce nombre treize des Anglais chargés pour leur commerce particulier, avaient perdu leur voyage, ils n'étaient plus en état de faire voile et dans plusieurs on avait été obligé de jeter à la mer quantité de ballots de marchandises pour tâcher à sauver le reste. On confirmait encore que le départ de ces bâtiments avait été retardé dans l'incertitude où l'on était à Surate de la route que nos six vaisseaux avaient prise.

Nous eûmes encore des avis du camp des Mores que plusieurs officiers continuaient de demander la permission au général de venir piller la peuplade de Pondichéry, mais qu'il leur avait toujours refusé ; on y fit un détachement de 2.000 chevaux pour aller désoler les terres de l'ouest et du sud jusqu'à la rivière de Coléron ; Ram Raja tirait encore quelques secours de ce qui lui restait du pays de ces côtés-là ; on nous donnait avis aussi que le bruit s'était répandu dans le camp que ce détachement retournerait par le bord de la mer pour continuer la désolation. Les Anglais et les Hollandais de Tevenapatam eurent les mêmes nouvelles ; les premiers se fortifièrent dans leurs dehors, les Hollandais prirent des topazes et des gens de la terre dans leur loge ; ils y firent quelques ouvrages pour tâcher à se parer d'une première insulte.

Ram Raja continuait de nous presser de traiter avec lui pour l'achat de Pondichéry, sinon qu'il serait forcé de s'en accommoder avec les Anglais et les Hollandais. Nous étions bien persuadés que ces deux nations n'entreprendraient point cet achat dans l'état où était la province. Nous ne nous mîmes pas aussi beaucoup en peine à chercher des raisons à remettre à un autre temps à traiter de cette affaire.

Le sieur Louvain, marchand de la Compagnie, mourut le 6 de ce mois d'une maladie de langueur ; c'était un bon sujet et qui avait rendu de grands services.

Les coureurs parurent trois ou quatre fois dans notre plaine pendant ce mois. Quelques cavaliers d'entre eux avaient enlevé un gros troupeau de moutons à un quart de lieue du fort ; sur l'avis que l'on en eut, on fut à leurs trousses ; ils n'attendirent pas qu'on les reconnût de près, ils quittèrent et abandonnèrent le troupeau. Ce n'était que pilleries partout et une infinité de gens qui passaient au sud.

Le siège de Gingy continuait et des rencontres de temps à autre entre les Mores et les Marates. On avait des nouvelles sûres au camp que Sultan Camba était en marche avec des troupes pour y venir. — Maga Raja et les Hollandais étaient en traité, des envoyés de part et d'autre ; ils avaient de la peine

à convenir d'un accommodement à cause des prétentions réciproques.

Il arriva un navire anglais à Madras ; il était parti des côtes d'Angleterre en septembre de l'année dernière. Il avait passé à Batavia ; nous ne pûmes apprendre aucune nouvelle par là de l'état de l'Europe, — force libelles de la composition de ces réfugiés en Hollande contre le roi. C'était une lecture agréable pour les gens de ce parti qui avaient passé aux Indes et qui ont été toujours de nos ennemis les plus animés contre nous.

Les Anglais et les Hollandais étaient toujours en contestation à Tevenapatam, ceux-là pour leur faire payer les droits de leur commerce, les autres à les refuser, Ram Raja menaçant de les faire payer une autre fois, grandes protestations des deux côtés. Les gouverneurs de Madras et de Tevenapatam n'avaient pu encore convenir d'un accommodement ; les Hollandais en souffraient par les empêchements que les Anglais mettaient souvent à leur commerce.

Un curieux effet de la foudre et un autre de folie humaine.

Quoiqu'il y ait plusieurs histoires extraordinaires et surprenantes des effets de la foudre, je crois pourtant devoir en rapporter une qui arriva dans ce mois à Madras. Le tonnerre tomba sur une guérite dont il enleva tout le haut, brûla les souliers du soldat qui était en faction sans lui faire d'autre mal, passa ensuite au mât de pavillon qu'il cassa et de là à la porte du magasin où étaient les poudres qui fut mise en pièces sans passer plus avant. Madras était perdu et absolument détruit si le feu y eut pris.

Le sieur Cordier nous donna avis au commencement du mois de septembre d'une action fort particulière. Il avait fait arborer le pavillon le jour de Saint Louis et, pendant qu'ils étaient en régal, un homme inconnu entra dans l'enclos de la loge, monta au mât de pavillon qu'il mit en pièces. Sur l'avis qu'on en donna au sieur Cordier, il sortit de table avec des Portugais qui étaient du festin ; ayant vu l'action de ce déterminé, ils prirent des fusils mais chargés à poudre seulement,

ils tirèrent dessus, il ne s'en étonna point. On fit monter des gens ensuite avec des bâtons pour le tirer de là. Cet homme se défendit des pieds autant qu'il put, mais voyant qu'il n'en pouvait plus, il se précipita de lui-même de haut en bas sur un tas de briques où il tomba blessé en divers endroits ; il fut reconnu pour un *cholia* de Negapatam. On n'en put tirer aucune parole, on le porta dans une case du village où il mourut quelques jours après. Le sieur Cordier en écrivit à Maga Raja ; l'affaire en resta là sans que l'on ait pu découvrir ce qui avait porté cet homme à cette action ni sans qu'on ait fait aucune recherche du mort.

Pendant sept ou huit jours de ce mois, il rôda une vingtaine de cavaliers marates et environ 150 lascarins autour de Pondichéry ; ils se retiraient le soir à une aldée qui est à un quart de lieue ; ils devaient être envoyés pour garder la plaine des courses des Mores ; nous sûmes pourtant ensuite que leur dessein était de tâcher d'enlever quelques-uns de nos marchands ; c'était un tour des brahmes qui leur en voulaient. Sur cet avis je fis dire à ces gens de se retirer et, sur le refus, nous montâmes à cheval sept cavaliers, nous prîmes vingt soldats et quelques lascarins ; nous fûmes au village où nous trouvâmes les cavaliers que nous forçâmes de se retirer avec leurs fantassins ; ils ne parurent plus.

La question du firman pour le commerce du Bengale suit son cours. — Un détachement avancé de Mores jette l'effroi à Tevenapatam.

Nous reçûmes des lettres de Bengale ; le sieur de Beaumont y était arrivé avec les deux demi-bots ; on demandait 40.000 roupies or pour faire obtenir un firman, on était allé jusqu'à 35.000 qui était la première demande ; on espérait en sortir pour cette somme. La loge d'Ougly était au premier étage. Le commerce allait assez lentement pour les Anglais et les Hollandais ; on avait vendu une partie d'émeraudes à Patna ; on y avait envoyé des marchandises sous la conduite du sieur Arnaud. Les sieurs Cosme Gomez et Grégoire Boutet, marchands de la

Compagnie, demandèrent à quitter, c'est deux bons sujets ; sur l'avis que j'en avais déjà eu, j'avais écrit à M. Deslandes de tâcher de les retenir.

Nous reçûmes aussi des lettres de Masulipatam. Les Gentils remuaient de ces côtés-là ; ils ne pouvaient plus souffrir les vexations du gouverneur more ; ce n'était que misère dans le plat pays.

Le bruit était toujours à Negapatam que l'attaque de Pondichéry n'était que remise et que ce serait pour le mois de janvier 1692, il y était arrivé des soldats européens envoyés de Ceylan ; on y faisait quantité de lascarins. Le sieur Laurens Pit caressait fort Ramenaïque — c'est le nom du paliagar principal de la contrée d'autour de Negapatam ; cet homme s'était comme détaché de l'obéissance qu'il devait à Maga Raja, il se maintenait par l'assistance des Hollandais qu'il assistait aussi de son côté, ayant toujours un gros corps de lascarins sur pied qu'il entretenait.

On envoya de Negapatam cinquante soldats enropéens au comptoir de Tevenapatam ; on crut que c'était pour s'opposer aux insultes où l'on y était exposé souvent par les officiers et la garnsison anglaise de la forteresse sur les droits de commerce dont j'ai déjà parlé ; cependant les mêmes officiers avec un détachement de soldats sous les armes furent dans ce mois au village que les Hollandais avaient eu de Ram Raja lorsqu'il passa par là et où ils avaient arboré leur pavillon. Les Anglais le firent tirer et à sa place arborer le pavillon royal d'Angleterre ; il n'y eut point d'opposition, ils retournèrent ensuite au fort. Le renfort qui était venu aux Hollandais avait été envoyé pour tâcher à soutenir dans la loge contre l'attaque d'un détachement de cavalerie du camp des Mores, qui avait passé au sud. Tout était en alarme de ces côtés-là sur la marche de ce détachement ; on avait avis qu'il avait passé jusqu'au bord de la rivière le Coléron, ayant tout désolé [dans] les terres où il avait passé. Le bruit continuait qu'il devait retourner au camp par le bord de la mer ; tout avait fui de Porto-Novo ; les gens du plat pays se jetaient dans les bois chez les paliagars.

Ce détachement était suivi par un corps de cavalerie marate qui faisait les mêmes ravages de son côté ; ils en vinrent aux mains en quelques rencontres, toujours avec l'avantage du côté des Mores. Ceux-ci pillèrent des terres de Maduré et de Maïssour ainsi que de Tanjore. On dit que les naïques de ces provinces envoyèrent de grands présents au commandant du détachement pour obtenir qu'il ne passât pas plus avant. Cependant tout était en appréhension du côté de la mer sur la route que les Mores prendraient pour leur retour au camp. Les Anglais et les Hollandais avaient des gens et des présents tout prêts pour envoyer au devant. Nous attendions des nouvelles plus sûres pour nous déterminer.

On eût avis de la côte des Malabars que le commissaire général Van Rée y continuait la guerre avec beaucoup de succès contre tous ces principiens.

Le siège de Gingy continuait toujours, grand feu de part et d'autre ; les ouvrages pour les attaques allaient fort lentement ; on reconnaissait par là que le général ne cherchait pas à finir l'action. Tout était en abondance dans le camp par l'arrivée des convois de troupes, de vivres, de munitions et d'argent ; le bois et le fourrage y manquaient pourtant toujours. Les coureurs battaient la campagne à l'ordinaire ; nous n'en vîmes pas dans ce mois de notre côté.

Une affaire assez obscure de réfugiés protestants français à Madras.

Deux frères de ces fugitifs de France qui avaient passé à Madras sur les navires anglais vinrent se retirer à Pondichéry ; ils nous donnèrent avis qu'il y avait quarante soldats et dans ce nombre plusieurs français qui souhaitaient d'en faire de même, moyennant qu'ils eussent des assurances qu'on les recevrait. Je leur dis de leur écrire ; ils le firent et adressèrent la lettre à l'un de leurs amis qu'ils croyaient être sûr. *Ce faux* frère l'ayant reçue la porta au gouverneur. Les gens qui avaient dessein de venir devaient s'adresser chez un Français établi à San Thomé. Le gouverneur, pour en connaître la vérité,

aboucha deux soldats qui vinrent au rendez-vous ; ils y reçurent de l'argent pour les conduire et des lascarins pour les accompagner. Ces deux soldats sortis de San Thomé retournèrent sur leurs pas avertir que le gouverneur de ce qui leur était arrivé ; on fit ce qu'on put pour prendre le Français qui les avait reçus ; il se tint sur ses gardes, mais un topaze qui était à sa maison lorsque les deux soldats y furent et qui avait été présent à tout étant allé à Madras, fut reconnu par les deux soldats, arrêté et condamné par le Conseil à passer deux fois par les baguettes et ensuite sur le cheval de bois. Cette sentence parut fort sévère ; les Portugais la ressentirent beaucoup à cause de la nation.

Trève entre les Hollandais et le naïque de Tanjore. — La peste dans le nord-ouest de l'Inde et le Golfe Persique. — Bonnes relations entre le gouverneur danois de Tranquebar et le chef français de Caveripatnam.

Il courut divers bruits à la côte dans le commencement d'octobre du départ d'une escadre de France pour les Indes ; nous n'y donnions point de créance.

Le roi de Cochin envoya des gens à la côte pour s'informer de l'état où étaient les Français et reconnaître si l'on pouvait l'assister contre les Hollandais dont il était fort pressé dans le peu de terres qui lui restaient. Ils virent bien que nous n'étions pas en pouvoir de donner des secours à leur maître. Le commissaire Van Rée continuait ses conquêtes.

Il y avait une espèce de trêve entre les Hollandais et Maga Raja ; les denrées entraient librement à Negapatam pendant que l'on traitait de paix ; cependant le brahme qui nous protégeait dans cette cour nous avait écrit que, si nous pouvions y envoyer du canon et un détachement de Français, il s'opposerait à l'accommodement ; nous n'étions pas en état de donner ce secours.

Nous cessâmes dans ce mois de donner la subsistance au brahme envoyé du Grand Mogol et à deux autres personnes ; nous crûmes ces gens-là suspects. Le brahme se retira.

Nous reçûmes des lettres de Surate ; la peste y avait repris sa première fureur et s'étendait dans le Guzerate et le long de la côte de l'Inde où elle enleva une infinité de personnes. Cette dangereuse maladie se faisait sentir aussi dans le golfe de Perse. Bassora en était presque dépeuplé.

Sur l'avis que me donna le sieur Cordier que le commandeur de Tranquebar lui avait fait dire qu'il l'y irait voir, je lui écrivis de le prévenir afin d'entretenir la correspondance avec lui ; il lui rendit visite ; le commandeur fut quelques jours après à Caveripatnam. Nous avions déjà lié amitié, nous l'avons entretenue depuis par des lettres réciproques. Cette correspondance nous a servis en beaucoup de rencontres par des avis qu'on nous donnait de là des mouvements de Negapatam.

Où reparaissent les fils de Chir Khan Lodi. — Jaloufar Khan propose à Fr. Martin de s'emparer de Valdaour pour le compte du Mogol.

Les fils de feu Chir Khan Lodi qui avait gouverné une partie de la province de Gingy, dont il est parlé dans cette relation en tant d'endroits, étaient au camp du Mogol ; dans des entretiens qu'ils eurent avec le général, ils tombèrent sur les services que nous avions rendus à leur père dans la prise de Valdaour et encore après cette conquête ; ils dirent ensuite beaucoup de bien des Français. Le général les chargea et notre envoyé qui était présent à cette conversation de m'écrire qu'il nous aurait de l'obligation si nous voulions lui rendre un service semblable en prenant la même place et la lui remettre. Nous nous assemblâmes sur la réception de ces lettres ; on trouva qu'il nous était avantaguex de ne point entrer dans cette guerre et de nous entretenir en intelligence avec les deux partis, outre que la conduite du général nous paraissait suspecte par son peu d'application à se rendre maître de Gingy. Nous nous excusâmes sur ce que nous étions en bonne intelligence avec Ram Raja et que ce n'était pas le génie de notre nation de rompre de même avec nos amis.

Un petit vaisseau anglais faisant voile de Madras pour le sud échoua au nord de Sadraspatam ; les Mores qui étaient de ces côtés-là pillèrent tout ce qu'il y avait sur le bâtiment, que l'on fit monter à 7.000 pagodes. Les Anglais réclamèrent ces effets auprès du général, ils en retirèrent une partie.

Une curieuse trouvaille d'objets d'art dans un puits à Negapatam.

Nous écrivîmes en France par la voie des navires portugais de Goa. — Nous eûmes avis du sud que le sieur Laurens Pit, en faisant creuser un puits proche de Negapatam, y aurait trouvé des chandeliers de cuivre, plusieurs figures, une entre autres de la grandeur d'un homme dont on ignorait le métal, un coffre bien ferré de deux pieds de long et trois de large. La grande figure avait été fondue ; on écrivait qu'on avait reconnu qu'elle était de divers métaux et de l'or parmi. Le sieur Laurens Pit assistait assidûment au travail pendant tout le jour, et, la nuit, des gardes sous des gens sûrs. On s'attendait de trouver quelque chose de plus en continuant de fouiller. Il y avait des figures ressemblantes aux Chinois ; cette nation a été autrefois à Negapatam et, à ce que les brahmes assurent par les écrits, maîtres de la côte ; il y a encore une pagode qu'ils y ont fait bâtir à Negapatam et que l'on appelle la pagode de Chine.

On fit courir divers bruits dans ce mois que les Mores devaient se retirer de Gingy ; le détachement était retourné du sud après avoir tout désolé dans les lieux où ils avaient passé et fait contribuer plusieurs paliagars. Dans cette incertitude des bruits qui couraient, on eut avis que Sultan Camba et le premier ministre Asset Khan étaient arrivés à Carapet, dix ou douze lieues du camp, avec 4.000 chevaux, 6.000 Rajpoutes, d'autres troupes et un grand convoi de vivres, de munitions et d'argent et des ordres du Mogol de presser le siège et d'emporter la place. La venue de ce secours alarma furieusement les Marates ; Ram Raja voulait se retirer de Gingy ; les principaux de ses capitaines et de ses brahmes l'en dissuadèrent, lui remontrant

que c'était tout perdre. Il résolut de rester et de tenir jusqu'à la fin.

De quelques opérations commerciales au Bengale. — Un navire particulier indien de Surate saisi par des corsaires anglais dans le golfe arabique : émotion à Surate.

Nous reçûmes des lettres de Bengale dans le mois de novembre ; les affaires y étaient au même état ; nous y avions écrit de tâcher à charger le *Merguy* de salpêtre et de quelques marchandises et le faire partir pour France. On y répondait qu'outre que ce bâtiment n'était pas en état, que l'on manquait de fonds dans le comptoir, mais que le sieur de Beaumont avait proposé de charger pour son compte un petit bâtiment de 1.500 mans de salpêtre et de 4 ou 5.000 roupies de marchandises et passer dessus en France. On était après pour vendre l'*Aigle*, nous n'étions pas en état de l'employer et il dépérissait en rivière. Nous répondîmes sur le champ aux lettres du sieur Deslandes qu'à l'égard de la proposition du sieur Beaumont, l'on en était d'accord moyennant que ce fut pour le compte de la Compagnie, mais que nous ne pouvions pas permettre de commerce particulier de l'Inde en France.

Nous reçûmes des lettres de M. le directeur Pilavoine. Un navire d'Abd el Gafour, le premier des négociants de Surate, avait été rencontré du golfe arabique par un vaisseau corsaire anglais, on marquait même dans les lettres avec pavillon royal ; le navire more fut attaqué, il y avait plusieurs turcs dessus qui firent une vigoureuse défense, mais après avoir eu douze hommes de tués et une vingtaine de blessés, il fallut céder à la force. Les corsaires se rendirent maîtres du vaisseau d'où ils enlevèrent 450.000 pièces de 8, ce qu'ils y trouvèrent de manœuvres et d'autres choses qui les accommodèrent et quelques-uns des meilleurs de l'équipage pour servir sur leur bord et laissèrent le reste avec ce vaisseau. Ce bâtiment arrivé à Surate y mit tout en rumeur et, sur l'assurance que les gens qui étaient dessus donnèrent qu'ils avaient reconnu plusieurs Anglais sur le navire corsaire qu'ils avaient vu à Surate, le

peuple fut sur le point d'aller piller la loge de cette Compagnie. Le gouverneur, pour empêcher le désordre, fit retirer les Anglais dans la loge, défense d'en sortir et un corps de garde de ses gens à la porte, en attendant les ordres du Mogol. Trois navires anglais qui étaient prêts à sortir de la rivière pour divers voyages avaient été arrêtés par ordre du gouverneur ; ces bâtiments étaient de particuliers, je veux dire qu'ils n'étaient pas de la Compagnie ; ils appartenaient en partie aux officiers du comptoir, le commerce particulier leur était permis.

La peste continuait toujours à Surate ; il y était mort 300 personnes la veille de la date des lettres.

Toutes les nations étaient dans l'attente des nouvelles d'Europe.

Nous eûmes des lettres de Masulipatam ; les officiers du gouvernement faisaient des chicanes aux Hollandais sur l'exemption des droits dont ils étaient déchargés par le firman qu'ils avaient obtenu du Mogol mais que ses officiers prétendaient qu'ils devaient payer. Leur commerce était cessé en partie par là.

M. Pin, docteur en Sorbonne, des Missions Étrangères, était parti de Masulipatam d'où il s'était rendu de Pondichéry pour passer à Surate par terre et de là en France par la Perse et la Turquie ; il était chargé de nos lettres pour la Compagnie.

L'approche de Sultan Camba jette la consternation à Gingy. — Ram Raja sommé de se rendre par Jaloufar Khan refuse.

L'approche de Sultan Camba continuait à mettre la consternation dans la province et chez les petits seigneurs gentils du sud. Le général des troupes du Mogol écrivit à Ram Raja qu'il n'avait plus de terres à perdre, qu'il fallait subir le joug de bonne heure, qu'il ne serait plus le maître de l'affaire après l'arrivée du prince, qu'il lui ferait encore un bon parti s'il voulait lui remettre Gingy et qu'il attendait sa réponse. Ram Raja, ses brahmes et ses principaux officiers résolurent pour-

tant de tenir ; ils attendaient un grand secours de Maga Raja. Les bouches inutiles furent mises hors de Gingy et l'on y prépara la défense. On crut pourtant que la plus grande espérance de Ram Raja et de ses brahmes ne consistait pas à ses propres forces ni au secours qu'il attendait, mais à l'intelligence qu'il avait avec le général que l'on ne croyait pas avoir dessein de prendre Gingy. Il avait des raisons pour lors et qui n'ont été connues que longtemps après, mais toute sa conduite était suspecte et la lettre qu'il avait écrite à Ram Raja, n'était qu'un tour de sa politique.

Les pluies ayant tardé cette année et le vent du nord n'ayant commencé qu'au 12 novembre, elles tombèrent depuis en abondance et remplirent tous les étangs. Ces étangs sont des fonds disposés suivant la situation des terres pour recevoir les eaux des pluies qui coulent des endroits élevés et de fortes levées du côté de leur chute pour les y retenir et conserver. On arrose de là les terres à riz par le moyen des bondes qui sont à ces levées que l'on ouvre et que l'on ferme suivant qu'il est nécessaire pour la quantité et la situation des terres, qui sans cela ne produiraient point. Il y a de ces étangs à la fin des pluies de 4, 5 et 6 lieues de tour et quelques-uns qui arrosent des terres de 50, 60 et 70 villages et qui demeurent à sec dans la fin de mai ou dans le mois de juin. Il y a un de ces grands étangs proche de Gingy au-dessus du camp des Mores, il était rempli ; les Marates crurent qu'ils pourraient inonder tout le camp par là ; — ils en firent rompre les levées ; ils n'en tirèrent pourtant pas tout l'avantage qu'ils attendaient. Cependant les Mores en souffrirent, plusieurs de leurs gens emportés par les torrents, diverses sortes de voitures et d'animaux, des tentes, des marchandises, des vivres, etc. Le désordre fut grand mais non pas si considérable que les Marates s'étaient attendus.

Notre envoyé au camp devant Gingy, nous écrivit qu'on lui avait donné avis que nous devrions traiter de Pondichéry pendant que le général était encore au pouvoir, que nous en aurions meilleure composition que lorsque Sultan Camba serait arrivé au camp. Comme nous ne voyons pas de sûreté à trai-

ter, outre que l'on ne pouvait pas prévoir le succès du siège, nous ne crûmes pas devoir nous engager avec les Mores. Nous répondîmes pourtant à l'envoyé de s'informer sur quel pied l'on prétendait céder entièrement Pondichéry et les dépendances. Tout s'apprêtait au camp pour la réception de Sultan Camba.

On nous donna avis du sud que le sieur Laurens Pit continuait à faire travailler au puits, qu'on y avait trouvé encore diverses monnaies d'or et d'argent et suivant la découverte de quelques brahmes qui ont cru connaître le temps de la fabrique de ces pièces ainsi que celui qu'elles ont été enfouies, ils disaient qu'il y avait 2.200 ans que le puits avait été creusé et qu'elles y avaient été enterrées. Le sieur Laurens Pit fit renfermer le terrain d'une muraille et continua à faire creuser et à chercher. Maga Raja ayant eu avis de cette découverte et le bruit s'étant épandu que les Hollandais y avaient trouvé un gros trésor, prétendit qu'il y devait avoir part ; il y envoya de la cavalerie pour reconnaître les lieux ; on ne la laissa pas approcher, elle fut forcée de se retirer.

Les coureurs continuaient à battre la campagne mais plus fréquemment qu'ils n'avaient fait depuis quelques mois ; un parti de ces gens vint à une petite lieue nous enlever un parti de 500 vaches.

Le riz devenait rare pour ce qu'on ne pouvait pas cultiver les terres d'une partie de la province ; les gens qui en avaient des magasins garnis à Pondichéry le tenaient fort cher, le peuple en souffrait, on attendait de ce grain du sud. La conduite de ces usuriers m'obligea à faire ouvrir de force les magasins, de faire porter le riz au marché et d'en vendre à un prix raisonnable.

Projet d'attaque des Mores du côté de Congimer et sur toute la côte jusqu'au Coléron. — Fr. Martin refuse toute participation à l'action. — Avantages et dangers de la neutralité. — Conseil tenu à Pondichéry.

On avait un avis qu'il y avait déjà du temps que les Mores s'attaquaient à Congimer pour venir au sud ; nous en fûmes mieux informés au commencement de décembre. Nous reçûmes une lettre du commandant de ces troupes ; il nous donnait avis qu'il était envoyé de ces côtés par ordre du général pour en chasser les Marates, qu'il nous invitait de nous joindre à lui, de rompre la correspondance que nous avions avec eux et de lui envoyer des munitions et des vivres. Notre réponse à cette lettre fut que nous n'entrions point dans tous ces démêlés de guerre, que nous faisions notre commerce et que nous avions des assurances du général qu'on n'insulterait point Pondichéry et des ordres de faire main basse sur les troupes qui y viendraient, que nous n'avions ni munitions ni vivres à lui envoyer. Ce commandant continua par plusieurs autres lettres jusqu'au 23 du même mois ; il nous écrivit qu'il avait un firman du Mogol qui lui remettait toutes les terres depuis Congimer jusqu'à Pondichéry et des lettres du général pour les nations d'Europe établies dans cette distance de lui donner main forte et de l'assister d'argent, de vivres et de munitions. Nous eûmes aussi des lettres qu'il écrivait aux Anglais et aux Hollandais de Tevenapatam ; elles étaient fort cavalières, particulièrement celle pour le gouverneur de la forteresse où il lui mandait de le venir joindre avec des troupes et aux deux nations conjointement de lui envoyer de l'argent, des vivres et des munitions. Nous vîmes ensuite leur réponse assez conforme à celle que nous fîmes et pour solution qu'il n'avait rien à espérer de nous. Ce commandant ne se rebuta point ; il récrivit encore même à nos brahmes et à nos marchands, et [en] termes de commandement, de lui envoyer tout ce qu'il aurait besoin. La dernière de ses lettres que nous reçûmes le 23 du mois portait qu'il se disposait à venir à Pondichéry et que nous eussions à envoyer

des gens au devant [pour] le recevoir. On l'avertit par la réponse qu'on lui fit encore que nous ne souffririons pas qu'il entrât dans la peuplade et que, s'il usait de violence, nous y répondrions de même. Je remets à la fin du mois et à la continuation de cette relation le reste de ces démêlés qui nous donnèrent suffisamment de la peine pendant presque toute l'année 1692, ainsi qu'on le verra par la suite de la relation. Il y avait beaucoup de familles de brahmes et de Marates à Pondichéry qui pouvaient servir de prétexte aux Mores de nous faire de la peine, étant leurs ennemis, ce qui nous porta à les faire retirer ; elles passèrent au sud. Nous crûmes aussi qu'il était à propos d'écrire au général qui était devant Gingy pour prévenir ce que l'on pourrait mander contre nous et de lui demander aussi des ordres contre ceux de ses gens qui nous viendraient insulter.

Pendant que le commandant des troupes qui étaient à Congimer nous écrivait les lettres et que nous y répondions, le lieutenant et l'enseigne des deux compagnies qui étaient à Pondichéry furent à la chasse à une demi-lieue au nord ; passant près d'un village, ils y trouvèrent 30 ou 40 lascarins armés qui s'apprêtaient à piller ; les habitants qui connaissaient ces officiers eurent recours à eux et demandèrent leur protection ; ils entrèrent dans le village et firent retirer ces pillards. Nous sûmes depuis par une lettre du commandant des troupes de Congimer qu'ils étaient des siens ; il se plaignit de cette action, on lui répondit que les officiers ne les connaissaient point et qu'ils les avaient pris pour des gens sans aveu ; ils enlevèrent quelques jours après le bétail du même lieu.

Nous eûmes des nouvelles du camp des Mores que le général continuait de solliciter publiquement Ram Raja de lui remettre Gingy, qu'on lui laisserait Vellore — c'est une très bonne place — et toutes les terres de la dépendance, mais que, s'il attendait l'arrivée de Sultan Camba, qu'il ne serait plus en pouvoir de lui faire le même parti ; des avis secrets disaient pourtant et avec beaucoup d'apparence que ce général portait Ram Raja par des envoyés particuliers à ne rien céder.

Nous reçûmes plusieurs autres nouvelles dans le même mois

de notre envoyé qui était au camp ; il nous donnait avis qu'il avait vu le général qui se plaignait toujours fort de nous de ne pas lui avoir envoyé un Français ainsi qu'il l'avait mandé plusieurs fois, que nous étions des politiques qui attendions de voir de quel côté la chance tournerait pour prendre après notre parti, qu'il nous avait offert de traiter avec nous de Pondichéry, que nous souffririons de n'y avoir pas pensé à temps ; il ajoutait pourtant qu'il en restait encore jusqu'à l'arrivée de Sultan Camba, mais qu'il fallait faire diligence. Nous n'étions pas en état de nous engager dans cette affaire, outre qu'il n'y avait aucune assurance de traiter que l'on ne vît un des deux partis maître absolu de la province. Nous étions bien informés aussi que le général demandait un Français dans l'espérance que cet envoyé serait chargé de grands présents pour lui. Les Hollandais y envoyaient de temps à autre et l'on en disposait un considérable à Madras pour envoyer au camp après que Sultan Camba y serait arrivé. Nous écrivîmes à notre envoyé que nous attendions des curiosités d'Europe pour rendre une visite, mais en particulier nous lui marquions que si nous faisions cette démarche, Ram Raja se déclarerait peut-être contre nous, outre que nous tirions des terres du sud tout le nécessaire pour la subsistance de Pondichéry qu'il était facile aux Marates de nous [en] priver.

Nous reçûmes des lettres de Bengale où l'on nous faisait espérer que l'on tâcherait de faire partir de là un bâtiment pour France qui jetterait l'ancre devant Pondichéry pour prendre nos paquets.

On avait avis par des gazettes de Hollande de la mort de M. le Marquis de Seignelay et que le roi avait nommé à la place M. de Pontchartrain.

Nous eûmes aussi des lettres de Masulipatam ; les officiers continuaient à forcer les nations à payer les droits, le commerce tout cessé par là.

Les Hollandais firent dans ce mois une réjouissance d'éclat à Negapatam, quantité de pavillons arborés sur les bastions, grand feu de canon et de mousqueterie et distribution au peuple de sucre et de bétel suivant la coutume de l'Inde. On nous donnait avis que c'était en conséquence d'une réponse reçue du Mogol, sur ce qu'ils s'étaient offert de contribuer de leurs forces au siège de Tanjore, ce qui avait été accepté et qu'ils attendaient un détachement de troupes des Mores pour s'y joindre. On ne donna pas dans ce bruit et peut-être que ce n'était que pour tâcher d'intimider Maga Raja pour l'obliger à s'accommoder avec eux. Nous eûmes encore dans ce mois des plaintes de ce prince sur le peu d'application que nous apportions à établir le comptoir de Caveripatnam ; nous nous remettions à l'ordinaire à l'arrivée des vaisseaux que nous attendions.

Maga Raja envoya une somme considérable à Gingy ; tout s'y disposait à la défense. Il courait un bruit d'une union de forces entre tous les princes gentils, mais avec peu d'apparence par le peu de liaison qu'il y avait entre eux. On nous pressait toujours de Gingy de traiter à forfait de Pondichéry et, à notre refus, le brahme qui avait fait l'affaire de Tevenapatam était chargé d'en parler aux Anglais et aux Hollandais et de leur offrir aussi de traiter de Porto-Novo. Le brahme ne fut point écouté, les conjonctures n'étaient pas favorables pour s'engager à l'achat de ces terres.

Nous obligeâmes les habitants de Pondichéry de contribuer de leur part à fermer la peuplade du côté du nord par de bons fossés en dedans revêtus de pieux, des barrières aux endroits nécessaires pour le passage et des lascarins pour la garde.

Nous fûmes encore obligés de faire resserrer nos marchands pendant quatre jours dans le fort pour en tirer de l'argent ; ces gens-là se plaignaient et à la vérité avec raison ; cependant nous en avions besoin pour subsister.

Les gens qui étaient à Congimer firent diverses courses jusqu'à une demi-lieue de Pondichéry, d'où ils enlevèrent des troupeaux et des gens et nous eûmes avis le 27 que 50 cavaliers et environ 300 fantassins de ces troupes étaient arrivés à la maison que nous avions fait élever à un grand quart de lieue au nord pour la commodité des blanchisseurs, qu'ils avaient

voulu faire ouvrir deux chambres qu'il y avait et que les gens qui étaient en garde et qui vinrent nous faire ce rapport s'en excusèrent sur ce qu'ils n'avaient pas les clefs. Un peu après deux cavaliers vinrent à la barrière et dirent aux gens qui y étaient qu'ils avaient des lettres pour nous et qu'ils nous en avertissent afin d'envoyer des gens pour entendre ce que ce seigneur nous écrivait. Je leur fis dire d'envoyer les lettres au fort et que nous verrions ce qu'elles contenaient. Les deux cavaliers retournés au campement, il vint un brahme avec une lettre du commandant en persien ; il nous donnait le même avis qu'il nous avait écrit de Congimer, qu'il était chargé par les ordres du Mogol et du général qui était devant Gingy de s'emparer des terres du bord de la mer et qu'il s'apprêtait pour venir à Pondichéry où il s'attendait aussi, suivant les mêmes ordres, que nous l'assistions d'argent, de vivres et de munitions. On y répondit dans les mêmes termes que l'on avait déjà fait, que Pondichéry était à nous, qu'ils n'avaient rien à y voir et que nous n'avions ni argent ni vivres ni munitions à leur fournir.

Le même jour, par une [autre lettre], il nous demandait 500 chacras et les autres remplies de menaces de nous forcer. On y fit les mêmes réponses, cependant on trouva à propos d'envoyer le 28 un de nos brahmes et notre interprète en persien au commandant pour voir ses ordres qu'il s'offrait de montrer ; ils partirent bien instruits de ce qu'ils avaient à dire ; à leur retour ils nous rapportèrent les mêmes choses que le commandant leur avait écrit ; ils avaient lu ses ordres qui étaient conformes et des lettres aux Anglais, aux Hollandais et à nous de l'assister. Le Conseil fut assemblé là-dessus pour voir ce que l'on devait faire dans ces conjonctures ; on y considéra l'état où nous étions contre les Anglais et les Hollandais, les intentions de ces derniers qui nous étaient connues de mettre la Compagnie hors de Pondichéry, dont ils étaient d'autant plus piqués que nous leur avions fait manquer leur coup ; on envisagea ensuite que nous ne pouvions pas nous opposer aux forces du Mogol, outre que nos ennemis auraient beaucoup plus de facilité par là de venir à bout de leurs desseins en s'y

joignant, les affaires de Ram Raja en mauvais état, sans espérance d'en être assistés considérablement ; cependant nous fîmes réflexion d'un autre côté que, si les Mores prenaient possession de Pondichéry, nous n'avions plus rien à y prétendre. Toutes ces considérations nous embarrassèrent, enfin on passa tout d'une voix d'envoyer dire au commandant que nous avions écrit au général — et cela était vrai — et que nous attendions ses réponses, qu'il l'attendit aussi jusque-là, que s'il attentait quelque chose contre nous avant le retour des exprès, que nous [nous] y opposerions. Le dernier parti, si ces gens ne voulaient pas se rendre à celui que nous leur proposions, fut de les laisser prendre possession avec un brahme et trois ou quatre lascarins de la nouvelle peuplade qui était à l'ouest, et d'en recevoir les droits, mais sans que les troupes y missent les pieds ou, s'ils y entraient, que nous tirerions dessus. Nous eûmes de la peine à en venir là, mais nous crûmes qu'il fallait mieux céder quelque chose que de perdre tout.

Nous étions dans les fâcheuses conjonctures, on crut pourtant qu'il ne fallait pas se rendre si tôt. Le 28 et le 29 passèrent en contestations réciproques, en plusieurs lettres écrites, envoi de gens de part et d'autre. Cependant les gens qui étaient restés à Congimer vinrent se joindre aux troupes qui étaient proche de nous et sur l'avis qu'eut le commandant qu'il était arrivé de la cavalerie marate à Villenour, une lieue sud de Pondichéry, il monta à cheval, cent cavaliers avec lui et deux ou trois cents lascarins, il fut jusque-là ; les Marates les découvrant venir se retirèrent, les Mores entrèrent dans la peuplade, ils y firent quelques pillages et retournèrent à leur camp. Le commandant se lassant de notre retardement fit mine diverses fois de se mettre en marche contre nous et, le 29, sur les neuf heures du soir, on vint nous donner avis qu'il approchait des barrières avec ses troupes. Nous étions disposés, on prit les armes pour aller au devant et s'opposer à leur entrée dans la peuplade ; dans ce temps-là, un soldat prenant une arme qu'il croyait être la sienne pour la charger, comme il y avait plusieurs fusils du même maître, il s'adressa à un qui était chargé et, voulant voir si le chien jouait bien, il le banda et, en le détachant, le

coup partit, la balle passa au travers du corps d'un soldat topas et fut blesser de là au genou le sieur Beaudeau, garde des magasins de la Compagnie. Cependant on eut avis que les Mores s'étaient retirés. Le soldat topas mourut le lendemain. On envoya avertir le commandant le 30 qu'il pouvait envoyer un brahme et trois ou quatre lascarins dans la peuplade de l'ouest, ainsi que nous avions résolu. Il rejeta d'abord cette offre, disant qu'il voulait être le maître de tout y loger avec ses troupes et arborer le pavillon du Mogol, mais lorsqu'il vit que nous étions résolus à ne lui rien céder davantage, il acquiesça, il envoya un brahme avec cinq ou six lascarins et resta campé dans la plaine.

CHAPITRE XXVIII

LES MOUVEMENTS DES MORES ET DES MARATES AUTOUR DE PONDICHÉRY 1er JANVIER — 1er AOUT 1692

Un parti de Mores venant de Congimer s'établit dans la pagode de Villenour; les Marates parviennent à l'en chasser.

Les Mores furent camper le 1er janvier 1692 au nord à une petite portée de canon de nous ; le commandant me fit dire de là qu'il souhaitait de nous rendre visite et de m'entretenir en particulier ; nous voyons à quoi il tendait qui était de tirer quelques présents ; on s'en excusa ; il fit demander ensuite de la poudre et des balles qu'on lui refusa ; il en vint après aux menaces mais dont on fit peu de cas. Ils restèrent jusqu'au 4 que ce commandant m'envoya donner avis par un brahme qu'il partait pour Villenour avec ses troupes — il lui était venu la nuit 50 cavaliers de renfort — et qu'il me recommandait le brahme et les lascarins qu'il laissait dans la peuplade de l'ouest, même qu'il nous en faisait répondre s'il y arrivait du mal ; je fis répondre que nous ne nous chargions point de ses gens, que c'était à eux à se garder. Les troupes partirent ensuite ; ils furent à Villenour, se jetèrent dans la pagode où ils se disposaient à s'y fortifier. Cependant la nouvelle ayant été portée à Gingy de la marche des Mores du côté de la mer et ce pays étant presque le seul de la province dont Ram Raja tirait des revenus, on résolut d'y envoyer des forces pour en faire retirer les ennemis. Questna Antogy, second ministre, partit de là avec

400 chevaux d'élite et avec d'autres troupes qu'il prit dans sa marche, ils parurent proche de Villenour le 5 ; les Mores furent au devant ; des cavaliers des deux partis se détachèrent, ils en vinrent aux mains, il y en eut de blessés de part et d'autre ; les Mores mirent ensuite le feu à des maisons de la peuplade et se retirèrent ensuite dans la pagode, ils n'avaient pas pris les précautions nécessaires pour s'y maintenir, sans vivres et sans munitions ; il leur vint pourtant de Congimer 25 bœufs chargés de riz, mais se voyant pressés et les Marates autour, ils convinrent d'un traité le 7 de se retirer à Congimer, de ne rien apporter de leur pillage et de ne faire aucun désordre dans leur retraite. Ils sortirent le même jour de la pagode et prirent leur marche au nord ; ils rencontrèrent à l'ouest de Pondichéry un renfort qui leur venait de 40 cavaliers et de 200 fantassins ; ils s'arrêtèrent, il y a apparence qu'ils consultèrent entre les principaux s'ils continueraient leur route ou s'ils retourneraient sur leurs pas. Un quart-d'heure après, ils retournèrent et traversèrent la plaine, ils vinrent camper près d'un grand jardin de la Compagnie à une portée de mousquet du fort ; ils y restèrent le reste du jour et la nuit et [nous] sur nos gardes de ce côté et des corps de gardes avancés.

On nous rapporta qu'ils avaient agité plusieurs fois de tâcher à entrer par force dans la peuplade et de la piller, mais que les plus sages ne voyant pas d'apparence d'y réussir, on avait rejeté cette proposition. Les Marates les voyant arrêtés parurent le 8 et se portèrent à deux ou trois cents pas d'eux ; ils les envoyèrent sommer de là d'exécuter le traité. Après plusieurs allées et venues, les Mores, appréhendant notre jonction avec les Marates, prirent enfin la résolution de se retirer ; ils reprirent le chemin qu'ils avaient quitté et arrivèrent le 9 à Congimer. Je fis avertir le brahme qu'ils avaient laissé dans la peuplade de l'ouest de se retirer ; cet homme négligeant cet avis et s'y prenant trop tard fut pris par les Marates. Questna Antogy après avoir suivi quelque temps les Mores en queue, vint se porter avec ses troupes dans les dehors de Pondichéry.

François Martin achète la retraite des Marates par des présents au chef Questna Antogy.

Nous n'étions pas moins sur nos gardes à leur égard que pour les Mores. Questna Antogy nous envoya demander d'entrer dans la peuplade et d'y loger avec ses troupes ; je lui fis dire que ce serait un désordre que ses gens y causeraient, même qu'il ne pourrait pas empêcher et qu'il était mieux de camper dehors ; il me fit avertir ensuite qu'il souhaitait nous rendre visite. Cette démarche était en vue des présents qu'il s'attendait d'y recevoir ; on s'en excusa sur les conjonctures présentes et que ne l'ayant point voulu permettre au commandant des Mores, il était à propos de faire voir à l'extérieur que nous demeurions dans l'égalité. Questna Antogy se plaignit ensuite de ce que nous avions reçu un brahme de leurs ennemis dans la peuplade de l'ouest, qu'il y avait apparence aussi que nous les avions fait venir et qu'on l'avait assuré que nous leur avions donné de l'argent, des vivres et des munitions. Il en savait bien le contraire, mais c'était dans la vue de s'établir par là dans une espèce de droit de nous demander aussi les mêmes choses.

Nous reçûmes dans le même temps des lettres de Gingy où l'on faisait les mêmes plaintes ; ils avaient à la vérité quelques raisons de leur part à l'égard du brahme que nous avions reçu, parce qu'ils rentraient dans les égards que nous avions, mais pour les autres articles on ne s'attacha pas à les soutenir. Le commandant nous fit dire ensuite qu'il était venu pour faire retirer les Mores des environs de Pondichéry, qui nous auraient inquiétés s'ils y étaient restés, qu'ils avaient perdu quatre à cinq chevaux de prix à la rencontre qu'ils eurent avec eux à Villenour et qu'il s'attendait à un présent. Les officiers du caractère de Questna Antogy ne passent guère dans des lieux sans en recevoir ; ce serait un affront pour eux de leur en refuser ; nous étions encore obligés de ménager cet homme qui avait beaucoup de crédit auprès du ministre ; on lui envoya une chaîne d'or de la valeur de cent pagodes dont la Compagnie a payé la moitié et nos marchands l'autre. Il resta au campa-

ment jusqu'au 13 qu'il partit avec ses troupes ; sa route fut au nord-ouest pour aller attaquer Monour [Maïlom ?], ancienne peuplade à une petite journée de Pondichéry où il y avait une pagode où les Mores s'étaient fortifiés et d'où ils faisaient des courses du côté d'Arimoulcote et de Valdaour, ce qui empêchait de cultiver les terres qui sont de grands rapports de ces côtés-là. Questna Antogy, après être resté quelque temps à l'attaque de la pagode sans rien avancer, se laissa surprendre un matin par un détachement de cavalerie du camp des Mores ; il y perdit quelques-uns de ses gens, les autres avec lui se sauvèrent à course de cheval.

Les Mores qui étaient à Congimer arrêtèrent de nos lascarins qui allaient et retournaient de Madras ; le commandant nous écrivit, il se plaignait de nous, de son brahme que nous avions laissé enlever, il prétendait aussi que nous avions fait venir les Marates et que nous étions cause du mauvais succès qu'il avait ; il usait de menaces ensuite ; il s'apaisa pourtant dans la suite, nous lui fîmes rendre son brahme et les chemins [furent] ensuite libres pour nos gens.

Il arriva dans ce mois un demi-bot, envoi de M. Deslandes, chargé de victuailles pour le fort, nous le fîmes décharger et entrer ensuite en rivière. On n'avait pas trouvé lieu de faire partir pour France le petit bâtiment qu'on nous avait fait espérer. On n'avait encore rien avancé pour le firman par les difficultés qui se rencontraient à s'accommoder avec le divan de Dacca.

Le roi de Siam avait écrit au vice-roi de Bengale pour réclamer les vaisseaux le *Siam* et le *Louveau* qui étaient dans la rivière de Balassor et qu'il prétendait être à lui ; on n'avait rien remué jusque-là sur cette affaire.

Il nous arriva deux barques de riz de la côte de Girgelin. Le bruit courait toujours que les Hollandais en voulaient à Pondichéry ; ils étaient toujours dans de grands mouvements à Negapatam par l'exercice qu'ils faisaient faire souvent à leurs soldats européens, aux Macassars et Boughis qui avaient été envoyés de Batavia et aux soldats du pays ; ils attendaient des

troupes de Cochin d'où le commissaire général Van Rée était parti pour aller à Surate après avoir établi leurs affaires de ces côtés-là et fini la guerre avec les principaux de cette côte. Leur démêlé avec Maga Raja était toujours de même ; les envoyés en contestation sur les prétentions des deux partis. Maga Raja avait grande envie de .... une partie de sa meilleure cavalerie était au secours de Ram Raja, il appréhendait aussi une irruption des Mores dans ses états ; c'est ce qui le retenait.

Mission Siamoise de V. Pinheiro à Pondichéry tendant au rétablissement des relations avec ce pays.

On eut avis de l'arrivée au camp des Mores de Sultan Camba et du premier ministre Asset Khan et des dispositions où l'on se mettait pour attaquer Gingy dans les formes et presser la place. Le général avait dit à notre brahme que nous ne pouvions pas nous exempter d'envoyer visiter ce prince et avec des présents conformes à sa qualité ; nous n'étions pas en état de faire cette démarche ni les dépenses qui étaient absolument nécessaires ; nous agîmes à notre ordinaire dans les réponses que nous fîmes, usant de remises sous divers prétextes.

Le bruit était grand d'un corps de cavalerie marate qui se disposait à la côte de l'Inde pour le secours de Gingy ; on avait des avis sûrs que le Mogol, après s'être emparé des terres de ces peuples et les ayant voulu forcer à embrasser la religion mahométane, ils s'étaient soulevés et avaient repris plusieurs places. On fit de grandes réjouissances dans Gingy de ces nouvelles ; il y entrait aussi un peu de politique pour entretenir les peuples de la marche de ce secours depuis l'arrivée de Sultan Camba. Les Marates donnèrent deux ou trois fois dans le camp des Mores, une fois entre les autres avec succès, ils y prirent plusieurs chevaux, un éléphant et des bêtes de charge ; on s'y entretenait publiquement de l'intelligence du général avec Ram Raja.

Sur les avis que nous donnâmes à Gingy pour la sûreté de la plaine, on envoya des troupes pour servir de garnison dans la pagode de Villenour. — Les gens de Congimer firent des courses

de notre côté ; ils enlevèrent une nuit du bétail qui était dans la plaine.

On eut avis de la côte de l'Inde de deux vaisseaux qui étaient partis de Lisbonne pour les Indes, il en était arrivé un à Goa, l'autre n'a pas paru et [est] assurément perdu. Je fais cette remarque parce que la Compagnie souffrit de la perte de ce vaisseau ; elle avait fait charger dessus à Lisbonne une somme considérable pour le comptoir de Surate.

La quèche le *Saint-Joseph* qui était dans la rivière et que nous n'avions pas la liberté de faire naviguer, fut vendue dans le mois de février pour 500 pagodes.

Nous reçûmes des lettres de Surate ; il n'y avait de particulier dans les affaires de la Compagnie que la mort du sieur Cocquelu, secrétaire du conseil ; on y perdait, c'était un fort honnête homme, des plus capables pour son emploi.

On avait des avis d'Ispahan de la difficulté que trouvaient les Hollandais à accommoder leurs affaires avec la cour de Perse. On voulait les mettre absolument sur le même pied où ils étaient avant la rupture et les obliger à prendre la soie ; leur ambassadeur était comme retenu à cette cour.

Depuis le soulèvement des Marates dans leur pays à la côte de l'Inde et la reprise de quelques places dans les terres et sur le bord de la mer, ils avaient armé des barques pour la course sur les sujets du Mogol ; ils avaient fait descente à Souali à l'entrée de la rivière de Surate, où ils avaient pillé des villages. Les corsaires *sanganes* faisaient aussi du désordre de ces côtés-là. — La peste était diminuée à Surate et aux environs.

M. Pin, des Missions Étrangères, y était arrivé ; il attendait l'occasion de passer en Perse pour de là continuer sa route en France ; il était chargé de nos paquets pour la Compagnie.

Nous eûmes avis le 4 de ce mois de l'arrivée d'un navire arménien à Madras qui venait de Siam, où s'était embarqué un envoyé du roi avec d'autres Français et ordre de venir à Pondichéry, qu'il était porteur des lettres du barcalon et de plusieurs paquets pour le R. P. Tachard, pour Messieurs des Missions

Étrangères et pour nous. Nous reçûmes une partie de ces paquets le 5, d'autres le 7 et les envoyés arrivèrent le 21. L'envoyé était un V. Pinheiro, natif de Siam mais chrétien, il avait été interprète de Messieurs des Missions et ensuite de la Compagnie ; le roi de Siam l'avait élevé à la dignité de ...... pour autoriser son envoi ; deux mandarins pour adjoints et quelques valets. Il avait été envoyé sur le retour à Siam des gens de cette nation que le R. P. Tachard avait laissés en Bengale et qui y étaient passés depuis. Ces gens avaient été chargés d'une lettre pour le barcalon, que le R. P. avait écrite, où il marquait qu'il était chargé d'une lettre de notre Saint-Père le pape pour le roi défunt [Phra Naraï] et une autre du Roi pour le même prince, qu'elles avaient été écrites avant que l'on eut appris sa mort, qu'il les avait conservées pour les remettre au roi à présent régnant, lorsqu'il trouverait une occasion et sûreté de passer à Siam. Le R. P. s'était étendu sur les affaires générales mais qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici. Les envoyés étaient chargés de la réponse du barcalon pour sa Révérence ; elle fut portée le 22 à leur maison en cérémonie, elle commençait en accusant la réception de la lettre du père, elle passait ensuite sur la conduite de feu M. Constance et du mauvais usage qu'il avait fait des biens de la couronne, de là sur la conduite des Français depuis le mort du défunt roi, de l'inobservation du traité, de la douceur qu'ils prétendaient avoir usé à l'égard des Français restés à Siam après le départ de M. Desfarges, coupables de mort suivant les lois du royaume pour le manque de parole de leur général. Tous ces faits étaient rapportés avec adresse et des personnes qui n'auraient pas été informées des révolutions de Siam, de la suite et de la cruauté de ces peuples, y auraient été pris. Le barcalon s'étendait après sur la situation du royaume qui n'appréhendait pas les Français, cependant que le roi était pourtant disposé à renouer l'intelligence entre les deux nations, si la France y souhaitait entendre, par le rétablissement des affaires pour la religion et le commerce, suivant les traités de l'ordre du roi défunt. Le P. Tachard était invité ensuite de passer à Siam avec les lettres dont il était porteur et des assurances qu'elles y seraient reçues

avec l'honneur qu'on leur devait, sûreté pour sa personne et les gens de la Compagnie qui passeraient avec lui pour liquider les comptes qu'on avait avec les facteurs des magasins du roi (et que V. Pinheiro et les autres mandarins avaient été envoyés pour les accompagner). C'est là l'essentiel de la lettre du barcalon. J'en ouvris une qu'il écrivait à M. Deslandes qu'il connaissait particulièrement de son séjour à Siam et qu'il lui avait écrit de Bengale avec le P. Tachard lorsqu'il y fut ; c'était une espèce de relation de ce qui s'était passé dans les révolutions, mais tournée d'une manière en faveur des Siamois qu'on y aurait été pris encore si l'on avait pas cru tout le contraire.

Nous apprîmes par des lettres particulières que M. l'évêque et messieurs les missionnaires étaient rétablis dans leur séminaire, que les autres Français avaient été tirés des prisons du mois de février 1691 et logés dans une maison particulière et qu'après le retour à Siam des Siamois de Bengale et l'avis de la venue de l'escadre, ils avaient eu la liberté aussi de se retirer au séminaire et d'aller par la ville, mais sous la caution de M. l'évêque qui s'était engagé d'en répondre en cas que quelqu'un quittât.

On nous donnait avis de prendre confiance à V. Pinheiro, zélé pour la nation et qui pouvait beaucoup servir dans l'accommodement ; on ne pouvait rien dire de sûr des sentiments du barcalon à notre égard, quelques-uns le croyaient bien intentionné pour nous mais qu'il appréhendait de se déclarer, d'autres le croyaient notre ennemi, cependant il avait beaucoup contribué à la liberté des Français.

Le royaume de Siam était assez paisible à présent ; plus de remuements, le roi fort incommode, il avait un fils de sa femme, fille du roi défunt ; son fils aîné qu'il avait eu d'une première femme entrait fort dans le gouvernement, on nous donnait avis de lui écrire mais surtout de ne point parler de Bankok ni de Merguy, seulement de s'en tenir au traité pour la religion et pour le commerce.

On écrivait que les Hollandais n'étaient plus aussi bien en cour, qu'ils y avaient usé sur leur manque de parole à l'égard du roi de promesses qu'ils lui avaient faite ; ils n'en avaient

tenu aucune, cependant leur commerce y roulait à l'ordinaire.

On ne répondit pour lors rien de positif à V. Pinheiro et aux mandarins ; on leur marqua seulement que nous étions dans toute la disposition de contribuer à renouer l'intelligence avec eux, étant persuadés que le roi de Siam ferait justice sur toutes les prétentions des Français, que nous attendions des vaisseaux de France et des ordres, qu'il n'était pas à propos aussi que le P. Tachard et les personnes qui l'accompagnaient s'embarquassent sur un navire étranger, outre qu'il n'y avait pas de sûreté pour eux. Vincent Pinheiro et ses gens furent logés dans la maison d'un français habitant et l'on donna ordre de leur fournir le nécessaire.

Malgré les ordres de Jaloufar Khan, le chef more de Congimer continue de piller les alentours de Pondichéry.

Nous reçûmes des lettres de notre brahme qui était au camp ; il marquait qu'on le pressait toujours de nous écrire d'envoyer visiter Sultan Camba, que si nous n'étions [pas] en état de faire cette visite qu'il croyait pourtant nécessaire, il était important d'engager dans nos intérêts des domestiques du général pour tâcher à rabattre les coups que l'on porterait sur nous de remettre à faire cette visite.

Le brahme nous envoyait un ordre qu'il avait obtenu du général contre les coureurs qui viendraient du côté de Pondichéry, c'était une espèce de défense de rien entreprendre contre nous ; il l'avait demandé sur ce que nous lui avions écrit de la venue du détachement du mois de décembre. Il nous donnait aussi avis que le Mogol se plaignait fort de la longueur du siège de Gingy et qu'il ordonnait que le général avec un détachement de cavalerie courut les terres de la province et celles de Tanjore, de tout risquer et empêcher qu'on ne les cultivât et que c'était le moyen de réduire les ennemis qui n'avaient point d'autres ressources pour des vivres. Ces ordres ne furent pourtant point exécutés, sur les raisons que l'on rapporta qu'il était nécessaire pour cette expédition que le détachement fut considérable et que ce serait affaiblir le camp. On crut que c'était un

coup de l'intelligence du général avec Ram Raja qui ne voulait point perdre ce prince. On attendait au camp les envoyés de Madras ; on y parlait fort du secours qui venaient aux Marates.

Nous prîmes résolution sur les avis de notre brahme (n'étant pas dans la pensée d'envoyer visiter Sultan Camba, qui nous aurait engagés à de grandes dépenses) de lui remettre de quoi faire quelques présents aux gens qu'il croirait à propos d'en donner, étant nécessaire de s'en rapporter à lui. On fit partir des lascarins qui portaient un oiseau lory pour le général qui en avait demandé, quelques aunes de drap et cinquante pagodes en espèces qu'on lui écrivit de ménager. Cet envoi ne fut point heureux ; nous eûmes avis quelques jours de là que nos lascarins avaient été rencontrés par un parti de Marates qui avaient tout enlevé et porté à Gingy. On prétendit depuis de nous faire de grosses affaires à cette cour sur une intelligence que l'on publia que nous entretenions avec leurs ennemis. On en revint pourtant après, mais nous ne pûmes point retirer ce qu'on avait pris à nos gens.

Il y eut une alarme la nuit du 6 au 7 par quantité des habitants des villages du côté du nord qui se jetèrent dans Pondichéry sur le bruit de la marche des Mores ; on sut qu'il avait paru quelques cavaliers qui s'étaient retirés. Nous tenions quatre lascarins à Bommepaleom, une petite lieue nord de nous pour nous avertir de la marche des troupes qui viendraient [par] ce côté-là ; ces quatre hommes s'y laissèrent surprendre le 10 par 100 ou 120 cavaliers et 300 fantassins, ils furent arrêtés, leurs armes prises et ce qu'ils avaient sur eux. Ils s'avançèrent ensuite jusqu'à un village à une petite demi-lieue du fort, ils y trouvèrent des blanchisseurs dont ils enlevèrent tout le linge qu'ils blanchissaient et qui nous appartenait, ils désarmèrent un de nos lascarins qui y était. Quelques-uns de leurs gens poussèrent dans la plaine et chassèrent de leur côté un troupeau de vaches et un autre de cabrits. Sur l'avis que nous en eûmes, deux officiers partirent à la tête de 50 mousquetaires et nos soldats du pays ; notre interprète en langue persienne fut avec eux et porteur de la lettre du général contre ces coureurs qui se

retirèrent en diligence après avoir fait leur coup. On ne trouva pas à propos que nos gens les suivissent, mais on fit pousser après eux l'interprète avec quelques lascarins, il les atteignit à Bommepaleom, il parla à un brahme conducteur du parti, il lui montra l'ordre du général qu'il porta sur sa tête par respect avant de le lire ; il dit [le brahme] après que le commandant des troupes était à Congimer et qu'il fallait s'adresser à lui. L'interprète n'avait pas ordre de passer plus avant, il retourna au fort nous rapporter la réponse. Outre le linge que ces pillards avaient enlevé, ils nous prirent encore un gros troupeau de cabrits et quantité de vaches et de moutons aux habitants.

L'interprète fut renvoyé et chargé de pousser jusqu'à Congimer pour parler au commandant ; c'était un Saim Khan, patane, qui avait demandé au général la permission de faire à ses dépens la conquête des terres du bord de la mer et d'en avoir le gouvernement, ce qui lui avait été accordé et des lettres aux nations pour l'assister. C'était le même commandant et les mêmes troupes qui avaient déjà paru. L'interprète partit et retourna le 16 ; il avait eu de grands entretiens avec Saim Khan ; ce commandant se plaignait que nous avions assisté de gens les Marates lorsqu'il fut à Villenour, il ne s'arrêta pas pourtant beaucoup à cet article, mais il nous demanda de nous joindre à lui, de le recevoir dans Pondichéry et de faire la guerre ensemble à leurs ennemis et qu'il nous en reviendrait de de grands avantages. L'interprète était bien informé de ce qu'il devait répondre ; il demanda d'abord que l'on rendit ce qu'on avait pris, il montra l'ordre du général et ajouta ensuite qu'il n'avait point d'union à attendre de nous, que nous n'étions point dans cette guerre et que nous ne le souffririons point entrer dans Pondichéry ni aucun de ses gens que pour .... quelques denrées, et qu'à la moindre insulte qu'il ferait ou les siens à aucun des habitants que nous n'épargnerions personne ; ils eurent ensuite de grandes contestations ensemble, mais l'interprète toujours sur le même pied ; ils en restèrent là ; on nous rendit une partie de nos cabrits ; le linge et les autres troupeaux restèrent.

Il vint le même jour un cavalier avec une lettre de Saim

Khan, il fut arrêté aux barrières où il fut obligé de rester, quoiqu'il fût chargé de me la remettre en mains propres ; elle me fut apportée, elle rapportait les mêmes choses qu'on avait dites à l'interprète ; on y fit aussi la même réponse. Ces gens-là firent encore quelques courses jusqu'au 8 que mille fantassins et quelques cavaliers vinrent se poster dans le bois à une demi-lieue nord de nous ; en arrivant ils commencèrent à défricher et à s'y fortifier ; un détachement des leurs s'avança dans la plaine d'où ils enlevèrent 40 ou 50 vaches et des riz qui étaient coupés et en grain.

Nous nous assemblâmes pour résoudre ce que nous pourrions faire dans des conjonctures de même ; l'ordre que nous avions du général était à la vérité quelque chose, mais qui ne nous mettait pas entièrement à l'abri de ces coureurs, outre qu'ils avaient des lettres de ce seigneur pour nous où il nous invitait de les assister. Après plusieurs réflexions nous crûmes être bien fondés ainsi que les habitants et leurs biens et de nous opposer contre ceux qui voudraient y entreprendre de ne rien fournir aux Mores, [mais] seulement de permettre à quelques-uns d'eux de venir acheter dans la peuplade de ce qu'ils auraient besoin et de tâcher d'entretenir également l'amitié du général et la correspondance avec la cour de Gingy ; on résolut aussi d'envoyer un autre présent au camp à la place de ce qui avait été pris.

Quoique les Hollandais eussent leurs envoyés au camp et qu'ils y fissent assez souvent des présents, leur comptoir de Sadras souffrait beaucoup des courses que les partis faisaient de ces côtés-là.

Comment s'accomplit le retour en France des trois navires partis de Pondichéry en février 1690.

On eut avis dans ce mois que M. Camphuysen, général de Batavia s'était démis volontairement de cette charge pour vivre en particulier et que M. Oousthoorn, directeur général, avait rempli la place par provision et où il a été continué par les ordres de la Compagnie de Hollande.

Le sieur Baudeau, garde des magasins du fort qui avait été blessé par accident à la fin du mois de décembre 1691, étant presque guéri, fut attaqué de la petite vérole qui l'emporta le 21 de ce mois.

Depuis l'arrivée de Sultan Camba et du premier ministre Asset Khan, on avançait les travaux devant Gingy ; les Mores y employaient une prodigieuse quantité de sacs remplis de terre, on y avait élevé plusieurs batteries dont le bruit portait jusqu'à Pondichéry.

Nous reçûmes dans le mois des paquets de Surate où il y avait des lettres de la Compagnie et une suite des victoires du Roi sur cette multitude de confédérés, la prise de Mons par S. M., le siège commencé pendant l'assemblée de cet amas de princes à la Haye et la place enlevée presque à la vue du prince d'Orange, la conquête de Nice, de Villefranche et d'autres lieux en Savoie, le bombardement de Liège et une suite d'autres avantages qui servent de témoignage de l'assistance du ciel en faveur de la France.

Nous eûmes avis par les mêmes lettres de l'arrivée en France des navires le *Lonré* et le *Saint-Nicolas* qui avaient fait voile de Pondichéry en février 1690, avec le vaisseau l'*Oriflamme*. Nous apprîmes que ces trois bâtiments avaient été mouiller à la baie de Tous-les-Saints au Brésil où il leur était mort quantité de gens ainsi que dans la traversée jusque-là ; dans la route de la baie à la Martinique, M. Desfarges, M. l'Intendant, M. Cornuel, deuxième capitaine de l'*Oriflamme*, le premier lieutenant et, après leur arrivée à la Martinique,, M. de l'Estrille, plusieurs officiers, nombre de soldats et des gens des équipages ; que les trois vaisseaux ayant mis à la voile de là, le *Lonré* qui tenait le devant prit un petit navire anglais chargé de molues, qu'une tempête survenue quelques jours après avait séparé les navires le *Lonré* et le *Saint-Nicolas* de l'*Oriflamme* ; ces deux bâtiments séparés aussi ensuite l'un de l'autre par une autre tourmente étaient pourtant arrivés heureusement en France, mais on n'avait point de nouvelles de l'*Ori-*

flamme que l'on croyait absolument perdue. Le navire les *Jeux* parti de Surate avait fait une heureuse traversée, il avait passé de là au Port-Louis sans avoir relâché en aucun endroit.

François Martin répond aux propositions de Pinheiro. — Les Mores continuent leurs pillages. Par souci de la neutralité, François Martin refuse l'assistance des Marates. — Les Mores autorisés à venir acheter des vivres à Pondichéry.

On nous donnait avis par les lettres de Surate que les Hollandais avaient accommodé leurs affaires en Perse, qu'ils avaient eu deux tomans de rabais sur chaque charge de soie d'un chameau ; c'était bien peu pour avoir fait tant de bruit et tant de dépenses.

Nous prîmes résolution d'envoyer aux Manilles des étoffes que nous avions reçues par l'escadre des six vaisseaux en 1690 ; ces étoffes n'étaient point d'usage pour les Indiens ; on en fit passer un assortiment à San Thomé pour mettre sur un vaisseau qui chargeait pour les Manilles.

Sur l'avis que l'on a eu de Madras qu'on y disposait un petit bâtiment pour le voyage de Tenasserim, on trouva à propos d'écrire à Siam. Le R. P. Tachard fit réponse au barcalon, il l'assurait de son passage à Siam après l'arrivée des navires de France que nous attendions et de la disposition où l'on était de renouer l'intelligence entre les deux nations sur l'espérance que l'on avait que le roi de Siam s'y porterait de même. J'en écrivis, sûr que les lettres seraient portées d'abord à cette cour et qu'il les faudrait interpréter ; je m'étendais dedans sur ce qui devait porter les Siamois à faire réflexion sur la conduite qu'ils avaient tenue avec les Français et les avantages qui leur reviendraient du rétablissement de notre nation dans le royaume, mais ensuite ce qu'ils devaient appréhender du ressentiment du roi et, pour marque qu'ils agissaient de bonne foi, de laisser la liberté aux Français qui étaient à Siam de se retirer avec leur nation. M. de la Vigne, procureur général des Missions, écrivit

aussi et V. Pinheiro et ses mandarins s'étendirent suivant leur coutume dans leurs lettres. Ce sont des espèces de journaux où ils rapportent jusqu'aux moindres accidents.

Quarante ou cinquante des Mores qui s'étaient venus poster dans les bois proches de nous vinrent le 1er du mois de mars enlever dans les dehors de Pondichéry un homme qui y était établi pour recevoir des droits de ce qui passait de marchandises ou de riz dans la plaine pour aller au nord ; ils enlevèrent aussi un paquet de linge à des blanchisseurs. Le commandant des troupes qui étaient dans le bois écrivit le même jour à nos brahmes et à notre interprète des lettres remplies de menaces qu'ils désoleraient tout si on ne les recevait dans Pondichéry ; ils demandaient qu'on leur remit un homme du divan de Gingy qui y était et qu'il faisait riche de 10.000 pagodes ; je fis répondre à ses lettres aussi cavalièrement qu'elles étaient écrites.

Les Marates vinrent le même jour au nombre de 200 chevaux et 300 fantassins, ils attaquèrent les Mores vigoureusement, ils les poussèrent même, mais comme ils avaient le bois pour retraite, la cavalerie ne servit de rien, ils se retirèrent avec quelques blessés, les Mores en eurent aussi de leur côté ; ils battirent la plaine le 2, d'où ils enlevèrent un troupeau de vaches. Sur l'avis que nous en eûmes nous passâmes à nos retranchements de dehors ; pendant que quelques-uns de leurs gens chassaient le long du bois au large, le gros du parti en se retirant s'approchait de nos barrières ; on les força de passer hors la portée du fusil. Quelques cavaliers firent des mouvements pour faire croire qu'ils avaient dessein de pousser sur nous, ils se retirèrent pourtant et fort sagement, nous étions résolus de tirer dessus. Ces gens retirés au bois, nous nous retirâmes aussi au fort ; nous étions assez embarrassés sur la conduite que nous devions tenir ; il n'y avait guère d'apparence de nous engager une demi-lieue davantage dans la plaine pour empêcher l'enlèvement de quelques pièces de bétail où nous n'avions point d'intérêt ; outre que c'était nous déclarer ouvertement contre les Mores. On résolut que nous ne devions nous

attacher qu'à conserver Pondichéry dans son entier et tous les dehors et, sur ce qui se passerait dans la plaine, d'en agir suivant ce que nous verrions les apparences d'y réussir et de pouvoir conserver les biens des habitants.

Les Mores passèrent la rivière le 4, d'où ils enlevèrent du bétail des villages qui sont au-delà ils revinrent sur le soir du même jour dans la plaine ; ils ne trouvèrent rien à prendre, tout était retiré sous notre canon. Nous fûmes à notre ordinaire dans les dehors pour les garder ; les Mores y passèrent en les rangeant mais hors la portée du fusil. Nous considérâmes ensuite que ces gens faisant leur course de même et, sachant que leur dessein était de tâcher d'entrer dans la peuplade et qu'ils pourraient peut-être nous surprendre, on trouva à propos d'envoyer à leur commandant notre interprète en persien et lui déclarer que s'ils s'approchaient une autre fois de la peuplade pour y piller et enlever les troupeaux des habitants, que nous ferions feu sur eux et que nous les traiterions en voleurs, puisque toute leur conduite n'était point de gens de guerre. Ce commandant fier répondit qu'ils feraient main basse sur tous ceux qu'ils rencontreraient être de Pondichéry, qu'ils pilleraient et brûleraient la peuplade à moins qu'on ne les y reçut, qu'ils entendaient en être les maîtres, y mettre un avaldar pour la gouverner et en user à leur volonté ; l'interprète leur répliqua là-dessus, il y resta la nuit et n'en pouvant tirer d'autre raison, il s'en revint.

Ils continuèrent le 5 à battre la plaine ; les gens qui étaient dehors à la garde des troupeaux avaient le signal d'un coup de canon du fort pour se retirer ; on prit cette précaution et que l'on continua depuis, afin que les gens qui étaient à la campagne ne fussent point surpris. On crut que les Mores à leur ordinaire rangeraient nos dehors en retournant, nous y étions postés, cependant ils prirent le large ; ils furent suivis en queue par 30 ou 40 cavaliers marates qui étaient sortis de Villenour, mais il ne se passa rien entre eux. Il y avait trois jours que l'on n'apportait point dans la peuplade de bois à brûler ; comme on le coupait dans les bois où les Mores étaient campés, ils l'empêchaient sur l'avis qu'on leur donna qu'il y avait de leurs gens

dans la peuplade qui achetaient des denrées ; je les fis chasser et des ordres aux barrières de n'en laisser point entrer. Cette conduite les anima encore contre nous, mais nous étions résolus à ne les pas souffrir.

Il vint le 6 un cavalier marate demander de la part du commandant de pouvoir loger dans la peuplade avec 400 fantassins et 60 cavaliers pour défendre le pays et s'opposer aux courses des Mores dans la plaine ; il fut jugé à propos de nous tenir dans l'égalité entre les uns et les autres ; on renvoya le cavalier, prenant pour prétexte le désordre que les soldats faisaient dans la peuplade. Les Mores passèrent encore la rivière la nuit du 6 au 7, d'où ils enlevèrent du bétail ; ils prirent le large en se retirant avec leur butin. Ils écrivirent le même jour à nos brahmes pour faire quelque accommodement, on renvoya leurs gens assez fièrement. Il y en eut dix ou douze entre eux qui s'écartèrent un peu trop dans la plaine ; ils furent rencontrés par des cavaliers marates, il y en eut cinq ou six de tués ; le reste presque tous blessés se sauvèrent à la faveur des bois.

On nous rapporta que le commandant des bois souhaitait de nous rencontrer en campagne et ses menaces à l'ordinaire ; on crut lui devoir donner des marques que nous ne l'appréhendions pas ; on eut avis le 9 qu'ils s'apprêtaient à battre la plaine, nous montâmes à cheval, huit cavaliers et suivis de 50 soldats français et 200 lascarins, nous sortîmes dehors, nous plaçâmes nos gens à couvert dans de bons postes à plus d'un quart de lieue du fort, nous prîmes ensuite le divertissement de la chasse. On nous rapporta que les Mores prêts à partir sur l'avis qu'ils eurent que nous étions dehors, après avoir bien consulté, trouvèrent à propos de rester. Nous battîmes la plaine pendant l'après-midi entier ; en nous retirant, nous longeâmes une partie du bois où ils étaient, ils parurent sur les lisières sans rien dire les uns aux autres. A notre retour au fort, en descendant de cheval, on vint nous donner avis que leur cavalerie passant d'un autre côté était proche de nos barrières, nous remontâmes et nous y poussâmes à toute bride, nos gens de pied nous suivirent ; les Mores nous voyant venir se retirèrent à leur camp.

Le 10, ils envoyèrent un brahme pour traiter d'accommode-

ment ; nous fîmes quelques difficultés d'y entendre, cependant cet envoyé convint avec nos gens qu'ils ne s'opposeraient point à tout ce qui entrerait dans la place, qu'ils ne prendraient rien de ce qui appartenait aux habitants, mais aussi que nous permettrions à quelques-uns des leurs d'y venir acheter les nécessités dont ils auraient besoin ; j'y fis ajouter qu'ils nous rendraient ce qu'ils nous avaient pris, ils le promirent, nous retirâmes encore quelques cabrits, mais le reste fut perdu. Les Marates d'autre côté ayant eu avis de cet accommodement s'en plaignirent, ils disaient que nous nous unissions par là avec les Mores, ils menaçaient de ne plus laisser passer de vivres pour Pondichéry et nous fûmes trois ou quatre jours sans qu'il y vint rien ; cependant, sur les menaces que nous leur fîmes de nous joindre tout de bon avec leurs ennemis et en leur faisant connaître que c'était aussi une espèce de nécessité de leur laisser acheter ce qu'ils avaient besoin des denrées qui venaient de dehors dans la peuplade, puisque battant continuellement la plaine ils enlevaient tout ce qu'ils rencontraient de vivres et de marchandises, les Marates qui appréhendaient notre jonction avec les Mores s'apaisèrent ; les choses furent remises avec eux sur le premier pied.

Les Mores sortirent de leur camp le 11, cavalerie et infanterie, ils passèrent la rivière, où ayant assemblé plusieurs bestiaux et les faisant chasser à leur camp où ils retournaient, il sortit 100 cavaliers marates de Villenour qui donnèrent sur eux ; ils furent forcés d'abandonner leur butin et à battre en retraite ; ils furent pressés jusqu'à l'entrée du bois, ils y perdirent deux cavaliers et plusieurs fantassins. Les Marates en se retirant, leur commandant m'envoya une lettre du Ministre, il me priait de ne pas donner de retraite aux Mores dans Pondichéry et promesse de faire partir dans peu de jours de Gingy 3 ou 400 chevaux et de l'infanterie pour les chasser entièrement des bois.

Les deux partis se rencontrèrent encore dans la plaine le 12 et le 15, mais à escarmoucher de loin. Il arriva du renfort au bois le 16 ; le commandant nous ayant envoyé faire compliment, nous envoyâmes notre interprète en persien lui faire civilité et, suivant la coutume, deux aunes de drap en présent pour lui et deux pièces de taffetas à un brahme qui était le second.

Les Marates au nombre de 150 chevaux et de 300 fantassins furent attaquer les Mores le 24 dans le bois, tout se passa en escarmouche pendant trois ou quatre heures avec perte de quelques gens d'un côté et d'autre ; l'entrée du bois était fortifiée et les Mores tiraient à couvert, les Marates se retirèrent.

Le commandant des Mores ne voyant pas beaucoup d'apparence de rien faire dans le poste où il était, envoya son frère à Tevenapatam pour le gouverneur anglais de la forteresse de lui permettre de se retirer et de se fortifier dans une pagode de leur dépendance qui est dans la plaine à un quart de lieue de la place. C'était un très bon poste pour eux et d'où ils pouvaient faire des courses jusqu'à Porto-Novo et bien avant dans le pays qui était abondant et peuplé. Le gouverneur anglais le refusa et ajouta que s'ils venaient sur leur terrain, qu'il ne les épargnerait pas ; l'envoyé retourna joindre son frère avec cette réponse, ce qui les fit rester dans le bois. L'accommodement que nous avions fait avec eux n'était pas si bien observé qu'ils n'en levassent de temps à autre quelques pièces de bétail des habitants et du riz dans la plaine. La chose n'étant pas importante, on ne faisait pas paraître d'en avoir connaissance pour n'être pas obligés d'en venir aux mains. Le mois de mars se passa de cette sorte entre eux et nous.

De la nécessité des cadeaux pour le commerce. — Pourquoi le siège de Gingy traîne en longueur. — Mort de Français au Pégou.

Nous reçûmes plusieurs lettres du camp des Mores dans le même mois de mars ; les envoyés de Madras y étaient arrivés avec des présents considérables pour Sultan Camba, pour le ministre Asset Khan et pour son fils Jaloufar Khan (j'ai informé la Compagnie de ce qui fut présenté). On aurait de la peine en Europe à croire qu'une compagnie de marchands fissent des dépenses de cette importance, mais c'est ce qui les maintient sur les terres des princes où ils sont établis. Il faut aussi avoir égard à la qualité des personnes que l'on visite

ainsi qu'aux intérêts que l'on a de se conserver auprès d'eux.

Notre brahme avait reçu ce que nous lui avions envoyé ; Jaloufar Khan était de retour au camp d'une course qu'il avait faite dans les terres avec 3.000 chevaux ; le butin fut considérable en nombre de troupeaux et 7 ou 8.000 personnes, hommes, femmes et enfants que l'on vendait pour esclaves. On poussait toujours notre brahme de nous écrire de venir au camp faire une visite en forme. Le siège de Gingy ne s'avançait pas, ainsi que l'on croyait qu'on le pousserait après l'arrivée de Sultan Camba et du premier ministre. Pendant que Jaloufar Khan fut hors du camp, les Marates battaient la campagne autour, ils enlevèrent quantité de chevaux et de petits convois de vivres et de munitions qu'on y apportait. On s'entretenait publiquement de l'intelligence du général avec Ram Raja, cependant les canons des deux partis n'étaient pas épargnés mais sans beaucoup d'effet.

On fit fouetter et appliquer la fleur de lys dans le fort à un topas de la garnison de Tevenapatam accusé et convaincu de venir à Pondichéry pour tâcher à faire déserter de nos gens.

Nous reçûmes des lettres de Pégou de la mort du P. d'Espagnac, jésuite, et de celle du sieur de Beauregard ; il y avait déjà du temps que l'on en avait écrit, mais sans beaucoup d'assurance ; il n'y eut pas lieu d'en douter à présent ; ils avaient succombé à la misère où ils étaient réduits. On n'avait pas de nouvelles sûres des autres français de leur compagnie. — On eut avis de la côte des Malabars de la mort du commissaire général Van Rée, en route de Cochin à Surate.

Massacre de 49 Portugais à Bornéo. — Les Hollandais suspendent leur commerce à Masulipatam. — Moret remplacé par de Chalonge comme chef de notre comptoir en cette ville.

Les Portugais de Macao avaient traité depuis plusieurs années avec le roi de Bandermassin, dans l'île de Bornéo, du poivre qu'il tirait de ses terres et qu'il s'était engagé de leur livrer entièrement au prix dont ils étaient convenus. Il y était venu

l'année dernière quatre de leurs vaisseaux pour charger cette épice ; dans le même temps il y mouilla un navire espagnol de Manilles qui y était envoyé pour en traiter aussi ; les Espagnols en offrirent beaucoup au delà du prix que les Portugais payaient ordinairement ; le roi intéressé ainsi que le sont tous ces princes leur en fournit ; les Portugais en firent des plaintes et peut-être des menaces qui furent rapportées. Ce prince barbare, cachant son dessein, leur promit satisfaction ; il invita les principaux à un régal, ils y furent ; des ordres étaient donnés, on fit main basse dessus au milieu du repas ; il y en eut 49 d'assassinés, d'autres plus heureux se sauvèrent et furent aux vaisseaux qui mirent à la voile en même temps et retournèrent à Macao donner cette triste nouvelle. Je mets encore cet article comme une confirmation de la barbarie de ces peuples des îles de la Mer du Sud et dont j'ai déjà parlé dans cette relation.

Nous reçûmes le 5 avril des lettres de la Compagnie mais du 2 janvier 1691 ; elles avaient été retardées ; on se plaignait fort de la conduite du sieur de l'Estrille que son intérêt particulier avait fait rester au Brésil pour y vendre les marchandises qu'il apportait des Indes pour son compte. La Compagnie se plaignait encore de ce qu'on avait fait passer des personnes aux Indes sur l'escadre de M. Duquesne sans lui en avoir communiqué ; on nous donnait ordre de ne point donner de créance à ses lettres à moins qu'elles ne fussent signées de six directeurs généraux.

Le demi-bot qui nous avait apporté des vivres et des rafraîchissements de Bengale en janvier remit à la voile le 7 avril pour y retourner.

Nous reçûmes des lettres du sieur Moret de Masulipatam ; le gouverneur était ferme à vouloir faire payer aux Hollandais les droits de leur commerce sur le pied qu'on les exigeait à Surate. On n'avait point d'égard aux firmans qu'ils avaient du Mogol et dans toutes les formes et qu'ils avaient bien payé dans l'ambassade qu'ils avaient faite auprès de ce prince ; les ordres étaient généraux pour les trois nations. Les Hollandais cessèrent

leur commerce pour ne pas établir une coutume dont ils auraient eu de la peine à se relever. Le sieur Bakerius, qui avait fait l'ambassade, avait écrit au Mogol sur ce rétablissement de droits ; ce n'était pas la pensée qu'il reçut une réponse favorable. Les gouverneurs et les autres officiers se relâchaient beaucoup aussi de l'application qu'ils avaient apportée autrefois à l'exécution des ordres de ce prince ; c'est qu'il n'avait plus la même vigueur par où il s'était fait craindre.

Le sieur Moret nous avait écrit plusieurs fois pour se retirer de Masulipatam où il était toujours incommodé ; il pressait encore par les lettres que nous en reçûmes dans ce mois et qu'il était fort mal ; on résolut de le faire revenir avec un commis qui était avec lui que l'on ne trouva pas à propos de laisser au comptoir. Le sieur de Chalonge partit le 27 avec le sieur de Labat, commis, pour aller remplir la place.

Les guerres de la province empêchaient les habitants de cultiver les terres, le riz extrêmement cher ; nous en reçûmes la charge d'une grande barque que nous avions écrit au sieur Cordier de nous envoyer.

Escarmouches entre Mores et Marates pendant le mois d'avril.

Les Mores tâchaient à gagner des paliagars pour se jeter dans leurs bois et faire de là leurs courses ; ces paliagars les refusèrent, connaissant bien que c'était recevoir des maîtres chez eux. Ils firent des courses le 3 dans la plaine mais sans rien trouver ; ils furent dans les terres du côté de l'ouest le 6, d'où ils enlevèrent un troupeau de 400 têtes de gros bétail. Les Marates vinrent le 9 au nombre de 900 chevaux et 300 lascarins ; ils campèrent dans la plaine à une portée de canon du fort ; le commandant m'envoya demander la permission d'y venir ; on ne le trouva pas à propos pour ne pas donner de jalousie aux Mores. Dans la vue de nous entretenir également avec les deux partis, on lui fit dire qu'un de nos brahmes irait le trouver la nuit ; cet homme bien instruit de nos intentions partit et retourna le lendemain. Le commandant de ces troupes avait fait diverses propositions, il demandait de nos lascarins pour se joindre aux leurs et attaquer les Mores dans leur camp ; il lui fut répondu que nous ne pourrions pas en donner ni entrer dans leurs démêlés ; il passa ensuite à demander de l'argent pour faire subsister les troupes, sous de belles promesses de remboursement avec les intérêts ; on y répliqua les mêmes raisons dont nous nous étions déjà servis, que nous n'en avions point ; il s'arrêta ensuite à nous demander ce qu'il nous semblait qu'ils devaient faire. Le brahme bien instruit répondit que notre sentiment était qu'ils devaient venir avec plus de troupes se camper dans les palmistes ou de l'autre côté au bas du coteau, à l'ouest de Pondichéry, empêchant de là les Mores de battre la plaine, qu'ils seraient forcés de se retirer dans trois jours. Le commandant revint ensuite à demander qu'on ne permit point à leurs ennemis d'acheter des vivres dans Pondichéry. Le brahme se servit des mêmes raisons que j'ai déjà rapportées de la nécessité qui nous obligeait à les souffrir ; il dit ensuite au commandant qu'ils prissent garde, lorsqu'on tirait un coup de canon du fort, que c'était un signal de la marche des Mores dans la plaine ; il quitta ensuite et les Marates retournèrent à Villenour.

Ils revinrent le 12 avec cent chevaux de plus ; ils prirent le long du bois et surprirent en approchant du camp des Mores un troupeau de quatre à cinq cents têtes de gros bétail et quatre chevaux de prix attachés à leurs piquets à la tête de leur camp ; ils mirent le feu à des cases de paille qui en étaient proches. Les Mores revenus à eux se mirent en défense ; il se fit ensuite une escarmouche qui dura près de trois heures, les coups tirés de loin ; il n'y eut que sept ou huit lascarins blessés de part et d'autre. Les Marates en se retirant avec leur butin rencontrèrent dans les palmistes trois hommes des Mores chargés de riz qu'ils venaient d'acheter à Pondichéry, ils les emmenèrent avec eux.

Le commandant m'envoya le 14 une lettre de Ram Raja où il me donnait avis qu'il devait faire partir de Gingy un détachement de troupes assez fort pour chasser les ennemis de nos quartiers ; il nous priait de les assister de conseil et de munitions de guerre ; j'y fis une réponse civile sans nous engager à rien.

Les Marates retournèrent le 15 attaquer les Mores ; tout se

passa à l'ordinaire en escarmouche, sept à huit hommes de part et d'autre tués ou blessés. Un de nos maquois fut enlevé le 16 par les gens des bois ; je l'envoyai demander, on le rendit, mais le commandant se plaignit de ce qu'un Français (c'était François Legrand qui commandait nos lascarins) avait fait lâcher quelques jours devant à ses gens un troupeau qu'ils avaient enlevé et qu'ils avaient su être de Villenour ; on soutint qu'il appartenait à nos habitants et l'on en resta là.

Nous fîmes battre la plaine le 17 ; nous rencontrâmes six de ces coureurs des bois qui avaient arrêté dix à douze personnes, hommes et femmes, pauvres gens de dedans les terres qui se retiraient à Pondichéry ; ces voleurs leur avaient ôté le peu qu'ils avaient ; nous leur fîmes rendre et l'on saisit les pillards que nous envoyâmes au camp des Mores pour les châtier et dire au commandant que, si l'on en rencontrait dans la suite, on ferait main basse dessus.

A notre retour au fort, nous apprîmes que huit ou dix soldats de la garnison avaient été au bois par curiosité pour voir le camp des Mores. On fit battre un ban aussitôt avec défense à peine de la vie à tous les gens du fort de passer sans ordre les limites que l'on marquait et les défenses affichées ensuite à la porte.

Les gens des Mores continuaient leurs courses dans la plaine ; sur l'avis qu'ils eurent que la cavalerie de Villenour était allée du côté de Valdaour, ils avaient enlevé le matin bon nombre de bétail, François Legrand à la tête de nos lascarins leur en fit lâcher une partie. Ils prirent le 22 plusieurs paquets de riz que l'on apportait vendre à Pondichéry, j'envoyai faire des plaintes au bois, le brahme qui était à la tête des troupes s'excusa sur ce qu'il n'était pas le maître des cavaliers, que ces gens demandaient leur solde et qu'il n'y avait pas de quoi les payer. Nous menaçâmes, cependant nous évitions d'en venir aux extrémités à cause des suites. La cavalerie de Villenour y retourna le 23 d'une course vers le nord, d'où elle amena 4 ou 5.000 pièces de gros et de menu bétail.

Les Marates prirent le même jour quatre ou cinq cents de ces coureurs de la plaine, nos lascarins en amenèrent un autre

au fort que l'on fit fustiger rudement, ensuite hors de la peuplade à coups de rotin ou baguettes. Les Marates enlevèrent encore le 24 un cavalier more et dix ou douze coupeurs d'herbes qui allaient au fourrage ; ils revinrent à la plaine le 25. Les Mores firent le lendemain leur course, ils enlevèrent cinquante ou soixante pièces de gros bétail et du riz qu'ils firent couper. Une troupe de leurs lascarins rôdèrent la nuit autour de la peuplade, mais hors la portée du fusil ; ils firent couper encore du riz le 27 dans la plaine, ils y retournèrent le 28 ; les Marates sortirent de Villenour qui les firent retirer. Les Marates avertis le 29 que les fourrageurs des Mores et les coupeurs d'herbes paraissaient, ils sortirent dessus ; il y en eut quatre de tués, un même nombre de blessés des premiers et dix des autres qu'ils prirent et qu'ils renvoyèrent après leur avoir coupé les oreilles. Les Mores sortirent des bois lorsqu'ils virent les Marates retirés ; comme ils nous attribuaient tout le mal qui leur arrivait parce que nous ne voulions pas les recevoir dans la peuplade et nous joindre à eux, ils trouvèrent dans la plaine les coupeurs d'herbes pour nos chevaux qu'ils arrêtèrent et, passant ensuite dans le jardin du sieur Germain, éloigné d'une portée de canon du fort, ils y firent du désordre et emportèrent le petit bagage de deux hommes qui étaient de garde. Je fis écrire au brahme sur cette action, nos gens furent renvoyés, on n'en put tirer autre chose ; il se disculpait toujours sur ce qu'il n'était pas le maître de ses gens, ce qu'ils souffraient dans ces bois et le mauvais succès de leur course leur avait fait prendre la résolution de se retirer ; un envoi de quelque argent par leur commandant qui était allé au camp chercher du secours les fit rester. — Nous passâmes le mois d'avril dans l'embarras de nous ménager entre les deux partis.

Les Mores paraissent vouloir précipiter le siège de Gingy.

Nous reçûmes plusieurs lettres du camp des Mores ; on confirmait ce qu'on nous mandait aussi de Gingy que les Marates faisaient des courses avantageuses sur les Mores, leur enlevant de petits convois et nombre de fourrageurs, que le Mogol, par-

des lettres qu'il avait écrites, se plaignait fort du retardement du siège et qu'il se disposait à envoyer de la cavalerie dans nos quartiers ; nous eûmes avis ensuite qu'elle était partie mais qu'elle avait été contremandée. On avançait fort les travaux, les lignes approchaient du corps de la place, le canon des deux partis et dont le bruit venait jusqu'à nous ne cessait point de tirer. Les Mores avaient fait une espèce de fort du côté du sud où ils avaient mis de leurs meilleures troupes pour s'opposer à l'entrée des vivres dans la place et qui y passaient par cet endroit ; cependant on écrivait qu'on en faisait entrer quantité toutes les nuits. On confirmait toujours l'intelligence du ministre Asset Khan et de son fils avec Ram Raja. Les envoyés de Madras étaient encore au camp ; on les remettait sur l'expédition des firmans qui leur avaient été promis, c'était un tour des secrétaires et des autres officiers de ce caractère pour en tirer des présents.

Mariage mouvementé du frère du naïque de Tanjore.

Le R. P. Lecomte, jésuite, arriva dans ce mois de la Chine ; il avait passé de là à Madras sur un navire anglais et ensuite à Pondichéry, pour continuer son voyage en France et de là à Rome sur les difficultés qu'ils avaient en Chine avec les pères portugais pour l'autorité dans ces missions.

Il était arrivé l'année dernière aux côtes de Chine la nuit du 27 au 28 août une tourmente extraordinaire ; c'était un coup de ces vents furieux que l'on nomme typhons et qui n'ont point leurs pareils en Europe ; plus de six cents bâtiments avaient péri à la côte et les maisons et les arbres renversés jusqu'à quatre lieues dans la terre.

Le sieur Cordier nous donna avis que le frère de Maga Raja était prêt à se marier, qu'on lui avait écrit de la cour de Tanjore pour lui envoyer les présents accoutumés dans de pareilles cérémonies, que l'on faisait monter jusqu'à 2.000 chacras. Ce sont des actions de dépenses qu'on ne peut pas éviter, mais où l'on peut retrancher ce qu'on juge être de trop ; nous limitâmes

le présent à 345 roupics en étoffes et curiosités que nous envoyâmes au sieur Cordier. On eut avis depuis que, le jour de ce mariage, pendant les cérémonies où Maga Raja assistait, six hommes déterminés qui étaient dans la foule mirent le sabre à la main pour assassiner ce prince ; il fut blessé légèrement ; quatre de ces scélérats se sauvèrent, un fut tué sur la place, l'autre fort blessé et arrêté. On crut que ce coup venait de la mère du jeune naïque de Maduré qui gouvernait l'état sous l'autorité de son fils ; elle en voulait à Maga Raja de quelques paroles que ce prince avait dites publiquement de cette dame sur sa conduite. Il y a apparemment des mystères dans cette action qui fut étouffée sans faire de perquisitions.

Les hostilités à la côte pendant le mois de mai.

Je n'ai point de particularités considérables à rapporter dans le mois de mai sur les affaires de la Compagnie que les embarras où nous nous trouvions toujours de nous ménager entre les Mores et les Marates. On trouvera peut-être que je suis un peu trop prolixe et que je m'arrête à trop de minuties, mais comme je n'écris que pour les personnes qui prennent quelque intérêt à la conduite que nous avons tenue et [où] j'ai la meilleure part, j'ai cru qu'ils trouveraient de la satisfaction dans le détail que j'en fais.

Les Marates firent une course dans ce mois jusqu'auprès de Paliacate en pillant et brûlant partout ; une partie de la cavalerie de Villenour, d'autre de Valdaour, joint à un détachement qui était sorti de Gingy, avaient fait cette course. Les Mores affaiblis dans le commencement du mois par beaucoup de leurs gens qui avaient quitté faute de paye et n'osant sortir du bois, les Marates restés dans Villenour et qui étaient informés de leur faiblesse, battaient la campagne et enlevèrent le 11 et le 12 les bestiaux proche de leur camp et d'autres troupeaux à une demi-lieue plus nord. Ils voulurent tenter à les attaquer dans leur fort mais ils furent forcés de se retirer.

Nous sûmes le 17 que les Mores avaient arrêté deux parents de nos marchands qui passaient au nord, il leur était venu du

secours la veille de 50 chevaux, de 200 fantassins et quelque argent, ce qui leur redonna de la vigueur ; j'envoyai demander les deux hommes, le brahme qui était à leur tête répondit fièrement qu'il ne les lâcherait pas. Sur cette réponse, on donna ordre de ne laisser entrer personne des leurs pour acheter des vivres et sur l'avis qu'on nous donna qu'il y avait dix ou douze de leurs gens au marché chargés de riz, d'herbages et d'autres denrées, on leur fitquitter, en les remboursant pourtant de ce qu'ils avaient payé ; ils sortirent du bois. Le lendemain, 18, quelques-uns de leurs gens se détachèrent du gros et vinrent enlever un troupeau de 50 vaches à une portée de mousquet de la peuplade ; sur l'avis que nous [en] eûmes, nous montâmes à cheval, mais ils avaient déjà gagné les bois.

Nous fûmes informés le 19 qu'il y avait dans le marché un parent d'un *Ouliar* qui était un de leurs chefs ; je le fis arrêter avec trois valets qui le suivaient et sur le rapport qu'il nous fit le même jour que le brahme du bois avait fait battre les deux parents de nos marchands pour en tirer de l'argent, on usa de représailles sur le corps du parent de l'*ouliar* et de ses gens qui ne furent pas épargnés.

Les Mores brûlèrent la nuit du 20 au 21 un grand village nommé Oulgaré (Oulgaret) à une demi-lieue de nous et, sur les deux heures après-midi, ils parurent dans la plaine ; nous sortîmes, neuf cavaliers, cinquante fusiliers français et nos soldats du pays ; à notre vue, ils se retirèrent dans le bois. Nous restâmes, en apparence pour un divertissement de chasse, jusqu'à la nuit que nous nous retirâmes au fort.

Il sortit la nuit du 21 au 22 quelques-uns de leurs lascarins avec des coupeurs d'herbes pour couper des riz ; les Marates en eurent avis, ils les surprirent ; ils en prirent sept à huit à qui ils coupèrent les têtes. Les Mores parurent le matin dans la plaine, cavalerie et infanterie ; après avoir fait quelques passades, ils prirent la route de ranger nos retranchements et retournant, le sieur Germain, François Legrand et nos lascarins y étaient ; nous y passâmes ensuite avec cinquante soldats. Les Mores passant devant nous sur la ligne où nous étions tirèrent un coup de mousquet en l'air, on leur répondit de même,

ils réitérèrent de deux, on y répliqua de trois ; les coups étaient à balle mais lâchés en l'air ainsi que je l'ai remarqué. Sur les ordres que étaient donnés au fort, on tira un coup de canon, mais du côté de la mer ; les Mores y répondirent de douze ou quinze coups de mousquets. Leur cavalerie qui s'était tenue un peu au large de l'infanterie s'approcha : l'infanterie s'avança aussi vers nous et l'on crut que c'était à dessein de donner ; nous les attendions, bien préparés et sur le point que nous allions faire une décharge sur eux et qu'ils prévirent apparemment ; ils se retirèrent et retournèrent à leur camp.

Ils battirent encore la plaine le 23 où ils enlevèrent un troupeau de cabrits. Nous étions assez embarrassés à nous ménager pour n'en pas venir aux mains que dans une extrémité. Il n'y avait point d'herbage pour le bétail autour de Pondichéry ; il fallait envoyer les troupeaux au loin ; il y en avait quantité dans la peuplade, il en était mort beaucoup manque de nourriture et, quelques précautions que l'on prit lorsqu'on les faisait passer au large, il était bien difficile d'empêcher que les Mores n'en enlevassent. Il y avait deux ou trois jours qu'ils avaient parlé d'accommodement ; je dis à nos brahmes d'entendre leurs propositions ; pendant qu'ils étaient en pourparler en dehors de nos retranchements, un parti de leur cavalerie battit encore la plaine. Ils y reournèrent le 25, ils n'y trouvèrent rien à prendre, mais au retour à leur camp ils voulurent faire une tentative à passer un petit bras de rivière et entrer dans la peuplade du côté du sud. On menaça de les charger, ce qui les fit retirer ; les Marates parurent ensuite et au lieu de pousser leurs ennemis, piqués de ce que nous ne nous déclarions pas en leur faveur, ils furent au jardin du sieur Germain, où ils firent tout le désordre, arrachant les plantes et emportant les fruits, mûrs et verts. On s'en plaignit au commandant, il s'excusa sur ce que c'était des gens qui s'étaient détachés du gros, qu'il n'en avait rien su et qu'il ne les connaissait pas. Nous prîmes cette réponse pour satisfaction ; nous avions besoin d'eux, tous les vivres venaient de leur côté, il leur était facile d'empêcher que l'on en apportât ; il fallait ménager notre conduite et nous entretenir avec les deux partis.

Les Mores battirent encore la plaine le 28 ; ils passèrent ensuite dans les terres du côté de l'ouest, d'où ils enlevèrent un troupeau de 500 têtes de gros bétail. Ils rangèrent le coteau en retournant à leur camp. On avait ménagé un accommodement entre eux et nous ; les deux parents de nos marchands furent relâchés moyennant quelque argent qu'ils donnèrent sous main. Le parent de l'*ouliar* fut aussi relâché avec ses gens, mais à la prière d'un paliagar de nos amis du côté du sud. Les Mores avaient empêché que l'on apportât du bois dans la peuplade ; les bûcherons eurent la liberté d'y revenir et d'en fournir ; on promit aussi à leurs gens d'y venir acheter les denrées dont ils auraient besoin.

Nous recevions de temps à autre des lettres du camp ; on nous avait fait espérer un firman de Sultan Camba pour nous parer de l'insulte de ces coureurs ; nous appréhendions d'être forcés d'en venir aux mains avec eux et que ce prince et le ministre Asset Khan ne donnassent après des ordres d'agir ouvertement contre nous, sur l'avis qu'on leur donnerait que nous serions dans le parti des Marates. Nous pressions notre envoyé auprès de ces seigneurs pour cet acte, mais jusqu'à présent il n'avait pu l'obtenir ; il continuait à nous écrire qu'on demandait un envoyé français au camp. La cavalerie des Marates continuait à battre la campagne et à enlever de petits convois ainsi que des fourrageurs ; ils faisaient main basse sur tous les Mores qu'ils rencontraient. On continuait à parler d'envoyer mille chevaux du côté de la mer sous un commandant nommé, mais comme l'on prétendait qu'il fit subsister cette cavalerie et qu'il n'avait point d'argent, peu d'apparence d'en trouver, on ne croyait pas qu'elle fut si tôt en marche.

Les Anglais obtiennent du Mogol un firman pour la continuation de leur commerce à Madras.

Les Anglais étaient partis du camp ; ils avaient fait confirmer les firmans anciens qu'ils avaient des rois de Golconde et de plus la permission de faire battre des roupies à Madras. La confirmation des firmans n'était que pour cette place, ils

avaient fait des tentatives pour y faire comprendre la forteresse de même, mais sans avoir pu rien obtenir sur cet article. Ils laissèrent deux brahmes au camp pour agir aux affaires qui pourraient leur survenir.

Nous eûmes avis à la fin du mois que les envoyés des Anglais étaient arrivés à Madras avec un envoyé more de la mission de Sultan Camba pour assister à la lecture qui devait être faite du firman. Le gouverneur fut le recevoir hors de la ville accompagné de quelques marchands particuliers, les gens du conseil ayant refusé d'y aller (c'est qu'ils n'avaient pas été du sentiment de faire cette dépense). Le gouverneur, plus habile qu'eux et mieux éclairé, s'était chargé d'en répondre et dont il a été avoué depuis par leur Compagnie. Le firman fut lu à Madras au bruit du canon de la forteresse et de la mousqueterie de la garnison ; l'envoyé more était chargé d'un présent pour le gouverneur ; c'était un habit complet à leur usage, un cheval de prix bien anarché et deux autres chevaux de même mais sans harnais.

On avait reçu à Madras des lettres d'Angleterre par un navire qui y était venu de Perse. Les Anglais publiaient plusieurs nouvelles du mauvais état de la France mais peut-être aussi qu'on les envoyait de même ; car pour rendre justice à plusieurs de cette nation que nous avions connus et pratiqués dans les Indes depuis les révolutions d'Angleterre, ils n'ont pas paru prendre beaucoup de part aux événements de cette guerre. On nous écrivit une nouvelle de Madras qui nous causa bien de la joie, c'était des assurances du retour en France de M. Duquesne avec les vaisseaux de l'escadre.

Les Hollandais étaient toujours en mouvement à Negapatam et en apparence dans le dessein de quelque entreprise par les apprêts qu'ils faisaient ; il y avait presque toujours quatre ou cinq de leurs vaisseaux en rade.

Arrivée à Pondichéry du Postillon *venant de France : la Compagnie annonce l'envoi de six vaisseaux avec 12 millions de livres. — Le* Postillon *repart pour le Bengale.*

A la pointe du jour du 3 juin, nous aperçûmes un petit vaisseau à une petite lieue sud de nous qui rangeait la côte et un peu après l'on y arbora le drapeau blanc ; il mouilla ensuite sur les huit heures à notre rade. Le sieur Prado, qui le commandait, descendit à terre ; ce petit bâtiment nommé le *Postillon*, était parti des côtes de France en novembre de l'année dernière ; ils avaient passé au Brésil pour se remettre d'un coup de vent qu'ils avaient souffert en route. La Compagnie n'avait pas jugé à propos et bien prudemment de ne pas risquer une somme considérable sur ce vaisseau ; il n'y avait pour marchandises que dix caisses de corail grez et quinze barriques d'eau-de-vie. Ce bâtiment était une prise faite sur les Anglais ; je fais cette remarque parce que la forme de son gabarit contribua beaucoup à le sauver. Après avoir doublé Ceylan, au lieu de prendre un peu le large pour venir atterrir entre Tranquebar et Porto-Novo, le sieur Prado prit la côte au sud de Negapatam et passa avec pavillon anglais à la portée de canon de quatre vaisseaux hollandais qui y étaient mouillés ; il ne fut à bord qu'un cattimaron demander d'où était le vaisseau ; on donna pour réponse qu'il était anglais et qu'il venait de Surate et il continua la route de même. Nous apprîmes par les lettres de la Compagnie que le vaisseau était expédié pour nous donner avis qu'elle devait faire partir en janvier de cette année six vaisseaux avec un capital de 12 millions de livres, moitié pour être employés à Pondichéry et l'autre à Surate où les vaisseaux devaient aller au départ de la côte. Nous eûmes la confirmation de l'arrivée en France des six vaisseaux de l'escadre commandée par M. Duquesne dont la Compagnie paraissait être mal satisfaite, ainsi que de la conduite des autres officiers sur ce qui s'était passé au pillage de la flûte aux côtes de Ceylan, on n'avait plus d'espérance au navire l'*Oriflamme* que l'on croyait absolument perdu.

La France toujours victorieuse sur ce grand nombre d'ennemis et les Français invincibles par le génie de ce grand Roi, M. le Maréchal duc de Luxembourg à la tête de 28 escadrons, partie de la maison de ce grand prince, avait défait entièrement l'arrière-garde des armées des confédérés composée de 72 escadrons de leurs meilleures troupes, cette action proche de Leuze en Flandre.

Nous fîmes décharger à terre les dix caisses de corail et douze quarts d'eau-de-vie, laissant le reste pour Bengale. Pendant que nous étions occupés à déchiffrer les lettres de la Compagnie et à écrire à M. Deslandes, on eut avis à Negapatam que le bâtiment qui avait passé était français et mouillé à Pondichéry. Le sieur Laurens Pit, fâché que l'on eût manqué le coup, fit mettre à la voile un navire de cinquante pièces pour le venir enlever. Ce vaisseau parut environ une lieue au sud le 6 à la pointe du jour ; il fut reconnu aussitôt pour hollandais. On était bien persuadé des raisons qui le faisaient venir ; le capitaine du *Postillon* eut ordre de s'approcher de terre ; on renforça l'équipage de quelques gens ; notre batterie du bord en état ainsi que les canons du fort qui y battaient. Le vaisseau hollandais vint à petites voiles, rangeant la côte et avec les manœuvres ordinaires lorsqu'on a dessein d'attaquer un bâtiment ; il rangea le *Postillon* à portée de fusil ; on s'attendait qu'il ne l'épargnerait pas, cependant après l'avoir dépassé, il mit toutes ses voiles hors et continua la route au nord.

Un marchand portugais de nos amis vint de Goudelour toute la nuit nous dire que les Anglais et les Hollandais étant hier au soir en régal, le chef de ceux-ci à qui le capitaine du navire expédié de Negapatam avait écrit en passant devant le comptoir par un cattimaron qu'il avait rencontré en mer et apparemment fait confidence des ordres qu'il avait, porta une santé aux Anglais sur la prise de notre bâtiment, mais qu'un des Anglais voulut parier 200 pagodes qu'il ne l'enlèverait pas ; le Hollandais refusa le pari. Le *Postillon* mit à la voile sur les six heures du soir du 6 pour Bengale.

Un vaisseau appartenant à des Arméniens saisi par les Anglais dans le golfe du Bengale et fortuitement retrouvé et rendu à Ceylan.

Nous expédiâmes par deux voies des exprès à Surate pendant ce mois, avec les lettres, les duplicatas et les ordres de la Compagnie pour informer M. le directeur Pilavoine des avis qu'elle donnait des six vaisseaux qu'elle devait faire partir en janvier de cette année et nous en reçûmes aussi des lettres dans ce mois. On marquait que le navire le *Saint-Louis* qui avait été à la Compagnie et vendu depuis à des marchands arméniens, au retour d'un voyage de Bengale, avait été rencontré en mer par un vaisseau anglais qui avait pillé ce navire, pris 700 roupies d'or, plusieurs marchandises, des agrès, des vivres, etc., qu'il l'avait abandonné ensuite. Les Arméniens, manquant par là de plusieurs choses qui leur étaient nécessaires pour continuer leur voyage en Perse, relâchèrent dans un port de l'île de Ceylan, — on ne disait pas le nom, mais il y avait apparence que ce fût Galles — et furent surpris d'y trouver le navire anglais qui y était entré quelques jours devant. Les Arméniens furent trouver le gouverneur, lui racontèrent ce qui leur était arrivé et lui demandèrent justice. Le capitaine anglais fut appelé, il avoua le fait, il offrit de rendre ce qui avait été pris, ce qui fut fait. Le Hollandais donna avis de cette action au directeur de leur Compagnie du comptoir de Surate, qui en informa le gouverneur pour confirmation que l'on ne devait s'en prendre qu'aux Anglais des pillages qui avaient été faits sur les vaisseaux mores à leur retour du golfe Persique et de la Mer Rouge et où l'on embarrassait aussi les autres nations d'Europe ; le gouverneur de Surate en avait donné avis au Mogol ; le capitaine anglais était au service de leur Compagnie ; il y a été continué depuis.

Le seigneur Antoine Machado, général de mer du détroit — c'est la seconde charge de l'État des Portugais dans les Indes — s'était retiré à Surate. Cet homme brave, intrépide

et redouté des Mascatins, mais d'une humeur un peu brusque, avait eu prise avec le capitaine général de l'État des Portugais dans les Indes (cette charge supplée à celle de vice-roi, lorsqu'il vient à mourir, en attendant la venue d'un autre) et sans vouloir entendre parler d'accommodement, il sortit de Goa. Il était passé à Surate dans l'attente de l'arrivée du vice-roi que l'on avait avis qui devait partir de Lisbonne en mars de cette année pour les Indes. Je mets cet article parce que j'aurai occasion d'y revenir dans la suite.

Le sieur Moret arriva dans ce mois de Masulipatam où il avait laissé le sieur de Chalonge ; on continuait toujours de vouloir faire payer les droits aux nations sur le pied de Surate. Les Hollandais attendaient toujours les réponses des lettres qu'ils avaient écrites à la cour.

Fr. Martin prépare à tout hasard une opération commerciale pour 1693. — *Les Hollandais résolus à nous chasser de Pondichéry.*

Sur l'avis que nous donnait la Compagnie de l'expédition qu'elle devait faire des six vaisseaux et du fonds qu'elle destinait à employer à la côte, nous fîmes assembler nos marchands pour les engager à faire travailler ; ils s'en défendirent beaucoup sur l'état où était la province et le peu d'apparence par là de faire des avances aux ouvriers qui leur avaient déjà emporté beaucoup ; ils se rendirent pourtant sur les assurances que nous leur donnâmes de les soutenir dans les occasions où notre assistance leur serait nécessaire ; ils promirent de commencer à faire travailler. Nous n'avions fait cette démarche que pour les mettre en train ; il leur fallait des avances et nous ne le pouvions que par l'arrivée des vaisseaux.

Il arriva dans ce mois un navire danois à Tranquebar ; il était parti de Copenhague le 27 octobre de l'année dernière ; il y avait dessus 70 soldats pour renfort de la garnison ; nous eûmes la confirmation par là de ce que nous avions appris de l'état des affaires de l'Europe. Le principal interprète des

Danois était à Pondichéry ; à la nouvelle de l'arrivée de ce vaisseau, les Mores le faisaient observer pour tâcher à l'enlever lorsqu'il passerait au sud ; c'était afin d'en tirer de l'argent. Sur l'avis que l'on m'en donna, je le fis escorter jusqu'à Goudelour ; le commandeur de Tranquebar m'écrivit depuis des lettres de remerciement.

Nous eûmes avis par une voie sûre qu'il était arrivé six navires de Hollande à Batavia et des ordres au général et au Conseil de cette capitale de tirer les Français de Pondichéry d'y employer tous les moyens pour y réussir, la force et les présents au seigneur du pays. On ajoutait à cet avis qu'on était en mouvement à Batavia à armer des vaisseaux. Nous eûmes la confirmation par des gens de Negapatam, dont les avis étaient aussi assez justes, mais que nous payions bien ; il y avait toujours quatre ou cinq grands vaisseaux à la rade de cette place ; lorsqu'il en partait, il en revenait d'autres à la place.

Démêlés de Fr. Martin avec les Mores et les Marates pendant le mois de juin.

Je reprends les démêlés que nous eûmes dans ce mois avec les Mores et les Marates et qui nous donnèrent assez de peine.

Les Marates furent brûler la nuit du 6 au 7 le village de Cottecoupom, proche le camp des Mores dont ils passaient du jour plus commodément que dans le bois. Les Mores enlevèrent le 10 dans la plaine un troupeau de vaches de nos brahmes ; sur la plainte que j'en fis, elles furent rendues. En retournant de leur course ordinaire, le 11, quelques-uns s'arrêtèrent à une mosquée du sud. A l'entrée de la peuplade, ils se retirèrent de même. Naropendit, brahme, qui était à la tête des gens des bois, demanda le 13 une conférence avec un de nos brahmes, elle lui fut accordée, il se présenta proche des barrières, escorté de 50 cavaliers et de 60 mousquetaires, notre brahme sortit dehors sous le feu de nos gens qui bordaient les retranchements. Leur conversation ne fut que sur les actions passées et des promesses de Naropendit de ne rien tenter contre nous ; notre

brahme y répondit de même que nous ne cherchions qu'à vivre en paix, mais aussi de nous défendre si l'on nous insultait. Ils se séparèrent de même ; il en coûta quelques pagodes de présent au brahme des bois ; tout agissait là par ses avis, c'était une nécessité de le ménager ; il était capable d'un coup déterminé du cœur et j'y ajouterai un des méchants hommes de la tribu.

Le 15, je reçus une lettre d'un Rasoul Khan, deuxième fils de Chir Khan Lody ; il me donna avis qu'il venait de ces côtés-là pour commander les troupes des Mores. qu'il amenait avec lui de renfort, 250 chevaux, 200 Rajpoutes et 500 lascarins, qu'il arriverait au bois dans quatre à cinq jours, qu'il me viendrait voir avec toute la confiance que nous lui rendrions les mêmes services que son père avait reçus de nous autrefois. La lettre était fort civile ; elle était accompagnée d'une autre de Salem Khan, qui avait obtenu le firman pour la conquête des terres du bord de la mer de la province de Gingy, celle-ci fort insolente et une espèce de commandement qu'il nous faisait de donner à Rasoul Khan tout le secours qu'il avait besoin de vivres, de munitions, l'argent même de nos gens. La lettre de Salem Khan était accompagnée d'une lettre du général Jaloufar Khan, semblable à une autre que nous reçûmes encore le même jour par la voie de notre brahme qui était au camp. Jaloufar Khan nous écrivait en termes civils de donner l'assistance que nous pourrions aux troupes de Salem Khan, que c'était par là rendre service au Mogol et qu'il nous en reconnaîtrait ; je remis à répondre à ces lettres.

Cependant les Mores étaient sortis des bois, quelques-uns d'entre eux avaient passé la rivière d'où ils avaient enlevé plusieurs pièces de gros bétail. Comme ils les chassaient, les Marates sortis de Villenour leur donnèrent sur la queue ; les Mores furent poussés ; sept ou huit de leurs gens, qui chassaient 50 ou 60 vaches, se trouvèrent pressés, ils voulurent se jeter dans la peuplade avec leur butin. Nous étions toujours sur pied et en armes dans des occasions de même ; on les empêcha d'entrer et on les força de passer outre ; ils trouvèrent les Marates devant eux à deux ou trois cents pas, ce qui les

fit revenir. Je fis retirer le bétail et de nos lascarins pour garde ; les Mores se retirèrent comme ils purent.

Les Marates, après avoir poussé leurs ennemis jusqu'auprès de Villenour, leur commandant nommé Darmogy, bon soldat qui en a donné plusieurs preuves et dont j'aurai occasion de parler souvent dans la suite, m'envoya dire par un de ses gens que si nous recevions chez nous le pillage des Mores, il ne laisserait plus passer de vivres pour Pondichéry. Dans le même temps, le brahme du bois, Naropendit, nous envoya demander le bétail ; ces deux messages furent sur les neuf heures du soir ; on remit au lendemain à leur répondre. Les Mores battirent la plaine de bon matin le même jour et, comme ils prirent le chemin de la peuplade en retournant et que nous crûmes que c'était pour demander le bétail, nous passâmes cinquante français et nos soldats du pays du côté où ils auraient pu entrer. Nous ayant aperçus, ils s'arrêtèrent à cent pas [plus] loin. Naropendit demanda à parler à un de nos brahmes, chacun fit la moitié du chemin ; pendant qu'ils étaient à s'entretenir, on nous donna avis du fort que les Marates paraissaient. Cela fit cesser la conférence et les Mores se retirèrent. Nos brahmes accommodèrent sous main l'affaire des vaches ; elles furent rendues à ceux à qui elles appartenaient, en donnant à Naropendit en argent environ le tiers de ce qu'elles valaient.

Nous reçûmes le 19 des lettres de Rasoul Khan et d'un Mirza Amabeg, autre commandant ; ils me donnaient avis de leur arrivée à Congimer avec leurs troupes, qu'ils seraient le lendemain au bois d'où ils viendraient nous rendre visite et prendre nos avis sur ce qu'il y aurait à faire, qu'il était chargé par Ibrahim Khan, son frère aîné, de ne rien entreprendre que par mon conseil. Je renvoyai les gens qui avaient apporté les lettres ainsi qu'un cavalier qui nous avait rendu celles que nous avions reçues le 15, il eut une toque de présent de la valeur de deux pagodes, et à six fantassins qui étaient avec lui chacun deux fanons. Le cavalier fut chargé de dire que nous répondrions aux lettres lorsque les troupes seraient au bois. Nous eûmes avis le même jour que Rasoul Khan y était arrivé avec

40 chevaux seulement et deux ou trois cents fantassins ; il y a apparence qu'il voulut donner d'abord des marques de sa valeur ; il monta à cheval le 20 et marcha avec ses troupes à Villenour ; il y surprit les Marates qui étaient en fête à trois ou quatre mariages que l'on y célébrait ; la cavalerie n'eut que le temps de monter à cheval et l'infanterie de tirer quelques coups de mousquets ; ils passèrent ensuite de l'autre côté de la rivière abandonnant la peuplade. Darmogy n'avait avec lui que 400 cavaliers, les Mores pillèrent ce qu'ils trouvèrent ; ils prirent deux chevaux de prix que leurs maîtres n'avaient pas eu le temps de monter ; ils se saisirent de plusieurs habitants du pays, hommes, femmes qui n'avaient pas eu le temps de fuir et, après avoir mis le feu à trois ou quatre endroits de la peuplade, ils reprirent le chemin des bois. Les Marates repassèrent la rivière ; ils trouvèrent cinq ou six Rajpoutes qui s'étaient arrêtés pour chercher du pillage ; ils firent main basse dessus.

Nos brahmes, qui avaient été autrefois de la maison de Chir Khan furent voir le soir Rasoul Khan au bois, ils y restèrent une partie de la nuit ; ils me rapportèrent le lendemain la conversation qu'ils avaient eue avec lui ; il fondait toutes ses espérances pour le succès de son entreprise sur l'assistance qu'il s'attendait à recevoir de nous ; il tâcha de porter nos brahmes à nous y engager par les avantages qui nous en reviendraient dans le service que nous rendrions au Mogol, outre que leur famille rentrant dans une partie des terres du gouvernement que leur père avait eu autrefois, nous en serions les maîtres, que Gingy ne pouvait plus tenir encore que quelques jours et que nous ne devions pas hésiter à nous déclarer, qu'il nous était avantageux que nous le fissions avant que la place fût rendue. Nos brahmes bien instruits de nos intentions y répondirent que nous ne cherchions qu'à faire notre commerce, que nous n'entrions point dans toutes ces guerres et que nous ne pouvions lui donner aucune assistance. Il demanda ensuite à me rendre visite ; il se chargerait de m'en avertir et le quittèrent ensuite. On trouva à propos de lui envoyer quelques vivres pour sa table ; cette civilité se pratique entre les amis.

Un de ses gens vint trouver nos brahmes le 24, il avait ordre

de leur dire qu'il y avait quatre ou cinq jours qu'il était dans les bois en attendant notre réponse sans avoir vu personne. Nous nous assemblâmes là-dessus ; on fut tous du sentiment de ne point recevoir sa visite ; nous l'avions refusée de la troisième personne du gouvernement de Gingy. En permettant à Rasoul Khan de nous voir, c'était faire croire aux Marates que nous étions d'intelligence avec leurs ennemis, nous ne pouvions point rompre avec eux ; tous les vivres venaient de leur côté, ainsi que je l'ai déjà rapporté et qu'ils pouvaient nous empêcher, joint à toutes ces raisons qu'il n'était pas sûr que les Mores prissent Gingy. Cette place avait été rafraîchie depuis plusieurs jours d'un grand convoi de vivres qui était venu de Tanjore ; il y avait une forte garnison, la cavalerie marate battait la plaine presque toujours avec succès et l'on avait des avis sûrs qu'il leur venait un grand secours.

Cette résolution prise de ne point souffrir de visite, on envisagea aussi de donner quelque satisfaction à Rasoul Khan ; il était dangereux de l'avoir contre nous, il était recommandé par Jaloufar Khan, il pouvait nous desservir auprès de ce général qui disposait absolument des troupes ; on convint donc de lui envoyer 200 pagodes (mais secrètement, afin que les Marates n'en eussent point connaissance). Pendant que nous entretenions sur cette affaire, les Mores sortirent de leur camp le 25 ; ils furent droit à Villenour. Darmogy les voyant venir sortit dehors avec 40 chevaux, il laissa de l'infanterie dans la pagode pour la défense et passa la rivière pour attirer les ennemis. Il était arrivé la veille un capitaine marate avec 23 chevaux dont les Mores n'avaient point eu d'avis ; il était à couvert dans un plant d'arbres manguiers ; Darmogy l'envoya avertir. Rasoul Khan avec ses gens donnèrent dans Villenour ; comme ils y trouvèrent de la résistance, par le feu que la mousqueterie faisait de la pagode dont ils voulaient s'emparer, ils crurent mieux de poursuivre Darmogy qui les attira adroitement où était la cavalerie de la veille. Les Mores étant proche, les Marates foncèrent sur eux, partagés en deux ou trois escadrons ; pendant que leur infanterie faisait un grand feu, celle des Mores y répondait. Darmogy qui cherchait à

finir l'action se détacha du corps et suivi de quinze ou vingt de ses cavaliers, ils donnèrent au milieu des ennemis, ils firent une grande exécution de leurs lances et ensuite du sabre, il n'y eut que quelques cavaliers Usbeks du parti des Mores, qui empêchèrent la défaite entière, ils se retirèrent et ces Usbeks toujours à l'arrière-garde ; les Marates les poursuivirent jusqu'auprès de Pondichéry, ils se retirèrent ensuite et les Mores au bois.

Nos brahmes furent trouver le soir Rasoul Khan et lui porter les 200 pagodes ; il leur témoigna beaucoup d'obligation et promit de les rendre lorsqu'il serait en état, il avoua qu'ils avaient été hier bien battus et avaient laissé 25 ou 30 des leurs sur la place et plusieurs blessés. Nos brahmes l'avaient averti la première fois qu'ils furent le voir de se défier de Naropendit, que ce brahme jaloux de sa venue, parce qu'elle lui ôtait l'autorité qu'il avait sur les troupes, l'engagerait dans quelques mauvais coups. Rasoul Khan leur avoua qu'il l'avait reconnu et que ses gens étaient restés à quartier dans le combat et retirés de même ; il revint encore à la visite qu'il demandait à nous rendre ; on lui dit absolument que nous ne le pouvions pas ; il retourna pourtant à la charge pendant tout le reste du mois ; il eut toujours la même réponse. Les Mores qui venaient acheter des vivres faisaient toujours du désordre, on s'en était plaint, on en avait maltraité quelques-uns. Les choses s'aigrissaient, Naropendit pressait Rasoul Khan de donner dans la peuplade ; il était persuadé qu'il y trouverait un grand pillage à faire. Les Marates d'un autre côté arrêtaient les gens qui nous apportaient des vivres, leurs raisons de ce que nous souffrions leurs ennemis venir chez nous. Ce n'était pas un léger embarras de tâcher à s'entretenir entre les deux partis et éviter d'en venir aux mains. C'est ainsi que le mois de juin passa.

Nouvelles diverses des autres parties de l'Inde : le commerce hollandais florissant.

Il arriva un accident à un navire portugais à la rade de Goudelour ; l'entre-deux-ponts s'était rempli de coton en

bourre pour Bengale où ce bâtiment était destiné de Goa, d'où il était parti. Le tonnerre tomba sur le vaisseau, perça entre les ponts, mit le feu au coton. Le capitaine et le pilote étaient descendus à Goudelour ; l'équipage topas et noir prit la terreur d'abord et ne chercha qu'à se sauver à terre. Le R. P. Leverd, jésuite français, était sur le bord ; il avait pris l'occasion à Goa pour passer à Pondichéry où il arriva après s'être tiré de l'incendie. Le navire fut entièrement brûlé, on ne put rien sauver, il était estimé riche de 50.000 écus ; on croit, s'il y avait eu un officier à bord, un peu de vigueur, qu'on aurait sauvé le bâtiment. Il y eut six personnes noyées ou brûlées.

Nous reçûmes plusieurs lettres du camp pendant ce mois ; notre envoyé nous donnait avis que le Mogol continuait ses plaintes par les lettres qu'il écrivait sur la longueur du siège, que ce prince menaçait même d'envoyer d'autres généraux. On avançait les travaux, ils étaient poussés proche des murailles ; il y avait une quantité surprenante de sacs remplis de terre que l'on y envoyait. Les environs de Gingy ne sont presque que des roches, il n'y avait pas lieu d'y creuser. On continuait à nous prier d'assister Rasoul Khan de ce qu'il aurait besoin ; notre brahme était chargé par le général de nous en écrire. Les assiégés se défendaient toujours vigoureusement et les Marates à battre la campagne avec les succès ordinaires.

Nous reçûmes des lettres de Bengale dans le mois de juillet ; l'affaire du firman n'était pas encore terminée ; il y était survenu quelques difficultés que l'on était après à surmonter. Le demi-bot que nous avions renvoyé était arrivé. Il y avait pour 40.000 roupies de marchandises pour France emballées ; on s'embarrasse toujours de beaucoup d'effets qui étaient dans les magasins hors d'usage et de vente pour le pays. M. Deslandes envoyait un état des marchandises dont il était assuré de la vente pour n'en pas grossir le nombre lorsqu'il nous viendrait des vaisseaux. La loge devait être achevée de bâtir en juillet.

Il y avait des soulèvements par des rajas gentils qui voulaient s'opposer aux ordres que le Mogol avait donnés pour

la démolition de la pagode de Jaguernate, célèbre dans les gentils.

Les Hollandais avaient [reçu] l'année dernière depuis juillet jusqu'en novembre 14 vaisseaux ; ils y avaient apporté en argent et en marchandises près d'un million d'écus ; il leur était arrivé cette année en mars 4 navires ; leur commerce était florissant. La Compagnie d'Angleterre n'y faisait presque point de commerce, l'agent était toujours opiniâtré à vouloir s'établir à sept ou huit lieues plus bas qu'Ougly, à quoi les Mores s'opposaient. Les particuliers anglais faisaient un grand négoce dans ce royaume, ils y avaient plusieurs vaisseaux.

Nous eûmes aussi dans ce mois des lettres de Surate, la peste y continuait à l'ordinaire.

Un navire portugais que l'on attendait l'année dernière à Goa, qui était parti de Lisbonne en mars de la même année pour ce voyage et que l'on croyait perdu était arrivé fort maltraité à Torumba, proche de Bombay. On écrivait qu'il y avait de grandes divisions à Goa sur la retraite du général A. Machado, la plupart des officiers souhaitaient de l'avoir à leur tête ; il n'y avait que le gouverneur qui lui était contraire.

Il était arrivé à Surate un navire anglais de retour de Chine, il avait passé sur ce bâtiment un Chinois qui se disait envoyé des mandarins d'Amoy pour inviter les nations d'y envoyer leurs vaisseaux faire commerce sous promesse qu'ils y seraient bien reçus ; il fut à la loge visiter M. le directeur Pilavoine.

Nous eûmes avis de Masulipatam que les Marates battaient le pays depuis Aurengabad jusqu'à Golconde et Visiapour et qu'ils désolaient tout ; c'étaient des anciens soldats de feu Sivagy qui avaient repris les armes.

Les Hollandais caressaient fort les officiers du gouvernement de Masulipatam ; ils avaient fait plusieurs promenades avec eux sur la rivière et hors la ville. On écrivait aussi qu'ils leur avaient fait de grands présents par où ils avaient obtenu la liberté de continuer, en donnant en billet, de payer les droits, en cas qu'ils ne pussent pas obtenir du Mogol la révocation des ordres qu'il avait donnés sur cet article. Il leur était arrivé

plusieurs vaisseaux chargés; les marchandises avaient été mises à terre à l'ordinaire et ces bâtiments remis à la voile, rechargés des marchandises du pays.

Le commissaire Bakerius, depuis la mort du commissaire général Van Rée, ne se mêlait plus d'affaires; il renvoyait tout au sieur Laurens Pit à Negapatam. Cet homme — je dis Bakerius, — était extrêmement haï de ces côtés-là; il avait usé aussi avec beaucoup de violence à Masulipatam et dans les comptoirs de la dépendance; il prévoyait bien, n'étant plus soutenu du commissaire général, que ses affaires iraient mal.

Il y eut presque pendant tout ce mois un bot hollandais qui battit la mer à deux lieues au large de Tevenapatam jusqu'à la hauteur de Pondichéry; on crut qu'ils avaient des avis qu'il nous venait des vaisseaux; ils avaient toujours onze navires mouillés devant Negapatam; lorsqu'il en partait quelqu'un, il en revenait de Ceylan prendre la place; on croyait qu'ils y étaient fort sur leurs gardes. Les nouvelles y étaient qu'il était arrivé plusieurs vaisseaux à Batavia et des troupes; on y parlait toujours du dessein sur Pondichéry qui était remis à l'année prochaine.

On eut avis que la Compagnie des Juifs de Londres qui avaient leurs gens à Madras et le sieur Barthélemy Rodriguès à leur tête, avaient obtenu de la Compagnie d'Angleterre de pouvoir charger un vaisseau de marchandises de la côte de Bengale et l'envoyer en Angleterre pour leur compte moyennant 18 % qu'ils lui payaient sur le pied de la vente à Londres. Ils avaient obtenu cette permission sur ce qu'ils avaient représenté que le commerce des diamants était absolument cessé depuis les révolutions arrivées dans les royaumes de Visiapour et de Golconde où l'on ne travaillait plus aux mines; ils avaient un grand fond à Madras qu'ils ne pouvaient retirer; on ajoute que des présents à des directeurs principaux de cette Compagnie avaient bien contribué à faire obtenir cette permission; on n'a pourtant pas appris qu'elle ait eu de lieu pour la charge entière d'un vaisseau. Le sieur Rodriguès mourut à Madras dans ce mois, ce qui recula de beaucoup leurs affaires; il ne restait plus que le sieur Alvaro da Fonseca qui devait faire

le voyage de Bengale pour l'emploi d'un fond considérable et qui fut obligé par cette mort de rester. Cette Compagnie a fait un grand commerce à Madras, particulièrement de là en Chine et aux Manilles; elle n'a pas peu contribué à mettre cette place dans l'état florissant où elle est. Nous chargeâmes sur un navire portugais qui faisait voile à Achem, une partie des marchandises pour le compte de la Compagnie.

Il était venu deux brahmes le dernier jour de juin parler aux nôtres de la part de Rasoul Khan demander de l'argent; je fus surpris du rapport qu'ils m'en firent; je les envoyai au camp des Mores pour être mieux informés. Rasoul Khan désavoua les deux envoyés et que ce n'était pas de sa part; on sut ensuite (mais peut-être qu'il y entrait aussi) que ces deux hommes étaient deux cavaliers Usbeks qui avaient sous eux quelques gens de leur nation. Rasoul Khan ajouta qu'il était bon de leur donner quelque chose, que c'étaient des gens déterminés et dont il n'était pas le maître; nos brahmes répondirent que c'était à lui à les contenter et retournèrent. Le même jour, des cavaliers mores forcèrent une barrière des dehors où il y avait huit ou dix lascarins; ils n'avaient pas ordre de tirer, (nous nous ménagions), mais comme les cavaliers prétendirent passer de là dans la peuplade, on les força de se retirer. J'envoyai dire à Rasoul Khan que si ses gens retournaient à faire une pareille violence qu'on ne les épargnerait pas.

Les détachements mores autour de Pondichéry continuent de nous créer de graves embarras pendant le mois de juillet.

Le 2, les Mores et les Marates, chacun de leur côté, enlevèrent dans la plaine des bœufs chargés de riz qui venaient à Pondichéry. Nous eûmes avis le 3 que les deux cavaliers Usbeks étaient montés à cheval la nuit pour donner dans la peuplade et qu'ils auraient été suivis de tout ce qu'il y avait dans les bois; ils furent retenus par Rasoul Khan; ces gens n'avaient ni argent ni vivres. On écrivait encore de là qu'il fallait tâcher à contenter ces deux hommes; nous leur envoyâmes trente pagodes et dix jares de drap; ils donnèrent parole (mais où

ne faisions guère de fond), qu'ils n'entreprendraient rien contre nous. Notre intention était de les mettre dans le tort, si nous étions forcés d'en venir aux mains.

La nuit du 4 au 5, 200 fantassins des Mores passèrent la rivière et furent à deux villages proches de Tevenapatam de la dépendance des Anglais et où ils avaient des lascarins de garde. Les Mores, en y entrant, firent main basse dessus, pillèrent ensuite ce qu'ils trouvèrent dans les cases, chassèrent devant eux en retournant environ 500 têtes de gros bétail, un troupeau de 2.000 moutons et près de 300 personnes de divers sexe et âge pour les vendre comme esclaves. Darmogy fut averti de la marche de ce parti par des gens qu'il avait mis de garde dans un petit bois de ces côtés-là ; de crainte que les Mores ne s'en emparassent et sur l'avis que nous lui avions donné que les Mores en avaient le dessein, il sortit avec 40 chevaux et donnant dessus, après quelques-uns de tués, les autres prirent la fuite et abandonnèrent le butin. Les Anglais qui avaient été avertis de cette action étaient sortis de la forteresse de Tevenapatam au nombre de 80 soldats européens, 10 cavaliers et 250 lascarins pour aller après ces pillards, ils les joignirent lorsque Darmogy les mettait en déroute, mais comme la nuit ne permit pas à ce capitaine de remarquer que les troupes qui venaient étaient des Anglais et qu'il les prit pour un secours qui venait des bois, il se retira. Les Anglais reconnurent par là les troupeaux et les personnes, ils s'en retournèrent emmenant avec eux un More qu'ils avaient pris.

Le débris du parti qui venait à la file s'arrêta au sud de la peuplade proche d'une mosquée où Rasoul Khan les vint joindre ; nos brahmes le furent trouver pendant qu'il y resta, on pensa en venir aux mains à une barrière que des cavaliers mores voulaient forcer. Sur les plaintes que l'on en fit encore, Rasoul Khan proposa de mettre à chacune de nos barrières deux de ses gens qui seraient connus des troupes pour empêcher le désordre, nous rejetâmes cette proposition en lui faisant dire que nous nous conserverions bien nous-mêmes, il se retira ensuite avec le débris du parti diminué de 40 hommes et le commandant que l'on emportait blessé de deux coups de

mousquet. Nos brahmes étaient d'avis, voyant tous ces démêlés que nous avions avec les Mores et en prévoyant encore la suite, que nous écrivissions à notre envoyé qui était au camp pour traiter de Pondichéry avec le général ; leur pensée n'était pas mauvaise, si l'on avait été sûr de la prise de Gingy par les Mores, mais comme l'on n'y voyait pas encore de l'apparence, cette démarche aurait été prématurée, nous ne la crûmes pas encore nécessaire.

Les Mores, tous en corps, passèrent le 8 du côté de l'ouest, leur butin ne fut que de 25 ou 30 pièces de gros bétail ; en retournant (apparemment par un dessein prématuré et dont ils étaient convenus), Rasoul Khan prit querelle avec le brahme Naropendit sur le partage du bétail, il prit occasion de là de venir se poster à un petit bâtiment que l'on nomme chauderie (dont il y en a plusieurs de même dans le pays qui servent de couvert et de retraite aux voyageurs) éloignée de la peuplade d'une portée de mousquet. Nos brahmes furent trouver Rasoul Khan, il leur dit que ne pouvant plus s'accommoder avec Naropendit, il était venu se poster proche de nous dans l'attente d'un renfort qui lui devait venir dans trois ou quatre jours et qu'après il passerait plus au sud. Les brahmes lui représentèrent que c'était par là faire croire aux Marates que nous étions d'intelligence avec lui, qu'ils empêcheraient absolument l'apport des denrées, que ses gens feraient aussi quelque insulte aux gens du pays que nous ne pourrions pas souffrir et, quoique j'y renvoyai nos gens après leur premier rapport, Rasoul Khan demeura ferme à rester. On prévit par là qu'il y avait du dessein formé contre nous ; nous renforçâmes des gardes du côté du campement ; nous eûmes avis sur le moment que le brahme Naropendit avec ses troupes venait joindre Rasoul Khan, (c'était un témoignage de leur intelligence), et qu'il voulait passer dans la peuplade. Nous fûmes aussitôt du côté par où il prétendait entrer, ce qui le força à faire le tour par les dehors. Deux heures après, nous fûmes avertis que les Mores étaient sur pied et leur cavalerie à cheval ; on crut qu'ils voulaient donner dans la peuplade ; nous marchâmes du côté où apparemment ils avaient fait leur tentative pour entrer ;

en sortant du fort, on tira un coup de canon à balle qui passa sur leur camp, ils furent le reste de la nuit en armes à tirer plusieurs coups de mousquet et nous restâmes aussi à notre poste. Nous apprîmes sur les sept heures du matin que c'était Darmogy qui leur avait donné l'alarme à la tête de 30 chevaux, qu'il était venu à une portée de mousquet de leur camp. Je renvoyai nos brahmes à Rasoul Khan pour lui parler sur son campement et l'obliger à se retirer ; ils le trouvèrent avec Naropendit et un commandant de lascarins nommé Ouliar. Ces deux hommes, insignes scélérats, firent semblant en présence de nos brahmes de tâcher à persuader Rasoul Khan de retourner au bois ; il demeura toujours ferme à rester, on voyait bien que c'était un jeu entre eux.

La nuit du 9 au 10, les Mores furent toujours sur pied ; ils appréhendaient Darmogy et nous à notre poste pour nous parer des surprises. Nous apprîmes le matin qu'ils avaient arrêté des vivres qui venaient à la peuplade, des bœufs chargés de coton en bourre qui passaient au nord et qu'ils avaient établi une espèce de bureau au passage de la rivière où ils prétendaient faire payer deux fanons à chaque personne qui irait au nord ou au sud. Il vint ensuite des gens de Naropendit demander insolemment et avec une espèce d'autorité à quelques-uns de nos marchands de lui prêter de l'argent. Rasoul Khan avec presque tout son monde, le brahme et les autres commandants vinrent se placer proche de la mosquée ; nos brahmes y furent pour y apprendre quel était leur dessein. Après deux ou trois voyages, Naropendit se déclara à la fin ; il dit à nos gens que ce n'était pas à Rasoul Khan à qui ils devaient s'adresser, mais à lui, que son intention était de se saisir de tous les habitants de Pondichéry, de les taxer à sa volonté ainsi que chaque maison, de prendre leurs troupeaux, recevoir les droits et enfin être les maîtres de la peuplade et à nous de nous retirer dans notre fort. Pour prélude à cette prétendue autorité, le scélérat de brahme envoya prendre quatre on cinq habitants ; nous vîmes bien après cela que nous ne devions plus rien ménager ; nous sortîmes cent Français du fort avec nos soldats du pays distingués par corps, les commandants en tête, les armes en état et

résolus d'aller donner sur les Mores, les canons qui donnaient de leur côté et sur leur camp pointés et prêts à tirer. Nous avions déjà passé une barrière, il ne restait pas cent pas à faire pour les attaquer, lorsque nos brahmes qui étaient encore retournés parler à Rasoul Khan vinrent au devant de nous sur l'avis qu'ils eurent que nous avancions ; ils nous prièrent de ne pas passer plus loin et de leur donner encore une demi-heure de temps et que nous aurions satisfaction. Nous eûmes de la peine à y consentir, cependant les brahmes retournèrent et voyant qu'ils tardaient au delà du temps qu'ils avaient demandé, nous les envoyâmes avertir que nous avancions. Il y a apparence que Naropendit ne s'attendait pas que nous pousserions les choses si loin ; il fut le premier à dire à Rasoul Khan qu'ils devaient se retirer ; ils partirent tous, après nous avoir rendu les habitants qu'ils avaient arrêtés, ils passèrent à 60 pas de nous et furent à leur camp.

Pendant la nuit du 10 au 11, ce furent des rondes et patrouilles continuelles dans la peuplade ; les brahmes étaient allés trouver Rasoul Khan ; il serait inutile de rapporter la conversation qu'ils eurent ; je les avais chargés de lui dire, si c'était par la conduite qu'il tenait, qu'il prétendait reconnaître les services que nous avions rendus à son père ; il ne sut que répondre qu'en représentant la nécessité où il était de faire subsister ses troupes, il ajouta que si l'on pouvait lui faire fournir 4 ou 500 chacras, qu'il en donnerait son billet et qu'il s'engagerait par écrit de ne rien demander davantage ni de rien entreprendre contre nous, que nous serions les maîtres de dresser le billet dans toutes les formes, qu'il y appliquerait son cachet et que les principaux qui étaient avec lui y appliqueraient aussi les leurs, qu'il se retirerait ensuite au bois à y attendre le renfort qu'on lui promettait et que, quand même il ne lui en viendrait point dans huit jours, qu'il passerait au sud avec les forces qu'il avait.

Pendant que les brahmes nous faisaient ce rapport, le 11 au matin, on vint nous donner avis que les Mores avaient assassiné un Français auprès de la mosquée. M. le chevalier de la Comme y fut avec dix mousquetaires, il y trouva un soldat blessé à

la tête de deux grands coups de sabre, il apprit que des Mores avaient fait le coup ; je donnai des ordres aussitôt à nos lascarins d'amener au fort tous ceux de cette nation qu'ils pourraient attraper ; nous en eûmes vingt-cinq ou trente dans une demi-heure qui furent mis au bloc à l'entrée du fort et les bras et les mains attachés derrière le dos. J'envoyai après demander justice à Rasoul Khan ; il nous envoya l'homme qui avait blessé pour ordonner nous-mêmes de la punition ; cette civilité nous porta à nous en rapporter entièrement à lui en lui remettant le criminel ; on mit ensuite en liberté les gens qu'on avait arrêtés et que l'on fit retirer à leur camp.

Le scélérat de Naropendit ne laissait pas de faire le méchant ; il avait enlevé le 12 au loin un troupeau de 200 vaches à des habitants de Pondichéry, mais que nous le forçâmes de rendre. Cependant le voisinage de ces gens-là à une portée de mousquet de la peuplade nous incommodait ; il ne venait plus de vivres du sud, les habitants de ces lieux-là qui en apportaient ordinairement appréhendaient d'être volés ; les Marates nous croyaient d'intelligence avec leurs ennemis ; on l'avait écrit de même à Gingy. Ram Raja, le ministre et Bandar Lachemi-naïque m'en faisaient des reproches par des lettres que j'en reçus ; nos brahmes étaient à bout de leurs adresses ; enfin, après nous être assemblés, nous résolûmes de donner encore 400 chacras à Rasoul Khan, dont on en tira 300 de nos marchands et des principaux habitants de la peuplade que nous fîmes contribuer, que l'on en tirerait un billet que nous dresserions nous-mêmes dans toutes les formes que nous trouverions nous-mêmes les plus avantageuses, et qu'après ce traité conclu et leur retraite au bois, s'ils retournaient à nous insulter, que nous ne les ménagerions plus. Ce billet nous pouvait beaucoup servir si nous en venions à une rupture dans la suite pour les mettre dans leur tort par la copie que nous envoierions au camp et la faire voir au général. Pendant les deux ou trois jours que nous fûmes à nous déterminer, car nous avions de la peine à donner encore de l'argent, nous eûmes encore des démêlés, enfin l'affaire fut achevée le 15, la somme fut payée et le 16 les troupes passèrent au bois à leur premier campement. Ils furent le lendemain attaquer un retranchement au delà du bois que les Marates leur avaient enlevé ; ils n'y firent que perdre dix ou douze de leurs gens. On nous dit le soir qu'il était entré cent fantassins des Mores dans la peuplade de l'ouest ; un officier sortit du fort avec des soldats qui les fit retirer.

La retraite des Mores au bois nous remit bien avec les Marates ; je répondis aux lettres que j'avais reçues de Gingy et je donnai avis à Darmogy du moyen dont nous nous étions servis pour les faire retirer et les raisons qui nous y avaient porté. Ce capitaine fit un tour le 18 dans la plaine, il envoya un de ses gens nous assurer qu'il ne laisserait pas longtemps les Mores dans leur camp. Ils furent assez tranquilles jusqu'au 22 que quelques-uns d'eux s'étant jetés dans la plaine, ils [y] enlevèrent des denrées à des gens qui les apportaient vendre à Pondichéry. Sur l'avis qui en fut donné à Darmogy, il partit avec huit ou dix cavaliers, il attrapa cinq de ces coureurs, il fit couper la tête à un sur le champ et fit conduire les quatre autres à Villenour.

Rasoul Khan me fit dire le 23 qu'il avait reçu une lettre d'Ibrahim Khan, son frère aîné, et qu'il avait plusieurs particularités intéressantes à me communiquer de vive voix ; je fis réponse qu'il pouvait les communiquer à nos brahmes mais que je ne pouvais pas le voir ; c'était un tour d'adresse, dans la pensée qu'il avait qu'en nous rendant visite, il en remporterait quelque chose et il est vrai aussi que nous n'aurions pu éviter de lui faire un présent et aux principaux qu'il aurait amenés. Nous eûmes avis le même jour qu'ils avaient dessein d'enlever nos brahmes, je leur dis de ne pas s'écarter sans mes ordres.

Les Mores parurent dans la plaine le 24 au matin et, après plusieurs marches différentes, la cavalerie prit le chemin de la chauderie d'où ils s'étaient retirés et l'infanterie en queue sur la même route. Le sieur de la Corbinaye, lieutenant, sortit avec 40 mousquetaires et un détachement de nos lascarins pour border un retranchement que nous avions fait faire au passage du petit bras de rivière par où ils venaient à la mosquée et

ordre de tirer sur ceux qui voudraient passer, le reste de la garnison en armes prêt à marcher s'il était nécessaire. Cependant les Mores s'avançaient et lorsqu'ils furent de l'autre côté du passage, on leur dit de rester ou que l'on ferait feu sur eux. Ouliar, un de leurs commandants, [se] baissa un peu en descendant pour passer à un autre gué, le sieur de la Corbinaye y envoya dix mousquetaires qui le couchèrent en joue, ce qui le fit retirer. Rasoul Khan s'avança à faire entendre sa voix, il déclara son nom, mit pied à terre et vint seul saluer le sieur de la Corbinaye, il lui dit qu'ils venaient comme amis et sans dessein de nous chagriner; le lieutenant y répondit dans les mêmes termes. Rasoul Khan repassa ensuite du côté de ses gens et de là au bois.

Deux de leurs gens voulurent forcer une de nos barrières le 25 au soir; sur l'avis qu'il en donna, ils furent arrêtés, battus et mis aux fers; ils y passèrent la nuit, ils furent élargis le lendemain et chassés de la peuplade. Les Mores firent encore des tentatives le reste du mois à emprunter de l'argent de nos marchands, offrant de leur vendre des chevaux; toutes leurs propositions furent rejetées ainsi que la prière qu'ils nous firent de leur donner de la poudre et des balles. Nous fîmes trois ou quatre cavalcades à la plaine et dans l'une, qui fut le 31, nous découvrîmes plusieurs de ces coureurs dispersés de côté et d'autre qui chassaient du bétail du côté du bois. Nous nous séparâmes aussi pour les empêcher de l'enlever, nous poussâmes trois cavaliers que nous étions sur deux cavaliers mores et huit ou dix fantassins armés les uns de mousquets, les autres d'arcs et de flèches; en les approchant de quarante ou cinquante pas, deux fantassins eurent la hardiesse de bander leurs arcs en visant à nous; la vue de la bouche de nos mousquetons qui les couchaient en joue leur fit pourtant baisser leurs armes, nous les abordâmes à dessein de les faire repentir mais, à la prière d'un des cavaliers, on les laissa aller; il avoua que c'était la nécessité où ils étaient réduits qui les forçait à chercher à vivre, les cavaliers se retirèrent aussi, nos lascarins qui nous joignirent ensuite chassèrent le troupeau du côté de Pondichéry. Nous passâmes après plus avant dans la plaine où nos

gens avaient aussi fait prendre la fuite à ces coureurs, en sorte qu'il n'y eut pas une pièce de bétail perdu.

Le siège de Gingy se prolonge grâce aux facilités de ravitaillement de la place.

Nous reçûmes plusieurs lettres du camp devant Gingy; notre brahme donnait avis qu'il avait visité le ministre Asset Khan et sur les plaintes qu'il lui fit des désordres que causait le détachement qui était proche de nous, il lui avait promis une lettre pour nous qu'il ferait cesser les insultes que nous en avions souffertes; le brahme avait dépensé 120 roupies à cette visite. Quoique nous ne fissions pas grand fond aux promesses du ministre par le peu d'effet que nous avaient produit celles de son fils Jaloufar Khan, les plaintes de notre envoyé pouvaient nous servir aux démêlés que nous aurions encore dans la suite. Asset Khan s'informa si nous étions toujours en guerre avec les Anglais et les Hollandais; le brahme était bien informé; il répondit là-dessus et il y ajouta les grands avantages que nous avions remportés sur eux en Europe; le ministre en marqua de la joie.

Les Mores avaient donné plusieurs attaques pour se loger sur une brèche que leur canon avait faite à un bastion de la ville, mais dont ils avaient toujours été repoussés et perdu nombre de gens; les vivres y entraient toujours du côté de l'ouest; les Marates y tenaient un passage ouvert, favorisés par les roches et les bois qui étaient de ces côtés-là et qui s'avançaient jusqu'auprès de la place. Le brahme ajoutait que les Mores devaient faire un effort pour s'en emparer et que, s'ils l'emportaient, on ne croyait pas que la place pût tenir longtemps après.

CHAPITRE XXIX

LES MOUVEMENTS DES MORES ET DES MARATES AUTOUR DE PONDICHÉRY *(Suite)* AOUT 1692 — JANVIER 1693

Les évènements du mois d'août.

Il s'était embarqué à Tevenapatam sur deux chelingues cinquante Mores, marchands et valets, qui venaient du sud pour passer au nord ; ils donnèrent dans la rivière le 1er août à huit heures du soir où ils débarquèrent ; ils me firent prier de rester la nuit dans la peuplade, mais on trouva à propos de les obliger à passer outre ; je les fis conduire sur le bord de la mer au delà de nos barrières.

Les gens des Mores quittèrent le bois, manque de paye ; les Marates qui en étaient avertis, jugèrent qu'il était temps de donner dessus ; ils parurent le 4 au nombre de 800 chevaux et 400 fantassins. Darmogy, toujours à leur tête, avec sept ou huit de ses braves, poussa à toute bride dans le quartier de Rasoul Khan, qui était sur le bord du bois ; ce capitaine, homme de tête et de cœur, avait eu la précaution de faire filer d'avance des mousquetaires par divers endroits dans le fort du bois, avec ordre de s'avancer autant qu'ils pourraient proche des retranchements des Mores et de faire un feu continuel dessus ; ce fut au bruit de leur première décharge qu'il donna. Tout ce qu'il y avait dans le quartier quitta et se jeta dans des retranchements qui étaient plus avant dans le fond du bois ; le quartier de Rasoul Khan fut pillé, ses tentes, son bagage, son pavillon et huit chevaux dont il y en avait deux

à lui, les casernes ou huttes brûlées. L'action dura encore quelques heures après par le feu de la mousqueterie des deux côtés, mais comme les Mores étaient bien retranchés, Darmogy qui agissait presque tout seul de capitaine avec ses gens, les autres se tenant à quartier et comme spectateurs, il ne put les forcer ; ils vinrent ensuite à camper proche de Pondichéry. Il y entra trois cavaliers qui avaient été blessés dans l'action pour se faire panser ; l'un était le beau-frère de Darmogy, blessé d'une balle de mousquet à la hanche droite et d'une flèche à la cuisse ; Darmogy y vint un peu après nous le recommander et nous prier d'en avoir soin. Le dessein de ce capitaine était de retourner camper proche des bois pour empêcher les Mores de sortir ou d'y recevoir aucun secours ; les autres commandants n'y voulurent pas entendre ; il fut forcé par là de retourner avec eux à Villenour.

Rasoul Khan m'envoya dire à l'entrée de la nuit qu'un frère, de ses cadets, avait été blessé au genou d'un coup de mousquet et qu'il me priait d'envoyer un chirurgien au bois le panser ; je fis réponse que nos gens ne pouvaient pas quitter. J'appris le 5 au matin que ce frère avait été apporté la nuit à la maison des Pères Jésuites et qu'un de leurs frères l'avait pansé. La charité et l'amitié que nous avions eue avec son père me porta à le faire apporter dans la peuplade chez un Français marié, où je donnai des ordres qu'il fut traité. Le beau-frère de Darmogy fut mis dans la maison d'un de nos marchands avec le même soin.

Pendant les démêlés des Mores avec les Marates, le refuge des blessés de l'un et de l'autre parti était chez les R. P. Jésuites ou un de leurs frères avec le chirurgien du fort les traitait ; il s'en est vu quelquefois jusqu'à 50. Les remèdes des R. P. Jésuites employés, nous n'en avions point au fort pour y fournir ; avec la charité qu'ils exercèrent, ils y ont fait encore un profit plus considérable ; quelques-uns de ces pauvres gens blessés mortellement s'étant convertis à notre religion avant que de mourir. On était encore obligé de quoi fournir souvent à leur nourriture ; presque tous ces gens n'avaient pas de quoi acheter un grain de riz.

Les commandants des Marates eurent du bruit entre eux. Darmogy pressait les autres de retourner donner sur les Mores, il leur remontrait l'état où il les avait mis, la facilité d'achever ; ces gens qui n'entraient pas dans les mêmes intérêts de Darmogy se retirèrent. L'un des principaux, nommé Vitel Valeran était un grand pillard et qui avait sollicité souvent Darmogy de donner dans notre peuplade. Cependant les Mores étaient en mauvais état au bois, sans argent et sans munitions. Rasoul Khan me fit demander de la poudre et des balles ; je lui refusai l'un et l'autre. L'avis que l'on donna à Gingy, après l'action du 4 de la facilité à chasser entièrement les Mores des bois, fit envoyer des ordres aux troupes de se rejoindre, elles retournèrent le 11. Darmogy suivi de ses gens donna à son ordinaire à la tête de tout ; il força le premier retranchement, il avait mis pied à terre avec ses cavaliers, le sabre d'une main et la rondache de l'autre, ils furent arrêtés au second par une décharge de mousqueterie qui le força de se retirer. Il eut un grand différend avec Vitel Valeran, qui ne s'était point remué, ni ses gens pendant l'action. Le dessein de Darmogy était de camper proche le bois et de forcer absolument leurs ennemis à se retirer. Les autres commandants, de même qu'après l'action du 14, n'y voulurent point entendre, ils partirent tous pour Villenour. Darmogy suivi de quatre cavaliers vint voir son beau-frère en passant, il avait eu deux de ses gens tués, 36 de blessés et deux chevaux ; il me fit dire qu'il retournerait le lendemain pour terminer l'action, mais comme il se trouva avec ses gens seul à Villenour, Vitel Valeran et les autres commandants s'étant retirés sur des avis qu'ils disaient avoir reçus d'un détachement de cavalerie qui était sorti du camp et qui les obligeait de se retirer à la garde des lieux dont ils étaient chargés et par là trop faible, il fut forcé de rester.

Nous eûmes avis le 13 au matin que les Mores s'étaient retirés la nuit ; j'envoyai porter cette nouvelle aussitôt à Darmogy ; il partit sur le champ avec ses troupes et trouva le camp vide, un More seulement mais à l'extrémité que l'on y avait laissé, plusieurs meulons de riz en partie nouvellement coupé, des restes de bagages, des arcs, des flèches et d'autres choses de

même de peu de valeur, quantité de fosses nouvellement faites et plusieurs endroits où l'on connaissait qu'on avait brûlé des corps, — c'était des gentils — et les fosses pour les Mores. La nouvelle de cette retraite courut au loin et fut portée à Vitel Valeran qui était proche de Valdaour ; il en partit aussitôt avec 150 chevaux et vint joindre Darmogy ; ils eurent d'abord du bruit ensemble sur ce que ce nouveau venu prétendait la moitié du riz que l'on avait trouvé et d'environ 200 têtes de gros bétail, que l'on avait ramassé en divers endroits du bois. Après quelques contestations, ils demeurèrent d'accord d'écrire à Ram Raja et d'en passer par ses ordres. J'avais fait partir un de nos brahmes pour aller trouver Darmogy qu'il m'avait forcé de lui envoyer ; je fus surpris de le voir retourner presque en même temps ; il me rapporta avoir appris par un de ses amis qui retournait des bois que Vitel Valeran avait proposé à Darmogy de venir à Pondichéry, de nous demander de l'argent et d'en tirer d'amitié ou de force, en faisant valoir la retraite des Mores qu'ils avaient forcés de s'en aller par les deux attaques dernières ; que Darmogy lui avait représenté que c'était connaître fort mal les obligations qu'ils nous avaient d'avoir conservé non seulement Pondichéry mais encore tout le pays jusqu'à Porto-Novo, puisque, si nous y avions laissé agir les Mores sans nous opposer de temps à autre à leurs courses, ainsi que nous avions fait, en recouvrant parfois partie de bétail qu'ils enlevaient et que nous ne leur étions pas suspects, ils auraient poussé plus loin et se seraient rendus maîtres de cette étendue de terre. Vitel Valeran revint à la charge et pressa Darmogy. Celui-ci répartit à la fin qu'il pouvait faire ce qu'il voudrait mais que ses troupes ne marcheraient pas, cependant qu'il l'avertissait qu'il serait fort mal reçu. Les choses en étaient restées là et apparemment que Vitel Valeran profita de l'avis.

Il prit ensuite un dessein plus raisonnable et plus utile, s'il l'avait poursuivi ; il partit avec Darmogy, 250 chevaux chacun et 500 lascarins pour s'emparer de Congimer, sur la nouvelle qu'on leur donna que les Mores l'avaient abandonné ; ils trouvèrent à mi-chemin un troupeau de 2 ou 300 têtes de gros

bétail d'un paliagar de ces côtés. Vitel Valeran se contenta de cette capture, il abandonna Darmogy et retourna sur ses pas avec son butin. Darmogy poussa jusqu'à Congimer, mais en approchant de la loge que les Anglais avaient abandonnée, forcés par les guerres, et où les Mores s'étaient fortifiés, il y fut salué d'une décharge de mousqueterie qui le fit retirer et retourner ensuite.

Les commandants des Marates attendaient des ordres de Gingy sur ce qu'ils devaient faire après la retraite des Mores ; on les remit à ce qu'ils apprendraient de Questna Antogy, la troisième personne du gouvernement, qui devait venir sur les lieux pour les reconnaître, cependant qu'ils eussent à faire couper les bois et démolir les retranchements. Nous avions fait dire à Darmogy qu'il était bien plus à propos de mettre 2 à 300 hommes dans les mêmes retranchements pour les garder, ils étaient à la tête de la plaine où les Mores n'auraient pas pu passer sans essuyer leur feu, que ce n'était rien à faire que de couper du bois puisqu'il en restait assez où les Mores pourraient camper et s'y fortifier s'ils y retournaient ; nos avis ne furent pas reçus et l'on continua de couper.

Nous reçûmes dans ce mois plusieurs lettres de Questna Antogy et de l'intendant de la contrée Ananda Rao ; ils nous donnaient avis qu'ils seraient bientôt à Pondichéry, qu'ils nous rendraient visite et qu'ils s'attendaient que nous ne leur refuserions pas de leur prêter une somme d'argent dans la nécessité où ils en étaient ; un brahme avait même des ordres de me demander cent pagodes d'avance pour fournir à leurs dépenses. Je fis écrire à Questna Antogy et à l'intendant que nous n'avions point d'argent, qu'à l'égard de leur visite nous n'étions pas en état à présent de la recevoir, qu'ils ne devaient point compter dessus et qu'ils devaient être satisfaits de ce que nous avions fait en conservant à Ram Raja le seul canton de ses États qui lui rendait encore quelques revenus. Nous apprîmes à la fin du mois que ces deux hommes, Questna Antogy et Ananda Rao, avaient été à Tevenapatam, qu'ils avaient rendu visite aux Hollandais et aux Anglais, qu'ils en avaient reçu les présents que l'on fait ordinairement aux

officiers de ce caractère, mais qu'ils n'avaient pas réussi à demander de l'argent à emprunter à ces deux nations qui l'avaient absolument refusé.

Les Marates étaient toujours occupés à faire couper le bois, ils reconnurent pourtant à la fin que c'était un travail bien inutile ; ils le cessèrent. Ils y mirent pendant quelques jours un corps de lascarins de garde mais qui quittèrent d'eux-mêmes, manque de paye ; cependant on était averti que le brahme Naropendit était dans une petite place à cinq ou six heures de là, nommée Monour, où il ralliait ses gens et où il en faisait de nouveaux. Rasoul Khan était allé au camp joindre son frère pour du secours.

Menues nouvelles de Gingy et des comptoirs.

Nous reçûmes dans ce mois trois barques chargées de riz que le sieur Cordier qui était au comptoir de Caveripatnam nous envoya ; il nous donnait avis que les Hollandais avaient fait de grandes réjouissances à Negapatam pour de prétendues victoires qu'ils publiaient avoir remportées sur nous en Europe, ainsi que pour les nouvelles qu'ils avaient reçues de l'arrivée à Batavia de plusieurs navires partis de Hollande qui y avaient apporté quantité de troupes.

Nous reçûmes des lettres de Masulipatam. Les Hollandais y continuaient leur commerce suivant les conventions dont ils étaient demeurés d'accord avec les officiers du gouvernement ; il leur était arrivé trois petits bâtiments chargés de cuivre, d'épiceries ; ils avaient fait partir pour Batavia un grand vaisseau bien chargé.

Nous reçûmes par la même voie une lettre du sieur Pelé, chef du comptoir de Balassor ; elle était datée du 4 juillet ; il nous donnait avis de l'arrivée du navire le *Postillon* le 18 juin.

Le siège de Gingy était presque au même état ; les Marates se défendaient vigoureusement et conservaient toujours une entrée pour les vivres dans la place. Il était arrivé au camp des Mores un grand convoi de vivres, de munitions, d'argent et de troupes. Un marchand arménien qui avait passé avec ce

convoi et qui vint à Pondichéry, assura qu'il venait un grand secours à Gingy. Il y avait plusieurs corps de Marates dispersés dans les royaumes de Visiapour, de Golconde et du Décan, qui mettaient tout le pays sous contribution, et manque de paiement, ils faisaient main basse et mettaient le feu partout. Ces nouvelles étaient confirmées d'ailleurs et que ces corps devaient se rejoindre pour venir au secours de Gingy.

Les Révérends Pères Jésuites avaient achevé de bâtir leur église ; il n'y en a point dans les Indes de mieux entendue ni de mieux construite pour son étendue ; la première messe y fut célébrée le 15 de ce mois.

Les hostilités autour de Pondichéry en septembre.

Nous fûmes faire un tour au bois le 1er septembre pour y voir les restes du camp des Mores ; ils s'étaient retranchés aussi sur une hauteur dans la plaine proche de leur camp, d'où ils pouvaient découvrir de loin et s'y défendre avec succès. Les officiers de la garnison y retournèrent le lendemain ; pendant qu'ils étaient à chasser, on vint me donner avis que les Mores étaient retournés ; ceci confirmé encore par des personnes qui les avaient vus entrer dans le bois. Je fis avertir en tirant un coup de canon nos gens qui étaient de ces côtés-là ; j'y envoyai aussi des gens pour leur dire de se retirer et, comme ils pouvaient être attaqués, je pris 50 soldats d'une troupe de nos lascarins et je m'avançai dans la plaine pour les soutenir s'il était nécessaire. Nous les rencontrâmes qui revenaient, ils n'avaient rien su du retour des Mores. Nous prévîmes que nous allions entrer dans de nouveaux démêlés.

Un peu après être rentrés dans le fort, il y vint un homme de ce scélérat de brahme Naropendit ; il était chargé de deux lettres, l'une pour moi où il avait l'effronterie de me demander de l'argent, l'autre lettre était pour un de nos brahmes à qui il demandait pour 5 à 6 fanons de riz ; le riz lui fut envoyé et, à l'égard de l'argent, on chargea le porteur de dire à son maître que nous n'en avions point pour lui. J'appris le soir que les Mores étaient au nombre de 500 fantassins, 200 mousquetaires

parmi le reste, avec des lances, des arcs et des flèches, trois chevaux seulement, l'un à Naropendit, un autre à l'Ouliar et le troisième à un paliagar qui s'était joint à eux le 3 du mois. Questna Antogy, l'intendant Ananda Rao, Vitel Valeran et Darmogy parurent avec 200 chevaux et 200 fantassins, ils poussèrent au bois. Les Mores s'étaient avancés plus avant que la première fois ; après plusieurs coups tirés sans autre effet que de quelques gens blessés d'un côté et d'autre, les Marates vinrent camper proche de nos retranchements du côté de l'ouest.

Questna Antogy nous fit avertir après, qu'il souhaitait de nous rendre visite. Outre qu'elle aurait été de beaucoup de dépenses par les présents qu'il aurait fallu faire à lui ainsi qu'aux principaux de sa suite qu'il aurait amenés, nous considérâmes aussi que nous nous étions tenus comme neutres jusqu'à présent entre les deux partis, que nous devions tâcher à continuer ; nous envisageâmes encore que n'ayant point voulu recevoir de visite de Rasoul Khan ni d'aucun des principaux commandants des Mores, nous devions en user de même avec les Marates pour traiter les choses d'égalité. J'envoyai de nos brahmes représenter ces raisons à Questna Antogy ; il ajouta qu'en le recevant dans le fort, c'était nous mettre dans la nécessité de le permettre aussi aux chefs des Mores, à moins que de rompre avec eux, ce que nous ne pouvions pas faire. Ces raisons ne plurent pas, on revint à la charge plusieurs fois et à nous demander de l'argent à emprunter ; nous fûmes fermes à à tout, de ne point recevoir de visites et de ne rien donner. J'appris le soir que les Marates avaient mis de leurs gens pour la garde de nos barrières et de nos retranchements de dehors ; on ne crut pas à propos de les y laisser ; le sieur Germain fut commandé pour les aller faire retirer et l'on fit dire aux commandants qu'ayant conservé ces postes par nous-mêmes jusqu'à présent, que nous les défendrions bien encore de l'attaque des Mores.

Les Marates retournèrent encore à l'attaque du bois le 4, le 5 et le 6, mais sans aucun succès, les Mores s'étaient bien fortifiés et tiraient à couvert. Les Marates, toujours campés

au même lieu, sans précaution par des gardes avancées ni à tenir des espions chez leurs ennemis pour être avertis de leurs mouvements, furent bien surpris de voir venir à eux du côté du sud le 7 au matin 300 chevaux mores qui avaient passé au delà des bois, que Naropendit avait joint la nuit avec son infanterie et qui leur coupait par là le chemin de la retraite à Villenour. Les Mores s'avancèrent, l'infanterie des Marates se jeta dans Pondichéry ; on ne put pas leur refuser cette retraite à moins de les exposer à être tous défaits. La cavalerie rangée chacune sous leurs commandants, chercha à se retirer ; les Mores ne profitèrent pas de l'avantage qu'ils avaient, ainsi qu'il sembla qu'ils le pouvaient ; ils s'attachèrent à tirer des flèches de loin, pendant que les Marates, tous bien montés, eurent l'adresse de se mettre entre leurs ennemis et Villenour et leur retraite sûre par là. Darmogy tenait l'arrière-garde avec 40 cavaliers qu'il avait et 20 ou 30 de ses lascarins mousquetaires qui ne l'avaient point abandonné ; il en agit avec sa valeur ordinaire et voyant ses gens pressés par les Mores, il se détacha seul et, à coups de sabre, il en mit deux hors de combat. Cette action arrêta les autres et donna le temps aux Marates de se retirer sans perte. Lorsqu'ils furent près de Villenour, on vint dire à Darmogy que 15 ou 20 de ses lascarins étaient entourés des Mores dans un fort de bois où ils se défendaient à coups de mousquet ; il retourna sur ses pas avec ses cavaliers, les dégagea et se retira avec eux.

Les Mores s'étant rassemblés reprirent le chemin du nord. Nous avions bien prévu qu'ils viendraient bien nous voir ; nos gens étaient sous les armes ; sur l'avis qu'on nous donna que quelques-uns de leurs cavaliers avançaient des premiers, nous fûmes nous poster au passage du bras de rivière par où ils entraient ordinairement pour venir à la mosquée. Nous y avions fait élever un retranchement de terre que nous fîmes border par nos gens. Les premiers cavaliers qui arrivèrent au bord de la rivière crurent y trouver le passage libre ; ils furent surpris de s'y voir arrêtés par six fusiliers que nous avions postés hors des retranchements qui les couchèrent en joue ; ils se retirèrent en attendant le gros. Lorsque tout fut arrivé, infanterie et cavalerie, les commandants apprirent de leurs gens que nous les avions empêchés de passer ; ils crurent apparemment que l'on aurait égard à leur caractère ; ils se mirent en devoir de traverser le bras de rivière ; on leur cria de rester ; cependant, comme ils avançaient toujours, les fusiliers eurent ordre de les coucher en joue. Cette vue les fit retourner sur leurs pas ; ils restèrent quelque temps en conférence entre eux ; un brahme s'avança ensuite et demanda à passer pour nous parler de leur part ; on le laissa entrer ; il voulut commencer d'abord, à l'ordinaire des gens de cette tribu, à nous mettre sur de grandes matières de la puissance du Mogol ; on l'obligea à changer d'entretien et de s'acquitter seulement de ce qu'il était chargé de nous dire.

La demande des commandants consistait en trois points, le premier de leur envoyer de l'argent ou des vivres, — au refus, de les laisser entrer dans la peuplade et d'y vivre à discrétion et, si nous rejetions ces deux points, la guerre. On chargea le brahme de rapporter aux commandants pour réponse, sur le premier point que nous n'avions ni argent ni vivres à leur donner, mais que nous permettrions à quelques-uns de leurs gens de venir acheter ce qu'ils auraient besoin, — au deuxième, que nous ne laisserions point entrer dans la peuplade, encore moins d'y vivre à discrétion, et, quant à la guerre, qu'ils pouvaient connaître par l'état où ils nous voyaient que nous étions bien disposés à nous défendre, si l'on nous attaquait. La réponse portée aux commandants, ils renvoyèrent faire d'autres propositions un peu plus raisonnables, de leur envoyer seulement des vivres, qu'ils étaient partis à minuit de Monour et qu'ils n'avaient point mangé. On réitéra ce qu'on leur avait déjà offert de permettre à quelques-uns de leurs gens de venir acheter. Après plusieurs venues et retours des brahmes qui emportèrent près de deux heures, Naropendit s'avança et demanda seulement 50 chacras. Sur la déclaration que l'on fit une dernière fois de ne lui rien donner, il se fit un mouvement dans les troupes ; leurs trompettes sonnèrent, ils battirent leurs tambours et paraissaient être occupés à mettre leurs armes en état, les cavaliers à animer leurs chevaux et enfin dans une disposi-

tion à nous attaquer. Ils défilèrent pourtant un peu après, prenant le chemin du bois en passant par la peuplade de l'ouest ; nous les suivîmes en queue à vingt pas de distance pour les empêcher d'y faire aucun désordre. Nous attendîmes à nos dernières barrières jusqu'à les voir arrivés au bois ; nous retournâmes après au fort. Nous sûmes le soir que la cavalerie n'avait pas voulu rester, qu'elle était passée à Congimer.

Naropendit nous fit des plaintes le 9 de ce que nous avions donné retraite à l'infanterie marate ; on ne se mit pas en peine de ses plaintes. Darmogy nous fit remercier d'avoir renvoyé les Mores de même ; il se plaignit fort des autres commandants qui l'avaient abandonné par une espèce de fuite. S'étant retiré en hâte à leur quartier, il nous donnait avis qu'il attendait de la cavalerie qui serait sous ses ordres et qu'il ne laisserait pas longtemps après les Mores dans les bois. Il vint le 13 avec quelques cavaliers et des promesses ruiner une petite pagode à la portée du canon du fort mais que nous ne pouvions défendre, étant couverts par de grands plants de palmistes, sur l'avis qu'on lui avait donné que les Mores devaient venir s'y poster et s'y retrancher ; la situation du terrain était favorable en remuant un peu les terres.

Nous reçûmes le 18 une lettre de Rasoul Khan ; il nous donnait avis qu'il devait avoir le commandement absolu sur les troupes qui étaient en nos quartiers, qu'il en ferait de nouvelles, qu'il serait dans peu de jours de retour au bois où il se promettait beaucoup de notre assistance. J'y fis faire une réponse fort sèche qu'il ne devait point compter du tout sur nous.

Naropendit sortit du bois le 21, sur l'avis qu'il eut que Darmogy n'était pas à Villenour ; il passa dans les terres du côté de l'ouest d'où il enleva 300 pièces de bétail. Darmogy vint le 24 avec quelques-uns de ses cavaliers faire couper des haies et des buissons d'autour de la chauderie proche de nous, où Rasoul Khan avait campé pendant quelques jours, sur l'avis qu'il eut que Naropendit voulait s'établir dans ce poste. Les Mores firent une course le 30 du côté de Villenour, d'où ils emmenèrent 7 à 800 moutons et 25 à 30 pièces de gros bétail.

Darmogy sortit pour donner dessus, mais les Mores et le butin étaient déjà au bois. Naropendit avait écrit la veille à un brahme de sa connaissance qui était à Pondichéry de se retirer, qu'il attendait des troupes et que la résolution était prise entre eux de détruire entièrement la peuplade ; on reconnut l'adresse.

Les Mores éprouvent un échec devant Gingy. — Nouvelles diverses.

Vincent Pinheiro, envoyé du roi de Siam, dont j'ai parlé amplement dans le mois de février de cette année, ne voyant point paraître de vaisseaux de la Compagnie et ne voyant point d'apparence aussi, la saison fort avancée, qu'il nous en vint cette année, et la mousson pressant pour son retour à Siam, résolut avec les mandarins de sa compagnie de passer à Madras, de là à Masulipatam où il avait avis qu'il y avait des vaisseaux qui chargeaient pour Merguy. On lui remit plusieurs lettres pour le prince fils du roi, pour le barcalon, pour M. l'évêque de Metellopolis, pour les missionnaires et les officiers français qui étaient dans ce royaume. On savait bien que Pinheiro serait forcé de remettre toutes ces lettres au barcalon et que cet officier les ferait expliquer ; on prit la précaution à les coucher [rédiger] en des termes qui ne puissent nuire à M. l'évêque. On s'attacha aussi à faire connaître, moyennant que le roi de Siam donnât la satisfaction que l'on attendait de sa justice, qu'il trouverait la France disposée à renouer l'intelligence entre les deux nations. Ils partirent le 12 pour Madras, mais ils en retournèrent le 28, n'ayant point trouvé d'occasion par mer pour Masulipatam, et trop de risque à y passer par terre à cause des voleurs.

Nous reçûmes des lettres de Masulipatam ; les affaires y étaient au même état. Quoique les Hollandais fussent convenus avec les officiers du gouvernement pour la continuation de leur commerce, en attendant les ordres du Mogol, on leur faisait de temps à autre des chicanes en arrêtant leurs marchandises et dont ils se tiraient, suivant la coutume ordinaire, par des présents.

rendant suspects par une intelligence avec Ram Raja.

Nous reçûmes des lettres de Bengale ; les vaisseaux anglais et hollandais retenus dans le Gange par la crainte de nos navires avaient commencé à sortir, cependant avec quelque appréhension qu'ils ne dussent rester dans le golfe à battre la mer. Les Anglais s'étaient arrêtés à un terrain à sept ou huit lieues au bas d'Ougly pour s'y établir ; les officiers d'Ougly s'y opposaient pour les obliger à retourner à leur ancien comptoir, mais ils tinrent ferme et sont restés au lieu qu'ils avaient choisi.

On donna avis de Masulipatam que les deux demi-bots étaient achevés et prêts à mettre à la voile ; j'écrivis de les faire partir pour Bengale sous la conduite du sieur de Beaumont.

Nous eûmes avis que le commissaire général Van Rée avait mis à la voile de Tutticorin avec tous les navires grands et petits qu'il avait fait armer et ensuite, par des lettres qui n'étaient point suspectes, qu'il avait fait voile à la côte de Malabar et avec des circonstances sûres qu'il était allé porter la guerre de ces côtés-là. Ces avis confirmés d'autres endroits, nous fîmes revenir de San Thomé les personnes que nous y avions envoyées qui retournèrent à Pondichéry à la fin du mois.

Je suis obligé de rendre justice à Messieurs les Portugais de San Thomé qui traitèrent ma femme avec toutes sortes de respect, de distinction, garde de jour et de nuit à la porte de la maison où elle s'était retirée et avec des déférences extraordinaires. Je puis dire la même chose et avec la même reconnaissance de beaucoup de personnes établies à Madras, même des Anglais qui vinrent lui rendre visite avec la permission du gouverneur et même avec des offres de sa part qu'elle pouvait y aller, qu'elle serait bien reçue.

Le siège de Gingy continuait mais avec peu de succès du côté des assiégeants qui paraissaient ne pas se presser à prendre cette place, cependant grand feu de canon dont le bruit passait jusqu'à Pondichéry ; il était arrivé du renfort au camp des

Mores de 1.500 chevaux, 2.000 Rajpoutes, de l'argent et un grand convoi de vivres ; les partis des Mores et des Marates battaient toujours la campagne, les premiers vinrent à une lieue proche de nous brûler quelques villages et enlever du bétail.

Le commerce à Manille.

Un gentilhomme polonais établi aux Manilles arriva à la côte de ces îles sur un navire qu'il commandait et qui lui servait à faire le commerce ; il nous vint voir à Pondichéry. La vente y avait été mauvaise pour les toiles guinées ; on en attribuait la cause à une quantité de cette sorte de marchandises que les Hollandais avaient portées en Hollande et de là à Cadix où elles avaient été vendues et portées ensuite par les gallions en Amérique d'où elles avaient passé à la Nouvelle-Espagne, ce qui avait fait diminuer de beaucoup le prix de celles que l'on porte chaque année de la côte aux Manilles et qui passaient aussi après dans cette partie du Nouveau-Monde sur un gallion qui fait ordinairement ces voyages chaque année par permission du roi d'Espagne. Le même gallion était arrivé aux Manilles l'année dernière avec plus de deux millions de pièces de 8, mais comme il était prêt pour charger et retourner à Aquapulco, qui est le port de la Nouvelle-Espagne, il fut perdu par un accident ; on n'y avait envoyé qu'un petit vaisseau pour en donner avis, ce qui fit rester aussi beaucoup de marchandises. Le roi d'Espagne avait envoyé des ordres aux Manilles pour taxer les personnes qui tenaient les départements ou commanderies de payer le tiers de leurs revenus de chaque année pendant trois années durant. On assura que les mêmes ordres avaient été publiés dans la Nouvelle-Espagne et dans le Pérou, que c'était pour suppléer au manque d'argent où le roi d'Espagne se trouvait pour continuer la guerre contre la France.

On avait aussi envoyé des ordres de faire retirer tous les Chinois des Manilles et les renvoyer dans leur pays. Ces gens-là avaient remué plusieurs fois et dans un dernier soulèvement

arrivé quelques années devant, ils avaient pensé se rendre maîtres de la forteresse ; si le coup eût réussi, leur dessein était ensuite de massacrer tous les Espagnols qui y étaient. C'est sur les avis qu'on en avait donnés en Espagne que les ordres étaient venus ; ils ne furent pourtant pas exécutés, le génie des Espagnols n'étant pas porté au travail et encore moins dans ces colonies du Nouveau-Monde que dans l'Europe. Les Chinois, laborieux et industrieux de leur naturel, restèrent par la nécessité qu'on avait aux Manilles de leur travail pour subsister.

Nous eûmes la confirmation dans le commencement d'avril que le commisaire général Van Rée avait fait voile à la côte Malabar.

Nous reçûmes des lettres de Surate et dans le paquet des lettres de la Compagnie des succès glorieux des armées du roi dans la campagne de 1690 : le gain de la célèbre bataille de Fleurus, la défaite des armées navales anglaise et hollandaise jointes ensemble, la conquête d'une partie de la Savoie et la défaite de l'armée entière du duc qui s'était aussi déclaré contre la France sans faire réflexion sur les sentiments de reconnaissance qu'il devait avoir du soin que le Roi avait bien voulu prendre de son éducation, mais encore sans repasser sur les obligations que ses prédécesseurs avaient à la France et aux assistances qu'ils en avaient reçues dans leurs nécessités. Nous remerciâmes Dieu publiquement de ces glorieux succès et ensuite par des témoignages de notre joie qui en portèrent l'éclat le long de la côte et dans les pays les plus éloignés.

Il n'y avait rien de particulier à Surate que les ordres que le Mogol y avait envoyés de faire payer les Anglais de ce qu'ils devaient à ses sujets. Les Hollandais y attendaient le commissaire général Van Rée.

Nous eûmes des lettres de Masulipatam ; les deux demi-bots étaient prêts à mettre à la voile pour Bengale, on attendait les ordres de départ. Il avait paru un corps de cavalerie marate

autour de Bagnagar qui avait fait plusieurs désordres, il s'était retiré ensuite.

Stagnation de notre comptoir de Caveripatnam. — Ram Raja nous presse de lui prêter de l'argent. — La mésintelligence continue en Chine entre les missionnaires français et portugais.

Maga Raja se plaignait fort par des lettres que nous en reçûmes de ce que nous n'établissions point le comptoir de Caveripatnam ainsi que nous lui avions promis, que son pays ne se ressentait point de notre séjour dans ses états, que nous n'y faisions aucun commerce ni de présents à lui ainsi qu'il s'y était attendu. Ce seigneur avait quelques raisons de nous faire ses plaintes ; nous y répondions, lui représentant la guerre qui était survenue en Europe que nous ne pouvions pas prévoir et le remettant à l'arrivée des vaisseaux que nous disions toujours que nous attendions. La conduite de ce naïque changea quelques jours après à notre égard ; les Hollandais refusèrent de lui payer la somme qu'ils étaient obligés de lui fournir chaque année pour les terres qu'ils tenaient autour de Negapatam et dont j'ai parlé dans cette relation ; sur ce refus, il fit marcher des troupes vers cette place, qui y formèrent une espèce de blocus en empêchant d'y porter des vivres. Nous aurons occasion dans la suite de parler de ce démêlé qui ne fut accommodé qu'en l'année 1693. Nous fûmes sollicités par Maga Raja de joindre un corps de Français à ses troupes pour tâcher à s'emparer conjointement de Negapatam dont il nous promettait de nous laisser les maîtres ; nous aurions souhaité d'être en état d'accepter cette proposition, les gens nous manquaient et les conjonctures n'étaient pas favorables pour une entreprise de même ; cependant nous continuions d'entretenir ce seigneur sur les vaisseaux et les forces que nous attendions.

Depuis le commencement du siège de Gingy, Ram Raja, ainsi que je l'ai remarqué dans les articles de cette relation, nous avait fait solliciter par plusieurs fois d'acheter Pondichéry et les terres du voisinage ; il s'était arrêté ensuite, sur nos

remises, à nous demander de lui prêter une somme considérable ; nous reçûmes dans ce mois des lettres de ce prince et de son ministre mêlées de menaces, qu'à moins de terminer cet achat ou de lui avancer 10.000 chacras sur le traité que nous ferions ensuite, qu'il s'adresserait aux Anglais ou aux Hollandais pour s'en accommoder avec eux ainsi qu'il avait fait de Tevenapatam avec les premiers. Quoique ce seigneur ne fût pas beaucoup à craindre dans l'état où il était, outre que dans une action de même nous aurions eu notre recours au général des troupes du Mogol, nous crûmes pourtant qu'il était à propos de le ménager ; nous répondîmes à ses lettres fort civilement en le remettant aussi à l'arrivée des vaisseaux que nous attendions.

Les vaisseaux de retour de Chine n'arrivèrent que dans ce mois ; ils avaient eu avis à Malacca des six vaisseaux français qui étaient dans le golfe, ce qui les avait fait rester jusqu'au temps qu'il parut aux officiers de ces bâtiments que nos navires pouvaient avoir remis à la voile pour leur retour en Europe ; ils vinrent de Malacca terrir proche de Paliacate, huit ou dix lieues au-dessous du vent de Madras où ils mouillèrent. Quelques jours après, nous eûmes avis que M. Pin, docteur de Sorbonne des Missions Étrangères, retournait de Chine sur un de ces bâtiments ; j'en reçus des lettres de son arrivée à Madras, il me demandait des gens d'escorte pour assurer le passage de là à Pondichéry, dangereux à cause des coureurs ; je les lui envoyai, ce fut à la fin du mois.

On eut des lettres de Siam ; les choses y étaient au même état, les missionnaires en liberté d'aller par la ville, les autres Français toujours dans les prisons.

Nous étions en bonne intelligence avec les Danois de Tranquebar, mais sans avoir de grandes communications ensemble ; ils ne voyaient pas aussi de bon œil l'établissement de Caveripatnam si proche d'eux. Il parut dans ce mois qu'ils recherchaient à lier avec nous une plus étroite correspondance ; je reçus des lettres du commandant de la place fort civiles ; son second fut voir le sieur Cordier au comptoir de Caveripatnam

et beaucoup d'offres de services. Nous attribuâmes cette démarche au bon état des affaires de la France et aux grands succès que le roi avait remportés sur les alliés ; l'intelligence continua depuis par des témoignages d'amitié réciproques ; les Hollandais de Negapatam en prenaient de la jalousie.

Les R. P. Jésuites commencèrent dans ce mois le bâtiment de l'Église qui a été élevée depuis à l'ouest du fort ; ils me firent l'honneur de me prendre pour mettre la première pierre.

Les Anglais et les Hollandais étaient toujours en contestation à Tevenapatam sur les droits que les premiers prétendaient du commerce que les Hollandais faisaient dans leur comptoir renfermé dans leur terrain qu'ils avaient acquis par l'achat de la forteresse ; j'ai déjà touché de cet article.

Le siège de Gingy continuait et les coureurs de part et d'autre à désoler le pays ; il n'en parut point de ces côtés.

M. Pin arriva à Pondichéry au commencement de mai ; il me remit plusieurs lettres des R. P. Jésuites et de Messieurs les Missionnaires qui étaient en Chine ou la religion faisait de grands fruits par la conversion de plusieurs gentils. La mésintelligence continuait entre les missionnaires des différentes nations et par cette autorité prétendue des Pères Portugais qu'on ne pouvait point administrer les sacrements que sous leur ordre. M. Pin était venu pour passer en France et de là à Rome pour tâcher à faire cesser ces contestations si préjudiciables à l'accroissement du christianisme.

Nos affaires au Bengale. — Le siège de Gingy continue : quelques officiers supérieurs de Ram Raja quittent l'armée.

Nous eûmes des lettres du Bengale du 29 mars ; les vaisseaux hollandais du Japon qui y viennent ordinairement chaque année en février n'y avaient point paru ; jusque-là la crainte de rencontrer les six vaisseaux français était la cause de ce retardement. On travaillait en diligence au bastion de la loge ; les Hollandais avaient épuisé toutes leurs chicanes pour l'empêcher. On était en traité avec le divan de Dacca (c'est la

seconde personne du gouvernement du royaume de Bengale) pour en obtenir un firman du Mogol afin d'affermir le commerce de la Compagnie et faire cesser les avanies des officiers de la douane. Le divan s'était arrêté à 35.000 roupies qu'il demandait ; on ne croyait pas pouvoir s'en tirer à moins. M. Deslandes avait des ordres là-dessus de traiter ; c'était une nécessité et d'y ménager les intérêts de la Compagnie.

Les ouvrages qu'on avait fait faire en France pour le feu roi de Siam, que l'on avait chargés sur l'escadre des six vaisseaux pour tâcher de les vendre dans les Indes et qui avaient été débarqués en Bengale, n'y furent pas trouvés de l'usage du pays ni au loin où l'on en envoya et qu'on fut obligé de faire rapporter à la loge ; c'était un fond inutile qui resta dans les magasins sans en pouvoir tirer aucune utilité mais qui y dépérissait.

On avait traité avec un marchand du pays pour tous les draps qui avaient été déchargés de l'escadre dont la partie montait à 70.000 roupies ; il en devait fournir la valeur en marchandises sur les montres et les prix qu'on était convenus avec lui.

Le navire l'*Aigle* avait été mis en fosse pour tâcher à le conserver ; on avait fait de même à Balassor des vaisseaux le *Siam* et le *Louveau.*

Nous eûmes avis de Masulipatam que le sieur de Beaumont avait mis à la voile de Narsapour avec les deux demi-bots pour passer en Bengale.

Nous recevions de temps en temps des lettres de notre envoyé du camp des Mores ; il était toujours chargé de nous demander des curiosités pour le général, à l'imitation des envois des Anglais et des Hollandais qui en présentaient souvent. On nous pressait toujours aussi d'y faire passer un Français et toujours sous prétexte qu'on avait des particularités importantes à communiquer ; nous nous remettions aussi pour ces envois sous divers prétextes. Le siège continuait ; il s'y passait des actions de vigueur par des sorties des assiégés et dans d'autres rencontres entre les deux partis. La cavalerie était

forcée d'aller jusqu'à huit lieues du camp pour chercher du fourrage ; il vint des coureurs à une lieue de nous enlever du bétail.

Il y avait de la division dans Gingy ; les principaux officiers des troupes qui s'exposaient chaque jour et qui manquaient souvent du nécessaire étaient jaloux de l'abondance où étaient plongés les ministres et les principaux brahmes du Conseil ; il y en eut qui quittèrent. Ram Raja fut forcé à la fin de faire retirer les ministres et deux ou trois brahmes de son parti. Ces gens-là ont des adresses qu'il est difficile d'éluder ; ce n'était plus que contestations dans le conseil qu'ils y faisaient semer par leurs créatures qui y étaient restées ; il fallut rappeler les ministres et les autres pour remettre les affaires dans leur train ordinaire.

Nous étions obligés de temps à autre de faire violence à nos marchands pour en tirer de l'argent sur ce qu'ils étaient redevables à la Compagnie ; ils souffraient à la vérité par les avances qu'ils avaient faites aux ouvriers, ainsi que je l'ai déjà remarqué ; nous ne les pressions aussi que dans la nécessité.

Les troupes de Maga Raja empêchaient toujours l'entrée des vivres à Negapatam ; il y eut quelques rencontres entre les partis, mais de peu d'importance. Nous eûmes encore la confirmation que le commissaire général Van Rée était à la côte de Malabar et en guerre contre des princes de ces quartiers-là.

Départ de missionnaires pour le Tonkin. — Enlèvement d'un marchand français par les Hollandais en rade de Surate.

Les R. P. Leroyer et Pargot s'embarquèrent à la rade de Madras sur un navire anglais pour passer au Tonkin. Le R. P. Tachard, à son voyage à Rome, obtint de notre Saint-Père le pape de faire passer deux pères Jésuites dans ce royaume. Je ne puis m'empêcher de dire que je ressentis beaucoup le départ du R. P. Leroyer par la confiance que j'avais à sa Révérence. MM. Brau et ... des Missions Étrangères s'embarquèrent avec les Révérends Pères pour le même voyage ;

ils s'habillèrent tous en Arméniens pour éviter d'être reconnus pour Français par l'équipage du navire anglais ; cependant M. le gouverneur de Madras était bien informé de leur caractère ; c'était par ses ordres que le capitaine les recevait dans son bord.

Nous reçûmes des lettres de Surate dans le mois de juin. Le sieur Petit, marchand de la Compagnie qui était allé en Perse il y avait deux ans à la conduite de quelques parties de marchandises qu'on y avait envoyées et pour en procurer la vente, avait été forcé de rester au Bander Abassy ; pendant ce temps-là, pour en avoir la fin, il s'était embarqué sur un navire more de Surate pour y retourner ; il avait eu la précaution de faire mettre sous le nom des marchands du pays les retours qu'il rapportait, se défiant des Hollandais avec qui il avait eu quelques démêlés pendant son séjour au Bandar Abassy. A son arrivée à la rade de Surate où il y avait des vaisseaux de cette nation, il fut enlevé de dessus le navire more et embarqué sur un de ses bâtiments. Les officiers hollandais qui firent l'action s'informèrent aussi où étaient les effets qu'il rapportait mais dont ils ne purent rien découvrir. Sur l'avis qu'en eut M. le directeur Pilavoine, il envoya ses plaintes au gouverneur, lui faisant connaître que cette action était contre le droit des gens et une insulte qui s'adressait directement au Mogol en enlevant par force des personnes sur les navires de ses sujets, se remettant pourtant à en tirer raison si l'on ne lui donnait pas satisfaction. Le gouverneur prit cette affaire à cœur et envoya menacer les Hollandais de leur interdire tout le commerce s'ils ne relâchaient le sieur Petit. Ils évitent autant qu'ils peuvent de se relâcher des premiers pas qu'ils ont faits ou de reconnaître qu'ils sont forcés de reculer en arrière ; c'est une de leurs maximes pour tâcher de persuader qu'ils ne prennent point de fausses mesures. Le directeur voyant bien qu'il ne pouvait pas retenir le sieur Petit, fit agir sous main auprès de sa femme par tierce personne qui l'engagèrent à aller demander l'élargissement de son mari en lui persuadant qu'elle l'obtiendrait. Cette femme, sans en parler à M. Pilavoine, fut

voir le directeur dont elle eut satisfaction ; le sieur Petit fut renvoyé à la loge. Les Hollandais avaient la pensée que le peuple croirait par là qu'ils ne l'avaient relâché qu'aux prières et aux soumissions de la femme, qu'ils n'avaient pas eu d'égard aux menaces du gouverneur.

Nous eûmes dans le même temps des lettres de M. Deslandes ; il s'étendait sur la difficulté qu'il trouvait d'obtenir un firman et comme nous avions des habitudes à la cour du Mogol, sa pensée était que l'on y pourrait mieux réussir de ce côté-là. J'en écrivis à un médecin qui était au service de ce prince, mais sans succès ; il fallut retourner aux premières voies que l'on avait prises et traiter avec le divan de Dacca.

Nous apprîmes par des lettres de Siam de M. l'évêque de Metellopolis que les missionnaires avaient toujours la liberté mais que les officiers et autres soldats français étaient encore dans les prisons. La nouvelle qu'on avait eue à cette cour de l'arrivée de notre escadre à la côte y avait mis l'alarme. M. l'évêque donnait avis que leur vie était en risque aux moindres insultes que l'on ferait sur les terres de ce royaume.

Il y avait un soulèvement à Padang ; le barcalon était parti de Siam à la tête de 10 à 12.000 hommes pour remettre les peuples de cette province dans le devoir.

Le naïque de Tanjore bloque Negapatam ; impuissance de Fr. Martin à lui prêter assistance. — Le naïque est presque seul à soutenir Ram Raja.

Il y avait toujours une espèce de blocus de Negapatam par les troupes de Maga Raja campées à une petite lieue de la place, d'où elles faisaient des courses jusqu'aux portes de la ville et dans les villages du district de Negapatam. Les Hollandais firent une sortie pendant une nuit avec deux pièces de campagne d'une partie de la garnison ; ils attaquèrent le camp un matin ; les Gentils surpris se retirèrent, ils se reconnurent ensuite et vinrent à la charge mais avec peu de succès de part

et d'autre ; les Hollandais se retirèrent avec quelques chevaux qu'ils avaient pris. On nous donnait avis qu'on avait construit à Negapatam un bâtiment plat en forme de galiote à voile et à rames extrêmement fort ; le bruit était que c'était pour entrer dans les rivières des états de Maga Raja, faire des descentes et piller et brûler le pays. Il y eut des gens qui eurent une autre pensée : ce bâtiment étant de la forme et de la force des galiotes bombardières dont on se sert en Europe, on crut qu'il pouvait être destiné à cette fonction pour employer contre nous. Le sieur Laurens Pit publiait toujours qu'il n'abandonnerait pas son premier dessein.

Nous reçûmes encore des plaintes des ministres de Maga Raja sur le peu d'avantage que l'état tirait de l'établissement du comptoir de la Compagnie à Caveripatnam. Ils ajoutaient que nous étions cause en partie de la guerre qu'ils avaient contre les Hollandais, que dans le traité de paix qu'ils [les Hollandais] avaient proposé, ils demandaient par un article que Maga Raja nous fit sortir de ses terres, qu'il [ce prince] nous avait demandé des secours d'hommes, de canons et que nous n'envoyons rien. Nous cherchions des raisons à nous excuser dans les réponses que nous faisions ; nous ne pouvions pas détacher des gens de la garnison, outre que les soldats qui la composaient ne nous auraient pas fait de l'honneur dans une action et, pour le canon, nous appréhendions que le général des Mores ne nous prit à partie d'envoyer des instruments de guerre à ses ennemis. C'était Maga Raja qui contribuait le plus à la défense de Gingy par des envois continuels de vivres et d'argent.

Nous eûmes avis que les Hollandais avaient fait partir des envoyés avec des présents pour le camp des Mores ; toutes leurs démarches nous étaient suspectes. Nous trouvâmes à propos aussi d'envoyer quelques curiosités au général ; on trouva une montre à boîte d'or et d'autres ouvrages moindres, une chaîne d'or de 35 pagodes pour son principal brahme et quelques pagodes pour d'autres domestiques ; on demandait toujours que nous envoyassions un Français au camp pour y résider.

On eut des avis de la côte de Malabar de la guerre que le commissaire général Van Rée y faisait avec beaucoup de succès pour leur Compagnie ; ils avaient fait plusieurs réjouissances contre les Français dans les places qu'ils tenaient à cette côte ; c'est une suite de leurs maximes ordinaires de tâcher d'insinuer aux peuples une idée de leur grandeur et de la puissance de leurs états qu'ils tâchent d'élever au-dessus des rois et des princes chrétiens.

Le siège de Gingy continuait ; il y avait eu deux ou trois rencontres considérables dans ce mois où il était resté beaucoup de gens des deux parties ; les convois et les autres secours étaient fréquents au camp des Mores. Ceux-ci battaient toujours la campagne à griller et à brûler ; plusieurs des habitants des terres du nord et de l'ouest vinrent encore se réfugier à Pondichéry avec leurs troupeaux. Il parut quelques cavaliers dans la plaine qui se retirèrent de même, ne voyant pas d'apparence de pouvoir rien enlever.

Nous reçûmes des lettres de Masulipatam ; il n'y avait rien de particulier aux affaires de la Compagnie, mais on y était surpris de la conduite du sieur Bakerius qui marchait avec le même train qu'il avait mené avec son ambassade du Mogol, sur le même pied des omrahs ou grands seigneurs de la cour et un faste qu'aucun Européen n'avait porté jusque-là.

Le P. Charmos part pour la Chine afin de régler les différends survenus entre les Jésuites. — Fr. Martin fait écrire à Siam pour obtenir la mise en liberté des Français retenus depuis deux ans dans les prisons.

M. Charmos, l'un des directeurs des Missions Étrangères, s'embarqua à Madras sur un navire anglais pour passer en Chine, afin d'y faire recevoir l'accommodement qui avait été arrêté à Paris par les ordres du roi sur les difficultés survenues entre les missionnaires et les Pères Jésuites français. J'en ai parlé dans un article de cette relation. Je ne puis m'empêcher encore de faire une remarque que la guerre d'Europe n'a pres-

que point altéré la correspondance que nous avions avant avec les principaux officiers anglais de Madras; nous en tirions publiquement les nécessités dont nous avions besoin.

Nous apprîmes par les lettres de Surate que nous reçûmes dans le mois de juillet qu'il y avait eu une grande tourmente au mois de mai avec une forte pluie, plusieurs marchandises perdues qui étaient dans la place; les vaisseaux qui étaient en rade, quelques-uns d'échoués, d'autres forcés d'entrer en rivière, leur voyage perdu par là. Entre ces vaisseaux, il y en avait d'Anglais et de Hollandais, qui avaient différé de faire voile, dans l'incertitude où l'on était si notre escadre était restée dans les Indes à battre la mer pour prendre sur eux, ou si elle avait fait droite route en France.

On avait reçu des nouvelles de Perse que les affaires des Hollandais n'étaient point encore accommodées; l'ambassadeur qui y était de la part du Conseil de Batavia n'avait pu obtenir de lui fournir la subsistance en argent ou en denrées que la cour accorde ordinairement aux ambassadeurs suivant leur qualité et leur train. Le roi de Perse prétendait toujours que cette compagnie prît les soies sur l'ancien traité.

On nous donnait avis par des lettres de Siam que, si nous écrivions au prince, fils du roi à présent régnant, et au barcalon, on obtiendrait facilement la liberté des Français, toujours retenus dans les prisons; on ajoutait que cette cour appréhendait un retour de notre nation dans ce royaume et qu'elle était fort disposée à entendre à un accommodement. Nous crûmes à propos de nous servir de l'avis qu'on nous donnait pour tâcher à tirer nos Français de la misère et à engager les Siamois à faire quelques propositions; nous écrivîmes au prince et au barcalon. Le P. Tachard leur écrivit aussi; les lettres furent envoyées sur un petit bâtiment more qui partait pour les Manilles, [avec] 300 pièces de 8 pour l'assistance des officiers du roi, des soldats et des gens de la Compagnie qui étaient à Siam. M. de la Vigne, procureur général des Missions Étrangères, remit aussi par la même voie 1.000 pièces de 8 pour faire tenir de là à M. l'évêque de Metellopolis, cette voie paraissant sûre, ayant réussi pour d'autres remises de la mission.

L'intendant de Porto-Novo offre Tevenapatam à Fr. Martin. — Sultan Camba, second fils d'Aureng Zeb, désigné pour prendre la direction du siège de Gingy.

Goupalpendit, intendant de Porto-Novo, nous fit faire plusieurs propositions dans ce mois par des envoyés qui vinrent à Pondichéry, de nous joindre pour tirer les Anglais de la forteresse de Tevenapatam, sous des assurances que Ram Raja nous l'abandonnerait après, en lui fournissant la moitié de ce qu'ils avaient payé pour l'achat de cette place. Nous n'étions pas en état d'entendre ces propositions, outre qu'elles étaient fort suspectes de la part de cet intendant, d'un méchant naturel, sans foi et sans parole. Il est vrai que Ram Raja se plaignait fort des Anglais d'avoir renfermé dans leur district une grande étendue de terres qui ne devaient pas [y] entrer et, dans cette vue, il avait envoyé des *amaldars* — ce sont des gens porteurs des ordres de ce prince — aux habitants de la peuplade de Goudelour leur défendre de reconnaître les Anglais ni de leur payer aucuns droits. Le gouverneur de la forteresse de Tevenapatam les fit arrêter et amener devant lui. Après des menaces d'une punition sévère s'ils y retournaient, il les renvoya. On a toujours cru que les gens de Ram Raja qui traitèrent avec les Anglais avaient été gagnés par eux et qu'ils laissèrent à leur choix la pièce de canon pour porter au large le boulet qui renfermerait les limites des terres qui leur devaient appartenir. Nous répondîmes à Goupalpendit que les conjonctures présentes ne convenaient pas à cette entreprise, qu'il fallait encore attendre et que nous l'avertirions lorsqu'il serait temps. Nous ne voulions pas rebuter entièrement ce brahme.

Les hostilités continuaient entre les Hollandais et Maga Raja; ceux-là tenaient de petits bâtiments devant la rivière et les peuplades de Karikal et de Triminivas d'où il ne pouvait sortir aucune barque; ils firent même des descentes et brûlèrent quelques villages. On fit diverses propositions d'accommodement de part et d'autre. Maga Raja avait une passion de

pousser les Hollandais ; il nous fit écrire pour savoir si nous n'attendrions point de vaisseaux, étant fort bien résolu, si nous voulions nous joindre à lui, de ne point faire de paix. Nous étions assez embarrassés à nous expliquer sur cet article ; nous étions fort persuadés que nous n'en devions point attendre cette année ; cependant, en déclarant ouvertement ce que nous en pensions, nous faisions voir par là que nous n'étions pas encore en état d'établir le comptoir de Caveripatnam et, en donnant des assurances de la venue d'une escadre et ne paraissant pas, c'était engager ce seigneur à persister dans une guerre dont il se prendrait à nous. Nous répondîmes que nous étions bien sûrs qu'il était parti des vaisseaux de France, mais que comme il arrivait souvent des contretemps dans ces longs voyages, que nous ne pouvions pas l'assurer de celui où ils pourraient arriver.

Nous reçûmes des lettres de notre envoyé au camp des Mores ; on n'avait pas trouvé à propos de présenter au général ce que nous nous y avions envoyé le mois dernier ; c'était peu de chose pour un seigneur de cette qualité ; on se plaignait toujours de nous de ne pas envoyer un Français pour y résider. On nous donnait avis que sur le bruit qui s'était répandu dans cette armée que quantité de personnes riches s'étaient retirées avec leurs biens à Pondichéry, plusieurs officiers avaient demandé au général la permission de venir piller la peuplade, mais qu'il avait refusé de le leur accorder. Le bruit était grand au camp que le Mogol y devait envoyer Sultan Camba, le dernier de ses fils avec un renfort de troupes pour presser le siège de Gingy, qui continuait toujours et assez lentement de la part des assiégeants, dont les courses et les pillages les accommodaient mieux. Ils s'emparèrent de la loge des Anglais à Congimer où il n'y avait que quelques lascarins pour la garde qui furent tous tués ou blessés. Un détachement de ces troupes fut à Sadraspatam où les Hollandais avaient un comptoir ; comme ils n'étaient pas en état de s'y opposer, ils se renfermèrent dans leur loge ; ils n'y furent pas attaqués mais la peuplade fut pillée et un magasin qui était de leur Compagnie

où il y avait quelques ballots de marchandises et d'autres effets.

Quoique le siège de Gingy allât lentement de la part des Mores, on ne laissait pas de souffrir dans la place par le manque de finances pour payer les troupes. Maga Raja se lassait d'en fournir, il vint même à un entier refus d'en donner. Il y eut plusieurs envoyés de Ram Raja à ce seigneur pour lui représenter l'intérêt qu'il avait à contribuer à la conservation de la place, même avec offre de la lui remettre et qu'il se chargeât de la défendre pour empêcher la ruine de la gentilité de côté du sud. Maga Raja se rendit à la fin et continua les assistances nécessaires.

Il s'était répandu un bruit à la côte dès le mois dernier que le roi de Portugal était entré dans les intérêts de la France et qu'il avait déclaré la guerre aux alliés. On reçut des lettres de divers endroits dans ce mois, même de Goa, qui confirmaient la nouvelle ; elle passa pour sûre pendant un temps, ce qui porta le conseil de Madras à interdire l'entrée de la ville aux Portugais établis à San Thomé et défense à ceux de cette nation qui étaient chez eux d'avoir aucune correspondance avec les autres. On apprit ensuite qu'il n'était rien de ces bruits ; la correspondance se rétablit.

Incursions des belligérants le long de la côte.

Nous reçûmes des lettres de Surate par deux fois dans le mois d'août ; on nous confirmait ce que nous avions appris le mois dernier de la tourmente qu'il y avait eue au mois de mai : plus de trente vaisseaux, dans ce nombre treize des Anglais chargés pour leur commerce particulier, avaient perdu leur voyage, ils n'étaient plus en état de faire voile et dans plusieurs on avait été obligé de jeter à la mer quantité de ballots de marchandises pour tâcher à sauver le reste. On confirmait encore que le départ de ces bâtiments avait été retardé dans l'incertitude où l'on était à Surate de la route que nos six vaisseaux avaient prise.

Nous eûmes encore des avis du camp des Mores que plusieurs officiers continuaient de demander la permission au général de venir piller la peuplade de Pondichéry, mais qu'il leur avait toujours refusé ; on y fit un détachement de 2.000 chevaux pour aller désoler les terres de l'ouest et du sud jusqu'à la rivière de Coléron ; Ram Raja tirait encore quelques secours de ce qui lui restait du pays de ces côtés-là ; on nous donnait avis aussi que le bruit s'était répandu dans le camp que ce détachement retournerait par le bord de la mer pour continuer la désolation. Les Anglais et les Hollandais de Tevenapatam eurent les mêmes nouvelles ; les premiers se fortifièrent dans leurs dehors, les Hollandais prirent des topazes et des gens de la terre dans leur loge ; ils y firent quelques ouvrages pour tâcher à se parer d'une première insulte.

Ram Raja continuait de nous presser de traiter avec lui pour l'achat de Pondichéry, sinon qu'il serait forcé de s'en accommoder avec les Anglais et les Hollandais. Nous étions bien persuadés que ces deux nations n'entreprendraient point cet achat dans l'état où était la province. Nous ne nous mîmes pas aussi beaucoup en peine à chercher des raisons à remettre à un autre temps à traiter de cette affaire.

Le sieur Louvain, marchand de la Compagnie, mourut le 6 de ce mois d'une maladie de langueur ; c'était un bon sujet et qui avait rendu de grands services.

Les coureurs parurent trois ou quatre fois dans notre plaine pendant ce mois. Quelques cavaliers d'entre eux avaient enlevé un gros troupeau de moutons à un quart de lieue du fort ; sur l'avis que l'on en eut, on fut à leurs trousses ; ils n'attendirent pas qu'on les reconnût de près, ils quittèrent et abandonnèrent le troupeau. Ce n'était que pilleries partout et une infinité de gens qui passaient au sud.

Le siège de Gingy continuait et des rencontres de temps à autre entre les Mores et les Marates. On avait des nouvelles sûres au camp que Sultan Camba était en marche avec des troupes pour y venir. — Maga Raja et les Hollandais étaient en traité, des envoyés de part et d'autre ; ils avaient de la peine à convenir d'un accommodement à cause des prétentions réciproques.

Il arriva un navire anglais à Madras ; il était parti des côtes d'Angleterre en septembre de l'année dernière. Il avait passé à Batavia ; nous ne pûmes apprendre aucune nouvelle par là de l'état de l'Europe, — force libelles de la composition de ces réfugiés en Hollande contre le roi. C'était une lecture agréable pour les gens de ce parti qui avaient passé aux Indes et qui ont été toujours de nos ennemis les plus animés contre nous.

Les Anglais et les Hollandais étaient toujours en contestation à Tevenapatam, ceux-là pour leur faire payer les droits de leur commerce, les autres à les refuser, Ram Raja menaçant de les faire payer une autre fois, grandes protestations des deux côtés. Les gouverneurs de Madras et de Tevenapatam n'avaient pu encore convenir d'un accommodement ; les Hollandais en souffraient par les empêchements que les Anglais mettaient souvent à leur commerce.

Un curieux effet de la foudre et un autre de folie humaine.

Quoiqu'il y ait plusieurs histoires extraordinaires et surprenantes des effets de la foudre, je crois pourtant devoir en rapporter une qui arriva dans ce mois à Madras. Le tonnerre tomba sur une guérite dont il enleva tout le haut, brûla les souliers du soldat qui était en faction sans lui faire d'autre mal, passa ensuite au mât de pavillon qu'il cassa et de là à la porte du magasin où étaient les poudres qui fut mise en pièces sans passer plus avant. Madras était perdu et absolument détruit si le feu y eut pris.

Le sieur Cordier nous donna avis au commencement du mois de septembre d'une action fort particulière. Il avait fait arborer le pavillon le jour de Saint Louis et, pendant qu'ils étaient en régal, un homme inconnu entra dans l'enclos de la loge, monta au mât de pavillon qu'il mit en pièces. Sur l'avis qu'on en donna au sieur Cordier, il sortit de table avec des Portugais qui étaient du festin ; ayant vu l'action de ce déterminé, ils prirent des fusils mais chargés à poudre seulement,

ils tirèrent dessus, il ne s'en étonna point. On fit monter des gens ensuite avec des bâtons pour le tirer de là. Cet homme se défendit des pieds autant qu'il put, mais voyant qu'il n'en pouvait plus, il se précipita de lui-même de haut en bas sur un tas de briques où il tomba blessé en divers endroits ; il fut reconnu pour un *cholia* de Negapatam. On n'en put tirer aucune parole, on le porta dans une case du village où il mourut quelques jours après. Le sieur Cordier en écrivit à Maga Raja ; l'affaire en resta là sans que l'on ait pu découvrir ce qui avait porté cet homme à cette action ni sans qu'on ait fait aucune recherche du mort.

Pendant sept ou huit jours de ce mois, il rôda une vingtaine de cavaliers marates et environ 150 lascarins autour de Pondichéry ; ils se retiraient le soir à une aldée qui est à un quart de lieue ; ils devaient être envoyés pour garder la plaine des courses des Mores ; nous sûmes pourtant ensuite que leur dessein était de tâcher d'enlever quelques-uns de nos marchands ; c'était un tour des brahmes qui leur en voulaient. Sur cet avis je fis dire à ces gens de se retirer et, sur le refus, nous montâmes à cheval sept cavaliers, nous prîmes vingt soldats et quelques lascarins ; nous fûmes au village où nous trouvâmes les cavaliers que nous forçâmes de se retirer avec leurs fantassins ; ils ne parurent plus.

La question du firman pour le commerce du Bengale suit son cours. — Un détachement avancé de Mores jette l'effroi à Tevenapatam.

Nous reçûmes des lettres de Bengale ; le sieur de Beaumont y était arrivé avec les deux demi-bots ; on demandait 40.000 roupies or pour faire obtenir un firman, on était allé jusqu'à 35.000 qui était la première demande ; on espérait en sortir pour cette somme. La loge d'Ougly était au premier étage. Le commerce allait assez lentement pour les Anglais et les Hollandais ; on avait vendu une partie d'émeraudes à Patna ; on y avait envoyé des marchandises sous la conduite du sieur Arnaud. Les sieurs Cosme Gomez et Grégoire Boutet, marchands de la

Compagnie, demandèrent à quitter, c'est deux bons sujets ; sur l'avis que j'en avais déjà eu, j'avais écrit à M. Deslandes de tâcher de les retenir.

Nous reçûmes aussi des lettres de Masulipatam. Les Gentils remuaient de ces côtés-là ; ils ne pouvaient plus souffrir les vexations du gouverneur more ; ce n'était que misère dans le plat pays.

Le bruit était toujours à Negapatam que l'attaque de Pondichéry n'était que remise et que ce serait pour le mois de janvier 1692, il y était arrivé des soldats européens envoyés de Ceylan ; on y faisait quantité de lascarins. Le sieur Laurens Pit caressait fort Ramenaïque — c'est le nom du paliagar principal de la contrée d'autour de Negapatam ; cet homme s'était comme détaché de l'obéissance qu'il devait à Maga Raja, il se maintenait par l'assistance des Hollandais qu'il assistait aussi de son côté, ayant toujours un gros corps de lascarins sur pied qu'il entretenait.

On envoya de Negapatam cinquante soldats européens au comptoir de Tevenapatam ; on crut que c'était pour s'opposer aux insultes où l'on y était exposé souvent par les officiers et la garnsison anglaise de la forteresse sur les droits de commerce dont j'ai déjà parlé ; cependant les mêmes officiers avec un détachement de soldats sous les armes furent dans ce mois au village que les Hollandais avaient eu de Ram Raja lorsqu'il passa par là et où ils avaient arboré leur pavillon. Les Anglais le firent tirer et à sa place arborer le pavillon royal d'Angleterre ; il n'y eut point d'opposition, ils retournèrent ensuite au fort. Le renfort qui était venu aux Hollandais avait été envoyé pour tâcher à soutenir dans la loge contre l'attaque d'un détachement de cavalerie du camp des Mores, qui avait passé au sud. Tout était en alarme de ces côtés-là sur la marche de ce détachement ; on avait avis qu'il avait passé jusqu'au bord de la rivière le Coléron, ayant tout désolé [dans] les terres où il avait passé. Le bruit continuait qu'il devait retourner au camp par le bord de la mer ; tout avait fui de Porto-Novo ; les gens du plat pays se jetaient dans les bois chez les paliagars.

Ce détachement était suivi par un corps de cavalerie marate qui faisait les mêmes ravages de son côté ; ils en vinrent aux mains en quelques rencontres, toujours avec l'avantage du côté des Mores. Ceux-ci pillèrent des terres de Maduré et de Maïssour ainsi que de Tanjore. On dit que les naïques de ces provinces envoyèrent de grands présents au commandant du détachement pour obtenir qu'il ne passât pas plus avant. Cependant tout était en appréhension du côté de la mer sur la route que les Mores prendraient pour leur retour au camp. Les Anglais et les Hollandais avaient des gens et des présents tout prêts pour envoyer au devant. Nous attendions des nouvelles plus sûres pour nous déterminer.

On eût avis de la côte des Malabars que le commissaire général Van Rée y continuait la guerre avec beaucoup de succès contre tous ces principiens.

Le siège de Gingy continuait toujours, grand feu de part et d'autre ; les ouvrages pour les attaques allaient fort lentement ; on reconnaissait par là que le général ne cherchait pas à finir l'action. Tout était en abondance dans le camp par l'arrivée des convois de troupes, de vivres, de munitions et d'argent ; le bois et le fourrage y manquaient pourtant toujours. Les coureurs battaient la campagne à l'ordinaire ; nous n'en vîmes pas dans ce mois de notre côté.

Une affaire assez obscure de réfugiés protestants français à Madras.

Deux frères de ces fugitifs de France qui avaient passé à Madras sur les navires anglais vinrent se retirer à Pondichéry ; ils nous donnèrent avis qu'il y avait quarante soldats et dans ce nombre plusieurs français qui souhaitaient d'en faire de même, moyennant qu'ils eussent des assurances qu'on les recevrait. Je leur dis de leur écrire ; ils le firent et adressèrent la lettre à l'un de leurs amis qu'ils croyaient être sûr. *Ce faux* frère l'ayant reçue la porta au gouverneur. Les gens qui avaient dessein de venir devaient s'adresser chez un Français établi à San Thomé. Le gouverneur, pour en connaître la vérité,

aboucha deux soldats qui vinrent au rendez-vous ; ils y reçurent de l'argent pour les conduire et des lascarins pour les accompagner. Ces deux soldats sortis de San Thomé retournèrent sur leurs pas avertir que le gouverneur de ce qui leur était arrivé ; on fit ce qu'on put pour prendre le Français qui les avait reçus ; il se tint sur ses gardes, mais un topaze qui était à sa maison lorsque les deux soldats y furent et qui avait été présent à tout étant allé à Madras, fut reconnu par les deux soldats, arrêté et condamné par le Conseil à passer deux fois par les baguettes et ensuite sur le cheval de bois. Cette sentence parut fort sévère ; les Portugais la ressentirent beaucoup à cause de la nation.

Trève entre les Hollandais et le naïque de Tanjore. — La peste dans le nord-ouest de l'Inde et le Golfe Persique. — Bonnes relations entre le gouverneur danois de Tranquebar et le chef français de Caveripatnam.

Il courut divers bruits à la côte dans le commencement d'octobre du départ d'une escadre de France pour les Indes ; nous n'y donnions point de créance.

Le roi de Cochin envoya des gens à la côte pour s'informer de l'état où étaient les Français et reconnaître si l'on pouvait l'assister contre les Hollandais dont il était fort pressé dans le peu de terres qui lui restaient. Ils virent bien que nous n'étions pas en pouvoir de donner des secours à leur maître. Le commissaire Van Rée continuait ses conquêtes.

Il y avait une espèce de trêve entre les Hollandais et Maga Raja ; les denrées entraient librement à Negapatam pendant que l'on traitait de paix ; cependant le brahme qui nous protégeait dans cette cour nous avait écrit que, si nous pouvions y envoyer du canon et un détachement de Français, il s'opposerait à l'accommodement ; nous n'étions pas en état de donner ce secours.

Nous cessâmes dans ce mois de donner la subsistance au brahme envoyé du Grand Mogol et à deux autres personnes ; nous crûmes ces gens-là suspects. Le brahme se retira.

Nous reçûmes des lettres de Surate ; la peste y avait repris sa première fureur et s'étendait dans le Guzerate et le long de la côte de l'Inde où elle enleva une infinité de personnes. Cette dangereuse maladie se faisait sentir aussi dans le golfe de Perse. Bassora en était presque dépeuplé.

Sur l'avis que me donna le sieur Cordier que le commandeur de Tranquebar lui avait fait dire qu'il l'y irait voir, je lui écrivis de le prévenir afin d'entretenir la correspondance avec lui ; il lui rendit visite ; le commandeur fut quelques jours après à Caveripatnam. Nous avions déjà lié amitié, nous l'avons entretenue depuis par des lettres réciproques. Cette correspondance nous a servis en beaucoup de rencontres par des avis qu'on nous donnait de là des mouvements de Negapatam.

Où reparaissent les fils de Chir Khan Lodi. — Jaloufar Khan propose à Fr. Martin de s'emparer de Valdaour pour le compte du Mogol.

Les fils de feu Chir Khan Lodi qui avait gouverné une partie de la province de Gingy, dont il est parlé dans cette relation en tant d'endroits, étaient au camp du Mogol ; dans des entretiens qu'ils eurent avec le général, ils tombèrent sur les services que nous avions rendus à leur père dans la prise de Valdaour et encore après cette conquête ; ils dirent ensuite beaucoup de bien des Français. Le général les chargea et notre envoyé qui était présent à cette conversation de m'écrire qu'il nous aurait de l'obligation si nous voulions lui rendre un service semblable en prenant la même place et la lui remettre. Nous nous assemblâmes sur la réception de ces lettres ; on trouva qu'il nous était avantaguex de ne point entrer dans cette guerre et de nous entretenir en intelligence avec les deux partis, outre que la conduite du général nous paraissait suspecte par son peu d'application à se rendre maître de Gingy. Nous nous excusâmes sur ce que nous étions en bonne intelligence avec Ram Raja et que ce n'était pas le génie de notre nation de rompre de même avec nos amis.

Un petit vaisseau anglais faisant voile de Madras pour le sud échoua au nord de Sadraspatam ; les Mores qui étaient de ces côtés-là pillèrent tout ce qu'il y avait sur le bâtiment, que l'on fit monter à 7.000 pagodes. Les Anglais réclamèrent ces effets auprès du général, ils en retirèrent une partie.

Une curieuse trouvaille d'objets d'art dans un puits à Negapatam.

Nous écrivîmes en France par la voie des navires portugais de Goa. — Nous eûmes avis du sud que le sieur Laurens Pit, en faisant creuser un puits proche de Negapatam, y aurait trouvé des chandeliers de cuivre, plusieurs figures, une entre autres de la grandeur d'un homme dont on ignorait le métal, un coffre bien ferré de deux pieds de long et trois de large. La grande figure avait été fondue ; on écrivait qu'on avait reconnu qu'elle était de divers métaux et de l'or parmi. Le sieur Laurens Pit assistait assidûment au travail pendant tout le jour, et, la nuit, des gardes sous des gens sûrs. On s'attendait de trouver quelque chose de plus en continuant de fouiller. Il y avait des figures ressemblantes aux Chinois ; cette nation a été autrefois à Negapatam et, à ce que les brahmes assurent par les écrits, maîtres de la côte ; il y a encore une pagode qu'ils y ont fait bâtir à Negapatam et que l'on appelle la pagode de Chine.

On fit courir divers bruits dans ce mois que les Mores devaient se retirer de Gingy ; le détachement était retourné du sud après avoir tout désolé dans les lieux où ils avaient passé et fait contribuer plusieurs paliagars. Dans cette incertitude des bruits qui couraient, on eut avis que Sultan Camba et le premier ministre Asset Khan étaient arrivés à Carapet, dix ou douze lieues du camp, avec 4.000 chevaux, 6.000 Rajpoutes, d'autres troupes et un grand convoi de vivres, de munitions et d'argent et des ordres du Mogol de presser le siège et d'emporter la place. La venue de ce secours alarma furieusement les Marates ; Ram Raja voulait se retirer de Gingy ; les principaux de ses capitaines et de ses brahmes l'en dissuadèrent, lui remontrant

que c'était tout perdre. Il résolut de rester et de tenir jusqu'à la fin.

De quelques opérations commerciales au Bengale. — Un navire particulier indien de Surate saisi par des corsaires anglais dans le golfe arabique : émotion à Surate.

Nous reçûmes des lettres de Bengale dans le mois de novembre ; les affaires y étaient au même état ; nous y avions écrit de tâcher à charger le *Merguy* de salpêtre et de quelques marchandises et le faire partir pour France. On y répondait qu'outre que ce bâtiment n'était pas en état, que l'on manquait de fonds dans le comptoir, mais que le sieur de Beaumont avait proposé de charger pour son compte un petit bâtiment de 1.500 mans de salpêtre et de 4 ou 5.000 roupies de marchandises et passer dessus en France. On était après pour vendre l'*Aigle*, nous n'étions pas en état de l'employer et il dépérissait en rivière. Nous répondîmes sur le champ aux lettres du sieur Deslandes qu'à l'égard de la proposition du sieur Beaumont, l'on en était d'accord moyennant que ce fut pour le compte de la Compagnie, mais que nous ne pouvions pas permettre de commerce particulier de l'Inde en France.

Nous reçûmes des lettres de M. le directeur Pilavoine. Un navire d'Abd el Gafour, le premier des négociants de Surate, avait été rencontré du golfe arabique par un vaisseau corsaire anglais, on marquait même dans les lettres avec pavillon royal ; le navire more fut attaqué, il y avait plusieurs turcs dessus qui firent une vigoureuse défense, mais après avoir eu douze hommes de tués et une vingtaine de blessés, il fallut céder à la force. Les corsaires se rendirent maîtres du vaisseau d'où ils enlevèrent 450.000 pièces de 8, ce qu'ils y trouvèrent de manœuvres et d'autres choses qui les accommodèrent et quelques-uns des meilleurs de l'équipage pour servir sur leur bord et laissèrent le reste avec ce vaisseau. Ce bâtiment arrivé à Surate y mit tout en rumeur et, sur l'assurance que les gens qui étaient dessus donnèrent qu'ils avaient reconnu plusieurs Anglais sur le navire corsaire qu'ils avaient vu à Surate, le

peuple fut sur le point d'aller piller la loge de cette Compagnie. Le gouverneur, pour empêcher le désordre, fit retirer les Anglais dans la loge, défense d'en sortir et un corps de garde de ses gens à la porte, en attendant les ordres du Mogol. Trois navires anglais qui étaient prêts à sortir de la rivière pour divers voyages avaient été arrêtés par ordre du gouverneur ; ces bâtiments étaient de particuliers, je veux dire qu'ils n'étaient pas de la Compagnie ; ils appartenaient en partie aux officiers du comptoir, le commerce particulier leur était permis.

La peste continuait toujours à Surate ; il y était mort 300 personnes la veille de la date des lettres.

Toutes les nations étaient dans l'attente des nouvelles d'Europe.

Nous eûmes des lettres de Masulipatam ; les officiers du gouvernement faisaient des chicanes aux Hollandais sur l'exemption des droits dont ils étaient déchargés par le firman qu'ils avaient obtenu du Mogol mais que ses officiers prétendaient qu'ils devaient payer. Leur commerce était cessé en partie par là.

M. Pin, docteur en Sorbonne, des Missions Étrangères, était parti de Masulipatam d'où il s'était rendu de Pondichéry pour passer à Surate par terre et de là en France par la Perse et la Turquie ; il était chargé de nos lettres pour la Compagnie.

L'approche de Sultan Camba jette la consternation à Gingy. — Ram Raja sommé de se rendre par Jaloufar Khan refuse.

L'approche de Sultan Camba continuait à mettre la consternation dans la province et chez les petits seigneurs gentils du sud. Le général des troupes du Mogol écrivit à Ram Raja qu'il n'avait plus de terres à perdre, qu'il fallait subir le joug de bonne heure, qu'il ne serait plus le maître de l'affaire après l'arrivée du prince, qu'il lui ferait encore un bon parti s'il voulait lui remettre Gingy et qu'il attendait sa réponse. Ram Raja, ses brahmes et ses principaux officiers résolurent pour-

tant de tenir ; ils attendaient un grand secours de Maga Raja. Les bouches inutiles furent mises hors de Gingy et l'on y prépara la défense. On crut pourtant que la plus grande espérance de Ram Raja et de ses brahmes ne consistait pas à ses propres forces ni au secours qu'il attendait, mais à l'intelligence qu'il avait avec le général que l'on ne croyait pas avoir dessein de prendre Gingy. Il avait des raisons pour lors et qui n'ont été connues que longtemps après, mais toute sa conduite était suspecte et la lettre qu'il avait écrite à Ram Raja, n'était qu'un tour de sa politique.

Les pluies ayant tardé cette année et le vent du nord n'ayant commencé qu'au 12 novembre, elles tombèrent depuis en abondance et remplirent tous les étangs. Ces étangs sont des fonds disposés suivant la situation des terres pour recevoir les eaux des pluies qui coulent des endroits élevés et de fortes levées du côté de leur chute pour les y retenir et conserver. On arrose de là les terres à riz par le moyen des bondes qui sont à ces levées que l'on ouvre et que l'on ferme suivant qu'il est nécessaire pour la quantité et la situation des terres, qui sans cela ne produiraient point. Il y a de ces étangs à la fin des pluies de 4, 5 et 6 lieues de tour et quelques-uns qui arrosent des terres de 50, 60 et 70 villages et qui demeurent à sec dans la fin de mai ou dans le mois de juin. Il y a un de ces grands étangs proche de Gingy au-dessus du camp des Mores, il était rempli ; les Marates crurent qu'ils pourraient inonder tout le camp par là ; — ils en firent rompre les levées ; ils n'en tirèrent pourtant pas tout l'avantage qu'ils attendaient. Cependant les Mores en souffrirent, plusieurs de leurs gens emportés par les torrents, diverses sortes de voitures et d'animaux, des tentes, des marchandises, des vivres, etc. Le désordre fut grand mais non pas si considérable que les Marates s'étaient attendus.

Notre envoyé au camp devant Gingy, nous écrivit qu'on lui avait donné avis que nous devrions traiter de Pondichéry pendant que le général était encore au pouvoir, que nous en aurions meilleure composition que lorsque Sultan Camba serait arrivé au camp. Comme nous ne voyons pas de sûreté à traiter, outre que l'on ne pouvait pas prévoir le succès du siège, nous ne crûmes pas devoir nous engager avec les Mores. Nous répondîmes pourtant à l'envoyé de s'informer sur quel pied l'on prétendait céder entièrement Pondichéry et les dépendances. Tout s'apprêtait au camp pour la réception de Sultan Camba.

On nous donna avis du sud que le sieur Laurens Pit continuait à faire travailler au puits, qu'on y avait trouvé encore diverses monnaies d'or et d'argent et suivant la découverte de quelques brahmes qui ont cru connaître le temps de la fabrique de ces pièces ainsi que celui qu'elles ont été enfouies, ils disaient qu'il y avait 2.200 ans que le puits avait été creusé et qu'elles y avaient été enterrées. Le sieur Laurens Pit fit renfermer le terrain d'une muraille et continua à faire creuser et à chercher. Maga Raja ayant eu avis de cette découverte et le bruit s'étant épandu que les Hollandais y avaient trouvé un gros trésor, prétendit qu'il y devait avoir part ; il y envoya de la cavalerie pour reconnaître les lieux ; on ne la laissa pas approcher, elle fut forcée de se retirer.

Les coureurs continuaient à battre la campagne mais plus fréquemment qu'ils n'avaient fait depuis quelques mois ; un parti de ces gens vint à une petite lieue nous enlever un parti de 500 vaches.

Le riz devenait rare pour ce qu'on ne pouvait pas cultiver les terres d'une partie de la province ; les gens qui en avaient des magasins garnis à Pondichéry le tenaient fort cher, le peuple en souffrait, on attendait de ce grain du sud. La conduite de ces usuriers m'obligea à faire ouvrir de force les magasins, de faire porter le riz au marché et d'en vendre à un prix raisonnable.

Projet d'attaque des Mores du côté de Congimer et sur toute la côte jusqu'au Coléron. — Fr. Martin refuse toute participation à l'action. — Avantages et dangers de la neutralité. — Conseil tenu à Pondichéry.

On avait un avis qu'il y avait déjà du temps que les Mores s'attaquaient à Congimer pour venir au sud ; nous en fûmes mieux informés au commencement de décembre. Nous reçûmes une lettre du commandant de ces troupes ; il nous donnait avis qu'il était envoyé de ces côtés par ordre du général pour en chasser les Marates, qu'il nous invitait de nous joindre à lui, de rompre la correspondance que nous avions avec eux et de lui envoyer des munitions et des vivres. Notre réponse à cette lettre fut que nous n'entrions point dans tous ces démêlés de guerre, que nous faisions notre commerce et que nous avions des assurances du général qu'on n'insulterait point Pondichéry et des ordres de faire main basse sur les troupes qui y viendraient, que nous n'avions ni munitions ni vivres à lui envoyer. Ce commandant continua par plusieurs autres lettres jusqu'au 23 du même mois ; il nous écrivit qu'il avait un firman du Mogol qui lui remettait toutes les terres depuis Congimer jusqu'à Pondichéry et des lettres du général pour les nations d'Europe établies dans cette distance de lui donner main forte et de l'assister d'argent, de vivres et de munitions. Nous eûmes aussi des lettres qu'il écrivait aux Anglais et aux Hollandais de Tevenapatam ; elles étaient fort cavalières, particulièrement celle pour le gouverneur de la forteresse où il lui mandait de le venir joindre avec des troupes et aux deux nations conjointement de lui envoyer de l'argent, des vivres et des munitions. Nous vîmes ensuite leur réponse assez conforme à celle que nous fîmes et pour solution qu'il n'avait rien à espérer de nous. Ce commandant ne se rebuta point ; il récrivit encore même à nos brahmes et à nos marchands, et [en] termes de commandement, de lui envoyer tout ce qu'il aurait besoin. La dernière de ses lettres que nous reçûmes le 23 du mois portait qu'il se disposait à venir à Pondichéry et que nous eussions à envoyer

des gens au devant [pour] le recevoir. On l'avertit par la réponse qu'on lui fit encore que nous ne souffririons pas qu'il entrât dans la peuplade et que, s'il usait de violence, nous y répondrions de même. Je remets à la fin du mois et à la continuation de cette relation le reste de ces démêlés qui nous donnèrent suffisamment de la peine pendant presque toute l'année 1692, ainsi qu'on le verra par la suite de la relation. Il y avait beaucoup de familles de brahmes et de Marates à Pondichéry qui pouvaient servir de prétexte aux Mores de nous faire de la peine, étant leurs ennemis, ce qui nous porta à les faire retirer ; elles passèrent au sud. Nous crûmes aussi qu'il était à propos d'écrire au général qui était devant Gingy pour prévenir ce que l'on pourrait mander contre nous et de lui demander aussi des ordres contre ceux de ses gens qui nous viendraient insulter.

Pendant que le commandant des troupes qui étaient à Congimer nous écrivait les lettres et que nous y répondions, le lieutenant et l'enseigne des deux compagnies qui étaient à Pondichéry furent à la chasse à une demi-lieue au nord ; passant près d'un village, ils y trouvèrent 30 ou 40 lascarins armés qui s'apprêtaient à piller ; les habitants qui connaissaient ces officiers eurent recours à eux et demandèrent leur protection ; ils entrèrent dans le village et firent retirer ces pillards. Nous sûmes depuis par une lettre du commandant des troupes de Congimer qu'ils étaient des siens ; il se plaignit de cette action, on lui répondit que les officiers ne les connaissaient point et qu'ils les avaient pris pour des gens sans aveu ; ils enlevèrent quelques jours après le bétail du même lieu.

Nous eûmes des nouvelles du camp des Mores que le général continuait de solliciter publiquement Ram Raja de lui remettre Gingy, qu'on lui laisserait Vellore — c'est une très bonne place — et toutes les terres de la dépendance, mais que, s'il attendait l'arrivée de Sultan Camba, qu'il ne serait plus en pouvoir de lui faire le même parti ; des avis secrets disaient pourtant et avec beaucoup d'apparence que ce général portait Ram Raja par des envoyés particuliers à ne rien céder.

Nous reçûmes plusieurs autres nouvelles dans le même mois

de notre envoyé qui était au camp ; il nous donnait avis qu'il avait vu le général qui se plaignait toujours fort de nous de ne pas lui avoir envoyé un Français ainsi qu'il l'avait mandé plusieurs fois, que nous étions des politiques qui attendions de voir de quel côté la chance tournerait pour prendre après notre parti, qu'il nous avait offert de traiter avec nous de Pondichéry, que nous souffririons de n'y avoir pas pensé à temps ; il ajoutait pourtant qu'il en restait encore jusqu'à l'arrivée de Sultan Camba, mais qu'il fallait faire diligence. Nous n'étions pas en état de nous engager dans cette affaire, outre qu'il n'y avait aucune assurance de traiter que l'on ne vît un des deux partis maître absolu de la province. Nous étions bien informés aussi que le général demandait un Français dans l'espérance que cet envoyé serait chargé de grands présents pour lui. Les Hollandais y envoyaient de temps à autre et l'on en disposait un considérable à Madras pour envoyer au camp après que Sultan Camba y serait arrivé. Nous écrivîmes à notre envoyé que nous attendions des curiosités d'Europe pour rendre une visite, mais en particulier nous lui marquions que si nous faisions cette démarche, Ram Raja se déclarerait peut-être contre nous, outre que nous tirions des terres du sud tout le nécessaire pour la subsistance de Pondichéry qu'il était facile aux Marates de nous [en] priver.

Nous reçûmes des lettres de Bengale où l'on nous faisait espérer que l'on tâcherait de faire partir de là un bâtiment pour France qui jetterait l'ancre devant Pondichéry pour prendre nos paquets.

On avait avis par des gazettes de Hollande de la mort de M. le Marquis de Seignelay et que le roi avait nommé à la place M. de Pontchartrain.

Nous eûmes aussi des lettres de Masulipatam ; les officiers continuaient à forcer les nations à payer les droits, le commerce tout cessé par là.

Les Hollandais firent dans ce mois une réjouissance d'éclat à Negapatam, quantité de pavillons arborés sur les bastions, grand feu de canon et de mousqueterie et distribution au peuple de sucre et de bétel suivant la coutume de l'Inde. On nous donnait avis que c'était en conséquence d'une réponse reçue du Mogol, sur ce qu'ils s'étaient offert de contribuer de leurs forces au siège de Tanjore, ce qui avait été accepté et qu'ils attendaient un détachement de troupes des Mores pour s'y joindre. On ne donna pas dans ce bruit et peut-être que ce n'était que pour tâcher d'intimider Maga Raja pour l'obliger à s'accommoder avec eux. Nous eûmes encore dans ce mois des plaintes de ce prince sur le peu d'application que nous apportions à établir le comptoir de Caveripatnam ; nous nous remettions à l'ordinaire à l'arrivée des vaisseaux que nous attendions.

Maga Raja envoya une somme considérable à Gingy ; tout s'y disposait à la défense. Il courait un bruit d'une union de forces entre tous les princes gentils, mais avec peu d'apparence par le peu de liaison qu'il y avait entre eux. On nous pressait toujours de Gingy de traiter à forfait de Pondichéry et, à notre refus, le brahme qui avait fait l'affaire de Tevenapatam était chargé d'en parler aux Anglais et aux Hollandais et de leur offrir aussi de traiter de Porto-Novo. Le brahme ne fut point écouté, les conjonctures n'étaient pas favorables pour s'engager à l'achat de ces terres.

Nous obligeâmes les habitants de Pondichéry de contribuer de leur part à fermer la peuplade du côté du nord par de bons fossés en dedans revêtus de pieux, des barrières aux endroits nécessaires pour le passage et des lascarins pour la garde.

Nous fûmes encore obligés de faire resserrer nos marchands pendant quatre jours dans le fort pour en tirer de l'argent ; ces gens-là se plaignaient et à la vérité avec raison ; cependant nous en avions besoin pour subsister.

Les gens qui étaient à Congimer firent diverses courses jusqu'à une demi-lieue de Pondichéry, d'où ils enlevèrent des troupeaux et des gens et nous eûmes avis le 27 que 50 cavaliers et environ 300 fantassins de ces troupes étaient arrivés à la maison que nous avions fait élever à un grand quart de lieue au nord pour la commodité des blanchisseurs, qu'ils avaient

voulu faire ouvrir deux chambres qu'il y avait et que les gens qui étaient en garde et qui vinrent nous faire ce rapport s'en excusèrent sur ce qu'ils n'avaient pas les clefs. Un peu après deux cavaliers vinrent à la barrière et dirent aux gens qui y étaient qu'ils avaient des lettres pour nous et qu'ils nous en avertissent afin d'envoyer des gens pour entendre ce que ce seigneur nous écrivait. Je leur fis dire d'envoyer les lettres au fort et que nous verrions ce qu'elles contenaient. Les deux cavaliers retournés au campement, il vint un brahme avec une lettre du commandant en persien ; il nous donnait le même avis qu'il nous avait écrit de Congimer, qu'il était chargé par les ordres du Mogol et du général qui était devant Gingy de s'emparer des terres du bord de la mer et qu'il s'apprêtait pour venir à Pondichéry où il s'attendait aussi, suivant les mêmes ordres, que nous l'assistions d'argent, de vivres et de munitions. On y répondit dans les mêmes termes que l'on avait déjà fait, que Pondichéry était à nous, qu'ils n'avaient rien à y voir et que nous n'avions ni argent ni vivres ni munitions à leur fournir.

Le même jour, par une [autre lettre], il nous demandait 500 chacras et les autres remplies de menaces de nous forcer. On y fit les mêmes réponses, cependant on trouva à propos d'envoyer le 28 un de nos brahmes et notre interprète en persien au commandant pour voir ses ordres qu'il s'offrait de montrer ; ils partirent bien instruits de ce qu'ils avaient à dire ; à leur retour ils nous rapportèrent les mêmes choses que le commandant leur avait écrit ; ils avaient lu ses ordres qui étaient conformes et des lettres aux Anglais, aux Hollandais et à nous de l'assister. Le Conseil fut assemblé là-dessus pour voir ce que l'on devait faire dans ces conjonctures ; on y considéra l'état où nous étions contre les Anglais et les Hollandais, les intentions de ces derniers qui nous étaient connues de mettre la Compagnie hors de Pondichéry, dont ils étaient d'autant plus piqués que nous leur avions fait manquer leur coup ; on envisagea ensuite que nous ne pouvions pas nous opposer aux forces du Mogol, outre que nos ennemis auraient beaucoup plus de facilité par là de venir à bout de leurs desseins en s'y

joignant, les affaires de Ram Raja en mauvais état, sans espérance d'en être assistés considérablement ; cependant nous fîmes réflexion d'un autre côté que, si les Mores prenaient possession de Pondichéry, nous n'avions plus rien à y prétendre. Toutes ces considérations nous embarrassèrent, enfin on passa tout d'une voix d'envoyer dire au commandant que nous avions écrit au général — et cela était vrai — et que nous attendions ses réponses, qu'il l'attendît aussi jusque-là, que s'il attentait quelque chose contre nous avant le retour des exprès, que nous [nous] y opposerions. Le dernier parti, si ces gens ne voulaient pas se rendre à celui que nous leur proposions, fut de les laisser prendre possession avec un brahme et trois ou quatre lascarins de la nouvelle peuplade qui était à l'ouest, et d'en recevoir les droits, mais sans que les troupes y missent les pieds ou, s'ils y entraient, que nous tirerions dessus. Nous eûmes de la peine à en venir là, mais nous crûmes qu'il fallait mieux céder quelque chose que de perdre tout.

Nous étions dans les fâcheuses conjonctures, on crut pourtant qu'il ne fallait pas se rendre si tôt. Le 28 et le 29 passèrent en contestations réciproques, en plusieurs lettres écrites, envoi de gens de part et d'autre. Cependant les gens qui étaient restés à Congimer vinrent se joindre aux troupes qui étaient proche de nous et sur l'avis qu'eut le commandant qu'il était arrivé de la cavalerie marate à Villenour, une lieue sud de Pondichéry, il monta à cheval, cent cavaliers avec lui et deux ou trois cents lascarins, il fut jusque-là ; les Marates les découvrant venir se retirèrent, les Mores entrèrent dans la peuplade, ils y firent quelques pillages et retournèrent à leur camp. Le commandant se lassant de notre retardement fit mine diverses fois de se mettre en marche contre nous et, le 29, sur les neuf heures du soir, on vint nous donner avis qu'il approchait des barrières avec ses troupes. Nous étions disposés, on prit les armes pour aller au devant et s'opposer à leur entrée dans la peuplade ; dans ce temps-là, un soldat prenant une arme qu'il croyait être la sienne pour la charger, comme il y avait plusieurs fusils du même maître, il s'adressa à un qui était chargé et, voulant voir si le chien jouait bien, il le banda et, en le détachant, le

coup partit, la balle passa au travers du corps d'un soldat topas et fut blesser de là au genou le sieur Beaudeau, garde des magasins de la Compagnie. Cependant on eut avis que les Mores s'étaient retirés. Le soldat topas mourut le lendemain. On envoya avertir le commandant le 30 qu'il pouvait envoyer un brahme et trois ou quatre lascarins dans la peuplade de l'ouest, ainsi que nous avions résolu. Il rejeta d'abord cette offre, disant qu'il voulait être le maître de tout y loger avec ses troupes et arborer le pavillon du Mogol, mais lorsqu'il vit que nous étions résolus à ne lui rien céder davantage, il acquiesça, il envoya un brahme avec cinq ou six lascarins et resta campé dans la plaine.

CHAPITRE XXVIII

LES MOUVEMENTS DES MORES ET DES MARATES AUTOUR DE PONDICHÉRY 1er JANVIER — 1er AOUT 1692

Un parti de Mores venant de Congimer s'établit dans la pagode de Villenour ; les Marates parviennent à l'en chasser.

Les Mores furent camper le 1er janvier 1692 au nord à une petite portée de canon de nous ; le commandant me fit dire de là qu'il souhaitait de nous rendre visite et de m'entretenir en particulier ; nous voyons à quoi il tendait qui était de tirer quelques présents ; on s'en excusa ; il fit demander ensuite de la poudre et des balles qu'on lui refusa ; il en vint après aux menaces mais dont on fit peu de cas. Ils restèrent jusqu'au 4 que ce commandant m'envoya donner avis par un brahme qu'il partait pour Villenour avec ses troupes — il lui était venu la nuit 50 cavaliers de renfort — et qu'il me recommandait le brahme et les lascarins qu'il laissait dans la peuplade de l'ouest, même qu'il nous en faisait répondre s'il y arrivait du mal ; je fis répondre que nous ne nous chargions point de ses gens, que c'était à eux à se garder. Les troupes partirent ensuite ; ils furent à Villenour, se jetèrent dans la pagode où ils se disposaient à s'y fortifier. Cependant la nouvelle ayant été portée à Gingy de la marche des Mores du côté de la mer et ce pays étant presque le seul de la province dont Ram Raja tirait des revenus, on résolut d'y envoyer des forces pour en faire retirer les ennemis. Questna Antogy, second ministre, partit de là avec

400 chevaux d'élite et avec d'autres troupes qu'il prit dans sa marche, ils parurent proche de Villenour le 5 ; les Mores furent au devant ; des cavaliers des deux partis se détachèrent, ils en vinrent aux mains, il y en eut de blessés de part et d'autre ; les Mores mirent ensuite le feu à des maisons de la peuplade et se retirèrent ensuite dans la pagode, ils n'avaient pas pris les précautions nécessaires pour s'y maintenir, sans vivres et sans munitions ; il leur vint pourtant de Congimer 25 bœufs chargés de riz, mais se voyant pressés et les Marates autour, ils convinrent d'un traité le 7 de se retirer à Congimer, de ne rien apporter de leur pillage et de ne faire aucun désordre dans leur retraite. Ils sortirent le même jour de la pagode et prirent leur marche au nord ; ils rencontrèrent à l'ouest de Pondichéry un renfort qui leur venait de 40 cavaliers et de 200 fantassins ; ils s'arrêtèrent, il y a apparence qu'ils consultèrent entre les principaux s'ils continueraient leur route ou s'ils retourneraient sur leurs pas. Un quart-d'heure après, ils retournèrent et traversèrent la plaine, ils vinrent camper près d'un grand jardin de la Compagnie à une portée de mousquet du fort ; ils y restèrent le reste du jour et la nuit et [nous] sur nos gardes de ce côté et des corps de gardes avancés.

On nous rapporta qu'ils avaient agité plusieurs fois de tâcher à entrer par force dans la peuplade et de la piller, mais que les plus sages ne voyant pas d'apparence d'y réussir, on avait rejeté cette proposition. Les Marates les voyant arrêtés parurent le 8 et se portèrent à deux ou trois cents pas d'eux ; ils les envoyèrent sommer de là d'exécuter le traité. Après plusieurs allées et venues, les Mores, appréhendant notre jonction avec les Marates, prirent enfin la résolution de se retirer ; ils reprirent le chemin qu'ils avaient quitté et arrivèrent le 9 à Congimer. Je fis avertir le brahme qu'ils avaient laissé dans la peuplade de l'ouest de se retirer ; cet homme négligeant cet avis et s'y prenant trop tard fut pris par les Marates. Questna Antogy après avoir suivi quelque temps les Mores en queue, vint se porter avec ses troupes dans les dehors de Pondichéry.

François Martin achète la retraite des Marates par des présents au chef Questna Antogy.

Nous n'étions pas moins sur nos gardes à leur égard que pour les Mores. Questna Antogy nous envoya demander d'entrer dans la peuplade et d'y loger avec ses troupes ; je lui fis dire que ce serait un désordre que ses gens y causeraient, même qu'il ne pourrait pas empêcher et qu'il était mieux de camper dehors ; il me fit avertir ensuite qu'il souhaitait nous rendre visite. Cette démarche était en vue des présents qu'il s'attendait d'y recevoir ; on s'en excusa sur les conjonctures présentes et que ne l'ayant point voulu permettre au commandant des Mores, il était à propos de faire voir à l'extérieur que nous demeurions dans l'égalité. Questna Antogy se plaignit ensuite de ce que nous avions reçu un brahme de leurs ennemis dans la peuplade de l'ouest, qu'il y avait apparence aussi que nous les avions fait venir et qu'on l'avait assuré que nous leur avions donné de l'argent, des vivres et des munitions. Il en savait bien le contraire, mais c'était dans la vue de s'établir par là dans une espèce de droit de nous demander aussi les mêmes choses.

Nous reçûmes dans le même temps des lettres de Gingy où l'on faisait les mêmes plaintes ; ils avaient à la vérité quelques raisons de leur part à l'égard du brahme que nous avions reçu, parce qu'ils rentraient dans les égards que nous avions, mais pour les autres articles on ne s'attacha pas à les soutenir. Le commandant nous fit dire ensuite qu'il était venu pour faire retirer les Mores des environs de Pondichéry, qui nous auraient inquiétés s'ils y étaient restés, qu'ils avaient perdu quatre à cinq chevaux de prix à la rencontre qu'ils eurent avec eux à Villenour et qu'il s'attendait à un présent. Les officiers du caractère de Questna Antogy ne passent guère dans des lieux sans en recevoir ; ce serait un affront pour eux de leur en refuser ; nous étions encore obligés de ménager cet homme qui avait beaucoup de crédit auprès du ministre ; on lui envoya une chaîne d'or de la valeur de cent pagodes dont la Compagnie a payé la moitié et nos marchands l'autre. Il resta au campa-

ment jusqu'au 13 qu'il partit avec ses troupes ; sa route fut au nord-ouest pour aller attaquer Monour [Maïlom ?], ancienne peuplade à une petite journée de Pondichéry où il y avait une pagode où les Mores s'étaient fortifiés et d'où ils faisaient des courses du côté d'Arimoulcote et de Valdaour, ce qui empêchait de cultiver les terres qui sont de grands rapports de ces côtés-là. Questna Antogy, après être resté quelque temps à l'attaque de la pagode sans rien avancer, se laissa surprendre un matin par un détachement de cavalerie du camp des Mores ; il y perdit quelques-uns de ses gens, les autres avec lui se sauvèrent à course de cheval.

Les Mores qui étaient à Congimer arrêtèrent de nos lascarins qui allaient et retournaient de Madras ; le commandant nous écrivit, il se plaignait de nous, de son brahme que nous avions laissé enlever, il prétendait aussi que nous avions fait venir les Marates et que nous étions cause du mauvais succès qu'il avait ; il usait de menaces ensuite ; il s'apaisa pourtant dans la suite, nous lui fîmes rendre son brahme et les chemins [furent] ensuite libres pour nos gens.

Il arriva dans ce mois un demi-bot, envoi de M. Deslandes, chargé de victuailles pour le fort, nous le fîmes décharger et entrer ensuite en rivière. On n'avait pas trouvé lieu de faire partir pour France le petit bâtiment qu'on nous avait fait espérer. On n'avait encore rien avancé pour le firman par les difficultés qui se rencontraient à s'accommoder avec le divan de Dacca.

Le roi de Siam avait écrit au vice-roi de Bengale pour réclamer les vaisseaux le *Siam* et le *Louveau* qui étaient dans la rivière de Balassor et qu'il prétendait être à lui ; on n'avait rien remué jusque-là sur cette affaire.

Il nous arriva deux barques de riz de la côte de Girgelin. Le bruit courait toujours que les Hollandais en voulaient à Pondichéry ; ils étaient toujours dans de grands mouvements à Negapatam par l'exercice qu'ils faisaient faire souvent à leurs soldats européens, aux Macassars et Boughis qui avaient été envoyés de Batavia et aux soldats du pays ; ils attendaient des

troupes de Cochin d'où le commissaire général Van Rée était parti pour aller à Surate après avoir établi leurs affaires de ces côtés-là et fini la guerre avec les principaux de cette côte. Leur démêlé avec Maga Raja était toujours de même ; les envoyés en contestation sur les prétentions des deux partis. Maga Raja avait grande envie de .... une partie de sa meilleure cavalerie était au secours de Ram Raja, il appréhendait aussi une irruption des Mores dans ses états ; c'est ce qui le retenait.

Mission Siamoise de V. Pinheiro à Pondichéry tendant au rétablissement des relations avec ce pays.

On eut avis de l'arrivée au camp des Mores de Sultan Camba et du premier ministre Asset Khan et des dispositions où l'on se mettait pour attaquer Gingy dans les formes et presser la place. Le général avait dit à notre brahme que nous ne pouvions pas nous exempter d'envoyer visiter ce prince et avec des présents conformes à sa qualité ; nous n'étions pas en état de faire cette démarche ni les dépenses qui étaient absolument nécessaires ; nous agîmes à notre ordinaire dans les réponses que nous fîmes, usant de remises sous divers prétextes.

Le bruit était grand d'un corps de cavalerie marate qui se disposait à la côte de l'Inde pour le secours de Gingy ; on avait des avis sûrs que le Mogol, après s'être emparé des terres de ces peuples et les ayant voulu forcer à embrasser la religion mahométane, ils s'étaient soulevés et avaient repris plusieurs places. On fit de grandes réjouissances dans Gingy de ces nouvelles ; il y entrait aussi un peu de politique pour entretenir les peuples de la marche de ce secours depuis l'arrivée de Sultan Camba. Les Marates donnèrent deux ou trois fois dans le camp des Mores, une fois entre les autres avec succès, ils y prirent plusieurs chevaux, un éléphant et des bêtes de charge ; on s'y entretenait publiquement de l'intelligence du général avec Ram Raja.

Sur les avis que nous donnâmes à Gingy pour la sûreté de la plaine, on envoya des troupes pour servir de garnison dans la pagode de Villenour. — Les gens de Congimer firent des courses

de notre côté ; ils enlevèrent une nuit du bétail qui était dans la plaine.

On eut avis de la côte de l'Inde de deux vaisseaux qui étaient partis de Lisbonne pour les Indes, il en était arrivé un à Goa, l'autre n'a pas paru et [est] assurément perdu. Je fais cette remarque parce que la Compagnie souffrit de la perte de ce vaisseau ; elle avait fait charger dessus à Lisbonne une somme considérable pour le comptoir de Surate.

La quèche le *Saint-Joseph* qui était dans la rivière et que nous n'avions pas la liberté de faire naviguer, fut vendue dans le mois de février pour 500 pagodes.

Nous reçûmes des lettres de Surate ; il n'y avait de particulier dans les affaires de la Compagnie que la mort du sieur Cocquelu, secrétaire du conseil ; on y perdait, c'était un fort honnête homme, des plus capables pour son emploi.

On avait des avis d'Ispahan de la difficulté que trouvaient les Hollandais à accommoder leurs affaires avec la cour de Perse. On voulait les mettre absolument sur le même pied où ils étaient avant la rupture et les obliger à prendre la soie ; leur ambassadeur était comme retenu à cette cour.

Depuis le soulèvement des Marates dans leur pays à la côte de l'Inde et la reprise de quelques places dans les terres et sur le bord de la mer, ils avaient armé des barques pour la course sur les sujets du Mogol ; ils avaient fait descente à Souali à l'entrée de la rivière de Surate, où ils avaient pillé des villages. Les corsaires *sanganes* faisaient aussi du désordre de ces côtés-là. — La peste était diminuée à Surate et aux environs.

M. Pin, des Missions Étrangères, y était arrivé ; il attendait l'occasion de passer en Perse pour de là continuer sa route en France ; il était chargé de nos paquets pour la Compagnie.

Nous eûmes avis le 4 de ce mois de l'arrivée d'un navire arménien à Madras qui venait de Siam, où s'était embarqué un envoyé du roi avec d'autres Français et ordre de venir à Pondichéry, qu'il était porteur des lettres du barcalon et de plusieurs paquets pour le R. P. Tachard, pour Messieurs des Missions

Étrangères et pour nous. Nous reçûmes une partie de ces paquets le 5, d'autres le 7 et les envoyés arrivèrent le 21. L'envoyé était un V. Pinheiro, natif de Siam mais chrétien, il avait été interprète de Messieurs des Missions et ensuite de la Compagnie ; le roi de Siam l'avait élevé à la dignité de ...... pour autoriser son envoi ; deux mandarins pour adjoints et quelques valets. Il avait été envoyé sur le retour à Siam des gens de cette nation que le R. P. Tachard avait laissés en Bengale et qui y étaient passés depuis. Ces gens avaient été chargés d'une lettre pour le barcalon, que le R. P. avait écrite, où il marquait qu'il était chargé d'une lettre de notre Saint-Père le pape pour le roi défunt [Phra Naraï] et une autre du Roi pour le même prince, qu'elles avaient été écrites avant que l'on eut appris sa mort, qu'il les avait conservées pour les remettre au roi à présent régnant, lorsqu'il trouverait une occasion et sûreté de passer à Siam. Le R. P. s'était étendu sur les affaires générales mais qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici. Les envoyés étaient chargés de la réponse du barcalon pour sa Révérence ; elle fut portée le 22 à leur maison en cérémonie, elle commençait en accusant la réception de la lettre du père, elle passait ensuite sur la conduite de feu M. Constance et du mauvais usage qu'il avait fait des biens de la couronne, de là sur la conduite des Français depuis le mort du défunt roi, de l'inobservation du traité, de la douceur qu'ils prétendaient avoir usé à l'égard des Français restés à Siam après le départ de M. Desfarges, coupables de mort suivant les lois du royaume pour le manque de parole de leur général. Tous ces faits étaient rapportés avec adresse et des personnes qui n'auraient pas été informées des révolutions de Siam, de la suite et de la cruauté de ces peuples, y auraient été pris. Le barcalon s'étendait après sur la situation du royaume qui n'appréhendait pas les Français, cependant que le roi était pourtant disposé à renouer l'intelligence entre les deux nations, si la France y souhaitait entendre, par le rétablissement des affaires pour la religion et le commerce, suivant les traités de l'ordre du roi défunt. Le P. Tachard était invité ensuite de passer à Siam avec les lettres dont il était porteur et des assurances qu'elles y seraient reçues

avec l'honneur qu'on leur devait, sûreté pour sa personne et les gens de la Compagnie qui passeraient avec lui pour liquider les comptes qu'on avait avec les facteurs des magasins du roi (et que V. Pinheiro et les autres mandarins avaient été envoyés pour les accompagner). C'est là l'essentiel de la lettre du barcalon. J'en ouvris une qu'il écrivait à M. Deslandes qu'il connaissait particulièrement de son séjour à Siam et qu'il lui avait écrit de Bengale avec le P. Tachard lorsqu'il y fut ; c'était une espèce de relation de ce qui s'était passé dans les révolutions, mais tournée d'une manière en faveur des Siamois qu'on y aurait été pris encore si l'on avait pas cru tout le contraire.

Nous apprîmes par des lettres particulières que M. l'évêque et messieurs les missionnaires étaient rétablis dans leur séminaire, que les autres Français avaient été tirés des prisons du mois de février 1691 et logés dans une maison particulière et qu'après le retour à Siam des Siamois de Bengale et l'avis de la venue de l'escadre, ils avaient eu la liberté aussi de se retirer au séminaire et d'aller par la ville, mais sous la caution de M. l'évêque qui s'était engagé d'en répondre en cas que quelqu'un quittât.

On nous donnait avis de prendre confiance à V. Pinheiro, zélé pour la nation et qui pouvait beaucoup servir dans l'accommodement ; on ne pouvait rien dire de sûr des sentiments du barcalon à notre égard, quelques-uns le croyaient bien intentionné pour nous mais qu'il appréhendait de se déclarer, d'autres le croyaient notre ennemi, cependant il avait beaucoup contribué à la liberté des Français.

Le royaume de Siam était assez paisible à présent ; plus de remuements, le roi fort incommode, il avait un fils de sa femme, fille du roi défunt ; son fils aîné qu'il avait eu d'une première femme entrait fort dans le gouvernement, on nous donnait avis de lui écrire mais surtout de ne point parler de Bankok ni de Merguy, seulement de s'en tenir au traité pour la religion et pour le commerce.

On écrivait que les Hollandais n'étaient plus aussi bien en cour, qu'ils y avaient usé sur leur manque de parole à l'égard du roi de promesses qu'ils lui avaient faite ; ils n'en avaient tenu aucune, cependant leur commerce y roulait à l'ordinaire.

On ne répondit pour lors rien de positif à V. Pinheiro et aux mandarins ; on leur marqua seulement que nous étions dans toute la disposition de contribuer à renouer l'intelligence avec eux, étant persuadés que le roi de Siam ferait justice sur toutes les prétentions des Français, que nous attendions des vaisseaux de France et des ordres, qu'il n'était pas à propos aussi que le P. Tachard et les personnes qui l'accompagnaient s'embarquassent sur un navire étranger, outre qu'il n'y avait pas de sûreté pour eux. Vincent Pinheiro et ses gens furent logés dans la maison d'un français habitant et l'on donna ordre de leur fournir le nécessaire.

Malgré les ordres de Jaloufar Khan, le chef more de Congimer continue de piller les alentours de Pondichéry.

Nous reçûmes des lettres de notre brahme qui était au camp ; il marquait qu'on le pressait toujours de nous écrire d'envoyer visiter Sultan Camba, que si nous n'étions [pas] en état de faire cette visite qu'il croyait pourtant nécessaire, il était important d'engager dans nos intérêts des domestiques du général pour tâcher à rabattre les coups que l'on porterait sur nous de remettre à faire cette visite.

Le brahme nous envoyait un ordre qu'il avait obtenu du général contre les coureurs qui viendraient du côté de Pondichéry, c'était une espèce de défense de rien entreprendre contre nous ; il l'avait demandé sur ce que nous lui avions écrit de la venue du détachement du mois de décembre. Il nous donnait aussi avis que le Mogol se plaignait fort de la longueur du siège de Gingy et qu'il ordonnait que le général avec un détachement de cavalerie courut les terres de la province et celles de Tanjore, de tout risquer et empêcher qu'on ne les cultivât et que c'était le moyen de réduire les ennemis qui n'avaient point d'autres ressources pour des vivres. Ces ordres ne furent pourtant point exécutés, sur les raisons que l'on rapporta qu'il était nécessaire pour cette expédition que le détachement fut considérable et que ce serait affaiblir le camp. On crut que c'était un

coup de l'intelligence du général avec Ram Raja qui ne voulait point perdre ce prince. On attendait au camp les envoyés de Madras ; on y parlait fort du secours qui venaient aux Marates.

Nous prîmes résolution sur les avis de notre brahme (n'étant pas dans la pensée d'envoyer visiter Sultan Camba, qui nous aurait engagés à de grandes dépenses) de lui remettre de quoi faire quelques présents aux gens qu'il croirait à propos d'en donner, étant nécessaire de s'en rapporter à lui. On fit partir des lascarins qui portaient un oiseau lory pour le général qui en avait demandé, quelques aunes de drap et cinquante pagodes en espèces qu'on lui écrivit de ménager. Cet envoi ne fut point heureux ; nous eûmes avis quelques jours de là que nos lascarins avaient été rencontrés par un parti de Marates qui avaient tout enlevé et porté à Gingy. On prétendit depuis de nous faire de grosses affaires à cette cour sur une intelligence que l'on publia que nous entretenions avec leurs ennemis. On en revint pourtant après, mais nous ne pûmes point retirer ce qu'on avait pris à nos gens.

Il y eut une alarme la nuit du 6 au 7 par quantité des habitants des villages du côté du nord qui se jetèrent dans Pondichéry sur le bruit de la marche des Mores ; on sut qu'il avait paru quelques cavaliers qui s'étaient retirés. Nous tenions quatre lascarins à Bommepaleom, une petite lieue nord de nous pour nous avertir de la marche des troupes qui viendraient [par] ce côté-là ; ces quatre hommes s'y laissèrent surprendre le 10 par 100 ou 120 cavaliers et 300 fantassins, ils furent arrêtés, leurs armes prises et ce qu'ils avaient sur eux. Ils s'avançèrent ensuite jusqu'à un village à une petite demi-lieue du fort, ils y trouvèrent des blanchisseurs dont ils enlevèrent tout le linge qu'ils blanchissaient et qui nous appartenait, ils désarmèrent un de nos lascarins qui y était. Quelques-uns de leurs gens poussèrent dans la plaine et chassèrent de leur côté un troupeau de vaches et un autre de cabrits. Sur l'avis que nous en eûmes, deux officiers partirent à la tête de 50 mousquetaires et nos soldats du pays ; notre interprète en langue persienne fut avec eux et porteur de la lettre du général contre ces coureurs qui se

retirèrent en diligence après avoir fait leur coup. On ne trouva pas à propos que nos gens les suivissent, mais on fit pousser après eux l'interprète avec quelques lascarins, il les atteignit à Bommepaleom, il parla à un brahme conducteur du parti, il lui montra l'ordre du général qu'il porta sur sa tête par respect avant de le lire ; il dit [le brahme] après que le commandant des troupes était à Congimer et qu'il fallait s'adresser à lui. L'interprète n'avait pas ordre de passer plus avant, il retourna au fort nous rapporter la réponse. Outre le linge que ces pillards avaient enlevé, ils nous prirent encore un gros troupeau de cabrits et quantité de vaches et de moutons aux habitants.

L'interprète fut renvoyé et chargé de pousser jusqu'à Congimer pour parler au commandant ; c'était un Saim Khan, patane, qui avait demandé au général la permission de faire à ses dépens la conquête des terres du bord de la mer et d'en avoir le gouvernement, ce qui lui avait été accordé et des lettres aux nations pour l'assister. C'était le même commandant et les mêmes troupes qui avaient déjà paru. L'interprète partit et retourna le 16 ; il avait eu de grands entretiens avec Saim Khan ; ce commandant se plaignait que nous avions assisté de gens les Marates lorsqu'il fut à Villenour, il ne s'arrêta pas pourtant beaucoup à cet article, mais il nous demanda de nous joindre à lui, de le recevoir dans Pondichéry et de faire la guerre ensemble à leurs ennemis et qu'il nous en reviendrait de de grands avantages. L'interprète était bien informé de ce qu'il devait répondre ; il demanda d'abord que l'on rendit ce qu'on avait pris, il montra l'ordre du général et ajouta ensuite qu'il n'avait point d'union à attendre de nous, que nous n'étions point dans cette guerre et que nous ne le souffririons point entrer dans Pondichéry ni aucun de ses gens que pour .... quelques denrées, et qu'à la moindre insulte qu'il ferait ou les siens à aucun des habitants que nous n'épargnerions personne ; ils eurent ensuite de grandes contestations ensemble, mais l'interprète toujours sur le même pied ; ils en restèrent là ; on nous rendit une partie de nos cabrits ; le linge et les autres troupeaux restèrent.

Il vint le même jour un cavalier avec une lettre de Saim

Khan, il fut arrêté aux barrières où il fut obligé de rester, quoiqu'il fût chargé de me la remettre en mains propres ; elle me fut apportée, elle rapportait les mêmes choses qu'on avait dites à l'interprète ; on y fit aussi la même réponse. Ces gens-là firent encore quelques courses jusqu'au 8 que mille fantassins et quelques cavaliers vinrent se poster dans le bois à une demi-lieue nord de nous ; en arrivant ils commencèrent à défricher et à s'y fortifier ; un détachement des leurs s'avança dans la plaine d'où ils enlevèrent 40 ou 50 vaches et des riz qui étaient coupés et en grain.

Nous nous assemblâmes pour résoudre ce que nous pourrions faire dans des conjonctures de même ; l'ordre que nous avions du général était à la vérité quelque chose, mais qui ne nous mettait pas entièrement à l'abri de ces coureurs, outre qu'ils avaient des lettres de ce seigneur pour nous où il nous invitait de les assister. Après plusieurs réflexions nous crûmes être bien fondés ainsi que les habitants et leurs biens et de nous opposer contre ceux qui voudraient y entreprendre de ne rien fournir aux Mores, [mais] seulement de permettre à quelques-uns d'eux de venir acheter dans la peuplade de ce qu'ils auraient besoin et de tâcher d'entretenir également l'amitié du général et la correspondance avec la cour de Gingy ; on résolut aussi d'envoyer un autre présent au camp à la place de ce qui avait été pris.

Quoique les Hollandais eussent leurs envoyés au camp et qu'ils y fissent assez souvent des présents, leur comptoir de Sadras souffrait beaucoup des courses que les partis faisaient de ces côtés-là.

Comment s'accomplit le retour en France des trois navires partis de Pondichéry en février 1690.

On eut avis dans ce mois que M. Camphuysen, général de Batavia s'était démis volontairement de cette charge pour vivre en particulier et que M. Oousthoorn, directeur général, avait rempli la place par provision et où il a été continué par les ordres de la Compagnie de Hollande.

Le sieur Baudeau, garde des magasins du fort qui avait été blessé par accident à la fin du mois de décembre 1691, étant presque guéri, fut attaqué de la petite vérole qui l'emporta le 21 de ce mois.

Depuis l'arrivée de Sultan Camba et du premier ministre Asset Khan, on avançait les travaux devant Gingy ; les Mores y employaient une prodigieuse quantité de sacs remplis de terre, on y avait élevé plusieurs batteries dont le bruit portait jusqu'à Pondichéry.

Nous reçûmes dans le mois des paquets de Surate où il y avait des lettres de la Compagnie et une suite des victoires du Roi sur cette multitude de confédérés, la prise de Mons par S. M., le siège commencé pendant l'assemblée de cet amas de princes à la Haye et la place enlevée presque à la vue du prince d'Orange, la conquête de Nice, de Villefranche et d'autres lieux en Savoie, le bombardement de Liège et une suite d'autres avantages qui servent de témoignage de l'assistance du ciel en faveur de la France.

Nous eûmes avis par les mêmes lettres de l'arrivée en France des navires le *Lonré* et le *Saint-Nicolas* qui avaient fait voile de Pondichéry en février 1690, avec le vaisseau l'*Oriflamme.* Nous apprîmes que ces trois bâtiments avaient été mouiller à la baie de Tous-les-Saints au Brésil où il leur était mort quantité de gens ainsi que dans la traversée jusque-là ; dans la route de la baie à la Martinique, M. Desfarges, M. l'Intendant, M. Cornuel, deuxième capitaine de l'*Oriflamme*, le premier lieutenant et, après leur arrivée à la Martinique,, M. de l'Estrille, plusieurs officiers, nombre de soldats et des gens des équipages ; que les trois vaisseaux ayant mis à la voile de là, le *Lonré* qui tenait le devant prit un petit navire anglais chargé de molues, qu'une tempête survenue quelques jours après avait séparé les navires le *Lonré* et le *Saint-Nicolas* de l'*Oriflamme* ; ces deux bâtiments séparés aussi ensuite l'un de l'autre par une autre tourmente étaient pourtant arrivés heureusement en France, mais on n'avait point de nouvelles de l'*Ori-*

flamme que l'on croyait absolument perdue. Le navire les *Jeux* parti de Surate avait fait une heureuse traversée, il avait passé de là au Port-Louis sans avoir relâché en aucun endroit.

François Martin répond aux propositions de Pinheiro. — Les Mores continuent leurs pillages. Par souci de la neutralité, François Martin refuse l'assistance des Marates. — Les Mores autorisés à venir acheter des vivres à Pondichéry.

On nous donnait avis par les lettres de Surate que les Hollandais avaient accommodé leurs affaires en Perse, qu'ils avaient eu deux tomans de rabais sur chaque charge de soie d'un chameau ; c'était bien peu pour avoir fait tant de bruit et tant de dépenses.

Nous prîmes résolution d'envoyer aux Manilles des étoffes que nous avions reçues par l'escadre des six vaisseaux en 1690 ; ces étoffes n'étaient point d'usage pour les Indiens ; on en fit passer un assortiment à San Thomé pour mettre sur un vaisseau qui chargeait pour les Manilles.

Sur l'avis que l'on a eu de Madras qu'on y disposait un petit bâtiment pour le voyage de Tenasserim, on trouva à propos d'écrire à Siam. Le R. P. Tachard fit réponse au barcalon, il l'assurait de son passage à Siam après l'arrivée des navires de France que nous attendions et de la disposition où l'on était de renouer l'intelligence entre les deux nations sur l'espérance que l'on avait que le roi de Siam s'y porterait de même. J'en écrivis, sûr que les lettres seraient portées d'abord à cette cour et qu'il les faudrait interpréter ; je m'étendais dedans sur ce qui devait porter les Siamois à faire réflexion sur la conduite qu'ils avaient tenue avec les Français et les avantages qui leur reviendraient du rétablissement de notre nation dans le royaume, mais ensuite ce qu'ils devaient appréhender du ressentiment du roi et, pour marque qu'ils agissaient de bonne foi, de laisser la liberté aux Français qui étaient à Siam de se retirer avec leur nation. M. de la Vigne, procureur général des Missions, écrivit

aussi et V. Pinheiro et ses mandarins s'étendirent suivant leur coutume dans leurs lettres. Ce sont des espèces de journaux où ils rapportent jusqu'aux moindres accidents.

Quarante ou cinquante des Mores qui s'étaient venus poster dans les bois proches de nous vinrent le 1er du mois de mars enlever dans les dehors de Pondichéry un homme qui y était établi pour recevoir des droits de ce qui passait de marchandises ou de riz dans la plaine pour aller au nord ; ils enlevèrent aussi un paquet de linge à des blanchisseurs. Le commandant des troupes qui étaient dans le bois écrivit le même jour à nos brahmes et à notre interprète des lettres remplies de menaces qu'ils désoleraient tout si on ne les recevait dans Pondichéry ; ils demandaient qu'on leur remit un homme du divan de Gingy qui y était et qu'il faisait riche de 10.000 pagodes ; je fis répondre à ses lettres aussi cavalièrement qu'elles étaient écrites.

Les Marates vinrent le même jour au nombre de 200 chevaux et 300 fantassins, ils attaquèrent les Mores vigoureusement, ils les poussèrent même, mais comme ils avaient le bois pour retraite, la cavalerie ne servit de rien, ils se retirèrent avec quelques blessés, les Mores en eurent aussi de leur côté ; ils battirent la plaine le 2, d'où ils enlevèrent un troupeau de vaches. Sur l'avis que nous en eûmes nous passâmes à nos retranchements de dehors ; pendant que quelques-uns de leurs gens chassaient le long du bois au large, le gros du parti en se retirant s'approchait de nos barrières ; on les força de passer hors la portée du fusil. Quelques cavaliers firent des mouvements pour faire croire qu'ils avaient dessein de pousser sur nous, ils se retirèrent pourtant et fort sagement, nous étions résolus de tirer dessus. Ces gens retirés au bois, nous nous retirâmes aussi au fort ; nous étions assez embarrassés sur la conduite que nous devions tenir ; il n'y avait guère d'apparence de nous engager une demi-lieue davantage dans la plaine pour empêcher l'enlèvement de quelques pièces de bétail où nous n'avions point d'intérêt ; outre que c'était nous déclarer ouvertement contre les Mores. On résolut que nous ne devions nous

attacher qu'à conserver Pondichéry dans son entier et tous les dehors et, sur ce qui se passerait dans la plaine, d'en agir suivant ce que nous verrions les apparences d'y réussir et de pouvoir conserver les biens des habitants.

Les Mores passèrent la rivière le 4, d'où ils enlevèrent du bétail des villages qui sont au-delà ils revinrent sur le soir du même jour dans la plaine ; ils ne trouvèrent rien à prendre, tout était retiré sous notre canon. Nous fûmes à notre ordinaire dans les dehors pour les garder ; les Mores y passèrent en les rangeant mais hors la portée du fusil. Nous considérâmes ensuite que ces gens faisant leur course de même et, sachant que leur dessein était de tâcher d'entrer dans la peuplade et qu'ils pourraient peut-être nous surprendre, on trouva à propos d'envoyer à leur commandant notre interprète en persien et lui déclarer que s'ils s'approchaient une autre fois de la peuplade pour y piller et enlever les troupeaux des habitants, que nous ferions feu sur eux et que nous les traiterions en voleurs, puisque toute leur conduite n'était point de gens de guerre. Ce commandant fier répondit qu'ils feraient main basse sur tous ceux qu'ils rencontreraient être de Pondichéry, qu'ils pilleraient et brûleraient la peuplade à moins qu'on ne les y reçut, qu'ils entendaient en être les maîtres, y mettre un avaldar pour la gouverner et en user à leur volonté ; l'interprète leur répliqua là-dessus, il y resta la nuit et n'en pouvant tirer d'autre raison, il s'en revint.

Ils continuèrent le 5 à battre la plaine ; les gens qui étaient dehors à la garde des troupeaux avaient le signal d'un coup de canon du fort pour se retirer ; on prit cette précaution et que l'on continua depuis, afin que les gens qui étaient à la campagne ne fussent point surpris. On crut que les Mores à leur ordinaire rangeraient nos dehors en retournant, nous y étions postés, cependant ils prirent le large ; ils furent suivis en queue par 30 ou 40 cavaliers marates qui étaient sortis de Villenour, mais il ne se passa rien entre eux. Il y avait trois jours que l'on n'apportait point dans la peuplade de bois à brûler ; comme on le coupait dans les bois où les Mores étaient campés, ils l'empêchaient sur l'avis qu'on leur donna qu'il y avait de leurs gens

dans la peuplade qui achetaient des denrées ; je les fis chasser et des ordres aux barrières de n'en laisser point entrer. Cette conduite les anima encore contre nous, mais nous étions résolus à ne les pas souffrir.

Il vint le 6 un cavalier marate demander de la part du commandant de pouvoir loger dans la peuplade avec 400 fantassins et 60 cavaliers pour défendre le pays et s'opposer aux courses des Mores dans la plaine ; il fut jugé à propos de nous tenir dans l'égalité entre les uns et les autres ; on renvoya le cavalier, prenant pour prétexte le désordre que les soldats faisaient dans la peuplade. Les Mores passèrent encore la rivière la nuit du 6 au 7, d'où ils enlevèrent du bétail ; ils prirent le large en se retirant avec leur butin. Ils écrivirent le même jour à nos brahmes pour faire quelque accommodement, on renvoya leurs gens assez fièrement. Il y en eut dix ou douze entre eux qui s'écartèrent un peu trop dans la plaine ; ils furent rencontrés par des cavaliers marates, il y en eut cinq ou six de tués ; le reste presque tous blessés se sauvèrent à la faveur des bois.

On nous rapporta que le commandant des bois souhaitait de nous rencontrer en campagne et ses menaces à l'ordinaire ; on crut lui devoir donner des marques que nous ne l'appréhendions pas ; on eut avis le 9 qu'ils s'apprêtaient à battre la plaine, nous montâmes à cheval, huit cavaliers et suivis de 50 soldats français et 200 lascarins, nous sortîmes dehors, nous plaçâmes nos gens à couvert dans de bons postes à plus d'un quart de lieue du fort, nous prîmes ensuite le divertissement de la chasse. On nous rapporta que les Mores prêts à partir sur l'avis qu'ils eurent que nous étions dehors, après avoir bien consulté, trouvèrent à propos de rester. Nous battîmes la plaine pendant l'après-midi entier ; en nous retirant, nous longeâmes une partie du bois où ils étaient, ils parurent sur les lisières sans rien dire les uns aux autres. A notre retour au fort, en descendant de cheval, on vint nous donner avis que leur cavalerie passant d'un autre côté était proche de nos barrières, nous remontâmes et nous y poussâmes à toute bride, nos gens de pied nous suivirent ; les Mores nous voyant venir se retirèrent à leur camp.

Le 10, ils envoyèrent un brahme pour traiter d'accommode-

ment ; nous fîmes quelques difficultés d'y entendre, cependant cet envoyé convint avec nos gens qu'ils ne s'opposeraient point à tout ce qui entrerait dans la place, qu'ils ne prendraient rien de ce qui appartenait aux habitants, mais aussi que nous permettrions à quelques-uns des leurs d'y venir acheter les nécessités dont ils auraient besoin ; j'y fis ajouter qu'ils nous rendraient ce qu'ils nous avaient pris, ils le promirent, nous retirâmes encore quelques cabrits, mais le reste fut perdu. Les Marates d'autre côté ayant eu avis de cet accommodement s'en plaignirent, ils disaient que nous nous unissions par là avec les Mores, ils menaçaient de ne plus laisser passer de vivres pour Pondichéry et nous fûmes trois ou quatre jours sans qu'il y vint rien ; cependant, sur les menaces que nous leur fîmes de nous joindre tout de bon avec leurs ennemis et en leur faisant connaître que c'était aussi une espèce de nécessité de leur laisser acheter ce qu'ils avaient besoin des denrées qui venaient de dehors dans la peuplade, puisque battant continuellement la plaine ils enlevaient tout ce qu'ils rencontraient de vivres et de marchandises, les Marates qui appréhendaient notre jonction avec les Mores s'apaisèrent ; les choses furent remises avec eux sur le premier pied.

Les Mores sortirent de leur camp le 11, cavalerie et infanterie, ils passèrent la rivière, où ayant assemblé plusieurs bestiaux et les faisant chasser à leur camp où ils retournaient, il sortit 100 cavaliers marates de Villenour qui donnèrent sur eux ; ils furent forcés d'abandonner leur butin et à battre en retraite ; ils furent pressés jusqu'à l'entrée du bois, ils y perdirent deux cavaliers et plusieurs fantassins. Les Marates en se retirant, leur commandant m'envoya une lettre du Ministre, il me priait de ne pas donner de retraite aux Mores dans Pondichéry et promesse de faire partir dans peu de jours de Gingy 3 ou 400 chevaux et de l'infanterie pour les chasser entièrement des bois.

Les deux partis se rencontrèrent encore dans la plaine le 12 et le 15, mais à escarmoucher de loin. Il arriva du renfort au bois le 16 ; le commandant nous ayant envoyé faire compliment, nous envoyâmes notre interprète en persien lui faire civilité et, suivant la coutume, deux aunes de drap en présent pour lui

et deux pièces de taffetas à un brahme qui était le second.

Les Marates au nombre de 150 chevaux et de 300 fantassins purent attaquer les Mores le 24 dans le bois, tout se passa en escarmouche pendant trois ou quatre heures avec perte de quelques gens d'un côté et d'autre ; l'entrée du bois était fortifiée et les Mores tiraient à couvert, les Marates se retirèrent.

Le commandant des Mores ne voyant pas beaucoup d'apparence de rien faire dans le poste où il était, envoya son frère à Tevenapatam pour le gouverneur anglais de la forteresse de lui permettre de se retirer et de se fortifier dans une pagode de leur dépendance qui est dans la plaine à un quart de lieue de la place. C'était un très bon poste pour eux et d'où ils pouvaient faire des courses jusqu'à Porto-Novo et bien avant dans le pays qui était abondant et peuplé. Le gouverneur anglais le refusa et ajouta que s'ils venaient sur leur terrain, qu'il ne les épargnerait pas ; l'envoyé retourna joindre son frère avec cette réponse, ce qui les fit rester dans le bois. L'accommodement que nous avions fait avec eux n'était pas si bien observé qu'ils n'en levassent de temps à autre quelques pièces de bétail des habitants et du riz dans la plaine. La chose n'étant pas importante, on ne faisait pas paraître d'en avoir connaissance pour n'être pas obligés d'en venir aux mains. Le mois de mars se passa de cette sorte entre eux et nous.

De la nécessité des cadeaux pour le commerce. — Pourquoi le siège de Gingy traîne en longueur. — Mort de Français au Pégou.

Nous reçûmes plusieurs lettres du camp des Mores dans le même mois de mars ; les envoyés de Madras y étaient arrivés avec des présents considérables pour Sultan Camba, pour le ministre Asset Khan et pour son fils Jaloufar Khan (j'ai informé la Compagnie de ce qui fut présenté). On aurait de la peine en Europe à croire qu'une compagnie de marchands fissent des dépenses de cette importance, mais c'est ce qui les maintient sur les terres des princes où ils sont établis. Il faut aussi avoir égard à la qualité des personnes que l'on visite

ainsi qu'aux intérêts que l'on a de se conserver auprès d'eux.

Notre brahme avait reçu ce que nous lui avions envoyé; Jaloufar Khan était de retour au camp d'une course qu'il avait faite dans les terres avec 3.000 chevaux; le butin fut considérable en nombre de troupeaux et 7 ou 8.000 personnes, hommes, femmes et enfants que l'on vendait pour esclaves. On poussait toujours notre brahme de nous écrire de venir au camp faire une visite en forme. Le siège de Gingy ne s'avançait pas, ainsi que l'on croyait qu'on le pousserait après l'arrivée de Sultan Camba et du premier ministre. Pendant que Jaloufar Khan fut hors du camp, les Marates battaient la campagne autour, ils enlevèrent quantité de chevaux et de petits convois de vivres et de munitions qu'on y apportait. On s'entretenait publiquement de l'intelligence du général avec Ram Raja, cependant les canons des deux partis n'étaient pas épargnés mais sans beaucoup d'effet.

On fit fouetter et appliquer la fleur de lys dans le fort à un topas de la garnison de Tevenapatam accusé et convaincu de venir à Pondichéry pour tâcher à faire déserter de nos gens.

Nous reçûmes des lettres de Pégou de la mort du P. d'Espagnac, jésuite, et de celle du sieur de Beauregard; il y avait déjà du temps que l'on en avait écrit, mais sans beaucoup d'assurance; il n'y eut pas lieu d'en douter à présent; ils avaient succombé à la misère où ils étaient réduits. On n'avait pas de nouvelles sûres des autres français de leur compagnie. — On eut avis de la côte des Malabars de la mort du commissaire général Van Rée, en route de Cochin à Surate.

Massacre de 49 Portugais à Bornéo. — Les Hollandais suspendent leur commerce à Masulipatam. — Moret remplacé par de Chalonge comme chef de notre comptoir en cette ville.

Les Portugais de Macao avaient traité depuis plusieurs années avec le roi de Bandermassin, dans l'île de Bornéo, du poivre qu'il tirait de ses terres et qu'il s'était engagé de leur livrer entièrement au prix dont ils étaient convenus. Il y était venu

l'année dernière quatre de leurs vaisseaux pour charger cette épice; dans le même temps il y mouilla un navire espagnol de Manilles qui y était envoyé pour en traiter aussi; les Espagnols en offrirent beaucoup au delà du prix que les Portugais payaient ordinairement; le roi intéressé ainsi que le sont tous ces princes leur en fournit; les Portugais en firent des plaintes et peut-être des menaces qui furent rapportées. Ce prince barbare, cachant son dessein, leur promit satisfaction; il invita les principaux à un régal, ils y furent; des ordres étaient donnés, on fit main basse dessus au milieu du repas; il y en eut 49 d'assassinés, d'autres plus heureux se sauvèrent et furent aux vaisseaux qui mirent à la voile en même temps et retournèrent à Macao donner cette triste nouvelle. Je mets encore cet article comme une confirmation de la barbarie de ces peuples des îles de la Mer du Sud et dont j'ai déjà parlé dans cette relation.

Nous reçûmes le 5 avril des lettres de la Compagnie mais du 2 janvier 1691; elles avaient été retardées; on se plaignait fort de la conduite du sieur de l'Estrille que son intérêt particulier avait fait rester au Brésil pour y vendre les marchandises qu'il apportait des Indes pour son compte. La Compagnie se plaignait encore de ce qu'on avait fait passer des personnes aux Indes sur l'escadre de M. Duquesne sans lui en avoir communiqué; on nous donnait ordre de ne point donner de créance à ses lettres à moins qu'elles ne fussent signées de six directeurs généraux.

Le demi-bot qui nous avait apporté des vivres et des rafraîchissements de Bengale en janvier remit à la voile le 7 avril pour y retourner.

Nous reçûmes des lettres du sieur Moret de Masulipatam; le gouverneur était ferme à vouloir faire payer aux Hollandais les droits de leur commerce sur le pied qu'on les exigeait à Surate. On n'avait point d'égard aux firmans qu'ils avaient du Mogol et dans toutes les formes et qu'ils avaient bien payé dans l'ambassade qu'ils avaient faite auprès de ce prince; les ordres étaient généraux pour les trois nations. Les Hollandais cessèrent

leur commerce pour ne pas établir une coutume dont ils auraient eu de la peine à se relever. Le sieur Bakerius, qui avait fait l'ambassade, avait écrit au Mogol sur ce rétablissement de droits ; ce n'était pas la pensée qu'il reçut une réponse favorable. Les gouverneurs et les autres officiers se relâchaient beaucoup aussi de l'application qu'ils avaient apportée autrefois à l'exécution des ordres de ce prince ; c'est qu'il n'avait plus la même vigueur par où il s'était fait craindre.

Le sieur Moret nous avait écrit plusieurs fois pour se retirer de Masulipatam où il était toujours incommodé ; il pressait encore par les lettres que nous en reçûmes dans ce mois et qu'il était fort mal ; on résolut de le faire revenir avec un commis qui était avec lui que l'on ne trouva pas à propos de laisser au comptoir. Le sieur de Chalonge partit le 27 avec le sieur de Labat, commis, pour aller remplir la place.

Les guerres de la province empêchaient les habitants de cultiver les terres, le riz extrêmement cher ; nous en reçûmes la charge d'une grande barque que nous avions écrit au sieur Cordier de nous envoyer.

Escarmouches entre Mores et Marates pendant le mois d'avril.

Les Mores tâchaient à gagner des paliagars pour se jeter dans leurs bois et faire de là leurs courses ; ces paliagars les refusèrent, connaissant bien que c'était recevoir des maîtres chez eux. Ils firent des courses le 3 dans la plaine mais sans rien trouver ; ils furent dans les terres du côté de l'ouest le 6, d'où ils enlevèrent un troupeau de 400 têtes de gros bétail. Les Marates vinrent le 9 au nombre de 900 chevaux et 300 lascarins ; ils campèrent dans la plaine à une portée de canon du fort ; le commandant m'envoya demander la permission d'y venir ; on ne le trouva pas à propos pour ne pas donner de jalousie aux Mores. Dans la vue de nous entretenir également avec les deux partis, on lui fit dire qu'un de nos brahmes irait le trouver la nuit ; cet homme bien instruit de nos intentions partit et retourna le lendemain. Le commandant de ces troupes avait fait diverses propositions, il demandait de nos lascarins pour se joindre aux leurs et attaquer les Mores dans leur camp ; il lui fut répondu que nous ne pourrions pas en donner ni entrer dans leurs démêlés ; il passa ensuite à demander de l'argent pour faire subsister les troupes, sous de belles promesses de remboursement avec les intérêts ; on y répliqua les mêmes raisons dont nous nous étions déjà servis, que nous n'en avions point ; il s'arrêta ensuite à nous demander ce qu'il nous semblait qu'ils devaient faire. Le brahme bien instruit répondit que notre sentiment était qu'ils devaient venir avec plus de troupes se camper dans les palmistes ou de l'autre côté au bas du coteau, à l'ouest de Pondichéry, empêchant de là les Mores de battre la plaine, qu'ils seraient forcés de se retirer dans trois jours. Le commandant revint ensuite à demander qu'on ne permit point à leurs ennemis d'acheter des vivres dans Pondichéry. Le brahme se servit des mêmes raisons que j'ai déjà rapportées de la nécessité qui nous obligeait à les souffrir ; il dit ensuite au commandant qu'ils prissent garde, lorsqu'on tirait un coup de canon du fort, que c'était un signal de la marche des Mores dans la plaine ; il quitta ensuite et les Marates retournèrent à Villenour.

Ils revinrent le 12 avec cent chevaux de plus ; ils prirent le long du bois et surprirent en approchant du camp des Mores un troupeau de quatre à cinq cents têtes de gros bétail et quatre chevaux de prix attachés à leurs piquets à la tête de leur camp ; ils mirent le feu à des cases de paille qui en étaient proches. Les Mores revenus à eux se mirent en défense ; il se fit ensuite une escarmouche qui dura près de trois heures, les coups tirés de loin ; il n'y eut que sept ou huit lascarins blessés de part et d'autre. Les Marates en se retirant avec leur butin rencontrèrent dans les palmistes trois hommes des Mores chargés de riz qu'ils venaient d'acheter à Pondichéry, ils les emmenèrent avec eux.

Le commandant m'envoya le 14 une lettre de Ram Raja où il me donnait avis qu'il devait faire partir de Gingy un détachement de troupes assez fort pour chasser les ennemis de nos quartiers ; il nous priait de les assister de conseil et de munitions de guerre ; j'y fis une réponse civile sans nous engager à rien.

Les Marates retournèrent le 15 attaquer les Mores ; tout se

passa à l'ordinaire en escarmouche, sept à huit hommes de part et d'autre tués ou blessés. Un de nos maquois fut enlevé le 16 par les gens des bois ; je l'envoyai demander, on le rendit, mais le commandant se plaignit de ce qu'un Français (c'était François Legrand qui commandait nos lascarins) avait fait lâcher quelques jours devant à ses gens un troupeau qu'ils avaient enlevé et qu'ils avaient su être de Villenour ; on soutint qu'il appartenait à nos habitants et l'on en resta là.

Nous fîmes battre la plaine le 17 ; nous rencontrâmes six de ces coureurs des bois qui avaient arrêté dix à douze personnes, hommes et femmes, pauvres gens de dedans les terres qui se retiraient à Pondichéry ; ces voleurs leur avaient ôté le peu qu'ils avaient ; nous leur fîmes rendre et l'on saisit les pillards que nous envoyâmes au camp des Mores pour les châtier et dire au commandant que, si l'on en rencontrait dans la suite, on ferait main basse dessus.

A notre retour au fort, nous apprîmes que huit ou dix soldats de la garnison avaient été au bois par curiosité pour voir le camp des Mores. On fit battre un ban aussitôt avec défense à peine de la vie à tous les gens du fort de passer sans ordre les limites que l'on marquait et les défenses affichées ensuite à la porte.

Les gens des Mores continuaient leurs courses dans la plaine ; sur l'avis qu'ils eurent que la cavalerie de Villenour était allée du côté de Valdaour, ils avaient enlevé le matin bon nombre de bétail, François Legrand à la tête de nos lascarins leur en fit lâcher une partie. Ils prirent le 22 plusieurs paquets de riz que l'on apportait vendre à Pondichéry, j'envoyai faire des plaintes au bois, le brahme qui était à la tête des troupes s'excusa sur ce qu'il n'était pas le maître des cavaliers, que ces gens demandaient leur solde et qu'il n'y avait pas de quoi les payer. Nous menaçâmes, cependant nous évitions d'en venir aux extrémités à cause des suites. La cavalerie de Villenour y retourna le 23 d'une course vers le nord, d'où elle amena 4 ou 5.000 pièces de gros et de menu bétail.

Les Marates prirent le même jour quatre ou cinq cents de ces coureurs de la plaine, nos lascarins en amenèrent un autre

au fort que l'on fit fustiger rudement, ensuite hors de la peuplade à coups de rotin ou baguettes. Les Marates enlevèrent encore le 24 un cavalier more et dix ou douze coupeurs d'herbes qui allaient au fourrage ; ils revinrent à la plaine le 25. Les Mores firent le lendemain leur course, ils enlevèrent cinquante ou soixante pièces de gros bétail et du riz qu'ils firent couper. Une troupe de leurs lascarins rôdèrent la nuit autour de la peuplade, mais hors la portée du fusil ; ils firent couper encore du riz le 27 dans la plaine, ils y retournèrent le 28 ; les Marates sortirent de Villenour qui les firent retirer. Les Marates avertis le 29 que les fourrageurs des Mores et les coupeurs d'herbes paraissaient, ils sortirent dessus ; il y en eut quatre de tués, un même nombre de blessés des premiers et dix des autres qu'ils prirent et qu'ils renvoyèrent après leur avoir coupé les oreilles. Les Mores sortirent des bois lorsqu'ils virent les Marates retirés ; comme ils nous attribuaient tout le mal qui leur arrivait parce que nous ne voulions pas les recevoir dans la peuplade et nous joindre à eux, ils trouvèrent dans la plaine les coupeurs d'herbes pour nos chevaux qu'ils arrêtèrent et, passant ensuite dans le jardin du sieur Germain, éloigné d'une portée de canon du fort, ils y firent du désordre et emportèrent le petit bagage de deux hommes qui étaient de garde. Je fis écrire au brahme sur cette action, nos gens furent renvoyés, on n'en put tirer autre chose ; il se disculpait toujours sur ce qu'il n'était pas le maître de ses gens, ce qu'ils souffraient dans ces bois et le mauvais succès de leur course leur avait fait prendre la résolution de se retirer ; un envoi de quelque argent par leur commandant qui était allé au camp chercher du secours les fit rester. — Nous passâmes le mois d'avril dans l'embarras de nous ménager entre les deux partis.

Les Mores paraissent vouloir précipiter le siège de Gingy.

Nous reçûmes plusieurs lettres du camp des Mores ; on confirmait ce qu'on nous mandait aussi de Gingy que les Marates faisaient des courses avantageuses sur les Mores, leur enlevant de petits convois et nombre de fourrageurs, que le Mogol, par-

des lettres qu'il avait écrites, se plaignait fort du retardement du siège et qu'il se disposait à envoyer de la cavalerie dans nos quartiers ; nous eûmes avis ensuite qu'elle était partie mais qu'elle avait été contremandée. On avançait fort les travaux, les lignes approchaient du corps de la place, le canon des deux partis et dont le bruit venait jusqu'à nous ne cessait point de tirer. Les Mores avaient fait une espèce de fort du côté du sud où ils avaient mis de leurs meilleures troupes pour s'opposer à l'entrée des vivres dans la place et qui y passaient par cet endroit ; cependant on écrivait qu'on en faisait entrer quantité toutes les nuits. On confirmait toujours l'intelligence du ministre Asset Khan et de son fils avec Ram Raja. Les envoyés de Madras étaient encore au camp ; on les remettait sur l'expédition des firmans qui leur avaient été promis, c'était un tour des secrétaires et des autres officiers de ce caractère pour en tirer des présents.

Mariage mouvementé du frère du naïque de Tanjore.

Le R. P. Lecomte, jésuite, arriva dans ce mois de la Chine ; il avait passé de là à Madras sur un navire anglais et ensuite à Pondichéry, pour continuer son voyage en France et de là à Rome sur les difficultés qu'ils avaient en Chine avec les pères portugais pour l'autorité dans ces missions.

Il était arrivé l'année dernière aux côtes de Chine la nuit du 27 au 28 août une tourmente extraordinaire ; c'était un coup de ces vents furieux que l'on nomme typhons et qui n'ont point leurs pareils en Europe ; plus de six cents bâtiments avaient péri à la côte et les maisons et les arbres renversés jusqu'à quatre lieues dans la terre.

Le sieur Cordier nous donna avis que le frère de Maga Raja était prêt à se marier, qu'on lui avait écrit de la cour de Tanjore pour lui envoyer les présents accoutumés dans de pareilles cérémonies, que l'on faisait monter jusqu'à 2.000 chacras. Ce sont des actions de dépenses qu'on ne peut pas éviter, mais où l'on peut retrancher ce qu'on juge être de trop ; nous limitâmes le présent à 345 roupies en étoffes et curiosités que nous envoyâmes au sieur Cordier. On eut avis depuis que, le jour de ce mariage, pendant les cérémonies où Maga Raja assistait, six hommes déterminés qui étaient dans la foule mirent le sabre à la main pour assassiner ce prince ; il fut blessé légèrement ; quatre de ces scélérats se sauvèrent, un fut tué sur la place, l'autre fort blessé et arrêté. On crut que ce coup venait de la mère du jeune naïque de Maduré qui gouvernait l'état sous l'autorité de son fils ; elle en voulait à Maga Raja de quelques paroles que ce prince avait dites publiquement de cette dame sur sa conduite. Il y a apparemment des mystères dans cette action qui fut étouffée sans faire de perquisitions.

Les hostilités à la côte pendant le mois de mai.

Je n'ai point de particularités considérables à rapporter dans le mois de mai sur les affaires de la Compagnie que les embarras où nous nous trouvions toujours de nous ménager entre les Mores et les Marates. On trouvera peut-être que je suis un peu trop prolixe et que je m'arrête à trop de minuties, mais comme je n'écris que pour les personnes qui prennent quelque intérêt à la conduite que nous avons tenue et [où] j'ai la meilleure part, j'ai cru qu'ils trouveraient de la satisfaction dans le détail que j'en fais.

Les Marates firent une course dans ce mois jusqu'auprès de Paliacate en pillant et brûlant partout ; une partie de la cavalerie de Villenour, d'autre de Valdaour, joint à un détachement qui était sorti de Gingy, avaient fait cette course. Les Mores affaiblis dans le commencement du mois par beaucoup de leurs gens qui avaient quitté faute de paye et n'osant sortir du bois, les Marates restés dans Villenour et qui étaient informés de leur faiblesse, battaient la campagne et enlevèrent le 11 et le 12 les bestiaux proche de leur camp et d'autres troupeaux à une demi-lieue plus nord. Ils voulurent tenter à les attaquer dans leur fort mais ils furent forcés de se retirer.

Nous sûmes le 17 que les Mores avaient arrêté deux parents de nos marchands qui passaient au nord, il leur était venu du

secours la veille de 50 chevaux, de 200 fantassins et quelque argent, ce qui leur redonna de la vigueur ; j'envoyai demander les deux hommes, le brahme qui était à leur tête répondit fièrement qu'il ne les lâcherait pas. Sur cette réponse, on donna ordre de ne laisser entrer personne des leurs pour acheter des vivres et sur l'avis qu'on nous donna qu'il y avait dix ou douze de leurs gens au marché chargés de riz, d'herbages et d'autres denrées, on leur fitquitter, en les remboursant pourtant de ce qu'ils avaient payé ; ils sortirent du bois. Le lendemain, 18, quelques-uns de leurs gens se détachèrent du gros et vinrent enlever un troupeau de 50 vaches à une portée de mousquet de la peuplade ; sur l'avis que nous [en] eûmes, nous montâmes à cheval, mais ils avaient déjà gagné les bois.

Nous fûmes informés le 19 qu'il y avait dans le marché un parent d'un *Ouliar* qui était un de leurs chefs ; je le fis arrêter avec trois valets qui le suivaient et sur le rapport qu'il nous fit le même jour que le brahme du bois avait fait battre les deux parents de nos marchands pour en tirer de l'argent, on usa de représailles sur le corps du parent de l'*ouliar* et de ses gens qui ne furent pas épargnés.

Les Mores brûlèrent la nuit du 20 au 21 un grand village nommé Oulgaré (Oulgaret) à une demi-lieue de nous et, sur les deux heures après-midi, ils parurent dans la plaine ; nous sortîmes, neuf cavaliers, cinquante fusiliers français et nos soldats du pays ; à notre vue, ils se retirèrent dans le bois. Nous restâmes, en apparence pour un divertissement de chasse, jusqu'à la nuit que nous nous retirâmes au fort.

Il sortit la nuit du 21 au 22 quelques-uns de leurs lascarins avec des coupeurs d'herbes pour couper des riz ; les Marates en eurent avis, ils les surprirent ; ils en prirent sept à huit à qui ils coupèrent les têtes. Les Mores parurent le matin dans la plaine, cavalerie et infanterie ; après avoir fait quelques passades, ils prirent la route de ranger nos retranchements et retournant, le sieur Germain, François Legrand et nos lascarins y étaient ; nous y passâmes ensuite avec cinquante soldats. Les Mores passant devant nous sur la ligne où nous étions tirèrent un coup de mousquet en l'air, on leur répondit de même,

ils réitérèrent de deux, on y répliqua de trois ; les coups étaient à balle mais lâchés en l'air ainsi que je l'ai remarqué. Sur les ordres que étaient donnés au fort, on tira un coup de canon, mais du côté de la mer ; les Mores y répondirent de douze ou quinze coups de mousquets. Leur cavalerie qui s'était tenue un peu au large de l'infanterie s'approcha : l'infanterie s'avança aussi vers nous et l'on crut que c'était à dessein de donner ; nous les attendions, bien préparés et sur le point que nous allions faire une décharge sur eux et qu'ils prévirent apparemment ; ils se retirèrent et retournèrent à leur camp.

Ils battirent encore la plaine le 23 où ils enlevèrent un troupeau de cabrits. Nous étions assez embarrassés à nous ménager pour n'en pas venir aux mains que dans une extrémité. Il n'y avait point d'herbage pour le bétail autour de Pondichéry ; il fallait envoyer les troupeaux au loin ; il y en avait quantité dans la peuplade, il en était mort beaucoup manque de nourriture et, quelques précautions que l'on prit lorsqu'on les faisait passer au large, il était bien difficile d'empêcher que les Mores n'en enlevassent. Il y avait deux ou trois jours qu'ils avaient parlé d'accommodement ; je dis à nos brahmes d'entendre leurs propositions ; pendant qu'ils étaient en pourparler en dehors de nos retranchements, un parti de leur cavalerie battit encore la plaine. Ils y reournèrent le 25, ils n'y trouvèrent rien à prendre, mais au retour à leur camp ils voulurent faire une tentative à passer un petit bras de rivière et entrer dans la peuplade du côté du sud. On menaça de les charger, ce qui les fit retirer ; les Marates parurent ensuite et au lieu de pousser leurs ennemis, piqués de ce que nous ne nous déclarions pas en leur faveur, ils furent au jardin du sieur Germain, où ils firent tout le désordre, arrachant les plantes et emportant les fruits, mûrs et verts. On s'en plaignit au commandant, il s'excusa sur ce que c'était des gens qui s'étaient détachés du gros, qu'il n'en avait rien su et qu'il ne les connaissait pas. Nous prîmes cette réponse pour satisfaction ; nous avions besoin d'eux, tous les vivres venaient de leur côté, il leur était facile d'empêcher que l'on en apportât ; il fallait ménager notre conduite et nous entretenir avec les deux partis.

Les Mores battirent encore la plaine le 28 ; ils passèrent ensuite dans les terres du côté de l'ouest, d'où ils enlevèrent un troupeau de 500 têtes de gros bétail. Ils rangèrent le coteau en retournant à leur camp. On avait ménagé un accommodement entre eux et nous ; les deux parents de nos marchands furent relâchés moyennant quelque argent qu'ils donnèrent sous main. Le parent de l'*ouliar* fut aussi relâché avec ses gens, mais à la prière d'un paliagar de nos amis du côté du sud. Les Mores avaient empêché que l'on apportât du bois dans la peuplade ; les bûcherons eurent la liberté d'y revenir et d'en fournir ; on promit aussi à leurs gens d'y venir acheter les denrées dont ils auraient besoin.

Nous recevions de temps à autre des lettres du camp ; on nous avait fait espérer un firman de Sultan Camba pour nous parer de l'insulte de ces coureurs ; nous appréhendions d'être forcés d'en venir aux mains avec eux et que ce prince et le ministre Asset Khan ne donnassent après des ordres d'agir ouvertement contre nous, sur l'avis qu'on leur donnerait que nous serions dans le parti des Marates. Nous pressions notre envoyé auprès de ces seigneurs pour cet acte, mais jusqu'à présent il n'avait pu l'obtenir ; il continuait à nous écrire qu'on demandait un envoyé français au camp. La cavalerie des Marates continuait à battre la campagne et à enlever de petits convois ainsi que des fourrageurs ; ils faisaient main basse sur tous les Mores qu'ils rencontraient. On continuait à parler d'envoyer mille chevaux du côté de la mer sous un commandant nommé, mais comme l'on prétendait qu'il fît subsister cette cavalerie et qu'il n'avait point d'argent, peu d'apparence d'en trouver, on ne croyait pas qu'elle fut si tôt en marche.

Les Anglais obtiennent du Mogol un firman pour la continuation de leur commerce à Madras.

Les Anglais étaient partis du camp ; ils avaient fait confirmer les firmans anciens qu'ils avaient des rois de Golconde et de plus la permission de faire battre des roupies à Madras. La confirmation des firmans n'était que pour cette place, ils

avaient fait des tentatives pour y faire comprendre la forteresse de même, mais sans avoir pu rien obtenir sur cet article. Ils laissèrent deux brahmes au camp pour agir aux affaires qui pourraient leur survenir.

Nous eûmes avis à la fin du mois que les envoyés des Anglais étaient arrivés à Madras avec un envoyé more de la mission de Sultan Camba pour assister à la lecture qui devait être faite du firman. Le gouverneur fut le recevoir hors de la ville accompagné de quelques marchands particuliers, les gens du conseil ayant refusé d'y aller (c'est qu'ils n'avaient pas été du sentiment de faire cette dépense). Le gouverneur, plus habile qu'eux et mieux éclairé, s'était chargé d'en répondre et dont il a été avoué depuis par leur Compagnie. Le firman fut lu à Madras au bruit du canon de la forteresse et de la mousqueterie de la garnison ; l'envoyé more était chargé d'un présent pour le gouverneur ; c'était un habit complet à leur usage, un cheval de prix bien anarché et deux autres chevaux de même mais sans harnais.

On avait reçu à Madras des lettres d'Angleterre par un navire qui y était venu de Perse. Les Anglais publiaient plusieurs nouvelles du mauvais état de la France mais peut-être aussi qu'on les envoyait de même ; car pour rendre justice à plusieurs de cette nation que nous avions connus et pratiqués dans les Indes depuis les révolutions d'Angleterre, ils n'ont pas paru prendre beaucoup de part aux événements de cette guerre. On nous écrivit une nouvelle de Madras qui nous causa bien de la joie, c'était des assurances du retour en France de M. Duquesne avec les vaisseaux de l'escadre.

Les Hollandais étaient toujours en mouvement à Negapatam et en apparence dans le dessein de quelque entreprise par les apprêts qu'ils faisaient ; il y avait presque toujours quatre ou cinq de leurs vaisseaux en rade.

Arrivée à Pondichéry du Postillon *venant de France : la Compagnie annonce l'envoi de six vaisseaux avec* 12 *millions de livres. — Le* Postillon *repart pour le Bengale.*

A la pointe du jour du 3 juin, nous aperçûmes un petit vaisseau à une petite lieue sud de nous qui rangeait la côte et un peu après l'on y arbora le drapeau blanc ; il mouilla ensuite sur les huit heures à notre rade. Le sieur Prado, qui le commandait, descendit à terre ; ce petit bâtiment nommé le *Postillon*, était parti des côtes de France en novembre de l'année dernière ; ils avaient passé au Brésil pour se remettre d'un coup de vent qu'ils avaient souffert en route. La Compagnie n'avait pas jugé à propos et bien prudemment de ne pas risquer une somme considérable sur ce vaisseau ; il n'y avait pour marchandises que dix caisses de corail grez et quinze barriques d'eau-de-vie. Ce bâtiment était une prise faite sur les Anglais ; je fais cette remarque parce que la forme de son gabarit contribua beaucoup à le sauver. Après avoir doublé Ceylan, au lieu de prendre un peu le large pour venir atterrir entre Tranquebar et Porto-Novo, le sieur Prado prit la côte au sud de Negapatam et passa avec pavillon anglais à la portée de canon de quatre vaisseaux hollandais qui y étaient mouillés ; il ne fut à bord qu'un cattimaron demander d'où était le vaisseau ; on donna pour réponse qu'il était anglais et qu'il venait de Surate et il continua la route de même. Nous apprîmes par les lettres de la Compagnie que le vaisseau était expédié pour nous donner avis qu'elle devait faire partir en janvier de cette année six vaisseaux avec un capital de 12 millions de livres, moitié pour être employés à Pondichéry et l'autre à Surate où les vaisseaux devaient aller au départ de la côte. Nous eûmes la confirmation de l'arrivée en France des six vaisseaux de l'escadre commandée par M. Duquesne dont la Compagnie paraissait être mal satisfaite, ainsi que de la conduite des autres officiers sur ce qui s'était passé au pillage de la flûte aux côtes de Ceylan, on n'avait plus d'espérance au navire l'*Oriflamme* que l'on croyait absolument perdu.

La France toujours victorieuse sur ce grand nombre d'ennemis et les Français invincibles par le génie de ce grand Roi, M. le Maréchal duc de Luxembourg à la tête de 28 escadrons, partie de la maison de ce grand prince, avait défait entièrement l'arrière-garde des armées des confédérés composée de 72 escadrons de leurs meilleures troupes, cette action proche de Leuze en Flandre.

Nous fîmes décharger à terre les dix caisses de corail et douze quarts d'eau-de-vie, laissant le reste pour Bengale. Pendant que nous étions occupés à déchiffrer les lettres de la Compagnie et à écrire à M. Deslandes, on eut avis à Negapatam que le bâtiment qui avait passé était français et mouillé à Pondichéry. Le sieur Laurens Pit, fâché que l'on eût manqué le coup, fit mettre à la voile un navire de cinquante pièces pour le venir enlever. Ce vaisseau parut environ une lieue au sud le 6 à la pointe du jour ; il fut reconnu aussitôt pour hollandais. On était bien persuadé des raisons qui le faisaient venir ; le capitaine du *Postillon* eut ordre de s'approcher de terre ; on renforça l'équipage de quelques gens ; notre batterie du bord en état ainsi que les canons du fort qui y battaient. Le vaisseau hollandais vint à petites voiles, rangeant la côte et avec les manœuvres ordinaires lorsqu'on a dessein d'attaquer un bâtiment ; il rangea le *Postillon* à portée de fusil ; on s'attendait qu'il ne l'épargnerait pas, cependant après l'avoir dépassé, il mit toutes ses voiles hors et continua la route au nord.

Un marchand portugais de nos amis vint de Goudelour toute la nuit nous dire que les Anglais et les Hollandais étant hier au soir en régal, le chef de ceux-ci à qui le capitaine du navire expédié de Negapatam avait écrit en passant devant le comptoir par un cattimaron qu'il avait rencontré en mer et apparemment fait confidence des ordres qu'il avait, porta une santé aux Anglais sur la prise de notre bâtiment, mais qu'un des Anglais voulut parier 200 pagodes qu'il ne l'enlèverait pas ; le Hollandais refusa le pari. Le *Postillon* mit à la voile sur les six heures du soir du 6 pour Bengale.

Un vaisseau appartenant à des Arméniens saisi par les Anglais dans le golfe du Bengale et fortuitement retrouvé et rendu à Ceylan.

Nous expédiâmes par deux voies des exprès à Surate pendant ce mois, avec les lettres, les duplicatas et les ordres de la Compagnie pour informer M. le directeur Pilavoine des avis qu'elle donnait des six vaisseaux qu'elle devait faire partir en janvier de cette année et nous en reçûmes aussi des lettres dans ce mois. On marquait que le navire le *Saint-Louis* qui avait été à la Compagnie et vendu depuis à des marchands arméniens, au retour d'un voyage de Bengale, avait été rencontré en mer par un vaisseau anglais qui avait pillé ce navire, pris 700 roupies d'or, plusieurs marchandises, des agrès, des vivres, etc., qu'il l'avait abandonné ensuite. Les Arméniens, manquant par là de plusieurs choses qui leur étaient nécessaires pour continuer leur voyage en Perse, relâchèrent dans un port de l'île de Ceylan, — on ne disait pas le nom, mais il y avait apparence que ce fût Galles — et furent surpris d'y trouver le navire anglais qui y était entré quelques jours devant. Les Arméniens furent trouver le gouverneur, lui racontèrent ce qui leur était arrivé et lui demandèrent justice. Le capitaine anglais fut appelé, il avoua le fait, il offrit de rendre ce qui avait été pris, ce qui fut fait. Le Hollandais donna avis de cette action au directeur de leur Compagnie du comptoir de Surate, qui en informa le gouverneur pour confirmation que l'on ne devait s'en prendre qu'aux Anglais des pillages qui avaient été faits sur les vaisseaux mores à leur retour du golfe Persique et de la Mer Rouge et où l'on embarrassait aussi les autres nations d'Europe ; le gouverneur de Surate en avait donné avis au Mogol ; le capitaine anglais était au service de leur Compagnie ; il y a été continué depuis.

Le seigneur Antoine Machado, général de mer du détroit — c'est la seconde charge de l'État des Portugais dans les Indes — s'était retiré à Surate. Cet homme brave, intrépide

et redouté des Mascatins, mais d'une humeur un peu brusque, avait eu prise avec le capitaine général de l'État des Portugais dans les Indes (cette charge supplée à celle de vice-roi, lorsqu'il vient à mourir, en attendant la venue d'un autre) et sans vouloir entendre parler d'accommodement, il sortit de Goa. Il était passé à Surate dans l'attente de l'arrivée du vice-roi que l'on avait avis qui devait partir de Lisbonne en mars de cette année pour les Indes. Je mets cet article parce que j'aurai occasion d'y revenir dans la suite.

Le sieur Moret arriva dans ce mois de Masulipatam où il avait laissé le sieur de Chalonge ; on continuait toujours de vouloir faire payer les droits aux nations sur le pied de Surate. Les Hollandais attendaient toujours les réponses des lettres qu'ils avaient écrites à la cour.

Fr. Martin prépare à tout hasard une opération commerciale pour 1693. — Les Hollandais résolus à nous chasser de Pondichéry.

Sur l'avis que nous donnait la Compagnie de l'expédition qu'elle devait faire des six vaisseaux et du fonds qu'elle destinait à employer à la côte, nous fîmes assembler nos marchands pour les engager à faire travailler ; ils s'en défendirent beaucoup sur l'état où était la province et le peu d'apparence par là de faire des avances aux ouvriers qui leur avaient déjà emporté beaucoup ; ils se rendirent pourtant sur les assurances que nous leur donnâmes de les soutenir dans les occasions où notre assistance leur serait nécessaire ; ils promirent de commencer à faire travailler. Nous n'avions fait cette démarche que pour les mettre en train ; il leur fallait des avances et nous ne le pouvions que par l'arrivée des vaisseaux.

Il arriva dans ce mois un navire danois à Tranquebar ; il était parti de Copenhague le 27 octobre de l'année dernière ; il y avait dessus 70 soldats pour renfort de la garnison ; nous eûmes la confirmation par là de ce que nous avions appris de l'état des affaires de l'Europe. Le principal interprète des

Danois était à Pondichéry ; à la nouvelle de l'arrivée de ce vaisseau, les Mores le faisaient observer pour tâcher à l'enlever lorsqu'il passerait au sud ; c'était afin d'en tirer de l'argent. Sur l'avis que l'on m'en donna, je le fis escorter jusqu'à Goudelour ; le commandeur de Tranquebar m'écrivit depuis des lettres de remerciement.

Nous eûmes avis par une voie sûre qu'il était arrivé six navires de Hollande à Batavia et des ordres au général et au Conseil de cette capitale de tirer les Français de Pondichéry d'y employer tous les moyens pour y réussir, la force et les présents au seigneur du pays. On ajoutait à cet avis qu'on était en mouvement à Batavia à armer des vaisseaux. Nous eûmes la confirmation par des gens de Negapatam, dont les avis étaient aussi assez justes, mais que nous payions bien ; il y avait toujours quatre ou cinq grands vaisseaux à la rade de cette place ; lorsqu'il en partait, il en revenait d'autres à la place.

Démêlés de Fr. Martin avec les Mores et les Marates pendant le mois de juin.

Je reprends les démêlés que nous eûmes dans ce mois avec les Mores et les Marates et qui nous donnèrent assez de peine.

Les Marates furent brûler la nuit du 6 au 7 le village de Cottecoupom, proche le camp des Mores dont ils passaient du jour plus commodément que dans le bois. Les Mores enlevèrent le 10 dans la plaine un troupeau de vaches de nos brahmes ; sur la plainte que j'en fis, elles furent rendues. En retournant de leur course ordinaire, le 11, quelques-uns s'arrêtèrent à une mosquée du sud. A l'entrée de la peuplade, ils se retirèrent de même. Naropendit, brahme, qui était à la tête des gens des bois, demanda le 13 une conférence avec un de nos brahmes, elle lui fut accordée, il se présenta proche des barrières, escorté de 50 cavaliers et de 60 mousquetaires, notre brahme sortit dehors sous le feu de nos gens qui bordaient les retranchements. Leur conversation ne fut que sur les actions passées et des promesses de Naropendit de ne rien tenter contre nous ; notre

brahme y répondit de même que nous ne cherchions qu'à vivre en paix, mais aussi de nous défendre si l'on nous insultait. Ils se séparèrent de même ; il en coûta quelques pagodes de présent au brahme des bois ; tout agissait là par ses avis, c'était une nécessité de le ménager ; il était capable d'un coup déterminé du cœur et j'y ajouterai un des méchants hommes de la tribu.

Le 15, je reçus une lettre d'un Rasoul Khan, deuxième fils de Chir Khan Lody ; il me donna avis qu'il venait de ces côtés-là pour commander les troupes des Mores, qu'il amenait avec lui de renfort, 250 chevaux, 200 Rajpoutes et 500 lascarins, qu'il arriverait au bois dans quatre à cinq jours, qu'il me viendrait voir avec toute la confiance que nous lui rendrions les mêmes services que son père avait reçus de nous autrefois. La lettre était fort civile ; elle était accompagnée d'une autre de Salem Khan, qui avait obtenu le firman pour la conquête des terres du bord de la mer de la province de Gingy, celle-ci fort insolente et une espèce de commandement qu'il nous faisait de donner à Rasoul Khan tout le secours qu'il avait besoin de vivres, de munitions, l'argent même de nos gens. La lettre de Salem Khan était accompagnée d'une lettre du général Jaloufar Khan, semblable à une autre que nous reçûmes encore le même jour par la voie de notre brahme qui était au camp. Jaloufar Khan nous écrivait en termes civils de donner l'assistance que nous pourrions aux troupes de Salem Khan, que c'était par là rendre service au Mogol et qu'il nous en reconnaîtrait ; je remis à répondre à ces lettres.

Cependant les Mores étaient sortis des bois, quelques-uns d'entre eux avaient passé la rivière d'où ils avaient enlevé plusieurs pièces de gros bétail. Comme ils les chassaient, les Marates sortis de Villenour leur donnèrent sur la queue ; les Mores furent poussés ; sept ou huit de leurs gens, qui chassaient 50 ou 60 vaches, se trouvèrent pressés, ils voulurent se jeter dans la peuplade avec leur butin. Nous étions toujours sur pied et en armes dans des occasions de même ; on les empêcha d'entrer et on les força de passer outre ; ils trouvèrent les Marates devant eux à deux ou trois cents pas, ce qui les

fit revenir. Je fis retirer le bétail et de nos lascarins pour garde ; les Mores se retirèrent comme ils purent.

Les Marates, après avoir poussé leurs ennemis jusqu'auprès de Villenour, leur commandant nommé Darmogy, bon soldat qui en a donné plusieurs preuves et dont j'aurai occasion de parler souvent dans la suite, m'envoya dire par un de ses gens que si nous recevions chez nous le pillage des Mores, il ne laisserait plus passer de vivres pour Pondichéry. Dans le même temps, le brahme du bois, Naropendit, nous envoya demander le bétail ; ces deux messages furent sur les neuf heures du soir ; on remit au lendemain à leur répondre. Les Mores battirent la plaine de bon matin le même jour et, comme ils prirent le chemin de la peuplade en retournant et que nous crûmes que c'était pour demander le bétail, nous passâmes cinquante français et nos soldats du pays du côté où ils auraient pu entrer. Nous ayant aperçus, ils s'arrêtèrent à cent pas [plus] loin. Naropendit demanda à parler à un de nos brahmes, chacun fit la moitié du chemin ; pendant qu'ils étaient à s'entretenir, on nous donna avis du fort que les Marates paraissaient. Cela fit cesser la conférence et les Mores se retirèrent. Nos brahmes accommodèrent sous main l'affaire des vaches ; elles furent rendues à ceux à qui elles appartenaient, en donnant à Naropendit en argent environ le tiers de ce qu'elles valaient.

Nous reçûmes le 19 des lettres de Rasoul Khan et d'un Mirza Amabeg, autre commandant ; ils me donnaient avis de leur arrivée à Congimer avec leurs troupes, qu'ils seraient le lendemain au bois d'où ils viendraient nous rendre visite et prendre nos avis sur ce qu'il y aurait à faire, qu'il était chargé par Ibrahim Khan, son frère aîné, de ne rien entreprendre que par mon conseil. Je renvoyai les gens qui avaient apporté les lettres ainsi qu'un cavalier qui nous avait rendu celles que nous avions reçues le 15, il eut une toque de présent de la valeur de deux pagodes, et à six fantassins qui étaient avec lui chacun deux fanons. Le cavalier fut chargé de dire que nous répondrions aux lettres lorsque les troupes seraient au bois. Nous eûmes avis le même jour que Rasoul Khan y était arrivé avec

40 chevaux seulement et deux ou trois cents fantassins ; il y a apparence qu'il voulut donner d'abord des marques de sa valeur ; il monta à cheval le 20 et marcha avec ses troupes à Villenour ; il y surprit les Marates qui étaient en fête à trois ou quatre mariages que l'on y célébrait ; la cavalerie n'eut que le temps de monter à cheval et l'infanterie de tirer quelques coups de mousquets ; ils passèrent ensuite de l'autre côté de la rivière abandonnant la peuplade. Darmogy n'avait avec lui que 400 cavaliers, les Mores pillèrent ce qu'ils trouvèrent ; ils prirent deux chevaux de prix que leurs maîtres n'avaient pas eu le temps de monter ; ils se saisirent de plusieurs habitants du pays, hommes, femmes qui n'avaient pas eu le temps de fuir et, après avoir mis le feu à trois ou quatre endroits de la peuplade, ils reprirent le chemin des bois. Les Marates repassèrent la rivière ; ils trouvèrent cinq ou six Rajpoutes qui s'étaient arrêtés pour chercher du pillage ; ils firent main basse dessus.

Nos brahmes, qui avaient été autrefois de la maison de Chir Khan furent voir le soir Rasoul Khan au bois, ils y restèrent une partie de la nuit ; ils me rapportèrent le lendemain la conversation qu'ils avaient eue avec lui ; il fondait toutes ses espérances pour le succès de son entreprise sur l'assistance qu'il s'attendait à recevoir de nous ; il tâcha de porter nos brahmes à nous y engager par les avantages qui nous en reviendraient dans le service que nous rendrions au Mogol, outre que leur famille rentrant dans une partie des terres du gouvernement que leur père avait eu autrefois, nous en serions les maîtres, que Gingy ne pouvait plus tenir encore que quelques jours et que nous ne devions pas hésiter à nous déclarer, qu'il nous était avantageux que nous le fissions avant que la place fût rendue. Nos brahmes bien instruits de nos intentions y répondirent que nous ne cherchions qu'à faire notre commerce, que nous n'entrions point dans toutes ces guerres et que nous ne pouvions lui donner aucune assistance. Il demanda ensuite à me rendre visite ; il se chargerait de m'en avertir et le quittèrent ensuite. On trouva à propos de lui envoyer quelques vivres pour sa table ; cette civilité se pratique entre les amis.

Un de ses gens vint trouver nos brahmes le 24, il avait ordre

de leur dire qu'il y avait quatre ou cinq jours qu'il était dans les bois en attendant notre réponse sans avoir vu personne. Nous nous assemblâmes là-dessus ; on fut tous du sentiment de ne point recevoir sa visite ; nous l'avions refusée de la troisième personne du gouvernement de Gingy. En permettant à Rasoul Khan de nous voir, c'était faire croire aux Marates que nous étions d'intelligence avec leurs ennemis, nous ne pouvions point rompre avec eux ; tous les vivres venaient de leur côté, ainsi que je l'ai déjà rapporté et qu'ils pouvaient nous empêcher, joint à toutes ces raisons qu'il n'était pas sûr que les Mores prissent Gingy. Cette place avait été rafraîchie depuis plusieurs jours d'un grand convoi de vivres qui était venu de Tanjore ; il y avait une forte garnison, la cavalerie marate battait la plaine presque toujours avec succès et l'on avait des avis sûrs qu'il leur venait un grand secours.

Cette résolution prise de ne point souffrir de visite, on envisagea aussi de donner quelque satisfaction à Rasoul Khan ; il était dangereux de l'avoir contre nous, il était recommandé par Jaloufar Khan, il pouvait nous desservir auprès de ce général qui disposait absolument des troupes ; on convint donc de lui envoyer 200 pagodes (mais secrètement, afin que les Marates n'en eussent point connaissance). Pendant que nous entretenions sur cette affaire, les Mores sortirent de leur camp le 25 ; ils furent droit à Villenour. Darmogy les voyant venir sortit dehors avec 40 chevaux, il laissa de l'infanterie dans la pagode pour la défense et passa la rivière pour attirer les ennemis. Il était arrivé la veille un capitaine marate avec 23 chevaux dont les Mores n'avaient point eu d'avis ; il était à couvert dans un plant d'arbres manguiers ; Darmogy l'envoya avertir. Rasoul Khan avec ses gens donnèrent dans Villenour ; comme ils y trouvèrent de la résistance, par le feu que la mousqueterie faisait de la pagode dont ils voulaient s'emparer, ils crurent mieux de poursuivre Darmogy qui les attira adroitement où était la cavalerie de la veille. Les Mores étant proche, les Marates foncèrent sur eux, partagés en deux ou trois escadrons ; pendant que leur infanterie faisait un grand feu, celle des Mores y répondait. Darmogy qui cherchait à

finir l'action se détacha du corps et suivi de quinze ou vingt de ses cavaliers, ils donnèrent au milieu des ennemis, ils firent une grande exécution de leurs lances et ensuite du sabre, il n'y eut que quelques cavaliers Usbeks du parti des Mores, qui empêchèrent la défaite entière, ils se retirèrent et ces Usbeks toujours à l'arrière-garde ; les Marates les poursuivirent jusqu'auprès de Pondichéry, ils se retirèrent ensuite et les Mores au bois.

Nos brahmes furent trouver le soir Rasoul Khan et lui porter les 200 pagodes ; il leur témoigna beaucoup d'obligation et promit de les rendre lorsqu'il serait en état, il avoua qu'ils avaient été hier bien battus et avaient laissé 25 ou 30 des leurs sur la place et plusieurs blessés. Nos brahmes l'avaient averti la première fois qu'ils furent le voir de se défier de Naropendit, que ce brahme jaloux de sa venue, parce qu'elle lui ôtait l'autorité qu'il avait sur les troupes, l'engagerait dans quelques mauvais coups. Rasoul Khan leur avoua qu'il l'avait reconnu et que ses gens étaient restés à quartier dans le combat et retirés de même ; il revint encore à la visite qu'il demandait à nous rendre ; on lui dit absolument que nous ne le pouvions pas ; il retourna pourtant à la charge pendant tout le reste du mois ; il eut toujours la même réponse. Les Mores qui venaient acheter des vivres faisaient toujours du désordre, on s'en était plaint, on en avait maltraité quelques-uns. Les choses s'aigrissaient, Naropendit pressait Rasoul Khan de donner dans la peuplade ; il était persuadé qu'il y trouverait un grand pillage à faire. Les Marates d'un autre côté arrêtaient les gens qui nous apportaient des vivres, leurs raisons de ce que nous souffrions leurs ennemis venir chez nous. Ce n'était pas un léger embarras de tâcher à s'entretenir entre les deux partis et éviter d'en venir aux mains. C'est ainsi que le mois de juin passa.

Nouvelles diverses des autres parties de l'Inde : le commerce hollandais florissant.

Il arriva un accident à un navire portugais à la rade de Goudelour ; l'entre-deux-ponts s'était rempli de coton en

bourre pour Bengale où ce bâtiment était destiné de Goa, d'où il était parti. Le tonnerre tomba sur le vaisseau, perça entre les ponts, mit le feu au coton. Le capitaine et le pilote étaient descendus à Goudelour ; l'équipage topas et noir prit la terreur d'abord et ne chercha qu'à se sauver à terre. Le R. P. Leverd, jésuite français, était sur le bord ; il avait pris l'occasion à Goa pour passer à Pondichéry où il arriva après s'être tiré de l'incendie. Le navire fut entièrement brûlé, on ne put rien sauver, il était estimé riche de 50.000 écus ; on croit, s'il y avait eu un officier à bord, un peu de vigueur, qu'on aurait sauvé le bâtiment. Il y eut six personnes noyées ou brûlées.

Nous reçûmes plusieurs lettres du camp pendant ce mois ; notre envoyé nous donnait avis que le Mogol continuait ses plaintes par les lettres qu'il écrivait sur la longueur du siège, que ce prince menaçait même d'envoyer d'autres généraux. On avançait les travaux, ils étaient poussés proche des murailles ; il y avait une quantité surprenante de sacs remplis de terre que l'on y envoyait. Les environs de Gingy ne sont presque que des roches, il n'y avait pas lieu d'y creuser. On continuait à nous prier d'assister Rasoul Khan de ce qu'il aurait besoin ; notre brahme était chargé par le général de nous en écrire. Les assiégés se défendaient toujours vigoureusement et les Marates à battre la campagne avec les succès ordinaires.

Nous reçûmes des lettres de Bengale dans le mois de juillet ; l'affaire du firman n'était pas encore terminée ; il y était survenu quelques difficultés que l'on était après à surmonter. Le demi-bot que nous avions renvoyé était arrivé. Il y avait pour 40.000 roupies de marchandises pour France emballées ; on s'embarrasse toujours de beaucoup d'effets qui étaient dans les magasins hors d'usage et de vente pour le pays. M. Deslandes envoyait un état des marchandises dont il était assuré de la vente pour n'en pas grossir le nombre lorsqu'il nous viendrait des vaisseaux. La loge devait être achevée de bâtir en juillet.

Il y avait des soulèvements par des rajas gentils qui voulaient s'opposer aux ordres que le Mogol avait donnés pour

la démolition de la pagode de Jaguernate, célèbre dans les gentils.

Les Hollandais avaient [reçu] l'année dernière depuis juillet jusqu'en novembre 14 vaisseaux ; ils y avaient apporté en argent et en marchandises près d'un million d'écus ; il leur était arrivé cette année en mars 4 navires ; leur commerce était florissant. La Compagnie d'Angleterre n'y faisait presque point de commerce, l'agent était toujours opiniâtré à vouloir s'établir à sept ou huit lieues plus bas qu'Ougly, à quoi les Mores s'opposaient. Les particuliers anglais faisaient un grand négoce dans ce royaume, ils y avaient plusieurs vaisseaux.

Nous eûmes aussi dans ce mois des lettres de Surate, la peste y continuait à l'ordinaire.

Un navire portugais que l'on attendait l'année dernière à Goa, qui était parti de Lisbonne en mars de la même année pour ce voyage et que l'on croyait perdu était arrivé fort maltraité à Torumba, proche de Bombay. On écrivait qu'il y avait de grandes divisions à Goa sur la retraite du général A. Machado, la plupart des officiers souhaitaient de l'avoir à leur tête ; il n'y avait que le gouverneur qui lui était contraire.

Il était arrivé à Surate un navire anglais de retour de Chine, il avait passé sur ce bâtiment un Chinois qui se disait envoyé des mandarins d'Amoy pour inviter les nations d'y envoyer leurs vaisseaux faire commerce sous promesse qu'ils y seraient bien reçus ; il fut à la loge visiter M. le directeur Pilavoine.

Nous eûmes avis de Masulipatam que les Marates battaient le pays depuis Aurengabad jusqu'à Golconde et Visiapour et qu'ils désolaient tout ; c'étaient des anciens soldats de feu Sivagy qui avaient repris les armes.

Les Hollandais caressaient fort les officiers du gouvernement de Masulipatam ; ils avaient fait plusieurs promenades avec eux sur la rivière et hors la ville. On écrivait aussi qu'ils leur avaient fait de grands présents par où ils avaient obtenu la liberté de continuer, en donnant en billet, de payer les droits, en cas qu'ils ne pussent pas obtenir du Mogol la révocation des ordres qu'il avait donnés sur cet article. Il leur était arrivé

plusieurs vaisseaux chargés ; les marchandises avaient été mises à terre à l'ordinaire et ces bâtiments remis à la voile, rechargés des marchandises du pays.

Le commissaire Bakerius, depuis la mort du commissaire général Van Rée, ne se mêlait plus d'affaires ; il renvoyait tout au sieur Laurens Pit à Negapatam. Cet homme — je dis Bakerius, — était extrêmement haï de ces côtés-là ; il avait usé aussi avec beaucoup de violence à Masulipatam et dans les comptoirs de la dépendance ; il prévoyait bien, n'étant plus soutenu du commissaire général, que ses affaires iraient mal.

Il y eut presque pendant tout ce mois un bot hollandais qui battit la mer à deux lieues au large de Tevenapatam jusqu'à la hauteur de Pondichéry ; on crut qu'ils avaient des avis qu'il nous venait des vaisseaux ; ils avaient toujours onze navires mouillés devant Negapatam ; lorsqu'il en partait quelqu'un, il en revenait de Ceylan prendre la place ; on croyait qu'ils y étaient fort sur leurs gardes. Les nouvelles y étaient qu'il était arrivé plusieurs vaisseaux à Batavia et des troupes ; on y parlait toujours du dessein sur Pondichéry qui était remis à l'année prochaine.

On eut avis que la Compagnie des Juifs de Londres qui avaient leurs gens à Madras et le sieur Barthélemy Rodriguès à leur tête, avaient obtenu de la Compagnie d'Angleterre de pouvoir charger un vaisseau de marchandises de la côte de Bengale et l'envoyer en Angleterre pour leur compte moyennant 18 % qu'ils lui payaient sur le pied de la vente à Londres. Ils avaient obtenu cette permission sur ce qu'ils avaient représenté que le commerce des diamants était absolument cessé depuis les révolutions arrivées dans les royaumes de Visiapour et de Golconde où l'on ne travaillait plus aux mines ; ils avaient un grand fond à Madras qu'ils ne pouvaient retirer ; on ajoute que des présents à des directeurs principaux de cette Compagnie avaient bien contribué à faire obtenir cette permission ; on n'a pourtant pas appris qu'elle ait eu de lieu pour la charge entière d'un vaisseau. Le sieur Rodriguès mourut à Madras dans ce mois, ce qui recula de beaucoup leurs affaires ; il ne restait plus que le sieur Alvaro da Fonseca qui devait faire

le voyage de Bengale pour l'emploi d'un fond considérable et qui fut obligé par cette mort de rester. Cette Compagnie a fait un grand commerce à Madras, particulièrement de là en Chine et aux Manilles ; elle n'a pas peu contribué à mettre cette place dans l'état florissant où elle est. Nous chargeâmes sur un navire portugais qui faisait voile à Achem, une partie des marchandises pour le compte de la Compagnie.

Il était venu deux brahmes le dernier jour de juin parler aux nôtres de la part de Rasoul Khan demander de l'argent ; je fus surpris du rapport qu'ils m'en firent ; je les envoyai au camp des Mores pour être mieux informés. Rasoul Khan désavoua les deux envoyés et que ce n'était pas de sa part ; on sut ensuite (mais peut-être qu'il y entrait aussi) que ces deux hommes étaient deux cavaliers Usbeks qui avaient sous eux quelques gens de leur nation. Rasoul Khan ajouta qu'il était bon de leur donner quelque chose, que c'étaient des gens déterminés et dont il n'était pas le maître ; nos brahmes répondirent que c'était à lui à les contenter et retournèrent. Le même jour, des cavaliers mores forcèrent une barrière des dehors où il y avait huit ou dix lascarins ; ils n'avaient pas ordre de tirer, (nous nous ménagions), mais comme les cavaliers prétendirent passer de là dans la peuplade, on les força de se retirer. J'envoyai dire à Rasoul Khan que si ses gens retournaient à faire une pareille violence qu'on ne les épargnerait pas.

Les détachements mores autour de Pondichéry continuent de nous créer de graves embarras pendant le mois de juillet.

Le 2, les Mores et les Marates, chacun de leur côté, enlevèrent dans la plaine des bœufs chargés de riz qui venaient à Pondichéry. Nous eûmes avis le 3 que les deux cavaliers Usbeks étaient montés à cheval la nuit pour donner dans la peuplade et qu'ils auraient été suivis de tout ce qu'il y avait dans les bois ; ils furent retenus par Rasoul Khan ; ces gens n'avaient ni argent ni vivres. On écrivait encore de là qu'il fallait tâcher à contenter ces deux hommes ; nous leur envoyâmes trente pagodes et dix jares de drap ; ils donnèrent parole (mais où

ne faisions guère de fond), qu'ils n'entreprendraient rien contre nous. Notre intention était de les mettre dans le tort, si nous étions forcés d'en venir aux mains.

La nuit du 4 au 5, 200 fantassins des Mores passèrent la rivière et furent à deux villages proches de Tevenapatam de la dépendance des Anglais et où ils avaient des lascarins de garde. Les Mores, en y entrant, firent main basse dessus, pillèrent ensuite ce qu'ils trouvèrent dans les cases, chassèrent devant eux en retournant environ 500 têtes de gros bétail, un troupeau de 2.000 moutons et près de 300 personnes de divers sexe et âge pour les vendre comme esclaves. Darmogy fut averti de la marche de ce parti par des gens qu'il avait mis de garde dans un petit bois de ces côtés-là ; de crainte que les Mores ne s'en emparassent et sur l'avis que nous lui avions donné que les Mores en avaient le dessein, il sortit avec 40 chevaux et donnant dessus, après quelques-uns de tués, les autres prirent la fuite et abandonnèrent le butin. Les Anglais qui avaient été avertis de cette action étaient sortis de la forteresse de Tevenapatam au nombre de 80 soldats européens, 10 cavaliers et 250 lascarins pour aller après ces pillards, ils les joignirent lorsque Darmogy les mettait en déroute, mais comme la nuit ne permit pas à ce capitaine de remarquer que les troupes qui venaient étaient des Anglais et qu'il les prit pour un secours qui venait des bois, il se retira. Les Anglais reconnurent par là les troupeaux et les personnes, ils s'en retournèrent emmenant avec eux un More qu'ils avaient pris.

Le débris du parti qui venait à la file s'arrêta au sud de la peuplade proche d'une mosquée où Rasoul Khan les vint joindre ; nos brahmes le furent trouver pendant qu'il y resta, on pensa en venir aux mains à une barrière que des cavaliers mores voulaient forcer. Sur les plaintes que l'on en fit encore, Rasoul Khan proposa de mettre à chacune de nos barrières deux de ses gens qui seraient connus des troupes pour empêcher le désordre, nous rejetâmes cette proposition en lui faisant dire que nous nous conserverions bien nous-mêmes, il se retira ensuite avec le débris du parti diminué de 40 hommes et le commandant que l'on emportait blessé de deux coups de

mousquet. Nos brahmes étaient d'avis, voyant tous ces démêlés que nous avions avec les Mores et en prévoyant encore la suite, que nous écrivissions à notre envoyé qui était au camp pour traiter de Pondichéry avec le général ; leur pensée n'était pas mauvaise, si l'on avait été sûr de la prise de Gingy par les Mores, mais comme l'on n'y voyait pas encore de l'apparence, cette démarche aurait été prématurée, nous ne la crûmes pas encore nécessaire.

Les Mores, tous en corps, passèrent le 8 du côté de l'ouest, leur butin ne fut que de 25 ou 30 pièces de gros bétail ; en retournant (apparemment par un dessein prématuré et dont ils étaient convenus), Rasoul Khan prit querelle avec le brahme Naropendit sur le partage du bétail, il prit occasion de là de venir se poster à un petit bâtiment que l'on nomme chauderie (dont il y en a plusieurs de même dans le pays qui servent de couvert et de retraite aux voyageurs) éloignée de la peuplade d'une portée de mousquet. Nos brahmes furent trouver Rasoul Khan, il leur dit que ne pouvant plus s'accommoder avec Naropendit, il était venu se poster proche de nous dans l'attente d'un renfort qui lui devait venir dans trois ou quatre jours et qu'après il passerait plus au sud. Les brahmes lui représentèrent que c'était par là faire croire aux Marates que nous étions d'intelligence avec lui, qu'ils empêcheraient absolument l'apport des denrées, que ses gens feraient aussi quelque insulte aux gens du pays que nous ne pourrions pas souffrir et, quoique j'y renvoyai nos gens après leur premier rapport, Rasoul Khan demeura ferme à rester. On prévit par là qu'il y avait du dessein formé contre nous ; nous renforçâmes des gardes du côté du campement ; nous eûmes avis sur le moment que le brahme Naropendit avec ses troupes venait joindre Rasoul Khan, (c'était un témoignage de leur intelligence), et qu'il voulait passer dans la peuplade. Nous fûmes aussitôt du côté par où il prétendait entrer, ce qui le força à faire le tour par les dehors. Deux heures après, nous fûmes avertis que les Mores étaient sur pied et leur cavalerie à cheval ; on crut qu'ils voulaient donner dans la peuplade ; nous marchâmes du côté où apparemment ils avaient fait leur tentative pour entrer ;

en sortant du fort, on tira un coup de canon à balle qui passa sur leur camp, ils furent le reste de la nuit en armes à tirer plusieurs coups de mousquet et nous restâmes aussi à notre poste. Nous apprîmes sur les sept heures du matin que c'était Darmogy qui leur avait donné l'alarme à la tête de 30 chevaux, qu'il était venu à une portée de mousquet de leur camp. Je renvoyai nos brahmes à Rasoul Khan pour lui parler sur son campement et l'obliger à se retirer ; ils le trouvèrent avec Naropendit et un commandant de lascarins nommé Ouliar. Ces deux hommes, insignes scélérats, firent semblant en présence de nos brahmes de tâcher à persuader Rasoul Khan de retourner au bois ; il demeura toujours ferme à rester, on voyait bien que c'était un jeu entre eux.

La nuit du 9 au 10, les Mores furent toujours sur pied ; ils appréhendaient Darmogy et nous à notre poste pour nous parer des surprises. Nous apprîmes le matin qu'ils avaient arrêté des vivres qui venaient à la peuplade, des bœufs chargés de coton en bourre qui passaient au nord et qu'ils avaient établi une espèce de bureau au passage de la rivière où ils prétendaient faire payer deux fanons à chaque personne qui irait au nord ou au sud. Il vint ensuite des gens de Naropendit demander insolemment et avec une espèce d'autorité à quelques-uns de nos marchands de lui prêter de l'argent. Rasoul Khan avec presque tout son monde, le brahme et les autres commandants vinrent se placer proche de la mosquée ; nos brahmes y furent pour y apprendre quel était leur dessein. Après deux ou trois voyages, Naropendit se déclara à la fin ; il dit à nos gens que ce n'était pas à Rasoul Khan à qui ils devaient s'adresser, mais à lui, que son intention était de se saisir de tous les habitants de Pondichéry, de les taxer à sa volonté ainsi que chaque maison, de prendre leurs troupeaux, recevoir les droits et enfin être les maîtres de la peuplade et à nous de nous retirer dans notre fort. Pour prélude à cette prétendue autorité, le scélérat de brahme envoya prendre quatre on cinq habitants ; nous vîmes bien après cela que nous ne devions plus rien ménager ; nous sortîmes cent Français du fort avec nos soldats du pays distingués par corps, les commandants en tête, les armes en état et

résolus d'aller donner sur les Mores, les canons qui donnaient de leur côté et sur leur camp pointés et prêts à tirer. Nous avions déjà passé une barrière, il ne restait pas cent pas à faire pour les attaquer, lorsque nos brahmes qui étaient encore retournés parler à Rasoul Khan vinrent au devant de nous sur l'avis qu'ils eurent que nous avancions ; ils nous prièrent de ne pas passer plus loin et de leur donner encore une demi-heure de temps et que nous aurions satisfaction. Nous eûmes de la peine à y consentir, cependant les brahmes retournèrent et voyant qu'ils tardaient au delà du temps qu'ils avaient demandé, nous les envoyâmes avertir que nous avancions. Il y a apparence que Naropendit ne s'attendait pas que nous pousserions les choses si loin ; il fut le premier à dire à Rasoul Khan qu'ils devaient se retirer ; ils partirent tous, après nous avoir rendu les habitants qu'ils avaient arrêtés, ils passèrent à 60 pas de nous et furent à leur camp.

Pendant la nuit du 10 au 11, ce furent des rondes et patrouilles continuelles dans la peuplade ; les brahmes étaient allés trouver Rasoul Khan ; il serait inutile de rapporter la conversation qu'ils eurent ; je les avais chargés de lui dire, si c'était par la conduite qu'il tenait, qu'il prétendait reconnaître les services que nous avions rendus à son père ; il ne sut que répondre qu'en représentant la nécessité où il était de faire subsister ses troupes, il ajouta que si l'on pouvait lui faire fournir 4 ou 500 chacras, qu'il en donnerait son billet et qu'il s'engagerait par écrit de ne rien demander davantage ni de rien entreprendre contre nous, que nous serions les maîtres de dresser le billet dans toutes les formes, qu'il y appliquerait son cachet et que les principaux qui étaient avec lui y appliqueraient aussi les leurs, qu'il se retirerait ensuite au bois à y attendre le renfort qu'on lui promettait et que, quand même il ne lui en viendrait point dans huit jours, qu'il passerait au sud avec les forces qu'il avait.

Pendant que les brahmes nous faisaient ce rapport, le 11 au matin, on vint nous donner avis que les Mores avaient assassiné un Français auprès de la mosquée. M. le chevalier de la Comme y fut avec dix mousquetaires, il y trouva un soldat blessé à

la tête de deux grands coups de sabre, il apprit que des Mores avaient fait le coup ; je donnai des ordres aussitôt à nos lascarins d'amener au fort tous ceux de cette nation qu'ils pourraient attraper ; nous en eûmes vingt-cinq ou trente dans une demi-heure qui furent mis au bloc à l'entrée du fort et les bras et les mains attachés derrière le dos. J'envoyai après demander justice à Rasoul Khan ; il nous envoya l'homme qui avait blessé pour ordonner nous-mêmes de la punition ; cette civilité nous porta à nous en rapporter entièrement à lui en lui remettant le criminel ; on mit ensuite en liberté les gens qu'on avait arrêtés et que l'on fit retirer à leur camp.

Le scélérat de Naropendit ne laissait pas de faire le méchant ; il avait enlevé le 12 au loin un troupeau de 200 vaches à des habitants de Pondichéry, mais que nous le forçâmes de rendre. Cependant le voisinage de ces gens-là à une portée de mousquet de la peuplade nous incommodait ; il ne venait plus de vivres du sud, les habitants de ces lieux-là qui en apportaient ordinairement appréhendaient d'être volés ; les Marates nous croyaient d'intelligence avec leurs ennemis ; on l'avait écrit de même à Gingy. Ram Raja, le ministre et Bandar Lacheminaïque m'en faisaient des reproches par des lettres que j'en reçus ; nos brahmes étaient à bout de leurs adresses ; enfin, après nous être assemblés, nous résolûmes de donner encore 400 chacros à Rasoul Khan, dont on en tira 300 de nos marchands et des principaux habitants de la peuplade que nous fîmes contribuer, que l'on en tirerait un billet que nous dresserions nous-mêmes dans toutes les formes que nous trouverions nous-mêmes les plus avantageuses, et qu'après ce traité conclu et leur retraite au bois, s'ils retournaient à nous insulter, que nous ne les ménagerions plus. Ce billet nous pouvait beaucoup servir si nous en venions à une rupture dans la suite pour les mettre dans leur tort par la copie que nous envoierions au camp et la faire voir au général. Pendant les deux ou trois jours que nous fûmes à nous déterminer, car nous avions de la peine à donner encore de l'argent, nous eûmes encore des démêlés, enfin l'affaire fut achevée le 15, la somme fut payée et le 16 les troupes passèrent au bois à leur premier campement. Ils furent le lendemain attaquer un retranchement au delà du bois que les Marates leur avaient enlevé ; ils n'y firent que perdre dix ou douze de leurs gens. On nous dit le soir qu'il était entré cent fantassins des Mores dans la peuplade de l'ouest ; un officier sortit du fort avec des soldats qui les fit retirer.

La retraite des Mores au bois nous remit bien avec les Marates ; je répondis aux lettres que j'avais reçues de Gingy et je donnai avis à Darmogy du moyen dont nous nous étions servis pour les faire retirer et les raisons qui nous y avaient porté. Ce capitaine fit un tour le 18 dans la plaine, il envoya un de ses gens nous assurer qu'il ne laisserait pas longtemps les Mores dans leur camp. Ils furent assez tranquilles jusqu'au 22 que quelques-uns d'eux s'étant jetés dans la plaine, ils [y] enlevèrent des denrées à des gens qui les apportaient vendre à Pondichéry. Sur l'avis qui en fut donné à Darmogy, il partit avec huit ou dix cavaliers, il attrapa cinq de ces coureurs, il fit couper la tête à un sur le champ et fit conduire les quatre autres à Villenour.

Rasoul Khan me fit dire le 23 qu'il avait reçu une lettre d'Ibrahim Khan, son frère aîné, et qu'il avait plusieurs particularités intéressantes à me communiquer de vive voix ; je fis réponse qu'il pouvait les communiquer à nos brahmes mais que je ne pouvais pas le voir ; c'était un tour d'adresse, dans la pensée qu'il avait qu'en nous rendant visite, il en remporterait quelque chose et il est vrai aussi que nous n'aurions pu éviter de lui faire un présent et aux principaux qu'il aurait amenés. Nous eûmes avis le même jour qu'ils avaient dessein d'enlever nos brahmes, je leur dis de ne pas s'écarter sans mes ordres.

Les Mores parurent dans la plaine le 24 au matin et, après plusieurs marches différentes, la cavalerie prit le chemin de la chauderie d'où ils s'étaient retirés et l'infanterie en queue sur la même route. Le sieur de la Corbinaye, lieutenant, sortit avec 40 mousquetaires et un détachement de nos lascarins pour border un retranchement que nous avions fait faire au passage du petit bras de rivière par où ils venaient à la mosquée et

ordre de tirer sur ceux qui voudraient passer, le reste de la garnison en armes prêt à marcher s'il était nécessaire. Cependant les Mores s'avançaient et lorsqu'ils furent de l'autre côté du passage, on leur dit de rester ou que l'on ferait feu sur eux. Ouliar, un de leurs commandants, [se] baissa un peu en descendant pour passer à un autre gué, le sieur de la Corbinaye y envoya dix mousquetaires qui le couchèrent en joue, ce qui le fit retirer. Rasoul Khan s'avança à faire entendre sa voix, il déclara son nom, mit pied à terre et vint seul saluer le sieur de la Corbinaye, il lui dit qu'ils venaient comme amis et sans dessein de nous chagriner ; le lieutenant y répondit dans les mêmes termes. Rasoul Khan repassa ensuite du côté de ses gens et de là au bois.

Deux de leurs gens voulurent forcer une de nos barrières le 25 au soir ; sur l'avis qu'il en donna, ils furent arrêtés, battus et mis aux fers ; ils y passèrent la nuit, ils furent élargis le lendemain et chassés de la peuplade. Les Mores firent encore des tentatives le reste du mois à emprunter de l'argent de nos marchands, offrant de leur vendre des chevaux ; toutes leurs propositions furent rejetées ainsi que la prière qu'ils nous firent de leur donner de la poudre et des balles. Nous fîmes trois ou quatre cavalcades à la plaine et dans l'une, qui fut le 31, nous découvrîmes plusieurs de ces coureurs dispersés de côté et d'autre qui chassaient du bétail du côté du bois. Nous nous séparâmes aussi pour les empêcher de l'enlever, nous poussâmes trois cavaliers que nous étions sur deux cavaliers mores et huit ou dix fantassins armés les uns de mousquets, les autres d'arcs et de flèches ; en les approchant de quarante ou cinquante pas, deux fantassins eurent la hardiesse de bander leurs arcs en visant à nous ; la vue de la bouche de nos mousquetons qui les couchaient en joue leur fit pourtant baisser leurs armes, nous les abordâmes à dessein de les faire repentir mais, à la prière d'un des cavaliers, on les laissa aller ; il avoua que c'était la nécessité où ils étaient réduits qui les forçait à chercher à vivre, les cavaliers se retirèrent aussi, nos lascarins qui nous joignirent ensuite chassèrent le troupeau du côté de Pondichéry. Nous passâmes après plus avant dans la plaine où nos gens avaient aussi fait prendre la fuite à ces coureurs, en sorte qu'il n'y eut pas une pièce de bétail perdu.

Le siège de Gingy se prolonge grâce aux facilités de ravitaillement de la place.

Nous reçûmes plusieurs lettres du camp devant Gingy ; notre brahme donnait avis qu'il avait visité le ministre Asset Khan et sur les plaintes qu'il lui fit des désordres que causait le détachement qui était proche de nous, il lui avait promis une lettre pour nous qu'il ferait cesser les insultes que nous en avions souffertes ; le brahme avait dépensé 120 roupies à cette visite. Quoique nous ne fissions pas grand fond aux promesses du ministre par le peu d'effet que nous avaient produit celles de son fils Jaloufar Khan, les plaintes de notre envoyé pouvaient nous servir aux démêlés que nous aurions encore dans la suite. Asset Khan s'informa si nous étions toujours en guerre avec les Anglais et les Hollandais ; le brahme était bien informé ; il répondit là-dessus et il y ajouta les grands avantages que nous avions remportés sur eux en Europe ; le ministre en marqua de la joie.

Les Mores avaient donné plusieurs attaques pour se loger sur une brèche que leur canon avait faite à un bastion de la ville, mais dont ils avaient toujours été repoussés et perdu nombre de gens ; les vivres y entraient toujours du côté de l'ouest ; les Marates y tenaient un passage ouvert, favorisés par les roches et les bois qui étaient de ces côtés-là et qui s'avançaient jusqu'auprès de la place. Le brahme ajoutait que les Mores devaient faire un effort pour s'en emparer et que, s'ils l'emportaient, on ne croyait pas que la place pût tenir longtemps après.

CHAPITRE XXIX

LES MOUVEMENTS DES MORES ET DES MARATES AUTOUR DE PONDICHÉRY (Suite) AOUT 1692 — JANVIER 1693

Les évènements du mois d'août.

Il s'était embarqué à Tevenapatam sur deux chelingues cinquante Mores, marchands et valets, qui venaient du sud pour passer au nord ; ils donnèrent dans la rivière le 1^er^ août à huit heures du soir où ils débarquèrent ; ils me firent prier de rester la nuit dans la peuplade, mais on trouva à propos de les obliger à passer outre ; je les fis conduire sur le bord de la mer au delà de nos barrières.

Les gens des Mores quittèrent le bois, manque de paye ; les Marates qui en étaient avertis, jugèrent qu'il était temps de donner dessus ; ils parurent le 4 au nombre de 800 chevaux et 400 fantassins. Darmogy, toujours à leur tête, avec sept ou huit de ses braves, poussa à toute bride dans le quartier de Rasoul Khan, qui était sur le bord du bois ; ce capitaine, homme de tête et de cœur, avait eu la précaution de faire filer d'avance des mousquetaires par divers endroits dans le fort du bois, avec ordre de s'avancer autant qu'ils pourraient proche des retranchements des Mores et de faire un feu continuel dessus ; ce fut au bruit de leur première décharge qu'il donna. Tout ce qu'il y avait dans le quartier quitta et se jeta dans des retranchements qui étaient plus avant dans le fond du bois ; le quartier de Rasoul Khan fut pillé, ses tentes, son bagage, son pavillon et huit chevaux dont il y en avait deux

à lui, les casernes ou huttes brûlées. L'action dura encore quelques heures après par le feu de la mousqueterie des deux côtés, mais comme les Mores étaient bien retranchés, Darmogy qui agissait presque tout seul de capitaine avec ses gens, les autres se tenant à quartier et comme spectateurs, il ne put les forcer ; ils vinrent ensuite à camper proche de Pondichéry. Il y entra trois cavaliers qui avaient été blessés dans l'action pour se faire panser ; l'un était le beau-frère de Darmogy, blessé d'une balle de mousquet à la hanche droite et d'une flèche à la cuisse ; Darmogy y vint un peu après nous le recommander et nous prier d'en avoir soin. Le dessein de ce capitaine était de retourner camper proche des bois pour empêcher les Mores de sortir ou d'y recevoir aucun secours ; les autres commandants n'y voulurent pas entendre ; il fut forcé par là de retourner avec eux à Villenour.

Rasoul Khan m'envoya dire à l'entrée de la nuit qu'un frère, de ses cadets, avait été blessé au genou d'un coup de mousquet et qu'il me priait d'envoyer un chirurgien au bois le panser ; je fis réponse que nos gens ne pouvaient pas quitter. J'appris le 5 au matin que ce frère avait été apporté la nuit à la maison des Pères Jésuites et qu'un de leurs frères l'avait pansé. La charité et l'amitié que nous avions eue avec son père me porta à le faire apporter dans la peuplade chez un Français marié, où je donnai des ordres qu'il fut traité. Le beau-frère de Darmogy fut mis dans la maison d'un de nos marchands avec le même soin.

Pendant les démêlés des Mores avec les Marates, le refuge des blessés de l'un et de l'autre parti était chez les R. P. Jésuites ou un de leurs frères avec le chirurgien du fort les traitait ; il s'en est vu quelquefois jusqu'à 50. Les remèdes des R. P. Jésuites employés, nous n'en avions point au fort pour y fournir ; avec la charité qu'ils exercèrent, ils y ont fait encore un profit plus considérable ; quelques-uns de ces pauvres gens blessés mortellement s'étant convertis à notre religion avant que de mourir. On était encore obligé de quoi fournir souvent à leur nourriture ; presque tous ces gens n'avaient pas de quoi acheter un grain de riz.

Les commandants des Marates eurent du bruit entre eux. Darmogy pressait les autres de retourner donner sur les Mores, il leur remontrait l'état où il les avait mis, la facilité d'achever ; ces gens qui n'entraient pas dans les mêmes intérêts de Darmogy se retirèrent. L'un des principaux, nommé Vitel Valeran était un grand pillard et qui avait sollicité souvent Darmogy de donner dans notre peuplade. Cependant les Mores étaient en mauvais état au bois, sans argent et sans munitions. Rasoul Khan me fit demander de la poudre et des balles ; je lui refusai l'un et l'autre. L'avis que l'on donna à Gingy, après l'action du 4 de la facilité à chasser entièrement les Mores des bois, fit envoyer des ordres aux troupes de se rejoindre, elles retournèrent le 11. Darmogy suivi de ses gens donna à son ordinaire à la tête de tout ; il força le premier retranchement, il avait mis pied à terre avec ses cavaliers, le sabre d'une main et la rondache de l'autre, ils furent arrêtés au second par une décharge de mousqueterie qui le força de se retirer. Il eut un grand différend avec Vitel Valeran, qui ne s'était point remué, ni ses gens pendant l'action. Le dessein de Darmogy était de camper proche le bois et de forcer absolument leurs ennemis à se retirer. Les autres commandants, de même qu'après l'action du 14, n'y voulurent point entendre, ils partirent tous pour Villenour. Darmogy suivi de quatre cavaliers vint voir son beau-frère en passant, il avait eu deux de ses gens tués, 36 de blessés et deux chevaux ; il me fit dire qu'il retournerait le lendemain pour terminer l'action, mais comme il se trouva avec ses gens seul à Villenour, Vitel Valeran et les autres commandants s'étant retirés sur des avis qu'ils disaient avoir reçus d'un détachement de cavalerie qui était sorti du camp et qui les obligeait de se retirer à la garde des lieux dont ils étaient chargés et par là trop faible, il fut forcé de rester.

Nous eûmes avis le 13 au matin que les Mores s'étaient retirés la nuit ; j'envoyai porter cette nouvelle aussitôt à Darmogy ; il partit sur le champ avec ses troupes et trouva le camp vide, un More seulement mais à l'extrémité que l'on y avait laissé, plusieurs meulons de riz en partie nouvellement coupé, des restes de bagages, des arcs, des flèches et d'autres choses de

même de peu de valeur, quantité de fosses nouvellement faites et plusieurs endroits où l'on connaissait qu'on avait brûlé des corps, — c'était des gentils — et les fosses pour les Mores. La nouvelle de cette retraite courut au loin et fut portée à Vitel Valeran qui était proche de Valdaour ; il en partit aussitôt avec 150 chevaux et vint joindre Darmogy ; ils eurent d'abord du bruit ensemble sur ce que ce nouveau venu prétendait la moitié du riz que l'on avait trouvé et d'environ 200 têtes de gros bétail, que l'on avait ramassé en divers endroits du bois. Après quelques contestations, ils demeurèrent d'accord d'écrire à Ram Raja et d'en passer par ses ordres. J'avais fait partir un de nos brahmes pour aller trouver Darmogy qu'il m'avait forcé de lui envoyer ; je fus surpris de le voir retourner presque en même temps ; il me rapporta avoir appris par un de ses amis qui retournait des bois que Vitel Valeran avait proposé à Darmogy de venir à Pondichéry, de nous demander de l'argent et d'en tirer d'amitié ou de force, en faisant valoir la retraite des Mores qu'ils avaient forcés de s'en aller par les deux attaques dernières ; que Darmogy lui avait représenté que c'était connaître fort mal les obligations qu'ils nous avaient d'avoir conservé non seulement Pondichéry mais encore tout le pays jusqu'à Porto-Novo, puisque, si nous y avions laissé agir les Mores sans nous opposer de temps à autre à leurs courses, ainsi que nous avions fait, en recouvrant parfois partie de bétail qu'ils enlevaient et que nous ne leur étions pas suspects, ils auraient poussé plus loin et se seraient rendus maîtres de cette étendue de terre. Vitel Valeran revint à la charge et pressa Darmogy. Celui-ci répartit à la fin qu'il pouvait faire ce qu'il voudrait mais que ses troupes ne marcheraient pas, cependant qu'il l'avertissait qu'il serait fort mal reçu. Les choses en étaient restées là et apparemment que Vitel Valeran profita de l'avis.

Il prit ensuite un dessein plus raisonnable et plus utile, s'il l'avait poursuivi ; il partit avec Darmogy, 250 chevaux chacun et 500 lascarins pour s'emparer de Congimer, sur la nouvelle qu'on leur donna que les Mores l'avaient abandonné ; ils trouvèrent à mi-chemin un troupeau de 2 ou 300 têtes de gros

bétail d'un paliagar de ces côtés. Vitel Valeran se contenta de cette capture, il abandonna Darmogy et retourna sur ses pas avec son butin. Darmogy poussa jusqu'à Congimer, mais en approchant de la loge que les Anglais avaient abandonnée, forcés par les guerres, et où les Mores s'étaient fortifiés, il y fut salué d'une décharge de mousqueterie qui le fit retirer et retourner ensuite.

Les commandants des Marates attendaient des ordres de Gingy sur ce qu'ils devaient faire après la retraite des Mores ; on les remit à ce qu'ils apprendraient de Questna Antogy, la troisième personne du gouvernement, qui devait venir sur les lieux pour les reconnaître, cependant qu'ils eussent à faire couper les bois et démolir les retranchements. Nous avions fait dire à Darmogy qu'il était bien plus à propos de mettre 2 à 300 hommes dans les mêmes retranchements pour les garder, ils étaient à la tête de la plaine où les Mores n'auraient pas pu passer sans essuyer leur feu, que ce n'était rien à faire que de couper du bois puisqu'il en restait assez où les Mores pourraient camper et s'y fortifier s'ils y retournaient ; nos avis ne furent pas reçus et l'on continua de couper.

Nous reçûmes dans ce mois plusieurs lettres de Questna Antogy et de l'intendant de la contrée Ananda Rao ; ils nous donnaient avis qu'ils seraient bientôt à Pondichéry, qu'ils nous rendraient visite et qu'ils s'attendaient que nous ne leur refuserions pas de leur prêter une somme d'argent dans la nécessité où ils en étaient ; un brahme avait même des ordres de me demander cent pagodes d'avance pour fournir à leurs dépenses. Je fis écrire à Questna Antogy et à l'intendant que nous n'avions point d'argent, qu'à l'égard de leur visite nous n'étions pas en état à présent de la recevoir, qu'ils ne devaient point compter dessus et qu'ils devaient être satisfaits de ce que nous avions fait en conservant à Ram Raja le seul canton de ses États qui lui rendait encore quelques revenus. Nous apprîmes à la fin du mois que ces deux hommes, Questna Antogy et Ananda Rao, avaient été à Tevenapatam, qu'ils avaient rendu visite aux Hollandais et aux Anglais, qu'ils en avaient reçu les présents que l'on fait ordinairement aux

officiers de ce caractère, mais qu'ils n'avaient pas réussi à demander de l'argent à emprunter à ces deux nations qui l'avaient absolument refusé.

Les Marates étaient toujours occupés à faire couper le bois, ils reconnurent pourtant à la fin que c'était un travail bien inutile ; ils le cessèrent. Ils y mirent pendant quelques jours un corps de lascarins de garde mais qui quittèrent d'eux-mêmes, manque de paye ; cependant on était averti que le brahme Naropendit était dans une petite place à cinq ou six heures de là, nommée Monour, où il ralliait ses gens et où il en faisait de nouveaux. Rasoul Khan était allé au camp joindre son frère pour du secours.

Menues nouvelles de Gingy et des comptoirs.

Nous reçûmes dans ce mois trois barques chargées de riz que le sieur Cordier qui était au comptoir de Caveripatnam nous envoya ; il nous donnait avis que les Hollandais avaient fait de grandes réjouissances à Negapatam pour de prétendues victoires qu'ils publiaient avoir remportées sur nous en Europe, ainsi que pour les nouvelles qu'ils avaient reçues de l'arrivée à Batavia de plusieurs navires partis de Hollande qui y avaient apporté quantité de troupes.

Nous reçûmes des lettres de Masulipatam. Les Hollandais y continuaient leur commerce suivant les conventions dont ils étaient demeurés d'accord avec les officiers du gouvernement ; il leur était arrivé trois petits bâtiments chargés de cuivre, d'épiceries ; ils avaient fait partir pour Batavia un grand vaisseau bien chargé.

Nous reçûmes par la même voie une lettre du sieur Pelé, chef du comptoir de Balassor ; elle était datée du 4 juillet ; il nous donnait avis de l'arrivée du navire le *Postillon* le 18 juin.

Le siège de Gingy était presque au même état ; les Marates se défendaient vigoureusement et conservaient toujours une entrée pour les vivres dans la place. Il était arrivé au camp des Mores un grand convoi de vivres, de munitions, d'argent et de troupes. Un marchand arménien qui avait passé avec ce

convoi et qui vint à Pondichéry, assura qu'il venait un grand secours à Gingy. Il y avait plusieurs corps de Marates dispersés dans les royaumes de Visiapour, de Golconde et du Décan, qui mettaient tout le pays sous contribution, et manque de paiement, ils faisaient main basse et mettaient le feu partout. Ces nouvelles étaient confirmées d'ailleurs et que ces corps devaient se rejoindre pour venir au secours de Gingy.

Les Révérends Pères Jésuites avaient achevé de bâtir leur église ; il n'y en a point dans les Indes de mieux entendue ni de mieux construite pour son étendue ; la première messe y fut célébrée le 15 de ce mois.

Les hostilités autour de Pondichéry en septembre.

Nous fûmes faire un tour au bois le 1er septembre pour y voir les restes du camp des Mores ; ils s'étaient retranchés aussi sur une hauteur dans la plaine proche de leur camp, d'où ils pouvaient découvrir de loin et s'y défendre avec succès. Les officiers de la garnison y retournèrent le lendemain ; pendant qu'ils étaient à chasser, on vint me donner avis que les Mores étaient retournés ; ceci confirmé encore par des personnes qui les avaient vus entrer dans le bois. Je fis avertir en tirant un coup de canon nos gens qui étaient de ces côtés-là ; j'y envoyai aussi des gens pour leur dire de se retirer et, comme ils pouvaient être attaqués, je pris 50 soldats d'une troupe de nos lascarins et je m'avançai dans la plaine pour les soutenir s'il était nécessaire. Nous les rencontrâmes qui revenaient, ils n'avaient rien su du retour des Mores. Nous prévîmes que nous allions entrer dans de nouveaux démêlés.

Un peu après être rentrés dans le fort, il y vint un homme de ce scélérat de brahme Naropendit ; il était chargé de deux lettres, l'une pour moi où il avait l'effronterie de me demander de l'argent, l'autre lettre était pour un de nos brahmes à qui il demandait pour 5 à 6 fanons de riz ; le riz lui fut envoyé et, à l'égard de l'argent, on chargea le porteur de dire à son maître que nous n'en avions point pour lui. J'appris le soir que les Mores étaient au nombre de 500 fantassins, 200 mousquetaires

parmi le reste, avec des lances, des arcs et des flèches, trois chevaux seulement, l'un à Naropendit, un autre à l'Ouliar et le troisième à un paliagar qui s'était joint à eux le 3 du mois. Questna Antogy, l'intendant Ananda Rao, Vitel Valeran et Darmogy parurent avec 200 chevaux et 200 fantassins, ils poussèrent au bois. Les Mores s'étaient avancés plus avant que la première fois ; après plusieurs coups tirés sans autre effet que de quelques gens blessés d'un côté et d'autre, les Marates vinrent camper proche de nos retranchements du côté de l'ouest.

Questna Antogy nous fit avertir après, qu'il souhaitait de nous rendre visite. Outre qu'elle aurait été de beaucoup de dépenses par les présents qu'il aurait fallu faire à lui ainsi qu'aux principaux de sa suite qu'il aurait amenés, nous considérâmes aussi que nous nous étions tenus comme neutres jusqu'à présent entre les deux partis, que nous devions tâcher à continuer ; nous envisageâmes encore que n'ayant point voulu recevoir de visite de Rasoul Khan ni d'aucun des principaux commandants des Mores, nous devions en user de même avec les Marates pour traiter les choses d'égalité. J'envoyai de nos brahmes représenter ces raisons à Questna Antogy ; il ajouta qu'en le recevant dans le fort, c'était nous mettre dans la nécessité de le permettre aussi aux chefs des Mores, à moins que de rompre avec eux, ce que nous ne pouvions pas faire. Ces raisons ne plurent pas, on revint à la charge plusieurs fois et à nous demander de l'argent à emprunter ; nous fûmes fermes à à tout, de ne point recevoir de visites et de ne rien donner. J'appris le soir que les Marates avaient mis de leurs gens pour la garde de nos barrières et de nos retranchements de dehors ; on ne crut pas à propos de les y laisser ; le sieur Germain fut commandé pour les aller faire retirer et l'on fit dire aux commandants qu'ayant conservé ces postes par nous-mêmes jusqu'à présent, que nous les défendrions bien encore de l'attaque des Mores.

Les Marates retournèrent encore à l'attaque du bois le 4, le 5 et le 6, mais sans aucun succès, les Mores s'étaient bien fortifiés et tiraient à couvert. Les Marates, toujours campés

au même lieu, sans précaution par des gardes avancées ni à tenir des espions chez leurs ennemis pour être avertis de leurs mouvements, furent bien surpris de voir venir à eux du côté du sud le 7 au matin 300 chevaux mores qui avaient passé au delà des bois, que Naropendit avait joint la nuit avec son infanterie et qui leur coupait par là le chemin de la retraite à Villenour. Les Mores s'avancèrent, l'infanterie des Marates se jeta dans Pondichéry ; on ne put pas leur refuser cette retraite à moins de les exposer à être tous défaits. La cavalerie rangée chacune sous leurs commandants, chercha à se retirer ; les Mores ne profitèrent pas de l'avantage qu'ils avaient, ainsi qu'il sembla qu'ils le pouvaient ; ils s'attachèrent à tirer des flèches de loin, pendant que les Marates, tous bien montés, eurent l'adresse de se mettre entre leurs ennemis et Villenour et leur retraite sûre par là. Darmogy tenait l'arrière-garde avec 40 cavaliers qu'il avait et 20 ou 30 de ses lascarins mousquetaires qui ne l'avaient point abandonné ; il en agit avec sa valeur ordinaire et voyant ses gens pressés par les Mores, il se détacha seul et, à coups de sabre, il en mit deux hors de combat. Cette action arrêta les autres et donna le temps aux Marates de se retirer sans perte. Lorsqu'ils furent près de Villenour, on vint dire à Darmogy que 15 ou 20 de ses lascarins étaient entourés des Mores dans un fort de bois où ils se défendaient à coups de mousquet ; il retourna sur ses pas avec ses cavaliers, les dégagea et se retira avec eux.

Les Mores s'étant rassemblés reprirent le chemin du nord. Nous avions bien prévu qu'ils viendraient bien nous voir ; nos gens étaient sous les armes ; sur l'avis qu'on nous donna que quelques-uns de leurs cavaliers avançaient des premiers, nous fûmes nous poster au passage du bras de rivière par où ils entraient ordinairement pour venir à la mosquée. Nous y avions fait élever un retranchement de terre que nous fîmes border par nos gens. Les premiers cavaliers qui arrivèrent au bord de la rivière crurent y trouver le passage libre ; ils furent surpris de s'y voir arrêtés par six fusiliers que nous avions postés hors des retranchements qui les couchèrent en joue ; ils se retirèrent en attendant le gros. Lorsque tout fut arrivé, infanterie et cavalerie, les commandants apprirent de leurs gens que nous les avions empêchés de passer ; ils crurent apparemment que l'on aurait égard à leur caractère ; ils se mirent en devoir de traverser le bras de rivière ; on leur cria de rester ; cependant, comme ils avançaient toujours, les fusiliers eurent ordre de les coucher en joue. Cette vue les fit retourner sur leurs pas ; ils restèrent quelque temps en conférence entre eux ; un brahme s'avança ensuite et demanda à passer pour nous parler de leur part ; on le laissa entrer ; il voulut commencer d'abord, à l'ordinaire des gens de cette tribu, à nous mettre sur de grandes matières de la puissance du Mogol ; on l'obligea à changer d'entretien et de s'acquitter seulement de ce qu'il était chargé de nous dire.

La demande des commandants consistait en trois points, le premier de leur envoyer de l'argent ou des vivres, — au refus, de les laisser entrer dans la peuplade et d'y vivre à discrétion et, si nous rejetions ces deux points, la guerre. On chargea le brahme de rapporter aux commandants pour réponse, sur le premier point que nous n'avions ni argent ni vivres à leur donner, mais que nous permettrions à quelques-uns de leurs gens de venir acheter ce qu'ils auraient besoin, — au deuxième, que nous ne laisserions point entrer dans la peuplade, encore moins d'y vivre à discrétion, et, quant à la guerre, qu'ils pouvaient connaître par l'état où ils nous voyaient que nous étions bien disposés à nous défendre, si l'on nous attaquait. La réponse portée aux commandants, ils renvoyèrent faire d'autres propositions un peu plus raisonnables, de leur envoyer seulement des vivres, qu'ils étaient partis à minuit de Monour et qu'ils n'avaient point mangé. On réitéra ce qu'on leur avait déjà offert de permettre à quelques-uns de leurs gens de venir acheter. Après plusieurs venues et retours des brahmes qui emporèrent près de deux heures, Naropendit s'avança et demanda seulement 50 chacras. Sur la déclaration que l'on fit une dernière fois de ne lui rien donner, il se fit un mouvement dans les troupes ; leurs trompettes sonnèrent, ils battirent leurs tambours et paraissaient être occupés à mettre leurs armes en état, les cavaliers à animer leurs chevaux et enfin dans une disposi-

tion à nous attaquer. Ils défilèrent pourtant un peu après, prenant le chemin du bois en passant par la peuplade de l'ouest ; nous les suivîmes en queue à vingt pas de distance pour les empêcher d'y faire aucun désordre. Nous attendîmes à nos dernières barrières jusqu'à les voir arrivés au bois ; nous retournâmes après au fort. Nous sûmes le soir que la cavalerie n'avait pas voulu rester, qu'elle était passée à Congimer.

Naropendit nous fit des plaintes le 9 de ce que nous avions donné retraite à l'infanterie marate ; on ne se mit pas en peine de ses plaintes. Darmogy nous fit remercier d'avoir renvoyé les Mores de même ; il se plaignit fort des autres commandants qui l'avaient abandonné par une espèce de fuite. S'étant retiré en hâte à leur quartier, il nous donnait avis qu'il attendait de la cavalerie qui serait sous ses ordres et qu'il ne laisserait pas longtemps après les Mores dans les bois. Il vint le 13 avec quelques cavaliers et des promesses ruiner une petite pagode à la portée du canon du fort mais que nous ne pouvions défendre, étant couverts par de grands plants de palmistes, sur l'avis qu'on lui avait donné que les Mores devaient venir s'y poster et s'y retrancher ; la situation du terrain était favorable en remuant un peu les terres.

Nous reçûmes le 18 une lettre de Rasoul Khan ; il nous donnait avis qu'il devait avoir le commandement absolu sur les troupes qui étaient en nos quartiers, qu'il en ferait de nouvelles, qu'il serait dans peu de jours de retour au bois où il se promettait beaucoup de notre assistance. J'y fis faire une réponse fort sèche qu'il ne devait point compter du tout sur nous.

Naropendit sortit du bois le 21, sur l'avis qu'il eut que Darmogy n'était pas à Villenour ; il passa dans les terres du côté de l'ouest d'où il enleva 300 pièces de bétail. Darmogy vint le 24 avec quelques-uns de ses cavaliers faire couper des haies et des buissons d'autour de la chauderie proche de nous, où Rasoul Khan avait campé pendant quelques jours, sur l'avis qu'il eut que Naropendit voulait s'établir dans ce poste. Les Mores firent une course le 30 du côté de Villenour, d'où ils emmenèrent 7 à 800 moutons et 25 à 30 pièces de gros bétail.

Darmogy sortit pour donner dessus, mais les Mores et le butin étaient déjà au bois. Naropendit avait écrit la veille à un brahme de sa connaissance qui était à Pondichéry de se retirer, qu'il attendait des troupes et que la résolution était prise entre eux de détruire entièrement la peuplade ; on reconnut l'adresse.

Les Mores éprouvent un échec devant Gingy. — Nouvelles diverses.

Vincent Pinheiro, envoyé du roi de Siam, dont j'ai parlé amplement dans le mois de février de cette année, ne voyant point paraître de vaisseaux de la Compagnie et ne voyant point d'apparence aussi, la saison fort avancée, qu'il nous en vint cette année, et la mousson pressant pour son retour à Siam, résolut avec les mandarins de sa compagnie de passer à Madras, de là à Masulipatam où il avait avis qu'il y avait des vaisseaux qui chargeaient pour Merguy. On lui remit plusieurs lettres pour le prince fils du roi, pour le barcalon, pour M. l'évêque de Metellopolis, pour les missionnaires et les officiers français qui étaient dans ce royaume. On savait bien que Pinheiro serait forcé de remettre toutes ces lettres au barcalon et que cet officier les ferait expliquer ; on prit la précaution à les coucher [rédiger] en des termes qui ne puissent nuire à M. l'évêque. On s'attacha aussi à faire connaître, moyennant que le roi de Siam donnât la satisfaction que l'on attendait de sa justice, qu'il trouverait la France disposée à renouer l'intelligence entre les deux nations. Ils partirent le 12 pour Madras, mais ils en retournèrent le 28, n'ayant point trouvé d'occasion par mer pour Masulipatam, et trop de risque à y passer par terre à cause des voleurs.

Nous reçûmes des lettres de Masulipatam ; les affaires y étaient au même état. Quoique les Hollandais fussent convenus avec les officiers du gouvernement pour la continuation de leur commerce, en attendant les ordres du Mogol, on leur faisait de temps à autre des chicanes en arrêtant leurs marchandises et dont ils se tiraient, suivant la coutume ordinaire, par des présents.

Le R. P. Le Comte, jésuite, que j'ai marqué être arrivé de Chine, souhaitait avec passion de passer en France. La mousson passait pour l'arrivée des vaisseaux que nous attendions suivant les assurances que la Compagnie nous en avait données par ses lettres, mais où il y avait alors peu d'espérance. Il y avait un navire danois à Tranquebar que l'on chargeait pour le retour en Europe. Le R. P. Tachard me parla pour tenter si le P. Le Comte pourrait profiter de cette occasion. J'en écrivis au commandeur de Tranquebar ; sa réponse fut très honnête et civile et offrait le passage. Le R. P. partit le 30 pour aller s'embarquer ; je le chargeai de nos paquets pour la Compagnie.

Les Portugais eurent des affaires contre les Mores pendant ce mois à San Thomé, sur quelques droits que ceux-ci voulurent leur faire payer ; ils s'en tirèrent après bien des contestations moyennant 500 pagodes qu'ils furent forcés de donner. — Plusieurs navires hollandais rangèrent la côte pendant tout ce mois, faisant voile les uns au nord, les autres au sud.

Nous eûmes plusieurs lettres de Gingy et du camp des Mores pendant ce mois ; on écrivit de la ville que les Marates avaient donné deux fois avec succès dans ce camp, ce qui nous fut confirmé par le brahme que nous y tenions ; il y ajoutait qu'il y avait eu un omrah ou grand seigneur de tué de rang et de la paye de 3.000 chevaux, ainsi que plusieurs Mogols, les timballes d'argent de Lomereau enlevées, et de 5.000 bœufs chargés de vivres qui venaient au camp les Marates en avaient enlevé 3.000. Le Mogol écrivait toujours fortement sur la longueur du siège ; cependant on ne voyait pas que les généraux s'y portassent avec plus de vigueur ; il était arrivé un grand secours dans Gingy de vivres et d'argent que Maga Raja avait envoyé. Le bruit continuait qu'un corps considérable de cavalerie de Marates était en marche pour le secours de la place assiégée.

Nous reçûmes des lettres de Surate dans le mois d'octobre. Le premier paquet que nous y avions envoyé le 9 juin du navire le *Postillon* n'y a point paru ; on n'a point pu savoir ce que sont

devenus les pattemars. Le sieur de Chalonge écrivit à Golconde à notre correspondant qui avait dépêché ces exprès de là de s'en informer, mais on n'en put rien apprendre ; on soupçonnait les Hollandais d'avoir fait intercepter les lettres. M. le directeur Pilavoine avait reçu le deuxième paquet où étaient les duplicatas du premier.

La peste continuait à Surate ; elle emportait plus de 300 personnes par jour ; les autres particularités que les Hollandais étaient divisés dans leur comptoir, prêts à en venir aux mains, Bombay sans garnison ; la maladie contagieuse ayant emporté presque tous les officiers et soldats et que le seigneur A. Machado était toujours à Surate, en attendant l'arrivée d'un vice-roi à Goa.

Nous reçûmes des lettres de Masulipatam ; on donnait avis que les Anglais et les Hollandais avaient fait des toiles à la côte de Girgelin, que les officiers des lieux avaient prétendu leur faire payer les droits de même qu'à Masulipatam avant que de les faire emporter, mais qu'ils s'en étaient accommodés avec eux moyennant des présents.

Le sieur Cordier arriva à Pondichéry où il avait demandé permission de venir. Le. R. P. Le Comte s'était rendu à Tranquebar le 5 ; il avait été reçu à un quart de lieue de la ville par deux officiers de la garnison, à la porte du fort par le second et par le commandeur qui y était incommodé à la porte de sa chambre, et après avoir bu à sa santé, il fut conduit à un grand régal apprêté pour les officiers du vaisseau à leur départ. Le Révérend Père s'embarqua le 6 et le même jour [mit] à la voile ; il avait été fort recommandé au capitaine. Le bruit était grand à Negapatam des vaisseaux qu'ils y attendaient de Batavia au commencement de l'année prochaine ; nous avions la confirmation de plusieurs endroits que l'on armait dans cette capitale.

Les Portugais de San Thomé eurent du bruit avec les Mores. Un pion du gouverneur more fut demander quelques pagodes au *capitan* more — c'est le premier d'entre les Portugais —.

Sur le refus qu'il fit de payer jusqu'à [avant de] savoir la raison de cette demande, le pion faisant du bruit, le capitan more le poussa hors de son logis. Cet envoyé criant au secours, disant qu'il avait été maltraité, il y survint plusieurs gens de sa sorte ; ils forcèrent la maison jusqu'à découvrir des tuiles d'une chambre où le Portugais s'était retiré ; ils le blessèrent de là de plusieurs coups de couteau ; on fut sur le point d'en venir à un combat entre les deux nations, les Portugais s'étant assemblés pour le secours de leur capitan more ; mais tout blessé qu'il était, il les porta à se retirer pour éviter plus grand mal ; il mourut quelques jours après de ses blessures ; les plaintes furent portées au camp de cet assassinat, sans en pouvoir tirer de satisfaction.

Nous fîmes charger quelques ballots de marchandises sur un navire portugais qui allait à Goa.

Il arriva à Madras un grand vaisseau de la Compagnie d'Angleterre, il était parti des Dunes trois vaisseaux de conserve ; les deux autres étaient allés en droiture au Bengale ; il y avait un commissaire sur un de ces navires : le gouverneur de Madras, M. Yaël, tiré de son emploi, M. Higginson, son second, nommé à sa place. Comme les ordres étaient avec le commissaire, il [Higginson] refusa de prendre possession du gouvernement jusqu'à son arrivée à Madras où il devait venir ; l'ancien gouverneur et lui agirent de concert dans les affaires.

Ibrahim Khan, fils de Chir Khan Lodi, nommé commandant des Mores de Congimer ; il essaie, mais en vain, de faire sortir François Martin de la neutralité.

Le brahme Naropendit cherchait toujours matière de noise ; il se plaignait dans les attaques que les Marates leur donnaient que nos lascarins se mêlaient toujours avec les leurs et que cette assistance de nos gens avait été cause de l'enlèvement de 300 vaches et des armes que les Marates avaient pris ; il en savait pourtant le contraire, mais c'était pour lui servir de prétexte pour nous faire de ses tours ordinaires. Nous reçûmes après une lettre de Selim Khan, commandant en chef des Mores du bois

sur les mêmes plaintes de Naropendit et, de plus, que nous eussions à faire rendre les vaches, les armes et remettre à Naropendit les rentes que nous tirions de l'aldée et des menaces si nous n'y satisfaisions pas. On y fit une réponse fort sèche et du style de sa lettre.

Les Mores battirent la plaine le 8 ; leur équipe ne leur servit qu'à leur faire perdre ceux qu'ils avaient envoyés devant à la découverte et qui furent pris par les Marates. Les Mores ne furent pas plus heureux à une course qu'ils firent proche de Valdaour avec 600 fantassins et quelques cavaliers ; ils y furent battus par Vitel Valeran et Darmogy, joints ensemble. Naropendit, de dépit qu'il eut de ces mauvais succès, enleva le 9 le bétail des habitants du pays, qui passait dans la plaine entre la peuplade et leur camp. Ces habitants s'étaient assurés sur la parole qu'il leur avait donnée que leurs troupeaux y seraient en sûreté ; ils étaient forcés aussi de les envoyer dehors ou les laisser périr de faim dans la peuplade ; on ne put les retirer que par l'accommodement que les habitants firent avec lui en lui donnant quelque argent.

Nous reçûmes le 14 une lettre du ministre Asset Khan fort civile ; il marquait qu'il avait donné des ordres aux commandants des troupes qui étaient en nos quartiers de ne rien entreprendre contre nous. Nous en reçûmes une autre le même jour d'Ibrahim Khan, fils aîné de Chir Khan ; il nous remerciait de l'assistance que nous avions donnée à son frère et, par une seconde qui nous fut rendue le 18, il donnait avis qu'il était en marche avec des troupes pour venir prendre le commandement du corps qui était dans les bois. J'omettais à dire que Naropendit était sorti hier dans la plaine pour enlever les troupeaux qui étaient au sud. François Legrand, à la tête de nos lascarins, y fut d'abord ; nous montâmes à cheval pour aller le soutenir, ce qui força les Mores de se retirer sans avoir pu enlever une seule pièce de bétail. Le brahme en fit de grandes plaintes le lendemain par une lettre qu'il écrivit ; on ne fit pas compte d'y répondre. Ils enlevèrent le 20 environ 100 têtes qu'ils prirent proche de Villenour ; ils se retirèrent par le coteau dans le bois.

Nous eûmes avis le 25 qu'Ibrahim Khan était arrivé au camp avec quelques cavaliers ; il nous en fit donner avis le 26 au soir. Nous crûmes qu'il était à propos de l'envoyer visiter ; le sieur Germain y fut avec nos brahmes ; ils furent reçus avec beaucoup de civilité suivant la maxime des Mores lorsqu'ils ont besoin des gens ; il les entretint des grands desseins qu'il avait, qu'il souhaitait de nous communiquer : les apparences de la prise de Gingy dans peu de jours, que le reste du pays suivrait ensuite, mais qu'il mettait tout le succès de ses affaires sur l'assistance qu'il attendait de nous. Nos envoyés, bien instruits, y répondirent que nous lui souhaitions toutes sortes d'avantages et le rétablissement de sa maison mais que nous ne pouvions pas y contribuer, étant fort résolus de garder la neutralité entre les partis, de conserver Pondichéry et les habitants et qu'à l'égard de la visite qu'il demandait à rendre, l'ayant refusée à la troisième personne de Gingy, que nous ne pouvions pas lui permettre. Ils continuèrent l'entretien assez longtemps sur les mêmes matières ; nos gens toujours à leurs points [de vue] se retirèrent ensuite.

Les Mores sortirent le 29, trente cavaliers et leurs gens de pied au coup de canon que l'on tira à l'ordinaire ; les gardeurs de bestiaux les chassèrent de notre côté ; François Legrand les soutint à la tête de 50 de nos lascarins. Ibrahim Khan qui était de la partie avec Naropendit furent obligés de se retirer sans avoir rien fait. Le 30, un envoyé d'Ibrahim Khan vint trouver nos brahmes de sa part ; après plusieurs entretiens ensemble, nos brahmes vinrent donner avis que la fin de tout le discours de l'envoyé consistait en trois points : — primo, qu'Ibrahim Khan demandait que nous nous déclarassions en sa faveur pour faire conjointement la guerre aux Marates ; — au refus de ce premier point, de lui donner de l'argent pour faire susbister ses troupes ; — ce second point rebuté, de le laisser entrer avec ses gens dans la peuplade, s'y établir pour faire leurs courses et de nous engager à les défendre si les Marates les y venaient attaquer. Sur ce que nos gens nous rapportèrent que l'envoyé avait parlé de nous dans la conversation en termes de personnes qui ne reconnaissaient pas les obligations que

nous avions à la famille de Chir Khan, je leur dis de nous l'amener le lendemain au fort. Il y parut ; on lui dit d'abord de ne perdre point le temps en discours inutiles et de venir au fait ; il retrancha apparemment une partie de ce qu'il avait prémédité de nous dire, il s'arrêta seulement à nous représenter que son maître avait un firman du général Jaloufar Khan, qui lui remettait les terres qui avaient été dans sa maison, d'en faire la conquête et de lever les troupes qui lui seraient nécessaires pour y réussir ; il ajouta ensuite qu'Ibrahim Khan n'ayant point d'argent, il avait fait fond sur nous que nous l'assisterions de 4 ou 5.000 pagodes pour la paye de la cavalerie qu'il avait levée et qu'il attendait qu'avec cela il entrerait plus avant dans le pays où il trouverait de quoi les faire subsister, que nous serions les maîtres des conquêtes qu'il ferait, dont il nous aurait toute l'obligation et qu'il nous priait de nous souvenir de ce que son père Chir Khan Lody avait fait pour la nation. J'y répondis que nous reconnaissions avoir de l'obligation aux services que feu Chir Khan avait rendus pendant le siège de San Thomé ; qu'on avait été sensible par les témoignages de reconnaissance et de gratitude dont on s'était acquitté et ensuite encore par la conquête que nous avions faite aux dépens de la Compagnie et aux nôtres, pendant que son père avait la guerre avec Nasir Mamet Khan, d'une bonne place et d'une étendue de terre qui lui devaient rendre tous les ans plus de 150.000 pagodes de revenu, s'il avait su les conserver ; que nous les avions encore assistés dans leurs disgrâces et depuis à l'égard de son frère Rasoul Khan, mais que nous n'étions pas en état de rien faire pour lui davantage, que nous nous étions expliqués assez sur cet article, qu'il devait prendre d'autres voies pour le succès de son entreprise où nous lui souhaitions tous les heureux succès, cependant que l'amitié que nous conservions toujours pour lui nous portait à lui dire que nous ne voyons pas qu'il eût des forces suffisantes pour s'engager plus avant dans le pays, que ce n'était pas notre pensée qu'il y put réussir à moins de 4 ou 500 bons cavaliers et un corps de bons fantassins et mousquetaires ; je conclus que puisque la prise de Gingy était si proche qu'il nous la faisait, qu'il devait attendre jusque-là,

puisqu'il ne trouverait plus d'opposition après à son entreprise ; l'envoyé voulut encore répliquer mais on lui dit de se retirer.

Le siège de Gingy continuait toujours ; les Mores étaient logés au pied des murailles, des attaques chaque jour. Les Marates les soutenaient en gens de cœur, le feu du canon et de la mousqueterie n'était pas épargné ; il entrait toujours des vivres dans Gingy et, dans l'état où étaient les choses, on ne savait que prévoir de la suite du siège.

Nouvelles du Bengale et de Masulipatam. — Une grande expédition se prépare à Batavia.

Nous reçûmes dans le mois de novembre des lettres de M. Deslandes du 6 septembre ; il écrivait avoir mis les affaires en bon état pour une bonne cargaison, dans l'espérance qu'il viendrait des vaisseaux mais que voyant la mousson fort avancée et ne pouvant pas donner d'assurance positive aux marchands qui faisaient travailler, ils avaient cessé. Il avait fait visiter le navire le *Merguy* qu'on avait trouvé en mauvais état ; il écrivait qu'il chercherait à le vendre pour éviter qu'il ne dépérit davantage. On avait fait les réparations nécessaires au navire le *Postillon* pour s'en servir, si la suite le permettait.

Le divan de Dacca faisait toujours de grandes difficultés pour le firman ; il pressait l'envoi d'un Français à la cour du Mogol pour en traiter, ce qui aurait engagé à de grandes dépenses ; cependant on avait avancé cette affaire par la voie d'un domestique du divan ; cet homme, moyennant 400 roupies qu'on lui promit, prit le temps d'en parler à son maître, il lui dit qu'il avait avis que les Français devraient se retirer de Bengale, n'y pouvant plus rester ni faire leur commerce avec tranquillité par les différends qu'ils avaient souvent avec les officiers de la douane qui en usaient avec beaucoup de dureté. Le divan, sur cet avis, dit à son domestique d'avertir les gens de la Compagnie qui étaient à Dacca, qu'il allait écrire à la Cour et qu'il les pouvait assurer qu'on lui enverrait de là le firman en diligence.

Il était arrivé à Ougly depuis le mois de mars jusqu'en

septembre neuf vaisseaux hollandais tous bien chargés ; cette compagnie y a augmenté de beaucoup son commerce depuis deux ans ; on marquait qu'elle avait assemblé cette année 70 à 80.000 mans de salpêtre.

Il y avait plus de trente vaisseaux de marchands particuliers dans le Gange ; il y avait longtemps qu'on en avait vu un si grand nombre.

Le sieur de Beaumont qui avait exercé plusieurs années la charge de capitaine sur les vaisseaux de la Compagnie était mort à Ougly au retour d'un voyage des Maldives.

Nous reçûmes des lettres de Masulipatam ; le sieur de Chalonge nous donnait avis que les Hollandais étaient toujours traversés sur leur commerce. L'accommodement dont ils étaient convenus avec les officiers du gouvernement ne subsistait qu'autant qu'ils y trouvaient leurs avantages et pour engager les Hollandais de leur faire des présents de temps à autre. Ils avaient été inquiétés aussi dans la possession du village de Paleocote, proche de Narsapour, qui appartenait en propre à leur compagnie par des firmans des rois de Golconde confirmés par un firman du Mogol. Le gouverneur more de la province de Ragimandry qui est de ces côtés-là y avait envoyé de ses officiers pour s'y établir et en recevoir les droits ; les Hollandais les avaient forcés de se retirer. Tous ces mouvements sont les voies ordinaires des Indiens mores et gentils pour tâcher à tirer de l'argent. Le sieur de Chalonge avait eu un entretien particulier avec un marchand hollandais, homme d'esprit qui lui parut assez sincère ; il était arrivé nouvellement d'Europe à Batavia et de là à Masulipatam avec une commission particulière d'examiner les qualités des toiles et les prix ; il dit au sieur de Chalonge qu'ils étaient partis de compagnie douze navires de conserve et, quoique l'on eût perdu en route plus du tiers des équipages, et des soldats qui étaient sur cette escadrille, il y avait encore plus de 2.000 hommes dessus à leur arrivée à Batavia, dont une partie avait été mise à terre et qu'à son départ de cette capitale, on apprêtait avec empressement des vaisseaux pour quelque expédition.

Nous eûmes dans le même temps des lettres de Surate par le retour de deux exprès que j'y avais envoyés à la prière du commandeur de Tranquebar porter un paquet au sieur Suarez ; je sus par là que le commandeur priait le sieur Suarez de venir à Tranquebar pour l'employer ensuite à un voyage à la cour du Mogol, afin de tâcher de faire la paix des Danois avec ce prince et la permission de s'établir dans ses états. Le commandeur avait reçu cet ordre des directeurs de leur compagnie ; il ignorait pourtant la connaissance qu'elle avait du sieur Suarez ; on crut et avec apparence que les marchands juifs qui sont à Surate et qui ont des correspondances partout, avaient écrit en divers endroits de l'Europe du voyage que le sieur Suarez avait fait au Mogol, à la vente des joyaux qu'il y avait portés, des avantages qu'il en avait rapportés, même qu'il avait été bien reçu de ce prince et, comme il n'y a pas à douter qu'il y eut des Juifs à Copenhague, que c'était par cette voie que les directeurs danois en avaient eu la connaissance. Le sieur Suarez remerciait le commandeur pour excuse de passer de Surate à Tranquebar, qu'il s'était déterminé de retourner en Europe par les premières occasions.

Quatre navires mores de Surate enlevés et pillés par un corsaire anglais.

Quatre navires mores partis de Moka pour retourner à Surate avaient été rencontrés en route par un corsaire qui en avait enlevé deux et pillé dans les deux autres l'or et l'argent qu'ils y avaient trouvé et ce qu'ils y avaient rencontré encore de meilleur. Les deux vaisseaux pillés arrivés à Surate, [cela] mit la consternation parmi les marchands qui étaient tous intéressés dans ces retours ; les officiers et les gens des deux équipages publièrent que le corsaire était anglais ; le président de cette Compagnie et les gens du conseil furent appelés devant le gouverneur pour répondre aux plaintes des marchands ; ils rapportaient pour leur défense que lors du départ des navires de Moka, il y avait un vaisseau anglais sur rade dont le capitaine s'était offert de les escorter jusqu'à Surate mais que les

officiers de ces bâtiments l'avaient refusé et, avant que de mettre à la voile, ils avaient prié le gouverneur de Moka de ne point permettre au capitaine anglais de partir de là que huit jours après qu'ils en seraient sortis, ce qui avait été observé, que ce navire était arrivé depuis à Surate (c'est par là que le président avait été informé des offres du capitaine). Ces raisons qu'il rapporta adoucirent un peu le gouverneur et, en attendant d'être mieux informé, il renvoya les Anglais chez eux et défense de sortir de leur loge où il fit mettre un corps de garde à la porte. Il en écrivit à la cour pour en recevoir des ordres ; il envoya appeler ensuite M. le directeur Pilavoine et le directeur de la Compagnie de Hollande pour leur demander leur sentiment sur les courses de ces pirates ; ils ne purent dire autre chose pour réponse que ces corsaires ne leur étant pas connus, ils ne pouvaient pas aussi rien avancer de positif là-dessus. Le gouverneur demanda ensuite que les Français et les Hollandais donnassent chacun un vaisseau bien armé pour escorter les vaisseaux marchands de Surate ; le directeur de la Compagnie de Hollande et M. le directeur Pilavoine furent uniformes dans leurs réponses, qu'il leur fallait pour cela des ordres de leurs supérieurs ; ils ajoutèrent ensuite que les négociants de Surate devaient mieux armer leurs vaisseaux de gens capables de défense, de munitions, ne les pas embarrasser ainsi qu'ils font, l'entre-deux ponts rempli de plusieurs ballots et même jusque sur le tillac qui leur ôtait jusqu'à la liberté d'y manœuvrer et par là encore hors d'état de se défendre, ce qui en rendait la prise facile. Le gouverneur peu satisfait de leurs réponses et de leurs avis les menaça de leur interdire absolument le commerce, même à tous les marchands sujets du Mogol et autres ; cependant il attendit les réponses de la cour. On écrivait que le président de la Compagnie d'Angleterre en avait très mal usé ; le navire anglais qui était venu de Moka était interlope, le capitaine et le marchand particulier qui étaient dessus s'étaient adressés à un marchand particulier de leur nation établi à Surate pour faire leur commerce. Le président zélé pour le service de leur Compagnie ou poussé par son intérêt particulier — ainsi qu'on le marquait — de ce que les officiers du vaisseau interlope s'étaient

adressés au marchand pour leurs affaires, fit dire au gouverneur qu'il ne devait point chercher d'autres pirates, de ceux qui étaient dans les mers des Indes, que les gens de l'équipage de l'interlope et d'autres du même caractère, que c'étaient des rebelles qui, contre la défense du prince et du parlement d'Angleterre, passaient de ces côtés et, sous prétexte de faire commerce qu'ils y pillaient ce qu'ils rencontraient. Cette conduite du président fut trouvée fort mauvaise ; c'était donner par là une idée des gens de la nation qui ne leur faisait point honneur, mais la passion ou l'intérêt ne laissent pas toujours la liberté de faire toutes les réflexions nécessaires. Le gouverneur ne fit pas grand fondement sur ce rapport. Le navire interlope était en rade et les officiers bien résolus de ne rien décharger à terre qu'il n'y eût toute la sûreté.

On eut avis par des lettres de Perse que M. Pin, docteur de Sorbonne et des Missions Étrangères, qui retournait en France était mort à Congo. C'était un grand sujet, d'un mérite distingué et une perte très considérable pour la mission.

Les opérations militaires à la côte moins actives. On s'attend à la levée du siège de Gingy.

Ibrahim Khan s'adressa au commencement du mois au P. Tachard pour se plaindre du refus que je faisais de le voir ; la lettre qu'il écrivit commençait par des remerciements du soin que prenait un père de leur maison conjointement avec le chirurgien du fort pour traiter son frère ; les plaintes venaient ensuite sur ce que je ne voulais pas lui permettre de venir dans la peuplade. Le R. P. lui répondit que ces affaires n'étaient pas de son fait.

Je reçus le 6 une lettre de Selim Khan ; il marquait qu'il y avait apparence que plusieurs autres lettres qu'il m'avait écrites ne m'avaient pas été rendues, sur ce que je n'y avais pas répondu ; il ajoutait que les services que nous avions rendus à Chir Khan Lodi avaient beaucoup contribué à nous acquérir de la réputation dans les Indes, que nous ne devions pas moins

espérer de ceux que nous rendrions à Ibrahim Khan, qu'il se promettait aussi que nous l'assisterions et d'argent et de munitions ; il nous priait de lui envoyer du sucre de Bengale et de l'esquine. Nous répondîmes à sa lettre sur le même ton que nous avions déjà répondu plusieurs fois.

Les Mores furent arrêtés dans les bois jusqu'au 22 par les grandes pluies qu'il fit ; ils y passèrent assurément très mal leur temps ; ils en sortirent le même jour et ils firent une course dans la plaine d'où ils enlevèrent 150 moutons qui appartenaient à des écrivains de la Compagnie. Sur les plaintes que j'en fis faire à Ibrahim Khan, il en fut rendu une partie le lendemain. Nous n'eûmes point d'autres démêlés dans ce mois avec les Mores.

Nous reçûmes plusieurs lettres du camp et de Gingy sur l'état du siège. Les attaques étaient fréquentes ; cependant on ne voyait plus d'apparence à la prise de cette place par les Mores. On avait des avis sûrs que le secours pour les Marates était en marche et qu'il approchait. On écrivait de Gingy que les assiégés avaient donné deux fois dans les tranchées avec succès. Cela nous était confirmé du camp par notre envoyé ; il nous donnait avis que si nous en venions aux mains avec Naropendit, de lui écrire aussitôt, afin de pouvoir porter ses plaintes le premier. On parlait hautement au camp du secours qui venait à Ram Raja, cependant que les généraux ne s'en remuaient pas davantage, ce qui confirma la pensée qu'on avait toujours eue de l'intelligence de quelques-uns d'entre eux avec Ram Raja. Les envoyés de Jaloufar Khan allaient librement à Gingy où ils avaient des conférences publiques et secrètes avec le ministre ; cependant, les troupes des Mores qui étaient devant la place ne souhaitaient pas de la prendre de crainte de terminer la guerre par là et d'être cassés après. Cependant le Mogol écrivait toujours sur la longueur du siège ; on ajoutait même qu'il avait menacé des généraux de faire couper les cordes de leurs tentes et de les forcer de camper à l'air jusqu'à avoir pris la ville. On ne voyait pas pourtant que ces plaintes et ces menaces firent aucun effet ni que l'on agît avec plus de vigueur.

Les Mores cherchent à entraîner les Hollandais de Negapatam dans une guerre contre le Tanjore.

Nous eûmes avis de l'arrivée à Goa de trois vaisseaux portugais qui avaient mis à la voile de Lisbonne en mars ; ils avaient apporté un vice-roi, le marquis de Villa-Verde et beaucoup de troupes pour y rester.

Le sieur Cordier nous donna avis qu'il était arrivé à Negapatam deux envoyés de Sultan Camba qui avaient été bien reçus, qu'on y publiait que c'était pour détourner les Hollandais de faire la paix avec Maga Raja, même de les engager à se joindre à un corps de cavalerie more et donner conjointement sur Tanjore d'où l'on envoyait tout le secours qui entrait dans Gingy et qui était la seule cause de la longueur du siège. Le voyage de ces envoyés avait peut-être d'autres causes, mais il est sûr que les Hollandais sont trop bons politiques pour avoir répondu favorablement à Sultan Camba dans l'assistance que ce prince leur demandait pour l'attaque de Tanjore. Il n'était pas de leur intérêt de s'attirer proche d'eux un voisin aussi puissant que le Mogol ; ils se tiraient mieux d'affaire avec un petit prince gentil ; les envoyés restèrent tout le mois à Negapatam.

Arrivée à Surate de l'escadre Dandenne. Détails du voyage : deux navires anglais pris à la suite de combats. — Fr. Martin reçoit des lettres de noblesse.

Nous reçûmes le 9 décembre une lettre du sieur Suarez datée du 27 octobre ; il nous donnait avis par là de l'arrivée à Surate de quatre navires français qui avaient mouillé deux jours avant la date de sa lettre ; il nous marquait quelques particularités que nous trouvâmes plus étendues dans la lettre de M. le directeur Pilavoine que nous reçûmes le 23 du même mois d'octobre. Les quatre vaisseaux avaient mis enfin à la voile du Port-Louis le 22 avril après avoir été forcés par les vents contraires d'y rentrer deux ou trois fois. Les vaisseaux se

séparèrent en route. L'*Ecueil* commandé par M. Mosnier se trouva à ..... lieues est du Cap de Bonne-Espérance ; il y découvrit un vaisseau à la voile qui venait de leur côté. Le sieur Mosnier fit chasser dessus pour le reconnaître. Le pavillon d'Angleterre fut un témoignage qu'il était de nos ennemis. L'Anglais reconnut aussi le navire français, le canon joua d'abord, l'*Ecueil* fut un peu maltraité des premiers coups qu'il reçut, plusieurs haubans de son grand mât coupés, ce qui obligea le sieur Mosnier de se retirer un peu au large pour se remettre en état de continuer le combat ; l'Anglais crut avoir remporté la victoire. Le capitaine Mosnier par moquerie fit paraître une partie de son corps qu'il n'est pas honnête de nommer. Cependant l'*Ecueil* réparé fit voile sur l'ennemi ; en deux heures de temps, il le mit hors de combat, une partie de l'équipage tué ou blessé, le vaisseau démâté et toutes les manœuvres coupées, ce qui porta l'Anglais à demander quartier. On fut au vaisseau où il y avait du plomb pour lest, des merceries et des boissons ; les gens de l'*Ecueil* qui y avaient passé y firent de grands désordres, crevant les futailles pleines de vin et de bière, rompant les caisses où étaient les bouteilles, de même qu'il en était arrivé à la flûte qui fut prise aux côtes de Ceylan. On fit toutes les recherches pour de l'argent, mais on assure qu'il ne s'en trouva point. La mer était entrêmement haute pour lors ; on dit qu'il fut impossible de rien débarquer de l'anglais pour mettre sur l'*Ecueil*. Le bateau de la prise avait été mis en pièces à coups de canon ; le sieur Mosnier n'en avait qu'un qu'il ne voulait pas risquer de perdre ; le navire, à ce qu'on a rapporté, était en très mauvais état ; il n'y avait pas apparence de s'en charger pour faire voile de conserve avec l'*Ecueil*, c'était du retardement au voyage et la mousson pressait ; enfin on convint avec le capitaine anglais qu'on lui laisserait son vaisseau moyennant qu'il fit un billet de 200 livres sterling pour payer à Surate et, pour sûreté du payement, on fit passer sur l'*Ecueil* l'écrivain et un autre officier de l'anglais, on enleva toutes les armes et l'on jeta son canon à la mer. Il y restait encore plusieurs pipes de vin de Madère, d'autres boissons et le plomb qui servait de lest. Le navire,

nommé le *Samuel*, était un vaisseau d'avis de la Compagnie d'Angleterre pour Bombay, il était de ..... tonneaux et de ..... hommes d'équipage.

Le sieur Mosnier fit route ensuite à l'île d'Anjouan où était le rendez-vous en cas de séparation ; il y trouva les trois vaisseaux qui y avaient mouillé quelques jours devant, ils firent voile de là de conserve. Ils découvrirent à environ 60 lieues de la côte de l'Inde un navire qui faisait leur même route à quelque lieues d'eux ; il fut reconnu encore pour anglais. Le *Lonré*, le meilleur voilier des quatre, eut ordre de chasser dessus ; il l'approcha en peu d'heures ; le canon joua des deux parts et les trois navires les ayant joints, l'anglais se rendit. C'était une flûte nommée l'*Elisabeth*, de 260 tonneaux et de 60 hommes d'équipage ; sa cargaison en argent et en drap et en merceries fut estimée valoir 400.000 livres. Les cinq vaisseaux étaient arrivés ensuite à Surate.

Je ne reçus par là qu'une lettre de la Compagnie ; elle marquait avoir du chagrin d'avoir été forcée d'envoyer cette escadre à Surate, qu'elle était destinée pour la côte, [de Coromandel] mais qu'étant sortie du Port-Louis par deux ou trois fois et obligée de rentrer par les vents contraires, la mousson fort avançée pour la côte, elle avait fait voile à Surate, d'où elle devait venir ensuite à Pondichéry apporter l'argent et les marchandises pour les comptoirs de la côte et de Bengale. Il y avait plusieurs autres lettres pour moi de la Compagnie et de particuliers, mais comme elles auraient rempli de gros paquets et que l'on avait pas cru qu'il y eut de la sûreté à les faire passer par terre, on se remettait à les envoyer par les vaisseaux. Je reçus par là des lettres de noblesse que le roi avait eu la bonté de m'accorder.

La venue de ces quatre vaisseaux fit grand bruit à Surate ; toute la ville prit part aux prises qu'on avait faites sur les Anglais. Il y eut des marchands arméniens qui prétendirent réclamer les draps qu'on avait trouvés sur la flûte l'*Elisabeth*, qu'ils leur appartenaient et chargés pour leur compte à Londres par des marchands de leur nation qui y étaient établis et que, n'ayant point de guerre avec la France, qu'on devait [les] leur rendre. Ils portèrent leurs plaintes au gouverneur, mais avec peu de satisfaction pour eux.

L'état de la France toujours glorieux par l'application de ce grand roi à éluder les artifices et les entreprises de ce grand nombre d'ennemis ainsi que par les conquêtes que l'on continuait de faire sur eux ; les armateurs français désolaient tout le commerce des Anglais et des Hollandais ; c'était une chose étonnante du nombre de vaisseaux qu'ils avaient enlevés sur ces deux nations. La Compagnie nous faisait espérer qu'elle ferait partir une forte escadre pour la côte en septembre de cette année ; nous n'y voyons pas d'apparence sur les lettres que l'on écrivait de Surate.

Les quatre vaisseaux étaient le *Fendant*, monté par M. Dandenne, capitaine de frégate légère pour le roi et commandant de l'escadre, le *Florissant*, monté par M. Le Mayer et commissaire sur l'escadre. J'ai déjà remarqué que M. Mosnier commandait l'*Ecueil* et M. des Monts le *Lonré*. La Compagnie avait accordé à M. Dandenne 6 pour cent sur les prises, 2 à M. Le Mayer et à MM. Mosnier et des Monts chacun 1 pour cent. On promettait encore à M. Dandenne d'employer pour son compte en marchandises des Indes 10 ou 12.000 livres.

Arrivée d'un commissaire anglais à Madras. — Comment éviter une visite au naïque de Tanjore ?

Nous eûmes avis de Madras que le commissaire y était arrivé de Bengale sur un des deux vaisseaux qui y avaient passé à droiture. M. Yaël quitta aussitôt ; il se retira comme particulier dans sa maison qu'il avait à la ville. Le commissaire ne resta pas longtemps à faire connaître son caractère ; il commença d'abord par faire des recherches sur le maniement des effets de la Compagnie, mais il avait son but. On s'y récréait fort aussi sur la fierté qu'il marquait, ne permettant pas que l'ancien gouverneur et celui qui était en charge eussent des sièges lorsqu'ils allaient le voir.

Il y eut tourmente à Madras la nuit du 13 au 14 de ce mois ; de trois navires qui étaient en rade, il n'y eut que le vaisseau

où le commissaire avait passé qui résista ; les deux autres donnèrent à la côte.

Le sieur Cordier nous écrivait de Caveripatnam qu'on lui donnait avis que Maga Raja devait venir à Chalembron [Chilambaram], — c'est une grande peuplade éloignée de quelques lieues des comptoirs — qu'on lui marquait qu'il devait s'y trouver avec des présents pour visiter ce prince. Je reçus aussi une lettre du brahme Anagypendit, ami de la nation, il marquait de même que nous ne pouvions pas nous dispenser cette fois d'envoyer faire civilité à Maga Raja par un Français, lui faire des présents, particulièrement de curiosités, que ce prince se plaignait toujours que nous ne poussions point l'établissement de Caveripatnam et qu'il fallait tâcher de l'apaiser par quelque voie. Nous n'avions rien de curieux pour des présents ni nous n'étions point en état de faire de grosses dépenses ; nous répondîmes au brahme que nous nous remettions à rendre visite au naïque lorsque nous pourrions le faire dans les formes, que nous le prions de ne pas nous y engager pour cette fois. Nous écrivîmes pourtant au sieur Cordier de faire ce petit voyage si c'était absolument nécessaire ou qu'il prévît qu'en refusant le brahme, la Compagnie en pourrait souffrir ; on lui avait envoyé des étoffes pour un présent, mais qui n'était presque rien eu égard aux prétentions de cette cour.

Un mois décisif : décembre. — Un grave échec des Mores au passage de la rivière d'Ariancoupom.

Le mois de décembre est considérable par les changements qui arrivèrent aux affaires des Mores et des Marates, ce qui m'oblige aussi à m'y étendre.

Les Mores firent une course le 1er dans la plaine d'où ils enlevèrent 50 pièces de bétail ; ils en enlevèrent un pareil nombre le 2 ; cependant ils continuèrent à fortifier la hauteur qui est proche de leur camp. Darmogy nous envoya dire qu'il avait des nouvelles sûres que le secours des Marates était proche. La pluie qu'il fit jusqu'au 12 retint les Mores resserrés dans le bois ; ils sortirent ce jour-là et poussèrent jusqu'auprès de Villenour où

ils prirent environ cent pièces de gros bétail, leur retraite par le haut du coteau, appréhendant qu'on ne leur fit quitter le butin s'ils passaient proche de la peuplade. Il y avait des serviteurs du fort qui y étaient intéressés. J'en fis écrire à Ibrahim Khan ; sa réponse fut que c'était Naropendit qui avait fait la course et qu'il ne pouvait rien tirer.

Nous eûmes avis le 14 qu'un parti considérable de Mores et de Rajpoutes consistant en 300 cavaliers et 1.000 et 1.200 fantassins était parti du camp, il y avait cinq jours, pour venir de ces côtés, qu'ils avaient fait de grands désordres dans deux ou trois grandes peuplades des terres où ils avaient passé et qui ne s'étaient point ressenties de la guerre jusque-là, qu'ils emmenaient avec eux 7 ou 8.000 pièces de gros bétail et autour de 2.000 personnes, hommes, femmes et enfants pour esclaves, le commandant du parti, un almamy, fameux partisan entre les Mores. Dans le temps que nous reçûmes ces nouvelles, on vint nous donner avis qu'il y avait 4 ou 500 personnes de divers âge et sexe qui étaient de l'autre côté de la rivière où ils avaient fait passer un homme à la nage pour nous supplier d'y envoyer des bateaux afin de les passer de notre côté. C'étaient des habitants du pays qui se retiraient à l'approche du parti. Les bateaux furent envoyés et tous ces pauvres gens vinrent se retirer à Pondichéry. La rivière était enflée par les pluies qu'il avait fait ; on en avait jusqu'au col au passage ordinaire. Nous apprîmes le soir que le parti était à une lieue de Pondichéry au delà de la rivière et qu'ils devaient la passer le lendemain. Nous avons su depuis que c'était à la sollicitation d'Ibrahim Khan qui, ayant eu avis que l'almamy était à quelques lieues des bois, il avait envoyé prier de le venir joindre et qu'il y avait un coup à faire. Pendant la nuit, nous vîmes les feux de leur camp. Darmogy était à Villenour assez embarrassé sur ce qu'il pouvait faire dans une conjoncture de même ; il prévoyait bien que si les deux corps se joignaient, qu'il ne pourrait leur résister ni les empêcher de passer au sud ; il prit pourtant sa résolution en homme de tête et de cœur ; il fit passer pendant la nuit 30 cavaliers et 200 fantassins de l'autre côté de la rivière, ces gens se postèrent à couvert dans des fonds et à l'abri de

quelques forts de bois et de haziers éloignés de 5 ou 600 pas du passage ordinaire de la rivière ; le commandement de ce détachement avait ses ordres. Darmogy avança aussi pendant la nuit avec le reste de ses gens et 50 cavaliers qui lui étaient venus de renfort, dans des masures d'un village ruiné et à couvert aussi de quelques bosquets, à 7 ou 800 pas du passage pour tenter quelque coup sur le parti, suivant les occasions qui lui paraîtraient favorables.

Le 15, l'almamy avec ses gens arrivés de l'autre bord de la rivière, après avoir sondé le gué, ils se déterminèrent à passer, mais comme ils voulaient conserver leur bagage, les harnais de leurs chevaux, ils se dépouillèrent, ôtèrent les scelles, firent des paquets de tout jusqu'à leurs armes qu'ils lièrent en fagot pour les passer sur leur tête pour tâcher à ne rien mouiller. Un commandant qui aurait eu un peu d'expérience aurait fait reconnaître les lieux d'autour avant que de s'engager au passage ; l'almamy, quoiqu'en réputation parmi les Mores de bon capitaine, ne prit point cette précaution. Il y avait déjà un bon nombre de gens passés, d'autres dans la rivière qui passaient et le reste qui se disposait à suivre, tout le butin d'esclaves et de bétail resté ensemble. Darmogy voyant l'occasion belle partit de la main avec ses gens et donna sur les ennemis qui étaient de son côté, pendant que le détachement qui était de l'autre bord donnait sur ceux qui restaient à passer. Il y eut d'abord un grand désordre parmi les Mores, plusieurs de tués et de blessés avant que d'avoir pu se mettre en défense. Quantité de ceux qui étaient dans la rivière, voyant un péril égal à avancer ou à retourner, abandonnant ce qu'ils portaient sur leur tête et se laissant entraîner au courant pour gagner la rive plus bas, furent emportés et beaucoup de noyés.

Nous étions assemblés et en armes sur la place du fort dès la pointe du jour, nous avions fait tirer en même temps quelques coups de canon pour signal aux gens qui étaient dans les terres de se retirer. Nous étions avertis par un homme de Darmogy des dispositions où il s'était mis pour donner sur le parti et, sur les huit ou neuf heures du matin, le bruit des coups de mousquet et la cavalerie que nous aperçûmes les sabres en main que l'on

voyait reluire au loin, nous fit connaître qu'ils étaient en action. Ibrahim Khan et Naropendit sortirent des bois dans le même temps avec leurs gens, mais un peu tard pour assurer le passage de la rivière au secours qu'ils avaient sollicité ; cependant ils empêchèrent qu'il ne fut défait entièrement. Ibrahim Khan, dans la marche, passant au large du fort, nous fit donner un avis d'envoyer un Français avec lui faire un compliment au commandant du parti ; on lui fit réponse que nous ne croyons pas que cet officier fut de qualité à prétendre que nous envoyassions le visiter. On fit entrer dans le fort l'homme qu'il avait envoyé, afin qu'il leur rapportât l'état où il nous avait vu, les troupes en avançant au passage et prêtes à se joindre à l'almamy. Darmogy satisfait de son action et n'ayant pas des forces à résister aux deux partis se retira à Villenour avec le butin qu'il avait recouvert. Il y eut dans cette action plus de 150 tués des gens des Mores, plusieurs blessés, quantité de noyés, 1.500 personnes destinées à l'esclavage délivrées, près de 5.000 têtes de bétail reprises et 15 chevaux enlevés. Darmogy y eut deux cavaliers tués et trois chevaux, un quatrième qu'il montait enfoncé dans une terre mouvante qu'il fut obligé d'abandonner.

Les deux corps des Mores joints ensemble, ils prirent la route des bois ; c'était une désolation d'en voir passer le débris dans la plaine, une partie nus et presque tous sans armes, ils les avaient abandonnées au passage et à l'autre côté de la rivière. Darmogy en conservant le pays par cette action nous rendit aussi un grand service ; si l'almamy avec son corps de troupes entier eût pu joindre les gens des bois, nous aurions été forcés d'en venir aux mains contre eux ou de leur donner une somme considérable, à quoi nous n'étions pas disposés. Ibrahim Khan m'envoya prier le soir de faire passer à leur camp des gens qui tiennent boutique de riz, de beurre et d'autres denrées pour y établir un marché ; je lui fis réponse qu'ils ne pouvaient pas quitter la peuplade.

Les commandants des Mores firent une grande conférence dans les bois pour tâcher à réparer par quelque bonne action la perte qu'ils avaient faite et qu'ils reconnurent mieux dans la

revue qu'ils firent au bois des gens qui leur restaient ; ils firent compte qu'ils avaient plus de 300 hommes noyés. La rivière jeta aussi quantité de corps, sur les bords, des arcs, des flèches, des sabres, des piques, des rondaches, des paquets de hardes. L'almamy prétendait rendre Ibrahim Khan et Naropendit responsables de l'échec qui lui était arrivé, non seulement parce qu'ils l'avaient fait venir mais encore de ne s'être pas trouvés à temps à la rivière pour leur assurer le passage. Ces deux hommes n'étaient guère en état d'y satisfaire ; Naropendit, qui avait toujours des desseins en tête, proposa à l'almamy pour l'apaiser, de nous envoyer demander l'entrée pour les troupes dans la peuplade, l'autorité pour le gouvernement ; au refus de l'argent, des vivres, des munitions et des moyens pour l'attaque de Villenour, et, si nous rebutions ces deux partis, de donner dans la peuplade où il lui faisait espérer qu'il y avait de grandes richesses. On dit qu'Ibrahim Khan, que nous avions rebuté déjà plusieurs fois des demandes pareilles, dit que nous attaquant ils devaient s'attendre à un échec plus considérable que celui du passage ; il proposa ensuite à l'almamy de rester moyennant 50 chacras par jour, qu'il attendait de la cavalerie et qu'il ferait venir des armes au lieu de celles qui étaient perdues. Ce commandant y consentit, mais comme l'argent n'était pas prêt, que ce n'était que des promesses et qu'il voulait quelque chose de plus solide, il quitta le bois le 18 et prit la route du nord avec le débris du parti. Nous fûmes faire le tour le même jour au lieu du combat ; il y restait encore plusieurs marques de la perte des Mores.

Darmogy m'envoya donner avis le 19 de l'arrivée du secours des Marates dans Gingy, ce qui nous fut confirmé par une lettre du brahme que nous y tenions. Je remets à un autre article à en parler plus amplement et des changements qu'il apporta dans la province.

Naropendit battit la plaine, tous ses gens en corps ; le 21 un détachement vint pour enlever un troupeau de la loge gardé par nos lascarins ; il fut repoussé et forcé de se retirer ; le reste du corps avait poussé plus avant ; ils avaient pris un assez bon

nombre de pièces de gros bétail qu'ils chassaient au bois. Quelques cavaliers sortis de Villenour et qui les coupèrent les firent lâcher. On me donna avis le 23 que 40 ou 50 de ces gens étaient proche de nos retranchements et que leurs desseins étaient d'enlever quelques-uns de nos marchands. J'envoyai les faire retirer et ordre, s'ils ne le faisaient pas de bonne grâce, de les charger.

Darmogy donna avis le 25 qu'il passait avec ses gens à Tevenapatam, que Ram Raja avait ôté à Boursou Raja son parent, dont il commandait les troupes, Villenour et les dépendances et que l'intendant Ananda Rao y était arrivé, chargé de la conduite des affaires de ces côtés-là. Ce changement nous parut fort avantageux ; on tirait un bon soldat et à la place un homme de plume qui n'entendait rien à la guerre et qui ne l'aimait pas.

Les Mores filaient doux à présent. Sur les nouvelles qu'ils avaient du camp, Ibrahim Khan se retira le 27, il passa au nord. Ouliar, un des commandants, qui avait sa famille avec lui, la fit partir aussi pour ces côtés-là, mais Naropendit plus ferme qu'eux resta avec ses gens. On nous donna avis le 28 au sortir de vêpres que ce brahme était passé dans la plaine, qu'ils enlevaient des troupeaux, que François Legrand à la tête de nos lascarins ayant voulu s'y opposer avait été pris et que les Mores l'emmenaient. Nous fûmes à cheval aussitôt, et coupant avec 50 ou 60 des soldats de la garnison et le reste de nos gens du pays, du côté du bois pour empêcher la retraite, nous joignîmes les Mores qui se retiraient ; nos gens mouraient d'envie de donner dessus, on les arrêta ; je m'avançai proche de sept à huit personnes à cheval, j'avais un mousqueton à la main dont je bourrai un brahme d'entre eux que je crus être Naropendit. Après avoir tiré en l'air, au bruit, il y eut quinze ou vingt de nos gens qui firent leur décharge sur les Mores dont il y eut trois ou quatre de blessés ; ils se mirent aussitôt en fuite, la plupart après avoir jeté leurs armes ; les gens de cheval de même. Comme nous n'avions point de nouvelles de François Legrand, j'avais fait arrêter sept hommes d'entre eux qui paraissaient le plus, un cavalier et six fantassins ; on ne tint pas compte de pousser les fuyards ni de donner dessus. Pen-

dant que j'étais en peine de Legrand, nous le vîmes paraître avec ses lascarins ; il nous dit que les Mores avaient enlevé du bétail et que, marchant de leur côté pour les empêcher de l'emmener, sept ou huit Rajpoutes s'étaient détachés du corps et s'avançant du côté de nos gens, ils les avaient couchés en joue, mais que poussant sur eux, ils s'étaient retirés et le corps aussi, abandonnant le bétail. Nous retournâmes au fort emmenant les sept prisonniers et nos gens chargés de quantités de diverses sortes d'armes, de mousquets, lances, arcs et flèches et de sabres ; on fit défense en entrant aux gardes des barrières de ne laisser entrer aucun des gens des bois pour acheter des vivres. On eut avis le lendemain que les Mores se retiraient à la file ; cependant Naropendit fort mal traité des bourrades marquait son ressentiment par des menaces ; il publia qu'il attendait 5 ou 600 hommes et qu'après leur arrivée, il ne resterait rien sur pied dans la peuplade ni dans le fort ; dans cette attente, il fortifiait toujours la hauteur proche de leur camp.

Nous reçûmes une lettre de Selim Khan le dernier du mois ; il se plaignait fort de la manière dont nous avions traité Naropendit et ses troupes, que si nous l'avions informé de la mauvaise conduite de ce brahme, qu'il y aurait donné ordre ; il nous demandait de lui envoyer les sept prisonniers dont deux étaient capitaines de lascarins. Nous ne tînmes pas compte de répondre à sa lettre.

Une armée de secours arrive à Gingy. — Désarroi moral chez les assiégeants : indiscipline, fausses nouvelles.

On a eu de la peine à comprendre pendant le siège de Gingy la conduite du ministre Asset Khan et du général Jaloufar Khan ; il a paru dans toutes les occasions que non seulement ils ont épargné les Marates mais encore qu'ils leur ont facilité les voies de remporter de temps à autre des avantages. Gingy n'aurait pas tenu six semaines à l'arrivée de l'armée des Mores, tant la consternation était répandue parmi les Gentils. On nous écrivit de Gingy au commencement du mois que le ministre et son fils y avaient fait passer des envoyés pour assurer Ram

Raja que le secours qu'il attendait était proche. Ces nouvelles étaient confirmées par le brahme que nous tenions au camp et que l'attaque de la place était réduite à présent à faire grand feu de canon d'un côté et d'autre ; il était très vrai que le secours approchait.

Nous eûmes avis de Gingy le 22 qu'un Danagy Jadou à la tête de 7 ou 8.000 cavaliers marates étant arrivé proche de la ville pour entrer dedans par la porte du côté de l'ouest y fut arrêté par un retranchement que les Mores avaient élevé à quelques centaines de pas devant où ils avaient mis de bonnes troupes sous le commandement de Maca Ismaïl Khan, de grande réputation parmi eux pour fermer ce passage qui était celui par où les vivres entraient. Le commandant des Marates voyant qu'il fallait faire un grand tour s'il voulait éviter le combat se détermina à attaquer le quartier ; il donna avec vigueur et ses gens de même. Le retranchement fut forcé ; plusieurs des Mores tués, Maca Ismaïl Khan blessé en deux endroits et pris prisonnier. Le passage ouvert, les Marates entrèrent dans la ville avec leur butin consistant en deux éléphants, 500 chevaux, le bagage et plusieurs prisonniers qu'ils avaient faits dans le quartier. Il est aisé de se persuader la joie des assiégés de se voir par là en liberté. Je reviendrai à la suite de la levée du siège après que j'aurai rapporté une particularité du camp des Mores très importante, quoi qu'elle n'ait pas eu de suite.

Il s'était passé une action dans ce même mois qui fit faire plusieurs réflexions et peut-être qu'il n'y en a pas eu de plus justes. Jaloufar Khan à la tête d'une troupe de gens résolus et tous bien armés fut à la tente de Sultan Camba. La garde et les domestiques de ce prince les voyant approcher en cette posture ne crurent pas que c'était pour faire honneur à leur maître ; ils se crurent en devoir d'empêcher l'entrée ; elle fut forcée, plusieurs d'entre eux tués, la corde des tentes coupées, Sultan Camba arrêté et gardé à vue. On publia dans le camp, pour apaiser les troupes qui pouvaient murmurer d'une action si hardie, qu'on avait surpris des lettres du prince qu'il écrivait à Ram Raja où il lui donnait avis et qu'il irait le joindre et se ranger de son parti.

Il s'épandit dans le même temps un autre bruit de la mort du Mogol ; elle fut écrite de divers endroits avec des circonstances fort particulières et on la crut véritable. On eut la pensée sur cette nouvelle que le ministre Asset Khan et son fils cherchant à tirer leurs avantages des désordres qui arriveraient indubitablement dans l'Inde après la mort de ce grand prince entre les prétendants à cette belle succession, avaient arrêté Sultan Camba pour s'en servir dans les desseins qu'ils avaient projetés ou pour faire leur parti meilleur en le remettant entre les mains de l'un de ses frères. Voilà ce que l'on a pu penser de cet arrêt et apparemment il y a eu peu de personnes qui en aient su la véritable cause et, en écrivant cette relation en 1696, il est encore en vie. Sultan Camba fut mis en liberté quelque temps après avoir été arrêté, le ministre Asset Khan et son fils continués dans leurs charges. On n'a pas appris que l'action eut fait de l'éclat à la cour.

Attaque heureuse d'un convoi more par les Marates. Les Mores réduits à la défensive. Exigences de Ram Raja vis-à-vis des Européens.

Je reviens à la suite de la levée du siège de Gingy. La fortune continue à être favorable aux Marates. Nous eûmes avis le 28 qu'après un rafraîchissement de deux ou trois jours dans Gingy au secours qui était arrivé, les troupes sortirent de la ville, attaquèrent le quartier de l'artillerie qui fut forcé après une vigoureuse défense : quatorze canons de fonte pris, deux éléphants et toutes les munitions. On fit tout entrer dans la ville.

Les Mores avaient eu encore un autre échec : Alimerdan Khan, un des principaux omrahs ou seigneurs de la cour, tenait ordinairement la campagne avec 12 ou 1.500 chevaux pour la sécurité des convois ; il en escortait un très considérable dans ce mois pour le camp ; un Santogy Corpora, fameux entre les Marates, un des principaux des lieutenants généraux qui avaient servi sous Sivagy Raja, était en marche d'un autre côté avec 10 ou 12.000 chevaux, aussi pour le secours de Gingy ; il eut avis du convoi escorté par Alimerdan Khan. Ce général rusé

et qui savait la guerre, instruit par ses officiers, fut se poster sur la route où les Mores devaient passer ; il choisit le terrain pour le dessein qu'il préméditait et alors qu'il apprit qu'ils étaient proche, il fit retirer une partie de sa cavalerie et, ne paraissant qu'avec 2 ou 3.000 chevaux au devant du convoi, la cavalerie more qui ne s'étonna pas pour un corps de Marates, deux fois plus en nombre qu'eux, poursuivit Santogy Corpora. Sa retraite était concertée ; il parut qu'il ne tâchait qu'à gagner pays, mais lorsqu'ils furent proches où le fort de la cavalerie était postée, les Mores furent entourés et après un combat de plusieurs heures, quoique beaucoup inégaux en force, l'escorte fut entièrement défaite. Alimerdan Khan, plusieurs officiers, beaucoup de marchands qui croyaient l'occasion sûre pour passer de ces côtés, cinq éléphants, 300 bons chevaux, le bagage et généralement tout le convoi et les bêtes de charge, tout entra sans aucune opposition dans Gingy.

Cette cavalerie des Marates jointe ensemble et à 2 ou 3.000 qui arrivèrent encore depuis et celle qui avait servi au siège firent un corps de près de 30.000 chevaux. Les Mores n'eurent point d'autre parti à prendre que de se renfermer et de se fortifier dans leur camp, mais où les vivres manquaient ainsi que le bois et le fourrage. Ils n'osaient pas risquer à se retirer à la vue d'un corps de cavalerie de même.

Cependant Ram Raja, glorieux d'un changement si subit, prit un air et un esprit de fierté ; il fit écrire aux Anglais de Tevenapatam, il leur demanda une somme considérable à emprunter et, au refus, de grandes menaces et qu'il irait les visiter ; les Hollandais furent traités de même. Le ministre nous envoya un brahme porteur d'une lettre qu'il m'écrivait ; il marquait dedans qu'il avait informé Ram Raja des services que nous avions rendus dans les démêlés que nous avions eus contre le détachement des Mores du bois, cependant qu'il avait trouvé ce prince prévenu contre nous sur des rapports qu'on lui avait faits que nous avions assisté ses ennemis ; le ministre ajoutait ensuite qu'il l'avait désabusé. La lettre finissait par les avantages qu'ils avaient remportés sur les Mores.

Considérations générales sur les Marates.

Il me semble qu'il est bon de dire quelque chose des Marates. La venue d'un corps si considérable paraîtrait une aventure de roman aux personnes qui n'auraient pas la connaissance de ces peuples. Les Marates sont les anciens sujets du fameux Sivagy Raja et dont il s'est servi dans les conquêtes qu'il a faites pendant sa vie, leur pays courant au nord le long de la côte et bien avant dans les terres jusqu'auprès de Basseïn et des autres terres que les Portugais tiennent encore de ces côtés-là. Il y a quantité de forteresses dans le pays mais presque toutes sur les hauteurs suivant le genre des Gentils qui croient les places imprenables par cette situation. Après la mort de Sommagy Raja, les Marates étant divisés entre eux, les uns soutenant le parti du fils du défunt, les autres celui de Ram Raja et se détruisant aussi eux-mêmes par là, le Mogol trouvant l'occasion qu'il cherchait depuis longtemps de soumettre ces peuples, il y fit passer une armée qui s'empara du pays et ensuite de la plupart des places. Le parti qui soutenait le fils de Sommagy Raja se joignit aux Mores, ce qui força Ram Raja, ainsi que je l'ai remarqué, à se retirer à Gingy. Le Mogol reconnu à l'exception de quelques forteresses que des anciens capitaines de Sivagy Raja avaient conservées, voulut suivant son zèle ordinaire pour sa religion, forcer ces peuples à l'embrasser. Ses officiers suivant ses ordres exercèrent toutes sortes de violences pour les y contraindre et, joint au dur gouvernement auquel ils étaient soumis, les capitaines de feu Sivagy Raja prirent cette occasion de les porter à se soulever, ils y réussirent, ces peuples prirent les armes et, après plusieurs combats et rencontres contre les troupes du Mogol, ils reprirent une partie des places dont les Mores s'étaient emparés. Les choses rétablies en partie par là et les ordres concertés pour le gouvernement qui fut remis à Ram Cherdependit, un des anciens et des premiers officiers de Sivagy Raja avec un corps de cavalerie de 20.000 chevaux, Santogy Corpora, Danagy Jadou et d'autres officiers se mirent en marche avec

leurs gens mais en corps séparés et par des routes différentes pour la facilité de faire subsister les troupes et passèrent ainsi au secours de Gingy. On assurait qu'il y avait plus de 150.000 chevaux marates sur pied. Ce nombre ne doit pas surprendre ; ces peuples sont devenus tous soldats par le long temps qu'il y a eu que la guerre est dans leur pays. Leurs armes ordinaires sont la demi-lance, le sabre pour l'offensive et la rondache pour la défensive, quelques uns [ont] l'arc et la flèche mais peu. Les Mores ont cet avantage sur eux ; outre des mousquetaires qu'ils ont dans leur cavalerie, l'arc et la flèche dont ils se servent ordinairement et des meilleurs de l'un et de l'autre, arrêtent les Marates de loin. Les Mores sont aussi meilleurs soldats, 1.000 chevaux d'entre eux ne se retirent pas pour un corps de 3 ou 4.000 cavaliers marates et même davantage ; ceux-ci sont pour la surprise où ils réussissent, gens de fatigue qui se contentent de peu, sans train ni bagages, ainsi que je l'ai remarqué dans des endroits de cette relation. Ils font une terrible exécution de leur demi-lance quand ils entrent dans un corps d'ennemis et qu'ils en viennent aux coups de main.

1693

Le firman accordé aux Français pour le commerce du Bengale.— Nouvelles inquiétantes de Batavia.

Nous reçûmes des lettres de M. Deslandes dans le mois de janvier 1693. On attendait chaque jour le firman, on tenait l'affaire achevée moyennant 40.000 roupies à payer, 10.000 roupies lorsqu'on remettrait cet acte et le surplus 5.000 roupies par année jusqu'à la fin du paiement. La somme paraîtra considérable aux personnes qui ne connaissent pas les Indes ; outre qu'il semble qu'un prince devrait faire des gratifications aux nations qui s'établissent sur ses terres pour y faire commerce au lieu d'en tirer de l'argent pour leur accorder la permission, mais c'est un pied où les Mores et les Gentils se sont unis. On était sûr d'avoir ménagé les intérêts de la Compagnie en traitant cette affaire avec le divan de Dacca ; les dépenses

auraient été bien plus considérables si l'on avait été forcé d'envoyer les gens à la cour du Mogol à solliciter le firman.

On avait fait visiter le navire le *Merguy*. Le mauvais état où l'on avait trouvé ce bâtiment et les dépenses où l'on se serait engagé pour le remettre au point de service, joint aux risques qu'il y avait pour les vaisseaux de la Compagnie à naviguer dans l'Inde dans les conjonctures où nous étions, avait obligé M. Deslandes de le vendre à un marchand portugais pour 4.450 roupies.

Les mêmes raisons avaient fait vendre aussi le navire l'*Aigle* à des marchands arméniens moyennant 16.800 roupies. On en avait retiré le canon de fonte dont ce vaisseau avait été armé à Siam, lorsque M. Ceberet en traita avec M. Constance. On avait fourni à la place 14 canons de fer de 4, de 6 et de 8 livres de balle. Il était arrivé ensuite un accident au bâtiment ; les marchands arméniens y firent travailler afin de le mettre en état de faire le voyage de Perse ; ils prièrent le sieur Guillebaud, pilote sur les vaisseaux de la Compagnie d'y donner le feu par ses fonds pour le nettoyer ; il ne prit pas toutes les précautions nécessaires et apparemment qu'il ne l'entendait pas. Le bâtiment était encore couvert de l'avant à l'arrière d'une espèce de tente de feuilles sèches et de paille rangée sur des bambous qui en étaient le support pour le conserver pendant les pluies. Le feu que l'on fit dessous et trop violent passant jusqu'au couvert, ces matières combustibles prises en un moment, porta ensuite au corps du bâtiment qui fut réduit aux cendres ; on ne put retirer que le fer. Les Arméniens s'en prenaient au pilote et prétendaient le faire répondre de cet accident ; leurs plaintes furent portées au gouverneur. Cependant, comme ce n'était qu'à leur prière que cet homme s'était chargé du soin du bâtiment, les choses s'accommodèrent : la Compagnie fut payée sur le pied dont on était convenu.

Le sieur Deslandes s'était accommodé avec un marchand du pays encore d'une partie de draps qui étaient en magasin.

Les Hollandais avaient eu cette année quinze vaisseaux devant leur loge qu'ils avaient renvoyés bien chargés. Il était

arrivé un petit bot de Batavia le 17 septembre et un petit navire ensuite, tous deux d'avis ; ils montèrent jusqu'au comptoir ; les commandants seuls mirent pied à terre, remirent leurs paquets dont ils étaient chargés. Après en avoir eu les réponses, ils se rembarquèrent, dévalèrent la rivière et la mer après. On crut que l'un retournait à Batavia et que l'autre passait à Ceylan. Le bruit était épandu au Bengale qu'on armait une forte escadre à Batavia.

Le sieur Grégoire Boutet, marchand de la Compagnie, qui avait demandé la permission de s'en retirer et de passer en Perse où étaient ses parents, avait acheté de concert avec un marchand arabe un petit navire sur lequel il devait s'embarquer pour le Bandar Abassy ; il fut rendre visite au directeur hollandais et lui demanda un passeport ; il eut pour réponse qu'il n'en pouvait pas donner ; il y ajouta ensuite en avis d'ami qu'il ferait bien de passer au large de Ceylan et d'éviter d'être connu de l'île. Toute cette conduite des Hollandais et les bruits répandus étaient des témoignages qu'ils avaient quelque entreprise en vue.

Le Mogol avait envoyé des ordres en Bengale de ne plus laisser enlever du salpêtre, même de faire rompre les fourneaux qui servaient à faire cuire la terre dont on le tirait. On écrivait que ces ordres avaient été donnés sur les plaintes du Grand Seigneur au Mogol, que les Chrétiens tiraient de ses états la matière qui servait à lui faire la guerre. M. Deslandes avait pourtant écrit au sieur Derouen, qui était à Patna, d'en arrêter le plus qu'il pourrait. Ces ordres n'eurent point de suite et peut-être que c'était un coup des gouverneurs des lieux pour tirer des présents par la liberté qu'ils donneraient d'en charger contre les défenses qu'ils publiaient avoir reçues de s'y opposer.

L'agent de la Compagnie d'Angleterre s'opiniâtrait toujours à vouloir s'établir à sept ou huit lieues au bas d'Ougly et l'on croyait que sa fermeté l'emporterait à la fin. Il était arrivé dans le Gange trois gros navires de cette compagnie, le *Charles II*, le *Samson* et le *Barklay Cassel* ; ce dernier est celui qui avait mouillé à la rade de Madras en octobre, qui avait fait route

de là en Bengale et retourné à Madras en décembre où il avait apporté le commissaire.

Le navire le *Postillon* était en état de naviguer. Le sieur Deslandes écrivait qu'il tâcherait de le charger de salpêtre et le faire mettre à la voile après pour France, que si l'on y pouvait réussir, le commandant du vaisseau aurait des ordres de jeter l'ancre devant Pondichéry pour y prendre nos paquets.

Il était arrivé plusieurs Français en Bengale au service de la Compagnie de Hollande ; c'était de ces réfugiés pour la religion qui s'étaient retirés chez les étrangers et qui y avaient pris parti.

On avait eu avis en Bengale par des lettres des marchands arméniens de Surate de l'arrivée de quatre navires français.

Les lettres de Bengale étaient du 15 décembre ; elles avaient passé sur le vaisseau d'un marchand portugais de San Thomé qui y était arrivé. Nous en reçûmes encore d'autres par l'arrivée d'un demi-bot chargé des provisions que le sieur Deslandes nous envoyait pour le fort et qui mouilla le 23 à notre rade. Les lettres étaient du 5 janvier ; on avait avis de Dacca que le firman y avait été envoyé de la cour et qu'il serait dans peu de jours à Ougly. On attendait du salpêtre pour charger le navire le *Postillon* ; le demi-bot déchargé, nous le fîmes entrer en rivière.

Tension des rapports entre les Hollandais et le naïque de Tanjore.

Nous reçûmes dans ce mois plusieurs lettres du sieur Cordier, l'état et le mouvement au sud. Maga Raja avait fait demander au sieur Laurens Pit le payement des rentes de trois années des terres qu'ils tenaient autour de Negapatam des dépendances de Tanjore, dont le refus à y satisfaire avait causé les guerres qu'il y avait entre eux. On marquait que l'envoyé du naïque avait eu pour réponse que l'on n'avait que de la poudre et des balles pour son maître et renvoyé de même. On y levait des lascarins et des topas ; il y en avait déjà 300 des premiers qu'on avait enrôlés et 70 des autres de nouvelle levée. On y faisait une garde exacte et de grandes précautions pour empêcher les gens de déserter. La garnison était forte de 300 soldats européens, des topas, 400 Javans, Macassars et Boughis et un corps considérable de lascarins. C'était trop de monde pour se défendre contre Maga Raja ; il n'était pas nécessaire d'un si grand nombre. On tirait des conséquences de là que les Hollandais avaient formé quelque entreprise. La dernière lettre que nous reçûmes du sieur Cordier dans ce mois fut datée du 30 ; il nous donnait avis qu'un vaisseau portugais retournant du Pégou avait fait rencontre en mer de douze vaisseaux hollandais, que le capitaine du vaisseau avait été forcé d'aller au bord du commandant de l'escadre où, après plusieurs informations sur des matières générales, on lui demanda s'il ne savait rien des vaisseaux français qu'ils croyaient être dans le golfe. Le Portugais y répondit qu'il n'en avait rien appris. Pendant qu'il était à bord du vaisseau du commandant, un navire de l'escadre aborda son bâtiment et en fut fort maltraité et prêt à couler à fond. Le capitaine retourné à bord prit le parti de relâcher à Achem où il était proche, afin de remettre son vaisseau en état de continuer son voyage à la côte ; il y donna avis par deux navires danois qui étaient arrivés d'Achem à Tranquebar de la rencontre qu'il avait eue.

Les Marates au nombre de 100 chevaux sous le commandement d'Ananda Rao, soubedar ou intendant de ces quartiers, firent plusieurs cavalcades à la plaine et jusqu'au delà des bois pendant les premiers jours de ce mois. Les Mores affaiblis par plusieurs de leurs gens qui avaient quitté, n'osaient plus se risquer à leurs courses ordinaires et, joint à la permission qui leur avait été retranchée de venir acheter des vivres à Pondichéry, les faisait souffrir dans leur camp ; enfin Naropendit eut des ordres de se retirer. Il lui vint 150 hommes de Congimer, cavalerie et infanterie, pour joindre aux gens qui lui restaient et faire sa retraite en sûreté ; il quitta le bois le 5. Sur l'avis que j'en eus, je fis reconnaître le camp que l'on trouva abandonné ; j'en fis avertir l'intendant qui était à Villenour ; il arriva le soir avec 100 cavaliers et 200 fantassins. Après avoir visité les lieux, il y laissa pour la garde 50 chevaux et les fan-

tassins ; il m avait fait demander de la poudre et des balles que je lui fis fournir. Nous fûmes visiter le camp le 7 et voir l'état du fort que Naropendit avait eu dessein de faire élever sur la hauteur ; l'ouvrage était au même état que nous l'avions déjà reconnu. Nous y trouvâmes l'intendant avec ses gens ; après un quart d'heure de conversation, nous nous retirâmes. Cet officier m'avait prié de lui donner 50 de nos lascarins pour rassurer les leurs qu'ils avaient mis dans les bois. Les affaires ayant changé en faveur des Marates, j'envoyai le nombre des gens qu'il demandait.

L'avaldar qui était à Pondichéry de la part de Ram Raja pour tenir compte des revenus qu'on en tirait fut chargé de prendre le soin de faire fortifier un endroit des bois ou continuer l'ouvrage sur la hauteur, suivant les ordres que je lui donnerais ; mais comme on ne lui assignait point de fonds pour faire travailler, les lieux restèrent au même état et, sur la plainte de nos lascarins que ceux que l'intendant y avaient laissés, (car il n'y était resté qu'une nuit de la cavalerie) se retiraient à jour fermant et qu'ils y restaient seuls et sur le peu de compte que l'on fit sur l'avis que j'en fis donner ordre, je fis revenir nos gens au fort. Le bois resta ainsi sans garde.

Naropendit était toujours à Congimer d'où il continuait à menacer ; il fit encore deux à trois courses du côté du bois d'où il enleva du bétail. Le poste de Congimer que les Mores conservaient nous faisait de la peine ; c'était la route de San Thomé et de Madras ; nos lascarins n'osaient s'y risquer. Les nouvelles retardaient par là ; deux exprès des Hollandais qui venaient du nord chargés de lettres pour le sud furent arrêtés par des gens de Naropendit ; ils crurent qu'en se réclamant être des nôtres qu'ils auraient le passage libre ; ils y furent trompés, on prit leurs lettres et, après avoir été battus outrageusement, ils furent mis aux fers. Les Hollandais ne les retirèrent qu'après plusieurs lettres écrites aux brahmes et des assurances qu'ils étaient des leurs. Nous fûmes obligés, pour assurer les lettres que nous envoyons au nord et pour réponses qui nous en venaient, de nous servir d'autres personnes que de nos gens ordinaires qui y étaient employés qui étaient presque tous connus des Mores et la suscription des lettres et des paquets en portugais. La correspondance fut rétablie par là sans rien risquer.

Levée du siège de Gingy (janvier).

Les Mores devant Gingy étaient resserrés dans leur camp par la cavalerie des Marates qui battait la plaine et qui les empêchait de sortir. Plusieurs personnes s'échappaient pourtant les nuits et se retiraient à San Thomé et à Madras ; les vivres manquaient ainsi que le bois et le fourrage ; on tirait la paille qui servait de couverture aux cases du camp pour donner aux chevaux et aux bestiaux et le bois, en achevant de les mettre à bas, pour la cuisine à ceux qui avaient de quoi. La nécessité où l'on était réduit força Jaloufar Khan de sortir à la tête d'une partie de la cavalerie pour chercher des vivres. Il y en avait beaucoup d'assemblés dans de petites places fortifiées à huit ou dix lieues du camp où les convois s'étaient arrêtés. De trois sorties que fit ce général dans ce mois, il fut forcé par les Marates de retourner deux fois sur ses pas et de rentrer après des combats entre des corps détachés et la perte presque égale de côté et d'autre. Les Marates, quoiqu'en plus grand nombre, n'osaient se risquer à donner dans le corps où Jaloufar Khan était à la tête ; ses troupes étaient en meilleur ordre que celles des ennemis ; de la mousqueterie en tête, en queue et sur les ailes qui tenait les Marates au large. A la troisième sortie, Jaloufar Khan passa jusqu'à Vandavachy, éloigné de huit ou dix lieues du camp et en tira quelques milliers de bœufs, chargés de vivres ; il fut attaqué des Marates au retour, mais continuant toujours sa marche, et tenant les Marates éloignés par le feu de sa mousqueterie, il rentra au camp avec une partie du convoi. Il fut forcé d'abandonner quelques bêtes de charge dans les défilés ou dans des chemins fâcheux, [ce] qui l'aurait peut-être engagé dans une action générale en retardant sa marche pour les attendre, ce qui n'était pas son dessein. Cependant ce léger secours ne pouvait les faire subsister que quelques jours ; il n'y avait plus à penser

à la prise de Gingy ; il fallait songer à retirer et conduire en sûreté tant de gens de différentes professions qui étaient dans le camp. On fit passer des envoyés à Gingy pour traiter avec Ram Raja. Ce jeune prince, enflé par tant de bons succès, les reçut assez froidement, il les remit à traiter après le retour de Santogy Corpora qui était en compagne à la rencontre d'un secours que l'on publiait qui venait aux Mores. On écrivait que le ministre Asset Khan et son fils avaient reçu fort mal la réponse de Ram Raja, et peut-être qu'ils se repentirent alors de l'avoir épargné. Les choses restèrent en cet état pendant le mois de janvier.

CHAPITRE XXX

RAM RAJA OFFRE DE NOUS VENDRE PONDICHÉRY ET SES DÉPENDANCES

Le rajah de Gingy nous demande un prêt de 5 *à* 6.000 *pagodes ou offre de nous vendre Pondichéry avec ses dépendances. — Comptes administratifs.*

La retraite des Mores du bois et le mauvais état de leurs affaires nous tira d'embarras de ce côté-là, mais la cour de Gingy, perdant la mémoire des services que nous avions rendus, nous en fit de nouvelles. On commença par un brahme qui arriva le neuvième à Pondichéry avec des lettres de Ram Raja et de son ministre ; elles étaient du style que je rapporte. On rapportait avoir appris que nous avions fait contribuer les habitants, qu'on avait coupé plusieurs arbres palmistes pendant que les Mores étaient au bois dont on demandait compte ainsi que de ce qu'on avait tiré de la contribution, que le brahme porteur des lettres était envoyé pour prendre un état de tout, de recevoir ce qu'on avait touché, faire payer les gens qui avaient eu les arbres palmistes et porter le tout à Gingy en diligence, où l'on avait besoin d'argent. On ne donnait pas un plus long terme ; on ajoutait encore qu'on ne croyait pas que nous étions remboursés des prêts que nous avions faits, cependant qu'on enverrait des gens pour compter avec nous et satisfaire, s'il restait du reste à payer. Nous aurions eu lieu d'être surpris de cette conduite, si nous n'avions pas connu le génie des brahmes sans reconnaissance et insolents dans leurs bons succès et lorsqu'ils ont la force de leur côté. Nous répondîmes

aux deux lettres dans les termes que nous devions sur l'emploi de la contribution que l'on avait tirée et, pour les palmistes, que c'était aux gens du divan qui étaient à Pondichéry à en tenir le compte. Nous nous étendîmes sur ce que nous avions fait pendant le séjour des Mores dans les bois et dont nous savions qu'ils avaient été bien informés.

Nous avions pour ennemi dans cette cour Questna Antogy, le deuxième du ministre, il était piqué contre nous d'avoir refusé sa visite et de ne lui avoir point fait de présent pendant qu'il était campé proche de nous, qu'il y fut surpris par les Mores et forcé de se retirer. On crut qu'il était bon de prendre des voies à se remettre avec lui ; on prit l'occasion d'un mariage dans sa famille ; on lui envoya deux pièces de bétilles de Bengale, ouvrages de fleurs et trois aunes et demie de drap.

Des brahmes envoyés par le ministre arrivèrent le 17 pour compter avec nous ; ce n'était pourtant que par forme ; il était bien informé de ce qui était dû à la Compagnie. L'intendant Ananda Rao, qui était alors dans nos intérêts, s'ouvrit à un de nos brahmes qui était allé à Villenour lui porter un présent de drap ; il lui fit confidence qu'il avait ordre de Gingy de nous pressentir sur un prêt d'une somme considérable qu'on nous demandait et de nous engager à traiter de l'achat de la peuplade et des dépendances et, si nous refusions l'un et l'autre de ces partis, que l'on envoierait des troupes contre nous, que le ministre ne gardait point de mesure à présent, qu'il avait besoin d'argent pour faire subsister les troupes, que l'on n'épargnait personne, jusqu'aux brahmes mêmes qui étaient à Gingy en réputation d'en avoir, on en tirait d'eux à coups d'étrivières sans distinction et que nous devions nous déterminer d'avance.

Nous reçûmes encore le 28 des lettres de Ram Raja et de son ministre sur un nouveau droit qu'il prétendait imposer de 10 pour cent sur les rentes ordinaires des terres et sur les entrées et sorties des marchandises ; ils nous priaient d'y tenir la main. L'intendant nous donna encore avis le 29 qu'on le pressait de Gingy pour avoir réponse sur les sentiments où il nous avait trouvés de prêter une somme considérable ou de traiter à forfait de Pondichéry. Il était même chargé d'user

de menaces si nous refusions l'un de ces partis. Je me remets au mois prochain pour la suite de cet article.

Les Anglais eurent avis à Madras qu'un grand vaisseau de leur Compagnie, nommé le *Modène*, était parti d'Angleterre pour Surate ; il avait été battu d'une tempête dans la route en approchant de Ceylan et presque tout désagréé, forcé par là de relâcher à Trinquemalé pour se remettre en état de continuer son voyage. Ce navire était richement chargé.

Nous reçûmes le 1er février des lettres du sieur Moreau, datées de Balassor du 10 janvier ; il nous donnait avis que dix vaisseaux hollandais avaient mouillé la veille à la rade et que les officiciers disaient publiquement qu'ils y venaient chercher les vaisseaux français. Le sieur Moreau s'étendait sur le port et la force des équipages de ces vaisseaux autant qu'il en avait pu apprendre dans le peu de temps qu'il y avait qu'ils étaient arrivés. Les lettres passèrent de Balassor à Madras sur un navire more ; le capitaine nous les envoya de là à Pondichéry. Nous eûmes encore plusieurs avis dans le même mois sur l'expédition de cette escadre et les desseins formés contre nous.

On continuait à nous presser de Gingy pour un prêt d'une somme de 5 à 6.000 pagodes où l'on s'était fixé, comme le moins qu'on pouvait nous demander. Les menaces suivirent : on avait avis qu'on ne gardait plus de mesure à cette cour. L'ambassadeur du naïque de Maduré qui y était venu avec un présent estimé presque de 4.000 pagodes fut maltraité, souffleté avec des *papouches*, — ce sont des souliers des Mores et des Gentils — et le plus grand affront que l'on puisse faire. Les raisons de Ram Raja d'en user avec une violence de même étaient que le naïque n'avait envoyé aucun secours ni d'hommes ni d'argent pendant le siège ; les principaux de sa cour lui représentèrent pourtant qu'il n'en devait pas user de la sorte, que c'était s'attaquer directement au naïque, mais ce jeune prince étourdi et plein de ses bons succès ne gardait plus de mesures.

Les menaces de la cour de Gingy suivent les propositions. — Conseil tenu à Pondichéry : on décide d'essayer de gagner l'un des ministres par des présents.

Nous devions appréhender qu'il ne nous poussât à bout; nos ennemis n'auraient pas manqué cette occasion pour s'offrir à être de la partie; nous nous assemblâmes pour voir ce que nous pourrions faire dans une conjoncture de même et tâcher de conserver Pondichéry à la Compagnie. Nous y fîmes venir les gens du pays qui entraient dans nos affaires; on commença par les lettres que nous avions reçues de Gingy sur la somme qu'on nous demandait d'emprunter ou, refusant ce parti, de traiter à forfait de Pondichéry et des dépendances, avec toutes les assurances nécessaires pour en affermir la possession à la Compagnie; j'ajoutai ensuite que pour prêter de l'argent nous ne le pouvions pas, n'ayant pas de fonds, outre qu'il n'y aurait guère de sûreté de le retirer, en considérant la conduite que l'on tenait avec nous pour les avances que l'on avait fournies et, à l'égard de l'achat de Pondichéry, nous étions encore moins en état d'y penser par la somme qu'il faudrait, outre que les conjonctures n'étaient point favorables à présent pour traiter de cette affaire.

Nos brahmes et les autres gens du pays et dont on est forcé souvent de prendre les sentiments dans des affaires épineuses, eurent ordre de dire ce qu'ils pensaient là-dessus; ils représentèrent que la cour de Gingy ayant besoin d'argent, il n'y avait pas d'apparence qu'elle se relâchât à notre égard et qu'ils ne voyaient pas pourtant qu'on nous poussât à bout mais qu'on en ferait partir de la cavalerie pour venir de ces côtés et tâcher à nous intimider en usant de menaces, que nous ne pourrions pas nous dispenser de recevoir la visite des principaux commandants de ces troupes et, suivant leurs qualités, de leur faire des présents, que les conjonctures avaient changé à présent, que refusant de les voir c'était rompre absolument avec Gingy et ces dépenses de visite qui seraient considérables n'avanceraient point les affaires. Le sentiment de nos gens ne fut pas

aussi de prêter de l'argent tant par les raisons que j'avais rapportées que par celles qu'ils y ajoutèrent, outre le peu d'assurance à le retirer, que nous serions toujours inquiétés à Pondichéry pendant que Ram Raja y aurait quelque autorité, que le plus sûr serait d'en traiter pour la Compagnie, afin de fermer toutes les voies et tous les prétextes aux brahmes d'y venir et qu'à l'égard de la somme nécessaire pour le traité, qu'ils se faisaient fort de trouver ce qui nous manquerait mais à la vérité à un gros intérêt. Nous conçûmes bien ce que nos gens rapportèrent de l'envoi des troupes, de la visite et des dépenses inutiles qu'elle causerait, nous étions de même sentiment sur les 5 à 6.000 pagodes que l'on demandait d'emprunt; ainsi, il n'y avait que l'article de l'achat de Pondichéry où il fallait se déterminer. Je répliquai à nos gens que nous tombions d'accord de ce qu'ils nous représentaient là-dessus mais qu'il y avait d'autres suites à appréhender où il était nécessaire de voir si l'on y pourrait pourvoir avant que de s'engager en traitant absolument de Pondichéry, et Ram Raja n'y ayant plus aucune prétention, nous ne devions plus espérer d'en être soutenus si nos ennemis nous y venaient attaquer, que tout ce que nous en pourrions espérer, ce prince continuant toujours dans nos intérêts, ce serait un secours de troupes qu'il faudrait bien payer et dont nous n'étions pas persuadés d'en pouvoir tirer beaucoup d'assistance contre les Européens, qu'il nous semblait qu'en laissant à la cour de Gingy le fond de l'aldée et des dépendances, qu'elle serait forcée par son intérêt à empêcher nos ennemis de s'en emparer et par là à nous y maintenir, que nous n'hésiterions pas en un temps de paix à donner dans cette affaire, étant sûrs des avantages qu'ils reviendraient à la Compagnie, mais que les conjonctures n'étaient pas favorables à présent; cependant que nous attendions dans deux ou trois mois au plus tard des nouvelles du succès en Europe de la campagne de 1692, que suivant les avis que nous avions des dispositions à une paix prochaine, que nous verrions pour lors à nous déterminer, que le point le plus nécessaire était de gagner du temps et à chercher des voies à nous parer de ces persécutions continuelles de la cour de Gingy à nous demander des

sommes considérables à emprunter et d'user de menaces qui pouvaient avoir des suites en cas de refus.

Nos gens du pays ne trouvèrent point de moyens plus sûrs pour cela qu'en mettant dans nos intérêts Questna Antogy, la troisième personne du gouvernement et l'intendant Ananda Rao qui paraissait assez porté [pour nous]. Le ministre donnait entièrement dans les avis de celui-là et l'intendant nous était nécessaire : Pondichéry était dans son district. Il est avantageux d'avoir ces gens-là pour soi ; ils se font bien payer à la vérité des services que l'on en tire, mais aussi ils sont capables de faire beaucoup de mal lorsqu'on n'est pas en bonne intelligence avec eux. Le présent pour Questna Antogy devait être de 200 pagodes comptant et la valeur de 40 ou 50 pagodes en draps et étoffes et pour l'intendant Ananda Rao 100 pagodes en espèces.

Nos gens en restèrent là, ne voyant pas d'autres moyens pour nous parer des demandes continuelles de la cour de Gingy et empêcher les recherches qu'on faisait à Pondichéry et que j'ai expliquées, que Questna Antogy apaiserait tout par là et que l'intendant y contribuerait aussi de son côté. Nous eûmes de la peine pourtant à nous résoudre à cette dépense ; on y passa à la fin d'une commune voix à faire ces présents, n'envisageant point d'autres moyens de nous tirer d'affaire. Les sommes furent envoyées et, suivant le génie des brahmes, de grandes promesses de nous servir. Questna Antogy marquait dans la lettre qu'il écrivait qu'il serait à propos d'envoyer un de nos brahmes à Gingy afin d'être sur les lieux et prêt à répondre à ce que pourraient représenter sur notre sujet les donneurs d'avis dont cette cour était remplie.

Nous avions encore l'affaire pour le droit de 10 pour cent dont j'ai déjà parlé ; le traitant qui s'en était accommodé nous demandait 800 chacras ; on lui fit connaître que nous n'étions pas sujets de Ram Raja ni soumis à ces sortes d'impositions, il pressa, il menaça ; les choses restèrent pourtant au même état.

Préparatifs militaires à Negapatam.

Le sieur Cordier nous donna avis de la continuation des mouvements des Hollandais à Negapatam, qu'on y avait 200 petites caisses en forme de coffres que l'on remplissait d'artifices, qu'on y levait des topas et des lascarins autant qu'il s'en présentait. On ne voulait pas permettre aux habitants de laisser sortir leurs champans de la rivière et leurs paros pour leurs voyages ordinaires, sous prétexte que la Compagnie en avait besoin ; on avait élevé de nouvelles batteries sur le bord de la mer et toutes les dispositions de même que s'ils étaient sûrs d'être assiégés. On y publiait que toutes ces précautions étaient pour se défendre de Maga Raja qui menaçait de les attaquer depuis l'arrivée de la cavalerie marate à Gingy. On avait avis aussi que ce prince était en mouvement à assembler ses troupes ; on savait bien qu'il était très mal satisfait du refus qu'ils faisaient toujours de lui payer les rentes ordinaires. On prévit bien pourtant que ces apprêts des Hollandais, les levées des gens de guerre gentils et topas avaient d'autres vues que celui de se défendre des insultes de Maga Raja.

Conditions entre Ram Raja et Jaloufar Khan pour la levée du siège de Gingy. Causes secrètes du traité. Mécontentement dans l'armée marate.

Les Mores ne pouvant plus subsister devant Gingy sans vivres, sans bois, sans fourrage dans leur camp, les tentatives pour en avoir n'ayant pas réussi, on nous donnait avis que les envoyés de Jaloufar Khan ayant passé à Gingy, ils avaient traité avec Ram Raja et son ministre moyennant 100.000 roupies d'or, qu'ils auraient la liberté de se retirer avec tout ce qui était dans le camp sans aucun empêchement dans les terres du Carnate, que le traité signé et les assurances réciproques, la somme avait été portée à Gingy. Outre cette somme Jaloufar Khan avait fait présent à Ram Raja de plusieurs joyaux, qu'il y en avait 60.000 pagodes, que ce prince par

reconnaissance avait envoyé au général des joyaux de la valeur de 15.000 pagodes, un éléphant, deux chevaux, plusieurs chameaux et 2.000 bœufs pour servir à porter le bagage.

Les Mores étaient partis le 3 du mois, escortés d'un corps de cavalerie marate jusqu'au lieu de leur retraite. Le camp était encore assez bien garni, par le manque de voitures pour tout emporter ; on y trouva des marchandises, quantité de hardes, de grosses pièces de canon, on ne marquait pas le nombre des munitions, un grand nombre de pots, de plats de cuivre et d'autre batterie, mais, ce qui surprit, les tentes de Sultan Camba tendues et garnies de leurs tapis, coussins et autres ornements de même que si ce prince y était resté, tout fut porté à Gingy. Les Marates pillèrent et dévalisèrent entièrement 2 ou 3.000 personnes de l'arrière-garde qui ne pouvaient suivre l'armée qui se retira à Vandavachy, dix ou douze lieues de Gingy. Par un article du traité, les Mores ne devaient rien entreprendre sur les terres de Gingy et les Marates réciproquement ne devaient point faire de courses sur les terres du Carnate. Le reste du parti des bois qui s'était retiré à Congimer ne laissait pas de temps à autre de passer dans les terres du côté du sud et d'enlever du bétail ; les Marates de leur part en faisaient de même du côté du nord, ils pillaient partout ; un détachement de leur cavalerie passa vers le sud-ouest sur les terres de Maduré, d'où il enleva quantité de bétail.

Cependant les commandants du secours qui était venu à Gingy étaient extrêmement irrités que sans leur participation, Ram Raja, du conseil de son seul ministre, avait traité avec les Mores ; ils en voulaient particulièrement à celui-ci qu'ils accusaient d'avoir reçu une somme considérable pour leur ouvrir les voies de se retirer en sûreté sur leurs terres ; il était tout visible qu'ils pouvaient les avoir tous à discrétion, Sultan Camba, le ministre Asset Khan et son fils et encore un grand nombre de personnes de qualité qui étaient dans l'armée ; ils représentaient qu'on avait tiré des sommes considérables de leur rançon, outre qu'ils pouvaient ménager un traité avantageux avec le Mogol en lui remettant des personnes de cette importance. Santogy Corpora, un des principaux commandants

des Marates, outré de cette conduite, se retira à quelques lieues de Gingy avec ses troupes. On crut que Ram Raja avait agi par reconnaissance ; il savait bien qu'il avait été facile à Jaloufar Khan de prendre la place.

Tout ce ménagement réciproque de l'un et l'autre était une suite de l'intelligence qu'il y avait entre eux. On a su depuis que le ministre Asset Khan et son fils Jaloufar Khan, voyant le Mogol extrêmement âgé et son esprit un peu altéré, à ce que l'on rapportait, prévoyant, suivant les apparences ou peut-être suivant qu'ils le souhaitaient, qu'il ne vivrait pas longtemps, envisageant ensuite les guerres qui arriveraient entre les sultans ses fils pour s'emparer de cette belle succession, ainsi que je l'ai remarqué, avaient formé le dessein de profiter de ces troubles en se cantonnant dans quelques parties de ses états et s'y établir en souverains. Ils avaient de grandes richesses, des troupes à leur dévotion et le corps des Marates qu'ils avaient en vue de mettre de leur côté pour faire par là un parti considérable. Ce dessein où l'on a été confirmé par la suite de la conduite de Jaloufar Khan en ménageant encore Ram Raja dans plusieurs irruptions qu'il a fait encore depuis dans les terres de Gingy, de Tanjore et de Maduré et même jusqu'à fournir des moyens à ce prince pour sa subsistance, n'en pouvant tirer de ses terres entièrement détruites, n'a plus laissé à douter de leur intelligence. Le ministre et son fils ne se mettaient pas en peine de compromettre leur devoir, leur honneur et leur réputation, moyennant qu'ils pussent parvenir à leurs fins. Les bruits publics étaient qu'ils avaient la vue sur les royaumes de Golconde et de Carnate et réunir ces deux états en un, ainsi qu'ils avaient été sous les derniers rois de Golconde. Ram Raja devait avoir pour sa part des terres du royaume de Visiapour. Ce prince, pour ramener les commandants des troupes, leur découvrit apparemment ses raisons d'en avoir usé de la sorte ; il y joignit des présents ; il fut au devant de Santogy Corpora. Les plaintes et les murmures cessèrent en partie par là, mais les esprits toujours ulcérés. Les Mores restèrent à Vandavachy, quoique par le traité ils devaient s'éloigner davantage de Gingy. C'est par là où se

termina un siège de 28 mois où des intérêts particuliers firent souffrir un affront aux troupes du Mogol et que manqua la prise d'une place qui embrassait le reste des terres des gentils qui sont au sud jusqu'au cap Comorin. Les troupes n'auraient presque pas trouvé d'opposition dans leur marche.

Affaires de Madras et d'Achem.

Les Anglais et les Hollandais étaient sur leur garde à Tevenapatam par les menaces de Ram Raja d'y envoyer des troupes, les forcer de lui donner de l'argent. Les premiers avaient reçu du renfort de Madras et il en était venu aux Hollandais de Negapatam.

Le commissaire qui était arrivé à Madras, suivant le génie ordinaire des gens de ce caractère qui croient se distinguer par des vues et des projets singuliers, s'appliqua d'abord à donner des préludes des avantages que la Compagnie d'Angleterre devait retirer de son envoi, il commença en taxant toutes les maisons de la ville et des dehors, chacune suivant la grandeur. L'église et la maison des R. P. Capucins fut taxée à 30 pagodes; il imposa ensuite des droits sur toutes les denrées et même par des raffinements dont les Mores et les Gentils ne s'étaient point encore avisés, ce qui fit dire à quelques-uns d'entre eux que les Européens leur apprenaient à faire valoir les lieux. Il y a eu pourtant du retranchement dans la suite à ces taxes et à ces impositions encore honteuses à la nation, qui étaient onéreuses aux habitants mores.

On eut avis par le retour des vaisseaux d'Achem d'un grand incendie qui y était arrivé : les quartiers des Guzerates et des Cholias brûlés et une perte considérable dans les marchandises qui y avaient été consumées. Les Cholias suivent la religion mahométane, mêlée pourtant de beaucoup de superstition des Gentils; les Guzerates sont les marchands banians de Surate. Les négociants d'Achem ont trois ennemis à craindre dont il y en a deux difficiles à s'en parer : les inondations dans le temps des pluies lorsqu'elles sont fortes et de durée, qui entraînent tout; le second ennemi, le feu, les maisons n'étant que de planches et de bambous, couvertes de feuilles, n'ayant pas la liberté d'y bâtir de briques; ces maisons proches les unes des autres, le feu s'y prenant emporte par là des quartiers entiers par la facilité à se communiquer à des matières si aisées à prendre et si difficiles à couper. Le troisième ennemi sont les voleurs dont la ville est remplie; on peut se garantir de ceux-ci en se mettant sur ses gardes et en état de s'en défendre.

Le martyre du P. Jean de Britto. Détails rétrospectifs sur sa carrière.

Je finis ce mois par une nouvelle mêlée de tristesse. J'ai parlé dans cette relation du Très R. P. Jean de Britto, portugais de la Compagnie de Jésus; je reprends pourtant la matière de plus loin tant pour ma satisfaction particulière que pour faire connaître ce grand missionnaire si digne de respect et de vénération. Le Très R. P. Jean de Britto était de qualité et élevé en sa jeunesse auprès du roi dom Pedro; le ciel l'ayant destiné à des emplois plus illustres que ceux que son mérite pouvait lui faire obtenir dans cette cour, il entra chez les R. P. Jésuites et, quelques années après, son zèle et sa piété le portant à la conversion des infidèles, il passa aux Indes. Il trouva pourtant de grands obstacles à son embarquement de la part de Madame sa mère, de ses autres parents et même du roi dom Pedro; cependant il les franchit tous et, s'étant donné tout à Dieu, il ne crut pas être obligé à aucun égard pour les personnes du monde qui lui étaient les plus chères. Peu de temps après son arrivée à Goa, il passa dans la célèbre mission de Maduré si florissante par la bénédiction que le ciel répand sur le zèle et la faveur de tant d'illustres missionnaires qui s'y sont jetés depuis son établissement par le R. P. Robert de Nobili en l'année .... , où les uns ont fini leur vie et les autres y ont passé la meilleure partie et autant que leurs forces leur ont permis de résister au genre de vie où ils se sont assujettis aux fatigues, aux souffrances et aux périls où les missionnaires sont exposés dans cette mission si extraordinaire par les voies qu'on a prises pour la conversion de ces pauvres peuples. Je suis

persuadé que l'on a à présent en France des livres imprimés de la vie et des grands progrès de ces nouveaux anachorètes et un style digne de la matière et qui mérite si bien de paraître en public. Je puis pourtant tirer cette gloire d'être le premier qui ait donné en France les premières connaissances de cette célèbre mission qui, suivant ma pensée, doit tenir le rang sur toutes les autres missions des terres des infidèles, sans pourtant rien tirer du mérite de tant de grands hommes, ces ouvriers évangéliques qui sont répandus dans toutes les parties du monde qui s'emploient avec tant de zèle et de ferveur à accroître le royaume du vrai Dieu et qui y trouvent aussi abondamment des matières de souffrances, de mortifications, d'oppositions à leurs charitables et leurs pieuses intentions.

Le Très R. P. Jean de Britto ayant passé quatorze ou quinze ans dans ce pénible emploi et, sur la fin, dans la terre des Maravas où il n'y était point entré jusque-là de missionnaires en suite d'un succès surprenant dans la conversion de plusieurs milliers de ces peuples, les brahmes poussés de l'ennemi irréconciliable de l'homme et encore de leur propre intérêt par le culte de l'idolâtrie qui s'affaiblissait par là et qui leur faisait perdre de leurs droits, accusèrent le R. P. devant le naïque ou seigneur du pays ; il fut arrêté, mis aux fers, maltraité, battu à plusieurs reprises, et sur le point de finir cette belle vie par le martyre où il fut exposé. Le ciel réservant encore ce saint homme à d'autres travaux, changea le cœur du naïque, il fut comme tiré des bras de la mort, élargi, conduit hors des terres des Maravas et défenses sur peine de la vie d'y rentrer. Ces défenses n'auraient pourtant point refroidi son zèle ; il était après à chercher les voies d'assister ces nouveaux chrétiens et d'en attirer d'autres, lorsqu'il reçut des ordres de ses supérieurs de passer à Goa et ensuite en Portugal pour les affaires de la mission. Il arriva à Lisbonne en 1687, il y resta jusqu'en 1691. Madame sa mère, ses autres parents et ses amis firent encore tout ce qu'ils purent pour l'arrêter, il résista à toutes leurs tendresses, même à l'autorité du roi dom Pedro. Ce prince voulait retenir le R. Père et dans la suite le donner pour précepteur au prince infant. Son cœur volait aux Indes pour

retour dans sa chère mission ; il fut même obligé d'user d'adresse pour s'embarquer sur les vaisseaux qui passaient aux Indes et de se servir de ces mensonges ingénieux que la véritable piété inspire aux hommes de Dieu pour le bien de la religion, afin de se faire porter de Lisbonne à bord d'un navire prêt à mettre à la voile pour Goa.

Je ne dois pas omettre une remarque importante ; les missionnaires de Maduré sont obligés d'observer une vie fort austère, leurs repas sont de riz, de légumes, d'herbages et de fruits, sans pouvoir manger aucune autre chose qui ait eu vie ni d'aucune boisson forte pour leur breuvage, de l'eau simplement. C'est par cette austérité que le R. P. Robert Nobily trouva les voies de donner commencement de cette belle mission qui a eu des succès si surprenants, après avoir tenté tous les autres moyens mais sans aucun succès. Le R. P. de Britto ne changea point la forme de vie dans la traversée de Goa à Lisbonne. Pendant son séjour à Lisbonne et son retour aux Indes, il ne vécut que de légumes et d'herbages et de fruits, de même que s'il eût été toujours dans la mission. Il passa de Goa, après son retour, dans les terres de Maduré ; il nous fit ensuite l'honneur de nous venir voir à Pondichéry où nous l'arrêtâmes quelques jours mais beaucoup moins que nous le souhaitions. Son cœur le portait toujours vers ses chers Maravas, — c'étaient ses termes ordinaires, lorsqu'il en parlait. Les défenses du naïque, la vue de la mort qui était assurée en y retournant ne ralentirent point son zèle ; il y passa, il y fut reçu par ses chrétiens avec toute la joie qu'il est aisé d'imaginer ; en peu de mois, assisté de ses catéchistes, il y baptisa encore plusieurs milliers de nouveaux.

On doit rendre cette justice aux R. P. Jésuites qui sont dans les Indes, — je parle des lieux où j'ai séjourné assez de temps pour prendre connaissance des choses, la côte de Coromandel et une partie de la côte de l'Inde, — que les chrétiens qui sortent de leurs mains sont instruits à fond des mystères de la religion et l'on remarque une grande différence d'eux à ceux des missionnaires des autres ordres, qu'ils prennent soin de l'instruction. Il m'est permis de rapporter ce que j'ai su à ce

sujet du R. P. Pedro Paule, de l'ordre des Carmes déchaux ; c'est un religieux distingué par son mérite, d'une famille de qualité de Naples, il était passé dans les Indes où l'ordre a une mission dans les terres à l'est de Cochin et des autres terres des Malabars. Le R. P. entra dans la mission de Maduré un peu cavalièrement, si l'on peut user de ce terme dans une matière de même, parce qu'il ne prit pas les précautions nécessaires pour y passer, ce qui faillit causer des préjudices irréparables à la conversion de ces peuples ; cependant il y fut reçu. Après un séjour de deux ou trois mois, soit qu'il ne put pas supporter toute l'austérité où les missionnaires sont obligés de se soumettre, et les travaux et les fatigues qui en sont une suite ou que la curiosité seule, ainsi que quelques personnes l'ont cru, l'eut porté à y aller pour connaître par lui-même leur manière de vivre, leur conduite dans les conversions, il en sortit ; il vint ensuite à Pondichéry. Dans les entretiens que nous eûmes ensemble, il me témoigna sa satisfaction de cette épreuve qu'il avait faite de la ferveur et de la docilité des nouveaux chrétiens et des précautions des ministères à ne point administrer le sacrement de baptême à pas un qu'après une ample instruction et la connaissance de nos principaux mystères.

J'ai cru que je ne pouvais taire cette légère digression qui confirme ce que j'ai avancé. Il y a apparence que le ciel satisfait de tant de travaux et de fatigues du R. P. Jean de Britto voulut l'appeler à lui pour lui donner la récompense due à ses mérites et par une mort semblable aux premiers héros du christianisme, dont leur sang versé à été la semence qui a produit tant de millions de fidèles. Le R. P. fut pris une seconde fois et conduit au naïque. Dans les disputes qu'il eut avec les brahmes, il y fit éclater hautement la vérité de la religion qu'il prêchait ; ces endurcis que l'intérêt seul dominait furent sourds, par une juste permission de Dieu, à toutes ces preuves du christianisme et toujours attachés à l'erreur d'où il tâchait de les rappeler dans une religion abominable dans ses préceptes infâmes par son culte et en horreur dans les cérémonies qui en étaient une suite. Ces vérités ne servirent qu'à presser sa mort : le naïque ordonna de lui couper le cou, l'exécution remise à

quelques lieues de la résidence. Le R. P. marcha avec joie au lieu de son triomphe ; étant arrivé, quelques moments avant sa mort, il chargea un de ses catéchistes qui l'avait suivi de passer à Pondichéry et d'informer le R. P. Tachard et moi de la fin de sa course et à moi en particulier de m'assurer qu'il se souviendrait de moi et de ma famille dans l'autre vie où il espérait que Dieu le recevrait dans sa gloire. La tête lui fut coupée après et c'est ainsi que cet illustre missionnaire termina sa sainte vie par un martyre qu'il avait tant souhaité et que le ciel lui accorda à la fin. Je ne m'étendrai pas sur les suites de cette mort précieuse devant Dieu, des reliques que l'on apporta à Pondichéry, que les conjonctures qui arrivèrent ensuite nous obligèrent de remettre aux R. P. de cette belle mission, des miracles bien avérés qui ont suivi cette belle mort. Je remets ces particularités à la relation qui paraîtra de cette belle vie. Je tire cet avantage d'avoir connu très particulièrement ce bienheureux père, d'en avoir été aimé tendrement, des marques qu'il m'en donna quelques moments avant sa mort et je pourrais y ajouter, sans diminuer les respectueuses reconnaissances que je dois à Dieu des grâces et des assistances que j'en ai reçu depuis cette précieuse mort, que j'en pourrais attribuer une partie aux intercessions de cet illustre martyr.

Le Très R. P. Jean de Britto était d'une taille au-dessus de la médiocre, le poil noir, âgé suivant les apparences de 45 ou 46 ans lorsqu'il souffrit le martyre, d'un tempérament qui paraissait délicat et peu propre à supporter les austérités et les fatigues de la mission ; cependant il y avait peu de missionnaires qui y fut plus endurci que lui, un visage toujours riant, une humeur gaie, d'un entretien agréable, une dévotion aisée, insinuante et attirante, à l'exemple du grand apôtre des Indes, Saint François-Xavier, enfin sa vie terminée par la mort des justes. La mission de Maduré est soutenue par les R. P. Jésuites seuls, tous Portugais, si ce n'est que quelque Père de la même société et d'une autre nation y passe quelquefois, ainsi qu'il est arrivé en 1689 que le R. P. Bouchet, jésuite français, s'y jeta. Son zèle et sa charité l'ont rendu en peu d'années un des

principaux d'entre les missionnaires. Ils sont ordinairement huit ou neuf avec plusieurs catéchistes qu'ils entretiennent dans une étendue de terre de plus de 150 lieues de tour où les chrétiens sont répandus. Le nombre des ouvriers évangéliques ne suffit pas pour agir partout ; c'est ce qui fait une partie des grandes fatigues de ces zélés missionnaires obligés d'être presque toujours en compagnie pour subvenir aux besoins de leurs ouailles. Il ne manque pourtant pas de sujets qui se présentent, mais après une épreuve de quelques mois, il s'en trouve peu qui puissent résister à cette austérité de vie, aux travaux et aux fatigues qu'il faut essuyer dans cette florissante mission, ce qui fait que le nombre des missionnaires n'est pas autant rempli qu'il serait à souhaiter et même très nécessaire. Ceux à qui Dieu fait la grâce d'y pourvoir sont obligés par là au défaut des ouvriers qui manquent ; je ne parle pas des persécutions où les missionnaires sont exposés, il en est de même dans tous les pays des infidèles où l'on prêche la véritable religion ; elles ne diffèrent que du plus au moins, suivant les lieux, le génie des princes et l'humeur des peuples. Il y avait en 1694 plus de 300.000 chrétiens dans l'étendue de la mission de Maduré, dans ce nombre, des personnes de qualité entre les Gentils, même quelques brahmes, ce qui doit passer pour une espèce de miracle dans les gens de cette tribu.

La remise à Deslandes du firman pour le Bengale. — Le commerce français gêné par la présence de vaisseaux hollandais à l'embouchure de l'Ougly.

Nous reçûmes dans le mois de mars plusieurs lettres de M. Deslandes. Le firman avait été expédié à la cour et envoyé au divan de Dacca qui en avait donné avis ; il fut remis à la Compagnie moyennant 10.000 roupies comptant et un billet par lequel on s'obligeait de payer encore 30.000 roupies en six années, 5.000 roupies par an. C'était absolument nécessaire ; on était par là sur le même pied des Hollandais ; on évitait de faire porter les marchandises à la douane et une infinité de chicanes où l'on était exposé des officiers qui taxaient

les prix des marchandises et qui recevaient les droits. On s'ouvrait ainsi une faculté pour le commerce dans la suite, joint aux avantages qui en revenaient à la Compagnie. Il était arrivé du salpêtre de Patna.

Comme on était après à disposer et à charger le petit navire le *Postillon*, afin de le renvoyer en France, on eut avis à Ougly de l'arrivée à la rade de Balassor de l'escadre de la Compagnie de Hollande. Cela fit tout cesser, n'y ayant pas d'apparence de faire sortir ce bâtiment à la vue de nos ennemis. Nous eûmes divers avis pendant tout le mois de l'état et de la force de cette escadre, même assez forte, ainsi que nous l'avons reconnu dans la suite par deux Anglais et deux Flamands qui s'étaient embarqués dessus à Batavia, qui quittèrent le service à Balassor et qui passèrent après à Pondichéry. Nous eûmes avis ensuite qu'elle avait mis à la voile de la rade de Balassor le 11 février par une lettre du sieur Guesty de San Thomé que nous reçûmes le 19 du mois ; il nous informait de l'arrivée à la rade d'un petit bâtiment chargé de riz à la côte de Girgelin pour le compte de la Compagnie. Ce petit bâtiment faisant sa route avait été rencontré par la même escadre à la hauteur de 14° 30'. Le maître qui était un mahométan fut obligé d'aller à bord du commandant hollandais ; il fut interrogé d'où il venait, où il allait, de quoi il était chargé. Il répondit qu'il était parti de la côte de Girgelin où il avait chargé du riz et la route à Madras ou à San Thomé pour vendre ce grain. On lui demanda ensuite s'il n'avait point vu de navires français et s'il n'avait rien pour eux dans son bâtiment ; il y répondit que non. On lui fit signer une déclaration de ce qu'on lui avait dit et, après lui avoir fait défense d'aller à Pondichéry, on le laissa retourner à bord et l'escadre continua sa route au sud. Le petit bâtiment fut mouiller ensuite à San Thomé ; le maître se disculpa de n'avoir pas été jusqu'à Pondichéry par les vents contraires qu'il avait trouvés, mais il y a de l'apparence que les défenses des Hollandais en étaient la seule cause. Le riz fut déchargé à San Thomé et nous eûmes avis le dernier du mois que l'escadre avait mouillé le 15 à la rade de Colombo.

Dans les lettres que nous reçûmes de M. Deslandes, il nous donnait avis de la mort du sieur Charnac, agent depuis plusieurs années en Bengale pour le commerce de la Compagnie d'Angleterre. C'était un homme qui y avait passé fort jeune, qui y avait pris toutes les mœurs des Gentils et tellement fait à leurs manières qu'on ne le distinguait pas d'avec eux. Il était engagé avec une femme de cette nation qu'il avait enlevée à son mari et dont il avait eu un fils et trois filles ; il vivait comme eux, les habits à leur mode, sa famille de même, attaché superstitieusement aux bonnes ou mauvaises heures, suivant leurs coutumes, n'entreprenant jamais rien que sur l'avis des brahmes qu'il tenait toujours auprès de lui et qui ne l'abandonnaient point. Il a vécu de même jusqu'à la fin de sa vie, il rendit l'esprit entre les bras de ses brahmes sans donner aucune marque de religion. La Compagnie d'Angleterre ne s'est point arrêtée à ses manières ; c'était un homme habile dans le commerce, désintéressé ; ces deux qualités le maintenaient dans l'emploi même avec distinction, le commissaire qui était arrivé l'année dernière n'ayant point d'autorité sur lui. Le fils mourut pendant le vivant du père, les trois filles lui ont survécu et mariées depuis aux premiers officiers de cette compagnie du comptoir d'Ougly.

Laurens Pit à Tevenapatam. — Conciliabules avec le commandant anglais : réjouissances pour la défaite de Tourville à La Hague.

Nous eûmes avis le 5 que le sieur Laurens Pit était arrivé la veille au comptoir de Tevenapatam, qu'il y avait passé de Negapatam sur une petite galiote, que le Gouverneur anglais de la forteresse s'était trouvé à son débarquement au bord de la mer, qu'ils avaient passé ensuite à la loge où ils avaient resté en régal jusqu'à minuit, grand feu de canon à toutes les santés, et grande démonstration d'amitié entre les deux nations. Nous sûmes le 6 que le sieur Laurens Pit avait écrit à Negapatam de lui envoyer un brahme de réputation entre eux qui

était au service de leur compagnie depuis trente ans et qu'ils employaient ordinairement dans les affaires d'importance qu'ils avaient avec les seigneurs du pays.

Nous apprîmes le 7 qu'il était arrivé un cattimaron de Negapatam qui avait apporté un gros paquet de lettres, que le gouverneur anglais de la forteresse, sur la nouvelle qui lui en fut portée, vint à la loge des Hollandais où les marchands de la terre s'étaient aussi rendus de l'ordre du sieur Laurens Pit ; les gens assemblés, il montra des lettres écrites de Hollande qu'il venait de recevoir où on lui donnait avis que leur armée navale jointe avec l'armée navale d'Angleterre avait détruit entièrement l'armée navale de France ; on faisait monter le nombre des vaisseaux pris, brûlés ou coulés à fond au nombre de plus de 60 ; on comptait sur cela la France entièrement perdue.

Le sieur Laurens Pit ajoutait qu'il avait donné les ordres pour une réjouissance générale qui commencerait à l'entrée de la nuit du jour de la réception d'une si bonne nouvelle où la compagnie était invitée de s'y trouver. La fête fut faite de même ; les Hollandais avaient mis un bateau du pays en mer garni de trois mâts en forme de vaisseau, leur pavillon tenant le dessus, des pavillons blancs dessous, plusieurs figures d'hommes et le corps rempli de matières combustibles représentant les officiers français qu'ils disaient avoir péri dans le combat. Les Anglais firent élever un mât devant la forteresse, une flamme blanche au haut et tout entouré de bois et d'artifices. Les danseuses, les instruments du pays dont le sieur Laurens Pit était grand admirateur, avaient été appelées pendant le souper et qui dura presque toute la nuit entre les Anglais et les Hollandais ; le feu du canon et de la mousqueterie ne cessa point ; les Gentils furent régalés à leur manière. Après avoir tiré les pavillons hollandais aux mâts qui avaient été mis sur le bateau, le feu y fut mis ainsi qu'au mât que les Anglais avaient fait élever devant la forteresse ou tout fut consumé. La fête acheva le 8 au matin et des exprès expédiés dans les comptoirs hollandais de la côte pour en faire de même, à quoi ils ne s'épargnèrent pas. Le gouverneur de Madras en

eut avis, il se contenta de faire tirer quelques volées de canon sans autre démonstration extérieure. Le sieur Laurens Pit fut rendre visite le même jour au gouverneur de la forteresse où la réjouissance continua par la bonne chère, le feu du canon et de la mousqueterie. Il en sortit la nuit, il fut conduit au bord de la mer par les principaux des Anglais, il s'embarqua dans un bateau du pays qui le porta à sa galiotte et de là à Negapatam.

Nous eûmes la pensée dès lors que le sieur Laurens Pit, sur les ordres du Conseil de Batavia, était venu à Negapatam afin de prendre des mesures pour le traité qu'ils firent depuis avec Ram Raja pour nous tirer de Pondichéry, que ces réjouissances d'ostentation pour cette prétendue victoire navale, les bruits qu'ils répandaient partout de la ruine de la France étaient à dessein de donner d'avance à la cour de Gingy une idée du mauvais état de nos affaires pour y trouver plus de facilité à la négociation qu'ils y ouvrirent depuis, en y représentant ainsi qu'ils firent qu'il ne viendrait plus de navires français dans les Indes et que notre commerce était cessé par là. Nous avons resté huit mois depuis sans pouvoir apprendre rien de certain des avantages qu'ils publiaient avoir remporté sur nous par mer.

Nous avions plusieurs témoignages de leur politique ordinaire à faire courir des bruits de victoires qu'ils disaient avoir remportées dans les mêmes actions où ils avaient été bien battus. Cependant leur réjouissance avait eu des circonstances de trop d'éclat et les Anglais y ayant répondu de même, nous crûmes que nous avions reçu quelques échecs par mer, mais nous fûmes bien éloignés de la pensée que la perte eût été aussi considérable qu'ils la faisaient. C'est l'action où M. le comte de Tourville, depuis maréchal de France, se trouva engagé avec un détachement de l'armée navale contre toutes les forces de mer des Anglais et des Hollandais, mais dont il en était sorti heureusement sans perdre un vaisseau et qu'il aurait conservés aussi dans sa retraite jusque dans les ports de France, si les contretemps ordinaires en mer par les changements des vents et les cours des marées ne l'avaient forcé à faire échouer

et brûler quinze navires, que la suite d'un combat trop inégal aurait pu faire tomber entre les mains des ennemis.

Depuis le retour du sieur Laurens Pit à Negapatam, le bruit y fut public que l'on en voulait à Pondichéry. Les réjouissances y avaient été à l'excès ; c'était par une politique, à cause de leurs démêlés qui continuaient avec Maga Raja et de la correspondance que nous avions avec ce seigneur. On travaillait à Negapatam à des affûts de campagne et d'autres ouvrages de guerre.

Retour en France de l'escadre Dandenne.

Nous reçûmes des lettres de Surate ; les quatre vaisseaux avaient mis à la voile de là le 1er février avec une cargaison seulement de 100.000 écus, chargée sur les vaisseaux le *Fendant* et le *Florissant* ; le *Lonré*, bon vaisseau de voile, était destiné à faire l'avant-garde et à la découverte. Le navire l'*Ecueil* était chargé des effets pour Pondichéry et Bengale suivant les ordres de la Compagnie. Peu de jours avant le départ des vaisseaux de la rade de Surate, le Conseil s'était assemblé sur des ordres particuliers de Monseigneur de Pontchartrain, où il était porté, suivant l'avis qu'on nous donnait, que si l'on voyait du risque à faire passer les navires à la côte et ensuite dans le fond du golfe sur les forces que les Hollandais y pouvaient avoir, de renvoyer à droiture en France les vaisseaux qu'on aurait chargés et d'en risquer un à Pondichéry qui porterait ce qui était destiné pour ce comptoir et pour Bengale. La résolution avait été prise là-dessus de faire mettre les quatre navires à la voile, qu'ils rangeraient de conserve la côte malabar jusqu'au .... degré, que le *Fendant*, le *Florissant* et le *Lonré* dresseraient de là leur route pour l'Europe et l'*Ecueil* pour la côte.

La résolution fut suivie ; les vaisseaux levèrent l'ancre et, concertant leur sillage, ils mouillèrent devant Goa où ils mirent à terre les R. P. Jésuites Grimaldi, de Bèze et Archambaut pour passer de là en Chine sur les navires portugais. Ces trois Pères à leur départ de l'Europe avaient pris la route de la

Turquie et de la Perse ; ils avaient tenté de passer de là en Chine par la Tartarie et les autres pays qui confinent avec ce grand empire, mais les chemins impraticables sur les rapports des personnes qui en avaient connaissance obligèrent les R. P. de prendre la route de Surate où ils arrivèrent le 10 janvier et ensuite à Goa.

Le sieur Roques, second du comptoir de Surate, avait enfin obtenu la permission de retourner en France après l'avoir demandé plusieurs fois ; il s'était embarqué à Surate dans de grandes dispositions de tomber malade, la fièvre le prit dans la traversée jusqu'à Goa ; il y mit à terre, on tâcha de le porter à y rester, ne voyant pas d'apparence qu'il pût faire le voyage ; il voulut tenter, il se rembarqua, le mal s'augmentant, il mourut un jour ou deux après avoir remis à la voile.

Les vaisseaux continuant leur route firent rencontre du navire le *Merguy* que le sieur Cosme Gomes autrefois au service de la Compagnie avait acheté en Bengale. Ce marchand passait à Goa, son navire chargé de salpêtre et d'autres marchandises. M. Le Mayer crut qu'il devait profiter de cette occasion afin de grossir la cargaison qui avait été chargée à Surate fort médiocre pour le nombre des vaisseaux ; il traita avec le sieur Cosme Gomes pour le salpêtre et pour une partie des marchandises qu'il avait sur son vaisseau qui furent chargées après sur les navires le *Fendant* et le *Florissant*. Les vaisseaux continuèrent après leur route et arrivés à la hauteur où ils devaient se séparer, les trois vaisseaux destinés pour retourner en France quittèrent l'*Ecueil* et chacun fit sa route.

Exigences croissantes de Ram-Raja ; il pille, pour en tirer de l'argent, même les terres de ses alliés.

On nous donnait avis de Surate que le Mogol avait envoyé des ordres au gouverneur d'interdire le commerce aux Anglais sur les assurances qu'on prétendait avoir que les corsaires qui pillaient depuis quelques années dans les Indes étaient des gens de cette nation. On marquait que le Mogol parlait avec beaucoup d'estime des Français dans ses lettres au gouvrneur et qu'il chargeait cet officier de les traiter avec distinction.

On n'avait point eu de nouvelles sûres à Surate de l'état de l'Europe et du succès de la campagne de 1692. On parlait confusément du siège de l'importante place de Namur par le roi et quelques-uns même de la prise mais sans aucune certitude jusque-là.

Nous reçûmes des lettres de divers endroits que les Hollandais avaient des gens du divan de Gingy à leur dévotion et qu'ils tramaient des affaires d'importance avec eux. Nous reconnûmes de la froideur du côté des brahmes que nous croyons dans nos intérêts de leur manière ordinaire de traiter avec nous. On continuait de nous faire des chicanes sur les contributions qu'on avait tirées des habitants l'année dernière.

Il arriva dans la peuplade six cavaliers des troupes de Danagy Jadou, l'un des principaux officiers généraux qui était venu au secours de Gingy pour en prendre possession, en conséquence d'une donation que Ram-Raja en avait passé à leur maître. Je leur fis dire que l'aldée était à la Compagnie et que nous ne souffririons pas qu'ils y fissent aucune action de la moindre autorité. Ces gens répondirent qu'ils étaient chargés des ordres de Danagy Jadou et qu'ils les exécuteraient. On en vint ensuite aux menaces de part et d'autre. Cependant les cavaliers ne voyant pas d'apparence à passer plus avant, ils sortirent deux jours après, prenant pour prétexte qu'ils allaient informer leur maître de notre opposition et revenir ensuite avec des troupes s'emparer de la peuplade malgré nous. Ces brouilleries nous inquiétèrent dans les conjonctures où nous étions. Ram Raja était engagé de donner satisfaction aux personnes qui l'avaient tiré de la presse où il était ; dans cette nécessité il n'avait pas eu beaucoup d'égards pour nous. On résolut d'envoyer un de nos brahmes se joindre à un autre que nous tenions ordinairement à cette cour, afin de tâcher de s'opposer aux résolutions qu'on y pourrait prendre contre nous et s'adresser à Questna Antogy qui nous avait promis sa protection. Comme toutes les personnes de crédit nous étaient nécessaires, voyant par toutes les apparences que les Hollandais en voulaient à Pondichéry, nous écrivîmes à un Tinaquecher, brahme de

considération qui avait été autrefois intendant général de la province de Gingy et qui nous avait marqué de l'amitié en plusieurs rencontres. Notre brahme fut chargé de la lettre et de quelques étoffes pour présents suivant la coutume du pays. Nous en reçûmes une réponse fort civile, promesse de nous servir et, pour lui rendre justice, il s'est depuis employé pour nous. Il n'a pas trempé dans la perfidie où s'est portée dans la suite la cour de Gingy contre nous.

Ram Raja forcé de chercher de l'argent pour tâcher à contenter les troupes qui étaient venues à son secours, les revenus de la province ne pouvant suffire et n'ayant pu tirer quelques présents des Anglais et des Hollandais, il eut recours aux princes voisins. Tanjore et Maduré étaient les plus considérables et dont les terres confinaient avec les siennes. Ram Raja avait des obligations infinies à Maga Raja par les assistances qu'il en avait reçues pendant le siège, de troupes, d'argent, de vivres et de munitions ; cependant il passa par-dessus toutes ces considérations. Les troupes marchèrent dans les terres de Tanjore, un autre corps dans les terres de Maduré où elles commirent tous les désordres comme dans un pays de leurs plus grands ennemis. Maga Raja surpris d'un traitement où il ne devait pas s'attendre, en écrivit à Ram Raja. Lacheminaïque et les autres officiers généraux qui avaient défendu Gingy pendant le siège en parlèrent aussi à ce prince en lui remontrant que c'était bien mal reconnaître les obligations qu'il avait à son cousin et son allié qui seul avait empêché la perte de ses états, mais toutes ces remontrances quoique très justes n'arrêtèrent point les troupes. Ram Raja poussé par son ministre ne relâcha rien de son dessein. Maga Raja et le naïque de Maduré n'avaient pas de forces pour s'opposer aux désordres des Marates dans leurs états ; ils furent forcés d'en venir à un accommodement. Les brahmes qui furent les négociateurs à leur ordinaire convinrent des sommes que ces deux seigneurs devaient fournir. Maga Raja fut encore forcé de relâcher des terres que Ram Raja lui avait cédées en considération des grands déboursements où il s'était trouvé engagé pour le secours de Gingy, la tranquillité fut rétablie par là entre les princes.

On croyait suivant les apparences que ce grand corps de Marates s'attacherait à quelque entreprise ; les Mores leur en fournissaient un prétexte, ils s'étaient engagés par le traité de se retirer au delà de Vandavachi, cependant ils y restaient et même s'y fortifiaient. Cependant tous ces bruits de conquêtes qu'ils devaient faire et dont on parlait furent déconcertés par la mauvaise intelligence des officiers généraux des troupes avec le ministre. J'ai remarqué qu'ils en voulaient à cet homme du traité de Ram Raja avec Jaloufar Khan ; ils eurent des avis qu'il avait encore touché des sommes considérables de Maga Raja et du naïque de Maduré pour faciliter leur accommodement ; ils s'en plaignirent à Ram Raja. Ce prince attaché par inclination et par reconnaissance à maintenir son ministre, les rebuta toutes les fois qu'ils vinrent à la charge sur cet article. Lassés à la fin d'être traités de même, ils partirent avec leurs troupes pour la côte de l'Inde, pillant et ravageant à leur ordinaire les lieux où ils passaient. Lacheminaïque et les autres officiers se retirèrent aussi de Gingy avec leurs gens, de sorte qu'il ne resta pas à Ram Raja 1.500 cavaliers. On ne s'aperçut pas que ce prince ni le ministre eussent du chagrin de la retraite de ces troupes ; ils étaient assurés des Mores par l'intelligence qu'ils avaient avec Jaloufar Khan.

Deux flibustiers français venus à Pondichéry par le détroit de Magellan. — Démêlés en Chine entre les missionnaires portugais et étrangers.

Nous reçûmes dans ce mois des lettres de Siam par deux Français flibustiers, qui avaient passé de Merguy à Achem et de là à Pondichéry sur un navire d'un marchand portugais de Porto-Novo qui mouilla à notre rade. Ces deux hommes étaient du nombre de ces aventuriers dont j'ai parlé dans cette relation qui étaient passé des îles françaises de l'Amérique dans la mer du Sud par le détroit de Magellan et dont quelques-uns d'entre eux qui s'étaient séparés du gros, après avoir rangé en corps les côtes de Chili, du Pérou et de la Nouvelle-Espagne jusqu'à la Californie, fait plusieurs descentes et pillé

divers lieux, passèrent aux Indes orientales. Ils mirent pied à terre à la Cochinchine où ils furent bien reçus et de là à Siam, d'où les deux flibustiers passèrent à Merguy et ensuite à Pondichéry. Ils nous remirent des lettres de M. l'évêque de Metellopolis, de messieurs les missionnaires et de quelques officiers français. Tous les Français étaient en liberté et la cour de Siam toute disposée à renouer l'intelligence avec la nation; on écrivait même qu'elle la recherchait. M. l'évêque avait de la peine à se remettre de sa prison. Il était mort trois ou quatre missionnaires qui n'avaient pu rétablir leur santé et plusieurs autres français. Le R. P. Labreuille, jésuite, s'était retiré au séminaire, les R. P. Jésuites portugais n'ayant pas voulu le souffrir chez eux. C'est une suite des prétentions de cette nation sur l'autorité qu'elle prétend pour le spirituel dans les Indes et que les autres nations ne peuvent agir que sous ses ordres pour la conversion des infidèles.

Nous reçûmes aussi des lettres des R. P. Jésuites français et de messieurs les missionnaires français de la Propagation de la foi qui sont en Chine; elles avaient passé sur un navire anglais qui était arrivé de Canton à Madras. Messieurs les missionnaires attendaient la confirmation des bruits répandus dans les Indes que la cour de Rome avait enfin accordé le droit de patronage au roi de Portugal pour la nomination des évêques et l'autorité sur tout le spirituel. Il y avait plusieurs années que cette affaire était sur le tapis à Rome; on dit que les bulles en avaient été accordées au roi de Portugal dom Emmanuel par le pape Alexandre VI, lorsqu'il partagea le Nouveau Monde et les Indes d'Orient entre l'Espagne et le Portugal par cette ligne imaginaire qu'il fit tirer sur un globe, mais dont les autres nations se sont moquées, ne croyant pas que Sa Sainteté fut en pouvoir de faire une donation de même. A l'égard de bulles pour tout le spirituel, c'est un fait à part où je n'entre point; cependant les partis opposés les contestaient, prétendant qu'elles n'avaient pas été expédiées. Il est vrai qu'elles ne paraissaient pas, ce qui faisait dire aux gens qui y étaient intéressés qu'elles étaient ou égarées ou perdues, mais ils ajoutaient que le roi de Portugal, ayant exercé le droit

de patronage depuis Alexandre VI jusqu'en l'année 166.., il était de la justice de l'y maintenir. Cependant les cardinaux de propagation de la foi avaient jugé à propos, pour le plus grand bien de la religion et la conversion des infidèles, le Portugal ne pouvant pas fournir de missionnaires suffisamment pour l'instruction des peuples et d'une si grande étendue de pays, de faire nommer trois évêques français pour former un corps de missionnaires sous le nom de *Missions Etrangères*, dont le séminaire fut établi à Paris sous la protection des cardinaux de la Propagation de la Foi pour suppléer au défaut des missionnaires portugais, particulièrement pour annoncer l'évangile aux Infidèles des royaumes de Siam, Cambodge, la Cochinchine, Tonkin, Chine, etc. Ils y avaient réussi pour l'accroissement de notre sainte religion avec un succès glorieux à la nation mais avec des dépenses considérables où le roi avait contribué en partie, et le surplus des charités des personnes pieuses de Paris.

Cette mission s'entretenait avec éclat, mais pourtant le Portugal toujours opposé à l'affaire en cour de Rome. Quelques-uns ont prétendu que les bulles du pape Alexandre VI avaient été retrouvées, d'autres que le pape ayant égard au droit prétendu du roi de Portugal, en avait fait expédier de nouvelles qui lui confirmaient le droit de patronage. C'est de quoi les missionnaires français de Chine attendaient des nouvelles sûres afin de se retirer, ne pouvant plus faire de fonctions de leur ministère que sous l'autorité des prélats et des supérieurs portugais, où ils ne trouvaient pas qu'il leur fût avantageux ni honorable de se soumettre, non pas par un esprit d'ambition de vouloir primer mais par l'humeur impérieuse de ces prélats et de ces supérieurs de cette nation où il est très difficile de s'assujettir par les chagrins que l'on reçoit.

Les R. P. Jésuites français qui étaient en Chine se plaignaient fort aussi de la conduite à leur égard des R. P. Portugais de la même société. Outre l'intérêt de ceux-ci de cette prétendue autorité qu'ils soutenaient résider dans leur nation, il y entrait aussi un peu de jalousie. Les Pères français étaient

des personnes de distinction, choisies en France, qui avaient paru avec éclat à la cour de Pékin, extrêmement considérés de l'empereur. Un témoignage essentiel, c'est que les R. P. Gerbelon et Visdelou avaient obtenu un arrêt de ce grand prince pour tous les missionnaires de pouvoir enseigner et faire professer la religion chrétienne dans tout ce grand empire aux peuples qui l'embrassaient : ce privilège d'autant plus glorieux pour ces deux illustres pères que les R. P. Adam et Verbrest, qui avaient été en grande considération en Chine et leur mémoire encore en grande estime, n'avaient pu parvenir jusque-là. Les religieux des autres nations qui étaient en Chine, Italiens et Espagnols, n'étaient pas disposés, non plus que les missionnaires français, à recevoir leur mission des Portugais. Tous ces démêlés faisaient appréhender une espèce de schisme qui ne pouvait être que très désavantageux à la religion.

On nous donnait avis de la mort de R. P. Motel, jésuite français, dans la province de Kou Horan, en odeur de sainteté. Il y était depuis trente ans et le premier qui y avait prêché l'Évangile avec des succès surprenants.

Mort du commissaire hollandais Bakerius.

Nous reçûmes des lettres de Masulipatam ; on nous donnait avis qu'on avait fait partir de la côte de Girgelin deux bâtiments chargés de riz pour Pondichéry. Celui qui avait relâché à San Thomé par la rencontre de l'escadre hollandaise en était un ; nous avons appris depuis que l'autre avait été forcé par des vents contraires de relâcher d'où il était parti où le riz fut déchargé et vendu ensuite.

Le bruit était public à Masulipatam de l'armement des Hollandais, de leurs dépenses sur les navires de la Compagnie et sur Pondichéry. Le commissaire Bakerius avait repris son autorité qu'il avait comme abandonnée depuis la mort du commissaire général Van Rée ; il avait repris aussi son train ordinaire, cassé et tiré du service plusieurs personnes, haï

généralement de tous les gens de cette Compagnie. Ce retour de Bakerius à son emploi ne fut pourtant que pour peu de temps ; il y a de l'apparence que le Conseil de Batavia, porté par le zèle de soutenir leur commerce dans leur premier éclat et bien diminué depuis l'arrivée du commissaire général Van Rée dans les Indes ou poussé par la jalousie de l'autorité qui lui avait été confiée, avait informé les directeurs d'Amsterdam du préjudice que la conduite de cet officier et de son second causait à leurs affaires et que les réponses furent conformes à ce que le Conseil attendait. Bakerius, peu de temps après, congédia son train et ne fit plus aucune fonction de sa commission ; il tomba malade quelque temps après et apparemment de chagrin dont il mourut, si pourtant il n'y a pas eu d'autre cause qui ait avancé ses jours.

Perte du Journal de Fr. Martin d'avril à septembre. Celui-ci reconstitue les événements en faisant appel à ses souvenirs. — Affaires sans importance au mois d'avril.

Je ne puis pas continuer la suite de ce journal ou de cette relation avec la même exactitude que j'ai fait jusqu'ici par la perte de la suite de mon journal du commencement d'avril jusqu'en septembre. Cependant j'ai trouvé lieu d'y suppléer en rappelant à ma mémoire les affaires et les actions les plus importantes qui sont arrivées pendant ces cinq mois.

Il arriva dans le mois d'avril à Tranquebar le vaisseau anglais le *Samuel* ; c'est le navire que le sieur Mosnier, capitaine du navire l'*Ecueil* avait pris sur le Cap de Bonne-Espérance et qu'il relâcha ensuite en considération du traité qu'il fit avec le capitaine de ce bâtiment. Le navire, après avoir couru de grands risques par le mauvais état où il avait été réduit, attrapa enfin cette côte ; il y avait encore bon nombre de pipes de vin de Madère dessus, d'autres vins en caisson, de la bière ; le capitaine vendit tout à Tranquebar et passa ensuite à Madras.

Nous étions en peine du navire l'*Ecueil* qui ne paraissait point. Nous crûmes que le sieur Mosnier étant informé des moussons de la côte et la précaution que l'on prend de n'y pas donner à la lune d'avril qui y est quelquefois dangereuse par les coups de vent qu'il y fait, que ce capitaine aurait tenu le large pour venir mouiller ensuite à Pondichéry, nous avions gardé le demi-bot qui était venu en janvier avec des vivres de Bengale et que nous avions fait entrer dans la rivière afin de le faire partir de conserve avec le navire l'*Ecueil* et entrer dans le Gange sans attendre de pilote de terre, le maître de ce petit bâtiment étant fort capable de mettre ce vaisseau en sûreté.

Les brahmes continuaient à nous inquiéter. Il y avait toujours des plaintes contre nous, quoique nous n'y donnassions aucun sujet ; ils nous agaçaient et avec apparence de nous engager à rompre les premiers. Nous prévoyons leurs desseins ; l'état où nous étions nous obligeait à les ménager. Nous tâchions d'en gagner quelques-uns des principaux pour parer la mauvaise disposition où l'on était à notre égard à la cour de Gingy. Les Hollandais ménageaient aussi cette cour avec plus d'application que leur ordinaire ; il n'y avait point de semaines qu'ils n'envoyassent des curiosités d'Europe ou des Indes.

Le sieur Grégoire Boutet qui a été au service de la Compagnie pendant plusieurs années et qui s'en était retiré de son mouvement depuis deux ans, mouilla à la rade de Tranquebar au mois de mai, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Goa. Le sieur Cosme Gomès dont j'ai parlé dans le mois dernier au rencontre *(sic)* de l'escadre des quatre vaisseaux à la côte des Indes, avait passé ensuite à Goa où il avait vendu son vaisseau. Il s'était ensuite embarqué sur le navire du sieur Grégoire pour retourner en Bengale. Les lettres qu'ils nous écrivirent de Tranquebar nous informèrent de ce que j'ai déjà rapporté dans l'article du départ des vaisseaux de Surate. Nous nous attendions à recevoir par là des lettres de quelques-uns des officiers des vaisseaux ; le sieur Boutet nous écrivit

qu'il n'y en avait aucune. Après avoir achevé ses affaires à Tranquebar, il vint mouiller à la rade de Goudelour ; c'est la peuplade de la forteresse de Tevenapatam et où les vaisseaux de la Compagnie d'Angleterre et les navires des marchands particuliers et étrangers jettent ordinairement l'ancre pour faire leur commerce.

CHAPITRE XXXI

PONDICHÉRY AUX ENCHÈRES

Arrivée au mois de mai d'une forte escadre hollandaise à Negapatam. Débarquement à Tevenapatam : protestation des Anglais. Deux vaisseaux hollandais croisent un moment devant Pondichéry.

L'escadre des navires hollandais que nous avions avis avoir jeté l'ancre devant Colombo, vint mouiller à Negapatam dans le même mois de mai ; quatre de ces vaisseaux jetèrent l'ancre devant Tevenapatam le 28, un autre le 29 et quatre le 31. Le sieur Laurens Pit vint les joindre quelques jours après avec plusieurs petits bâtiments ; cette escadre pendant son séjour à la rade de Tevenapatam a été de 11 navires, plusieurs bots, un demi-bot et des bâtiments du pays.

Le voisinage de cette escadre à quatre lieues sud de nous ne nous laissa plus à douter que les Hollandais en voulaient à Pondichéry ; ils avaient fait une tentative de nous en tirer à la première guerre. ainsi que je l'ai remarqué dans cette relation et, depuis la reprise en armes en Europe, le sieur Laurens Pit en avait fait sa principale occupation. Il n'est pas nécessaire de représenter les raisons de la Compagnie de Hollande à traverser notre nation dans le commerce des Indes et même pour l'en tirer entièrement si elle le pouvait. Ces raisons sont si publiques et appuyées sur de si bons fondements qu'il est inutile de les rapporter. Ceci suffira pour cet article.

Après l'arrivée du sieur Laurens Pit à Tevenapatam, il y

fit descendre quelques troupes à terre, gens d'Europe, boughis et macassars ; on y débarqua deux pièces de campagne, deux mortiers, quantité de munitions, poudre, boulets, balles, grenades, des chaloupes remplies d'outils et d'instruments à remuer la terre, 200 balles de coton en bourre et enfin tout ce qui peut contribuer à l'attaque d'une place. Il n'y avait pour lors dans la forteresse des Anglais de Tevenapatam que le second du gouverneur ; le premier officier était à Madras pour les affaires de leur Compagnie, le deuxième s'opposa plusieurs fois au débarquement des munitions. Les mouvements des Hollandais pouvaient leur être suspects par plusieurs expériences que les Anglais ont que la Compagnie de Hollande ne les a pas épargnés, même dans un temps de paix, à s'emparer de plusieurs établissements qu'ils ont dans les Indes et qui étaient à leur bienséance. Cet officier fit des protestations ensuite par écrit ; on ajoute, et apparemment que c'était par des ordres de Madras, qu'il déclara que leur Compagnie ne souffrirait pas sur une terre qui lui appartenait, que les Hollandais disposassent toutes les choses nécessaires pour le siège de Pondichéry et les y faire conduire de là par terre. Il y avait, suivant notre pensée, plusieurs raisons qui pouvaient porter les Anglais à faire ces protestations, la première que le débarquement des troupes et des munitions leur était suspect, ainsi que je l'ai déjà rapporté, une autre qu'ils ne souhaitaient pas que les Hollandais se rendissent maîtres de Pondichéry. C'est un point qui a été mieux reconnu depuis, une troisième raison que Ram Raja n'était pas déclaré pour lors en faveur de nos ennemis. Les Anglais avaient lieu de craindre que ce prince ne s'en prît à eux d'avoir facilité aux Hollandais l'attaque d'une peuplade qui lui devait revenir, puisqu'elle n'était à la Compagnie que par un engagement et qui aurait déjà fini si elle avait continué son commerce. Ces protestations n'empêchèrent pas pourtant le sieur Laurens Pit de faire débarquer une partie de ce qu'il avait dessein de faire mettre à terre. Le navire du sieur Grégoire Boutet qui était à la rade de Goudelour fut arrêté par les Hollandais pendant deux ou trois jours ; il lui fut permis ensuite d'aller à Madras mais sans pouvoir

toucher à Pondichéry. On en usa de même à l'égard d'un vaisseau portugais qui venait de Goa, qui mouilla aussi à Goudelour et qui devait ensuite venir jeter l'ancre à notre rade. Le commandant de l'escadre hollandaise prit pour prétexte au capitaine du bâtiment qu'il y avait des gens et des munitions de guerre sur son vaisseau pour mettre à terre à Pondichéry.

Notre application pendant les mouvements des Hollandais à Tevenapatam fut de nous fortifier autant que nous le pourrions. Nous fîmes rétablir nos anciennes barrières, on en fit de nouvelles en d'autres endroits, on ouvrit un grand fossé des côtés du nord, du sud et de l'ouest de la place en forme de fausse braye ; nous levâmes des soldats du pays, des Rajpoutes et des Mores ; nous fîmes abattre des maisons qui étaient proches du fort. Nous n'étions pourtant pas maîtres de faire tout ce qui aurait été nécessaire, les brahmes nous inquiétaient et faisaient souvent cesser nos travaux, les propriétaires des maisons ne consentaient pas qu'on les abattit, ils en demandaient le payement ; ils avaient raison, la Compagnie n'était pas seigneur du lieu. Nous avions régulièrement deux ou trois fois par jour des nouvelles des mouvements des Hollandais, nous n'envoyâmes pourtant rien dehors et quoique nous prissions toutes les précautions pour nous mettre en état de défense, nous ne pûmes pas donner dans la pensée que les ennemis avec les seules forces de leur escadre sans le secours du seigneur du pays, fussent en état de mettre assez de gens à terre pour nous enlever et de tenir leurs vaisseaux armés. Nous avions aussi des avis de la Compagnie qu'elle devait faire partir une forte escadre en septembre 1692 et, quand même le départ aurait été différé jusqu'en janvier ou février 1693, le temps approchait qu'elle devait paraître ; ces vues qui nous paraissaient assez bien fondées soutenaient notre espérance.

Pendant ces mouvements différents, nous eûmes avis le 29 juin par une lettre du sieur Deslandes que le navire l'*Ecueil*

était entré dans le Gange ; nous avions bien prévu, voyant le retardement de ce vaisseau à paraître devant Pondichéry, que le sieur Mosnier avait pris cette route ; nous avions pourtant besoin d'une assurance de même pour nous tirer de l'inquiétude où nous étions. Il y a apparence que les Hollandais ne donnèrent pas de créance à la nouvelle que nous publiâmes ; ils crurent que c'était un tour d'adresse pour les divertir de prendre leurs précautions et que nous attendions ce navire. Cette pensée leur fit détacher deux vaisseaux de leur escadre, l'un vint jeter l'ancre à une lieue nord de Pondichéry, l'autre mouilla une lieue au sud ; quelques-uns de leurs petits bâtiments furent envoyés au large en garde. Ce détachement de navires et de petits bâtiments ne fut pourtant que de trois ou quatre jours ; ils rejoignirent le gros sur les nouvelles que nos ennemis reçurent d'ailleurs que le vaisseau était en sûreté.

Rencontre à Tevenapatam des gouverneurs anglais et hollandais.

Le mois de juin finit de même. Au premier jour de juillet, le commissaire général de la Compagnie d'Angleterre qui était arrivé à la côte sur la fin de l'année dernière passa de Madras à Tevenapatam. Le sieur Laurens Pit fut au devant de lui ; il lui rendit ensuite la première visite dont le commissaire s'acquitta après. On parla diversement du sujet de son voyage. Nous avons su depuis — et il y a aussi toutes les apparences — qu'il ne fut entrepris par le commissaire que pour connaître la situation du fort de Tevenapatam, les avantages que la Compagnie d'Angleterre en pouvait tirer ainsi que de la peuplade de Goudelour. On nous a même assuré que le lendemain de son arrivée il fit faire une protestation par écrit au sieur Laurens Pit sur la conduite qu'il avait tenue depuis que leur escadre avait jeté l'ancre devant leur comptoir de Tevenapatam par le débarquement du canon, des mortiers, des munitions, des troupes, etc., qu'il leur déclara encore que leur Compagnie ne souffrirait pas qu'ils disposassent de leurs gens et de leur attirail de guerre pour venir attaquer Pondichéry.

Il y avait depuis longtemps, ainsi que je l'ai rapporté, une contestation entre les deux nations sur les droits du commerce que les Hollandais faisaient dans leur comptoir; les Anglais le prétendaient sur ce que cet établissement était sur leurs terres; Ram Raja et ses brahmes soutenaient que ces droits leur étaient réservés par le traité de la vente de la forteresse. La question n'était pas sans difficulté; on les demandait des deux côtés aux Hollandais, ils étaient inquiétés. On dit que l'affaire fut accommodée entre le sieur Laurens Pit et le commissaire et que celui-là demeura d'accord que leur Compagnie les payerait à la Compagnie d'Angleterre. Le commissaire, après avoir reconnu les avantages du fort de Tevenapatam et de la peuplade de Goudelour et établi plusieurs nouveaux droits sur toutes les denrées, partit et retourna à Madras.

Quoique nous n'eussions point d'avis dans ces conjonctures que nos ennemis remuassent à Gingy, nous y envoyâmes un brahme pour découvrir si l'on n'y traitait rien contre nous; il nous rapporta qu'il n'avait rien vu d'extraordinaire dans la conduite de cette cour à notre égard, qu'on n'y parlait de rien; nous ne tirâmes pourtant pas un bon augure de cette espèce de silence dans des conjonctures de même.

Il arriva le 29 juin à la rade de Tranquebar un navire de la Compagnie de Danemark qui avait fait son voyage de Copenhague à cette côte en sept mois. M. le commandant de Tranquebar, qui a toujours entretenu une étroite correspondance avec nous, nous envoya une traduction en portugais des gazettes d'août et septembre 1692, mais assez mal suivies. Nous n'y vîmes rien de particulier que quelques fragments mais aussi assez mal rapportés d'un grand combat donné à quelques lieues de Bruxelles; l'application de l'auteur des gazettes à rendre la perte presque égale des deux côtés ne nous empêcha pas de reconnaître, malgré ses déguisements, que le ciel avait continué de verser ses bénédictions sur le parti le plus juste et que l'armée de notre grand roi avait battu celle des confédérés. Nous y avons été confirmés depuis; c'est le combat de Steinkerque. Nous avions déjà eu avis de la prise de l'importante place de Namur; nous avions aussi des avis particuliers de quelques-uns de nos amis qui nous firent part de ce qu'on leur écrivait de l'état de l'Europe, de la ruine du commerce des Anglais et des Hollandais par les armateurs français. Nous ne pûmes rien apprendre par le détail et du succès de la bataille navale, non plus que de la disposition de la Compagnie en France sur l'envoi d'une escadre dans les Indes.

L'escadre hollandaise retourne à Negapatam. — Pondichéry isolé par terre et par mer.

L'escadre hollandaise, après un séjour de sept semaines à la rade de Tevenapatam, plusieurs menaces et toutes les démarches qu'ils en voulaient à Pondichéry, mit à la voile le 15 juillet pour le sud. Le sieur Laurens Pit avait fait rembarquer quelques jours avant ce départ les canons, les mortiers, les munitions, les gens et généralement ce qu'il avait fait mettre à terre. Nous fûmes surpris de cette retraite; nous crûmes que les nouvelles que le navire danois avait apportées et dont les Hollandais étaient mieux informés que nous, les obligeaient à se retirer, par des avis particuliers qui leur étaient venus, peut-être l'approche d'une escadre de France dont on faisait courir un bruit sourd. Nous ne crûmes pas pour cela que nous dussions changer notre conduite; le bivouac qui avait commencé le 28 fut continué et tout ce qu'il y avait de gens dans le fort s'y rendait le soir dans distinction, nous retînmes les gens que nous avions levés. Il était important de reconnaître la route que cette escadre prendrait avant que de congédier personne. Nous ne devions pas être moins sur nos gardes pour être éloignés de 25 ou 30 lieues plus sud que Tevenapatam, car nous eûmes avis quelques jours après qu'elle avait mouillé devant Negapatam. Cette retraite nous donna pourtant une fausse joie que nous avions paré le coup.

Depuis la venue du sieur Laurens Pit à Tevenapatam pour célébrer avec éclat la joie de leur prétendue victoire navale,

il n'était presque point venu de champans ni d'autres barques du pays à Pondichéry ; les terres de la province étaient en friche depuis trois ans à cause de la guerre, les habitants n'avaient pas eu la liberté de les cultiver ; le riz étant cher, il le fallait tirer du côté du sud où il y avait abondance de ce grain, particulièrement dans la province de Tanjore où est situé Negapatam. Les Hollandais avaient fait des défenses publiques suivies de menaces aux maîtres des barques des ports voisins de ne point charger pour Pondichéry, ils furent bien obéis sur cet article. Le riz que nous attendions du nord nous ayant manqué, nous en fîmes acheter pour 400 pagodes au sud de Negapatam mais que nous n'avons pu tirer de là par les raisons que j'ai rapportées. Cette chèreté de riz à Pondichéry, joint aux mouvements des Hollandais, firent retirer beaucoup de gens de la peuplade ; il en retourna pourtant quelques-uns après la retraite de l'escadre.

A Batavia on prépare une grande attaque contre Pondichéry.

Nous reçûmes le 29 juillet des paquets de Bengale où étaient les lettres de France qui étaient venues pour nous sur l'escadre des quatre vaisseaux.

Nous avions dessein de renvoyer le demi-bot au Bengale, mais comme il fallait le désagréer entièrement pour lui faciliter le passage de la barre de la rivière, l'amener à la rade pour le mettre en état de faire voyage, que les Hollandais ont toujours eu des bâtiments à Tevenapatam qui pouvaient tomber aisément en trois ou quatre heures de temps sur ce petit vaisseau, nous ne trouvâmes pas à propos de le risquer, outre que nous étions toujours dans l'attente d'une escadre. Le voisinage de l'escadre hollandaise qui était toujours devant Negapatam nous fit aussi soupçonner qu'ils n'avaient pas entièrement abandonné leur dessein sur Pondichéry ; il y avait neuf ou dix hommes dans le demi-bot qui pouvaient bien servir dans l'occasion ; c'est ce qui nous porta encore de le laisser en rivière.

Nous ne rencontrâmes que trop juste dans la pensée que nous avions des Hollandais ; nous eûmes des avis sûrs que le

sieur Laurens Pit avait reçu des ordres de Batavia de tirer la Compagnie de Pondichéry, que pour rendre l'action immanquable on lui envoyait cinq vaisseaux chargés de troupes, européens, macassars et boughis pour joindre ces forces à celles de l'escadre, que ces bâtiments aussi chargés de munitions étaient prêts à mettre à la voile, qu'on avait fait partir aussi un petit navire pour Colombo et des ordres au gouverneur général de l'île de Ceylan d'envoyer aussi un détachement de troupes européennes et un corps de Chingalais pour être employés dans l'action. Le sieur Laurens Pit nous a avoué depuis, (ce qui est pourtant un peu difficile à croire) qu'il n'avait eu aucun dessein sur Pondichéry lorsqu'il vint à mouiller avec l'escadre devant Tevenapatam, que tous les mouvements qu'il y avait faits n'étaient que pour nous jeter dans l'embarras, nous donner de la peine et nous engager à des dépenses, qu'il n'avait reçu les ordres de Batavia que la veille de son départ de Tevenapatam pour aller à Negapatam, que comme il avait déjà fait rembarquer les gens, les armes et les munitions, qu'il résolut de passer outre et d'aller dans son gouvernement attendre les secours et pour conférer avec les officiers qu'on lui envoyait. Il était nécessaire aussi de rafraîchir les équipages et les soldats de l'escadre, dont il y en avait beaucoup de malades. Si une escadre de six vaisseaux français était arrivée à la côte dans l'état où étaient les navires hollandais, elle les aurait battus indubitablement, mais avant que le secours de Batavia les eût joints.

Nous eûmes des avis sûrs à la fin de juillet que les cinq vaisseaux de Batavia étaient arrivés à la baie de Trinquemalé où ils restèrent assez longtemps. La raison de ce séjour fut que le petit navire d'avis que le Conseil de Batavia avait expédié n'y était pas arrivé et l'on nous dit que, lorsque nous sommes partis de la côte, on n'en avait point de nouvelles. Le gouverneur général de l'île de Ceylan était chargé par les ordres du Conseil de faire passer en diligence à Trinquemalé les détachements des troupes, européens et chingalais, pour y attendre les cinq vaisseaux de Batavia. Lorsque ces cinq bâtiments furent arrivés dans la baie, les officiers n'y rencontrèrent rien

de ce qu'ils s'attendaient d'y trouver ; le commandant des troupes qui était sur l'un de ces navires écrivit au gouverneur général de l'île en lui envoyant de seconds ordres du Conseil de Batavia qu'il exécuta, mais comme il fallut du temps à aller et venir et à faire passer les troupes, c'est la cause du retardement qu'il y eut. Les navires et les gens arrivèrent à Negapatam dans le mois d'août.

Dans leurs desseins contre Pondichéry, les Hollandais cherchent à se concilier le naïque de Tanjore et Ram Raja.

J'ai cru qu'on ne trouvera pas hors de mon sujet que je rapporte la conduite des Hollandais et leurs précautions pour réussir dans leurs entreprises. C'est une suite de leur politique et qu'ils ont mise en pratique dans toutes les conquêtes qu'ils ont faites dans les Indes sur les Portugais, en mettant toujours les gens de la terre de leur parti.

Il y avait deux points qui pouvaient leur donner quelques traverses dans leur entreprise sur Pondichéry ; le premier, leurs démêlés avec Maga Raja, seigneur de Tanjore. Ils continuaient ; Negapatam, ainsi que je l'ai rapporté ailleurs, est situé sur les terres de ce prince. Je me suis déjà expliqué là-dessus, mais la reprise de la matière convient bien aux conjonctures présentes. La Compagnie de Hollande a quelques villages dans le voisinage de cette place ; afin de s'en assurer la possession et n'être point inquiète dans les revenus qu'elle en tire, elle paie chaque année une somme de 8 ou 10.000 chacras au seigneur du pays. Il y avait trois ans qu'elle n'avait pas satisfait à cette espèce de tribut, les Hollandais n'y étaient pas toujours fort exacts, ils profitaient des conjonctures. Les brahmes, d'un autre côté, gens intéressés, leur suscitaient souvent des affaires ; il y avait eu guerre ouverte entre les deux partis depuis trois ans sans beaucoup d'avantages pourtant ni d'un côté ni de l'autre ; après quelques rencontres les partis s'étaient retirés de leur mouvement, mais sans qu'il y eut jusque-là d'accommodement fait entre eux. Le sieur Laurens Pit trouva à propos de terminer ce différent avant que de passer à l'entreprise de Pondichéry. Maga Raja pouvait les inquiéter à Negapatam pendant que toutes leurs forces iraient au nord ; ils pouvaient aussi appréhender que ce prince qui a de bonnes troupes, particulièrement en cavalerie, et avec lequel nous étions en bonne intelligence pour lors, ne fit marcher quelques corps à notre secours. Des brahmes furent envoyés pour traiter de cet accommodement, mais afin d'y engager Maga Raja par la vue de leurs forces, ils firent descendre leurs troupes à terre et elles furent mises souvent en bataille dehors la ville et leur firent faire l'exercice et plusieurs décharges devant les envoyés du prince, on fit même jeter des bombes et des carcasses en leur présence, afin qu'ils fissent le rapport de tout. Cette politique d'ostentation ne put pourtant engager Maga Raja à accorder rien de ses droits ; les trois années de cette espèce de tribut furent payées, des présents considérables et encore aux brahmes de Tanjore qui avaient ménagé l'accommodement que l'on assure avoir coûté aux Hollandais 60.000 écus.

Ce premier point ménagé, il en restait un autre, c'était d'engager Ram Raja dans leurs intérêts. Le sieur Laurens Pit avait l'expérience que nous lui avions fait manquer son coup en l'année 1690 par nos négociations en cette cour. Ce n'est pas qu'elle leur donna pour lors beaucoup d'ombrage par le mauvais gouvernement et par le peu de forces du prince ; ils étaient aussi résolus d'entreprendre l'action de gré ou de force, ils avaient des forces pour répondre à tout ; cependant, si Ram Raja avait été pour nous, ils n'y auraient pas trouvé la même facilité, outre qu'ils n'auraient pu rien tirer de la terre, ni vivres ni rafraîchissements et que nous en aurions eu du secours. Afin donc d'aplanir les difficultés qui pouvaient les traverser, les ordres furent envoyés au chef de leur comptoir de Tevenapatam de ménager cette affaire. Cet homme s'adressa à un Sonajipendit, brahme, receveur des terres du voisinage de leur comptoir. Cet homme était bien dans l'esprit du ministre, il lui en écrivit, il reçut les ordres d'écouter les propositions des Hollandais ; les lettres et les réponses allaient et venaient. Nous en fûmes avertis, nous en écrivîmes à la cour ; on y répondit fort civilement à nos lettres nous nous

aperçûmes pourtant bien que l'on y traitait quelque chose contre nous ; cependant nous avions de la peine à nous persuader que Ram Raja eût la lâcheté et l'ingratitude de s'unir à nos ennemis. Le perfide ministre, par une conduite de scélérat dans le temps de la négociation, m'écrivit une lettre où il me priait de lui envoyer des figures d'hommes et d'animaux de porcelaine de Chine que, dans le voyage que Ram Raja avait fait à Tanjore, il avait vu une chambre de Maga Raja garnie de ces figures, qu'à son imitation il en voulait garnir une de même. Nous envoyâmes ce que nous en avions dont nous reçûmes de grands remercîments. Quelques jours après Ram Raja nous écrivit et le ministre aussi, ils me priaient instamment d'envoyer un chirurgien à Gingy ; le prince était malade ainsi que le ministre. L'état où nous étions, nos ennemis sur le point de venir, nous pouvait servir d'excuse de nous priver d'un homme dont nous aurions probablement besoin ; nous n'eûmes pourtant point d'égard à notre propre nécessité ; nous fîmes partir le chirurgien afin de contenter cette cour et tâcher de l'engager dans nos intérêts.

Fr. Martin évacue de Pondichéry les bouches inutiles et achève les mesures de défense.

Pendant les mouvements des Hollandais à Negapatam, leur ostentation à faire montre de leurs forces et leur négociation secrète de la cour de Gingy, nous prévîmes bien qu'il serait difficile de parer le coup. Leur armement était très considérable et faisait trop de bruit pour pouvoir nous persuader qu'ils se retireraient sans rien entreprendre, outre que leur réputation y était engagée par la déclaration publique qu'ils en avaient faite. On sait que cette réputation les soutint dans les Indes du moins autant que leurs forces, quoiqu'elles y soient considérables. Nous recevions des avis de divers endroits que nous serions attaqués ; nos amis particuliers nous plaignaient, prévoyant bien que nous ne pourrions pas résister à tant d'ennemis. Dans cette conjoncture nous prîmes la résolution de nous décharger de toutes les bouches inutiles. M. le

commandeur de Tranquebar, à qui nous avons beaucoup d'obligation, m'offrit sa place pour la retraite de ma femme et des personnes qui se retireraient avec elle. J'avais pris ce parti lorsqu'un petit bot danois qui allait à Madras mouilla, en faisant route, à la rade de Pondichéry pour y décharger quelques nécessités dont nous avions besoin, que j'avais fait acheter à Tranquebar, et des rafraîchissements d'Europe que M. le commandeur m'envoyait de présent. Cette occasion nous parut belle pour une retraite à San Thomé ; j'envisageai aussi que pour aller à Tranquebar, il fallait presque deux jours de chemin sur les terres de Ram Raja. Nous étions déjà informés des mauvaises dispositions de cette cour à notre égard. Je me suis toujours défié du méchant naturel des brahmes ; j'appréhendais qu'ils ne fissent quelque insulte à ma femme dans la route.

Ces considérations nous firent prendre la résolution de nous servir du petit bot danois ; j'en fis parler au maître qui donna les mains à tout. Ma femme s'embarqua le 6 août au matin. Le R. P. Jacques, capucin, le R. P. Dalu, jésuite et d'autres personnes, M. de la Vigne, procureur général des Missions Étrangères, s'étaient déjà retirés à San Thomé. Le petit bot danois mit à la voile sur les sept heures et un paros qui faisait le même voyage où était la femme du sieur J.-B. Martin et d'autres familles. Il y avait pour lors un grand navire hollandais mouillé à la rade de Tevenapatam, où il était depuis deux jours ; ce vaisseau appareilla le matin et vint jeter l'ancre sur le midi un peu au sud de Pondichéry où il a resté depuis jusqu'à l'arrivée de l'escadre. Les deux petits bâtiments qui faisaient voile au nord étaient hors de vue et de danger et de bon vent. Le reste des familles des Français qui étaient à Pondichéry se retirèrent à Goudelour chez les Anglais où tout [fut] bien reçu ainsi que les effets qu'on y envoya. Le gouverneur de la forteresse de Tevenapatam me fit même écrire par un ami commun que si je voulais y envoyer ma femme, qu'il y avait un appartement préparé pour elle dans le fort pour l'y recevoir, où elle serait en sûreté autant que dans aucun autre lieu de la côte. Je l'en remerciai ainsi que M. le commandeur de Tranquebar

qui avait fait disposer un détachement de soldats européens sous un officier et un nombre de soldats du pays pour marcher au devant de ma femme jusqu'à Chilambaram, éloigné de dix lieues de Tranquebar et frontière des états de Tanjore du côté du nord.

Nous étions alors plus en liberté d'agir. L'entreprise contre Pondichéry n'était plus un secret ; la plupart des habitants se retirèrent, les uns à Goudelour, les autres dans les terres. Les marchands de la Compagnie que nous soupçonnions fort de vouloir faire retraite sans nous en avertir furent retenus deux jours dans le fort et contraints de passer un billet de ce qu'ils devaient de reste. Ils n'étaient pas en état de payer par les pertes qu'ils ont eues depuis qu'ils sont au service. Ce n'est pas ici le lieu d'en rapporter les raisons.

La retraite des habitants nous donna toute l'étendue de mettre à bas ce qui nous pouvait incommoder ; on ruina plusieurs maisons, quelques-unes qui avaient coûté à bâtir 400 et 500 pagodes. Cependant la peuplade était devenue si considérable qu'il était bien difficile de démolir tout ce qui nous nuirait. On mit aussi à bas tous les arbres des jardins proche du fort, on commença par celui de la Compagnie, les autres ensuite ; les dehors de Pondichéry n'étaient que jardinages ; c'était l'endroit de la côte où l'on trouvait le plus de sortes d'herbages et de légumes et en abondance ; on ne peut pas agir à tout, on ne s'attacha qu'aux plus proches, les plus éloignés restèrent en leur état. Nous continuâmes aussi à faire creuser les fossés de la fausse braye et à lever des gens du pays, particulièrement des Rajpoutes, à continuer à faire de la poudre. On avait discontinué d'y travailler pendant 15 jours ou trois semaines qu'un accident avait mis le feu à la poudrière où il y en avait 7 ou 800 livres et qui avait emporté dix hommes du pays.

Pondichéry aux enchères. Ram Raja nous donne la préférence, sous condition d'acceptation dans les six jours. Envoi de Germain à Gingy : négociations laborieuses.

Nous eûmes enfin des assurances de la négociation des Hollandais à la cour de Gingy. Le chirurgien que nous y avions envoyé et qui était fort bien à la cour du prince, eut des ordres de représenter à Ram Raja et au ministre, par un brahme que nous lui avions donné pour interprète, ce que l'on nous disait des Hollandais et de leurs desseins sur nous. Le prince et le ministre ne gardèrent plus de mesure pour lors ; ils avouèrent qu'il [c']était vrai, que même ils traitaient avec eux, qu'il y avait assez de temps qu'ils nous pressaient d'acheter Pondichéry et ses dépendances, ce que nous n'avions point voulu entendre, qu'ils étaient sur le point de s'en accommoder avec les Hollandais qui leur en offraient 25.000 pagodes et qu'ils nous en donnaient la préférence. Le chirurgien et l'interprète furent chargés de nous en écrire ; on leur limita cinq ou six jours de temps pour recevoir nos réponses. Ce qui marque mieux la noire perfidie des brahmes de cette infâme cour de Gingy, c'est que par la même voie que nous reçûmes ces avis, le ministre m'écrivait une lettre de remercîment de l'envoi du chirurgien ; il assurait aussi par là que Pondichéry resterait à la Compagnie jusqu'à ce qu'elle ait été satisfaite de ce qu'elle avait avancé au prince.

Nous reçûmes trois lettres coup sur coup du chirurgien et de l'interprète qui nous donnaient avis qu'on les pressait. Nous répondîmes sur le champ, mais comme il fallait agir de vive voix dans une occasion si pressante et si importante, le Conseil résolut de faire partir le sieur Germain pour Gingy. Dans les conseils qui ont été tenus depuis trois ans à Pondichéry où le commerce a eu peu de part par la conjoncture des affaires qui y étaient contraires et qui n'ont eu presque en vue que de tâcher à conserver le poste contre tant d'ennemis déclarés et couverts, le R. P. Tachard y a toujours assisté, ainsi que les sieurs de la Roche du Vigier et de la Comme, lieutenants de marine et capitaine des deux compagnies qui étaient au fort. Le sieur Germain avait déjà fait plusieurs voyages en cette cour, particulièrement en 1690, où la négociation du sieur Laurens Pit contre nous avait eu le succès que j'ai rapporté. On ne paraît point dans ces cours sans présents, ce sont les préludes des visites. L'important était de gagner les ministres et les autres personnes de crédit. Il emporta avec

lui pour 300 et tant de pagodes en comptant. Comme il était fort bien instruit de l'état de nos affaires, il lui fut donné seulement un mémoire pour lui rafraîchir la mémoire.

A son arrivée dans les dehors de Gingy, il y trouva le brahme qui servait d'interprète au chirurgien et qui avait eu l'adresse de tirer une copie du traité des Hollandais avec Ram Raja mais où le sceau de ce prince n'avait pas encore été apposé. Le brahme remit cette copie au sieur Germain qui nous l'envoya ; il est porté par cet acte que Ram Raja leur cède Pondichéry avec toutes les dépendances, les jardinages et la rivière jusqu'aux limites qui étaient marquées, pour en jouir en propre par leur Compagnie à perpétuité, qu'ils pourraient s'y établir ainsi qu'ils le jugeraient à propos, la liberté d'y battre monnaie, pagodes et fanons, qui auraient cours dans les terres de Ram Raja, qu'ils ne seraient point sujets à des visites d'intendants ni d'aucun autre brahme sous quelque prétexte que ce soit et enfin qu'ils seraient les maîtres absolus du lieu : cet achat moyennant 25.000 pagodes à payer en trois termes, le premier à l'arrivée de l'escadre devant Pondichéry, le second lorsque le blocus ou le siège de la place serait formé, le troisième après la prise. Ram Raja s'engageait aussi de fournir les troupes dont ils auraient besoin en payant ainsi que les ouvriers du pays et de faire tenir un marché public dans leur camp de toutes les denrées de la terre.

Après l'envoi à la Compagnie de ce traité, le sieur Germain était entré dans Gingy ; il rendit visite au prince et au ministre ; les présents furent bien reçus ; on parla d'affaires ensuite. Ram Raja instruit par Prilatpendit caressa même notre envoyé, il l'assura que nous aurions satisfaction, cependant il s'en remit au ministre pour écouter nos propositions. Le sieur Germain en fut reçu assez froidement ; il ne nia point le traité avec les Hollandais ; il nous dit ce qu'il nous avait fait écrire par le chirurgien et par le brahme interprète, qu'on nous avait offert plusieurs fois de nous vendre Pondichéry, que nous n'avions pas voulu y entendre, que nous différions toujours, qu'ils avaient besoin d'argent, que dans la nécessité où ils étaient ils vendraient leurs femmes et leurs enfants pour en trouver. Le sieur Germain avait ses réponses prêtes et capables de faire revenir un homme qui aurait eu un reste de sentiments d'honneur ; il représenta le firman de l'engagement de Pondichéry à la Compagnie, la parole du prince confirmée depuis par plusieurs de ses lettres, même par celles du ministre, les services que nous avions rendus et récemment l'année dernière, dont nous avions reçu des lettres de remercîment de la conservation des terres de Ram Raja, de Pondichéry courant au sud jusqu'à Porto-Novo, que ce qu'il représentait était public et que nous étions encore en état de rendre d'autres services. Le ministre avoua tout, mais il revenait ensuite à la nécessité où ils étaient de chercher de l'argent. Lorsqu'il se vit poussé par le sieur Germain qui lui représenta que nous ne devions pas souffrir du mauvais état où étaient leurs affaires, cet homme sans honneur et sans honte n'hésita pas de dire que Sivagy Raja n'était parvenu à former un état puissant que par des usurpations, des pilleries, des voleries, trompant tous les princes, rompant les traités et ne tenant sa parole qu'autant que les conjonctures lui étaient avantageuses de la garder, que Ram Raja, son fils, était forcé de suivre les mêmes maximes pour se maintenir, pour subsister et pour faire subsister ses troupes et enfin, tout ce qu'il pouvait faire pour nous était de nous offrir le traité dont ils étaient demeurés d'accord avec les Hollandais et dont l'exécution n'était différée que par le retardement à y apposer le sceau. Le sieur Germain vit encore le ministre depuis mais sans en pouvoir tirer d'autre résolution ; il rendit aussi visite à plusieurs personnes de la cour, ces gens presque tous brahmes ; il y en avait peu qui n'eussent reçu des présents considérables des Hollandais, cependant ils éclataient publiquement contre la conduite du ministre et il est vrai qu'à l'exception de ce méchant homme et du prince qui n'agissait que par ses mouvements et par son esprit, les grands et les peuples de Gingy étaient entièrement pour nous.

Le sieur Germain n'ayant pu rien avancer davantage prit congé du prince et du ministre sous prétexte de nous venir informer de l'état des affaires. On lui accorda six jours de temps

pour attendre notre réponse. Cependant les Hollandais pressaient fort afin que le firman leur fût remis en forme, les présents étaient prodigués chaque jour, le ministre les remettait, son intérêt se rencontrait dans cette conduite ; les brahmes qui avaient ménagé le firman trouvaient aussi leur compte dans ce retardement en insinuant aux Hollandais que l'on ne différait à leur remettre cet acte qu'à cause que nous enchérissions que leur traité, ce qui les porta à redoubler leurs présents.

Conseil tenu à Pondichéry ; envoi de la réponse française à Gingy. Nul espoir de gagner la partie.

Le sieur Germain, de retour à Pondichéry et son rapport devant le Conseil de la disposition où il avait trouvé la cour de Gingy, la résolution du prince et du ministre, on envisagea ce qu'on pouvait faire dans une conjoncture si importante. J'étais fort persuadé qu'il n'y avait rien à espérer pour nous de cette cour intéressée, que les Hollandais par les sommes qu'ils offriraient et les présents sous main qu'ils feraient l'emporteraient toujours sur nous, outre qu'il est sûr qu'ils auraient tenté l'action, quand même Ram Raja s'y serait opposé. Cependant on fit réflexion sur l'état de Pondichéry, sur les avantages qui en reviendraient à la Compagnie de la continuation de son commerce et par le grand nombre des habitants qui seraient venus s'y établir. Il fallait à la vérité du temps pour mettre les lieux en état, la paix en Europe y était nécessaire, il était important aussi de s'y affermir par une bonne forteresse qu'il y aurait fallu construire. C'est de l'argent qu'il fallait débourser, mais aussi, après ces premières dépenses, il est sûr qu'en cinq ou six ans, on aurait retiré ce que Pondichéry aurait coûté d'achat. Après avoir agité les intérêts de la Compagnie dans la vue de tâcher à lui conserver un poste si important, l'honneur de la nation qui y était aussi intéressé dans la conservation, on conclut de prendre le parti des Hollandais aux conditions de payer les 25.000 pagodes en trois temps. C'était la somme qu'il fallait trouver qui nous

donnait le plus de peine ; nous crûmes pourtant que nous aurions assez de crédit pour l'assembler. Des brahmes de Gingy nous avaient fait offrir jusqu'à 15.000 pagodes ; le premier payement devait être compté après la retraite de l'escadre des Hollandais de la côte, le second six mois après et le troisième à l'arrivée des navires de la Compagnie en juillet ou en août 1694. Nous étions bien sûrs, si les Hollandais se retiraient dans une conjoncture de même sans rien entreprendre, qu'ils n'y retourneraient pas une autre fois. Leur escadre leur avait donné de la peine à armer, c'est ce que nous avons appris particulièrement à Batavia ; ils avaient fait de grandes dépenses et ils en seraient restés-là. Nous nous flattions aussi de la venue d'une forte escadre en 1694, tant de glorieuses victoires sur nos ennemis, cette importante barrière des Pays-Bas franchie et entre les mains du roi, forcerait enfin les États à rechercher les voies de faire leur paix particulière avec S. M. Il y en a eu un bel exemple à la première guerre, que nous resterions en paix à Pondichéry et en état, moyennant les assistances nécessaires de rendre ce lieu en peu d'années le meilleur et le plus florissant de la côte pour le commerce.

Nous fîmes partir un brahme pour Gingy y donner avis de notre résolution et des conditions du traité. Le sieur Germain le devait suivre. Les Hollandais en furent informés ; il leur importait extrêmement de ne pas manquer le coup ; le ministre et les autres brahmes furent encore accablés de présents. Notre envoyé fut reçu froidement ; on le renvoya sur le champ avec d'autres propositions ; on demandait pour lors 28.000 pagodes et encore 2.000 pagodes en présents pour des particuliers, qu'il fallait payer 10.000 pagodes comptant et sans remise ; les 20.000 restant moitié dans deux mois et moitié deux mois après. Nous reconnûmes encore mieux par cette conduite qu'il n'y avait rien à espérer pour nous de cette cour ; nous en eûmes aussi de bons avis par des personnes de nos amis et d'autorité entre les gentils : le traité était assuré aux Hollandais. Le retardement du ministre à leur remettre le firman, outre les avantages qui lui en revenaient, était pour tirer une somme considérable de nous et s'en moquer ensuite. Nous

fîmes pourtant écrire encore à Gingy ; nous y renvoyâmes le brahme, mais comme les Hollandais arrivèrent devant Pondichéry dans ce temps-là, nous n'avons point reçu depuis des lettres de cette cour, qui se déclara ouvertement pour nos ennemis.

Fr. Martin songe à demander l'appui du Mogol : le succès paraît difficile.

Nous ne négligions rien de ce qui pouvait contribuer à conserver Pondichéry à la Compagnie sur les assurances que nous avions que les Hollandais devaient venir. J'écrivis au sieur Guesty, qui est établi à San Thomé, afin de chercher des voies de nous ménager la protection du général du Mogol qui était toujours à Vandavachi avec son armée et, lorsque nous sûmes certainement que la cour de Gingy écoutait les propositions des Hollandais, j'écrivis à Jaloufar Khan. La lettre fut envoyée au sieur Guesty pour la faire tenir ; elle fut bien reçue ; nous l'informions par là du dessein des Hollandais, de la jonction de Ram Raja avec eux pour nous tirer de Pondichéry ; nous offrions d'arborer le pavillon du Mogol. Il voulait envoyer une personne de qualité pour le faire valoir, étant bien persuadé que nos ennemis n'oseraient pas insulter une place qui serait sous la protection de ce grand prince. Jaloufar Khan écouta ces propositions ; il demanda seulement que l'on envoyât un homme pour traiter. Il était difficile pour lors de faire passer de Pondichéry à San Thomé ; nos ennemis avaient des soldats du pays et en nombre sur toutes les routes. Nous remîmes au sieur Guesty de prendre quelqu'un capable de cette négociation. Il nous avait écrit et nous étions aussi bien informés qu'on demanderait de l'argent pour la protection que nous recherchions, les Mahométans ne sont pas aisés à contenter sur cet article ; lorsqu'on a besoin d'eux, leurs prétentions vont jusqu'à l'excès. Jaloufar Khan est allié à la maison royale ; on regarde à la qualité des personnes en traitant avec eux. Nous écrivîmes au sieur Guesty qu'il pouvait aller jusqu'à 30.000 roupies pour la protection, moyennant que Pondichéry fût conservé

à la Compagnie ; nous nous engagions aussi de nous joindre avec une partie de ce que nous étions de Français et des soldats du pays aux troupes qu'ils enverraient (le bruit était public pour lors que ce seigneur avait reçu dans ce temps-là des ordres du Mogol de marcher une autre fois contre Gingy) et que nous servirions à nos dépens à la conquête de Valdaour et des terres qui sont au sud jusqu'à Porto-Novo ; c'est ce qui restait de meilleur à Ram Raja.

Le sieur Guesty communiqua l'affaire aux personnes de la nation qui étaient retirées à San Thomé ; on y résolut que le Père Dolu irait à la cour. Le départ fut pourtant différé de quelques jours sur des apparences que nous vîmes de nous accommoder avec la cour de Gingy. Ce fut dans ce temps qu'on nous offrit le parti des Hollandais. Nous écrivîmes au sieur Guesty de surseoir, mais lorsque nous eûmes reconnu que Ram Raja et les brahmes nous trahissaient, nous envoyâmes d'autres lettres ; pourtant les choses suivant le génie des Mahométans et sur des vérités appuyées sur quantité d'expériences, il n'y avait pas d'apparence au succès de cette négociation ; les prétentions de Jaloufar Khan auraient été extrêmement haut ; il aurait aussi fallu faire des présents à beaucoup de personnes de qualité qui étaient de sa cour ; les Hollandais seraient venus à la traverse, joint encore que tous les mouvements des Mores sont lents, c'est un flegme à désespérer dans des affaires pressées ; cependant nous crûmes qu'il fallait tenter, ainsi que nous avions fait à Gingy. Le Père Dolu fut à la cour et l'action de Pondichéry fut terminée avant qu'on eût commencé à parler d'affaires.

Fr. Martin envisage sans grand espoir le secours particulier d'un grand seigneur mogol, Alimerdan Khan.

Il parut encore du jour à une autre négociation, quoique nous y vissions peu d'apparence de succès. Un peu avant l'arrivée de l'escadre des Hollandais devant Pondichéry, un More s'y rendit un soir ; il semblait par les précautions qu'il prit qu'il appréhendait d'être reconnu ; il avait une lettre pour moi d'Alimerdan Khan. C'est un seigneur des premiers de la cour

du Mogol, il avait été battu et pris prisonnier en escortant un convoi de vivres pour le camp des Mores, ainsi que je l'ai rapporté à la levée du siège de Gingy ; il fut conduit ensuite dans cette capitale. La prison des Gentils est rude, on n'y avait point d'égard au rang des personnes, outre que la haine des Mogols et des Marates réciproquement les uns contre les autres va jusqu'à l'excès. Alimerdan Khan fut mis aux fers, on lui laissa un serviteur seulement mais par grâce, ses repas n'étaient pas réglés, on le laissait jeûner souvent. Il y avait pour lors à Gingy un brahme de la Compagnie ; il fut touché de compassion de voir un homme de ce caractère et de cette qualité traité de même, il l'assista, il lui donna même de l'argent et il lui dit que c'était par mes ordres. Lorsqu'on fut convenu de la somme pour sa rançon qui allait à près de 20.000 écus, Alimerdan Khan eut la pensée de nous la faire remettre à Pondichéry et nous ne l'aurions délivrée qu'après que ce seigneur aurait été relâché et dans le fort.

La voie des Hollandais fut trouvée pourtant plus sûre et plus prompte ; la partie fut comptée au chef de leur comptoir de Masulipatam. Le sieur Laurens Pit fut chargé d'y satisfaire à Negapatam aux envoyés de Maga Raja, seigneur de Tanjore, à qui Alimerdan Khan avait été remis et qui s'était rendu caution de sa rançon auprès de Ram Raja.

Cette affaire fut terminée pendant le séjour de l'escadre des Hollandais à la rade de Negapatam. Ce seigneur fut mis en liberté pour lors ; il avait été présent à tout ce grand éclat par la descente de leurs troupes à terre, par leurs exercices et par leurs divers mouvements ; il était bien informé que tout était destiné contre nous. Le sieur Laurens Pit le fit embarquer ensuite sur un de leurs vaisseaux qui le porta à Paliacate où il débarqua. L'homme qui nous apporta la lettre était resté de son ordre à terre pour nous venir trouver ; elle n'était que de créance pour continuer les propositions de l'envoyé. Il nous dit qu'Alimerdan Khan était fort peu satisfait des Hollandais ; ses raisons étaient qu'après avoir touché l'argent de sa rançon, ils l'avaient laissé deux mois en prison, où il avait beaucoup souffert ; il se plaignait encore qu'ils lui avaient

passé en compte 30.000 roupies pour le change de la somme qui avait été reçue à Masulipatam et payée à Negapatam. L'envoyé ajouta que son maître était fort irrité contre eux et dans la connaissance qu'il avait de leurs intentions contre nous, qu'il nous offrait son service. Il nous fit remercier aussi de l'assistance qu'il avait reçue à Gingy du brahme de la Compagnie.

Nous connûmes bien le dessein d'Alimerdan Khan ; il avait perdu tout son bagage, beaucoup d'effets lorsqu'il fut défait et pris prisonnier ; il avait payé encore depuis une somme considérable pour sa rançon ; il crut peut-être avoir trouvé une occasion de rétablir un peu ses pertes en nous proposant de nous servir contre les Hollandais ; il était pour lors sans charge, sans troupes et peut-être sans argent ; il n'y avait guère d'apparence de tirer du secours de ce côté-là ; cependant nous répondîmes à ses lettres, nous le priâmes d'entretenir correspondance pour cette affaire avec le sieur Guesty qui en était connu. Nous fîmes partir la nuit son envoyé sur un cattimaron qui le mit à San Thomé, nous l'adressâmes au sieur Guesty. Il y eut quelques lettres écrites depuis de part et d'autre mais sans effet ; c'était aussi un secours trop éloigné et qui aurait été de trop grande dépense si l'on avait traité avec ce seigneur.

Le naïque de Tanjore se dérobe à nos propositions.

Il nous restait encore une ressource ; nous écrivîmes dans ce temps-là à Anagy pendit, notre ami de Tanjore, nous lui représentâmes le dessein des Hollandais sur Pondichéry, leur politique de s'emparer de tous les ports de la côte, le préjudice que les princes de ces quartiers en recevraient, les manufactures et les denrées passeraient par leurs mains, ils y mettraient le prix qu'ils voudraient ; nous le prions d'en entretenir Maga Raja et de nous en obtenir du secours. Le brahme nous répondit qu'il y avait cinq ans que nous étions établis à Caveripatham sans y avoir fait de commerce, quoique nous fussions engagés d'y faire travailler et rendre le poste considérable, que le prince s'était attendu aussi depuis quatre ans à la venue

d'une escadre pour se joindre à nous afin de tirer Negapatam des mains des Hollandais, que dans cette vue il avait rompu avec eux, que nous l'avions toujours remis d'une année à l'autre sans qu'il eût rien paru, que Maga Raja avait la pensée que nous nous moquions de lui ou que la Compagnie manquait de forces, qu'il ne pouvait plus parler en notre faveur, outre que ce prince était pour lors en traité avec le sieur Laurens Pit pour un accommodement et rien de plus, ce qui nous fit connaître que nous n'avions rien à espérer de nulle part.

CHAPITRE XXXII

LE SIÈGE ET LA PRISE DE PONDICHÉRY
23 AOUT — 7 SEPTEMBRE

Etat de Pondichéry à la veille du siège. — Quelques détails sur son passé, son acquisition et son rôle depuis 1675.

Il ne sera pas mal à propos de dire quelques particularités de l'état et de la situation de Pondichéry avant que de passer à l'arrivée de l'escadre des Hollandais. Il y a des gens qui trouveront peut-être que c'est une digression hors de temps, même que j'étends trop la matière en beaucoup d'endroits, outre que c'est encore rapporter en gros ce qui est marqué en détail en plusieurs lieux de cette relation, mais comme je ne prétends pas engager personne de la lire, que ceux qui y seront portés par intérêt ou par curiosité pourront rappeler dans leur idée à la lecture de l'article qui suivra celui-ci par forme de récapitulation ce qui est rapporté ailleurs en différents endroits et les choses plus présentes par là à leur mémoire, ils entreront mieux dans ce qu'il est important que l'on connaisse de notre conduite pendant que Pondichéry a été à la Compagnie.

Pondichéry n'était autrefois qu'un hameau de pêcheurs. Les Danois y ont pourtant été établis ; on y voit encore les restes d'une maison qu'ils y ont fait bâtir. Je n'ai pas su les raisons qui les ont portés à s'en retirer. Avant la venue dans les Indes de l'escadre du roi commandée par M. de la Haye, nous entretenions correspondance du comptoir de Masulipatam avec Chir Khan Lody qui commandait de ce côté-là. Nous en avions écrit à Surate pour y faire un établissement, persuadés qu'il

serait avantageux à la Compagnie ; on avait d'autres pensées pour lors dans ce comptoir général, on ne cherchait pas à établir des comptoirs subalternes. M. de la Haye en a tiré des vivres, des munitions et des soldats pendant le siège de San Thomé. J'y fus envoyé par ses ordres en l'année 1674 pour chercher des voies de faire passer du secours dans la place ; j'y réussis en partie et si les sommes que j'avais ordre de tirer à Surate eussent été payées dans le temps qu'il était à propos d'y satisfaire, il y avait de l'apparence que les Hollandais et les Mores auraient été forcés de se retirer. M. le directeur Baron y vint en février 1675 après la perte de San Thomé ; il reconnut les avantages du poste, il trouva à propos de m'y laisser lorsqu'il partit en mai de la même année pour Surate, quoique la Compagnie n'y fit point de commerce pour lors que de quelques toiles peintes. Nous ne laissâmes pas de contribuer à faire distinguer le lieu par la prise d'un vaisseau du roi de Golconde qui fut enlevé à la rade de Masulipatam par une barque armée à Pondichéry. La Compagnie n'en tira aucun avantage à la vérité, mais par la mauvaise conduite du capitaine. La nation s'y distingua aussi par des services qu'elle rendit à Chir Khan Lodi, on en est informé en France. Nous eûmes le bonheur de nous y soutenir dans l'invasion que fit Sivagy Raja des terres de la province de Gingy et des autres états de la couronne de Visiapour.

Les Hollandais prévirent peut-être de là que cet établissement porterait du préjudice à leur commerce dans la suite ; ils eurent le dessein de nous en tirer. Leur trop de précaution nous fit découvrir leurs intentions, nous parâmes le coup ; nous eûmes après les nouvelles de la paix en Europe, ce qui commença à nous donner de l'occupation pour le commerce. Nous envoyâmes un petit bâtiment à Joncelang et, suivant les ordres que nous reçûmes de Surate, nous fîmes un assortiment de marchandises pour Tenasserim et pour Siam ; nous assemblâmes une cargaison de toiles bonnes pour France qui fut envoyée à Bantam où elle fut chargée sur le navire le *Soleil d'Orient* dont on n'a pu apprendre la destinée. Nous fîmes encore un autre envoi à Bantam.

Je reçus des ordres en 1681 de passer à Surate ; l'importance était de faire connaître à la Compagnie les avantages qu'elle pouvait tirer du commerce de la côte de Coromandel et du royaume de Bengale. Il était nécessaire pourtant d'un établissement en Bengale avant que d'y pouvoir travailler ; Pondichéry était plus à la main ; on en tira 200 balles de diverses sortes de toiles qui furent apportées à Surate et chargées de là sur les navires la *Royale* et la *Coche*. Cet envoi persuada apparemment la Compagnie bien mieux que tous les avis que nous lui avions donnés des avantages qu'elle pouvait tirer de ce commerce qu'elle a continué depuis. J'eus des ordres en 1686 de repasser à la côte, les envois et les retours réglés pour lors. M. Céberet passa à Pondichéry à son retour de Siam en l'année 1688. Le navire le *Coche* arriva la même année le 1er septembre avec une riche cargaison. La saison était avancée pour aller en Bengale, nous crûmes ne devoir risquer que 100.000 livres que nous envoyâmes par la quèche le *Saint-Joseph*, nous remettant à des envois plus considérables à l'année prochaine.

Les mouvements qui ont désolé une partie de l'Inde commencèrent dès ce temps-là ; le Mogol s'était emparé des royaumes de Visiapour et de Golconde, ses troupes n'étaient qu'à quinze ou vingt lieues de Pondichéry. La passion de ce prince était d'abattre la gentilité, l'ouvrage était déjà bien avancé, le bruit s'épandait chaque jour que son armée était en marche pour venir sur Gingy. Dans des révolutions de même, nous avions à appréhender les Mores et les Gentils ; nous avions pour près d'un million d'effets pour lors dans la loge. On sait l'état où elle était : ouverte de tous côtés et dans l'impossibilité de s'y défendre contre un détachement de troupes, ce qui nous fit prendre la résolution de nous mieux fermer et de nous mettre à l'abri d'un coup de main par une nation d'Europe et d'une attaque plus régulière des gens de la terre. Nous traitâmes avec le gouverneur de Gingy ; nous nous sommes étendu sur cette négociation et sur le fort que nous fîmes élever. Si nous avions été les maîtres absolus de la chose, nous nous serions fortifiés plus régulièrement et dans les formes. Le

terrain nous fut limité, la grandeur des tours, cependant nous trouvions souvent des obstacles à la continuation de l'ouvrage par cet esprit intéressé des brahmes et des défenses aux ouvriers de travailler et que nous ne pouvions faire revenir que par des présents. Cette fortification, toute irrégulière et toute faible qu'elle était, n'a pas laissé d'être avantageuse à la Compagnie, puisque les effets que nous avions dans la loge furent conservés par là. Les retours qu'on a reçus en France de Pondichéry et de Bengale par les vaisseaux le *Lonré* et le *Saint-Nicolas* et encore par les six vaisseaux de l'escadre commandée par M. Duquesne en sont provenus en partie. Nous nous serions soutenus si l'on avait pensé à nous envoyer du secours, des ordres et des moyens de nous fortifier dans les formes. On jugera bien qu'il était difficile de nous maintenir davantage contre une nation d'Europe puissante dans les Indes, les gens de la terre de leur parti et trois ans sans recevoir ni assistance ni aucuns ordres.

Du fort de Pondichéry et des autres moyens de défense de la place.

Le fort de Pondichéry est éloigné d'environ 400 pas du bord de la mer, où nous avions élevé une batterie de quatre pièces de canon de 18 livres de balle ; elle était défendue par une petite redoute que nous y avions fait construire et lorsque nous eûmes l'assurance que les Hollandais devaient venir, nous fîmes abattre les maisons qui en étaient proche ; nous conservâmes pourtant celles qui étaient les plus voisines du fort rangées sur une même ligne ; nous y fîmes des meurtrières en dehors pour en défendre les approches et l'on défendait encore la batterie de là. Ces maisons couvraient aussi la courtine, nous n'avions rien à appréhender de ce côté-là que le canon des vaisseaux mais qui ne pouvaient pas nous faire de mal. Le côté du sud était défendu par une espèce de redoute élevée sur les restes de la maison qui avait été aux Danois, à cinquante pas du fort. Le côté de l'ouest était le plus faible, c'était une longue courtine de soixante et tant de toises qui n'était flanquée que par les deux tours qui la terminaient ;

l'église et la maison des R. P. Jésuites la battait en face ; on agita plusieurs fois si l'on devait abattre l'une et l'autre ; le R. P. Tachard nous en laissa toute la liberté. On considéra pourtant que c'était un poste à conserver, puisque si les bâtiments n'y avaient pas été élevés, il aurait été absolument nécessaire d'y faire quelque fortification pour empêcher les Hollandais de se rendre maîtres du terrain. Avec une batterie qu'ils y auraient élevée, ils pouvaient en 24 heures de temps faire brèche à la place par la faiblesse des tours et de la courtine. Le côté du nord était le plus fort et c'est pourtant par cet endroit que nous avons été attaqués ; il était défendu par les deux tours, par un petit bastion qui avait été élevé en l'année 1676 et encore par une demi-lune où il y avait huit pièces de canon dessus, ce qui était le plus régulier et le plus fort de nos ouvrages. Il y avait une grande peuplade de ce côté-là dont nous n'avions pu ruiner toutes les maisons à 25 ou 30 pas du milieu de la courtine.

Du côté de l'ouest commence une espèce de vallon qui s'étend plus d'une demi-lieue au nord en droite ligne, le fond sont des terres à riz toujours cultivées par l'abondance des eaux que l'on tire de plusieurs sources qui sont des deux côtés ; il a en des endroits jusqu'à 200 pas de largeur, en d'autres moins. Cette espèce de vallon est borné du côté de la terre par une peuplade qui en renferme une partie, le reste par un bois de palmistes. Le côté de la mer est fermé par des grandes dunes de sable que les vents y ont apporté, qui servent comme de rideau pour venir à couvert assez proche de la place, mais que nous n'avions pas pu rectifier. Il n'y avait que les deux tours du côté de la terre et deux pièces du petit bastion qui y pouvaient battre les deux tours par enfilade le long d'un chemin qu'il y a entre les dunes et les terres à riz, la demi-lune n'y pouvait rien faire ; nous prîmes les précautions nécessaires pour la garde des postes qu'il était important de conserver.

Le sieur de la Comme, lieutenant de marine et capitaine de l'une des deux compagnies qui étaient au fort, fut chargé de la garde de l'Eglise et de la maison des Pères Jésuites ; il prit avec lui à son choix dix-neuf hommes qu'il crut être des

meilleurs de la garnison, vingt Rajpoutes et autant de lascarins, mais comme on pouvait être forcé à abandonner le poste, on y fit des mines pour tâcher à le rendre inutile à nos ennemis s'ils s'en emparaient, mais bien plus dans la vue d'en envelopper un grand nombre dans les ruines ; il y en eut une dans l'église, une autre sous la maison, une troisième sous un petit pavillon qui était de la dépendance du terrain lorsque le R. P. Tachard l'avait acheté. Le sieur de la Comme se fortifia sur les terrasses par des gabions qui furent remplis de terre. On fit aussi des retranchements du côté du jardin ; on y abattit quantité d'arbres, mais on ne peut pas tout éclaircir. Les soldats français avaient chacun des armes de rechange, la plupart grenadiers que l'on avait dressés et avec les munitions nécessaires pour arrêter les ennemis s'ils étaient attaqués, en attendant le secours du fort qui en était à 400 pas. La demi-lune fut donnée en garde au sieur de la Corbinaye, lieutenant d'infanterie avec vingt hommes. Il y avait pendant le jour dix hommes à la batterie de la mer et, lorsque les Hollandais furent arrivés devant Pondichéry, le sieur de la Cotteraye enseigne, y passait les nuits avec encore un détachement de dix Français et des soldats du pays. Nos tours avaient chacune neuf hommes pour la défense et pour faire jouer le canon, le petit bastion six hommes. Il restait encore soixante et tant d'hommes à la garde de la porte et sur la place pour agir où il serait nécessaire. On avait pris la précaution, en faisant élever la demi-lune et la redoute du côté du sud, d'y faire aussi des mines ; on en fit une encore à un grand magasin que nous avions au bord de la mer. Nous fîmes abattre une grande maison bâtie en forme de halle du côté de l'ouest, matérielle par ses murs qui servaient à battre les toiles et d'où nos ennemis nous auraient incommodés s'ils s'en étaient emparés. Nous fîmes aussi démolir une pagode qui en était proche ; des soldats encore, rajpoutes et lascarins, étaient dans les dehors de la place sous la conduite de François Legrand ; le commis J. Pétavin fut son second pendant les attaques, il entendait la langue des Rajpoutes et s'en faisait entendre.

Voilà l'état du fort et des dehors de Pondichéry lorsque les Hollandais y arrivèrent. Quelques jours avant, il y vint un canonnier anglais avec trois soldats de la même nation, nous n'avons pu apprendre ce qui les y avait portés. On leur proposa un bon parti s'ils voulaient s'engager, ils le refusèrent, cependant de leur mouvement ils demandèrent par honneur de rester et de servir contre nos ennemis. Les Hollandais ont soupçonné que le canonnier y avait été envoyé sous main de Madras ; ils avaient été bien informés que les Anglais ne souhaitaient pas qu'ils s'emparassent de Pondichéry ; le canonnier a fort bien servi et s'est distingué.

Départ de l'escadre hollandaise de Negapatam. Les forces de l'entreprise.

Les affaires des Hollandais terminées à Negapatam avec Maga Raja, l'escadre mit à la voile de là, elle vint mouiller le 21 août à la rade de Tevenapatam. Nos ennemis, après avoir reconnu la situation et la faiblesse du fort de Pondichéry, ont fait leur escadre plus faible qu'elle n'était. Voici ce que nous en avons appris de plus sûr. La base et le fondement de l'entreprise était les dix vaisseaux armés à Batavia pour venir chercher les quatre navires de la Compagnie, cette escadre était en mer, les dépenses étaient faites, il fallait tâcher d'en tirer du service, elle avait perdu des gens depuis son départ de cette capitale, mais elle avait été rafraîchie et pris du monde à Balassor, à Colombo et à Negapatam. Les cinq vaisseaux expédiés de Batavia avaient embarqué huit compagnies de soldats européens, les compagnies sont ordinairement de 60 à 65 hommes, comptant les officiers, lieutenants et enseignes et les subalternes, il n'y a point de capitaine en pied pour chaque compagnie ; on forme un corps de trois ou quatre de ces compagnies et quelquefois davantage suivant la nécessité et les occasions et l'on met à la tête du corps un capitaine avec le titre de capitaine de brigade. Il y avait deux de ces officiers embarqués à Batavia et au-dessus d'eux le commandeur Van der Ploen avec l'autorité sur toutes les troupes de terre, on établit pour commandeurs dans des actions de même des anciens

capitaines connus et qui ont bien mérité du service. On avait embarqué encore 600 Macassars et Boughis avec des officiers de la même nation, les appointements et la subsistance pour eux et pour leurs soldats ainsi que les officiers et les troupes d'Europe et encore une compagnie d'Amboinais. Le gouverneur général de l'île de Ceylan avait fait passer à Trinquemalé huit ou dix compagnies d'Européens sous deux capitaines de brigade, il y avait un corps de Chingalais, mais ceux-ci, quoiqu'ils fussent armés, n'ont servi que de portefaix, à porter et à charrier. Le sieur Laurens Pit y joignit un détachement de la garnison de Negapatam qui était forte pour lors et un corps de soldats du pays, gens choisis et sous leurs naïques, quelques topas, des ouvriers de divers métiers, des pionniers, à tous la paye double de l'ordinaire et leur ration de riz ; joindre à cela le secours de Ram Raja qui leur était assuré, un corps de matelots des équipages des navires qui fut débarqué et une compagnie de canonniers.

Une escadre hollandaise arrive devant Pondichéry (23 août). Fuite de la population. Ram Raja nous refuse tout secours.

Après que l'escadre eut mouillé devant Tevenapatam, on fit débarquer 7 ou 800 hommes, dans ce nombre 4 ou 500 Européens, le reste Macassars, etc., deux pièces de campagne, les armes et les munitions nécessaires ; ce corps commandé par le sieur Du Roy, capitaine de brigade, avec les lieutenants et les enseignes de chaque compagnie, s'avança par terre du côté de Pondichéry. Les Anglais ne remuèrent rien à ce débarquement, apparemment par la faiblesse où ils étaient et peut-être aussi qu'ils appréhendaient pour les raisons que j'ai rapportées ailleurs.

L'escadre mit à la voile ensuite le matin du 23, elle vint mouiller sur le midi une demi-lieue au sud-est de Pondichéry, elle était composée de 19 grands vaisseaux, de plusieurs bots, demi-bots, de champannes, de paros au nombre de 15 ou 16, des chelingues pour le débarquement, les bateaux et les chaloupes des navires à la voile. Tout cet assemblage de bâtiments paraissait une armée navale en forme ; il était resté quelques habitants dans Pondichéry, ils quittèrent tous à l'approche des vaisseaux dans la pensée que le fort allait être enlevé d'emblée et les Hollandais en avaient fait courir le bruit. Les gens du pays anciens au service de la Compagnie et du service des particuliers du fort ne marquèrent pas plus de résolution. Nos écrivains, nos interprètes et nos valets, tout quitta. Nous avions arrêté des charpentiers, des maçons, des forgerons, des gens propres à remuer la terre pour servir dans le fort à réparer les brèches que les ennemis feraient ; il n'en resta pas un ; il n'y eut que deux brahmes, l'oncle et le neveu qui ne nous ont point quittés. Plusieurs lascarins ou soldats du pays abandonnèrent aussi, une partie étaient des terres de Ram Raja où ils avaient leurs familles ; ils apprirent que ce prince était déclaré contre nous. Cette raison jointe à leur peu de courage les porta à la retraite. Nous fûmes surpris à la vérité de cet abandonnement presque général.

Il était resté encore beaucoup de maisons de paille en pied qui pouvaient servir aux approches de nos ennemis ; nous y fîmes mettre le feu, lorsque nous vîmes leurs navires à la voile. Le bruit s'était épandu qu'ils devaient faire leur descente par la rivière ; nous en fîmes le même jugement lorsque nous vîmes leurs vaisseaux mouillés devant. Nous avions fait couler à fond la veille le demi-bot de la Compagnie et nous avions retiré l'équipage au fort. Les Hollandais ne firent rien le reste du jour que de faire passer au nord à une demi-lieue de nous quelques-uns de leurs petits bâtiments, où ils mouillèrent proche de terre et où ils avaient résolu de faire leur débarquement. Ils avaient pris des précautions d'avance de gagner les paliagars ou gens du voisinage ; le secours qu'ils en pouvaient tirer n'était pas considérable, mais dans la vue d'arrêter nos exprès qui iraient et reviendraient avec des lettres pour nous empêcher de donner des avis et d'en recevoir. Nous fûmes avertis le soir que leur détachement des troupes de terre camperait la nuit à une lieue et demie sud-ouest de nous.

Nous avions prévu d'avance que les Hollandais pourraient

faire marcher un corps de troupes par terre pour venir faciliter leur débarquement ; dans cette vue nous avions engagé dans nos intérêts le capitaine gentil Darmogy, qui commandait les troupes de Villenour contre les Mores l'année dernière. Cet officier, bon soldat et dont j'ai rendu témoignage de sa conduite et de sa valeur, nous avait promis de se joindre à nous avec sa cavalerie et 200 fantassins. Avec ce secours nous prétendions traverser les ennemis dans leur marche. La déclaration de Ram Raja contre nous dont ce capitaine tenait des terres, rompit ce dessein ; nous en avons reçu de bons avis depuis, c'est tout ce qu'il a pu faire.

Le 24 août une partie des vaisseaux leva l'ancre et passa du côté du nord ; les autres suivirent après. Sur les deux heures après-midi, nous découvrîmes leur détachement de troupes qui marchait au large à une demi-lieue du fort et qui gagnait au nord, nous montâmes à cheval six cavaliers suivis de 30 ou 40 Rajpoutes et d'un corps de lascarins qui venait derrière pour les reconnaître de plus près ; nous les approchâmes à la portée du mousquet ; ils firent pour lors volte-face et s'arrêtèrent. La partie n'était pas égale pour les attaquer. Après avoir remarqué leur nombre et leur contenance, nous prîmes le bord de la mer en côtoyant toujours le corps qui tenait le même chemin, nous étions éloignés de près d'une demi-lieue du fort, on nous crut plus proche des ennemis que nous n'étions, on fit sortir un détachement de 50 hommes, le sieur de la Cotteraye à la tête, pour nous venir soutenir, il fut reconnu des vaisseaux, le navire qui portait le pavillon d'amiral tira deux coups pour avertir leurs gens. Comme nous ne vîmes point d'apparence de rien entreprendre, nous reprîmes la route du fort par le bord de la mer avec le détachement que nous rencontrâmes à mi-chemin.

Débarquement des Hollandais. — La valeur des troupes engagées.

Le détachement des Hollandais campa au bord de la mer au lieu où ils avaient résolu de faire leur descente ; le 25 août et les deux jours suivants furent employés au débarquement

des troupes, du canon, des mortiers, des munitions, de planches, de soliveaux pour leurs bateaux, d'outils à remuer la terre, etc. Ram Raja, suivant le traité, y envoya des gens pour y servir et des brahmes pour faire apporter au camp les denrées des villages voisins. Les Hollandais formèrent leur grand camp au même lieu où ils faisaient leur débarquement, ils le formèrent de palmistes de Jaffnapatam et des pièces de campagne autour pour la défense. Lorsqu'ils se virent en état de s'avancer vers le fort, ils firent leurs approches par le vallon dont j'ai parlé et à couvert des dunes. Nous n'étions pas assez forts pour les aller chicaner dans leurs approches, leurs forces trop supérieures aux nôtres. Nous réservions de faire des sorties lorsque nous le pourrions sous la juste portée de notre canon. Nous n'avions pas bonne opinion de la résolution ni de la valeur des soldats de la garnison ; nous reconnûmes aussi qu'à l'exception de 25 ou 30 hommes au plus, que le reste n'était que de la canaille. C'étaient des misérables qu'on avait pris gueusant aux ports de France et qui avaient été embarqués par force sur le navire l'*Oriflamme* et à qui l'on n'avait pu faire perdre dans les exercices où l'on avait tâché de les dresser la contenance de ce qu'ils avaient été ; le soldat hollandais, vieilles troupes, gens faits au climat des Indes ; nous avons parlé à huit ou dix officiers qui avaient tous servi en Europe, les uns en Flandre et en Hollande, d'autres en Allemagne et en Hongrie. Les Macassars, les Boughis et les Amboinais étaient aussi vieilles troupes ; les Hollandais les exposant ordinairement à la tête dans les attaques pour essuyer le premier feu ; ils réservent la milice d'Europe pour donner ensuite. Nous fîmes tirer quelques coups de canon à toute volée sur le camp ; il n'y eut qu'un boulet qui en approcha, la poudre était du pays et bien différente de la force de la poudre d'Europe qui nous aurait bien servi dans cette occasion. Il y a des officiers qui nous ont assuré que, parmi les troupes d'Europe qui ont été débarquées à Pondichéry, il y avait plus de 600 hommes, français ou flamands, tous sujets du roi ; après la prise de la place, nos gens qui allaient dans les terres n'entendaient parler que français ou wallon, ce qui confirma le rapport des officiers.

Les escarmouches des 30 *et* 31 *août.*

Les Hollandais firent leurs approches de même et à couvert jusqu'au 30 août ; ils étaient pour lors à 6 ou 700 pas de la place où ils avaient élevé une batterie de cinq pièces de canon de 18 à 20 livres de balle. Sur les deux heures après-midi, le sieur de la Corbinaye, qui commandait dans la demi-lune, aperçut un officier suivi de deux soldats qui s'avançait à couvert des maisons qu'on n'avait pas abattues, apparemment pour reconnaître le terrain. Le sieur de la Corbinaye sortit avec trois de ses gens et à couvert des mêmes maisons, il approcha de cinquante pas l'officier qui se retirait, il lui lâcha son coup de fusil, l'officier tomba du coup, ce qui fit croire qu'il était blessé, il se releva néanmoins et se mit à couvert. Sur l'avis que le sieur de la Corbinaye avait envoyé donner au fort qu'il allait reconnaître, le sieur de la Roche du Vigier sortit avec un détachement de trente hommes et le sieur J.-B. Martin, avec des gens de la Compagnie. Nos Rajpoutes et nos lascarins y furent aussi, ils s'avancèrent tous avec beaucoup de résolution jusqu'à cent pas de la tête du poste avancé des ennemis ; on escarmoucha de part et d'autre, nos gens firent même abandonner une pièce de canon que des matelots hollandais tiraient sur son affût pour joindre à leur batterie ; le commandeur de leurs troupes avait l'ordre de ménager leurs gens, il tenait un corps de 3 ou 400 Européens en bataille à couvert des dunes pour donner suivant l'occasion. Il y eut peu de Hollandais qui parurent à l'escarmouche ; on n'y reconnut que des Boughis et des Macassars mais qui prenaient aussi la précaution de se couvrir, quand ils avaient tiré leurs coups. Le sieur de la Roche du Vigier eut quelque pensée de pousser plus avant, il ne passa pas outre pourtant et ce fut avec beaucoup de prudence : on risquait entièrement le détachement et c'était ce qu'il y avait de meilleur dans le fort.

L'escarmouche continua jusqu'à six heures du soir, elle ne fut considérable que par le grand nombre de coups que l'on tira de part et d'autre sans relâche ; nous en tirâmes pourtant cet avantage de faire voir aux ennemis que nous les allions chercher jusque dans leur fort. Je fis avancer pourtant un sergent avec 20 hommes pour soutenir nos gens dans leur retraite qui fut faite en bon ordre. Nous n'eûmes qu'un lascarin blessé au bras, les coups des ennemis portaient presque tous haut ; il y eut beaucoup de leurs balles, quelques-unes du poids d'une once qui donnaient contre les murailles du fort et d'autres dedans. Je crois qu'il n'est pas hors de propos de remarquer que toutes leurs armes, des Européens et des gens des Indes, étaient à pierre ; il n'y avait pas un mousquet peut-être pour épargner la mèche ou par d'autres raisons qui ne sont pas venues à ma connaissance. Il y eut du canon tiré de part et d'autre, quelques-uns de nos coups fort justes. Les ennemis y perdirent des leurs, ils ont toujours été fort réservés sur cet article, on ne put apprendre ce qu'ils en ont eu de gens tués ou blessés durant les attaques, des défenses très exactes et sur peine de la vie à leurs soldats d'en rien dire. Nos lascarins et nos Rajpoutes, leur commandant à leur tête, firent donner la nuit une alarme à leur poste avancé ; après plusieurs coups tirés, ils se retirèrent.

Le 31, dès la pointe du jour, notre canon et celui des assiégeants commença à jouer ; nous reconnûmes mieux pour lors la faiblesse de nos murailles, de nos tours et de nos parapets qui n'étaient pas à l'épreuve des boulets de nos ennemis. On reprit aussi l'escarmouche dès le matin ; nos gens passèrent de l'autre côté du vallon où ils les battaient en flanc, les coups étaient drus, ils y perdirent des gens, nos canons démontèrent deux de leurs pièces. On nous a dit depuis que le commandant Van der Ploen qui était toujours à la tête des attaques fut comme au désespoir de la justesse de nos canonniers, qui ne manquaient presque pas à chaque coup à donner dans leurs batteries. Nous avions fait élever avant l'arrivée des Hollandais de 8 à 10 pieds de haut une terrasse sur laquelle était le mât de pavillon dans le fort ; avec cette élévation, elles donnaient au-dessus des murailles, on y fit monter quatre pièces de canon dont il y en avait deux qui donnaient dans leurs batteries. Les ennemis faisaient un feu bien supérieur au nôtre,

ils avaient de bons canonniers ; il y eut du bonheur ou plutôt une assistance visible du ciel dans quantité de boulets qui ont donné dans le fort, plusieurs coups au milieu de dix ou douze personnes, sur les tours et sur la terrasse, sans autre effet à l'égard des gens que quelques contusions et égratignures. Le feu du canon et de la mousqueterie continua tout le jour et ne finit que la nuit fermante ; la tour du jardin et le petit bastion furent maltraités, beaucoup de nos parapets à bas, les boulets des ennemis donnèrent à travers, ils avaient encore assez de force après pour percer les bâtiments où ils allaient tomber. Nos lascarins et nos rajpoutes continuèrent la nuit à donner l'alarme aux troupes qui étaient à leurs batteries.

J'ai déjà remarqué que de tous les gens de service du pays pour la plume qu'il n'était resté dans le fort que deux brahmes, anciens serviteurs ; ils eurent encore le crédit de faire venir des villages voisins des gens propres à remuer la terre, nous les employâmes à creuser les fossés que nous avions fait ouvrir autour de la place ; nous avions fait aussi bonne provision de sacs, on commença à porter de la terre afin de les emplir et de les employer dans les lieux où il serait nécessaire.

L'escarmouche du 1^er^ septembre. Mort du lieutenant de la Comme.

Nous reconnûmes, à la pointe du premier septembre, que les ennemis avaient fait passer la nuit de l'autre côté du vallon où ils avaient remué de la terre et s'étaient couverts, ils y avaient mis un détachement pour faire feu sur nous si nous allions les attaquer par là, ils en avaient souffert la veille. Leur précaution n'empêcha pas d'y retourner et de reprendre l'escarmouche, le canon de la place et celui des ennemis reprirent leur train ; nous eûmes deux pièces de démontées sur la tour du jardin et une pièce de 12 sur le petit bastion ; il y eut aussi deux pièces de celles qui étaient sur la terrasse du pavillon attrapées par la touche de deux boulets qui emportèrent deux grandes pièces de la vallée, la demi-lune ne pouvait rien faire sur leurs batteries qui étaient couvertes des dunes, on ne

pouvait faire feu de là que sur le retranchement qu'ils avaient fait de l'autre côté du vallon où ils continuaient de travailler et quelques coups en plongeant sur le poste avancé. Il n'y avait presque que la tour du sud du côté de la terre qui les battait par enfilade et dont les pièces ne cessaient point de tirer.

Sur les sept heures du matin, le sieur de la Comme vint au fort, nous passâmes ensuite avec lui à son poste que nous trouvâmes en bon état et de là dans les ruines des maisons que nous avions fait démolir pour mieux découvrir leurs batteries et la situation de leur poste avancé. Sur l'avis qu'on nous donna qu'il y avait de leurs gens à cinquante pas de là, proche d'une girouette blanche attachée au haut d'une perche qui en était le signal, le major fut commandé avec des gens de les aller déloger, il n'y rencontra personne, il poussa plus avant où il attacha l'escarmouche contre quelques-uns des leurs qui s'étaient avancés du retranchement qu'ils avaient fait la nuit. Cette tiraillerie ne servait à rien par la précaution que les ennemis prenaient de se couvrir ; le major fut rappelé, nous retournâmes au fort et le sieur de la Comme resta à son poste.

Dans le même temps, un détachement des Rajpoutes et de lascarins de leur mouvement s'étaient avancés et passant au travers des jardinages, ils avaient attaqué les ennemis dans leurs nouveaux retranchements. Sur l'avis que nous en eûmes et le bruit des coups, le sieur de la Roche du Vigier et le sieur J.-B. Martin sortirent du fort avec un détachement des soldats et des gens de la Compagnie pour aller soutenir nos soldats du pays ou les dégager s'ils étaient pressés. Je passai à la demi-lune pour faire tirer le canon de ce côté-là suivant la nécessité. Nos gens s'avancèrent, les Rajpoutes et les lascarins les vinrent joindre, l'escarmouche s'échauffa, les ennemis pointèrent quelques pièces de canon de ce côté-là, nos gens étaient à découvert, les boulets donnaient au milieu d'eux.

Le sieur de la Comme était pour lors sur la voûte de l'église, appuyé sur une muraille qui fait la face à observer le mouvement des partis, lorsqu'il fut frappé d'un boulet de 18 qui emporta une pièce de l'extrémité du mur et qui lui fracassa

l'épaule et le bras gauche. Le sieur J.-B. Martin et le sieur de la Roche du Vigier ne voyant rien à gagner dans l'escarmouche, les ennemis se tenant toujours à couvert et eux en butte au canon, ils se retirèrent avec leurs gens. En arrivant à l'église, ils apprirent l'accident du sieur de la Comme, le blessé fut apporté au fort, la blessure sans aucune espérance, il mourut aussi trois heures après dans les sentiments d'un véritable chrétien et résigné entièrement à la volonté de Dieu. C'était un gentilhomme de Béarn de vingt à vingt-cinq ans, honnête, civil, plein de cœur et de passion de se distinguer ; il y avait un mois que le sieur de la Roche du Vigier et lui avaient eu avis de leur promotion au commencement de l'année 1692 à la charge de lieutenant de marine. Le sieur de la Comme avait aussi reçu la permission de repasser en France ; il m'assura pourtant dès ce temps-là qu'il ne quitterait point pendant qu'il y aurait des apparences que nous serions attaqués. Cette mort fut pleurée de tout ce qu'il y avait de personnes dans le fort.

Le canon continua de tirer le reste du jour, les parapets de la tour du jardin et du petit bastion tous emportés et les corps de ces deux pièces fort endommagés. Il n'y avait pas de terrain pour faire des retranchements dedans, les gens qui étaient dessus furent forcés de se retirer. Les postes n'étant plus tenables, on continua l'escarmouche et ce qu'il y avait de personnes au fort sans distinction, jusqu'au R. P. Tachard et aux frères de la Compagnie qui étaient restés, furent employés à porter de la terre ; on en remplit des sacs pour les placer la nuit sur la tour et sur le bastion, le sieur de la Corbinaye fut envoyé à l'église des R. P. Jésuites où le même détachement resta. Le sieur de la Cotteraye passa à la demi-lune et un sergent montait le soir à la batterie du bord de la mer avec la garde ordinaire ; il y eut des Rajpoutes et des lascarins qui quittèrent la nuit. On eut avis que les ennemis avaient fait disposer quatre mortiers, deux de trois à quatre pouces de diamètre, les deux autres de huit à neuf pouces.

L'attaque des Hollandais devient plus pressante le 2 septembre. Les tours du fort endommagés ; on se prépare à se défendre dans l'Eglise des Jésuites.

On travailla toute la nuit et jusqu'à quatre heures du matin du 2 septembre à placer les sacs remplis de terre sur la tour et sur le bastion pendant que nos lascarins et nos Rajpoutes continuaient de donner l'alarme au camp et que nos pionniers continuaient à creuser le fossé du côté du nord. Le canon recommença de jouer dès la pointe du jour, celui des ennemis eut bientôt ruiné les retranchements de sacs remplis de terre que nous avions faits la nuit sur la tour et sur le bastion. Le canonnier anglais était sur le balcon à faire tirer une pièce de 12, elle fut encore démontée d'un boulet des ennemis et lui blessé au-dessous de l'œil droit d'un éclat de brique ; il n'a pourtant point cessé d'agir toujours. Le canon de la tour du sud du côté de l'ouest ne discontinuait point de faire feu et fort à propos et de temps à autre les pièces que l'on pouvait remettre en état à la tour du jardin, au bastion et à la demi-lune au moindre jour que l'on voyait de faire du mal à nos ennemis. Il n'y eut point de bâtiment dans le fort qui ne fût percé de leurs boulets et plusieurs personnes blessées, mais légèrement, de leurs coups à cartouches en passant d'un lieu à l'autre. On continua de porter de la terre et de remplir des sacs.

Nous avions fait revenir le matin de nos lascarins et de nos Rajpoutes ; il en manquait plus de 200 des uns et des autres mais particulièrement des lascarins du nombre que nous avions à l'arrivée des Hollandais ; on tâcha de les rassurer, on offrit même le parti de se retirer à ceux qui ne voudraient pas rester, il ne s'en trouva point qui le voulut accepter ; ils promirent qu'ils feraient leur devoir. C'est tout ce que nous pouvions attendre d'eux pour lors. Nous prévoyons bien que la batterie des Hollandais achèverait de ruiner la tour et le bastion ; on envisagea l'église des Jésuites pour y faire conduire du canon ; on découvrit à plein de là leur batterie et on pouvait la battre aisément de revers. On commença à y travailler et à y mener

la nuit deux pièces de canon de 4 livres sur leurs trains ; on continua la nuit et jusqu'au matin 3 à réparer les brèches de la tour et du bastion, à creuser le fossé et nos lascarins et nos Rajpoutes à donner l'alarme au camp.

Les attaques du 3 et du 4 septembre.

Le 3 au matin le canon continua à tirer des deux côtés ; celui des Hollandais fit le même effet de la veille, après quatre ou cinq volées nos parapets de sacs à terre furent tous rompus, la tour du sud tirait toujours fort à propos ; les ennemis qui en étaient extrêmement incommodés y pointaient souvent leurs pièces, un de leurs boulets y donna et démonta un de nos canons. Il y avait sur cette tour un matelot du demi-bot qui avait servi apparemment autrefois de canonnier ; cet homme ne quitta point le poste et tous ses coups fort justes ; c'est de là d'où les ennemis ont reçu le plus de mal. Le maître canonnier du fort, habile, s'est aussi bien acquitté de son devoir ; j'ai parlé ailleurs du canonnier anglais. Nous avions renforcé les voûtes où étaient les poudres et les autres munitions, c'étaient des ouvrages des gentils qui, suivant leur coutume, ne sont jamais bien fondés, nous les fîmes garnir de terre autour ; avec tout cela nous ne croyons pas qu'elles fussent à l'épreuve des grosses bombes des assiégeants. Il y eut une continuation d'escarmouche de quelques-uns de nos gens qui se glissèrent le long des dunes, mais sans beaucoup d'effet. On continua à porter de la terre, à remplir des sacs, à travailler aux retranchements de dehors ainsi qu'à la batterie de l'église des Pères Jésuites. On plaça les sacs la nuit, la tour et le bastion en mauvais état.

Le 4, les choses passèrent de même ; les ennemis avaient élargi leur batterie la nuit du côté du vallon où ils avaient fait encore conduire des pièces ; ils ne discontinuaient point de faire feu. Nous n'avions plus que deux ou trois pièces qui pouvaient les insulter ; la tour et le bastion furent mis en pauvre état, la terre dont les corps de ces deux pièces étaient remplis commençait à s'ébouler et à frayer un chemin pour

y monter. La batterie de l'église des P. Jésuites fut en état la nuit. On continua de porter les sacs remplis de terre, une partie de nos pionniers quittèrent.

Perte du poste de l'Eglise (5 septembre). Les responsabilités.

Le 5, à la pointe du jour, les deux pièces de l'église des P. Jésuites commencèrent à tirer ; des deux premiers coups, l'un donna dans la batterie des ennemis, l'autre passa au travers d'une tente qui en était proche ; ces deux coups leur emportèrent cinq hommes de leur aveu ; ils reconnurent de là le dommage que cette batterie leur causerait ; ce qui les porta à la résolution d'attaquer le poste. On continua de tirer les deux pièces et presque avec le même succès.

Le sieur de la Corbinaye vint au fort sur les huit heures du matin, il ne dit rien de particulier au sieur de la Roche du Vigier ni à moi, mais en retournant à son poste, il passa chez le major à qui il dit qu'on lui avait rapporté que l'on avait vu filer des Hollandais et des Macassars du côté de l'église mais au large. Le major nous en avertit, on commanda ses Rajpoutes et le commis J. P. Petavin à la tête pour aller à la découverte de ce côté-là et, passant à l'église, le commis vit le sieur de la Corbinaye de qui il apprit qu'il avait envoyé des gens pour reconnaître, qu'ils étaient retournés et qu'ils n'avaient rien vu. J.-P. Petavin ne laissa pas de passer outre avec ses Rajpoutes, cependant il était bien sûr que les Hollandais avaient fait un détachement de quatre ou cinq hommes européens, boughis et macassars en trois corps différents pour attaquer le poste par trois endroits. Le corps qui donna le premier passa au large et prit ensuite le long d'un petit canal à couvert des hayes qui fermait le jardin des Pères du côté du sud et où il se fit un passage. J'ai déjà remarqué qu'on n'avait pu éclaircir les jardinages qui étaient de ces côtés-là, cependant les sentinelles qui devaient être sur la terrasse de l'église et de la maison, si elles avaient fait leur devoir, auraient pu aisément découvrir les ennemis, même dans leur marche le long du canal. Ce premier corps arrivant à vingt-cinq ou trente pas de la

maison fit une furieuse décharge ; elle fut continuée par le second corps qui filait d'un autre côté et soutenu par le troisième qui s'était glissé parmi des ruines et des débris du côté du nord ; leurs attaques étaient bien concertées.

Le commis J. Pétavin avec des Rajpoutes avait rencontré le second corps, il avait fait feu dessus, mais la partie n'étant pas égale et après avoir vu deux ou trois de nos gens couchés à terre, il se retira, il repassa par la maison des Pères où il trouva le sieur de la Corbinaye seul, qui rappelait ses gens qui avaient quitté et qui se retiraient.

On n'eut point d'avis au fort que les ennemis approchaient de l'église que par la première décharge qu'on entendit ; on se reposait sur la garde qui devait être exacte ainsi que sur les gens qu'on avait envoyés à la découverte. Au bruit de la décharge, le sieur de la Roche du Vigier partit avec ce qu'il y avait de gens de la garnison sur la place et le sieur J.-B. Martin avec les personnes du commerce ; ils trouvèrent le sieur de la Corbinaye à cinquante pas de l'église qui se plaignit au sieur de la Roche que tous ses gens l'avaient abandonné et qu'il avait été forcé ensuite de se retirer. Les décharges des ennemis continuaient, le sieur de la Roche cria tout haut qu'il fallait tâcher de regagner le poste et foncer dedans. Le sieur de la Corbinaye l'avertit que le feu était aux mines, ce qui retint les gens, ils restèrent encore un quart d'heure à escarmoucher, ils étaient à découvert et en butte encore au canon des ennemis ; ceux-ci à l'abri des haies et des ruines des maisons que l'on avait abattues faisaient un feu continuel. Après avoir vu de l'impossibilité à regagner le poste, ils retournèrent tous au fort. Il n'y eut pourtant qu'un soldat de blessé d'une balle au travers du corps ; les coups des ennemis portaient haut, ainsi que je l'ai déjà remarqué.

Cet article demande de l'éclaircissement sur ce que le sieur de la Corbinaye est chargé d'avoir contribué beaucoup à la perte du poste de l'église. Il est vrai qu'il y a des endroits dans sa conduite dont il aurait de la peine à se disculper : il a des avis qu'on a vu filer des ennemis du côté de son poste, il n'en avertit pas les personnes à qui il en devait parler, il ne se

préoccupe pas davantage, au contraire il laisse venir sous divers prétextes cinq ou six de ses gens au fort et parmi [eux] son premier sergent. Ses défenses sont qu'il s'assurait sur les gens qu'il avait envoyés à la découverte qui lui avaient rapporté n'avoir rien vu, que les sentinelles étaient à leurs postes ordinaires, qu'il était pour lors avec l'ingénieur et cinq ou six hommes à la batterie des deux pièces qu'il quitta au bruit de la première décharge, qu'il passa dans la maison où il ne trouva personne (ce fut où le sieur Pétavin le trouva) et où il le vit qu'il tâchait à faire revenir les gens ; que se voyant seul, il crut qu'il n'y avait point d'autre parti à prendre pour lui que de se retirer.

Le point essentiel en cette fâcheuse conjoncture était de faire sauter les mines ; l'ingénieur qui avait disputé si souvent pour l'honneur de cette action, soutenant qu'elle lui appartenait, était sur le lieu, cependant il se retira ; son excuse a été qu'il n'avait point trouvé de feu. Il y eut un soldat déterminé nommé Saffar qui suppléa au défaut ; il n'eut pas de peine à rencontrer ce qui était nécessaire, il entra avec beaucoup de résolution dans l'église et mit le feu à la mèche d'artifice qui devait faire sauter la mine. On a reconnu depuis que le canal par où la mèche passait n'avait pas assez d'air, elle s'étouffait à mesure qu'elle avançait ; le soldat ne se rebuta point, il vida toute sa corne à poudre qu'il faisait entrer dans le canal, et y mit le feu ensuite ; il était résolu de s'enterrer sous les ruines en faisant périr nos ennemis. Cette généreuse résolution ne servit pourtant de rien, il fut forcé de se retirer, n'ayant plus de poudre, le visage et l'estomac tout brûlés et dont il a été plus de trois semaines à guérir. Le sieur de la Corbinaye était informé de l'action du soldat, ce qui lui fit dire au sieur de la Roche du Vigier, lorsqu'il cria de foncer pour tâcher à reprendre le poste, que le feu était aux mines, ce qui fit arrêter nos gens. La mine ne prit point, ce qui fit connaître que l'ingénieur n'y entendait rien et ce qui a paru encore mieux depuis.

Il est certain que si l'on avait tenu seulement un miserere dans le poste de l'église et de la maison, le secours du fort y arrivait à temps, mais il faut dire aussi et suivant toutes les

apparences qu'on n'aurait pu le conserver et peut-être que tous ceux qui y seraient entrés pour le défendre auraient péri. L'avantage que nous en aurions tiré, c'est que l'action nous aurait fait de l'honneur et que les ennemis en auraient souffert ; leurs détachements étaient suivis par d'autres qui les suivaient en queue, ils ne voulaient pas manquer le coup, il leur importait de réussir. Les soldats qui étaient sortis avec le sieur de la Roche du Vigier et les gens de la Compagnie pouvaient faire 60 hommes en tout ; on a su depuis que 15 ou 20 des premiers de ces misérables dont j'ai déjà parlé se jetèrent dans une maison où ils s'enfermèrent. Il y avait encore plus de 300 lascarins et rajpoutes que l'on ne put jamais faire avancer ; le feu des ennemis les étonna, il est vrai, qu'il fut grand et continua pendant plus d'une heure ; ils étaient informés qu'il y avait des mines sous l'église et dans la maison ; ils n'y entrèrent qu'après les avoir fait reconnaître ; ils se rendirent ainsi maîtres du poste, des deux pièces de canon, des armes et des munitions qui y étaient.

Lorsque l'on fut rentré dans le fort, le sieur de la Roche du Vigier s'emporta fort contre le sieur de la Corbinaye, de sa négligence à n'avoir pas tenu ses gens en état ; ses défenses furent les raisons que j'ai rapportées. Le sieur de la Roche me proposa ensuite de le mettre en arrêt ; j'y consentis plutôt pour le satisfaire que pour d'autres raisons.

La perte du poste de l'église mit la consternation parmi les soldats de la garnison et parmi les lascarins et les rajpoutes qui restaient ; je puis dire à l'avantage des gens de plume de la Compagnie qu'ils ont toujours témoigné de la fermeté et rempli leur devoir.

Cet article paraîtra peut-être bien inutile ; cependant je rapporte ce que nous avons appris que dans le corps du détachement d'Européens pour l'attaque de l'Église qu'il y avait près de 150 Français. Quelques personnes mêlées parmi nos ennemis nous ont voulu persuader que si l'on avait vu que le poste de Pondichéry eût été tenable, que plus de 600 hommes de diverses nations se seraient jetés avec nous. Cet article pourrait se soutenir par la connaissance sûre que l'on a que

quantité de gens, soldats et matelots et même des officiers engagés de la Compagnie de Hollande quitteraient le service dans une occasion où ils le pourraient faire avec sûreté et le nombre grossirait en trouvant leurs avantages ailleurs.

La défense devenue impossible. Les soldats indigènes abandonnent le service. Fr. Martin fait sauter les canons du bord de mer.

Le canon qui avait commencé à tirer dès la pointe du jour continua ; la tour et le bastion furent presque entièrement ruinés ; les terres éboulaient et il n'était pas difficile de monter par dehors à l'un et à l'autre sans échelle ; la demi-lune fit beau feu sur l'église et dans les jardinages d'autour où les ennemis étaient campés, la tour du sud ne cessa point des deux pièces qui y restaient en état. Le feu de la mousqueterie des Hollandais de l'église et de la maison continua sur des gens que nous fîmes avancer et qui entretinrent l'escarmouche pendant le reste du jour. Ce qui nous restait de lascarins nous abandonna sur les huit heures du soir ainsi que ce qui était resté de pionniers et quelques gens de la terre qui étaient revenus ; ils prévirent bien que la perte du poste de l'église, l'état où étaient la tour et le bastion entraîneraient absolument celle du fort.

Les deux brahmes étaient toujours restés ; l'oncle était un homme de 55 ans ; je le portai à se retirer, il fallut pourtant lui faire violence et le menacer pour l'y obliger, il était résolu de suivre notre destinée, il partit à l'entrée de la nuit avec notre interprète. Le neveu resta avec nous et quelques jours après la reddition de la place. Cette fermeté est assez extraordinaire parmi les brahmes.

L'état où nous étions pour lors était extrêmement embarrassant ; nous nous voyons à la veille d'être enlevés de force, la consternation parmi les soldats de la garnison qui criaient hautement qu'on les voulait faire égorger, point de secours à espérer d'aucun lieu, les ennemis animés et rendus plus fiers par la prise du poste de l'église. Nous ne déterminâmes pourtant rien. Il restait encore un corps de près de 200 Rajpoutes

qui campaient ordinairement dans les dehors, leurs commandants Legrand et le commis Pitavin furent pour les joindre ; on agitait à tenter quelque action pendant la nuit. Nous fûmes fort surpris du rapport de ces deux hommes à leur retour qu'ils n'avaient pas trouvé un seul Rajpoute dans leurs postes ; ils apprirent qu'ils avaient quitté tous à la nuit fermante, en sorte que de plus de 500 soldats du pays que nous avions à l'arrivée des Hollandais, il ne resta qu'un cavalier more avec son fils, trois Rajpoutes, un capitaine de lascarins dans le service et trois soldats, dont le maître jardinier était du nombre.

La désertion des Rajpoutes ne nous fit point changer de résolution ; l'on convint que le sieur de la Roche du Vigier avec 30 soldats et le sieur J.-B. Martin avec 20 hommes de la Compagnie sortiraient pour garder les dehors pendant la nuit. Sur le point de la sortie, le major vint me dire que le sergent de Gast venait de lui donner avis que si l'on faisait sortir des soldats, qu'il n'en rentrerait pas le tiers dans le fort, qu'ils s'en entretenaient publiquement sur la place ; leur dessein, les uns de se jeter avec les Hollandais, les autres de tâcher à passer à Goudelour. Cet avis nous porta à changer de résolution et de rester dans le fort. Le P. Tachard passa ensuite dans la plaine ; il y trouva les soldats par pelotons qui criaient hautement de ce qu'on voulait tenir encore et les exposer ainsi à la boucherie ; nous y fûmes ensuite, ils nous dirent la même chose, nous les remîmes en les assurant que l'on traiterait le lendemain.

Il était nécessaire de retirer la garde de la batterie du bord de la mer, de crainte qu'elle ne désertât si l'on la laissait, mais aussi en y abandonnant les quatre pièces de canon ; les ennemis pouvaient s'en saisir et s'en servir contre nous ; il fut résolu de les faire crever et de faire sauter aussi le grand magasin qui était au bord de la mer. Le sieur de la Roche du Vigier et le sieur J.-B. Martin sortirent pour cette exécution ; on ne put faire crever que trois pièces, la mine du magasin ne fit point d'effet par les mêmes raisons que j'ai rapportées à celle de l'église, ce qui nous confirma que l'ingénieur n'entendait rien dans ces sortes d'ouvrage. Nos gens rentrèrent après dans le fort et avec la garde qui était à la batterie. Comme il ne restait personne aux barrières pour les garder, on les avait fait fermer et même clouer et arrêter les entrées, afin qu'on ne les pût forcer sans faire de violence et du bruit qui aurait été entendu par les sentinelles des tours. On trouva à propos de laisser la demi-lune au même état ; on recommanda au sieur de la Cotteraye de veiller à la conduite de ses gens. Les gens de la Compagnie firent des rondes continuelles le reste de la nuit sur les murailles, autant pour empêcher la désertion des soldats de la garnison qui pouvaient descendre aisément par les brèches de la tour et du bastion que pour veiller aux mouvements des ennemis.

Le 6, envoi de parlementaires pour traiter de la reddition de la place. Discussion de la capitulation.

Sur les quatre heures du matin du 6, le Conseil fut assemblé, on envisagea l'état de la place qui n'était plus tenable, la consternation de la garnison qui attendait avec impatience de voir ce que nous ferions pour prendre apparemment leur parti. Depuis la perte du poste de l'église, on y avait vu porter plusieurs planches, des soliveaux, conduire du canon ; en quatre heures de temps, les ennemis y pouvaient élever une batterie ; il n'en fallait pas davantage pour faire brèche à la courtine du côté de l'ouest qu'ils battaient de là en face. On avait avis que leurs mortiers étaient placés ; il n'y avait point de secours à attendre d'aucun lieu, ce qui fit prendre la résolution de traiter ; on en avertit la garnison, afin de remettre les soldats.

On reconnut à la pointe du jour que les Macassars et les Boughis qui étaient dans le poste de l'Église avaient avancé pendant la nuit un retranchement à cent pas de nos dehors où ils s'étaient postés et d'où ils pouvaient faire feu à couvert. Le major sortit dans ce temps-là avec un sergent qui portait un petit pavillon et un tambour avec eux ; ils s'avancèrent jusqu'aux barrières, le tambour battit la chamade. Les Macassars ni les Boughis n'étaient pas apparemment avertis de ces

maximes de guerre ; nous avons appris depuis qu'ils donnèrent avis à l'officier européen qui commandait dans l'église que nous étions avancés pour faire une sortie, dans cette pensée qu'il leur donna ordre de faire feu. Les Boughis et les Macassars firent une décharge de trente à quarante coups de fusil sur nos gens, ils la continuèrent, ce qui les força à se retirer et retourner au fort. Nous ne savions quel jugement faire de cette conduite, nous avions lieu de croire que l'on voulait nous enlever de force et sans quartier ; cependant j'écrivis une lettre au sieur Laurens Pit, général des troupes et qui était au grand camp, je la donnai à un de nos gens pour la porter ; il fut arrêté au poste avancé, d'où l'on en donna avis au général. Les ordres vinrent ensuite de le laisser passer ; la lettre ne contenait autre chose que nous demandions de traiter, que nous envoyions des otages et que nous en demandions à leur place.

La réponse du sieur Laurens Pit fut fort civile, il acceptait les conditions, il marquait qu'il ferait tenir deux officiers au poste avancé qui viendraient au fort en même temps que nos otages seraient en marche pour aller au camp. Le sieur de la Roche du Vigier m'avait proposé de l'y laisser aller, ma pensée ne fut pas qu'il dût quitter le fort dans la conjoncture présente ; il en convint aussi sur les raisons que je lui représentai. Il n'y avait d'officier du reste des troupes que le sieur de la Corbinaye qui était en arrêt et le sieur de la Cotteraye, enseigne, qui commandait dans la demi-lune, mais qui n'avait pas toute l'expérience nécessaire pour un traité, ce qui nous fit résoudre d'y envoyer le sieur J.-B. Martin et le sieur de Flacourt. Ils partirent sur les quatre heures du soir qui était le temps que l'on était convenu pour le départ des otages ; il vint au fort à leur place le sieur Du Roy, capitaine de brigade et un lieutenant. Ces deux officiers parlaient français, particulièrement le premier. On ne laissa sortir aucun soldat du fort pendant que l'on était en traité, crainte de désertion.

Sur les deux heures du matin du 7, le sieur de Flacourt retourna au fort, il m'apporta une lettre du sieur J.-B. Martin et un projet de capitulation qu'on lui avait remis pour me rendre ; il n'y avait rien que de honteux pour nous, nous

ne pouvions emporter chacun que ce qui était à notre usage pour la nécessité du corps ; — ce sont les termes de l'écrit des Hollandais — les armes sous le bras, la crosse en dehors, les mèches éteintes, les tambours derrière le dos, l'enseigne ployée et une suite de duretés de même. Il est vrai dans l'état où le fort était réduit que nous ne pouvions pas espérer de capitulation avantageuse. Nous avions pourtant pris notre parti de faire plutôt tout sauter que de nous rendre à des capitulations honteuses. On résolut, pour mieux prendre nos mesures, que le sieur de Flacourt retournerait au camp avec un des otages des Hollandais, qu'il y resterait, que le sieur J.-B. Martin viendrait au fort pour nous informer de vive voix et nous déterminer ensuite. Le sieur de la Roche du Vigier revint encore à sa première pensée de passer au camp ; j'entrai alors dans ses sentiments et je crus aussi qu'il pourrait contribuer à nous faire obtenir une capitulation ainsi qu'elle se doit à des gens qui ont fait leur devoir. J'écrivis au sieur Laurens Pit par le retour au camp du lieutenant d'infanterie, l'un des otages, et du sieur de Flacourt qui eut ordre d'y rester ; je marquais dedans que nous faisions venir le sieur J.-B. Martin pour tenir conseil, qu'il retournerait deux heures après et que le sieur de la Roche du Vigier, commandant des troupes, demandait la liberté de l'aller saluer. Le sieur J.-B. Martin rapporta la réponse et conforme à ce que nous demandions. Le sieur de la Roche partit aussitôt pour le camp, il fut arrêté au poste avancé ; comme il sait le hollandais, il entendit deux officiers s'entretenir ensemble en la même langue que nous avions retiré nos otages pendant que nous en gardions un des leurs, que nous n'agissions pas de bonne foi, cet entretien mêlé de menaces. On dit enfin au sieur de la Roche qu'il n'y avait point d'ordre de le laisser passer, il retourna au fort. J'appris pour lors que nos otages avaient fait une réponse que le sieur de Flacourt était retourné avec le sieur J.-B. Martin et qu'il était dans le fort ; je ne l'avais pas vu jusque-là, je le fis appeler, je le blâmai d'une conduite de même.

Cependant l'importance était de réparer une démarche si opposée à la conjoncture où nous étions pour lors et de reprendre

les voies de traiter ; j'écrivis au sieur Laurens Pit que ce retour du sieur de Flacourt était une méprise, que le sieur de la Roche du Vigier et les otages étaient prêts de passer au camp. La réponse tarda, elle vint pourtant ensuite et fort civile ; le sieur Laurens Pit marquait cependant qu'il avait été surpris d'une conduite de même, mais comme elle était sans ordre ainsi que je m'étais expliqué dans ma lettre, qu'il avait envoyé les ordres au poste avancé de laisser passer nos gens, ils partirent sur les deux heures après-midi. La résolution avait été prise qu'ils retourneraient sur le champ s'ils ne voyaient point d'apparence d'obtenir d'autre capitulation que celle du projet. J'écrivis au sieur Laurens Pit sur la dureté des conditions qu'on nous proposait, qu'on n'agissait pas de même avec des gens d'honneur et qui avaient acquis quelque réputation et d'autres termes de même nature que je crus qui pourraient faire un bon effet et qui s'en est aussi ensuivi.

Le sieur de la Roche du Vigier et le sieur J.-B. Martin retournèrent au fort sur les onze heures du soir ; le projet du traité qu'ils apportèrent était bien différent du premier, soit que la disposition de l'esprit du sieur Laurens Pit et des personnes de son Conseil eût changé, que les raisons que les envoyés représentèrent y eussent contribué et par un bon effet encore que pouvait avoir produit la lettre que j'avais écrite. Ce projet a été suivi presque entièrement dans la capitulation qui fut dressée ensuite. Nous avions demandé d'enlever les effets de la Compagnie et de nous retirer avec les gens du commerce à Masulipatam ou en Bengale où elle avait ses comptoirs. On ne put rien obtenir sur ces deux points qui furent les plus débattus. Le sieur Laurens Pit y tint ferme et n'en voulut rien relâcher non plus qu'à l'égard des R. P. Jésuites et d'un R. P. Capucin qui ne purent obtenir la liberté de rester. Il y avait deux hommes dans le Conseil animés extraordinairement contre nous, le commandeur Van der Ploen particulièrement ; il représentait qu'il ne fallait pas vingt-quatre heures pour nous forcer de nous rendre à discrétion ou à nous enlever l'épée à la main. Ce commandeur a bien fait valoir au Conseil de Batavia ce qu'il avait représenté et même qu'on l'avait comme forcé

à signer le traité. Je puis dire ici pour la décharge des autres personnes qui étaient du Conseil et qui n'ont pas porté les choses jusqu'à cette extrémité qu'ils n'étaient pas moins zélés pour le service de leur Compagnie, quoiqu'ils aient été plus accommodants à notre égard. Ils étaient bien informés que nous ne nous rendrions pas à discrétion ; ils ont intérêt de conserver leurs gens, ils prévoyaient qu'ils en perdraient beaucoup en nous enlevant de force ; ils n'étaient pas avertis du murmure et de la consternation de la garnison ; le point essentiel était de se rendre maître du poste ; la capitulation les mettait en possession, enfin elle fut signée des deux parties.

Il y eut une difficulté sur les gens de la Compagnie mariés à des femmes du pays ; il était porté par la capitulation qu'ils s'embarqueraient pour repasser en France ; on représenta au sieur Laurens Pit que c'étaient des familles perdues et désolées ; il consentit enfin qu'ils restassent, ils subirent une espèce d'interrogatoire sur l'emploi d'un chacun, sur le temps qu'il y avait qu'ils étaient au service. Ils eurent après la liberté de se retirer à Goudelour où le sieur Laurens Pit envoya depuis un petit bâtiment pour apporter de là des hardes et d'autres effets que beaucoup de personnes du fort y avaient envoyés avant l'arrivée des Hollandais.

Signature du traité et reddition de la place (7 et 8 septembre).

Le traité fut signé le 7 septembre et la place rendue le lendemain. Tout le monde prit les armes et fut au bord de la mer. J'étais fort mal depuis deux jours, je restai au fort avec les R. P. Jésuites et le R. P. Capucin dans l'appartement ordinaire et que j'avais toujours occupé jusqu'au 24. Pendant la marche de la garnison et l'embarquement, les Hollandais prirent possession du fort, les officiers des troupes qui y entrèrent mirent des sentinelles partout, particulièrement au magasin.

Cette précaution (mais peut-être il y a aussi de l'apparence qu'il y eut de l'intelligence de quelques-uns de ces officiers) n'empêcha pas les soldats hollandais de forcer plusieurs appar-

tements, les magasins n'en furent pas exempts, des portes assez fortes avec des serrures et des cadenas d'Europe furent mises à bas, trois ballots de toile pillés, des coffres et des armoires enfoncés, ce qu'il y avait dedans enlevé, l'office traité de même où il y avait le linge de table, la batterie de cuisine et des vivres. Les gens de commerce qui ne prévoyaient pas ces désordres n'avaient pas retiré des hardes et d'autres bagatelles qu'ils avaient encore dans leurs chambres, outre que les principaux, le teneur de livres, le garde-magasin et le caissier devaient retourner du bord de la mer au fort. Tout fut pillé, rien d'exempt que l'appartement où j'étais, il y eut pourtant une chambre haute qui en était détachée et qui joignait les murailles de la place qui eut le même sort ; on força les fenêtres qui avaient leur vue en dehors d'où l'on enleva ce qu'il y avait de meilleur. J'ai eu de la peine à me persuader que cette dernière action fut faite par les ordres du commandeur Van der Ploen qui y était présent. Ce désordre ne fut reconnu qu'après le retour du bord de la mer de nos gens qui devaient retourner. On en fit des plaintes au sieur Laurens Pit, il donna ses ordres ; on trouva des gens chargés de pièces de toile, quelques-uns furent arrêtés, on promit d'en faire une recherche plus exacte et la justice ensuite. Tout ce que nous en avons pu tirer c'est une déclaration signée des commissaires nommés par le sieur Laurens Pit à la réception des effets de la Compagnie qui étaient dans le fort de la connaissance qu'ils ont eue de ce désordre et par leurs gens sans rien particulariser.

Retour des Français réfugiés à San Thomé. — Ram Raja félicite les Hollandais de leur victoire.

Le sieur Laurens Pit eut la civilité de faire mettre à la voile pour San Thomé un petit bâtiment dont il avait conduit lui-même la construction et qui lui servait aux voyages qu'il faisait le long de la côte pour aller prendre ma femme. Je lui avais écrit et je lui avais donné le choix de venir ou de rester à San Thomé pour passer dans la mousson en Bengale. Sa tendresse pour moi fut plus forte que toutes les considérations

qu'elle devait avoir en vue, qui la devaient, ce semble, porter à demeurer, et que je lui avais aussi représentées. Le petit bâtiment partit le 12 de Pondichéry ; le sieur de la Roche du Vigier voulut bien prendre la peine de s'embarquer dessus. Le sieur Laurens Pit le lui permit, mais avec cette réserve qu'il resterait dedans et qu'il ne mettrait point pied à terre. Le bâtiment retourna le 19 à Pondichéry, ma femme était dessus ainsi que la femme du sieur J.-B. Martin.

Le sieur Laurens Pit eut avis dans ce temps-là qu'il était arrivé 500 hommes à Negapatam qui venaient de Cochin, sur les ordres que le gouverneur avait reçus de les envoyer pour être employés dans l'action contre Pondichéry, ces gens partie européens, les autres topas, bons soldats et actuellement au service de la Compagnie de Hollande contre les petits princes malabars. Le sieur Laurens Pit écrivit de les faire passer à Ceylan et de là à Cochin.

Ram Raja ayant appris que l'on était en traité pour la reddition de Pondichéry, apparemment par l'avis de ses brahmes, envoya des présents au sieur Laurens Pit et aux principaux officiers des troupes pour les féliciter de leur victoire ; c'était pour combler leur perfidie. On nous a assuré que les présents montaient à 800 pagodes.

Fr. Martin fait vendre les marchandises de la Compagnie éparses hors de Pondichéry et prépare l'évacuation de Caveripatnam.

Avant que de partir de la côte, nous donnâmes des ordres de vendre les marchandises de la Compagnie que nous avions envoyées dehors entre les mains d'un marchand du pays. Nous le chargeâmes de remettre le provenu au sieur Manuel Corréa, Portugais, homme d'honneur et de crédit et habitué à Porto-Novo pour le faire tenir ensuite à San Thomé au sieur Guesty ou en Bengale au sieur Deslandes. Le sieur Moret, sous-marchand, eut ordre aussi de rester à Goudelour pour presser le marchand de procurer la vente des marchandises et d'en faire remettre le provenu. Nous écrivîmes ensuite au sieur Cordier, à qui nous envoyâmes un paquet pour France ; l'adresse était

à l'ambassadeur du roi à la cour de Danemark ; il y avait deux lettres dedans, une pour Mgr de Pontchartrain et une pour la Compagnie ; nous donnions avis de la perte de Pondichéry.

Il y avait pour lors à la rade de Tranquebar un navire danois prêt à mettre à la voile pour Copenhague ; comme il y avait à douter que le sieur Cordier pût rester davantage au comptoir de Caveripatnam, y ayant toutes les apparences que les Hollandais remis avec Maga Raja porteraient ce prince à faire retirer les Français de ses terres, je lui écrivis que s'il était forcé de quitter le poste, de prendre le parti d'aller à Tranquebar. J'écrivis aussi à M. le Commandeur, je le priai de vouloir bien recevoir le sieur Cordier dans sa place et le protéger contre nos ennemis, ce qu'il accorda dans les termes les plus honnêtes et les plus civils. Nous crûmes qu'il importait au service de laisser ce sous-marchand au comptoir de Caveripatnam, s'il y pouvait rester, ou à Tranquebar, s'il était forcé de s'y retirer, dans la pensée qu'il viendra une escadre de la Compagnie l'année prochaine, qu'il était important de donner avis au commandant et aux autres officiers de la perte de Pondichéry, mais encore de l'état des affaires des Hollandais à la côte et dans le golfe. Tranquebar et Caveripatnam, dans la mousson que les navires viennent de France, sont au vent ; il faut reconnaître ces lieux et même ranger la terre. Le sieur Cordier restant dans l'Inde, il lui était facile d'aller au bord des vaisseaux et, afin que l'on donnât plus de créance au rapport qu'il ferait de l'état des affaires, je lui envoyai une lettre dont il fut fait trois copies pour le commandant et les officiers de l'escadre ; elles ont été reçues. Le sieur Cordier était chargé de garder la lettre et d'envoyer les trois copies, l'une au sieur Moret à Goudelour, une autre au sieur Guesty à San-Thomé, la troisième au sieur de Chalonge à Masulipatam, cette précaution pour pouvoir donner des avis en des lieux différents si l'on manquait à quelqu'un. Nous écrivîmes aussi à M. le directeur Pilavoine et à M. Deslandes, ce dernier chargé de prendre le soin des affaires de la côte en notre absence, au sieur Cordier et au sieur de Chalonge de suivre ses ordres. Voilà ce que nous crûmes être obligés avant que de quitter la côte.

Les Hollandais traitent avec Ram Raja de la cession d'Olandé et de Sarom près Pondichéry.

Pendant le temps que nous restâmes à Pondichéry après la reddition de la place, le gouverneur anglais de la forteresse de Tevenapatam vint avec un grand train visiter le sieur Laurens Pit et le féliciter sur sa conquête. Il arriva sur les quatre heures du matin, il y resta jusqu'à l'entrée de la nuit. Il y eut plusieurs volées de canon tirées. Cette visite était purement politique ; les Anglais, ainsi que je l'ai remarqué, ont donné assez de témoignages publics du déplaisir qu'ils avaient que les Hollandais étaient les maîtres de Pondichéry. Je fis remarquer par tierce personne de la retraite que le gouverneur avait permis à nos gens à Goudelour.

Il arriva dans le même temps à Pondichéry deux ou trois vaisseaux qui venaient de Batavia ; dans l'un il y passa trois Anglais qui s'étaient retirés dans cette capitale d'un comptoir que leur Compagnie avait à Priaman, dans l'île de Sumatra, où ils traitaient du poivre. On dit qu'ils avaient été forcés à cette retraite par les mauvais traitements qu'ils recevaient des gens du pays, qui les menaçaient de faire main basse sur eux. On croit que les Hollandais avaient bien contribué par leurs présents aux insulaires à les animer contre les Anglais pour les porter ou les forcer à se retirer de là. La Compagnie d'Angleterre tient encore l'établissement de Bancoul dans l'île de Sumatra ; on doute fort qu'il subsiste longtemps, les Hollandais feront agir leur politique ordinaire. Les trois Anglais qui étaient retirés à Batavia y furent traités assez cavalièrement, c'est ce que nous avons appris sur le lieu ; ils obtinrent de passer à la côte sur un navire hollandais.

Avant notre départ de Pondichéry, les Hollandais traitèrent avec Ram Raja pour des terres au delà de celles qui dépendaient de la peuplade et des deux villages éloignés chacun de demi-lieue de Pondichéry, Olandé au sud-ouest et Charon [Sarom] au nord-ouest ; on nous dit qu'ils n'en resteraient pas là et qu'ils pousseraient leurs desseins plus loin ; ils étaient en état de tout obtenir de la cour de Gingy moyennant de l'argent.

CHAPITRE XXXIII

LA CAPTIVITÉ DE FR. MARTIN A BATAVIA, SA LIBÉRATION ET SON DÉPART POUR LE BENGALE

De Pondichéry à Batavia.

La garnison et les personnes du commerce qui étaient dans Pondichéry s'embarquèrent sur six vaisseaux où ils furent répartis trois pour Batavia et trois pour l'île de Ceylan. Ceux-ci mirent à la voile des premiers ; le P. Papin, jésuite et un frère et le P. Laurent, capucin, étaient dessus ainsi que les sieurs de la Corbinaye, de la Cotteraye, une partie des soldats et les gens de la Compagnie ; le R. P. Tachard, deux frères, le sieur de la Roche du Vigier, deux commis, un détachement de Français, ma femme et moi, et nos gens passâmes sur le navire nommé la *Meuse* ; le sieur J.-B. Martin, les sieurs de Flacourt, de Grangemont et Decan, un commis avec un détachement de soldats sur le navire la *Bourse*. Il y avait encore quelques soldats sur une flûte où s'était embarqué le commandeur Van der Ploen, ces trois navires pour faire voile de conserve à Batavia. Nous nous embarquâmes le 24 septembre. Je fus surpris en arrivant au bord de la mer d'y voir un amas de planches et de soliveaux qu'on y avait débarqués, rangés en ordre et qui formèrent deux espèces de chantiers ; on nous dit que c'était pour servir à des batteries et faire des logements et qu'il y en avait encore un plus grand nombre dans les vaisseaux, ce que nous reconnûmes aussi depuis. Les Hollandais avaient pris toutes les précautions pour réussir et résolus de

tenir contre les Mores et les Gentils, s'ils s'étaient déclarés pour nous.

J'avais demandé à voir le sieur Laurens Pit avant de nous embarquer ; il me fit prier de l'excuser sur ce qu'il était incommodé (c'était la vérité), il se remit à Negapatam pour cette visite. Notre embarquement fut assez cavalier, il vint pourtant trois officiers nous accompagner du fort jusqu'au bord de la mer et une escorte de soldats. On nous donna une fort méchante chelingue, cependant nous arrivâmes au bord du navire la *Meuse*. Le capitaine nous reçut assez civilement ; j'avais la grande chambre entière pour moi et ma famille, le R. P. Tachard une petite chambre en haut pour lui, le sieur de la Roche du Vigier une autre proche.

Après notre sortie du fort, le sieur Laurens Pit qui logeait dehors y vint avec le commandeur Van der Ploen, qui fit reconnaître le sieur du Roy, capitaine de brigade, pour gouverneur de la place. Dans une conversation que j'avais eue quelques jours avant avec le sieur Laurens Pit, nous étions tombés sur l'état du fort, il me dit que les ordres qu'il avait de Batavia étaient d'y mettre une garnison, des vivres et des munitions pour huit mois. En attendant d'autres ordres, on réparait les brèches de la tour et du bastion, les parapets et les autres ruines que le canon avait faites aux bâtiments de la place.

Nous mîmes à la voile le 24 à dix heures du matin, sept vaisseaux de compagnie ; nous mouillâmes le 28 à la rade de Negapatam. Depuis la reddition de la place, plusieurs vaisseaux de ceux qui avaient mouillé devant Pondichéry avaient levé l'ancre pour divers endroits.

Pendant notre séjour à la rade de Negapatam, le sieur Laurens Pit traita assez froidement avec nous ; il nous envoya une seule fois un de ses gens avec un présent d'herbages et de légumes. Le sieur Simon Van der Bergh, commandant de l'escadre, nous envoya aussi faire civilité avec des présents de même. Le sieur de la Roche du Vigier souhaitait d'aller à terre, de prendre un état juste des officiers et des soldats embarqués sur les vaisseaux, les noms de chacun ; il y avait eu du changement depuis le premier embarquement, on en

avait fait passer après d'un bord à l'autre. J'en écrivis au sieur Laurens Pit, je lui marquai les raisons, je lui demandai aussi pour envoyer des gens à terre, afin de nous faire des rafraîchissements ; je reçus pour réponse, à l'égard du sieur de la Roche qu'il envoierait une personne à bord qui y apporterait un état juste et réglé des officiers et soldats embarqués sur chaque vaisseau et sur le second article que les sieurs de Flacourt et de Grangemont pouvaient venir à terre pour acheter ce que nous avions besoin. La conduite du sieur Laurens Pit à notre égard a été plus de politique que de manque de civilité. Le commandeur Van der Ploen avait des hauteurs et qu'il porterait ses plaintes au Conseil de Batavia de la capitulation que nous avions eue et de ce qu'il avait représenté que le sieur Laurens Pit en répondrait. C'est ce qui le portait, ainsi qu'on a voulu nous persuader, à en user un peu cavalièrement avec nous pour éviter de nous donner occasion de nous louer du bon traitement que nous en aurions reçu s'il avait agi autrement et qui aurait pu aigrir encore l'affaire qu'on prétendait lui faire.

Suivant que le sieur Laurens Pit m'avait écrit, il vint un officier à bord avec les états, avec les noms des officiers et des soldats embarqués sur chaque vaisseau. Le fiscal de Negapatam vint aussi à bord le 8 octobre ; il régla toutes les affaires pour le départ ; il était chargé des civilités pour nous du sieur Laurens Pit et de souhaits pour un heureux voyage.

Pendant notre séjour à la rade de Negapatam, nous eûmes avis de l'arrivée dans l'île de Ceylan d'une partie de nos gens qui y avaient passé ; le capitaine du vaisseau où ils s'étaient embarqués avait tiré une déclaration par écrit signée des principaux du bon traitement qu'ils en avaient reçu. Nous mîmes à la voile la nuit du 8 au 9 octobre, neuf navires de compagnie, le commandeur le sieur Simon Van der Bergh pour aller à Negrais avec cinq vaisseaux, une flûte pour Ceylan, les trois autres pour Batavia. Nous perdîmes de vue le soir le navire qui allait à Ceylan et le 10 au matin les cinq qui faisaient retour à Negrais.

La traversée de Negapatam à Batavia fut fort favorable, toujours bon vent ; deux jours seulement de calme, c'est tout tout ce qui nous a contrariés dans le voyage. La flûte où était le commandeur Van der Ploen n'allait pas si bien que les deux vaisseaux ; nous la laissâmes derrière à l'entrée du détroit de la Sonde. Le 31 octobre, nous continuâmes la route, le navire la *Bourse* et nous ; nous rangeâmes plusieurs îles que l'on trouve dès l'entrée du détroit jusqu'à la rade de Batavia où nous mouillâmes l'ancre le 4 novembre sur les quatre heures du soir. Il y avait en rade douze navires ; six des plus grands avaient été réparés de nouveau et destinés à mettre à la voile pour la Hollande dans le commencement du mois de novembre.

Le séjour de Fr. Martin à Batavia.

Le capitaine et l'écrivain du navire la *Meuse* se mirent dans le canot pour aller à terre un peu avant que d'avoir mouillé ; je chargeai le capitaine de faire nos compliments à M. le général de Batavia ; il retourna à bord sur les sept heures du soir ; il était aussi chargé de la part de M. le général de nous faire ses civilités, de me dire aussi que l'on apprêtait un appartement pour nous dans le fort et qu'il nous envoyerait quérir le lendemain pour descendre à terre.

Le 5, sur les huit heures du matin, le sieur Leblanc, sous-marchand, vint à bord, envoyé par M. le Général ; il nous fit compliment et même des excuses de ce que nous ne pourrions pas descendre à terre le même jour, que l'appartement qu'on apprêtait dans le fort pour moi et pour ma famille n'était pas encore en état de nous recevoir, que ce ne serait que le lendemain qu'on nous viendrait prendre. Il y avait avec le sieur Leblanc un officier de garde de M. le Général qui nous présenta de sa part plusieurs rafraîchissements, du pain frais, des herbages de diverses sortes de pois et d'autres légumes de même que l'on sait être le plus au goût des personnes qui viennent d'un voyage de mer. Dans la conversation que j'eus avec le sieur Leblanc, j'appris qu'il était de Rouen, qu'il s'en était retiré à cause de la religion, qu'il était cousin de Madame la Générale qui était aussi de la même ville, qu'elle en était

partie à l'âge de cinq à sept ans, passée en Hollande et de là aux Indes où le sieur Leblanc était aussi venu depuis trois ans ; il fit compliment au sieur de la Roche du Vigier ; en retournant à terre il passa par le navire la *Bourse* où il fit aussi civilité au sieur J.-B. Martin.

Nous apprîmes à notre arrivée à Batavia qu'il y était arrivé un navire d'Europe, il était parti de Hollande à la fin de mars ou au commencement d'avril ; il avait mouillé la veille ou le jour de devant, nous ne pûmes rien apprendre de particulier de l'état du monde chrétien ; les nouvelles importantes sont réservées à M. le Général et à Messieurs du Conseil, ils ne les rendent publiques qu'alors qu'elles leur sont avantageuses ; on ne put pas pourtant nous cacher la prise de Furnes et de Dixmude que les alliés avaient pris tant de peine à fortifier et par où ils s'attendaient de commencer une espèce de blocus à l'importante ville de Dunkerque.

La flûte que nous avions laissée derrière vint mouiller le même jour sur les quatre heures du soir à la rade de Batavia. Le commandeur Van der Ploen avait pris le devant dans le canot pour aller à terre ; nous apprîmes depuis qu'il n'avait pas parlé avantageusement du sieur Laurens Pit sur la capitulation de Pondichéry.

Le 6, sur les huit heures du matin, il vint à bord une chaloupe fort propre dont on nous dit que M. le Général se servait quelquefois ; il y avait dessus un conseiller de justice qui parlait bon français et deux officiers du port, le conseiller nous fit compliment de la part de M. le Général et ensuite qu'il était venu pour nous prendre et nous mener à terre. Les ordres étaient pour ma famille, le sieur de la Roche du Vigier et le sieur J.-B. Martin, que nous fîmes venir du navire la *Bourse* à notre bord ; je parlai pour le R. P. Tachard, on me dit qu'il n'était point nommé. Nous entrâmes dans la chaloupe ; après être descendus à terre, nous fûmes conduits dans le fort, de là à l'appartement de M. le Général, il nous reçut à l'entrée. Après les premiers compliments, il nous fit passer dans une salle où était Madame la Générale qui nous reçût fort civilement, il y vint après M. Van der Hoorn, directeur général, gendre de M. le Général et de Madame sa femme par son mariage avec leur fille unique ; il y vint aussi M. Pyl, qui a été gouverneur général de Ceylan, à présent conseiller ordinaire et la troisième personne du Conseil ; il y survint encore d'autres officiers. Après une heure d'entretien et quelques verres de vins vidés, on nous conduisit à l'appartement destiné pour ma famille, qui fait partie de celui de M. le Général ; il consistait en trois chambres fort propres, meublées de même à l'usage des Indes ; nous dinâmes avec une partie de la Compagnie à la table de M. le Général. Les entretiens pendant le repas furent sur les affaires générales et chacun se retira ensuite. Les sieurs de la Roche et J.-B. Martin furent conduits dans un appartement détaché du grand corps de logis où sont les appartements de M. le Général et d'une partie de Messieurs du Conseil.

Je parlai l'après-midi à M. le Général pour faire descendre à terre le R. P. Tachard, il me répondit qu'il n'était pas à propos à cause des insultes où il serait exposé, qu'il répondrait bien de leurs soldats mais que leurs matelots étaient insolents et indisciplinables, qui pourraient se jeter sur lui ainsi que la populace ; je répartis que lorsqu'il serait dans un appartement qu'il n'en sortirait point. M. le Général me répliqua que cela ne se pouvait, mais qu'il donnerait des ordres de faire passer le R. P. dans une île éloignée de deux ou trois lieues de la ville où M. Camphoisen, ancien général, s'est démis volontairement de la charge et qui vit à présent en particulier, avait fait bâtir une maison de plaisance, que le Père y serait fort bien avec une liberté entière d'aller et de venir dans l'île et qu'il donnerait des ordres de lui envoyer tout le nécessaire. Je ne le pressai pas davantage sur un point où il n'y avait rien à obtenir.

Je parlai ensuite pour les gens du commerce qui étaient restés aux bords. M. le Général me dit qu'il les ferait descendre à terre le 9, qu'ils auraient un appartement proche [de celui] où étaient les sieurs de la Roche et J.-B. Martin et, à l'égard des soldats, qu'il donnerait des ordres de les faire mettre à terre dans une île où il y avait des bâtiments et où ils auraient leur subsistance ainsi qu'ils la donnaient à leurs soldats, les

sergents et les caporaux sur le même pied des leurs. J'ai déjà remarqué que nous avions fort insisté dans la capitulation qui fut faite de la reddition de Pondichéry que les gens de plume et du commerce de la Compagnie fussent passés à Masulipatam ou en Bengale, où elle avait ses comptoirs, que le sieur Laurens Pit leur refusa tout à plat sur les ordres qu'il avait de Batavia qu'il nous dit être absolument contraires, mais qu'il croyait que nous pourrions obtenir un changement à cet article de M. le Général et de Messieurs du Conseil après notre arrivée dans cette capitale ; je crus avec le sieur J.-B. Martin que nous devions tenter ce point ; j'envisageai aussi que nous étions encore sept ou huit personnes capables de servir la Compagnie, faits au climat des Indes et avec la connaissance de ses affaires ; j'en parlai au sieur de la Roche qui approuva notre pensée. Je trouvai l'occasion d'en entretenir M. le Général qui me parut fort éloigné de changer aucun des articles de la capitulation ; il ajouta que le sieur Laurens Pit avait été absolument le maître de ce point, qu'on ne lui avait point envoyé d'ordres de nous engager de repasser en Europe, qu'il serait blâmé par les directeurs généraux qui sont en Hollande, d'avoir apporté du changement aux articles du traité. Je lui répartis qu'on n'avait pas usé de même à l'égard de M. Baron dans la capitulation de San Thomé, qu'il avait eu la liberté de se retirer à Surate avec les gens de la Compagnie qui étaient au nombre de 45 ou 50, qu'il est vrai que nous avions consenti de repasser en Europe pour faciliter la conclusion du traité, sur ce que le sieur Laurens Pit nous avait représenté qu'il ne pouvait pas se dispenser de nous imposer cette condition, mais aussi que c'était dans la vue et dans l'espérance presque sûre qu'il nous avait donnée que cet article serait changé à Batavia. M. le Général répliqua là-dessus que le traité était une affaire faite et conclue et, continuant son discours, il me dit qu'il y avait bien de la différence de l'état où nous étions réduits à Pondichéry dans l'état du traité à celui où s'était trouvé M. de la Haye à San Thomé dans une pareille conjoncture ; il tomba ensuite sur notre capitulation, que nous l'avions eue fort avantageuse, que c'était contre les maximes de la guerre de nous

l'avoir accordée de même, la place presque ouverte en deux endroits, faible de garnison et sans espérance de secours d'aucun endroit ; il blâma fort le sieur Laurent Pit ; il ajouta qu'il y avait trois articles dans le traité dont on le fairait répondre et qu'il aurait bien de la peine à les soutenir. Je répondis à tout cela que la capitulation que nous avions eue était formée sur la règle ordinaire et ainsi que l'on en use avec des honnêtes gens qui ont fait leur devoir, que si l'on avait prétendu nous traiter autrement, nous aurions pris notre parti de faire sauter le fort et, en nous perdant, d'ensevelir sous les ruines le plus que nous aurions pu des attaquants. Comme je vis que M. le Général était fort opposé à nous accorder la liberté de rester aux Indes, je me renfermai à le demander seulement pour ma femme qui s'était trouvée fort mal dans la traversée de la côte à Batavia et hors d'état à pouvoir résister à un voyage d'Europe afin de la faire passer en Bengale. M. le Général me dit qu'il n'y voyait pas de difficultés sur ce point, cependant pour ce qui me regardait et les autres personnes du commerce qu'il porterait cette affaire à la première assemblée du conseil ordinaire qui se tient régulièrement les mardis et les vendredis au soir ; la conversation finit par là.

Les sieurs de Flacourt, de Grangement et Decan avec trois commis descendirent à terre le 9 au matin ; ils furent conduits à l'appartement des sieurs de la Roche et J.-B. Martin. Nous apprîmes par eux que le R. P. Tachard et deux frères s'étaient embarqués à la pointe du jour pour passer à l'île où ils devaient rester jusqu'au départ des navires pour Hollande.

Il y eut conseil extraordinaire le 9 au soir, on n'y parla pas de notre affaire. M. le Général me dit le 10 qu'il serait à propos que j'adressasse une requête sur l'article dont je lui avais parlé, qu'il la présenterait au Conseil qui se tenait le soir et que nous apprendrions ensuite ce qu'on aurait résolu. J'en fis une que je fis voir au sieur de la Roche et au sieur J.-B. Martin qui l'approuvèrent ; je la donnai ensuite à M. le Général. Le Conseil s'assembla à l'ordinaire sur les cinq heures du soir. A neuf heures le secrétaire vint me donner avis qu'on y avait été que l'on m'accorderait la permission de passer en Bengale avec

ma famille, nos esclaves et nos serviteurs du pays seulement, sans pouvoir emmener aucun français et qu'il fallait s'embarquer le lendemain. Je remis à en parler aux sieurs de la Roche du Vigier et au sieur J.-B. Martin ; ils étaient à leur appartement où ils avaient aussi leur table depuis l'arrivée à terre des sieurs de Flacourt, de Grangemont. Le sieur de la Roche du Vigier et le sieur J.-B. Martin vinrent le matin du 11 à notre appartement ; ils étaient déjà informés de la résolution du Conseil. Je leur demandai leurs sentiments ; le sieur de la Roche me dit qu'il n'y avait que moi qui pût me déterminer sur cet article par la connaissance que je devais avoir ou j'étais le plus nécessaire à la Compagnie, repassant en France ou restant dans les Indes. La pensée du sieur J.-B. Martin fut que je devais prendre le parti que l'on m'offrait de passer en Bengale ; je roulai assez longtemps en moi-même, j'étais bien persuadé et je le suis encore que si la Compagnie voulait bien m'écouter en repassant en France, que je pourrais lui donner des avis de vive voix avantageux à son service par l'application que j'ai apportée à m'instruire des affaires des Indes et, sans avoir la pensée de me faire valoir plus que personne de tant de gens qui ont repassé en France. On peut à la vérité suppléer par des lettres à cet article, mais comme on trouve assez aisément à opposer des objections aux propositions même les plus claires, la présence des personnes qui les représentent est bien nécessaire sur les lieux pour y répliquer et donner plus de facilité à se déterminer, et sa pensée fut pourtant que je ne pouvais quitter les Indes sans les ordres de la Compagnie, ayant la liberté d'y rester et, si elle ne m'y jugeait pas nécessaire, que je serais toujours prêt à repasser en France sur ses vaisseaux, ce qui me fit prendre le parti d'aller en Bengale.

Je crus être obligé de remercier M. le Général de la liberté que le Conseil m'avait accordée de passer en Bengale avec ma famille. Comme la requête était générale pour les gens du commerce, je retournai à la charge. Il n'y a pas lieu de rien obtenir pas même un cuisinier ni aucun valet français. M. le Général me dit que l'embarquement ne serait que pour le lendemain.

Je parlai aussi à M. le Général sur le P. Tachard pour obtenir qu'il pût passer en Chine ; il me répondit en souriant qu'il y avait assez de Pères Jésuites dans cet empire ; je ne pus rien gagner là-dessus ; j'écrivis à Sa Révérence, je lui donnai avis de l'état des affaires. M. le Général prit ma lettre, donna aussi tous les ordres de faire partir un bateau pour la porter.

Je fus occupé toute la matinée à recevoir quelques visites et à faire embarquer notre bagage. Le sieur de la Roche et le sieur J.-B. Martin furent retenus à dîner par M. le Général, M. le Directeur et Madame sa femme. Le capitaine du navire sur lequel nous devions passer en Bengale en fut aussi. Pendant sept jours que nous avons restés à Batavia, il n'y eut que le jour de notre arrivée à terre et la veille de notre départ qu'il y eut compagnie à la table de M. le Général et deux repas seulement les autres jours ; il n'y eut personne du dehors.

Pendant le dîner qui tint un peu plus longtemps qu'à l'ordinaire, M. le Général me dit qu'il n'était pas juste que je partisse de Batavia sans avoir vu quelque chose de la ville. Madame la générale se chargea de nous mener à la promenade l'après-midi. Nous partîmes sur les trois heures ; M. le directeur général et Madame sa femme furent de la partie, le secrétaire du Conseil et le sieur Leblanc ; le sieur de la Roche qui se trouvait à notre appartement y vint aussi. Nous montâmes en carrosse, nous traversâmes la ville, nous fûmes au jardin de M. le directeur général, qui en est à une demi-lieue hors les portes, nous y fîmes collation et nous retournâmes sur les neuf heures du soir. C'est tout ce que j'ai vu de Batavia. M. le Général m'avait dit le 9 que si je souhaitais rendre visite à Messieurs du Conseil que j'en avais toute la liberté. Comme notre requête n'avait pas encore été présentée, je crus que l'on prendrait cette visite pour une sollicitation afin d'engager ces Messieurs à nous être favorables, il me parut que c'était un peu décliner, cependant je ne discontinuais pas de les aller voir, mais après la requête répandue, il n'y eut plus de temps.

Le 12 au matin, les sieurs de Flacourt, de Grangemont et Decan eurent la liberté de venir à notre appartement ; ils n'avaient pas eu la permission jusque-là de sortir du leur ; elle

était accordée au sieur de la Roche du Vigier et au sieur J.-B. Martin, mais ils ne sortaient pas hors l'enceinte du fort. Je réglai quelques affaires avec les gens du commerce autant que le peu de temps qui restait nous le put permettre, on me pressait de nous embarquer. Je n'eus que le temps d'écrire une lettre à la Compagnie dont je chargeai le sieur J.-B. Martin. M. le directeur général et Madame sa femme vinrent nous souhaiter un heureux voyage. Avant que de partir, je parlai à M. le Général sur cette espèce d'arrêt où étaient nos gens de commerce sans avoir la liberté de sortir ; il m'assura qu'il y aurait égard et qu'ils auraient satisfaction. Après les civilités ordinaires, nous fûmes nous embarquer ; les mêmes personnes qui étaient venues nous prendre à notre arrivée nous conduisirent aussi au vaisseau et dans le même bateau. Les sieurs de la Roche du Vigier et J.-B. Martin y vinrent aussi ; nous y entrâmes sur les dix heures du matin ; la compagnie y resta un quart d'heure et retourna après à terre.

Le capitaine arriva à bord sur les onze heures de nuit avec les officiers qui devaient donner les derniers ordres. Je reçus par là réponse de la lettre que j'avais écrite au R. P. Tachard. Les choses réglées, les officiers se rembarquèrent pour retourner à terre et nous mîmes à la voile le 13 sur les deux heures du matin.

Quelques particularités du voyage : Sumatra, Malacca, Pouldindin.

Je n'ai pas eu les connaissances nécessaires pour faire un journal exact de notre route de Batavia jusqu'à Malacca. Outre qu'elle est connue, je m'arrêterai seulement à quelques particularités du voyage. La traversée fut fâcheuse, des grains presque continuels mêlés de pluie et de vent, toujours à la bouline et souvent les courants contraires. Cette route est de fatigue dans cette saison, les officiers et l'équipage continuellement sur pied, mouillés souvent quatre ou cinq fois par jour, l'exactitude à lever l'ancre et remettre à la voile pour profiter de quelques moments de bon temps.

Nous découvrîmes le 16 les terres de l'île de Banca dont le détroit porte le nom, elle est à tribord et Sumatra à babord. Je m'informai s'il y avait quelques seigneurs particuliers à Banca ; on me dit qu'elle appartient au roi de Jamby dont le royaume est dans Sumatra, mais que c'est une retraite de voleurs qui pillent sur tous leurs voisins ; cette île ne donne que de la cire. La Compagnie de Hollande y a tenu pendant quelques années un détachement de soldats renfermés dans un fort de palissades ; quelques-uns m'ont dit qu'il y a encore des gens, d'autres que le Conseil de Batavia les a absolument retirés.

Nous rencontrâmes plusieurs bâtiments chinois dans le détroit de Banca. Le capitaine de notre navire fit venir à bord en deux diverses fois deux bateaux de ces petits bâtiments ; il y avait des Chinois dessus qui apportèrent leur passeport qu'ils montrèrent au capitaine ; ils venaient d'Achem et de Malacca. Je m'informai si l'on était exact à obliger les maîtres ou les marchands de ces petits bâtiments de venir à bord des vaisseaux hollandais qu'ils rencontraient dans la route. On me dit qu'il n'y avait point d'ordre particulier pour cela ; il y a aussi de l'apparence pour ce que le capitaine n'observerait pas de faire venir à bord les bateaux de [en raison de la] quantité de ces sortes de bâtiments que nous rencontrâmes encore dans la route. La première fois qu'il vint un bateau à bord, au signal que l'on fit de notre navire d'arborer le pavillon et de tirer un coup de canon, c'était pour écrire à Batavia et y donner avis de ce que nous avions avancé dans le voyage jusque-là.

La nuit du 23 au 24, presque à la sortie du détroit de Banca, on aperçut deux navires qui étaient à la voile ; le capitaine de notre navire fit mouiller aussitôt et tirer trois coups de canon en différents temps ; il s'embarqua ensuite dans son canot pour aller aux vaisseaux qu'il douta bien être des bâtiments qui venaient du Japon et qui allaient à Batavia, il avait des lettres de M. le Général pour le commandeur qui retournerait de ce voyage. Nous vîmes à la pointe du jour les deux vaisseaux qui avaient aussi mouillé à environ deux lieues de nous. Le capitaine retourna à bord sur les dix heures du matin ;

nous mîmes à la voile, ensuite les deux vaisseaux du Japon de même.

On nous dit que nous trouverions à Malacca trois vaisseaux qui revenaient aussi du Japon et qui avaient pris cette route ; c'était cinq navires que la Compagnie de Hollande y avait envoyés la dernière mousson. On nous dit que le commerce y avait été avantageux et qu'on en espérait encore quelque chose de mieux pour la suite. On n'est pas peut-être informé en France que le chef de comptoir qui porte le titre de commandeur de l'établissement de la Compagnie de Hollande dans l'île qui est devant Nangasaki au Japon ne peut rester qu'un an dans le pays et pendant cette année le commandeur est obligé d'aller à la cour, — c'est à Yedo, où est la résidence de l'empereur — pour y faire les présents et les soumissions ordinaires. Le chef, après être retourné à Batavia, y passa l'année d'après dans le même emploi, mais il n'y peut pas rester deux années de suite sur le même pied. Les subalternes y demeurent tout le temps que la Compagnie trouve à propos de les y laisser. Le commandeur qui retournait cette année du Japon avait fait trois fois le même voyage en la même qualité, deux sont suffisants pour rendre un homme riche. Les Hollandais y sont toujours fort à l'étroit dans l'île où ils ont leur comptoir, forcés à des soumissions et à des bassesses honteuses, ce qui fait connaître jusqu'où l'intérêt est capable de porter des gens lorsqu'ils voient du profit à tirer d'un lieu. On assure qu'il y a encore des chrétiens dans ces îles, mais cachés ; c'est un crime à leur égard et à l'égard de leurs voisins et irrémissible lorsqu'ils sont découverts.

Toute la terre de Sumatra que nous rangeâmes pendant la route est basse et inondée et, à ce que l'on m'assura, à quelques lieues en terre ; il y a aussi de l'apparence par la situation que l'on en remarque de loin. Nous passâmes devant les rivières de Jamby, de Palimban et d'Andregheri.

On me dit que la Compagnie de Hollande a un petit fort à quelques lieues dans la rivière de Jamby pour la traite du poivre et un peu d'or ; il n'y peut entrer de bâtiments tirant plus de huit ou neuf pieds d'eau.

La rivière de Palimban est belle et profonde ; nous vîmes son embouchure de loin qui paraît fort large. On peut tirer des conséquences de son cours et de sa grandeur par les courants qui en sortent, qui portent fort au large et qui nous retinrent quelques jours devant. On nous assura que les vaisseaux tirant dix-neuf pieds d'eau pouvaient monter plus de trente lieues dans la rivière jusqu'à la ville dont le royaume porte le nom, mais qu'il faut une grande expérience pour connaître le canal à cause des bancs dont elle est remplie. La Compagnie de Hollande a un fort proche de la ville, près de cent hommes de garnison et des gens de commerce pour la traite du poivre, de l'or et de la cire et d'une gomme que l'on en tire aussi qui est propre pour le Japon. Je rapporte ce que j'en ai appris.

La même compagnie a eu autrefois un établissement à Andregheri et considérable ; elle a été obligée de le retirer à cause du mauvais naturel des gens du pays, qui ont massacré plusieurs Hollandais en divers temps ; elle y tient à présent un petit bâtiment mouillé dans la rivière pour la traite qu'elle fait de quelque or, les gens toujours sur leurs gardes sans mettre pied à terre ; ceux du pays viennent à bord avec leurs petits canots pour vendre leurs denrées et traiter.

Nous entrâmes le 6 décembre dans le détroit de Durion, il porte le nom de deux îles que l'on trouve à tribord à l'entrée, l'une nommée le grand Durion, l'autre le petit Durion ; nous sortîmes du détroit la nuit du 7 au 9 ; c'est un passage difficile à cause des bancs et des îles et le canal fort étroit. Nous le passâmes en faisant plusieurs bordées de côté et d'autre et toujours à la sonde. C'est quelque chose de surprenant de la quantité d'îles qui sont des deux côtés, qui forment le détroit qui a environ vingt-huit lieues de long, mais en plus grand nombre du côté de Sumatra, toutes remplies d'arbres et de verdures et agréables à la vue ; il y en a quelques-unes d'habitées. Nous vîmes aussi des canots qui allaient d'une île à l'autre. Les habitants de ces lieux-là sont des gens fuis du royaume de Jor [Johor] qui est à la terre ferme de la côte de Malaye et d'ailleurs grands voleurs et qui attaquent souvent les petits

bâtiments chinois et autres particuliers qui passent par là en retournant d'Achem et de Malacca pour Batavia ; ils ont des plantages sur quelques-unes de ces îles et y font aussi des nourritures de volailles. Le premier pilote de notre bord dans un autre voyage avait mis pied à terre dans une île à babord nommée l'Ile Longue avec douze ou quinze hommes bien armés ; il y avait traité des cocos, des volailles, des bananes, etc., toujours sur leurs gardes. Le détroit finit du côté de babord par deux îles séparées l'une de l'autre par un petit canal ; elles portent pour nom l'une le grand Cardamon, l'autre le petit Cardamon et elles ne donnent pourtant point de cette drogue.

Nous découvrîmes Malacca à la pointe du jour, dont nous étions bien éloignés de trois grandes lieues et la marée contraire ; nous fûmes obligés de mouiller, le capitaine fit mettre le canot en mer, il s'embarqua dessus avec l'écrivain et fut à terre. Je le chargeai de faire mes compliments au sieur Vosbourg, gouverneur de la place et à son second, le sieur Van der Bergh, j'avais connu ce dernier à Surate.

Le capitaine retourna à bord le 12 à la pointe du jour ; il était chargé de plusieurs compliments pour nous de la part du gouverneur, de Madame sa femme, qui nous faisaient aussi des offres de service, mais qu'ils ressentaient beaucoup de ce que, dans les ordres qui étaient venus de Batavia, il était enjoint positivement de ne pas me permettre de descendre à terre ni à aucun de ma famille, que j'y pouvais envoyer Laverdy, un serviteur arménien que nous avions, pour nous acheter ce que nous aurions besoin et point d'autre. Le gouverneur et le second nous envoyèrent des rafraîchissements de pain frais, de verdure et de fruits. Le commandant des gardes du gouverneur vint avec le canot, il me fit aussi civilité de sa part en présentant les rafraîchissements. On tira ensuite du fond de la calle quelques caisses d'argent que l'on mit dans le canot où le capitaine se rembarqua avec l'officier et ils retournèrent à terre. Il y a aussi matière de réflexion sur les ordres de Batavia ; je n'en fus pas surpris pourtant à mon égard, j'étais bien averti avant mon départ de cette capitale que je

n'aurais pas le droit de mettre pied à terre à Malacca ; je considérais aussi les conjonctures présentes, mais je trouvai un peu dur que ma femme et ma petite fille qui était avec nous fussent comprises dans ces ordres, je ne m'y attendais pas. Si la pensée m'en fut venue avant notre départ de Batavia, j'aurais pu ménager quelque adoucissement à ces ordres.

Nous mouillâmes à la rade de Malacca le 13 ; nous y trouvâmes plusieurs vaisseaux à l'ancre, les trois de la Compagnie de Hollande qui y étaient arrivés du Japon, l'un, un navire-frégate de cinquante pièces qui portait la flamme et deux flûtes ; le navire était destiné pour aller à Surate, une des flûtes à la côte, l'autre en Bengale. Il y avait aussi un navire espagnol qui venait des Manilles, un navire portugais de Porto-Novo et un petit bâtiment arménien et un autre encore.

L'officier de gardes du gouverneur vint à bord avec le maître du port ; ils faisaient apporter avec eux des fruits et des verdures dont ils nous firent présent de la part du gouverneur et des compliments en même temps. Il y a de l'apparence que le capitaine lui avait dit que ma petite fille était incommodée à bord, il me fit offre de la recevoir à terre avec une servante, qu'il la tiendrait chez lui pour y rester jusqu'au départ pour la continuation du voyage. Comme elle était mieux pour lors, je fis remercier le gouverneur de sa civilité ; peut-être que ma femme aurait eu la même liberté sous le même prétexte, mais elle ne voulut pas que l'on en parlât.

Le capitaine du navire espagnol qui venait des Manilles et qui était mouillé à la rade de Malacca, ayant appris que j'étais dans la flûte qui venait de Batavia, vint nous rendre visite à bord ; il en avait demandé la permission ; il resta une partie de la journée avec nous.

Le fiscal de Malacca vint à bord le 14 avec cinq ou six personnes de la plume et des ordres pour faire décharger notre flûte dont la charge était destinée en partie pour les trois vaisseaux qui venaient du Japon et qui attendaient ce bâtiment. Le fiscal vint dans la chambre nous faire civilité et des compliments de la part du gouverneur et de sa femme ; nous

fûmes assez de temps à nous entretenir, il parle raisonnablement français; son visage porte assez l'air d'un honnête homme, j'ai pourtant appris depuis qu'il m'avait voulu faire des affaires à terre sur ce qu'étant tombé dans la conversation sur l'expulsion hors de France des gens de la religion, il avait traité cette action de persécution, que je relevai ce terme et que dans la suite de l'entretien sur l'état présent de l'Europe, je n'avais point traité le prince d'Orange de roi d'Angleterre. On n'est pas si formaliste à Batavia où nous avons toujours traité ce prince du nom qui lui vient de sa naissance, son usurpation ni les sentiments des peuples révoltés et rebelles à leur roi légitime n'ayant pu lui attribuer avec justice une autre qualité.

Le sieur Jean Suarez, capitaine et propriétaire du navire de Porto-Novo qui était à la rade, vint nous rendre visite; c'est un ancien ami; il fit apporter avec lui plusieurs rafraîchissements; il en avait demandé la permission à terre au *chabandar* ou maître de la douane qui lui fut accordée. Le fiscal qui était pour lors à bord et le capitaine du navire se trouvèrent formalisés de ce qu'il ne leur en avait point parlé et ce qu'il passait assez brusquement sans leur rien dire pour venir dans la chambre; ils lui firent quelques chicanes et presque sur le point de l'empêcher d'entrer; il passa pourtant, moitié guerre, moitié marchandise; il resta deux ou trois heures avec nous; il continua de nous envoyer des rafraîchissements pendant que nous retournâmes à la rade.

Le 15, le capitaine du navire espagnol vint à bord; il fit apporter avec lui deux jarres de chocolat et de sucre des Manilles dont il nous fit présent. Pendant que nous étions à nous entretenir dans la chambre, un des gens de son bateau monta à bord pour le venir trouver; le capitaine qui était apparemment de mauvaise humeur et sur le pont l'en empêcha; il voulut revenir à la charge, il en fut maltraité et obligé de rentrer dans le bateau. Le deuxième pilote vint dans la chambre de la part du capitaine porter ses plaintes que des gens du navire espagnol avaient voulu l'insulter; nous fûmes sur le pont où le Hollandais était fort animé et des paroles sans réflexion

pleines de menaces contre les gens du navire des Manilles. Il était trop tard pour le remettre si tôt, nous rentrâmes dans la chambre, d'où le capitaine espagnol sortit un quart d'heure après. Je le chargeai de lettres pour la côte; il rentra dans son bateau et fut à terre prendre congé du gouverneur pour mettre le lendemain à la voile.

Notre serviteur Laverdy que nous avions envoyé à terre le 14 pour nous acheter ce que nous avions besoin retourna le 16 au jour, il nous rapporta que le capitaine espagnol s'était plaint hautement à terre de l'action du capitaine de notre vaisseau. J'ai eu avis qu'il en a eu des réprimandes dans la suite. Cependant les visites et les envois des rafraîchissements donnèrent apparemment de l'ombrage, on n'était pas bien aise que l'on fût si bien connu; on dit au sieur Jean Suarez que la permission de venir à bord était finie et on la refusa aussi à plusieurs personnes qui demandèrent de nous rendre visite. Nous en eûmes pourtant une de deux lieutenants de la garnison qui vinrent à bord le 17; ils me dirent qu'ils en avaient eu la permission du gouverneur; je soupçonnai ces deux hommes de quelque dessein sur ce que l'on m'avait rapporté du fiscal, je me tins sur mes gardes dans la conversation qui dura environ une heure, après quoi ils se retirèrent.

Un navire anglais mouilla le 17 à la rade de Malacca; il était parti de Surate en mai pour ce voyage où il retournait; le capitaine vint me voir à bord, il m'offrit son service; je lui donnai des lettres pour M. le directeur Pilavoine, il y en avait une dans le paquet pour la Compagnie, de notre arrivée à Malacca. Cet officier mit à la voile la nuit du 21 au 22 pour continuer sa route.

Nous vîmes plusieurs petits bâtiments en mer que nous apprîmes être hollandais en forme de frégates, les uns à trois mâts, les autres à deux mâts; ils sont de Malacca et employés à croiser dans le détroit pour reconnaître les vaisseaux qui y passent et aussi pour donner la chasse aux petits bâtiments malais et de Sumatra qui font la course de ces côtés-là. J'en comptai jusqu'à sept qui vinrent mouiller proche de terre; nous sûmes qu'une de ces frégates avait rencontré un corsaire

du pays, qu'après quelques coups de canon, les corsaires avaient abandonné leur bâtiment et s'étaient sauvés dans leur bateau à terre dont ils étaient proche ; il y eut quelques-uns de tués ; les Hollandais y eurent de leurs gens blessés, entre eux le pilote qui commandait sur la frégate.

J'envoyai le serviteur arménien à terre le 22 porter au sieur Jean Suarez des lettres que j'écrivais encore à la côte ; j'écrivis aussi à M. Deslandes par un Arménien qui me fit dire qu'il mettrait le lendemain à la voile pour Bengale et qu'il espérait y arriver avant nous. Notre navire fut prêt le même jour à mettre à la voile ; nous prîmes des cailloux pour lest à la place des marchandises que l'on avait déchargées ; on avait mis à terre quantité de grandes planches, quelques-unes de vingt pieds de long, d'une belle largeur de deux pouces, davantage d'épais[seur] ; c'était pour le service du fort et des bâtiments qui croisent dans le détroit. Nous attendions que les trois navires du Japon fussent en état de continuer le voyage. Il y avait des ordres de mettre à la voile de conserve ; le navire qui devait aller à Surate attendait 150 milliers d'étain qu'on y devait envoyer de terre et qui y furent portés la nuit.

Les capitaines et les écrivains des vaisseaux furent à terre le 28 prendre leurs expéditions ; le gouverneur les régala ; il nous envoya aussi le matin de quoi nous régaler à bord, nous souhaitant un heureux voyage et nous marquant son déplaisir de ce qu'il n'avait pas eu la liberté de nous recevoir à terre. Les officiers retournèrent à leur bord sur les quatre heures après-midi, le fiscal passa ensuite aux navires, il y donna les ordres pour le départ. Le nôtre fut expédié le dernier, il s'y trouva avec le fiscal, quinze ou vingt personnes de terre, gens de commerce ; ils y restèrent jusqu'à deux heures du matin du 24, plusieurs coups de canon tirés aux santés ; chacun se retira ensuite.

Je ne puis rien dire de particulier de Malacca, puisque je n'y ai pas descendu. Cette place est bien connue par plusieurs officiers du roi et par des officiers de la Compagnie qui y ont passé et qui en savent le fort et le faible. On sait qu'elle a été une ville d'un riche commerce du temps que les Portugais en

étaient les maîtres. Sa situation est aussi dans le plus beau lieu des Indes pour une liaison et pour un entrepôt du commerce des deux mers, la Compagnie de Hollande a eu des raisons de ne pas se prévaloir des avantages que l'on croit qu'elle aurait tirés de cette place, si elle eût permis la continuation du commerce et qu'elle a empêché ; il est pourtant ouvert depuis deux ans par des ordres du Conseil de Batavia, mais il y a si peu à faire pour les marchandises qui viennent du dehors que cette raison dégoûte la plupart des négociants de ce voyage. Les droits y sont aussi excessifs : 13 pour cent d'entrée sur les marchandises et autant pour la sortie ; l'argent paye 6 pour cent d'entrée. On me dit que la garnison était d'environ 200 hommes. La Compagnie de Hollande est fort jalouse de la conservation de cette place, les raisons en sont bien connues ; son grand commerce est l'étain qu'elle tire de là de divers lieux de la côte de Malaye. Les Hollandais peuvent à peine entrer une lieue dans les terres à cause des gens du pays qui ne leur font point de quartier, lorsqu'ils en rencontrent. Les Portugais les nomment *Ménoscabos* ; ils viennent quelquefois jusqu'aux portes de la ville pour leur coup ; ce sont des gens retirés ou fuis des royaumes voisins, sans aveu et qui ne s'entretiennent que de pilleries. Tous les environs de Malacca, autant que l'on en peut découvrir de la rade, sont des montagnes couvertes de bois, remplies d'éléphants, de tigres et d'autres bêtes féroces et fauves ; l'eau y est fort mauvaise, les navires la prennent dans une petite rivière qui range presque les murs de la forteresse en se déchargeant à la mer ; les chaloupes montent ordinairement une lieue haut suivant les saisons pour en trouver de moins saumâtre. Les vaisseaux qui font voile de là dans le golfe de Bengale se remettent aussi à faire leur bois et leur eau à Pouldindin dont je parlerai dans la suite. Il y a plusieurs Chinois habitués à Malacca qui y cultivent des terres à environ une lieue autour ; on y trouve des rafraîchissements mais le prix un peu haut.

Les quatre vaisseaux mirent à la voile le 24 à la pointe du jour ; il y avait des ordres d'aller de conserve jusqu'à Pouldin-

din. Nous doublâmes à l'entrée de la nuit El Cabo qui est à la côte de Malaye à six lieues hollandaises de Malacca. Nous passâmes le 26 les îles d'Aroux que nous laissâmes à babord ; ce sont cinq ou six petites, couvertes de verdure et remplies d'arbres.

Nous découvrîmes le 28 les îles de Sambilam, qui étaient devant nous, que nous doublâmes les premiers et ensuite Pouldindin [Poulo Dinding] le 29 au matin. Sur le midi les officiers des navires trouvèrent que la traversée de Malacca jusqu'à Pouldindin, quoiqu'elle ne soit que de quarante lieues hollandaises, avait été avantageuse. Nous naviguâmes contre mousson, toujours le vent près et ordinairement on reste dans cette saison douze à quinze jours à cette traversée.

Les îles de Pouldindin sont deux ; la plus grande, on lui donne cinq lieues hollandaises de long, on ne détermine pas la largeur à cause de l'inégalité ; la petite île séparée de la grande par un canal que la mer forme entre elles n'est pas si considérable, il n'y a point de plat pays dedans ; ces deux îles ne sont que des montagnes, quelques-unes fort hautes, couvertes de bois de haute futaye, de taillis et de broussailles, il n'y a que les animaux qui puissent les forcer. Nous étions mouillés entre la terre ferme de la côte de Malaye et le grand Pouldindin ; — *poul* en langue malaye signifie île — il n'y a pas plus d'une lieue de distance de l'île à la terre ferme. C'est un bon mouillage et sûr ; nous entrâmes dans le canal qui fait cette séparation, par le côté.........., il y a une sortie au ..., mais elle est dangereuse à cause des roches que l'on y trouve et l'on ne s'y risque que dans une nécessité. Nous étions mouillés à un petit quart de lieue de l'île, devant les ruines d'un carré de vingt-cinq pas dont les quatre côtés des murs étaient encore entiers et sur pied. Les Hollandais l'avaient fait élever sur l'île de bonnes briques et de chaux où ils ont tenu des gens pendant quelques années, mais à la fin forcés de l'abandonner. Ce carré avait été bâti par les ordres du sieur Quaelbergen, conseiller ordinaire des Indes, pour la sûreté des équipages des vaisseaux qui venaient faire de l'eau et du bois sur l'île, mais on avait choisi une mauvaise situation au pied d'une mon-

tagne du haut de laquelle on pouvait aisément accabler à coups de pierre les gens qui étaient dedans, même les empêcher d'aller en sûreté faire de l'eau et ce qui est arrivé aussi ; cependant il y a une petite montagne tout proche fort aisée à défricher où le carré aurait été beaucoup mieux. Ce poste servait encore à l'équipage d'un navire que la Compagnie a tenu plusieurs années dans la rivière de Péra qui est à la terre ferme de Malaye à quelques lieues de Pouldindin ; les gens venaient de là faire la pêche à la côte de l'île proche le fort, qui est très abondante et le poisson fort bon ; c'était un lieu de rafraîchissement pour eux. Les Hollandais avaient mis en jardinage environ un arpent de terre qui s'y était trouvé propre autour du carré ; ils en tiraient des légumes, des herbages et l'on y trouve encore plusieurs arbres, orangers, citronniers et pamplemousses, qui donnent du fruit. La raison de tenir un vaisseau à l'ancre dans la rivière de Péra, c'était afin d'avoir tout l'étain de ce petit royaume et empêcher que d'autres nations vinssent faire la traite de ce métal. J'appris par des officiers de notre vaisseau qu'il n'y avait pas pour lors de navire dans cette rivière, que le conseil de Batavia était dégoûté de ce commerce, sur ce qu'on est obligé de faire des avances aux gens de la terre à compte de l'étain qu'ils s'engagent de livrer et qu'il était dû à la Compagnie de Hollande plus de 130.000 livres, dont elle ne peut rien tirer. On me dit pourtant qu'elle y devait renvoyer un vaisseau, pendant qu'il y avait des gens dans le carré, sur Pouldindin. Il y avait aussi un petit navire à l'ancre tout proche pour la sûreté des personnes qui étaient à terre, ce qui n'a pas empêché pourtant, ainsi que je l'ai rapporté, qu'il n'y en ait eu d'assassinés en diverses rencontres. On voit encore à la côte les débris de deux ou trois petits bâtiments que les Hollandais y ont échoué.

ANNÉE 1694.

Nous restâmes à l'ancre devant Pouldindin jusqu'au 4 janvier 1694. Pendant ce temps-là, les équipages des navires firent de l'eau, du bois et bonne pêche. Il y a des sangliers dans l'île

et nos gens en virent quelques-uns sans pouvoir tirer dessus ; nous y mîmes pied à terre ; je voulus tâcher à percer dans le bois et monter au haut d'une montagne pour mieux découvrir le pays, mais je ne pus pénétrer les forts, on m'avertit aussi qu'il y avait du danger à s'abandonner seul, des gens des vaisseaux assuraient y avoir vu cinq ou six Malais et un petit canot qui leur avait apparemment servi à passer de la terre ferme dans l'île. On trouve de l'eau en trois endroits différents proche du carré, elle coule de la montagne et fort bonne. On fit le bois pour notre vaisseau dans une anse proche ; deux bateaux des autres navires furent faire leur bois à la terre ferme ; c'est un même pays que Pouldindin, autant que l'on en peut découvrir, des montagnes extrêmement hautes couvertes de grands arbres, une retraite d'éléphants, de tigres, de sangliers et d'autres animaux fauves et féroces. On me dit que le pays ne commençait à être peuplé qu'à huit ou dix lieues en terre.

Nous mîmes à la voile de Pouldindin le 4 janvier, les quatre vaisseaux ensemble ; les deux navires dont l'un allait à Surate et l'autre à la côte nous quittèrent le 5. Je remis au capitaine de la frégate une lettre pour M. le directeur Pilavoine, nous restâmes les deux flûtes destinées pour le Bengale.

Nous passâmes le 5 devant les îles de Poulprinang [Poulo Pinang], on me dit qu'elles sont devant la rivière de Queda ; c'est un petit royaume à la côte de Malaye, les îles de Poulprinang servent de retraite aux corsaires malais et à ceux de Sumatra.

Le 7 nous étions à la hauteur de Joncelang, nous découvrîmes des îles qui sont devant, nous continuâmes notre route toujours au plus près du vent. Nous étions le 13 à la hauteur de 10° 12', les officiers cherchaient à reconnaître les îles Nicobar qui sont posées sur les cartes par les 10° ; on avait mis le cap à l'ouest pour les reconnaître, sans avoir pu les découvrir, on croit que nous les avons laissées à tribord. Nous continuâmes notre route toujours au plus près du vent, nous portions au nord-ouest, mais mieux au nord-nord-ouest lorsque nous le pouvions, pour tâcher d'atterrir à la côte d'Orissa par les 20°. Le vent

nous contrariant, nous ne pûmes pas arriver si haut. Nous découvrîmes la terre le 25 au matin ; les officiers la reconnurent pour la terre de Sonnerbaron qui est au nord de Poudy, nous eûmes à midi la hauteur de 18° 32' ; nous continuâmes, la côte en vue.

Le 26, sur les neuf heures du matin, nous découvrîmes deux navires à notre proue, ils avaient le vent sur nous, le capitaine fit tout apprêter pour le combat, il appréhendait les navires français, quoiqu'il n'y eut guère d'apparence dans la conjoncture présente d'en rencontrer à ce parage, outre qu'il savait bien qu'ils avaient des vaisseaux de guerre de leur nation devant Balassor ou à l'entrée dans le Gange. Je crus qu'il y avait plus de mine que de bravoure dans ce remuement. Les deux navires passèrent à tribord de nous et fort au large ; ils faisaient route à la côte. Nous vîmes encore le 27 trois petits bâtiments qui faisaient même route.

De la côte de l'Inde à Ougly.

Le 30, nous étions par la hauteur de 19° 54 ; nous découvrîmes la pagode noire qui est à la côte d'Orissa ; nous l'avions au nord-ouest de nous. On a mouillé plusieurs fois depuis avoir reconnu la terre à cause des vents et des courants contraires. Cette saison est à la vérité belle pour passer de Batavia en Bengale et aussi pour entrer dans le Gange, mais les voyages sont longs parce que la route est toujours au plus près du vent.

Nous mouillâmes le 3 février à environ deux lieues ; nous vîmes les hautes terres de Balassor et environ à trois lieues de la rade on découvrit trois vaisseaux, deux petits mouillés à la même rade et un grand fort au large. Après avoir jeté l'ancre sur les neuf heures du soir, on tira trois coups de canon de notre bord en différents temps pour avertir les pilotes hollandais afin de venir pour le passage des bancs.

Ne voyant point le 4 de bâtiments venir de terre, on mit notre grand bateau en mer ; la deuxième pilote s'embarqua dessus pour aller chercher des pilotes du Gange, je lui donnai des lettres pour le chef de notre comptoir de Balassor et pour

M. Deslandes, nous levons l'ancre ensuite et avec un vent favorable. Nous mouillâmes à la rade entre quatre heures et cinq heures du soir, proche des deux petits bâtiments qui étaient à l'ancre. Un peu après, nous vîmes trois voiles venir de terre vers nous, nous les reconnûmes ensuite pour deux bots et notre grand bateau. Ils arrivèrent à bord sur les neuf heures du soir; les deux bots mouillèrent au large de nos vaisseaux. Le pilote qui devait servir pour le nôtre s'était embarqué dans notre bateau qui fut le dernier à arriver. On avait envoyé notre canot à un des bots; il s'embarqua dessus deux pions du fiscal d'Ougly pour passer sur notre bord jusqu'à avoir mouillé devant la loge de leur Compagnie; ils sont envoyés pour veiller si l'on ne débarque point de marchandises pour les particuliers en montant le Gange; le fiscal tient toujours de ses gens à Balassor pour mettre en gardes sur leurs vaisseaux. Cette précaution ne me semble pourtant pas bien sûre par la facilité de gagner ces sortes de gens. Nous apprîmes après l'arrivée de notre bateau qu'il y avait deux vaisseaux français à bord devant Ougly et que quatre navires de guerre hollandais sous les ordres du commandeur Simon Van der Bergh étaient mouillés à vingt-cinq ou trente lieues dans le Gange pour s'opposer à la sortie, que le vaisseau qui était mouillé au large de la rade de Balassor était anglais. Comme notre pilote n'avait pas été jusqu'à terre et qu'il n'avait point trouvé d'occasion d'envoyer les lettres, il me les remit.

Nous levâmes l'ancre après l'arrivée des pilotes pour aller mouiller auprès des brasses. Nous y mouillâmes le 5 à sept heures du matin en attendant la marée pour continuer la route. Nous remîmes à la voile sur le midi; nous passâmes les premières brasses — c'est le nom que l'on donne à deux passages du Gange dangereux par leur peu de fonds et nous mouillâmes un peu au delà par quatre brasses et demi.

Le 6, nous levâmes l'ancre vers les deux heures après-midi, nous remouillâmes aussitôt, le vent n'étant pas assez fort pour refouler la marée; nous remîmes à la voile entre les neuf ou dix heures du soir, nous fîmes route jusqu'à minuit; à un quart de lieue des secondes brasses, nous jetâmes l'ancre

sur six brasses d'eau à haute mer, nous restâmes le 7 et le 8 au même lieu.

Nous fîmes voile le 9 sur les six heures du matin, bon vent, l'île de Galle à tribord, les îles d'Angely et de Cajory à babord; nous mouillâmes, sur les deux heures après-midi; nous découvrîmes deux vaisseaux hollandais mouillés à une lieue devant nous; nous reprîmes la route deux heures après, nous jetâmes l'ancre au soleil couchant proche de deux navires, le capitaine de l'un de ces bâtiments vint à bord. Nous apprîmes que le commandeur Simon Van der Bergh était à l'ancre à six ou sept lieues plus haut avec deux vaisseaux, [que] le nom des deux navires français qui sont à Ougly était le *Gaillard* et l'*Ecueil*, que le vaisseau que nous avions vu mouillé au large devant Balassor est le *Charles II*, anglais, qu'il était arrivé depuis ... mois, qu'un navire interlope de cette nation était mouillé au-dessus de l'établissement nouveau de cette Compagnie au-dessous d'Ougly. Les deux vaisseaux hollandais paraissaient de quarante à quarante-six pièces. Le capitaine de notre vaisseau s'embarqua sur les onze heures de nuit dans une chaloupe pour aller au navire du commandant Van der Bergh. Le capitaine retourna à bord sur les six heures du matin; il expédia ensuite l'écrivain pour aller à Ougly, il s'embarqua dans un bot avec des coffres d'argent et des paquets de la Compagnie. Je le chargeai aussi d'une lettre pour M. Deslandes, il mit à la voile ensuite. Nous levâmes l'ancre peu après. Le vent faible mais la marée commençant à monter, nous avançions assez bien. Soit la faute du pilote du Gange ou par un autre accident, nous touchions sur un banc un peu au-dessus d'un petit bras de rivière qui se jette dans la grande, que les Hollandais appellent le courant des lièvres. Le bâtiment pencha tout d'un coup du côté de bâbord; la précaution du premier pilote qui coupa le câble sauva le navire. Je dois remarquer que le pilote du Gange, reconnaissant être proche d'un banc, avait fait mouiller, ce fut dans le mouvement que fit le vaisseau pour présenter la proue à la marée qu'il donna sur le corps du banc et qu'il se pencha. Le câble coupé, il revint et se remit à son assiette ordinaire, le

canot et un petit bateau du pays prirent chacun une amarre et par cette manœuvre et le mouvement de l'eau nous nous tirâmes au large. Après avoir pris toutes les précautions pour la suite et fait sonder autour de nous, nous continuâmes la route et nous mouillâmes sur le midi auprès des deux vaisseaux hollandais. On reconnut, après avoir jeté l'ancre, que l'extrémité du timon qui entre dans la mortaise qui fait jouer le gouvernail, était cassé. Le capitaine fut après dans son canot au navire du commandant Van der Bergh.

Le capitaine Ricouard, qui commandait l'autre bâtiment hollandais, vint à bord : il descendit dans la chambre et nous fit compliment avec un présent d'une moitié de cabrit gras et deux gros choux pommés. Le sieur Ricouard était capitaine sur la flûte qui fut prise en 1690 aux côtes de Ceylan.

Nouvelles de France. — Arrivée à Ougly de l'Ecueil *et du* Gaillard.

Nous levâmes l'ancre du 12, nous avançons de sept ou huit lieues. Nous remettons à la voile le 13 avec le jusant, nous mouillons au retour de la marée. Il arrive sur les huit heures du soir, deux sous-marchands du comptoir des Hollandais d'Ougly avec deux *bazeras* — ce sont des bateaux du pays fort propres — ils me firent civilité de la part du directeur et qu'ils étaient venus pour me prendre et me porter en haut pour faire plus de diligence. Ils me remirent une lettre de M. Deslandes, sur l'avis qu'il avait eu du comptoir des Hollandais que j'étais sur un de leurs vaisseaux. Le capitaine Chanjon qui fait la charge de capitaine de port dans la loge de la Compagnie arriva un peu après, envoyé par M. Deslandes pour reconnaître l'état des choses ; je le renvoyai sur le champ pour donner de mes nouvelles.

M. de la Clartière, marchand de la Compagnie, arriva sur les sept heures du matin du 14 avec deux bazeras pour me prendre. Nous trouvâmes à propos pourtant de nous mettre sur l'un des Hollandais, les nôtres suivirent. Nous quittâmes ainsi la flûte ; nous fûmes à la voile, à la rame, jusqu'à cinq

heures du soir, nous mîmes pied à terre au village de Carnagor, que le Mogol a donné à la Compagnie de Hollande, où elle faisait faire autrefois des salaisons, lorsqu'ils tiraient des viandes salées du Bengale. Sur les neuf heures de nuit, M. Deslandes, MM. Mosnier et Fauchet, capitaines des navires le *Gaillard* et l'*Ecueil,* d'autres officiers des bords et des personnes de la loge y arrivèrent. Après les témoignages d'amitié réciproques, nous reprîmes notre route et nous arrivâmes le 15 à cinq heures du matin à la loge de la Compagnie.

J'ai rapporté dans cette relation l'arrivée du navire l'*Ecueil* dans le Gange ; nous apprîmes que ce vaisseau avait couru grand risque de s'y perdre, réduit à une ancre seule. Le sieur Mosnier fut obligé d'échouer le vaisseau à l'est de Cajory, il fut secouru par un navire espagnol des Manilles qui venait en Bengale, le capitaine fut mouiller proche de l'*Ecueil,* d'où l'on tira une partie de la charge que l'on mit sur le navire espagnol. L'*Ecueil,* allégé par là, fut remis à flot et monta devant la loge de la Compagnie.

Le navire le *Gaillard* était parti de France pour Pondichéry en mars 1693. Lorsqu'il eut doublé Ceylan, en reconnaissant la terre de Negapatam à Tranquebar avec pavillon anglais, au commencement d'août, il y découvrit seize vaisseaux hollandais mouillés le long de la côte, ce qui l'obligea à tenir le large. Deux navires ennemis se détachèrent pour le reconnaître, mais le *Gaillard,* meilleur voilier, tint toujours le devant. Le sieur Fauchet, capitaine du vaisseau, prévit bien que ce grand nombre de navires ennemis étaient destinés contre Pondichéry et qu'il n'y avait pas de sûreté à y mouiller, ce qui lui fit prendre la résolution de faire droite route en Bengale ; il entra dans le Gange en septembre et, montant en haut, il jeta l'ancre aussi proche l'*Ecueil.*

M. Deslandes avait tout disposé pour le chargement et le départ des vaisseaux, ils étaient même descendus, lestés de salpêtre, vingt-cinq ou trente lieues en bas ; on chargeait les ballots pour les y porter, lorsque le commandeur Van der Bergh entra dans le Gange avec . . . navires de guerre et résolu

à empêcher la sortie des nôtres. Les sieurs Mosnier et Fauchet ne virent pas de lieu à tenter de passer ; c'était s'exposer à perdre les deux vaisseaux que l'on fit remonter en haut et mouiller devant la loge où ils étaient à mon arrivée.

J'appris que la Compagnie avait fait partir en septembre 1692 une petite frégate nommée le *Cerf volant* pour Pondichéry ; elle était chargée de boissons et l'on dit à morte charge. Il y avait aussi 10.000 écus dessus en argent ; elle mit à la voile à Brest sous l'escorte d'un navire du roi, mais le capitaine du vaisseau, quoiqu'il eût des ordres de l'escorter à soixante ou quatre-vingt lieues en mer, la quitta avant de l'avoir mise au large ; elle fut rencontrée le même jour ou le lendemain par un corsaire de Vlissingen qui la prit et la mena en Zélande.

Le petit vaisseau le *Postillon* était mouillé proche les navires le *Gaillard* et l'*Ecueil*.

INDEX

ET TABLE DES MATIÈRES

INDEX DES NOMS PROPRES

D'EUROPÉENS ET D'INDIGÈNES

Abd et Gafour, 168.
Abdoula Khan, 124, 127, 128.
Adam (R. P.), 306.
Alexandre VI (le Pape), 304, 305.
Alimerdikhan, 268, 269, 329, 331.
Anagy pendit, 140, 331.
Ananda Rao, 236, 239, 265, 275.
Archambbaut (R. P.), 299.
Armagnac (d'), 2, 30.
Ary Raja, 55, 64.
Asset Khan, 86, 167, 183, 191, 197, 204, 208, 231, 247, 266, 268, 278, 286, 287.
Assieux (d'), 11.

Baba, 140.
Badour Khan, 50, 60.
Bakerius, 8, 57, 99, 101, 155, 200, 222, 306, 307.
Baron, 372.
Baudeau, 178.
Beauchamp, 11, 30.
Beaumont (de), 83, 162, 251.
Beauregard (de), 5, 35, 92, 198.
Bèze (R. P.), 41, 44, 58, 299.
Blondel, 110.
Bouchet (R. P.), 293.
Boursou Raja, 130, 265.
Boutet (Grégoire), 94, 117, 162, 273, 308, 311.
Boyer, 1.
Brau (R. P.), 151.
Britto (R. P. Jean de), 139, 289 à 294.
Bruant (de), 3, 4 à 7, 9, 14, 20, 21, 27, 33 à 37, 43, 78, 81, 82, 92, 109.

Camphoisen, 371.
Castilly, 105.
Céberet, 272, 335.
Chalonge (de), 200, 213, 245, 251, 364.
Chanjon, 392.
Chanmoreau, 105.
Charmos (R. P.), 109, 113, 137, 155.
Charnac, 296.
Child, 57, 83.
Chir Khan Lodi, 126, 166, 215, 217, 249, 254, 333, 334.
Citaram Raja, 61, 62.
Cocquelu, 184.
Collandé, 68, 70.
Comilhe (R. P.), 41, 44, 58.
Constance Phaulkon, 10 à 17, 19, 21, 23, 25, 43, 185, 272.
Constance Phaulkon (Madame), 16, 22 à 25.
Cordier, 41, 57, 122, 141, 149, 161, 162, 200, 204, 205, 237, 245, 256, 260, 275, 285, 363, 364.
Corme (Fr.), 141.
Corréa (Manuel), 363.
Cosme Gomez, 162, 300, 308.

Cornuel, 21, 37, 191.
Courcelles (de), 1, 30.

Dadère, 118.
Daire, 105.
Dalu (R. P.), 321, 329.
Danagy Jadou, 267, 301.
Dandenne, 259.
Daniel, 15.
Darmogy, 216, 218, 224, 226, 229, 232 à 236, 239, 240, 242, 243, 260 à 265, 342.
Daumont, 37.
Decan, 373, 375.
Delaunay, 3, 6.
Des Cartes, 3.
Desforges, 3, 4, 8, 10 à 15, 17, 19 à 21, 23 à 30, 36, 43, 45, 66, 77, 79, 81, 82, 109, 136, 138, 185, 191.
Deslandes, 1, 36, 47, 50, 60, 62, 79, 84, 89, 93, 94, 103, 109, 113, 117, 131, 137, 138, 150, 153, 163, 182, 186, 211, 220, 250, 271 à 274, 294, 296, 312, 364, 384, 390 à 393.
Des Monts, 259.
Des Rivières, 21.
Doberville, 114, 115.
Drouillard, 43.
Duchats (R. P.), 39, 85, 89, 90, 93.
Duplessis, 94.
Duquesne, 105, 107, 108, 110, 112, 113, 115, 137, 138, 199, 209, 210, 336.
Du Roy, 340, 358, 367.
Duval, 6, 40, 43, 65, 66.

Espagnac (R. P. d'), 5, 6, 35, 92, 198.
Estrille (de l'), 27, 31, 33 à 35, 37, 81, 82, 191, 199.

Fauchet, 393.
Ferrero (Jean), 87.
Ferreux (R. P.), 37, 79, 94, 103.
Flacourt (de), 358, 359, 366, 373 à 375.
Fonseca (Alvaro da), 222.

Genou (R. P.), 39.
Germain, 3, 28, 65, 90, 95, 97, 99, 100, 203, 206, 207, 239, 248, 323 à 327.
Gerbelon (R. P.), 306.
Goupal pendit, 72, 88, 90, 95, 96, 157.
Grangemont (de), 366, 373, 375.
Grégoire (voir Boutet).
Grimaldi (R. P.), 299.
Guesty, 328, 329, 331, 363, 364.
Guillebaud, 272.

Halegoit (de), 7, 29.
Hartmann, 92, 93, 94, 104, 124.
Higginson, 246.
Houssaye, 88.

Ibrahim Khan (Bengale), 60.
Ibrahim Khan (Décan), 216, 229, 247 à 249, 254, 255, 261, 263 à 265.

Jacques (R. P.), 141, 321.
Jaloufar Khan, 125 à 128, 131, 132, 197, 198, 215, 218, 231, 249, 255, 266, 277, 285, 287, 303, 328, 329.
Joncher, 80.
Joquedos, 76.
Joret (R. P.), 39.
Joyeuse, 105.

Labat, 200.
Labreuille (R. P. de), 27, 45, 304.
Lacheminaïque, 59, 72, 77, 89, 113, 119, 228, 302, 303.
La Clartière, 392.
La Comme (de), 36, 82, 227, 323, 337, 338, 347, 348.
La Corbinaye, 82, 229, 230, 338, 344, 351 à 354, 358.
La Cotteraye, 82, 338, 348, 357, 358, 366.
La Haye (de), 54, 333, 334, 372.
La Mare, 27.
La Nérole, 54.

La Roche du Vigier (de), 33, 36 à 41, 82, 323, 344, 347, 348, 351 à 354, 356, 359, 363, 366, 367, 370, 371 à 376.
La Salle (de), 23, 25, 27, 33, 34, 43.
La Touche, 2, 3, 6, 21.
Laurent (R. P.), 366.
Laverdy, 380, 383.
La Vigne (de), 45, 141, 156, 192, 321.
Leblanc, 369, 370, 375.
Lecomte (R. P.), 204, 244, 245.
Legrand (François), 129, 202, 206, 247, 248, 265, 266, 338.
Le Mayer, 259.
Lemoyne, 78.
Le Royer (R. P.), 133, 141, 151.
Léry (de), 93.
Leverd (R. P.), 220.
Lionne (Abbé de), 15, 41, 44, 85.
Louvain, 160.

Maca Ismaïl Khan, 267.
Machado (Antoine), 212, 221, 245.
Maga Raja, 20, 46, 57, 73, 95, 120 à 122, 126, 132, 140, 141, 143, 147, 151, 153, 154, 157, 159, 160, 162, 163, 165, 170, 171, 175, 183, 204, 205, 244, 256, 260, 274, 275, 285, 299, 302, 318 à 320, 331, 332, 339.
Martin (J. B.), 27, 28, 30, 31, 107, 110, 141, 321, 344, 347, 348, 352, 356, 358, 359, 363, 366, 370 à 376.
Metellopolis (évêque de), 16, 22, 24, 26, 27, 45, 79, 103, 142, 153, 156, 186, 243, 304.
Mirza Amadeg, 216.
Mirza Tael, 75.
Morant, 36.
Moreau, 281.
Moret, 67, 199, 200, 213, 363.
Mosnier, 43, 44, 257, 258, 307, 308, 313, 393.
Motel (R. P.), 306.

Naropendit, 214, 216, 219, 225 à 228, 237, 238, 241, 242, 246, 247, 255, 262 à 266, 275, 276.
Nasir Mamet Khan, 124, 249.
Nobili (R. P. Norbert de), 289.

Ouliar, 206, 230, 265.
Ousthoorn, 190.
Ofrapet, 9, 15.

Papin (R. P.), 141, 366.
Pargot (R. P.), 151.
Paule (R. P. Pedro), 292.
Pelé, 8, 56, 237.
Pétavin, 338, 351, 352, 353.
Petit, 44, 152, 153.
Phra Naraï, 185.
Pilavoine, 37, 48, 56, 83, 86, 138, 152, 168, 212, 221, 245, 253, 256, 364, 383, 388.
Pin (R. P.), 41, 148, 149, 169, 184, 254.
Pinheiro (Vincent), 185, 186, 187, 193, 243.
Pit (Laurens), 52, 55, 87, 89, 90, 95 à 97, 102, 110 à 112, 133, 135, 140, 154, 163, 167, 171, 211, 222, 274, 296 à 299, 310, 311 à 315, 317 à 319, 323, 330, 340, 358 à 363, 365, 367, 368, 370, 372, 373.
Pitracha, 9, 10, 12 à 16, 20, 22, 25.
Pontchartrain (de), 174, 299, 364.
Pourière (de), 105.
Prado, 210.
Pressac (de), 105.
Prilat pendit, 324.
Pyl, 471.

Quèmener (R. P.), 103.
Quetsna Antogy, 180, 181, 182, 236, 239, 280, 284.

Ragny (de), 108, 109.
Raguienne, 1.
Ram Cherdependit, 270.
Ramenaïque, 163.
Ram Raja, 38, 39, 42, 45, 55, 56, 64, 65, 67 à 69, 71, 74, 77, 84,

88, 90, 95 à 97, 99, 100, 101, 113, 120, 121, 126, 127, 130 à 132, 134, 141, 143, 144, 147, 151, 157, 159, 160, 161, 163, 166, 167, 169, 170, 173, 174, 177, 179, 183, 201, 204, 228, 255, 265 à 267, 269, 270, 278 à 281, 283 à 288, 298, 301 à 303, 311, 314, 319 à 321, 323 à 326, 329, 340, 342, 343, 363.
Rasoul Khan, 215 à 220, 223 à 225, 227 à 230, 232 à 234, 237, 239, 242, 249.
Regnault, 1.
Rodriguès (Barthélemy), 222.
Rodriguez de Castro (Dom), 83, 118.
Roques, 300.
Rougemont (de), 32.

Saffar, 353.
Saim Khan, 189.
Saint-Cry, 17, 18.
Sainte Marie (de), 23, 30.
Saint-Paul (de), 44, 47, 49, 52, 56, 61, 67, 88.
Salem Khan, 215.
Santogy Corpora, 268 à 270, 286, 287.
Seignelay (Marquis de), 174.
Selim Khan, 246, 254, 266.
Sivagy Raja, 38, 39, 221, 270, 334.
Sommagy Raja, 33, 38, 39, 46, 64, 97, 270.
Sonaji pendit, 319.
Spielman, 80.
Suarez, 86, 98, 252, 256.
Suarez (Jean), 382, 384.
Sultan Camba, 158, 160, 167, 169 à 171, 173, 174, 183, 187, 188, 191, 198, 208, 209, 256, 267, 268, 286.

Tachard (R. P.), 109, 113, 137, 141, 151, 156, 184 à 187, 192, 244, 254, 323, 337, 338, 348, 356, 366, 367, 371, 373, 375, 376.
Thiouville (R. P.), 37.
Tinaquecher, 301.
Tourville (Maréchal de), 298.

Vanderbec, 58.
Van der Bergh, 367, 368, 380, 390, 391, 392, 393.
Van der Hoorn, 370.
Van der Ploen, 339, 345, 360, 362, 366 à 370.
Van Rée, 8, 46, 104, 124, 133, 138 à 141, 144, 146, 151, 155, 164, 165, 198, 222, 306, 307.
Verbrest (R. P.), 306.
Veret, 11, 15, 17, 22, 26 à 28, 109.
Vertesalles (de), 14, 15, 23, 27, 33, 34, 36, 37.
Villaverde (Marquis de), 256.
Visdelon (R. P.), 306.
Vitel Valeram, 234 à 236, 239.
Vollant, 30.
Vosbourg, 380.

Yael, 48, 53, 54, 246, 259.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE XXIV

Les Révolutions de Siam

Arrivée de Deslandes à Ougly. — Nouvelles de Siam.
Affaires de Merguy. — Évacuation de cette place par M. de Bruant.
Les Anglais pillent Balassor. — Ambassade hollandaise auprès du Mogol.

Les Révolutions de Siam [1688].

La succession éventuelle du roi. — Visées de Pitracha. — Contre-attaque de Constance. — Fausse manœuvre de Desfarges.
Soulèvement contre le roi. — Arrestation de Constance.
Voyage de Desfarges à Louveau et retour à Bankok.
Mort du roi et de Constance. — Massacre de la famille royale.
Madame Constance prisonnière. — Pitracha proclamé roi.
Armements siamois contre les Anglais ; projet d'attaque contre Madras.
Attaque d'un vaisseau français par les Siamois ; courageuse défense et mort du commandant Saint-Cry.
Arrivée de deux navires français à Bankok ; leur désarmement parmi les Siamois.
Le sort des Français restés à Louveau comme otages.
Pitracha négocie l'évacuation de Bankok par les Français. — Arrivée tardive d'un vaisseau de secours français.
Tentative d'évasion de Mme Constance. — Conduite de Desfarges dans cette affaire.
Départ des Français de Bankok ; leur arrivée à Pondichéry.
Conseil tenu à Pondichéry. — Un voyage à Joncelang résolu.

pages 1 à 28

CHAPITRE XXV

Réactions de la guerre européenne dans l'Inde. — Les Hollandais cherchent a acquérir de la cour de Gingy la cession de Pondichéry (1er février 1689-1er janvier 1690).

Mesures prises contre les déserteurs. — Mission de J.-B. Martin auprès du naïque de Tanjore.
Règlement des prises faites par les Anglais du *Merguy* et de la *Lorette*. — Le voyage de Joncelang résolu.
Inquiétudes causées par la mort de Sommagy Raja. — Les préliminaires du départ pour Joncelang.
Le sort des Français prisonniers au Pégou.
Le départ pour Joncelang.
Nouvelles de Surate. — Rupture des Anglais avec le gouverneur.
Ram Raja successeur de Sommagy Raja.
Encore des déserteurs. — Nouvelles des missions du Tonkin.
Les Hollandais nous traversent à Caveripatnam. — Une flotte mogole envoyée contre Bombay. — Vexations de l'intendant de la province de Gingy.
Reprise de la guerre en Europe ; réaction sur nos affaires dans l'Inde.
Nouvelles de la guerre à Bombay.
Mauvais traitements subis par les Français restés au Siam. — Les Hollandais fortifient Negapatam.
En raison de la guerre en Europe, Fr. Martin cesse toutes opérations dans l'Inde.
Les Hollandais reprennent leurs desseins contre Pondichéry. — Le gouverneur de Madras offre une retraite en cette ville aux dames françaises de notre établissement. — Mesures de précaution du gouverneur de Tranquebar.
Nouvelles diverses de la côte et du Bengale. — Fr. Martin cherche à renforcer la garnison de Pondichéry. — Premiers établissements français à Balassor et à Cassimbazar.
Les Hollandais cherchent à s'entendre avec le gouverneur de Gingy pour nous faire quitter Pondichéry. — Où intervient la question d'argent.
Bonnes dispositions à notre égard de M. Yaël, gouverneur de Madras. — Affaires de Candy.
Mort d'Ary Raja, gouverneur général de la province de Gingy. — Nouvelles de la côte de Girgelin, de Bengale et de Surate. — Le gouverneur de Surate rappelé à la cour.

Résultats de l'ambassade hollandaise auprès du Mogol. — Le naïque de Tanjore sollicité par les Hollandais de nous reprendre Caveripatnam. — Fr. Martin invité à fonder un établissement au Cap Comorin.
Mésaventure de deux Jésuites embarqués pour Chine. — Un soulèvement à Tenasserim.
Conséquences de la guerre sur les contrats avec nos marchands. — Nécessité d'un firman pour la sûreté de notre commerce au Bengale. — Badour Khan remplacé comme vice-roi par Ibrahim-Khan.
Pillage de la loge anglaise de Vizagapatam.
L'orage du 17 novembre (1689).
Ram Raja ayant perdu une partie de ses états, se retire à Gingy. Fr. Martin lui envoie une ambassade.
Résultats illusoires du voyage de Joncelang. — La démolition des pagodes ordonnée par Aureng-Zeb provoque des émeutes. — Les Hollandais songeraient à abandonner Paliacate.
Commencement de nos démêlés avec la cour de Gingy.
Mésaventures de l'interprète Collandé.
Procédés vexatoires des gens de Gingy à Congimer et à Pondichéry.
L'intendant de Porto-Novo fait offrir 20.000 pagodes à la cour de Gingy moyennant la cession de Pondichéry aux Hollandais.
La paix rétablie à Ceylan entre les Hollandais et le roi de Candy.

pages 29 à 73

CHAPITRE XXVI

Les évènements du 1er janvier a septembre 1690. L'escadre Duquesne dans l'Inde

Le désarroi à Gingy.
Le siège de Bombay continue. — La peste à Surate.
Précautions militaires à la côte Coromandel. — Un refus de service de trois sergents.
La vérité sur le voyage de Joncelang.
Digression sur la situation des Hollandais à Batavia.
Un conseil tenu à Pondichéry décide le retour en France des trois vaisseaux revenus de Siam.
Saisie par des corsaires d'un navire anglais au large de Goa.
Ram Raja et Lacheminaïque concluent un accord pour combattre le Mogol.
La reine de Travancore offre des terres à Fr. Martin. — Ram Raja songerait à faire un voyage à la côte.
La paix rétablie entre les Anglais et le Mogol.
Une inquiétante partie de chasse.

Fr. Martin envoie Germain à Gingy pour combattre les propositions hollandaises relatives à Pondichéry.
Passage d'un navire danois à Pondichéry.
Deslandes quitte Bandel pour établir la loge française deux lieues plus bas, sur l'Ougly.
Suite des négociations relatives à Pondichéry. — La cour de Gingy ne donne pas suite aux propositions hollandaises.
Une flotte hollandaise passe devant Pondichéry. — Les Hollandais obtiennent un firman du Mogol pour la conservation de leur commerce.
Succès de la mission Germain : Ram Raja nous abandonne les douanes de Pondichéry et les revenus de leur dépendance. — Visites de Ram Raja à Tevenapatnam et Porto-Novo.
Détresse financière de la cour de Gingy ; elle propose de nous céder Tevenapatam moyennant 50.000 pagodes.
Désaccord en Chine entre les Jésuites français et portugais. — Adoucissement du sort des Français au Siam.
La guerre entre les Français et les Anglais proclamée à Madras.
Arrivée à Pondichéry [12 août] de l'escadre Duquesne. — Récit de son voyage depuis son départ de France.
But initial de cette expédition, modifié par suite des révolutions de Siam. — Mission spéciale des pères Tachard et Charmos.
Inventaire des objets saisis sur les navires hollandais.
On décide d'aller attaquer la flotte hollandaise mouillée à Madras.
Lacheminaïque défait par les Mogols : situation critique de Gingy.
Récit de l'action maritime du 25 août devant Madras.
Les Français officiellement autorisés à bâtir une loge sur l'Ougly. — Brèves nouvelles du Bengale, du Surate et de Goa.

pages 74 à 118

CHAPITRE XXVII

Les événements de septembre 1690 à fin décembre 1691. — Les débuts du siège de Gingy (septembre 1690). — Fr. Martin entre les Mores et les Marates.

Les Mores viennent mettre le siège devant Gingy (sept.).
Le naïque de Tanjore nous propose une attaque en commun contre Negapatam et de nous laisser ensuite la place. — Le naïque des Maravas sollicite notre appui pour reprendre Rameswaram aux Hollandais.
Fr. Martin essaie de ménager à la fois les Mores et les Gentils afin de conserver Pondichéry. — Propositions de Jaloufar Khan, général de l'armée mogole. — Le siège de Gingy s'annonce comme devant durer longtemps.

Prétentions sur Pondichéry du fils de Nasir Mamet, ancien rajah de Gingy.
Les Anglais prennent possession de Tevenapatam. Comment Goudelour se trouva englobé dans la cession. — Le roi de Cochin nous offre un établissement en ses États.
Les maraudeurs des armées autour de Pondichéry. La pagode de Villenour entrepôt des pillages des Mores. — Ram Raja songe un instant à abandonner Gingy.
Échange d'idées sur la situation entre Jaloufar Khan et l'envoyé de Fr. Martin.
Pondichéry refuge des habitants fuyant devant la guerre. — Contestations des Anglais et des Hollandais sur leurs droits respectifs à Tevenapatam.
Ce que fit l'escadre Duquesne après le 25 août 1690. Son retour à Pondichéry le 12 janvier 1691 et son départ pour France le 24 janvier.
Nouvelles de diverses parties de l'Inde.
Les Hollandais préparent une expédition contre Pondichéry. — Fr. Martin évacue les bouches inutiles.
Arrivée à Siam de corsaires français venant de la mer du Sud. — Bonnes dispositions de Ram Raja à notre égard. — Le danger hollandais momentanément conjuré par l'envoi d'une expédition de Negapatam à la côte Malabar.
Le commerce à Manille.
Stagnation de notre comptoir de Caveripatnam. — Ram Raja nous presse de lui prêter de l'argent. — La mésintelligence continue en Chine entre les missionnaires français et portugais.
Nos affaires au Bengale. — Le siège de Gingy continue : quelques officiers supérieurs de Ram Raja quittent l'armée.
Départ de missionnaires pour le Tonkin. — Enlèvement d'un marchand français par les Hollandais en rade de Surate.
Le naïque de Tanjore bloque Negapatam : impuissance de Fr. Martin à lui prêter assistance. — Le naïque est presque seul à soutenir Ram Raja.
Le P. Charmos part pour Chine afin de régler les différends survenus entre les Jésuites. — Fr. Martin fait écrire à Siam pour obtenir la mise en liberté des Français retenus depuis deux ans dans les prisons.
L'intendant de Porto-Novo offre Tevenapatam à Fr. Martin. — Sultan Camba, second fils d'Aureng Zeb, désigné pour prendre la direction du siège de Gingy.
Incursions des belligérants le long de la côte.
Un curieux effet de la foudre et un autre de folie humaine.
La question du firman pour le commerce du Bengale suit son cours. — Un détachement avancé de Mores jette l'effroi à Tevenapatam.
Une affaire assez obscure de réfugiés protestants français à Madras.

Trève entre les Hollandais et le naïque de Tanjore. — La peste dans le nord-ouest de l'Inde et le Golfe Persique. — Bonnes relations entre le gouverneur danois de Tranquebar et le chef français de Caveripatnam.
Où reparaissent les fils de Chir Khan Lodi. — Jaloufar Khan propose à Fr. Martin de s'emparer de Valdaour pour le compte du Mogol.
Une curieuse trouvaille d'objets d'art dans un puits à Negapatam.
De quelques opérations commerciales au Bengale. — Un navire particulier indien de Surate saisi par des corsaires anglais dans le golfe arabique : émotion à Surate.
L'approche de Sultan Camba jette la consternation à Gingy. — Ram Raja sommé de se rendre par Jaloufar Kan refuse.
Projet d'attaque des Mores du côté de Congimer et sur toute la côte jusqu'au Coléron. Fr. Martin refuse toute participation à l'action. — Avantages et dangers de la neutralité. — Conseil tenu à Pondichéry.

pages 119 à 178

CHAPITRE XXVIII

Les mouvements des Mores et des Marates autour de Pondichéry (1er janvier-1er août 1692).

Un parti de Mores venant de Congimer s'établit dans la pagode de Villenour ; les Marates parviennent à l'en chasser.
Fr. Martin achète la retraite des Marates par des présents au chef Questna Antogy.
Mission siamoise de V. Pinheiro à Pondichéry tendant au rétablissement des relations avec ce pays.
Malgré les ordres de Jaloufar Khan, le chef more de Congimer continue de piller les alentours de Pondichéry.
Comment s'accomplit le retour en France des trois navires partis de Pondichéry en février 1690.
Fr. Martin répond aux propositions de Pinheiro. — Les Mores continuent leurs pillages. Par souci de la neutralité, Fr. Martin refuse l'assistance des Marates. — Les Mores autorisés à venir acheter des vivres à Pondichéry.
De la nécessité des cadeaux pour le commerce. — Pourquoi le siège de Gingy traîne en longueur. — Mort de Français au Pégou.
Massacre de 49 Portugais à Bornéo. — Les Hollandais suspendent leur commerce à Masulipatam. — Moret remplacé par de Chalonge comme chef de notre comptoir en cette ville.
Escarmouches entre Mores et Marates pendant le mois d'avril.
Les Mores paraissent vouloir précipiter le siège de Gingy.

Mariage mouvementé du frère du naïque de Tanjore.
Les hostilités à la côte pendant le mois de mai.
Les Anglais obtiennent du Mogol un firman pour la continuation de leur commerce à Madras.
Arrivée à Pondichéry du *Postillon* venant de France : la Compagnie annonce l'envoi de 6 vaisseaux avec 12 millions de livres. Le *Postillon* repart pour le Bengale.
Un vaisseau appartenant à des Arméniens saisi par les Anglais dans le golfe du Bengale et fortuitement retrouvé et rendu à Ceylan.
Fr. Martin prépare à tout hasard une opération commerciale pour 1693. — Les Hollandais résolus à nous chasser de Pondichéry.
Démêlés de Fr. Martin avec les Mores et les Marates pendant le mois de juin.
Nouvelles diverses des autres parties de l'Inde : le commerce hollandais florissant.
Les détachements mores autour de Pondichéry continuent de nous créer de graves embarras pendant le mois de juillet.
Le siège de Gingy se prolonge grâce aux facilités de ravitaillement de la place.

pages 179 à 231

CHAPITRE XXIX

Les mouvements des Mores et des Marates autour de Pondichéry *(Suite)*. (août 1692-janvier 1693)

Les événements du mois d'août.
Menues nouvelles de Gingy et des comptoirs.
Les hostilités autour de Pondichéry en septembre.
Les Mores éprouvent un échec devant Gingy. — Nouvelles diverses.
Ibrahim Khan, fils de Chir Khan Lodi, nommé commandant des Mores de Congimer ; il essaie, mais en vain, de faire sortir Fr. Martin de la neutralité.
Nouvelles du Bengale et de Masulipatam. — Une grande expédition se prépare à Batavia.
Quatre navires mores de Surate enlevés et pillés par un corsaire anglais.
Les opérations militaires à la côte moins actives. On s'attend à la levée du siège de Gingy.
Les Mores cherchent à entraîner les Hollandais de Negapatam dans une guerre contre le Tanjore.
Arrivée à Surate de l'escadre Dandenne. Détails du voyage : deux navires anglais pris à la suite de combats. — Fr. Martin reçoit des lettres de noblesse.

Arrivée d'un commissaire anglais à Madras. — Comment éviter une visite au naïque de Tanjore ?
Un mois décisif : décembre. — Un grave échec des Mores au passage de la rivière d'Ariancoupom.
Une armée de secours arrive à Gingy. — Désarroi moral chez les assiégeants : indiscipline, fausses nouvelles.
Attaque heureuse d'un convoi more par les Marates. Les Mores réduits à la défensive. Exigences de Ram Raja vis-à-vis des Européens.
Considérations générales sur les Marates.
Le firman accordé aux Français pour le commerce du Bengale. — Nouvelles inquiétantes de Batavia.
Tension des rapports entre les Hollandais et le naïque de Tanjore.
Levée du siège de Gingy (janvier 1693).

pages 232 à 278

CHAPITRE XXX

Ram Raja offre de nous vendre Pondichéry et ses dépendances

Le rajah de Gingy nous demande un prêt de 5 à 6,000 pagodes ou offre de nous vendre Pondichéry avec ses dépendances. — Comptes administratifs.
Les menaces de la cour de Gingy suivent les propositions. — Conseil tenu à Pondichéry : on décide d'essayer de gagner l'un des ministres par des présents.
Préparatifs militaires à Negapatam.
Conditions entre Ram Raja et Jaloufar Khan pour la levée du siège de Gingy. Causes secrètes du traité. Mécontentement dans l'armée marate.
Affaires de Madras et d'Achem.
Le martyre du P. Jean de Britto. Détails rétrospectifs sur sa carrière.
La remise à Deslandes du firman pour le Bengale. — Le commerce français gêné par la présence de vaisseaux hollandais à l'embouchure de l'Ougly.
Laurens Pit à Tevenapatam. — Conciliabules avec le commandant anglais ; réjouissances pour la défaite de Tourville à la Hague.
Retour en France de l'escadre Dandenne.
Exigences croissantes de Ram-Raja ; il pille, pour en tirer de l'argent, même les terres de ses alliés.
Deux flibustiers français venus à Pondichéry par le détroit de Magellan. — Démêlés en Chine entre les missionnaires portugais et étrangers.

Mort du commissaire anglais Bakerius.
Perte du Journal de Fr. Martin d'avril à septembre. Celui-ci reconstitue les événements en faisant appel à ses souvenirs. — Affaires sans importance au mois d'avril.

pages 279 à 309

CHAPITRE XXXI

Pondichéry aux enchères

Arrivée au mois de mai d'une forte escadre hollandaise à Negapatam. Débarquement à Tevenapatam : protestation des Anglais. Deux vaisseaux hollandais croisent un moment devant Pondichéry.
Rencontre à Tevenapatam des gouverneurs anglais et hollandais.
L'escadre hollandaise retourne à Negapatam. — Pondichéry isolé par terre et par mer.
A Batavia on prépare une grande attaque contre Pondichéry.
Dans leurs desseins contre Pondichéry, les Hollandais cherchent à se concilier le naïque de Tanjore et Ram Raja.
Fr. Martin évacue de Pondichéry les bouches inutiles et achève les mesures de défense.
Pondichéry aux enchères. Ram Raja nous donne la préférence, sous condition d'acceptation dans les six jours. Envoi de Germain à Gingy : négociations laborieuses.
Conseil tenu à Pondichéry ; envoi de la réponse française à Gingy. Nul espoir de gagner la partie.
Fr. Martin songe à demander l'appui du Mogol : le succès paraît difficile.
Fr. Martin envisage sans grand espoir le secours particulier d'un grand seigneur mogol, Alimerdan Khan.
Le naïque de Tanjore se dérobe à nos propositions.

pages 310 à 332

CHAPITRE XXXII

Le siège et la prise de Pondichéry (23 août-7 septembre 1693)

État de Pondichéry à la veille du siège. — Quelques détails sur son passé, son acquisition et son rôle depuis 1675.

Du fort de Pondichéry et des autres moyens de défense de la place.
Départ de l'escadre anglaise de Negapatam. Les forces de l'entreprise.
Une escadre hollandaise arrive devant Pondichéry (23 août). Fuite de la population. Ram Raja nous refuse tout concours.
Débarquement des Hollandais. La valeur des troupes engagées.
Les escarmouches des 30 et 31 août.
L'escarmouche du 1er septembre. Mort du lieutenant de la Comme.
L'attaque des Hollandais devient plus pressante le 2 septembre. Les tours du fort endommagées ; on se prépare à se défendre dans l'Église des Jésuites.
Les attaques du 3 et du 4 septembre.
Perte du poste de l'Église (5 septembre). — Les responsabilités.
La défense devenue impossible. Les soldats indigènes abandonnent le service. Fr. Martin fait sauter les canons du bord de la mer.
Le 6, envoi de parlementaires pour traiter de la reddition de la place. Discussion de la capitulation.
Signature du traité et reddition de la place (7 et 8 septembre).
Retour des Français réfugiés à San Thomé. — Ram Raja félicite les Hollandais de leur victoire.
Fr. Martin fait vendre les marchandises de la Compagnie éparses hors de Pondichéry et prépare l'évacuation de Caveripatnam.
Les Hollandais traitent avec Ram Raja de la cession d'Olandé et de Sarom, près Pondichéry.

pages 333 à 365

CHAPITRE XXXIII

La captivité de Fr. Martin a Batavia, sa libération et son départ pour le Bengale

De Pondichéry à Batavia.
Le séjour de Fr. Martin à Batavia.
Quelques particularités du voyage : Sumatra, Malacca, Pouldinsdin.
De la côte de l'Inde à Ougly (janvier-février 1694).
Nouvelles de France. — Arrivée à Ougly de l'*Ecueil* et du *Gaillard*.

pages 366 à 394

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 19 MARS 1934
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)